



Au sujet du passage à l'acte délinquant chez les adolescents contemporains issus de populations migrantes, quels sont les liens avec l'intégration des parents et l'intégration des jeunes (telles qu'elles sont perçues par les adolescents), le niveau d'estime de soi et l'anxiété.

Stéphane Boiron

► **To cite this version:**

Stéphane Boiron. Au sujet du passage à l'acte délinquant chez les adolescents contemporains issus de populations migrantes, quels sont les liens avec l'intégration des parents et l'intégration des jeunes (telles qu'elles sont perçues par les adolescents), le niveau d'estime de soi et l'anxiété.. Philosophie. Université de Grenoble, 2011. Français. NNT : 2011GRENH012 . tel-00724472

HAL Id: tel-00724472

<https://theses.hal.science/tel-00724472>

Submitted on 21 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

Spécialité : **Psychologie Clinique et Pathologie**

Arrêté ministériel : 7 août 2006

Présentée par

Stéphane BOIRON

Thèse dirigée par **Abdessalem YAHYAOU**

Préparée au sein du **LIP PC 2 S**

Dans l'**ED des Sciences de l'Homme, du Politique et du Territoire.**

Dans le champ des problématiques migratoires, comment les passages à l'acte délinquants des adolescents peuvent-ils être reliés à la perception de l'intégration des parents et à la perception de l'intégration des adolescents, à leur niveau d'estime de soi et la valeur de leur anxiété.

Thèse soutenue publiquement le **01 juillet 2011**

Devant le jury composé de :

Monsieur Abdessalem YAHYAOU

Docteur d'Etat et HDR en Psychopathologie et Psychologie Clinique à l'Université de Chambéry, Directeur de thèse et membre du jury.

Monsieur Hossain BENDAUMAN

Docteur d'Etat en Psychologie Clinique à l'Université de Reims, Rapporteur et membre du jury.

Monsieur Mohamed LAHLOU

Professeur des Universités à Lyon 2, Institut de Psychologie, membre et Président du jury.

Monsieur Mustapha RACHDI,

Professeur des Universités à Grenoble 2, Directeur de l'UFR des Sciences de l'Homme et de la Société, membre du jury.



SOMMAIRE

INTRODUCTION	1
PREAMBULE A LA RECHERCHE CLINIQUE : LES IMMIGRES DANS LA SOCIETE FRANCAISE.	8
Introduction.	9
A) Un portrait de l'immigration étrangère en France.	10
B) La notion d'intégration.	15
PREMIERE PARTIE : LE CONTEXTE CONTEMPORAIN DU PASSAGE A L'ACTE DELINQUANT CHEZ LES JEUNES ISSUS DE POPULATIONS MIGRANTES, (synthèse d'apports théoriques et cliniques à partir de travaux et d'écrits francophones).	20
Introduction.	21
Chapitre 1 : Le contexte général	23
Introduction.	23
A) Le passage adolescent.	25
B) La transmission déracinée.	27
C) Une tonalité dépressive.	28
D) De la transmission par les pères à celle des pairs.	29
E) Violences juvéniles et lutte pour la reconnaissance.	33
F) Psychopathologie de l'adolescence et lien social.	40
G) Crise de société et malaise dans l'éducation.	45
H) L'adolescent et le groupe.	48
I) Relation fraternelle et violence à l'adolescence.	52
J) Emergence de la délinquance dans une version postmoderne.	54

Chapitre 2 : Les mécanismes psychiques	59
---	-----------

Introduction.	59
A) Les processus psychologiques de l'adolescence :	63
Présentation.	63
a) Des transformations de l'image corporelle ;	63
b) Une réorganisation du Moi ;	64
c) Les relations entre réalité psychique et réalité extérieure ;	65
d) La construction de l'identité.	67
B) Des rites intimes d'institution de soi.	68
C) Négativité, masochisme et fantasmes sadomasochistes :	71
Présentation.	71
a) Négativité et masochisme à l'adolescence ;	72
b) Conduites masochistes et fantasmes sadomasochistes à l'adolescence.	74
D) Agressivité et violence à l'adolescence.	76
E) Le lien groupal et le fantasme d'auto - engendrement.	81
F) Obscénalité, transfert topique et complexe de l'autre :	85
a) L'Obscénalité.	85
b) Le transfert topique.	87
c) Le complexe de l'autre.	88
G) Acting out et délinquance à l'adolescence :	89
a) l'acting out.	89
b) La clinique de l'acte.	91
c) Une régulation de l'adolescence.	92
d) Etats limites à l'adolescence.	95
H) Migration et passages à l'acte :	96
Introduction.	96
a) au sujet de l'adolescence.	97
b) la violence et le passage à l'acte.	98
c) adolescence et migration.	99
d) la migration comme facteur potentiel de déstabilisation de la famille.	102
e) les parents migrants face à l'adolescence.	104
f) la migration et le passage à l'acte.	108
I) Le processus de subjectivation à l'adolescence, quand les conduites à risque symbolisent une résistance.	110

Chapitre 3 : réflexion autour du concept de double clivage	113
---	------------

Introduction.	113
A) La psychologie clinique interculturelle :	115

a) L'appartenance culturelle.	115
b) S'approprier des objets culturels.	116
c) Des modèles culturels contradictoires.	117
B) Approches de la psychopathologie chez les sujets migrants :	117
a) Les primo-arrivants.	117
b) Une identité culturelle ethnique.	120
c) La différence culturelle.	122
C) Pas d'identité sans altérité.	127
D) Le clivage dedans/dehors dans l'histoire de la violence.	128
E) L'étranger ou la bi – appartenance :	133
a) Une ambivalence douloureuse du rapport à l'identité.	133
b) La filiation paradoxale.	137
F) Le scénario généalogique de la violence et les liens de filiation :	138
a) Deux axes dans le lien de filiation.	138
b) Des mécanismes de répétition.	139
G) Le faux self et les paradoxes de l'entre-deux :	141
a) Le faux self.	141
b) Le concept de l'entre deux.	143

Chapitre 4 : réflexion autour du stress acculturatif	146
---	------------

Chapitre 5 : les stratégies de coping	149
--	------------

1) Quels sont les mécanismes de défense prévalant à l'adolescence ?	149
2) Qu'en est-il des stratégies de coping ?	150
Introduction ;	150
a) Structure corrélationnelle des mécanismes de défense et des stratégies de coping.	150
b) Etudes couplant une mesure des défenses et du coping.	151
3) Les stratégies de coping fonctionnelles et dysfonctionnelles.	151

DEUXIEME PARTIE : LE CONTEXTE CONTEMPORAIN DU PASSAGE A L'ACTE DELINQUANT CHEZ LES JEUNES ISSUS DE POPULATIONS MIGRANTES, (une synthèse d'apports théoriques et de travaux à travers le monde). 154

Chapitre 1 : La haine selon les approches américaines et anglo-saxonnes, ou les approches cognitives de la délinquance	155
---	------------

Introduction.	155
A) les différents chemins de la violence.	157
B) La tendance égocentrique.	161
C) La vulnérabilité de l'estime de soi.	165
D) La pensée primaire : les distorsions et les erreurs cognitives.	168
E) Violence individuelle : la psychologie du délinquant.	173
F) Préjugés de groupe et violence :	176
a) Les illusions collectives.	176
b) L'influence des représentations personnelles.	177
c) L'imagination et l'hystérie de groupe.	178
d) Les règles culturelles et le code de l'honneur.	181
e) Processus d'acculturation et violence.	183
G) En guise de conclusion.	185

Chapitre 2 : L'immigration et l'assimilation, et leur lien avec l'honneur.	187
---	------------

Introduction.	187
A) L'immigration et l'assimilation :	189
Introduction.	189
a) Les déterminants de l'assimilation.	190
b) L'effet de l'assimilation sur les comportements sociaux et politiques.	193
c) L'effet de l'assimilation sur les comportements de santé.	194
B) L'honneur.	197

Chapitre 3 : Passage à l'acte et estime de soi.	199
--	------------

A) Estime et mésestime de soi.	199
Présentation.	199
a) les deux profils d'une haute estime de soi	202
b) les deux profils d'une basse estime de soi	203
B) Les mécanismes de l'estime de soi.	204
C) Passage à l'acte et estime de soi.	209
a) Le passage à l'acte.	209
b) L'estime de soi	211
D) Aspects théoriques généraux du passage à l'acte.	214
E) Points de repères psychodynamiques pour comprendre ce lien.	216

Introduction.	216
a) Le système parole-action.	217
b) Mentalisation, agir et structure de la personnalité.	218
Conclusion.	219
F) Le déterminisme de la carence d'élaboration psychique dans le passage à l'acte :	220
Introduction.	220
a) Les concepts de carence d'élaboration psychique et d'alexithymie.	220
b) Le déterminisme de la carence d'élaboration psychique dans le passage à l'acte.	222

Chapitre 4 : L'anxiété et le passage à l'acte.	223
---	------------

Introduction.	223
A) Les modèles cognitifs de l'anxiété :	225
Introduction.	225
a) Définition de l'anxiété	225
b) Le modèle bidimensionnel de l'anxiété.	226
c) La peur et l'anxiété.	227
d) Le modèle HAM : biais et mémoire.	228
e) Le modèle cognitif du traitement de l'information spécifique à l'anxiété.	229
f) Le modèle de l'attention sélective et de l'hypervigilance.	231
g) De l'anxiété normale à l'anxiété pathologique.	232
B) Mode anxieux et troubles anxieux, la phobie sociale.	233

Chapitre 5 : L'exil, influences potentielles sur le passage à l'acte et l'estime de soi.	235
---	------------

A) Une marque indélébile dans l'histoire du sujet.	235
B) La violence et l'exil.	237
C) Les traces de l'exil.	238

TROISIEME PARTIE : PROBLEMATISATION OPERATIONNELLE, RECUEIL DE DONNEES ET ANALYSE - DISCUSSION. 240

INTRODUCTION.	241
----------------------	------------

SYNTHESE DES CONCEPTS CLINIQUES DE LA RECHERCHE :	241
--	------------

A) L'immigration et l'intégration.	241
a) De l'acculturation à l'intégration.	241
b) Une stratégie identitaire.	242
c) L'entre deux : vulnérabilité, crise et angoisse.	243
d) Une rupture dans le narcissisme primaire.	243
B) Les impacts de l'exil vis-à-vis des parents : vulnérabilité.	243
a) Des décalages entre les normes et des influences négatives.	243
b) Rupture dans le continuum entre dedans et dehors.	244
c) Une incapacité à contenir le débordement pulsionnel.	244
d) Une transmission par le vide.	245
e) Double rupture et double sentiment d'exclusion.	245
C) Les impacts de l'exil vis-à-vis des enfants : une vulnérabilité.	246
a) Dépersonnalisation et confusion.	246
b) La problématique de l'entre deux.	246
c) Des carencés de l'imaginaire et de l'intériorité.	247
d) Des mécanismes de répétition.	247
e) Troubles de la dépressivité et ressentiment chez l'adolescent.	248
D) Les mécanismes de défense et le portage familial : traumatismes et constellation parentale.	248
a) L'exil et les conflits identitaires (mise à mal des figures parentales).	248
b) L'adolescence face à la vulnérabilité sociale des parents.	249
c) L'entre deux et le passage à l'acte.	250
d) Le clivage du surmoi.	250
e) Les rituels.	251
E) Estime de soi, anxiété, passages à l'acte et délinquance :	251
• Estime de soi.	251
a) Les facteurs qui influencent l'estime de soi.	251
b) Une basse et une haute estime de soi.	252
c) Vulnérabilité de l'estime de soi, douleur, souffrance et dévalorisation	253
• Anxiété.	253
a) Dramatisation et vulnérabilité.	253
b) Un système d'inhibition comportementale.	254
c) L'anxiété anticipatrice et l'évitement.	254
d) Violence, pression environnementale et auto engendrement.	255
• Passage à l'acte et délinquance	255
a) Impact des facteurs psychosociaux.	255
b) Le territoire et l'entre deux : la rue et la pathologie de l'agir.	256
c) Evacuer l'angoisse et réduire l'anxiété ; l'impulsivité et l'acting out.	256

PROBLEMATISATION ET OPERATIONNALISATION DE LA RECHERCHE	257
--	------------

Présentation :	257
Hypothèses générales.	259

Hypothèses opérationnelles.	260
<u>Méthodologie / méthode :</u>	262
Présentation.	262
a) Participants à la recherche.	263
b) Matériel.	265
c) Procédure.	266
<u>Analyse statistique des données recueillies :</u>	272
Hypothèse 1.	272
Hypothèse 2.	273
Hypothèse 3.	274
Hypothèse 4.	277
Hypothèse 5.	280
Hypothèse 6.	283
Hypothèse 7.	290
Hypothèse 8.	296
<u>Discussion clinique des résultats obtenus.</u>	301
• Hypothèse 1 :	301
• Hypothèse 2 :	308
• Hypothèse 3 :	311
• Hypothèse 4 :	312
• Hypothèse 5 :	316
• Hypothèse 6 :	322
• Hypothèse 7 :	326
• Hypothèse 8 :	330
CONCLUSION(S)	339
INDEX DES AUTEURS	IX
BIBLIOGRAPHIE	XVIII

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout d'abord Monsieur Abdessalem **YAHYAOU**I pour le tutorat de ma thèse en Psychologie Clinique, un tutorat qu'il a assuré pendant six années consécutives. Je le remercie pour son aide, pour ses conseils, pour sa patience et pour son soutien ;

Je tiens à remercier ensuite Monsieur Karim **M'BAREK**, Directeur de la faculté de Médecine de Lyon (1), et le Professeur François-Noël **GILLY**, Doyen de la faculté de Médecine et de Maïeutique de Lyon Sud, pour leur confiance initiale et leur aide au cours de mon Master 2 en Psychologie Clinique ;

Je tiens à remercier aussi Jonathan **EL METHNI**, doctorant en Statistiques, pour son aide et ses précieux conseils lors du traitement statistique des données recueillies ;

Je tiens à remercier également Monsieur Marcel **KLAJNBERG**, alors Premier Juge des Enfants au Tribunal pour Enfants de la Cour d'Appel de Grenoble, pour son intérêt à l'égard de mon travail et pour son aide dans l'étape de rencontre de jeunes adolescents incarcérés ou placés par décision de Justice ;

Je tiens à remercier Madame Michèle **EUSTACHE**, Déléguée du Procureur, pour son intérêt et pour son aide dans la rencontre avec les structures de la Protection Judiciaire de la Jeunesse ;

Je tiens à remercier également Monsieur Abdellatif **CHAOUITE**, rédacteur en chef de la revue trimestrielle « Ecart d'Identité », pour nos rencontres toujours passionnantes.

Il est très important pour moi de remercier les personnels de Direction et d'encadrement des structures qui m'ont accueilli et qui m'ont permis de rencontrer des jeunes mineurs délinquants placés par décision de justice, je citerai : le CER de Puygiron, les CER de La Talaudières, le CEF filles de Pommier de Beaurepaire et le CER d'Annecy-le-Vieux. Je tiens à remercier aussi Monsieur **MOTUELLE**, responsable du quartier mineur de la Maison d'Arrêt de Varcès pour son aide et pour son intérêt à l'égard de ma recherche.

Dans le même ordre d'idées, il est important pour moi de remercier Mme **RAPHOZ** de la Sauvegarde de l'Enfance ainsi que Madame **ESPEIL** du CRIAVS pour leur aide dans ma phase de recueil de données. Je tiens également à remercier Madame **GAUTHIER** médecin psychiatre responsable de l'espace santé de la Maison des Adolescents Sud Isère pour son aide dans la convention de mon stage fait à la MDA Sud Isère.

Pour poursuivre, il est normal de remercier pour l'intérêt et l'aide accordés à mon travail de recherche le directeur de la Maison des Jeunes et de la Culture de Chorrier, Monsieur Christophe **HOUBRON**, ainsi que les animateurs socio-sportifs de la MJC de Villeneuve et de l'AJAV de Villeneuve, à savoir : Sofiane **ZARIO**, Farid **ZARIO** et Omar **CHEIK**, un grand merci à vous quatre !!

Enfin, impossible de ne pas remercier Celle qui m'accompagne tous les jours depuis 17 ans, et sans qui rien n'aurait été possible. Un remerciement et une pensée à mon père qui nous a quittés au cours de cette formidable aventure clinique et dont la fierté m'a poussé à avancer... Je te dédie ce travail clinique Papa....

INTRODUCTION

C'est en mai 2001, alors que j'étais embauché par l'ANEF Drôme-Ardèche de VALENCE dans un centre éducatif renforcé (CER) au POUZIN que je me suis trouvé confronté en tant qu'éducateur spécialisé à des jeunes mineurs délinquants multirécidivistes, de jeunes mineurs placés en CER sur décision judiciaire en alternative à l'incarcération. Le CER a été créé en même temps que l'équipe qui a été recrutée à ce moment là, à savoir : neuf éducateurs, un psychologue et un chef de service. C'est la Direction Régionale de la Protection Judiciaire de la Jeunesse (DRPJJ) qui en était le financeur et le commanditaire, l'ANEF ayant été choisie sur appel d'offres pour s'occuper de ce nouveau CER. A ce moment là, on était dans la poursuite du renforcement par le Conseil de Sécurité Intérieure du 27 janvier 1999 des mesures prises en matière de délinquance juvénile, un renforcement qui a donné lieu au texte de la circulaire d'orientation du 24 février 1999 relative à la protection judiciaire de la jeunesse. Selon celle-ci, il fallait renouveler les méthodes de l'action éducative mais aussi prendre en charge les mineurs délinquants. Cette prise en charge se devait de spécifier l'action éducative en matière pénale et de spécifier aussi les décisions de placement des mineurs délinquants, dans ce cadre là les CER s'adressaient alors en priorité aux mineurs délinquants pour qui il apparaissait nécessaire d'organiser une rupture avec leurs conditions de vie habituelles. L'équipe d'encadrement a été créée en même temps que le centre, elle était composée de professionnels provenant d'horizons divers, et ayant eu des formations initiales différentes. La première session a démarré le 2 mai 2001 en accueillant six jeunes âgés de 13 à 17 ans, des jeunes mineurs qui provenaient de différents départements que sont l'Isère, la Drôme, la Loire, le Rhône et l'Ardèche. C'est au cours de cette expérience professionnelle que m'est venu le besoin de mieux comprendre les raisons potentielles qui pouvaient mener de jeunes mineurs à se mettre en danger aussi fortement, à commettre des actes graves sur un plan pénal ou même criminel et parfois, à avoir autant de rancœur envers la société française. Toutefois, ce n'est que plus tard en 2005 que j'ai pu démarrer à l'Université cette réflexion par une recherche clinique au laboratoire de Psychologie Clinique de LYON 2, en intégrant un Master Recherche de Psychologie Clinique et Pathologique sous la direction de **Bernard DUEZ**. A ce moment là, je démarrais ce travail de recherche en Psychologie Clinique fort de deux années passées en CER, et déjà trois années de pratique professionnelle en Prévention Spécialisée dans un quartier dit sensible de l'agglomération grenobloise, auprès des jeunes qui occupent l'espace public. Les cinq sessions passées en CER m'ont amené à m'interroger sur les explications plausibles qu'il était possible d'envisager face à un tel écart entre les mineurs que nous recevions dans le centre, ayant posé des actes parfois très graves, et les enfants finalement que nous avions en face de nous lors des séjours et lors du vivre-ensemble qui

caractérisent les CER. Comment était-il possible d'en arriver là pour ces jeunes ? Pourquoi une telle recrudescence et une telle effervescence des actes délictueux commis ? Comment se représenter cette escalade dans le passage à l'acte qui n'a pas (ou peu) eu de possibilité de s'arrêter jusqu'à la sanction judiciaire ? Quelles défaillances chez l'adulte, ou bien quels manquements dans la société civile pourraient être à l'origine de ces situations mortifères ou anxiogènes qui occupent régulièrement l'espace public de nos agglomérations ou de nos communes ? Et les désordres potentiels que l'on rencontre dans la sphère privée sont-ils en lien ou pas avec les passages à l'acte délinquants, agressifs et (auto)destructeurs ?

Suite aux sessions passées en CER, j'ai effectivement eu la possibilité d'exercer un travail par la suite au cœur des quartiers dits sensibles, un travail réalisé auprès de jeunes de 12 à 25 ans, dans une démarche « d'aller vers » pour créer du lien et proposer une écoute et une aide vis-à-vis des demandes (potentielles) des jeunes. Dans ce cadre là, il nous est possible de travailler dans un contexte de clinique sociale, et parfois de clinique éducative ; ces contextes amènent les professionnels (du champ clinique comme du champ socioéducatif) à se heurter à de jeunes adolescents qui proposent à l'adulte régulièrement l'affrontement, la contestation, la provocation et, à travers leur rage (« leur-âge »), ces jeunes donnent à voir le débordement pulsionnel et émotionnel qu'ils n'arrivent pas ou peu à contrôler. La question qu'il est possible de se poser ici est de savoir quelles sont les probables défaillances en jeu dans le processus d'intégration sociale qui font que ces jeunes adolescents ne trouvent pas leur place dans la société ?

Depuis le mois de février 2007, je travaille dans le centre ville de GRENOBLE auprès d'un public de « jeunes en errance » âgés de 16 à 25 ans, dits encore « sans résidence » ou même appelés par les travailleurs sociaux de CHARLEROY (en Belgique) les « habitants de la rue ». On peut se demander face à ces jeunes parfois à peine majeurs quelles sont les raisons qui ont fait qu'ils se retrouvent à la rue, loin de leur sphère familiale et loin de leur territoire d'appartenance ? Que ce soit d'une façon subie ou voulue, qu'est-ce qui manque donc à ces jeunes pour aller se chercher ailleurs ? Et depuis la fin de l'année 2008, on peut se demander quels sont les mécanismes qui poussent des jeunes de quartiers à se faire exclure de leur territoire d'appartenance ? Ces jeunes « débarquent » dans les rues de GRENOBLE en provenance de quartiers de l'agglomération mais aussi et surtout en provenance de villes lointaines (PARIS, TOULON, BORDEAUX, MONTPELLIER, CLERMONTFERRAND, etc.). Cette question est d'autant plus cruciale qu'à l'heure actuelle, beaucoup de jeunes de quartiers « échouent » dans les rues des villes exclus comme ils le sont par le territoire qui

était le leur jusqu'alors. On constate que ces jeunes adolescents bien souvent à travers leurs conduites à risque cherchent en fait une inscription dans le lien social, une quête de sens et d'identité avec souvent des rites privés d'institution de soi. Une question peut se poser ici, ne sommes nous pas alors dans des conduites d'auto-engendrement, ou bien dans une recherche de filiation afin de donner corps et existence à une trajectoire de vie qui semble leur échapper parfois ? Ce qui semble probable, c'est qu'il y ait effectivement une individualisation du sens, et ce sans doute afin de reconquérir son existence, afin de reconstruire le soi et afin de redonner du sens à sa vie.

Une question doit être ici (re)posée, c'est celle de savoir pourquoi des sujets issus de populations migrantes sont-ils porteurs de deux cultures qui ne se métissent pas ? Cela nous pousse également à nous interroger sur le constat qu'aujourd'hui l'identification au père ne passe plus par l'admiration, mais uniquement par le respect. A partir de là, comment l'enfant migrant peut-il alors trouver de la sécurité ? Des supports ? De la contenance ? Du coup, comment est-il possible à cet enfant migrant de faire face à un potentiel sentiment de vide, d'absence ou encore d'inconsistance ? On peut envisager ici que le passage à l'acte délinquant pourra d'une part réparer, mais surtout qu'il pourra permettre à l'enfant d'affirmer une toute puissance. Il est intéressant de chercher alors quelles altérations possibles de l'estime de soi et de l'anxiété peuvent ou non expliquer en partie ce passage à l'acte délinquant ?

Le concept de contre violence semble aussi être un concept intéressant dans notre recherche. En effet, à côté d'une violence intérieure chez le jeune issu de population migrante (amenée en partie par la question de l'illégitimité dans un univers social donné), et à côté d'une violence conditionnelle (liée probablement au phénomène présent d'acculturation) qui s'accompagne quant à elle potentiellement d'une socialisation complexe, on peut alors rencontrer ce qui a trait au concept de contre violence : c'est une contre violence qui ferait face aux déséquilibres générés par la société dans son ensemble avec sa culture, ses règles et ses lois. On peut admettre ici qu'un certain dysfonctionnement au niveau des mécanismes d'étayage amènerait potentiellement des problèmes d'identification et de reconnaissance chez les jeunes issus de populations migrantes. Un aspect central de cette recherche clinique sera alors le questionnement du cumul des traumatismes chez les sujets issus de populations migrantes, depuis l'exil jusqu'aux deuils non faits, en passant par l'ethnicisation des rapports sociaux. On pourra se demander qu'est-ce qui pêche dans la transmission ? De même, nous interrogerons aussi la construction des politiques d'intégration après 1980 : des politiques qui ont pu conduire à l'élaboration d'un ressentiment, à un déficit d'étayage et puis peut-être à un

retour du refoulé. Comment l'imaginaire du ressentiment couplé à l'imaginaire de l'illégitimité vont-ils conduire de jeunes adolescents au passage à l'acte délinquant ? Et comment celui-ci tronque-t'il alors l'élaboration psychique ?

Les professionnels qui exercent auprès des jeunes issus de populations migrantes ont la possibilité de relever chez ces adolescents un entre-deux perpétuel, une double référence et une double déchirure : il sera donc important dans cette recherche de mesurer le niveau d'intégration et son lien avec le passage à l'acte délinquant. On pourra aussi se poser la question de savoir si le niveau de l'estime de soi ne vient pas compenser un vide laissé par l'histoire parentale ? De même, est-ce qu'il y aurait un lien entre la sécurité de base (ou bien une famille insécurisante, chaotique et désorganisée) et des troubles potentiels de l'estime de soi ? Et le fait que ces jeunes se lancent souvent dans une recherche identitaire, avec la recherche identitaire propre à cette période juvénile, rencontre aussi la question de la place, dans la société française, de la jeunesse issue de populations migrantes.

Nous allons maintenant vous présenter le plan de ce travail en tachant de vous convaincre de sa cohésion, pour cela nous allons vous décrire sa progression. Ainsi, en introduction à ce travail clinique, nous prendrons le temps de dépeindre un tableau de l'immigration étrangère en France telle qu'on la trouve de nos jours. Nous associerons alors à ce travail descriptif une définition de l'intégration dans la société française. Ce préambule nous permettra de passer ensuite à une description théorique du contexte contemporain du passage à l'acte délinquant chez les jeunes issus de populations migrantes.

La première partie de ce travail s'appuiera sur des travaux cliniques et des écrits théoriques provenant de pays francophones, alors que la deuxième partie s'appuiera quant à elle sur des apports du même type mais provenant quant à eux de pays non francophones. Ainsi dans une première partie, nous présenterons un contexte général du passage à l'acte délinquant, puis nous présenterons des mécanismes psychiques sous-jacents à ceux-ci. Dès lors nous serons en mesure de développer des réflexions au sujet de dimensions importantes dans cette recherche clinique, comme par exemple celles du double clivage et du stress acculturatif. Dans le contexte général, nous aborderons la question du passage adolescent ainsi que des notions telles que la transmission, la reconnaissance, le lien social, la « bande adolescente » et la délinquance (individuelle et groupale). Dans les mécanismes psychiques, nous donnerons une large place aux rites d'institution de soi, à la négativité, à l'agressivité, à la violence, au lien groupal et bien sûr au rapport entre migration et délinquance. Dans la réflexion sur le double clivage, nous nous arrêterons sur l'appartenance culturelle et sur l'identité, et nous

mesurerons aussi le lien entre l'histoire (ou l'Histoire) et le clivage dedans-dehors. Nous aborderons aussi les notions de la filiation, de la transmission, du faux self ou encore de l'entre deux en essayant de mesurer les phénomènes de répétition.

Dans la deuxième partie de ce travail clinique, nous rencontrerons dans un premier temps des notions telles que la vulnérabilité de l'estime de soi, la distorsion cognitive, la violence individuelle, les préjugés de groupe ou encore les processus d'acculturation. Nous verrons par la suite les liens entre l'assimilation et l'immigration, en prenant le temps de saisir aussi l'importance prise par la notion de l'honneur chez les jeunes résidant dans des quartiers dits sensibles et issus de populations migrantes. Cela nous permettra alors de passer à une revue des liens potentiels entre le passage à l'acte délinquant et l'estime de soi, ainsi qu'entre le passage à l'acte délinquant et l'anxiété. La première revue nous amènera à traiter entre autres concepts du système parole-action, de la mentalisation, de la structure de la personnalité mais aussi et surtout de la carence d'élaboration psychique et de son déterminisme dans le passage à l'acte délinquant. La deuxième revue nous donnera l'occasion de décrire les modèles cognitifs de l'anxiété, en nous amenant à prendre du temps sur l'analyse du modèle cognitif de traitement de l'information spécifique à l'anxiété, ce qui amènera à considérer alors les notions de l'attention sélective et de l'hyper vigilance, ainsi que celle de la phobie sociale. Une dernière revue nous permettra d'évoquer la marque et la place influentes que prend l'exil dans l'histoire d'un sujet et dans l'histoire de sa famille. Cela n'est pas sans lien sur certaines formes de violence ou encore certaines manifestations délictueuses qui surgissent dans l'espace public, comme dans l'espace privé, voire même dans une sphère « souterraine ».

C'est alors dans une troisième partie que nous pourrons donner et décrire la problématisation théorique puis opérationnelle de la présente recherche clinique. Cela passera au préalable par la synthèse des concepts cliniques présentés dans les deux premières parties, concepts qui constitueront le corps de la problématisation. Nous présenterons cette synthèse à l'aide de cinq rubriques saillantes que nous dénommerons l'immigration et l'intégration, les impacts de l'exil vis-à-vis des parents, les impacts de l'exil vis-à-vis des enfants (avec la notion forte de vulnérabilité), les mécanismes de défense et le portage familial, puis pour finir une dernière rubrique regroupant les concepts majeurs que sont l'estime de soi, l'anxiété et le passage à l'acte délinquant.

Suite à cette synthèse clinique, nous vous présenterons la problématisation effective de notre recherche en psychologie clinique, une problématisation qui nous précisera les hypothèses générales et opérationnelles, puis nous présenterons toute la méthodologie inhérente à une

recherche clinique. Les huit hypothèses générales de notre recherche combineront tour à tour les liens entre les intégrations parentales et adolescente telles qu'elles sont perçues par les adolescents, les liens entre l'intégration perçue des parents et les niveaux de l'estime de soi et de l'anxiété, ainsi qu'entre l'intégration perçue des parents et la délinquance. Nos hypothèses s'emploieront aussi à étudier les liens entre la délinquance et l'estime de soi, entre la délinquance et le niveau d'anxiété, entre la délinquance et le niveau perçu de l'intégration des adolescents. Elles n'oublieront pas de travailler sur les interactions entre les intégrations telles qu'elles sont perçues par les adolescents et les niveaux d'anxiété et d'estime de soi, ainsi qu'avec la délinquance.

Nous en viendrons suite à cela à vous présenter le traitement et l'analyse statistique relatifs aux données recueillies, et c'est à ce moment là de notre rédaction qu'apparaîtront la discussion clinique, puis la conclusion à toute cette recherche : analyse, conclusions et perspectives clôtureront donc notre travail.

Préambule à la recherche clinique :

Les immigrés dans la société française.

Jean-Luc RICHARD (2005), en préambule à un dossier, nous fait remarquer que la question de l'immigration s'invite de façon récurrente dans le débat public. En faisant une large place aux débats très actuels, ce dossier entend répondre à l'interrogation fondamentale qui est sous-jacente à tous ces débats, à savoir : quels rapports la société française entretient-elle avec ses immigrés ?

Dans ce travail de réflexion et d'analyse, Jean-Luc RICHARD s'intéresse à trois dimensions inhérentes au thème ciblé ; on y retrouve alors un portrait de l'immigration étrangère en France, un constat réaliste de l'intégration des immigrés et de leurs descendants, ainsi qu'une appréciation des orientations prises en la matière par les pouvoirs publics. Le constat initial est que la France est un pays d'immigration de longue date, il est possible de se référer ici à un ouvrage d'**Yves LEQUIN** (1992) qui traite de la réalité des immigrations en France sur un plan historique. De ce constat, on peut tirer deux enseignements pour le moins qui pourraient intéresser le thème de recherche qui est le nôtre. Tout d'abord, il est difficile de dissocier d'une manière durable l'histoire de la population française et la dynamique démographique de la population étrangère résidant dans l'hexagone. Ensuite, la représentation de la population française comme étant une population fermée à tout apport extérieur, (que véhiculent certains concepts comme celui de *français de souche* ...), s'avère tout à fait erronée d'un point de vue historique. Pour désigner le processus de participation à la vie sociale, on utilise habituellement plusieurs concepts comme celui d'assimilation ou celui d'intégration. L'assimilation suppose que l'on s'intéresse uniquement aux personnes qui semblent abandonner un ensemble varié de pratiques originaires d'autres espaces culturels. L'intégration regarde par contre tout résident qu'il soit immigré ou non, par conséquent cela concerne individuellement tous les résidents, nationaux ou non. Jean-Luc RICHARD nous fait remarquer que si quelques immigrés désirent adopter des modes de vie dérogeant aux traditions de leur pays d'origine, le plus grand nombre désire également conserver une part de leur identité culturelle et enrichir la France de leurs apports, tout en respectant les lois de la République. De plus, le fait que certains connaissent une forte intégration socioéconomique ascendante n'implique pas forcément qu'ils renoncent à s'inscrire dans des schémas plus communautaires, ancrés dans les coutumes de leurs cultures d'origine, ce qui n'est pas sans poser parfois des difficultés qu'il ne faut pas nier. Par conséquent, parallèlement à des processus d'intégration démographique et socioéconomique visibles et indéniables, l'acculturation peut en définitive être faible ou tout simplement non désirée. Ce qu'il nous faut retenir ici dans les propos de l'auteur, c'est que l'intégration et la saine participation des

immigrés à la société française ne passent donc pas forcément par la réelle renonciation à leur identité culturelle d'origine.

Sans oublier les dynamiques historiques, économiques, politiques et leurs influences, une grande partie des flux actuels d'immigrés s'expliquent, d'une part, par toutes les politiques migratoires des décennies précédentes et, d'autre part, par l'intégration de la France dans un système d'échanges au niveau international qui implique de fait un système migratoire mondial. Nous allons aborder cela à l'aide de deux rubriques concernant le portrait de l'immigration étrangère en France et, ensuite, la notion d'intégration.

A) un portrait de l'immigration étrangère en France :

C'est là un phénomène assez ancien qui a pris de l'ampleur à partir de la fin du dix-neuvième siècle (avec la Révolution Industrielle) et des bouleversements politiques du vingtième siècle. La France, après avoir été longtemps considérée comme une terre d'accueil pour les migrants économiques et les exilés politiques, a voulu alors mieux maîtriser les flux migratoires à partir de 1974. L'immigration de travail a été partiellement suspendue mais des flux d'entrée se sont poursuivis à travers le regroupement familial, l'immigration irrégulière et les demandes d'asile.

La population immigrée française se caractérisait en 2005 par sa profonde pluralité et diversité. Aux grandes migrations du passé émanant d'aires géographiques culturellement proches (à l'instar de l'immigration italienne ou de l'immigration d'Europe de l'est, autrefois très importantes ou privilégiées) se sont substitués des flux migratoires plus lointains. A défaut de pouvoir être exhaustif, Jean-Luc RICHARD (2005) cite quand même la présence africaine¹, les différentes générations de maghrébins qui se sont installées sur le sol français², mais aussi la communauté turque et les populations d'origine chinoise. Chacune de ces populations se caractérise par des traits culturels, socio-économiques et religieux spécifiques, ainsi que par un rapport particulier avec la société d'accueil. L'auteur explique que la notion d'immigration doit avant tout nous faire songer à une immigration ancienne et structurelle, et que nous devons avoir en tête deux faits chronologiques importants : le premier fait concerne le phénomène ancien de l'afflux des étrangers dans l'espace territorial qui s'est métamorphosé à partir des années 1860-1870 avec les effets contradictoires d'une révolution industrielle. Celle-ci a bouleversé la répartition des postes de travail et a donc multiplié les besoins de main-d'œuvre non qualifiée. Ce phénomène s'est inscrit dans la longue durée et a d'ailleurs été particulièrement ressenti lors des phases de croissance et d'industrialisation que

constituent la Belle Epoque (1900-1914) et les Trente Glorieuses (1945-1975), ainsi qu'au lendemain des conflits mondiaux. Le second fait se situe après cette immigration initiale de travail (associée à une immigration d'exil politique dans le même temps), et il y a là une date d'un profond changement, c'est l'année 1974. Ce sont deux époques qui ont vu des modifications de l'immigration. C'est ainsi que « pics » et « creux » coïncident avec les principaux tournants de l'histoire économique de la France, donnant à la courbe de la présence étrangère dans notre pays une allure contrastée d'un accroissement régulier de l'effectif des migrants. Toutefois, les conditions d'accueil des immigrés posent de graves problèmes sociaux et toutes les décisions publiques (comme la Politique) vont participer à la formulation de rapports sociaux en termes de plus en plus ethnicisés. Un des premiers effets de la suspension et de la politique restrictive à l'égard du séjour des étrangers (ainsi qu'à l'égard du regroupement familial) aura été très paradoxalement de stabiliser la population étrangère, y compris les Maghrébins. La fermeture des frontières aux entrées de travailleurs non qualifiés a provoqué une fixation en France des étrangers, ce qui a mis fin au système antérieur des migrations tournantes. Cette donnée est essentielle pour qui veut comprendre la nature des enjeux sociaux, politiques et culturels des années actuelles. Du coup, l'accroissement du regroupement familial va être le résultat de la dynamique interne de toute immigration s'installant dans la durée et, ce regroupement familial se mettant en place, l'immigration apparaît plus explicitement dès lors comme une migration de peuplement. La population immigrée est surtout citadine et reste très concentrée dans les grandes villes ; l'augmentation de cette population immigrée est entièrement le fait des femmes selon l'auteur et l'équilibre hommes-femmes est désormais atteint. Ensuite, Jean-Luc RICHARD (2005) évoque la difficulté de mesurer l'immigration non régulière même si une perspective longitudinale, fondée sur une analyse plus biographique, serait vraisemblablement plus adéquate pour la décrire finement. En effet, adopter une approche selon le continuum du séjour permet d'aborder le problème du nombre de migrants clandestins en fonction de la durée et de l'associer à la question de l'intégration.

En se référant à un ouvrage de **Pierre MILZA** (1993), on peut s'apercevoir que l'importance de l'acquisition de la nationalité française laisse penser qu'elle a concerné bien des italiens de l'immigration italienne mais de la dernière vague seulement. C'est l'assimilation qui domine en revanche dès qu'on aborde les générations issues de l'avant-guerre. L'auteur relève ici que la dimension communautaire est absente de l'action de cette génération militante issue de l'immigration et que la France de la Libération, donc celle des décennies suivantes, vit dans la logique de l'assimilation, comme le reste du monde d'ailleurs.

L'auteur se réfère aussi à **Marie-Claude BLANC-CHALEARD** (2001) qui déduit de tout ça que l'invisibilité globale avait laminé toute histoire communautaire et fait disparaître les références italiennes dans les familles et chez les individus. Pourtant, on sait qu'il existe aujourd'hui chez bien des italo-français une mémoire de la communauté immigrée, même lorsque celle-ci s'est trouvée très dispersée ; depuis 1970, l'identité de communauté a souvent été rejouée chez les italiens assimilés.

Le courant migratoire de l'Europe de l'Est est aujourd'hui modeste. Mais si les russes par exemple ne représentaient en 2005 que 2,8 % de la présence étrangère en France, ils étaient déjà très présents dans la représentation des étrangers en France. Ce qui peut d'ailleurs s'expliquer par la qualité de cette émigration et par le rôle culturel important que les russes jouent alors, (il faut se référer ici à **J. C. BONNET**, 1976). Cette belle période d'accueil des migrations de l'est ne dure pas. Après la seconde guerre mondiale, pour des raisons liées à la fois à la politique française et au *rideau de fer*, ce courant migratoire va continûment décliner et la part des européens va, dans l'immigration française, décroître. Mais dans les années qui suivent la chute du mur de Berlin, la France ouvre à nouveau ses frontières aux ressortissants de l'Est européen qui vont se tourner vers elle. L'auteur alimente ses propos en s'appuyant ici sur un article écrit par **Anne de TINGUY** (2003). Il me semble important de relever pour la suite que, d'une part, l'intégration ne signifie pas automatiquement l'aisance si l'on en juge par le niveau moyen de confort des logements et d'autre part, qu'une présence clandestine originaire de cette région s'est développée probablement en parallèle.

Pour s'exprimer sur la présence africaine en France, Jean-Luc RICHARD s'est appuyé sur un article écrit par **Philippe DEWITTE** (2003) dans lequel il a pu extraire les éléments suivants. Au lendemain de la Première Guerre Mondiale, il n'est plus question d'accorder la citoyenneté aux sujets de l'empire, c'est cette promesse non tenue qui donne naissance au thème de la « dette de sang » contractée par la France, un mot d'ordre qui reviendra comme un leitmotiv tout au long du siècle, jusqu'aux sans-papiers des années 1990. C'est malgré tout en 1946, avec un après-guerre de retard, que la constitution de l'Union française abolit enfin *le Code de l'indigénat* qui faisait des colonisés des sujets de l'Empire. Cependant, les contours statistiques de la présence africaine en France restent difficiles à bien cerner, du fait de l'importance des clandestins, des allers et retours incessants, et surtout plus généralement du fait de la méconnaissance de ces populations par les autorités administratives françaises. L'émigration est devenue ainsi une nécessité économique incontournable, un fait structurel par exemple de la société *Soninké* et plus globalement, des pays d'Afrique sahélienne. Par ailleurs, et cela n'est pas sans importance dans le thème de ce travail de recherche, la vie de

ces familles en France se révèle particulièrement difficile : elles arrivent alors que le chômage frappe la société française de plein fouet. Les pères ont donc des difficultés à nourrir des familles très nombreuses, le logement pose de surcroît des problèmes, et la polygamie n'est pas sans incidences sur le regard de la société française, etc.

Ensuite, Jean-Luc RICHARD étudie les familles maghrébines et leurs membres aux trajectoires différenciées. Il y a d'abord celle du père fondateur et le fait qu'il ait vécu une certaine période en homme seul a structuré au moins en partie sa vision de l'avenir, pour ne pas dire sa représentation du monde selon l'auteur. Il semble établi que plus ce temps a été long, (surtout pour ceux qui ont opéré le regroupement familial), et plus l'histoire personnelle tend davantage à se différencier de celle des autres membres de la famille, surtout pour ce qui est du rapport aux sociétés d'émigration et d'immigration, ainsi que pour ce qui est du rapport aux deux systèmes culturels en présence et aux projets d'avenir. On constate par ailleurs dans un article de **Jacqueline COSTA-LASCOUX** (1999) que les femmes immigrées ont mis moins de temps que les hommes à s'adapter, à se repérer et à se situer dans leur nouvel environnement. Il est vrai que de par leur vécu et leur expérience, elles ont globalement moins tendance que les hommes à s'accrocher à l'idée de retour au pays qui caractérise une aspiration initiale des premiers migrants. Comme nous le fait remarquer Jean-Luc RICHARD, entre le père et la mère, entre les enfants nés là-bas et ceux nés ici, entre les générations et entre les sexes, ce sont des conceptions et des représentations divergentes de l'histoire, de la mémoire, du passé, du présent et de l'avenir que l'on voit à l'œuvre.

En s'appuyant maintenant sur des propos de **Ahsène ZEHAOUI** (1996), on réalise que le fait que ces familles soient formées par des membres aux trajectoires différenciées, cela rend du même coup leur cohésion et leur intégration tout particulièrement problématique, surtout lorsque parents et enfants, hommes et femmes ne parlent ni la même langue ni le même langage. C'est ainsi que les conditions sociales et historiques au fondement de cette structure (familiale) en font une institution potentiellement fragilisée. Parmi ces situations apparaît celle portant sur le devenir et le lieu d'avenir, c'est-à-dire sur le choix du pays et de la société en vue de l'installation définitive. Parler du retour pour un enfant né sur le territoire français est un non sens mais si les processus d'acculturation à l'œuvre créent une dynamique dans le sens de la fixation et de l'enracinement, bon nombre de pères continuent malgré tout à « s'accrocher » à l'idée du retour, (...«comme une sorte de dernier rêve, de territoire de l'imaginaire, qui donne sens à leur vie... »). Ils ne parviennent pas véritablement à en faire le deuil. Dans cet ordre d'idée, comme le souligne l'auteur, les familles sont ainsi confrontées à une double problématique : celle des rapports intergénérationnels et celle des relations

hommes/femmes. Il s'agit sans nul doute d'une question majeure, dans la mesure où elle renvoie à la confrontation de deux modèles familiaux (celui de la famille patriarcale, celui de la famille nucléaire), de deux systèmes culturels et des valeurs qui les sous-tendent. Dans un tel contexte, la double contrainte normative, référant à deux modèles culturels auxquels sont soumis les enfants et surtout les filles au sein de la famille, ne manque pas d'avoir un certain impact sur les constructions identitaires et de créer alors les conditions propices à l'émergence de tensions et de conflits intergénérationnels, d'autant plus importants que les échanges et la communication entre les parents (surtout le père) et les enfants sont très limités. Nous retrouverons ces questions essentielles de la double problématique et du lieu d'avenir chez les sujets migrants et chez leurs descendants au cours de la première partie (notamment) du présent travail.

Pour finir avec la pluralité des flux migratoires, Jean-Luc RICHARD (2005) nous parle aussi de l'immigration turque et de la présence des populations d'origine chinoise. En s'appuyant notamment sur le dossier de Jean-Luc RICHARD (2005), on apprend que les immigrés originaires de Turquie constituaient en septembre 2005 un groupe d'environ 350 000 personnes. Un article de **Gaye PETEK-SALOM** (1998) nous explique que les turcs sont venus initialement en France à partir de 1969 pour des besoins économiques, (avec des contrats passés par l'entremise de l'ONI, office national d'immigration, puis de l'OMI, office des migrations internationales), ces mêmes besoins économiques fluctuants qui favoriseront après le regroupement des immigrés turcs sur la base de critères géographiques, familiaux ou ethniques. Du coup, ces stratégies de regroupement seront à la base de la constitution de petits îlots turcs bien marqués dans le découpage territorial de certains villages ou villes de France. On peut évoquer au sujet des immigrés turcs un réel projet migratoire en évolution (regroupements familiaux, venue de réfugiés politiques, kurdes poussés par la situation violente de leur pays, etc.), mais aussi et surtout l'existence d'une très forte conscience identitaire. En effet, la première vague de l'immigration turque ne pouvait pas selon Gaye PETEK-SALOM accepter que l'installation en France se double d'une assimilation, la conscience identitaire étant très forte. Il est alors apparu nécessaire à la population d'éviter que se produise l'acculturation définitive des enfants. Il était important de protéger le groupe dans sa différence à travers la préservation de l'identité familiale nationale, villageoise et traditionnelle

En ce qui concerne l'émigration chinoise, elle est un phénomène ancien et les trajets migratoires qui peuvent s'étendre sur plusieurs générations sont alors souvent complexes. Rien ne permet dans le système statistique français de distinguer parmi les cambodgiens, les

laotiens ou encore les vietnamiens ceux qui sont d'origine chinoise de ceux qui appartenaient aux groupes majoritaires de ces pays, (Khmers, Laos ou Vietnamiens), ou encore à d'autres types de minorités comme les Hmongs. L'auteur s'appuie ici sur un article de **Michèle GUILLON** (2003). Mais s'ils ne sont pas repérables dans les statistiques, ils sont au contraire très présents dans la vie urbaine. Les diverses communautés sont liées entre elles, surtout que les difficultés d'apprentissage de la langue et le marché de l'emploi communautaire se renforcent mutuellement.

B) la notion d'intégration :

La deuxième partie du dossier réalisé par Jean-Luc RICHARD s'arrête sur la notion d'intégration. Elle s'interroge sur les modalités d'entrée des résidents étrangers dans la nation française. Selon **Dominique SCHNAPPER** (1999), la tradition d'intégration républicaine en France, qui ne reconnaît pas les communautés particulières dans l'espace public, a longtemps prévalu. Cette conception de la nation comme une unité abstraite semble aujourd'hui devoir évoluer, surtout pour tenir compte de la critique communautariste qui la dépeint comme une négation forte des différences culturelles. D'après le Haut Conseil à l'Intégration, l'initiative gouvernementale assez récente, consistant à mettre en place un contrat d'intégration, répond ainsi au souhait de concilier davantage intégration républicaine et respect de la diversité culturelle. D'après **Ralph SCHOR** (2004), le processus d'intégration est un phénomène complexe de très longue haleine, sur lequel influent de nombreux facteurs, à la fois économiques, culturels et sociaux. Ainsi, pour mesurer le degré d'intégration des immigrés en France, certains indicateurs peuvent en donner un ordre d'idée comme le nombre de mariages mixtes contractés en France, le volume des demandes d'acquisition de la nationalité, la fréquence de l'exercice de la citoyenneté à travers l'inscription aux listes électorales, etc., mais l'intégration se mesure également à la confiance et à l'attachement des populations issues de l'immigration envers les institutions nationales, (l'école par exemple). En s'appuyant sur un ouvrage de **Jacqueline COSTA-LASCOUX**³(1999), on peut remarquer que l'entrée des résidents étrangers dans la communauté française se ferait selon trois modalités : l'assimilation, l'intégration, l'insertion.

On peut dire très objectivement que l'assimilation est le processus par lequel un être vivant en transforme un autre en sa propre substance. Assimiler devient alors synonyme d'absorber, d'ingérer, et dans le même ordre d'idées, l'intégration devient comme une incorporation (on intègre un corps), une fusion, une unification, bref, quelque chose de voisin de l'assimilation

dans sa phase ultime. Elle est un processus qui, rapporté au phénomène migratoire, exprime une dynamique d'échange, dans laquelle chaque élément compte à part entière. Enfin, l'insertion désigne une introduction de fait : l'objet qui est inséré garde le plus souvent son identité et ses caractéristiques reconnaissables. L'assimilation signifie l'adhésion complète de l'étranger par une conversion des mentalités et des comportements aux normes et modes de vie de la société d'accueil. Cela suggère l'abandon du particularisme pour se fondre dans cette dite société d'accueil. L'intégration par contre repose sur plusieurs postulats dont : une interdépendance étroite entre les membres de la société dans une dynamique d'échange, une participation active à l'ensemble des activités de la société (et non pas seulement à son économie ou à certains avantages), l'adhésion aux règles de fonctionnement et aux valeurs de la société d'accueil et, pour finir, le respect de ce qui fait l'unité et l'intégrité de la communauté dont on devient une partie intégrante. L'insertion quant à elle consiste à reconnaître à l'étranger la place qu'il occupe dans une économie, un cadre social ou culturel. Cela passe dès lors par la préservation, au moins partielle, de l'identité d'origine, des spécificités culturelles et de tous les modes de vie. Ainsi, comme le présente Jacqueline COSTA-LASCOUX, l'assimilation souligne la communauté nationale et son unité, l'intégration signifie le choix et la participation des nouveaux membres et l'insertion signifie les conditions d'accueil de l'étranger et le maintien du particularisme d'origine.

L'intégration est en fait devenue une question locale, renvoyée par l'état central à ses services déconcentrés et aux collectivités territoriales. Ce double mouvement de décentralisation et de déconcentration n'est cependant que partiel, les conditions d'entrée et de séjour des étrangers, d'accès à la nationalité française demeurant définies à l'échelon central. C'est donc un paysage paradoxal qui se dessine : la définition et la mise en œuvre de politiques d'intégration se traitent désormais largement dans le cadre de dispositifs contractuels (contrat de ville, contrats d'agglomération...), mais les contractants ne maîtrisent qu'une partie des outils concourant à la fabrication de ces politiques. Ce qu'il importe de retenir ici dans la perspective de notre recherche, c'est que l'émergence de la question immigrée et de son traitement est très révélatrice soit de la rupture d'une situation d'équilibre, soit de l'échec d'un mode de gestion municipal devenu inefficace, parfois des deux. La désignation des populations immigrées, au mieux comme populations fragiles et handicapées, au pire comme boucs émissaires au nom d'un risque qu'elles feraient peser sur la cohésion de la société locale, doit être considérée comme le révélateur des limites (ou de la fin) d'un modèle de gestion publique. Les difficultés auxquelles sont confrontées les populations immigrées, (concentration spatiale, difficulté forte et croissante d'insertion économique, discriminations

diverses ...), font d'elles en réalité selon l'auteur les premières victimes de cette inadaptation de l'action publique.

Le déplacement de la question de l'intégration du national vers le local masque en réalité deux autres déplacements : celui du champ politique au champ technique et celui du traitement des populations au traitement des territoires. Encore une fois la question des populations a été évacuée : il ne s'agit plus de gérer des populations particulières, à savoir celles qui sont issues de l'immigration, par leurs caractéristiques ou bien tous les traitements dont elles font l'objet, mais bien de gérer des territoires. Il y a en fait un triple déplacement, du national vers le local, du politique vers le technique et des populations vers les territoires, qui nous interroge sur la nature des enjeux locaux des politiques d'intégration. L'auteur prend du temps aussi pour réfléchir sur la dynamique de l'entrée dans le peuple français, car on peut estimer que l'acquisition de la nationalité est au cœur du processus d'intégration et que celle-ci permet alors l'exercice potentiel de la citoyenneté. On pourrait réfléchir aussi sur le sentiment d'intégration à la retraite, qui signifie la fin de « l'illusion du provisoire » et la fin de « l'illusion du retour au pays », qui interprètent du coup potentiellement le non-retour comme une double rupture, avec la communauté dite d'origine et avec celle des émigrés qui sont effectivement repartis. Les immigrés vivant leur retraite en France ressentiraient sur le tard leur isolement, c'est-à-dire sur le fond l'effet de la double exclusion qui les frappe, (l'auteur s'appuie ici sur un article de **Abdelmalek SAYAD**, 1986), ceux-ci se sentiraient en quelque sorte comme doublement marginalisés, ici et là-bas. La mémoire a par ailleurs émergé depuis peu comme un élément déterminant pour comprendre et améliorer les relations entre la société française et ses immigrés, surtout que l'interprétation de l'histoire coloniale française est loin d'être apaisée. Il est d'ailleurs nécessaire selon l'auteur pour les pouvoirs publics de reconnaître le rôle historique des immigrés dans la construction de la nation française : la création de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration en décembre 2004 va dans ce sens. Aux Etats-Unis et en France, la violence urbaine continue aujourd'hui à pousser l'Etat à chercher et à promouvoir des « interlocuteurs valables » ethniques, au cours d'une période où les institutions traditionnelles d'intégration se trouvent affaiblies. Dans le cas américain, l'accent a davantage été mis sur les groupes racialement définis que sur tous les organismes immigrés / ethniques, mais l'impact a renforcé les deux sous-ensembles. Dans le cas français, l'accent a porté sur le soutien aux intermédiaires immigrés, avec, toutefois, de très forts sous-entendus raciaux.

Pour finir ici avec ces propos sociologiques tirés du dossier de Jean-Luc Richard, il est utile me semble-t-il d'évoquer la nécessaire reconnaissance du « passé composé » de la France

comme le suggère **Philippe BERNARD** (2002). En effet, du *fellagha* au « travailleur immigré », de l'indigène au beur de la cité, de l'esclave à l'Antillais, bref du colonisé à l'immigré, la mémoire émerge depuis peu comme un enjeu déterminant pour comprendre et améliorer les relations entre la société française et ses étrangers, pour tenter de réconcilier la mémoire des immigrés eux-mêmes avec celle de leurs enfants nés en France, pour rompre avec l'héritage inégalitaire du colonialisme et admettre les ambiguïtés qu'il nous a léguées. Ainsi, du *fellagha* à l'immigré, l'identification a pu s'opérer et alors se transmettre aux nouvelles générations : près de 40 ans après la fin des hostilités, la dernière guerre coloniale qu'ait menée la France continue de peser de son poids de racisme et de difficulté d'intégration. Depuis 40 ans, se succèdent des phases d'oubli et de résurgence de la mémoire de la guerre d'Algérie, ce retour du refoulé s'est d'ailleurs manifesté en 2000 avec l'écrit dans « Le Monde » de témoignages inédits sur la torture : cela traduit l'émergence d'une nouvelle exigence de vérité et de justice portée par les acteurs vieillissants de la guerre, mais aussi par les jeunes générations. Celles-ci n'ont aucune mémoire personnelle du conflit, mais elles ne comprennent pas que des crimes commis au nom du pays des droits de l'homme aient pu resté ainsi impunis. Les immigrés ont renforcé leur statut de victimes aux yeux de leurs enfants, et du même coup, les difficultés de ces derniers à se sentir pleinement français. Selon l'auteur, l'équilibre de ces générations de franco-algériens suppose que soient enfin réconciliées leur histoire de français et celle de leur parent. C'est en apprenant d'où ils viennent que les enfants de l'immigration comprendront mieux où ils sont. Selon les auteurs, plutôt qu'en activant la simple « mémoire », qui risque de perpétuer un rapport coupables / victimes, mieux vaudrait sans doute tenter de solder la dette de l'oppression coloniale en prenant le risque de l'inscription d'une histoire complexe et plurielle dans les programmes scolaires, de la levée des tabous esclavagiste et colonial dans les déclarations officielles et, plus largement, dans le débat national.

Ce préambule à la recherche clinique s'est intéressé à la problématique des immigrés dans la société française. Nous avons dans un premier temps dressé un portrait sociologique de l'immigration étrangère en France, puis nous avons focalisé notre attention sur la notion d'intégration, et sur les modalités d'entrée dans la nation française. Nous avons pu ainsi traversé plusieurs points de réflexion, élaboré plusieurs questionnements qui ne manqueront pas d'être repris dans les deux premières parties théoriques de ce travail. En effet, en ce qui concerne les familles maghrébines, selon que l'on ait à faire au père fondateur, aux femmes ou aux enfants, nous rencontrons des conceptions et des représentations divergentes de

l'histoire, de la mémoire, du passé, du présent et de l'avenir. Ces trajectoires différenciées sont à l'origine potentielle d'une cohésion et d'une intégration problématiques qui font de la structure familiale une institution fragilisée, avec des mésententes, des conflits et des ruptures. La question centrale se poserait ici du côté du devenir et du lieu d'avenir, quels sont-ils ? Où sont-ils ? Ensuite, il faut relever l'existence d'un rapport ambigu et contradictoire à la nationalité française par rapport aux anciennes colonies, cela inaugure une double problématique, une double contrainte normative qui ont forcément un impact sur les constructions identitaires. De plus, la confrontation entre deux systèmes culturels et deux modèles familiaux peut donner lieu à des tensions et à des conflits intergénérationnels. Enfin, vis-à-vis de la notion d'intégration, le parcours migratoire originel (qui donne forcément une empreinte à l'identité culturelle) va avoir, pris dans un processus d'exclusion sociale ou de marginalisation de populations défavorisées sur des territoires, une influence potentielle sur la violence et sur l'insécurité. Si nous n'oublions pas de réfléchir à la problématique de la filiation, nous nous apercevons d'un potentiel sentiment de double exclusion, d'une quête de repères identitaires nouveaux qui vont accentuer ce qu'on peut appeler un retour du refoulé, par rapport à la méconnaissance et à la dénégaration du passé composé de la France. Il faudrait parvenir à concilier diversité culturelle et intégration républicaine, à condition de ne pas nier les différences ethniques, si l'on veut favoriser l'appartenance à la société environnante. Voici des sujets de réflexion que nous allons maintenant approcher sur un plan clinique.

Première partie :

**Une synthèse d'apports théoriques et cliniques à
partir de travaux et d'écrits francophones :
le contexte contemporain du passage à l'acte
délinquant chez les jeunes issus de populations
migrantes.**

Introduction :

Selon **Yves MICHAUD** (2002), l'être humain n'est pas du tout un animal tendre. On aurait du coup une tendance aujourd'hui à atomiser le problème quand on étudie la violence à l'école, le terrorisme, la violence internationale, ou encore toutes les conduites à risque, etc., et non plus à rassembler tous les phénomènes de la violence sous un même chapitre. Seulement, en compartimentant la violence, on ne prend pas en compte la réalité profondément agressive de l'être humain. Or, la violence doit aussi être traitée et appréhendée d'un point de vue anthropologique général reconnaissant à la fois tous les beaux aspects de l'homme mais aussi ses tendances destructrices. La perception de la violence change, et dans le temps et dans l'espace, et quand on regarde l'histoire française, on s'aperçoit que ce qu'on a considéré comme violent a beaucoup changé au cours des trente ou quarante dernières années. C'est ainsi que depuis les années quatre-vingt dix, la violence est caractérisée par l'insécurité, surtout dans les banlieues, et par la violence à l'école. Selon Yves MICHAUD, la violence a connu des mutations décisives dans nos sociétés occidentales démocratiques du fait de changements considérables et nombreux. Parmi ceux-ci, on peut relever l'incroyable perfectionnement des moyens techniques, aussi bien pour pratiquer la violence que pour s'en défendre. Puis surtout, la dimension communicationnelle de la violence et sa très large mondialisation médiatique ont elles aussi contribué à modifier l'appréhension de la violence. Enfin, il y a dans nos sociétés une valorisation forte de la vie et de la sécurité qui a du même coup une influence non négligeable sur toutes les perceptions de la violence.

Si on cherchait à étudier les regards que l'on peut porter sur la violence, on pourrait d'abord s'appuyer sur de nombreuses analyses qui convergent en voyant dans l'homme un être « duplice » dont la nature profonde est violente, mais dont l'agressivité est réprimée par la société, l'Etat ou la civilisation. Au vingtième siècle **Sigmund FREUD** (1930) ne peint pas un tableau plus réjouissant de la nature humaine, en décrivant d'ailleurs qu'il y aurait chez l'homme une hostilité qui menace la société. Pour y remédier, la civilisation va s'atteler à dompter cette nature humaine primitive en réprimant les pulsions violentes. **René GIRARD** (1972) pense que l'origine de la société repose sur l'idée d'un détournement d'une violence qui est elle aussi inscrite dans la nature humaine. Les désirs des hommes sont mimétiques, c'est-à-dire que l'homme désire précisément les objets que désire l'autre. Cette situation de rivalité alors débouche inévitablement sur une violence qui devient de proche en proche très collective et interminable. La thèse de René GIRARD dans « La violence et le sacré » en 1972 est la suivante : pour dénouer cette crise violente qui menace la survie même de

l'espèce, les hommes ont déplacé leur hostilité sur une seule et même victime qui condense toutes les rancœurs et tous les sentiments violents.

Il paraît judicieux de se référer aux travaux réalisés par **Michel WIEVIORKA** (2004) qui s'appuie sur un postulat selon lequel la dite violence contemporaine doit se comprendre en lien avec le déclin des deux grands conflits qui structuraient les sociétés industrielles occidentales, à savoir : la lutte des classes et la guerre froide. En s'attardant sur l'expérience du mouvement ouvrier, la déstructuration de ce conflit caractérisé par la lutte des classes a contribué à générer des phénomènes de décomposition urbaine, en mettant en détresse bien des quartiers populaires. On peut ici citer les « hyper -ghettos » noirs par exemple, ou encore les banlieues françaises qui depuis les « banlieues rouges » tenues et organisées par la parti communiste français, sont devenues le théâtre de la haine, de la colère et de la rage des jeunes nommés par beaucoup les jeunes de la « galère ». Dans ce contexte, les ouvriers qui subissent dans leur être le choc de la lente et inexorable désindustrialisation, de la perte d'emploi, du chômage ou de la dure précarité, ou bien encore qui en sont simplement les témoins angoissés, perdent aussi les repères qui autorisaient une image positive d'eux-mêmes. Ils peuvent être alors prostrés, poussés au repli sur eux-mêmes, incapables d'action alors que leurs enfants, qui font eux aussi les frais de cette situation, ne vivent pas le même sentiment paralysant d'anéantissement de leur être social et sont plutôt susceptibles, plus facilement, de passer à la violence sociale. Cette violence conjugue alors, de façon parfois indémêlable, délinquance ou criminalité assez classiques et expression d'un sentiment d'injustice sociale. Michel WIEVIORKA (2004) démontre qu'aujourd'hui domine bien davantage ce qui a trait à un sentiment sinon d'être inutile, du moins d'être extérieur à la société et interdit d'accès à ses valeurs. Dès lors, quand le conflit structurant disparaît, l'individu est livré à lui-même, il risque même de ne pouvoir imputer ses échecs ou ses difficultés existentielles qu'à lui même, il n'a pas d'adversaire avec qui il peut s'opposer et faire valoir un apport, devenu inexistant, à la vie collective. La dissolution du conflit détache les individus de la société et les emporte dans un flot d'épreuves qu'ils vivent comme autant de défis personnels. Elle substitue les problèmes de la personnalité et de sa fragilité à ceux de la domination sociale et elle encourage à répondre par la violence au mépris, réel ou bien tout simplement perçu. D'ailleurs, une des grandes leçons des travaux contemporains sur les jeunes des quartiers populaires passés à l'émeute ou développant la haine, la rage et toutes sortes de conduites de violence, notamment à l'école, est que celles-ci en fait traduisent un ressentiment, un sentiment de non reconnaissance et , plus profondément peut-être, l'incapacité d'étayer leur

existence faute d'une relation sociale dans laquelle ils pourraient se définir par rapport à un adversaire ou un dominant ou encore un exploiteur.

Chapitre 1 : Le contexte général :

Introduction :

Pour démarrer ce premier chapitre, que nous allons consacrer au contexte général qu'il est possible de décrire autour des comportements délinquants repérables chez les jeunes issus de populations migrantes, nous nous appuyons sur un ouvrage de **David Le BRETON** (2007). Dans celui-ci, l'auteur défend l'idée selon laquelle la vulnérabilité grandissante de nos sociétés peut conduire à une certaine volonté d'expérimentation, ou bien de construction d'identité. Il ramène cela à l'expérience de l'adolescent, qui cherche selon lui à sortir de la souffrance qu'il éprouve, pour évoquer les conduites à risque qui témoignent qu'à ce moment où l'identité de l'adolescent vacille, la mise en danger de soi est possible mais reste secondaire au regard de la souffrance et de l'incertitude au sein desquelles il se débat. Dans ces circonstances dès lors, le risque pour l'existence (encouru par de nombreux jeunes aujourd'hui) pèse peu face aux altérations du sentiment de soi. Nos jeunes ont des difficultés à trouver leur place dans le monde, ce qui peut en partie expliquer que les conduites à risque les touchent de manière privilégiée, et qu'elles témoignent de la difficulté de l'accès à l'âge d'homme et de la souffrance d'être soi lors de ce passage délicat. Dans le contexte contemporain, D. LE BRETON (2007) pense qu'accéder à soi est une longue épreuve. Du coup, seuls existent des jeunes à travers la singularité de leur histoire à l'intérieur d'une condition sociale et culturelle, d'un sexe, mais aussi et surtout d'une condition affective. La qualité du rapport au monde en termes de goût de vivre s'enracine plus dans la relation affective à l'entourage que dans une condition sociale et culturelle.

L'adolescent, comme l'adulte, reste l'héritier de l'enfant qu'il fut et chaque individu rejoue au fil de son existence la constellation affective de son enfance : son histoire personnelle traduisant la manière dont il en reconstruit les influences. L'auteur insiste sur le fait que l'adolescent mal dans sa peau est d'abord dans une souffrance affective : malgré ses disparités

et ses individualités, la jeunesse dont nous allons traiter dans cette recherche clinique possède donc une spécificité, celle d'être en souffrance, et elle est suspendue entre deux mondes dans une quête de sens et de valeur. L'enfant ou l'adolescent projette dans ses actions la confiance qu'il éprouve en ses ressources. **E. ERIKSON** (1972) parlait à ce propos de « confiance de base » : celle-ci est acquise dans les premières années de l'existence sur le fond de la qualité de relation nouée entre l'enfant et la mère, et la capacité de celle-ci à répondre aux demandes de son enfant sans pour autant l'envahir. Cette « confiance de base » repose alors sur une mutualité de leur expérience et sur le sentiment pour l'enfant que, quoiqu'il arrive, il peut compter sur sa présence et sur celle de ses *significant others*. Elle sollicite pour son établissement un mouvement de reconnaissance et d'affection lui donnant le sentiment d'être porté par le regard et l'attention de ceux qu'il aime. Ce qu'il importe de retenir chez l'auteur, c'est que si l'acte de fondation de la « confiance de base » s'établit dans les premières années de la vie à travers d'abord l'attachement à la figure maternelle, celle-ci se prolonge malgré la relativisation de la position des parents au fur et à mesure que l'enfant grandit, et elle s'élargit au lien social. L'adolescence est bien dans ce cadre là le temps progressif de la maturation et de la construction des assises d'un sentiment d'identité plus élaboré. L'adolescence a surtout, selon l'auteur, perdu en quelques dizaines d'années son apparente signification univoque sous l'égide des transformations sociales et culturelles. Cette notion d'adolescence a éclaté en amont comme en aval ; l'adolescence et la post-adolescence traduisant bien l'impossibilité de renoncer au cocon familial ou bien à l'hédonisme de l'instant. On peut repérer chez l'adolescent une certaine volonté de s'ancrer dans l'entre-deux mais, s'il est privé des ressources symboliques, l'individu est livré au désarroi ou à la peur. La sécurité ontologique est donc mise à mal et elle devient difficile à assumer dans le contexte de nos sociétés qui disqualifient la confiance nécessaire au lien social d'après D. Le BRETON (2007). Il va même plus loin en expliquant que l'obsolescence caractérise notre monde contemporain, un monde où la transmission des expériences ne va plus de soi et où la fragilité de l'engagement rend difficile toute relation durable. Ainsi, là où la confiance manque, les zones d'imprévisibilité se multiplient et le ressentiment envahit régulièrement nos sociétés à travers des explosions de violence urbaine ou d'intégrisme par exemple.

Dès lors, l'entrée dans la vie n'est plus une donnée d'évidence mais une conquête pour beaucoup de jeunes, et cette zone de turbulences implique une période intense d'expérimentation, de confrontation aux autres et de recherche de limites de sens. Les jeunes connaissent une crise du sens de la vie, ce qui peut en partie expliquer la fascination du vertige selon l'auteur qui le décrit comme un jeu avec l'existence. Le vertige est une constante

des conduites à risque repérables chez les jeunes, chez qui régulièrement les troubles du narcissisme dominant, avec un sentiment parfois d'insignifiance et de vide. Le chemin n'étant plus jalonné de significations et de valeurs, les jeunes peuvent ressentir un sentiment de chute et de perte de tout contenant. C'est à ce niveau-là que l'auteur décrit les conduites à risque comme étant des « rites intimes de contrebande » qui visent à fabriquer du sens pour pouvoir continuer à vivre. Il apporte alors une distinction en précisant que ces conduites à risque sont des actes de passage, à l'opposé des passages à l'acte, et qu'elles marquent l'altération du goût de vivre d'une partie de la jeunesse contemporaine, dont la souffrance peut en partie traduire le sentiment d'être dépossédé de tout avenir et de ne pouvoir se construire comme sujet. Vis-à-vis du fait de mettre sa vie en danger pour pouvoir exister, D. Le BRETON (2007) explique que seule l'histoire personnelle du jeune (et la configuration sociale et affective dans laquelle il s'insère) est susceptible d'éclairer le sens de ses comportements. Ainsi, la trame relationnelle et l'histoire de vie sont déterminantes pour comprendre l'incidence des événements. Ce ne sont donc pas tant les circonstances qui induisent la souffrance que la manière dont elles sont interprétées et vécues. Nos sociétés occidentales ne reconnaissent pas socialement le changement de statut qui ouvre à l'âge d'homme, et ne l'accompagnent d'aucun rite unanime susceptible de rassurer et de jalonner le chemin de ceux qui traversent le passage turbulent de l'adolescence. D. Le BRETON (2007) pense que des sociétés d'individus ne sont guère en mesure de pouvoir institutionnaliser les rôles, elles laissent à chaque acteur le soin de se différencier et de forger la trame de son existence. Une société d'individus aboutit à l'individualisation du sens et donc à la nécessité de s'instituer d'abord par soi-même. Finalement, le jeune s'efforce de retrouver sa place dans le tissu du monde et d'effectuer un acte de passage qui le sorte enfin de la souffrance, de cet état de suspension douloureuse qui paraît sans issue.

1) Le passage adolescent :

Une longue phase d'attente et d'incertitude s'étend entre l'adolescence et toutes les responsabilités de l'âge d'homme, si bien que d'après D. Le BRETON (2007) les jeunes générations vivent une période d'exaspération, caractérisée aussi par le manque de moyens symboliques et matériels. Il est vrai que les anciennes scansions symboliques qui conféraient au jeune le sentiment d'avoir franchi une étape majeure de son cheminement ont perdu leur signification sociale sans le relais de nouvelles. Il n'y a plus d'événements qui marquent la fin de l'adolescence. L'auteur insiste sur le fait que les références sociales et culturelles

aujourd'hui se multiplient et se concurrencent, elles se relativisent les unes les autres, induisent un brouillage et une confusion. Ainsi, elles ajoutent pour le jeune la difficulté de s'appuyer sur elles pour élaborer une matrice d'identité propice et consistante. Le fait est qu'il n'y a plus de fondements assurés et consensuels de l'existence, du coup le sens s'individualise et ne fait lien que pour autant qu'il est investi de valeur également pour *les autres*. Pour se constituer comme sujet, le jeune d'aujourd'hui requiert alors un étayage solide de son rapport au monde pour fonder des assises narcissiques tenant le coup. En se référant à **R. SENNET** (2000), on peut ajouter qu'en plus de cela les conditions actuelles du marché du travail forcent les acteurs à une permanente mise en question de soi alors que les chances de gagner sont réduites. Le libéralisme économique brisant les anciennes formes de solidarité et instaurant une concurrence généralisée, il induit par le même coup un contexte de déliaison sociale, et d'éparpillement du symbolique qui fait souvent peu de cas de l'autre. Si bien que les exigences narcissiques prennent le pas sur le sentiment du lien et transforment autrui en un problème à résoudre.

M. GAUCHET (2003) observe quant à lui à côté de ça que la crise de l'éducation n'a pas encore montré tous ses états et que la crise de l'état social n'en est qu'à ses débuts. Nous sommes selon lui devant une crise potentielle de sécurité. L'explosion de la délinquance et de la criminalité est alors une éventualité que l'on ne peut plus écarter, étant donné la fragilité des liens sociaux et la puissance des réseaux mafieux à l'échelle de la planète. Voilà pourquoi D. Le BRETON (2007) précise que la fragmentation de l'existence rend difficile l'établissement d'un sentiment d'identité solide et cohérent. L'identité implique selon lui la disponibilité aux circonstances, la fluidité, la souplesse et le recyclage en fonction des offres du marché et du milieu, car dans le monde contemporain toute fixation est potentiellement dangereuse. De plus, le sentiment d'identité de nos contemporains d'après lui est labile, fragile, non plus fondé sur des identifications symboliques solides, mais sur des données d'ambiance et la possession d'objets ayant provisoirement valeur de signes de reconnaissance. Pour conclure ici, une délibération sans relâche caractérise le rapport au monde inquiet de l'individu contemporain, et les souffrances d'une large part de la jeunesse occidentale attestent de l'inquiétude née de ce monde de l'incertitude qui exige d'être toujours à la hauteur. Désormais l'individu n'est plus porté, soutenu (*holding*) ni encadré (*containing*) par le lien social, le jeune est à ce propos livré à lui-même et il lui faut assumer sa liberté.

2) La transmission déracinée :

La transmission convoque le sujet à sa différence individuelle nous rappelle D. Le BRETON (2007), elle l'inscrit dans la coupure d'un sexe et à l'intérieur d'une classe d'âge dans une position particulière de génération. De même, elle l'immerge dans une langue qui donne au sujet les moyens de mettre du sens sur le monde et d'échanger avec les autres. Elle mène donc à la symbolisation du monde et l'individu en reçoit estime de soi, goût de vivre et capacité de s'orienter de manière plus personnelle dans la trame sociale. Toutefois aujourd'hui, dans le pluralisme des sociétés contemporaines régies par l'individualisme, les matrices de sens et de valeur du rapport au monde sont multiples. Du coup, pour nombre d'enfants ou de jeunes mal dans leur peau, cette transmission de sens échoue à remplir son rôle et laisse les individus en souffrance, indécis à s'orienter. La socialisation laisse alors place à l'expérimentation, soit à l'invention de modèles toujours renouvelables qui valent pour un moment. La transmission implique l'immersion dans la durée, la succession des générations et elle vise à procurer au jeune un univers de sens et de valeurs propre à le soutenir au fil du temps et à le rendre ainsi auteur de lui-même. Mais selon D. Le BRETON (2007) la forme particulière du temps qu'est l'histoire se dérobe en une sorte de présent sans fin avec une mise en apesanteur des générations (chacune étant enfermée dans la bulle de son histoire et hermétique à celle des autres), dans une société où l'immédiat devient la seule durée possible, où la projection est impensable et où l'imprévisible est toujours devant soi. Pour les jeunes devient alors de mise une génération isolée sur elle-même et puisant ses ressources à partir de son expérience limitée. L'existence se décline alors en fragments et en épisodes dépareillés que seul l'individu peut relier à travers le récit qu'il opère sur son cheminement personnel.

Il convient dès lors de parler à ce niveau-là d'une adolescence en souffrance, une adolescence qu'on peut décrire comme une seconde naissance à un monde social régi par des règles dont le jeune devient désormais acteur à part entière, investi d'une responsabilité plus large. L'initiative lui revient mais il lui manque souvent les orientations décisives pour s'inscrire dans l'évidence de son existence, et la traversée de l'adolescence peut alors comme nous l'évoque **Daniel MARCELLI** (2000) impliquer des moments dépressifs liés à la difficulté des transformations.

3) Une tonalité dépressive :

Cette tonalité dépressive connaît des intensités différentes selon les moments, les ressources morales du jeune, la capacité de contenance des parents ou encore la qualité de l'entourage. Mais elle est d'abord une pénible confrontation à un sentiment d'identité jamais donné une fois pour toutes, toujours inachevé, pour une part inconscient, susceptible d'infinies modulations selon les circonstances et le regard des autres, mais organisé autour d'une unité et d'une continuité. L'adolescent est d'ailleurs particulièrement sensible à ces remaniements du sens et du coup souvent écorché vif ; il est toujours sur le qui-vive en quête d'un point d'attache afin de mieux comprendre qui il est. L'adolescence est bien une expérience de dépouillement, d'arrachement à l'enfance et, simultanément, de reconstruction de soi et d'investissement de nouveaux objets. L'ouverture au monde du jeune est profondément remaniée par les changements pulsionnels et l'émergence de désirs nouveaux qu'il connaît. Il y a potentiellement un mouvement de remaniement des identifications, et les bouleversements du monde intérieur associés au désarroi de ses ressources de sens intimes remettent en question le rapport au monde et aux autres. D. Le BRETON (2007) précise ici qu'un monde intérieur ne cesse de se débattre avec une réalité extérieure qui pose des limites tout en lui permettant de se construire, mais cette articulation entre dehors et dedans se vit parfois douloureusement. Les frontières du sentiment de soi se remanient sans repos avec un investissement plus ou moins fort qui aboutit à ce narcissisme adolescent parfois insupportable pour l'entourage, (cette quête d'assises narcissiques solides sans cesse remet en jeu le sentiment d'identité de l'adolescent). L'adolescent commence à se détacher de la tutelle de ses parents en s'efforçant de borner symboliquement son espace, à la fois intérieur et extérieur, et d'établir les limites de sens pour se sentir exister sans être envahi. Le souci de l'adolescence, c'est l'institution de soi dans la séparation des parents et l'émancipation de la cellule familiale. En d'autres termes, le processus est bien celui d'une subjectivation au cours de laquelle les espaces transitionnels du jeune se déplacent vers les pairs. La question des limites pose aussi la question des limites posées entre le monde interne et la réalité sociale, en sachant que la frontière entre soi et non soi correspond à la peau et à l'élaboration d'un espace de confiance dans le rapport au monde. Si bien que selon l'auteur la souffrance est toujours un affrontement symbolique à la mort en ce qu'elle disloque le sentiment d'identité et soulève alors un enjeu d'existence. La souffrance de l'adolescence naît de la différenciation et de l'avènement à soi. C'est pourquoi le jeune se sent menacé dans son intégrité et sa continuité personnelles sans toujours parvenir à identifier les causes de ses blessures.

L'adolescence est une période turbulente marquée par les transformations pubertaires et la génitalité naissante, c'est un temps où l'adolescent s'efforce d'accéder à soi en redéfinissant ses limites avec son entourage familial. Le deuil de l'enfance passe d'ailleurs par une quête de différenciation, et la progression vers l'âge d'homme selon **Peter BLOS** (1963) est un processus de séparation – individuation, un détachement de l'enfance et une remise au monde en tant que sujet propre. Ce moment d'appropriation de soi est parallèle à la recherche de la bonne distance à l'autre, ainsi selon l'auteur la nécessité diffusément ressentie de devenir soi amène à la recherche d'une distance physique et psychique.

4) De la transmission par les pères à celle des pairs :

Suite au moment que nous venons de décrire, D. Le BRETON (2007) pense que le centre de gravité de l'expérience n'est donc plus seulement la famille, le groupe de pairs est ici devenu une médiation entre le jeune et la société globale, une sorte de lieu d'appropriation du monde extérieur. C'est maintenant avec eux que se tissent les relations de proximité et d'intimité, des relations qui nourrissent la sociabilité quotidienne. L'identification aux pairs occulte celle du père ou de la mère, dès lors, le malaise d'être soi et les doutes à propos de l'identité propre se dissolvent dans le groupe qui procure un étayage mutuel et des modèles de comportements. Le groupe incarne le monde du proche qui soutient les expérimentations et l'estime de soi. Mais la quête d'autonomie et le détachement des parents ne se fait pas sans tâtonnement et surtout sans ambivalence, (la recherche d'originalité et le ralliement au conformisme culturel de sa classe d'âge par exemple). D. Le BRETON (2007) précise dans ce contexte que le travail psychique des parents dans l'acceptation de l'autonomie grandissante de leur enfant est lui aussi nécessaire et que la capacité des parents à contenir cette turbulence est liée à leur capacité à se renouveler en tant que couple ou sujets. De fait, la tonalité du passage adolescent est indissolublement liée à la capacité des parents de faire le deuil de l'enfant pour accueillir ce jeune qui leur pose tant de problèmes, dans un scénario de vie où ils sont confrontés sur le plan psychique à une réelle reviviscence de leur propre adolescence. D. Le BRETON (2007) explique aussi que bien souvent, désarmés devant cette métamorphose, les parents ferment les yeux en abandonnant le jeune à lui-même en le laissant sans limites pour contenir ses angoisses. C'est là que le jeune entre alors dans une sorte de surenchère comportementale, ou bien accomplit ce qu'il ne voulait pas vraiment, mais la rigueur de la Loi intervient pour lui rappeler fermement les impératifs qui s'imposent au sein du lien social. L'auteur nous rappelle que la confrontation aux parents et à leur autorité est une nécessité en

ce qu'elle implique échanges, arguments et compromis. C'est bien la solidité du *containing*, c'est-à-dire des limites de sens propres à se situer en acteur dans la réciprocité sociale, qui permet de ne pas rompre les ponts et de préserver l'avenir.

Pour poursuivre ces arguments sur les groupes de pairs, D. Le BRETON (2007) reprend d'abord le fait que la famille a longtemps été comme une « courroie de transmission » de la socialisation et de la culture, mais elle est aujourd'hui plutôt incertaine car elle est devenue une affaire privée où l'engagement est sans réciprocité. La famille contemporaine s'efforce de concilier les nécessités professionnelles, scolaires, de formation ou de loisirs des uns et des autres ; elle est vouée à l'épanouissement de chacun de ses membres mais elle n'est pas sans incidence sur le développement de l'enfant et surtout de l'adolescent. La famille moderne est un réseau de relations privilégiées essentiellement égalitaires, consensuelles, contractuelles et provisoires. Ainsi, la dimension de transmission et de filiation est affaiblie par la proximité d'un père plus copain qu'aîné et par la flexibilité d'une relation conjugale qui conduit souvent à la séparation. Mais attention ici à la nécessité de distinguer différentes déclinaisons sociales de la famille, et plus particulièrement du statut de la femme. D. Le BRETON (2007) pose bien le fait que pour nombre de familles issues de la migration, la figure du père ou du mari reste fondatrice, alimentant alors un décalage radical entre l'univers culturel de la famille et celui qui commence pour le jeune une fois la porte de la maison franchie.

Malgré ces distinctions, la famille est aujourd'hui une microsociété d'individus, dans une érosion des rapports de génération qui peut conduire l'enfant ou l'adolescent à ne pas se sentir reconnu, ni dans une filiation, ni dans une appartenance familiale et donc sociale. La défaillance affective des parents, leur absence et leurs conflits procurent une désorientation et une recherche de limites de sens par un possible corps à corps avec le monde. La transmission est mise à mal, la filiation également. En se référant ici à **Irène THERY** (1996) on peut dire que la transformation des modèles anciens rend fragile le cadre symbolique de la parentalité, elle pense d'ailleurs que les mots mêmes de père, de mère, de fils et de fille sont devenus incertains et que nous ne savons plus très bien sur quoi arrimer notre devoir anthropologique d'instituer la filiation. Si bien qu'on peut déduire finalement que ce qui est en crise dans la famille contemporaine, ce n'est pas tant le père ou son tenant lieu que la fonction séparatrice du tiers. La fonction anthropologique incarnée par ce que **Jacques LACAN** (1966) nommait le nom du père, c'est-à-dire la coupure avec la mère, la différenciation de la fonction oedipienne, qui est d'abord l'ouverture à l'altérité, est souvent défaillante. En effet, s'il est présent, le père est une sorte de tenant lieu de la culture, une figure de l'altérité mais investie d'une autorité et d'une position auprès de la mère qui rend sa parole consistante. S'il exerce

un effet de coupure et d'ouverture à un monde de la Loi et des règles sociales, ce n'est nullement du fait qu'il est un homme mais bien parce que la mère est déjà là en toute évidence et que l'autonomisation de l'enfant exige d'introduire de l'altérité dans la relation. Le père est d'abord une fonction de passeur dans l'univers du symbolique nous dit D. Le BRETON (2007). Il nous rappelle aussi que la fonction du tiers est bien de briser l'indifférenciation pour introduire du jeu et de l'interdit, et ouvrir ainsi l'enfant au monde d'autrui, c'est-à-dire à un ordre symbolique à la fois anthropologique et, socialement singularisé. Le tiers empêche ici les relations d'emprise et il ajoute sa différence pour que l'enfant se fraie son propre chemin. S'il ne joue pas ce rôle par absence ou bien par inconsistance, il laisse alors l'enfant en reste face à l'altérité du monde. Sa tâche est de rappeler les limites et les interdits, de borner le possible et l'impossible ainsi que l'étendue des droits et des devoirs. Toutefois l'autorité du tiers est aujourd'hui mise à mal selon D. Le BRETON (2007), fréquemment alors les enfants ne trouvant plus de répondant autour d'eux, (à l'intérieur de la famille ou au dehors), ne peuvent passer un contrat qu'entre pairs. Il pense aussi que l'importance sociologique des souffrances adolescentes ou des conduites à risque traduit la cassure des transmissions et le manque de disponibilité des parents. Cet auteur nous explique ensuite que l'effacement du père dans nos sociétés donne libre cours à la culture des pairs, c'est-à-dire une culture centrée sur le même, mais qui ne prépare pas à elle seule à l'ouverture à l'altérité qu'est la vie sociale. Les jeunes générations entrent sous l'influence d'une culture tout entière régie par l'univers de la consommation et de la publicité, accentuant encore l'écart entre les générations. « La transmission s'horizontalise » d'après l'auteur et circule avec vivacité dans la sociabilité juvénile, à travers des matrices de sens qui échappent à la connaissance et à la compétence des parents. De plus si les frontières de générations s'effacent ou se renversent, la génération de la jeunesse d'aujourd'hui, ainsi que sa volonté d'être par soi-même et sans filiation, est aussi le symptôme d'une génération coupée des précédentes et livrée à elle-même, d'une *self made generation* (comme on peut le lire chez les auteurs anglo-saxons) sous l'égide de la consommation et du marketing. Finalement, une génération s'absente en partie et laisse ses enfants se construire par une expérimentation propre. On peut saisir toute l'ambiguïté de cette situation en se référant à **Daniel MARCELLI** (2003) qui explique que pour une affirmation de soi de l'enfant ou de l'adolescent, il faut que ceux-ci puissent débattre, dans la reconnaissance de leur personne, avec une loi, des interdits, une opposition, bref il faut une transmission. L'adolescence est bien de ce fait une période de construction de soi où la quête est celle des limites. D'ailleurs, le défaut de limites de sens dynamiques et bien élaborées entre soi et l'autre, entre soi et le monde, induit une certaine confusion entre le dehors et le

dedans ; le jeune est saisi du coup dans une fuite en avant. Toujours en insécurité intérieure, ce n'est alors qu'en se heurtant au monde ou bien aux autres qu'il trouve peu à peu les limites que ses parents ne lui ont jamais données. Ces repères de sens et de valeur qu'il ne trouve plus chez lui, la certitude intérieure que sa vie a un prix et qu'il a sa place dans la trame du monde, le jeune va les chercher ailleurs. En prenant l'exemple des conduites à risque, D. Le BRETON (2007) précise alors qu'elles s'enracinent dans un sentiment confus de manque à être et d'échec à accéder à un sentiment de soi valable. Elles touchent des jeunes qui ne sont pas dans l'évidence d'exister et qui veulent trouver enfin un chemin de sens : l'auteur en conclut que lorsque la transmission échoue et ne parvient pas à remplir sa fonction de rassurer le jeune sur sa valeur, alors il lui faut s'autoriser de lui-même.

Pour terminer avec cet ordre d'idées, D. Le BRETON (2007) précise que lors de cet « entre-deux mondes » qui succèdent à l'enfance et qui prélude à l'âge d'homme, le jeune est à la fois en quête d'indépendance et de réassurance à l'égard des autres. De fait, il expérimente pour le meilleur et pour le pire son statut de sujet et la frontière entre le dehors et le dedans, jouant avec les interdits sociaux et testant sa place au sein d'un monde où il ne se reconnaît pas encore tout à fait. Le jeune inscrit son expérience dans l'ambivalence, et la confrontation à soi et aux autres est bien une mise à l'épreuve dans une quête personnelle. Ce moment d'ajustement au monde n'est pas vraiment une question d'âge, il dépend de maintes données affectives, individuelles ou encore sociales correspondant à des limites symboliques. Celles-ci le situent ou non en tant que partenaire actif au sein du lien social, sachant ce qu'il peut attendre des autres et ce que les autres peuvent attendre de lui dans une mutuelle reconnaissance. On retrouve ici le sentiment de sécurité ontologique, (défini par **Erik ERIKSON** en 1972), qui traduit la conviction pour l'adolescent que son autonomie grandissante ne se heurte pas à des obstacles délibérément placés sur son chemin et que les autres autour de lui ne lui sont pas hostiles. Ce sentiment participe de la conviction d'appartenir à un monde où les autres ont leur mot à dire, dans la réciprocité. Selon E. ERIKSON (1972), le sentiment optimal d'identité est vécu comme un bien-être psychosocial dont les caractéristiques sont le sentiment d'être chez soi dans son corps, le sentiment de savoir où l'on va, et l'assurance intérieure d'une reconnaissance anticipée de la part de ceux qui comptent. Ces limites de sens concernent l'enveloppe charnelle et psychique de l'individu, son repérage au regard de la relation aux autres (à travers la reconnaissance des règles et des lois enchevêtrées au lien social), une capacité à rêver et une capacité à établir des liens de manière propice. Cette période de l'existence doit donc normalement voir s'établir les fondations de soi chez le jeune qui s'éprouve comme sujet à part entière, partenaire des autres

à l'intérieur du lien social, avec le sentiment que son existence a une signification et une valeur. Ainsi, selon D. Le BRETON (2007), les jeunes d'aujourd'hui impliqués dans les conduites à risque composent une forte minorité, insaisissable en termes de chiffre, mais ils témoignent de la nécessité intérieure de s'affronter au monde pour se dépouiller du mal de vivre et pour poser les limites nécessaires au déploiement de leur existence. La carence des assises narcissiques et la difficulté de se situer dans un rapport à autrui impliquent le heurt avec le monde pour éprouver à nouveau une contenance qui fait défaut.

5) Violences juvéniles et lutte pour la reconnaissance :

E. ERICKSON (1972) considère que maintes sociétés accordent tacitement ou non un moratoire à leurs jeunes qui, à l'heure actuelle, constitue surtout un temps pour la maladie et pour la délinquance ; celle-ci pour l'auteur a souvent été en effet un moratoire plus ou moins toléré. Les comportements qui en découlent s'achèvent le plus souvent avec l'entrée dans l'âge d'homme où généralement il y a une volonté de changer d'existence. Selon David Le BRETON (2007), la violence est parfois l'indice de la difficulté pour le jeune à trouver ses marques envers les autres. La délinquance ou la violence s'enracinent potentiellement sur le terreau de l'exclusion et de la crise des institutions, mais elles relèvent aussi d'une certaine subjectivité et d'une manière personnelle d'analyser sa situation et d'y réagir. Les formes de violence ou de provocation ont alors parfois la signification d'une recherche de butée symbolique. Dans le mal de vivre des jeunes générations, la violence est pour certains jeunes le seul moyen de reconnaissance et le seul statut accessible pour échapper à l'indifférencié : le jeune est ici prisonnier d'un agir à défaut de résoudre autrement ses difficultés. Toujours d'après D. Le BRETON (2007), la nécessité est bien d'avoir un autre devant soi, c'est-à-dire de retrouver le lien qui fait défaut, et donc d'obtenir une certaine reconnaissance et une inscription dans le symbolique. Vu sous cet angle, la délinquance ou la violence témoignent moins de l'échec de la socialisation que d'une démarche symbolique propre à rassurer le jeune en lui permettant de tester ses limites, (tout en courant le risque de la mort). Et les aspects autodestructeurs en évidence dans ces conduites en appellent alors à une recherche d'identité, sollicitant potentiellement à la fois l'ultime limite (la mort) et les limites sociales, (l'affrontement aux autres et à la Loi), le tout afin de pouvoir prendre ses marques. Le passage à l'acte violent est ici une recherche de frontalité là où les limites de sens font défaut, le jeune essayant de reprendre le contrôle de la situation. Nombre de délits accomplis par de jeunes délinquants ne sollicitent pas la recherche du profit mais plutôt un « bénéfice identitaire » : les

incivilités visent à une provocation pure et anonyme par exemple, et les attitudes de défis ostentatoires mêlent le ludique et la provocation. Ces comportements contribuent à une fabrique identitaire et à une élaboration progressive de soi dans un contact rugueux avec les autres ; ils produisent l'exaltation de la vie dangereuse et semblent se satisfaire des risques inhérents à la transgression. On peut distinguer selon l'auteur plusieurs catégories parmi ces comportements comme les conduites d'essai parfois, l'expression d'un fort ressentiment à d'autres moments, ou encore une volonté d'imposer son existence par effraction dans le sentiment qu'il est difficile de faire autrement pour être reconnu.

David Le BRETON (2007) évoque ce qu'il nomme « les quartiers d'exil » où la dérégulation sociale est contemporaine de la précarisation des emplois, d'une aggravation de la misère ou de criantes inégalités sociales, d'une fragilisation du lien social, et de tensions entre les habitants eux-mêmes ou encore avec la société globale à cause des discriminations ressenties. Ces espaces sociaux sont très différents les uns des autres selon les populations qui coexistent et les politiques locales mises en place, l'influence des associations, des structures religieuses, et surtout les ressources de sens mises en œuvre par leurs habitants. Les jeunes de ces quartiers eux-mêmes répondent à une grande hétérogénéité car ils ne sont nullement interchangeables. Le recul du mouvement ouvrier, très bien décrit par **Michel WIEVIORKA** (2004) notamment dans les quartiers populaires, associé à leurs particularités sociales et spatiales laisse derrière lui un sentiment de déliquescence qui peut provoquer la radicalité des comportements de certains jeunes et l'indifférence à une Loi perçue comme arbitraire pour le moins. L'enracinement politique et l'imaginaire social de lendemains meilleurs ayant disparu, on y retrouve plutôt l'individualisme démocratique qui échoue logiquement à concilier l'affirmation anonyme, abstraite, indifférente des droits de chacun avec les individus concrets auxquels ils s'appliquent. Comme le dit si bien D. Le BRETON (2007), la revendication de principe de l'égalité se heurte en permanence aux différences sociales et individuelles sans pouvoir les éliminer, cela peut transformer alors certains jeunes de ces grands ensembles, qui peuvent avoir le sentiment de « se faire avoir », en écorchés vifs. La coupure entre le monde des enfants et celui de leur père est une réalité forte, surtout qu'aucune expérience fondée sur des valeurs et une perspective communes ne vient nuancer ce constat. De plus, l'école n'est plus le lieu premier de l'intégration et de la promotion sociale, elle est souvent discréditée aux yeux des jeunes. Ceux-ci ont du mal parfois à se construire dans la mise en distance de la culture de rue, en s'appuyant sur leur famille et sur l'institution scolaire comme cela devrait être le cas. L'école d'ailleurs est désarmée devant le fait qu'elle doit rompre avec les codes de comportement de la culture de rue et même enseigner à certains l'élémentaire de la civilité.

La pression du groupe amène des élèves à désinvestir la réussite scolaire pour ne pas perdre l'estime des pairs qui alimente pour eux l'estime de soi. Les *significant others* (comme on le retrouve dans les écrits anglo-saxons) sont alors moins les parents soucieux de la scolarité de leurs enfants que la tyrannie exercée à leur insu par les pairs : la reconnaissance des autres selon l'auteur est le bien le plus précieux, la perdre c'est se perdre. Finalement, la lutte de classes s'est effacée devant celle plus radicale et plus désespérée touchant la question de l'intégration et de l'exclusion. Toujours selon D. Le BRETON (2007), les structures économiques et sociales fonctionnent aujourd'hui comme une machine à produire du mal de vivre et de la violence : les inégalités sociales, l'insécurité économique, le chômage, la désorientation sociale et la stigmatisation des lieux (à laquelle les conduites des jeunes contribuent largement d'ailleurs) sont les causes premières de la délinquance et de la violence. L'importance de l'Islam dans un autre ordre d'idées a été analysée par **Farhad KHOSROKHAVAR** (2004) pour qui l'Islam permettrait à certains jeunes de trouver souvent dignité et nouvelle orientation à leur existence. L'auteur affirme que la reconnaissance de soi par Dieu se substituerait à la non reconnaissance de sa personne par la société et que nombre de jeunes disent avoir modifié leurs attitudes agressives et délinquantes après avoir retrouvé le chemin de la Mosquée. Ils y retrouveraient ainsi un sentiment d'appartenance et une matrice forte d'identité. Malgré cette vitalité potentielle, la frustration et la rancœur demeurent chez certains où la domination devient très impersonnelle et dépourvue de centre.

D. Le BRETON (2007) précise toutefois que les « quartiers d'exil » n'ont pas le monopole du mal de vivre de la jeunesse contemporaine, mais ils semblent cristalliser plus qu'ailleurs l'exclusion, le chômage, la délinquance, le désespoir, et connaissent en ce sens un effet de grossissement et de radicalité des problèmes, et notamment de la violence. Il explique tout particulièrement que ces quartiers sont devenus des espaces de relégation rassemblant de manière fragmentée les exclus du monde contemporain. Lieux de transition, répondant à l'aspiration populaire d'une vie meilleure, construites à la hâte sans politique d'intégration ou bien de vitalisation de leur tissu culturel, ces cités attisent chez leurs habitants des haines multiples, des jalousies, des positionnements individuels en termes « raciaux » ou parfois même « communautaires ». L'importance ici, c'est que le sentiment d'appartenance ne se rattache à rien, sinon pour certains au « territoire » et au sentiment d'être plus ou moins indésirables ailleurs.

Il y a un malentendu radical qui attiserait la haine, c'est le sentiment d'être rejeté *à priori* sans autre examen que l'apparence, et F. KHOSROKHAVAR (2004) pense que c'est pourquoi nombre de jeunes ne se préoccupent plus de donner une image positive d'eux-

mêmes par leur conduite au quotidien, découvrant même un malin plaisir à se noircir encore davantage face à une société qui les a déjà condamnés sans appel et vis-à-vis de laquelle il ne sert plus à rien de faire preuve de retenue. D. Le BRETON (2007) précise alors que l'absence de perspectives débouche sur la lancinante de l'ennui, qu'une sorte d'apathie imprègne les jeunes et que, sans un surgissement de sens qui amène à nouer le temps en projet, ils restent figés en une éternité scandée d'innombrables occasions qui se répètent sans qu'une trame de sens et de valeurs ne les organisent. Toutes ces actions (délinquance, sports, drague, descentes en ville, etc.) s'épuisent sur l'instant et n'inscrivent pas le jeune dans une temporalité libérante alors de l'immédiat. Ce défaut de conciliation du temps amène à l'imprévisibilité des conduites ou bien à leur fréquente contradiction. L'auteur déclare même que bon nombre de jeunes aux origines étrangères ne se sentent pas Français, mais sans être pour autant du pays de leurs parents qu'ils ne connaissent pas ou peu, même s'ils le revendiquent parfois par bravade. De retour au « bled » comme ils disent, ces jeunes se sentent également exclus, ils sont là comme prisonniers d'un entre-deux, un concept que nous aborderons également dans cette recherche. Les pères ont souvent perdu toute autorité, disqualifiés socialement par l'humilité de leur travail, leur effacement et leur décalage avec la société française. Inscrits dans une autre époque de l'immigration, ils ont sacrifié leur existence au bonheur de leurs enfants qui ne se reconnaissent pas en eux. Ils ne sont donc en aucun cas des modèles d'identification. D. Le BRETON (2007) explique ici que les pères se sont retirés du champ éducatif en abandonnant le terrain aux acteurs sociaux et institutionnels. Le fils aîné aussi prend le relais, plus à l'aise que son père dans les arcanes de la société, il commande alors la famille, prenant sous sa coupe ses sœurs et entraînant au fil du temps une dégradation du statut des filles. Ils deviennent les porteurs de la dignité et de l'honneur.

Toutefois, nombre de garçons ou de filles fonctionnent sur un double registre, celui des pairs et celui de leur famille en tenant l'un et l'autre étanches. Mais dehors, la culture de rue reprend son ascendant et il est difficile pour le jeune de s'en extraire. Aucune limite investie de sens ne borne les conduites des enfants pris dans une fuite en avant que seules arrêtent la blessure, la mort ou la Loi. Le défaut de *containing* de nombre de familles souvent dissociées, conflictuelles ou dont la figure paternelle est absente ou sans autorité, amène les enfants à privilégier la culture de rue au contact des pairs au détriment d'un sens de la mesure et de la reconnaissance de l'autre. Pour ces jeunes nous dit l'auteur, la famille n'est plus une instance de socialisation, mais un refuge affectif et fonctionnel qui n'exerce plus une fonction d'intégration au sein du lien social. Le jeune n'y acquiert plus les apprentissages élémentaires de son insertion harmonieuse, il est livré à lui-même, sans surveillance, sans orientation, sans

rappel des règles élémentaires de la vie sociale ou soumis à des interventions sans cohérence,. Les troubles centrés sur le corps et les pathologies de l'agir témoignent à ce propos de l'absence de limites dans la relation avec le monde, un monde où l'autre est potentiellement vécu comme un gêneur et où les rapports de force structurent les relations sociales. Un sentiment d'exclusion peut être ici ressenti par les jeunes dans ce monde là et une majorité d'entre eux vit cette exclusion dans la souffrance et dans un sentiment d'irrémissible malgré les efforts dispensés pour s'en sortir. La socialisation s'effectue surtout dans la rue au contact des pairs nous explique D. Le BRETON (2007), dans un climat d'affrontements réels ou symboliques permanents. Dès lors, les groupes dissolvent les hésitations de leurs membres et sont de redoutables incitations à passer à l'acte. Ils sont aussi une défense du territoire surtout que l'indécision du statut au regard du monde extérieur entraîne le resserrement sur les limites du territoire. Ainsi, dans un contexte d'opposition au reste de la société, de relégation sociale, de concentration spatiale de familles pauvres et migrantes, ces jeunes vivent leur quartier comme un refuge. Le territoire est même devenu une ressource essentielle de l'identité du jeune, en s'organisant autour de règles tacites que tous sont censés connaître. Paradoxalement alors, dans un monde d'une extrême mobilité, l'enracinement à l'espace est repérable et devient un élément de stigmatisation ou d'absence de prise sur son existence. D. Le BRETON (2007) nous dit que les jeunes s'enferment dans l'entre - soi et s'instaurent les maîtres d'une territorialité à laquelle ils sont confinés par nécessité. On pourra noter ici que la délinquance est généralement le fait de jeunes garçons, surtout s'agissant d'actes impliquant la violence, mais que les filles tendent à investir les valeurs masculines les plus rigides dans les lieux où elles doivent s'affirmer. Elles gagnent ainsi un droit de libre circulation et s'inscrivent dans une logique de la loi du plus fort. S'interrogeant sur la question des limites, on peut alors évoquer d'après l'auteur une culture de la rue dont les valeurs et les significations sont partagées dans les groupes de pairs. Le décalage des codes de comportements de ces jeunes avec ceux requis dans les institutions ou hors de leur quartier suscite par conséquent une multitude de conflits, beaucoup d'entre eux comprenant mal les règles extérieures à leur sociabilité propre. Le mensonge est devenu une technique de survie nous dit l'auteur, et les relations en sont rendues imprévisibles. Rompant les conditions de la confiance sans laquelle le lien social est difficile, les jeunes brouillent ainsi à leur insu leur capacité d'intégration comme partenaire de la relation. Dans l'ouvrage mentionné plus haut, E. ERIKSON (1972) nous explique à ce niveau là que les jeunes sont mal dans leur peau et qu'en ayant le sentiment que l'avenir leur est barré, certains de ces jeunes choisissent une « identité négative », soit une identité perversément établie sur les identifications et les rôles qui, au

stade critique du développement, leur avaient été présentés comme indésirables ou dangereux tout en étant cependant très réels. Toujours est-il que les repères des jeunes sont flous et qu'ils varient selon les circonstances et les interlocuteurs en présence. Dans ce contexte là, la transgression de la Loi soulève moins la culpabilité que la bonne conscience d'avoir été plus malin : la sociabilité des jeunes relève donc de ritualités et de manières communes d'être ensemble et de réagir au monde, mais celles-ci nous dit D. Le BRETON (2007) divisent plus qu'elles ne rassemblent, sans aboutir à une réelle communauté de destins. La loi du plus fort domine les relations entre pairs.

Ainsi les conflits sont presque permanents et les violences sont directes, la défiance est de mise dans les relations entre les jeunes, l'élaboration du sentiment d'identité privilégie l'engagement physique et la capacité de se battre, et les valeurs dominantes sont masculines et agressives, profondément machistes. La délinquance serait alors diluée dans l'écoulement et l'évidence des jours, elle est même une manière admise d'être ensemble. Rarement préméditées, les actions délictueuses sont souvent improvisées et fondées sur les circonstances. La cristallisation d'un comportement délinquant implique bien souvent l'immersion dans un groupe de pairs qui valorise la transgression, une dégradation du lien à l'autre et la perte d'autorité des institutions (famille, école, justice, etc.). D. Le BRETON (2007) nous dit surtout que certains jeunes issus de l'immigration transportent avec eux au fil de leurs déplacements le sentiment de leur exclusion, et qu'ils se positionnent dans la trame sociale en réaction à cette hostilité présumée à leur égard. Dans ce positionnement, il est donc possible d'y retrouver selon l'auteur une certaine logique de l'honneur chez les jeunes (exigeant de sauver la face sur un mode viril), une logique du ressentiment qui amène un certain nombre de jeunes à en découdre pour la moindre situation perçue comme ambiguë. On relève également une sensibilité à fleur de peau et une difficulté à se positionner face à l'autre sans éprouver un sentiment d'empiètement personnel et de menace identitaire. Dans les quartiers populaires de type grands ensembles, la réputation est une richesse symbolique et un motif de prestige qui assure une bonne place dans la hiérarchie locale, où tout motif d'affirmer ses prérogatives est d'ailleurs bon : un *étranger* au quartier, un regard, une insulte, etc. Le rappel à l'ordre des récalcitrants s'effectue à travers une violence symbolique mais aussi physique, pouvant aller jusqu'au meurtre. Ces attitudes amènent à vivre dans un défi permanent : l'agressivité et la force s'affirment par conséquent avec le sentiment de puissance que donne l'appartenance au groupe et la présence des autres. L'auteur nous explique ici que l'individu ne tolère aucune limite, aucune loi mais il vit cependant dans un monde d'insécurité intérieure en devenant tributaire des attitudes du monde extérieur à son égard. Nombre de

conflits sont liés à la menace d'un manque de reconnaissance personnelle, à la nécessité de sauvegarder sa réputation et donc, au-delà, de protéger l'estime de soi. D. Le BRETON (2007) nous explique que l'absence de limites, la difficulté de se sentir reconnu en toute évidence mais aussi la disparition des distances permettant à chacun de trouver sa place dans l'interaction inaugurent du coup la violence. La violence est là un jeu avec la limite, une manière de se heurter au monde à défaut d'une butée pour s'enraciner et trouver la distance propice au lien social. Le défaut de sens et de valeur se résout dans le corps à corps à la fois réel et symbolique, dans la frontalité du rapport au monde en quête d'un contenant.

Pour finir avec ces propos sur les violences juvéniles et la lutte pour la reconnaissance, il nous importe de retenir que dans les quartiers de type grands ensembles, une sorte d'identité par défaut surgit dans une opposition à l'autre. De sorte que l'adversité rencontrée restaure provisoirement une solidarité et un sentiment d'appartenance. Mais en fait, au-delà des affrontements quels qu'ils soient, se poursuit une douloureuse quête de reconnaissance. Cependant, un plaisir intense accompagne les violences (urbaines par exemple) où une revanche éclatante se prend contre l'adversité et attise le sentiment d'exister enfin. Une solidarité est mise en œuvre et le sentiment d'insignifiance se sublime, le jeune dépasse alors son individualité pour s'intégrer enfin dans un « nous » provisoire que les circonstances rendent grandiose. Le cri de haine devient un cri de rassemblement, il constitue enfin une unité de ce qui est vécu habituellement dans un type de morcellement et d'affrontement interindividuel. L'auteur pense même que l'émeute par exemple transforme ceux qui y participent en induisant une narcissisation de soi et du groupe. Par contre, la violence ne s'y organise pas en conflit, elle demeure sans sujet, là où à l'inverse le conflit restaure une réciprocité, une responsabilité, des adversaires concrets et un objet, c'est-à-dire un cadre d'opposition et une structure symbolique cohérente. La violence ici se perd plutôt dans le spectacle de la violence, soit dans la visibilité recherchée ; son objet est la quête symbolique d'une reconnaissance et l'affirmation de soi, la revendication de l'honneur aussi.

La violence des quartiers de grands ensembles «sensibles» n'est pas politique au sens classique du terme, elle ne revendique aucune amélioration des conditions d'existence, sinon de manière circonstancielle. La violence n'est pas conflictualisée comme nous l'avons déjà dit en une opposition qui amènerait un changement des conditions d'existence, sinon en exerçant une pression contre les pouvoirs publics, elle est une ressource pour être soi, un code viril chez des jeunes qui n'ont rien d'autre à valoriser. Bien entendu ces manières radicales d'exister sans souci de l'autre alimentent simultanément la peur et le rejet dans une spirale sans fin. Une dialectique confuse s'entretient entre le rejet dont ces jeunes sont l'objet et la

réplique d'une violence diffuse pour s'opposer à ce rejet perçu comme injuste et qui envenime encore les tensions, en prodiguant un sentiment d'exclusion et d'injustice. Au sujet de la Justice, elle peut faire partie des interlocuteurs possibles d'une restauration du sens et de recréation du lien social. Dans le contexte qui nous préoccupe, la Justice est dans nombre de cas la dernière butée symbolique apte à mettre du sens sur la transgression, et donc à inscrire de manière cohérente dans une histoire de vie. Il y a aussi la médiation qui vise la préservation du lien social et le rétablissement du dialogue : c'est une démarche orientée vers l'échange, la confrontation des points de vue dans une volonté surtout de comprendre plutôt que de juger.

6) Psychopathologie de l'adolescence et lien social :

Pour poursuivre cette première partie consacrée à la violence des jeunes issus des populations migrantes, nous allons maintenant continuer ce travail de réflexion en nous appuyant sur un ouvrage de **François RICHARD** (2001) un ouvrage qui nous éclaire sur le fait que tout s'organise dans un vécu subjectif temporel, réflexivité d'après-coup en souffrance d'introjection pulsionnelle. Dès lors, l'adolescence représente par excellence cet écart psychique interne ressenti comme complexité d'un temps éclaté entre l'enfance, le projet identificatoire adulte et le hors temps de l'infantile. On trouve dans cet ouvrage une réflexion de fond sur les relations entre psychopathologie, subjectivation et lien social. Pour commencer cette étude, nous pouvons reprendre l'hypothèse de F. RICHARD (2001) selon laquelle certaines conduites adolescentes seraient des substituts déqualifiés de l'initiation traditionnelle. Tout un versant de la symptomatologie adolescente trahit en effet, comme par défaut, une exigence d'organisation symbolique de la relation d'objet, de la relation sociale et de la relation au monde : l'auteur illustre ici par des exemples comme la régression massive de l'adolescent qui se met d'ailleurs en scène, la révolte ou bien encore la marginalité. L'auteur nous explique que la *crise adolescente* est un arrêt soudain du passage à l'âge adulte, et qu'elle tend à s'éterniser en marginalité déstructurée parce que le nécessaire abandon de l'identité infantile ne débouche pas sur une restructuration adulte. Selon lui, ce type de cassure semble alors répéter un rituel d'initiation empêché et dégradé en repli sur une activité narcissique de plus en plus délibidinalisée et mécanique. D'une façon plus générale, de nombreux comportements adolescents, pas nécessairement pathologiques, pourraient traduire une recherche de la rencontre avec l'altérité et l'inconnu. F. RICHARD (2001) affirme même que l'adolescence peut être envisagée comme une représentation exemplaire

du malaise social et culturel de notre époque, sans pour autant oublier de distinguer clairement cette représentation et l'adolescent, sujet singulier. Un sujet singulier chez qui en effet les procédures d'inversion et d'ascèse, l'uniformité du vêtement et de la coiffure, les attitudes de pénitence, les insultes et agressions subies en silence, mettent en scène un « narcissisme négatif » de l'ensemble du groupe des adolescents. Un groupe où la perte des identifications habituelles introduit alors à une ré-identification à l'archaïque où il est difficile de faire la part de l'utile réappropriation des fondements de toute identité et de la dépersonnalisation névrotique, voire d'un trouble profond de l'identité.

Dans les pathologies adolescentes selon F. RICHARD (2001), on trouve un clivage entre les idéaux et un vécu de chaos et de résurgences pulsionnelles sauvages dirigées vers des objets ou des situations indifférentes, de sorte que les représentants pulsionnels et les représentants d'objets tendent à se dissocier, ce qui entraîne alors une crise du sens puisque celui-ci se tisse précisément entre représentants pulsionnels et représentants d'objets. Une blessure narcissique antérieure est réactualisée à propos de tout et de rien, c'est une blessure du narcissisme qui cherche alors à se fermer aux effractions, ce qui peut définir une problématique traumatique qui dérive en masochisme, puisque le masochisme relève à la fois du clivage post-traumatique (identification à l'agresseur) et de la sexualisation du narcissisme négatif. L'auteur parle de difficulté à élaborer une véritable position dépressive et d'un repli du développement oedipien, il y voit le fondement de la « mélancolisation du lien social ». En fait, la prédisposition structurelle au narcissisme négatif mélancolique se verrait renforcée par les phénomènes de déliaison sociale et culturelle qui diminuent la cohérence et l'attrait des objets externes. De sorte finalement que l'adolescent ne démord pas de son discours qui met toute la difficulté au compte de l'Autre, alors même qu'il souffre de ne pas parvenir à inscrire son individualité dans le champ d'une histoire sociale qui le dépasse et l'englobe. L'adolescent qui accuse le contexte socioculturel de l'asphyxier et de désirer l'état d'insatisfaction dont il se plaint, donne l'impression selon l'auteur que sa plainte sert une esthétique sacrificielle à des fins de narcissisation, du coup on ne sait plus très bien ce qu'il faut attribuer au seul individu et ce qu'il faut attribuer à son environnement. En poursuivant son analyse, F. RICHARD (2001) explique que l'adolescent en difficulté grave alterne entre la persécution et l'angoisse de perte du « monde » comme catégorie, ce qui est en lien avec une indistinction entre ce qui s'origine de l'intérieur et ce qui s'origine de l'extérieur. La pensée est alors en jeu, à l'intersection du conscient et de l'inconscient ainsi que du dedans et du dehors, c'est-à-dire précisément dans un espace de crise dont on ne sait s'il concerne le seul individu ou bien le contexte et le lien social, que le sujet d'ailleurs accuse de l'asphyxier

et de désirer l'état d'insatisfaction dont il se plaint. Selon l'auteur, on pourrait dire à ce niveau-là que la thématique du malaise dans la civilisation est utilisable à des fins de narcissisation de la souffrance se transcendant en esthétique sacrificielle, ainsi qu'en dolorisme confronté à une adversité généralisée. Tout cela renforce en retour le mouvement de refus et d'errance ainsi que la vaine affirmation d'une singularité sans projet. En ce sens, la psychopathologie de l'adolescence est exemplaire d'une difficulté du lien social en ce qu'elle révèle une mutation de la mise en récit du lien généalogique.

Si on s'appuie ici sur un écrit de **René KAËS** (1993) on peut évoquer le concept de la double insertion à ce niveau-là. Celui-ci nous explique que la double insertion de tout sujet dans la verticalité de la transmission intergénérationnelle et dans l'horizontalité de groupes que l'on peut décrire comme « trans-individuels » amène à conceptualiser une « chaîne intersubjective » qui soit en même temps diachronique (c'est l'intergénérationnel) et aussi actuelle (c'est l'empreinte des groupes). En effet, le réseau des autres sur lequel s'appuie tout sujet est à la fois celui des anciens et des contemporains. Chacune de ces deux dimensions peut aider le sujet à s'individualiser par rapport à l'autre : d'une part le recours aux traces d'une histoire personnelle et trans-générationnelle permet de se dégager d'un enracinement trop tribal dans la groupalité primaire, d'autre part la solidarité avec les contemporains permet de s'autonomiser par rapport à une possible aliénation à une histoire subie.

F. RICHARD (2001) souligne alors que l'enchaînement des générations est un fait social, qu'il y a arrivée et départ de sujets qu'il nomme « porteurs de culture », donc continuité, mais qu'il y a aussi mélange et action réciproque entre les jeunes et les anciens, ces derniers ayant à se transformer lorsque les jeunes deviennent des adultes qui à leur tour transmettent. Toutefois, la situation actuelle a quelque chose d'inédit parce que rien ne semble remplacer les mythes traditionnels et les grands récits modernes du progrès, de sorte que coexistent un trop plein médiatique d'images et un vide de l'imaginaire collectif authentique. Le changement s'accélère, l'autorité des acquis de la tradition s'effrite, et on ne croit plus guère au progrès : coexistent ainsi l'oubli du passé et l'absence de futur, deux faits qui caractériseraient selon l'auteur une modernité contemporaine, associable à un mythe sans distance ni extériorité. Pour en terminer avec F. RICHARD (2001) sur ce thème du lien entre la psychopathologie de l'adolescence et le lien social, on peut retenir sa proposition de concevoir que dans le lien social, un sujet accède aux points de repères symboliques nécessaires à son équilibre psychique par la médiation de la présence perceptive d'autrui. On peut penser aujourd'hui que la menace d'exclusion sociale renforce certainement la dimension de désorganisation du passage adolescent et favorise du coup une adolescence interminable.

Pour surmonter le risque de se trouver en détresse suite à cette menace d'exclusion sociale, de nombreux adolescents selon l'auteur recourent à la violence antisociale et mettent en scène une destructivité, « comme pour constituer l'objet dans la haine », ce qu'ils argumentent d'ailleurs à partir des carences objectales qui ont ponctué leur histoire. F. RICHARD (2001) pense que la négativité des conduites violentes contient souvent la virtualité plus positive de retrouvailles avec l'objet d'une relation possible, au-delà d'un passage de mise à l'épreuve de la capacité de l'autre à réparer les traumatismes subis. On peut évoquer ici **Bernard DUEZ** (2000) et le concept de « l'indécidabilité traumatique ». Selon lui, la pulsion hésite parce qu'elle ne sait pas si le trauma fut plutôt par carence ou plutôt par séduction. Dans cet ordre d'idées, la pulsion de mort peut être conjurée si on sait en percevoir la dimension tragique de quête de la figure du père mort, et la signification de psychodrame sauvage cherchant à reconstruire en scénarios oedipiens ce qui a été originairement passivement perçu comme obscénité des imagos parentales. F. RICHARD (2001) pense alors que la violence de l'auto constitution de soi comme victime sacrificielle inclut cette dimension et cette signification, autrement dit elle est une tentative de symbolisation de la fusion originaire qui recourt au fantasme de scène primitive.

On peut d'ailleurs se référer ici à la réédition d'un ouvrage d'**Auguste AICHHORN** (2005) où on retrouve des éléments en lien. En effet, on retiendra que si la crainte de perdre l'amour est à l'origine de l'acceptation des exigences du surmoi, le manque d'amour désagrège le surmoi et livre le moi à l'agressivité contre l'autorité qui le frustre. On trouve là une description tout à fait actuelle de ces adolescents d'aujourd'hui qui provoquent par leurs conduites des interventions répressives de la société mais qui surtout, à priori, manquent d'amour, et aux yeux desquels c'est la société toute entière qui incarne le « triste rôle de l'autorité ainsi abaissée, celui du père ». La fonction paternelle constitue le fondement nécessaire d'un « surmoi culturel » qu'il faut distinguer du surmoi individuel, de l'idéal du moi et du moi idéal. Le surmoi culturel serait à la fois individuel et collectif, tandis que les instances surmoi/idéal du moi/moi idéal relèveraient avant tout de la topique psychique interne. Si le surmoi individuel était le résultat d'une transmission intergénérationnelle de la Loi selon **Sigmund FREUD** (2001), le surmoi culturel fixe pour le sujet ce qui est bon et mauvais de manière à ne pas se sentir potentiellement exclu du lien social. Dès lors, la crise d'adolescence, parce qu'elle bouscule les aménagements antérieurs, met parfois à vif le socle de l'identification primaire à la figure du père idéal, un fondement structural de la personnalité malgré sa forte dimension imaginaire. Des conditions environnementales identificatoires à la fois individuelles et socioculturelles défavorables peuvent renforcer, à

l'adolescence, la propension mégalomane et le fonctionnement imaginaire du moi idéal au détriment du surmoi, ce qui peut se traduire par une exacerbation du fonctionnement comportemental. Surtout que ce fonctionnement comportemental est influencé dans le même temps par un contexte socioculturel qui ne favorise guère les capacités de symbolisation de la violence par les adolescents, du fait de l'omniprésence des images spectaculaires de la violence et du sexuel, mêlée à une banalisation des agir transgressifs. Pour S. FREUD (2001) d'ailleurs, l'identification primaire à la figure du père idéal semble être l'articulateur fondamental du psychique et du social, c'est pourquoi il a utilisé le terme de surmoi culturel pour désigner cette instance assurant dans le psychisme individuel la tradition socioculturelle transmise de génération en génération. Mais S. FREUD précisait bien aussi que la qualité du lien social, quoique structurante, ne suffisait pas toujours à combler le besoin d'un objet, à la fois désirable, fiable et idéal.

Si l'on se réfère à **Maurice CUSSON** (2003), on réalise qu'à côté de nombreux délinquants appartenant à la catégorie des « occasionnels », d'autres par contre appartiennent à la catégorie des multirécidivistes. En criminologie traditionnelle, pour expliquer la délinquance chronique ou la multi- récidive, la tendance porte à considérer ce qui s'est réellement passé dans les premiers temps de l'enfance. Effectivement un certain nombre de carences cognitives agissent de manière cumulée, (comme par exemple raisonner de manière abstraite, élaborer des stratégies à long terme ou tenir compte du point de vue d'autrui, etc.), mais surtout on observe un non apprentissage de la non – violence. Les délinquants chroniques sont des individus qui n'ont pas appris le contrôle de soi, la réciprocité et la capacité d'entretenir avec autrui des relations pacifiques, souvent du fait de l'incompétence parentale. Outre cette dimension importante, liée à l'éducation, à l'expérience de l'enfance, les études signalent chez l'adolescent et le jeune adulte l'engagement dans un style de vie festif, très surinvesti par les délinquants : cela peut finir par prendre toute la place jusqu'à menacer leur intégration sociale. Le contexte dans lequel vit un individu exerce une influence considérable sur sa tendance à commettre des délits. Toujours selon Maurice CUSSON (2003), les délinquants souffrent d'un certain nombre de troubles : la vraie folie chez une minorité d'entre eux, une orientation possible de personnalité de type antisociale (surtout chez les multirécidivistes) découlant en général de leur mode de vie. Le milieu délinquant a une influence car l'appartenance à ce milieu influe de manière spécifique sur la fréquence d'actes délinquants et la plupart des délinquants multirécidivistes peuvent être considérés comme des polymorphes ou des délinquants versatiles impliqués dans divers vols et trafics de drogues et/ou dans diverses manifestations violentes. Les recherches expérimentales font actuellement avancer

les pratiques de la prévention et de la répression face aux délinquants multirécidivistes, comme la théorie criminologique.

7) Crise de société et malaise dans l'éducation :

Dans la poursuite de cette réflexion sur le lien social et sur la pathologie de l'adolescence, que nous avons essayé de rapprocher en les étayant sur ce qu'on a pu appeler le malaise dans la civilisation, on peut se pencher sur un article de **Madeleine NATANSON** (2000) qui concerne ce qu'elle a voulu nommer le malaise dans l'éducation. D'après elle, il n'est peut-être pas très facile finalement de s'interroger sereinement sur la violence, sur ses fondements sans la vie psychique, tant les faits divers amplifiés par les médias nous jettent dans la confusion. En effet la violence, l'agressivité, la haine et le sadisme se mêlent dans des actes dont sont tour à tour victimes ou auteurs des enfants, des adolescents, des adultes. Les faits divers violents ne cessent de dévoiler au quotidien les fonds troubles de nos personnalités et de la société elle-même. **Jean BERGERET** (1994) nous rappelle que le mot violence est un terme utilisé pour désigner la force brutale et l'impétuosité des éléments naturels, (l'étymologie nous enseigne que violence du latin *violentia*, qui vient de *vis*, la force, vient aussi de *vita*, la vie). Il s'agit donc avant tout d'un dynamisme naturel, d'un élan vital, et la manifestation de cette force serait selon J. BERGERET (1994) sans aucune connotation agressive ou sadique. Il nous fait d'ailleurs remarquer que ce n'est qu'en 1804 que le Code Civil définit le sens juridique de « violence » au sens de transgression de la Loi et le rapproche alors de l'agressivité, (du latin *ad-gredior* qui exprime le fait de s'avancer vers, de s'approcher, d'attaquer). La violence c'est ce qui fait donc à partir de là du mal à un autre. M. NATANSON (2000) précise aussi qu'en hébreu, il y a deux mots pour désigner la violence : *takimout* qui signifie l'impétuosité (soit l'ardeur et la fougue), et *halimout* qui signifie la contrainte. Lorsqu'on repère que l'agression en grec, c'est l'*épicheirésis* qui signifie mettre la main sur, on voit alors comment la puissance de la vie est une force qui peut devenir contrainte. J. BERGERET (1994) pense à cela quand il parle de violence fondamentale pour évoquer un premier temps purement violent et narcissique, qui inaugurerait le fonctionnement imaginaire de l'enfant. Ce premier temps est un temps d'opposition à l'adulte, qui va précéder la rivalité triangulaire et génitale de la période oedipienne. Ainsi, la violence d'Oedipe ne serait en somme qu'une réponse à cette violence archaïque et pour mieux la comprendre, il convient de se rappeler les angoisses persécutives qu'éprouve le nourrisson au cours de la première année de sa vie. Une période au cours de laquelle c'est d'abord un autre qui détecte

et interprète ses besoins, qui décide pour lui du bien et du mal, du coup, la relation aux premiers objets d'amour est pleine de cette dépendance et de son ambiguïté. Toutefois, c'est avec cette ambiguïté que va se construire la « sécurité de base ». A ce niveau là, l'intériorisation des « bons objets » permettra à l'enfant d'affronter l'autre par la négociation et non par la violence, par le langage et non par l'acte, par la culture et non par la destruction, par l'amour et non par la haine.

M. NATANSON (2000) explique que l'éducation et la relation à l'adulte vont donc reposer sur ces deux assises contradictoires : la violence fondamentale liée à la survie, et la sécurité de base liée à la vie avec les autres. La sécurité de base sans cesse menacée met en évidence le rôle de l'environnement et des ressources qu'il propose au potentiel de départ du nourrisson. On peut deviner ici le passage de la violence dans sa dimension culturelle plus érotisée et dont l'agressivité peut faire partie. Toujours est-il que la Loi doit être signifiée à l'enfant par des adultes eux-mêmes soumis à cette Loi, que les limites doivent être posées et qu'il faut rencontrer d'autres regards que celui qui défie ou celui de la mère reflétant la tendresse. La première étape ici pour accéder à cette Loi sera d'être soi-même reconnu comme un être à part entière qu'on respecte. Il faut donc pour cela être « bien vu » : c'est d'abord le regard de l'autre qui admet, définit et qui donne l'identité. Rituel, geste coutumier, le regard de l'autre assure de la continuité de l'être. Ce regard est nécessaire pour pouvoir être nommé, ainsi que pour trouver sa place face à l'autre, à son côté. M. NATANSON (2000) précise que si le regard de l'autre ne soutient pas le mien, le sujet se dissout dans l'étrangeté. L'importance est de taille : être bien vu, miroir des yeux de l'autre et rappel de ce premier miroir, celui des yeux maternels dans lesquels l'enfant les voit en train de le voir dans une reconnaissance mutuelle. De ces regards croisés d'ailleurs dépendra l'image et l'estime de soi, la place dans la famille, dans la classe, dans l'environnement. Toujours est-il qu'à côté de cela, l'apprentissage de la parole fait partie de l'aide à apporter pour que se fasse la transformation de la violence vitale en force de vie pour aborder l'inconnu, et non pas en passage à l'acte pour détruire ce qu'on ne connaît pas. M. NATANSON (2000) affirme après cela que la dialectique de l'identité et de l'altérité est une condition nécessaire pour qu'on puisse dépasser la violence et construire une saine communication. Mais une tentative de communication interculturelle peut apparaître comme une démarche paradoxale, et suppose que celui qui s'y engage reconnaisse à la fois l'étranger comme semblable et différent, nous explique t'elle en reprenant textuellement des propos de **J. R. LADMIRAL** (1989). Elle explique que si nous avons peur de l'étranger, de l'autre, du différent, d'une façon si irrationnelle, comme peut l'attester le caractère souvent absurde des procédures d'exclusion, c'est dans la mesure où

cette étrangeté que nous croyons percevoir hors de nous ne l'est pas vraiment, ne nous est pas si étrangère qu'il n'y paraît. Elle affirme que dans tous les cas, de façon variable, fonctionne le processus de contre – identification et que nous rejoignons à ce moment là ce qui est de l'ordre des angoisses primitives. L'étranger est nécessaire et l'exclusion ne peut être une solution ni psychique, ni sociale nous dit-elle. L'homme ne peut exister que dans sa relation à l'autre, c'est-à-dire à l'étranger à soi-même. En même temps, il lui faut devenir lui-même et s'émanciper de la dépendance de l'autre y compris de ses plus proches.

Il est intéressant de poursuivre ce chapitre sur la crise de la société et sur le malaise dans l'éducation en reprenant pour commencer les propos de **François RICHARD** (1998) qui nous déclare que l'adolescent est un révélateur de la crise du lien social, et qu'il interroge la légitimité des valeurs instituées transmises de génération en génération, inquiet comme il peut l'être face à ce qui lui apparaît inconnaissable ou étranger. L'écart entre les idéaux adolescents et le surmoi parental et socioculturel vient renforcer la culpabilité de vouloir éliminer les parents pour pouvoir grandir. L'angoisse de mort peut d'ailleurs ici devenir étouffante. En parallèle, l'auteur affirme que l'effritement des appuis familiaux et collectifs et la fragilisation de la fonction paternelle minent les fondements du surmoi de nombreux adolescents et jeunes adultes dans un vécu soit de culpabilité envahissante, soit de perversion et de psychopathie. L'auteur pense donc que les troubles psychiques à l'adolescence ne sont pas réductibles à leur contexte sociologique, mais qu'une réflexion de fond sur la nature du lien social aujourd'hui peut permettre d'en repérer la dimension d'effet et de résonance des mutations culturelles et symboliques en cours. Cette pensée nous conduit à reprendre le commentaire d'un texte d'**Erich FROMM** (1930) par **Olivier DOUVILLE** (2002), un texte qui figure parmi les écrits d'E. FROMM dans lesquels on retrouve une valeur à laquelle il croit, à savoir « l'humanisme individualiste ». Avec une volonté de tracer le profil de l'homme moderne alliée à une étonnante prescience de nos inquiétudes contemporaines, cet écrit nous dévoile une volonté de comprendre la signification psychologique des blessures de l'histoire. D'une part, sous l'égide du courant culturaliste auquel s'était rapproché l'auteur, on retrouve l'intérêt porté à l'existence des incidences psychiques de l'émigration, un concept majeur à la recherche clinique que nous conduisons. D'autre part avec FROMM (1930), nous pouvons d'après O. DOUVILLE (2002) redonner corps à une théorie psychanalytique (et politique) du Surmoi adolescent, de ce difficile passage entre le Surmoi féroce qui écrase le sujet et un Surmoi qui tresse ses coordonnées consolatrices à l'idéal, mais nous pouvons redonner corps aussi à la civilisation comme agent pacificateur de la pulsion. O. DOUVILLE (2002) conçoit dès lors le texte de FROMM comme un texte adolescent porteur d'une morale

sociale qui se met en place à cet âge. L'article organise les points fixes d'une telle morale et ce sont des points qui nous intéressent dans notre travail de recherche, à savoir le souci de se constituer une autre normalité et la volonté de refuser le symptôme qui organise le « lien libidinal social », mais aussi le refus d'un potentiel patriarcat dictatorial avec le souci de ne pas en être redevable. Cette spécification du caractère adolescent, représentable par ce refus de participer à une communauté inféodée à la puissance d'un père et se prolongeant du vœu de proposer un monde neuf, que l'on trouve dans le texte de FROMM, lui fait du coup pressentir et décrire la dangerosité d'une forme de socialisation massificatrice où se fixe et s'étouffe le « travail de la culture à l'adolescence », à savoir celle qui regroupe une union de frères autour d'un leader qui serait enfin le père (délivré de la castration). Ceci nous renvoie au paragraphe suivant sur l'adolescent et le groupe, mais avant nous pourrions conclure en disant que le texte de FROMM cherche à théoriser autrement la violence du lien social (voire sa mélancolisation) et qu'il participe à la modélisation de la façon dont les violences de l'Histoire travaillent sur la fonction psychique d'inscription de la trace, un processus que nous étudierons plus longuement au cours de la deuxième partie de cette recherche.

Pour finir ce paragraphe concernant la crise de société et le malaise dans l'éducation, nous pouvons reprendre des propos de **Philippe JEAMMET** (2010) qui pense qu'il nous est donné aujourd'hui à travailler dans un contexte de clinique éducative, mais aussi de clinique sociale. Ces contextes amènent selon lui les professionnels (du champ clinique comme du champ socioéducatif) à se heurter à de jeunes adolescents qui proposent à l'adulte faute de mieux l'affrontement, la contestation, la provocation et qui donnent à voir le débordement pulsionnel et émotionnel qu'ils n'arrivent pas ou peu à contrôler. La question qu'il serait ici possible de se poser selon Philippe JEAMMET (2010), c'est celle de savoir quelles sont les défaillances en jeu dans le processus d'intégration sociale qui font que ces jeunes adolescents ne trouvent pas leur place dans la société.

8) L'adolescent et le groupe :

Nous allons commencer ce paragraphe en reprenant un article de **Jacques SCHIAVINATO** (1995) pour qui il importe d'évoquer les groupes d'enfants au cours de la phase de latence. Ces groupes d'enfants sont des agglomérats de groupe qui existent avant l'adolescence (comme à l'école par exemple) et dans lesquels on retrouve les caractéristiques des groupes à l'adolescence. On y relève un paradoxe posé par **Donald Woods WINNICOTT** (2004), à savoir celui de se nourrir des autres tout en cherchant à s'en différencier aussi. Cela illustre la

dialectique entre le sujet et l'environnement, un environnement envers quoi une dépendance excessive préalable pourra conduire à des réactions violentes à l'adolescence. J. SCHIAVINATO (1995) nous précise que le groupe d'enfants se constitue vers cinq ou six ans (au cours du passage organisateur du complexe d'oedipe) et qu'il y aura une autre flambée de l'oedipe au cours de l'adolescence. Les déplacements libidinaux ont lieu à ce moment là, c'est ce qu'on désigne sous le terme de sublimation. Les groupes de pairs vont alors avoir une fonction d'étayage du narcissisme chez les enfants selon l'auteur : l'appartenance au groupe permet des identifications au même, mais parfois on cherche à s'en différencier. Le groupe d'adolescent est un groupe de semblables qui amène J. SCHIAVINATO (1995) à évoquer le concept de double – narcissique, (qu'il nous faudra reprendre au cours du premier chapitre de la deuxième partie lorsque nous traiterons le concept anglo-saxon de groupisme ou de groupe-égoïsme). En effet, l'adolescence entraîne des attaques extrêmement narcissiques chez les individus, il y a donc un besoin de ressource narcissique que procurent les groupes de pairs et les groupes organisés à l'adolescence. Ces groupes de semblables sont généralement co-optés nous dit J. SCHIAVINATO (1995) mais ils peuvent aussi s'organiser autour d'un intérêt commun. On peut relever des dimensions de déni à l'intérieur de ces groupes, illustrant alors selon l'auteur le pacte dénégatif de **René KAËS** (1998) que l'on peut représenter par le fait de « briller, mais pas trop », et on y rencontre aussi des phénomènes d'homéostasie, soit de réglage des paramètres et des constantes du groupe. Les dimensions à l'intérieur du groupe seraient celles du commun, du partagé et du différent mais, surtout, le groupe permet l'étayage nécessaire à l'adolescent. En effet, la puberté bouleverse l'adolescent et le fait basculer dans la sexualité génitalisée : il y a alors un aspect d'effraction et un aspect de défense qui existent à ce niveau-là. Les parents ne peuvent plus assurer leur fonction d'étayage face à la flambée de l'oedipe, il est donc nécessaire à l'adolescent de trouver des figures de remplacement qui seront des relais parentaux. Le groupe agit comme un cadre contenant et donne pendant un temps un sentiment de complétude. J. SCHIAVINATO (1995) précise qu'on est inscrit dans des fonctionnements groupaux d'emboîtement au fur et à mesure de notre évolution, et les groupes de pairs permettent donc à l'adolescent de se dégager de cela. La culture d'ailleurs aurait selon l'auteur une influence toute particulière dans ces inscriptions : à côté d'une certaine influence trans-générationnelle familiale, il y aurait une influence trans-générationnelle culturelle. Il faut retenir que le besoin de maîtrise est là pour permettre à l'adolescent de faire face à l'insupportable sentiment de dépendance vis-à-vis de l'adulte, et le groupe autorise cela.

Nous allons poursuivre ce paragraphe en étudiant un écrit de **François RICHARD** (2000) sur le groupe dans lequel il aborde la spécificité de la situation groupale à l'adolescence. Il y affirme que la situation groupale condense une unité imaginaire (« l'illusion groupale » selon **Didier ANZIEU**, 1995) et son contraire, à savoir l'acceptation de la division et du manque, dans la mesure où le sujet y est amené à reconnaître son plurivocalisme interne ainsi que la multiplicité de ses adresses à autrui. La situation groupale est, de ce fait, susceptible de favoriser le passage d'une modalité imaginaire du lien à autrui et de la relation d'objet à une modalité plus symbolique de ce lien et de cette relation. Elle ne cherche pas seulement à éviter la relation hypnotique, elle l'exorcise en l'expérimentant, pour mieux s'en éloigner ensuite : la fusion avec les autres et avec les objets fantasmatiques y constitue le moment liminaire d'une évolution vers des identifications oedipiennes de plus en plus marquées. Ainsi, les groupes spontanés (ou thérapeutiques) d'adolescents, à la fois contenant et exposant à l'angoisse d'une situation nouvelle de proximité avec autrui, sont propices à une élaboration d'une dimension traumatique, en particulier par leur capacité de mimer psycho – dramatiquement le traumatisme pour le maîtriser en l'exacerbant. C'est à ce niveau-là que la surexcitation peut s'avérer calmante, comme dans ces procédés d'addiction au travail, de conduites à risque ou bien comme dans toutes les autres quêtes d'intensité de l'adolescence. F. RICHARD (2000) explique alors que le « J'ai la haine » des adolescents révoltés des banlieues éprouve la consistance des objets auxquels il s'adresse, il correspond à une intensification anti-traumatique du traumatisme. Le social d'après F. RICHARD (2000) ne se réduit pas à une simple réunion de sujets, il s'agit plutôt de la grande complexité d'un parallélisme entre des chaînes associatives individuelles et la chaîne associative du groupe comme tel. Il définit même le groupe en termes de liaison des psychismes individuels par des formations intermédiaires (du type Idéal du Moi), ou encore en termes d'identifications porteuses d'investissements objectaux partagés. Toutefois, il convient de postuler d'après lui une autonomie du lien social comme tel (lois d'organisation, histoire, culture, langage) en position tierce ordonnatrice aussi bien par rapport aux sujets que par rapport aux groupes auxquels ils sont directement assujettis. Il serait parfaitement possible alors à cet égard de théoriser l'adolescence comme groupe minoritaire en retrait ou bien en révolte face à la société globale, et d'envisager sa psychopathologie comme une conséquence de l'écart entre le groupe et la société globale, ou autrement dit une conséquence d'un déficit d'intégration sociale.

Ainsi sur une ligne de crête entre autonomisation et emprise originaire mortifère, l'individu dans le groupe oscille alors entre une défense par le masochisme selon F. RICHARD (2000), et un contre investissement par un recours à des identifications héroïques. Ces deux défenses

étant symétriques et complémentaires nous précise l'auteur, on peut ainsi concevoir la possible chronicisation d'un vécu cas-limite situé à la charnière de l'intra et de l'intersubjectivité, dès lors que le lien social ne parvient pas à s'instituer comme « tiers dans l'unité duelle qui se forme entre le groupe et ses membres » (René KAËS, 1998). De plus, pour **S. FREUD** (1923), l'identification primaire à la figure du père idéal semble être cet articulateur fondamental du psychique et du social, ce qui ferait dire que la psychologie individuelle est aussi dans le même temps une psychologie sociale. On peut associer ces propos à ceux de l'anthropologie qui postule que la relation est au cœur de l'identité. Ainsi, l'altérité et l'identité ne sont pas concevables l'une sans l'autre, non seulement dans les systèmes sociaux mais aussi dans la définition instituée des individus qui leur correspond.

Pour finir ici nous pouvons nous appuyer sur **Marie-Hélène BACQUE** (2009) qui nous dit que la question des bandes a rejailli dans le débat public et scientifique vingt ans plus tard leur première apparition, mais que ce n'est pas forcément la même question. En effet la construction d'une identité « jeune issu de l'immigration » à partir d'une stigmatisation partagée et de références culturelles et politiques communes a été un ressort de la constitution des bandes de la fin des années 1980. Aujourd'hui cette référence identitaire semble prégnante mais le contexte urbain, culturel et politique s'est transformé d'où peut-être selon l'auteur, à côté ou bien dans cette référence identitaire, l'affirmation de différences.

L'inscription des bandes dans le territoire est une autre dimension originale du témoignage de *Lamence MADZOU* recueilli par M-H BACQUE (2009). Elle nous amène à percevoir que les constructions identitaires relèvent en fait de processus plus complexes qu'une simple « identité locale », des processus articulant des dimensions sociales, raciales et territoriales, le territoire ne se réduisant pas forcément alors à l'espace du quartier. M-H. BACQUE (2009) avance ici l'hypothèse que l'évolution des bandes est sans doute au moins autant liée à la montée de la précarisation sociale et à la protection des *business* locaux qu'à une augmentation de la ségrégation sociale et raciale qui conduirait automatiquement du coup à un enfermement territorial.

L'ouvrage de M-H. BACQUE (2009) décrit un parcours qui témoigne surtout d'un processus d'affiliation balbutiant et fragile, ponctué de décrochages successifs, (scolaire et familial), et d'affrontements avec les institutions, un processus qui peine à déboucher sur une inscription solide dans le marché du travail et sur une reconnaissance sociale et politique. Mais cette trajectoire reste néanmoins toujours inscrite dans des rapports aux institutions, parfois contre elles, ou bien en y revendiquant une place dans un rapport de dedans/dehors. Pour aller au-delà, il faudrait selon l'auteur poser la question de la reconnaissance des groupes et collectifs

tels qu'ils se définissent eux-mêmes, car il ne peut exister d'affiliation politique véritable sans reconnaissance individuelle et collective.

A la suite de ces propos concernant l'adolescent et le groupe, puis la relation fraternelle à l'adolescence, il est utile de réfléchir sur un thème incontournable dans le cadre de notre recherche, à savoir le thème de *la bande*, tant il est vrai que les bandes de jeunes sont décrites comme étant un phénomène caractéristique de l'adolescence et de ses revendications. Il nous est alors possible de développer ici les apports d'un article de **Fritz REDL** (1945) commenté par **Philippe GIVRE** (2002), un article dont le travail a consisté à analyser les différentes conditions psychologiques groupales susceptibles, selon les cas, de renforcer ou de contre-agir sur certains traits de personnalité adolescents. Un thème majeur ici est celui de la délinquance vis-à-vis de laquelle P. GIVRE (2002) précise que les jeunes délinquants qui nous intéressent en fait ne vivent pas dans un vide psychologique groupal qui serait contre la société, car celle-ci est elle-même le contraire d'une structure simple et unifiée. Elle se compose en effet de sous-strates de milliers de sous-cultures, toutes différentes par essence les unes des autres selon des détails essentiels d'après l'auteur. S'il parle bien d'étayage psychologique groupal des traits délictuels, P. GIVRE (2002) explique que ces délinquants refusent de s'identifier à ce substrat de la société que les parents ou les adultes incarnent. Ils s'identifient plus volontiers à l'un ou l'autre des sous-groupes dont le code groupal n'est pas trop interdictif, et semble ne pas interférer avec ce qu'il ressent comme étant des gratifications vitales pour lui. Ainsi, loin d'être une forte personnalité qui défie la Loi et l'ordre, l'authentique délinquant dépendrait largement selon l'auteur de l'étayage psychologique groupal qui illustre le fonctionnement de cette psychologie de la bande. Pour F. REDL (1945), l'étayage proposé par la psychologie de la bande sur les tendances délinquantes de l'individu se manifeste de trois manières essentielles que sont le processus de « séduction magique », l'étayage moïque à travers l'organisation des moyens et enfin, la garantie contre la culpabilité grâce à la couverture assurée par le code du groupe. Il convient de retenir ici l'importance du sentiment d'appartenance à la bande, qui vient renforcer les potentialités délictueuses de l'individu, ainsi que la supplantation du Surmoi par le code groupal qui vient alors temporairement l'empêcher de se mettre en place.

9) Relation fraternelle et violence à l'adolescence :

Suite à ces propos concernant le thème de l'adolescent et du groupe, nous allons poursuivre notre réflexion en nous penchant sur un écrit de **Florian HOUSIER** (2002) qui postule que

la fratrie est envisagée comme un espace relationnel qui ne se résume plus à un lien de dépendance aux figures parentales. Il y a donc aujourd'hui une conception narcissique de la fratrie qui nous fait passer de l'axe vertical classique à la spécificité d'un axe horizontal. Le complexe fraternel a longtemps été rejeté dans l'ombre, le caractère préœdipien de la relation à la fratrie étant occulté. Ainsi, la théorie du déplacement œdipien dans le complexe fraternel s'est développée à l'exclusion des liens fraternels à travers les générations. En effet, la verticalité ici ne tenait pas compte de ce que chaque parent, dans la singularité de son histoire fraternelle, transmet inconsciemment à son enfant. C'est **Jacques LACAN** (1966) qui selon l'auteur a mis en évidence le rôle narcissique du frère, en le qualifiant notamment de *semblable*, d'*alter ego*. L'identification à l'état de frère participe alors à la reconnaissance de l'autre comme objet, et cette perception progressive de l'image de l'autre contribue à l'appréhension d'une tendance étrangère : c'est ce qu'on appelle ici l'intrusion narcissique.

Selon Florian HOUSIER (2002), l'hostilité et la haine sont premières dans la relation fraternelle, dans un rapport d'identification à « l'autre soi-même ». Le narcissisme des petites différences s'applique de fait à la relation fraternelle selon lui, dans un nouage entre l'identique et le différent. Nul doute alors que la violence première de la relation fraternelle contribue au décollement identitaire lié à la dimension de specularité, (soit le fait de faire de la recherche abstraite). Le risque d'une condensation des deux images, de soi et de l'autre, serait alors primitivement impliqué dans la nécessité de repousser cet autre envahissant jusqu'à l'intrusion. Il y a une intrusion identitaire qui a pour effet une violence de rejet donc, mais cela permet aussi la mise au travail de la différenciation et de l'identification. Du coup, ce vécu d'intrusion est une source de la violence fraternelle qui s'organise dans un temps narcissique de la relation, l'auteur fait ici l'hypothèse que ce lien fraternel est un lieu privilégié d'émergence et de traitement psychique de la violence. Ensuite, la rivalité œdipienne constitue par conséquent un temps secondaire qui nécessite un travail d'élaboration de la violence passant par sa transformation en agressivité impliquant un rapport à l'objet total. Le lien fraternel constitue le support relationnel permettant de mettre au travail le sujet dans son acceptation du manque et dans son impossibilité d'être le complément narcissique de l'objet primordial. Il participe de la constitution et de la représentation de l'objet différencié.

Sigmund FREUD (1923) affirme que la haine, dont la violence est l'expression, naît du rapport à l'objet-frustrant, non encore constitué dans son unicité. Elle est par conséquent d'ordre narcissique, relevant d'un défaut puis ultérieurement, dans sa persistance, d'un déni d'altérité. L'auteur affirme que la dynamique de l'adolescence, par la confrontation à l'œdipe

pubertaire, met en exergue l'histoire infantile de la relation et la nécessité de son réaménagement. Il est du coup important selon lui de s'interroger sur les ratages de la vie infantile comme sur les enjeux fraternels propres à l'adolescence, pour pouvoir réfléchir sur la genèse de la violence et sur sa transformation en agressivité. Et toute cette réflexion, dans le cadre de notre recherche, est à colorer par les paramètres de l'exil et de la bi-appartenance.

10) Emergence de la délinquance dans une version postmoderne :

Philippe GIVRE (2002) reprend dans son article des propos propres aux éducateurs de rue selon lesquels les jeunes d'aujourd'hui « ne fonctionnent plus qu'à l'image ». Ainsi, il est du coup possible pour ces professionnels de constater dans la réalité des jeunes de quartiers une certaine propension à chercher à se faire remarquer, à vivre dans l'immédiateté et l'instantané, ou encore à manipuler leurs interlocuteurs. Les jeunes seraient donc, pour ces professionnels là, captifs de la culture de l'image, inhérente à nos sociétés postmodernes, et ces jeunes en quête d'identité et de fondements culturels aptes à structurer leur personnalité s'abandonnent aujourd'hui aux mirages des looks imprégnés de la culture hip-hop ou de pseudo - cultures publicitaires. L'auteur rajoute que ces jeunes sont dès lors insaisissables et instables.

P. GIVRE (2002) relate une expérience qui s'est déroulée en 1950 et compare le temps où le cadre institutionnel et l'influence des éducateurs réussissaient à réguler ou à moduler la violence des passages à l'acte. Il remarque que leur teneur n'était pas de même nature et qu'il était encore possible de tempérer l'agressivité des adolescents. De nos jours il est possible de dire selon lui que les codes qui préexistaient jusque-là n'ont plus cours, et que sous l'emprise de produits toxiques ou tout simplement en phase de décompensation aiguë, le comportement des adolescents postmodernes peut témoigner d'une problématique personnelle (qui se rapprocherait des états limites, voire des psychoses), et que les jeunes en crise ne disposent plus d'aucun discernement. La spirale de violences et de destructions peut contaminer la vie d'un centre et cela serait plus dû selon P. GIVRE (2002) au profil et à la personnalité des jeunes accueillis, parfois caractérisés pour certains par une dimension paranoïde voire franchement paranoïaque des troubles. On a pu noter une dimension vraiment pathogène des manifestations caractérielles qui caractérise la délinquance postmoderne selon P. GIVRE (2002). Il précise que tout le propos de F. REDL (1945) dans son texte vise à démontrer qu'un processus identificatoire a tout de même lieu dans la mesure où le jeune délinquant « s'identifie massivement au code non écrit de la culture de ses pairs ». En reprenant les quatre types de délinquant cités plus haut, il affirme que la sémiologie psychiatrique qui

prévaut de nos jours donne une description de la symptomatologie du délinquant où priment les défaillances de la fonction surmoïque et la personnalité narcissique ou égotiste des jeunes délinquants. Parmi ces distorsions constitutives, ce qui est mis en exergue porte essentiellement sur un phénomène de décomposition de l'instance surmoïque, ou, plus radicalement, sur l'absence d'intériorisation de cette instance.

On peut trouver chez **Jean-Jacques RASSIAL** (1998) l'hypothèse d'un clivage du Surmoi mais cette fois envisagée entre Surmoi individuel et Surmoi collectif ou Surmoi culturel. En fait, l'une des conséquences majeures de la décomposition de l'instance surmoïque a trait à la difficulté de délimiter le site de la destruction ou de l'autodestruction, d'où l'hypothèse d'un clivage ou d'une dissociation des fonctions de cette instance pour rendre compte des comportements délinquants (et psychopathiques).

L'organisation de l'instance surmoïque n'est pas simple, puisqu'elle se décline à partir de trois fonctions que sont la fonction d'idéal, la fonction d'auto observation et la conscience morale du sujet. Refusant les définitions qui assimilent la délinquance à une pathologie du Surmoi, F. REDL (1945) recourt à la distinction implicite entre un « surmoi individuel » et un « surmoi collectif ». Son hypothèse centrale repose sur l'idée que l'identification au code groupal supplante le surmoi individuel et l'empêche temporairement de se mettre en place. En d'autres termes, cela reviendrait à dire que les effets du « Surmoi parental » s'éclipsent devant la force du « Surmoi collectif » ou du « Surmoi de la bande ». Si F. REDL (1945) n'y voyait qu'un simple phénomène de substitution, J. J. RASSIAL (1998) a su montrer que ce phénomène correspondait à une forme de clivage de l'instance surmoïque. Or, tous les risques inhérents à cette fracture entre Surmoi individuel et Surmoi collectif ne sont pas négligeables, d'autant plus que le Surmoi collectif peut se révéler despotique et tyrannique puisque tout entier soumis au discours du Maître, (du *leader*). Il semblerait selon P. GIVRE (2002) que le processus identificatoire sous-jacent à la relation au *leader* conserve un caractère évanescent et incertain. L'ambivalence inhérente à toute identification est ici dès le début à son comble, et s'oriente rapidement vers le désir d'éviction de l'objet intériorisé. Toujours est-il si on reprend P. GIVRE (2002) qu'en cultivant à loisir les expressions de haine rentrée, d'impatience contenue ou d'agressivité à fleur de peau, les *bad boys* s'octroient le pouvoir (illusoire) de susciter angoisses, peurs, ou tout au moins une certaine défiance chez l'autre. Si l'aura du *leader* peut encore jouer un rôle prévalant dans cela, c'est toutefois au même titre aujourd'hui que certains autres objets ou substances requis pour dissiper et atténuer les phénomènes d'autoconservation inhérents à un clivage ou une dissociation de l'instance surmoïque. En ce sens, le caractère intrépide, les attitudes de prestance et la personnalité

autoritaire ou despotique du leader, ne représentent qu'une expression parmi d'autres du pouvoir d'emprise que sont capables de générer certains objets électifs, prompts à susciter en l'autre ces phénomènes de captation ou de fascination, responsables du court-circuit pulsionnel et de l'aliénation imaginaire repérables à ce niveau là.

Si on se réfère à nouveau à **Marie-Hélène BACQUE** (2009) qui illustre dans son ouvrage la vie d'un ancien chef de gang dans les années 1980 en France, on s'aperçoit que l'histoire de *Lamence MADZOU* est loin d'être linéaire car elle met en évidence des hésitations, des vies parallèles ou bien des appartenances à plusieurs mondes ou économies de la grandeur. Elle permet alors de saisir les enchaînements, les bifurcations et les hésitations d'un parcours au regard d'un contexte social et politique en nous amenant par ailleurs à discuter les résultats de travaux antérieurs portant sur les bandes de jeunes. Ce travail confirme par ailleurs certains traits communs à ces jeunes, souvent en décrochages scolaires et familiaux, et souvent issus de l'immigration. Il illustre aussi le rôle des fratries dans la socialisation à la culture de la rue ou encore les valeurs guerrières. Il pointe la sous-estimation fréquente des formes d'organisation et de hiérarchie internes de la bande ou encore de la fabrication d'une identité (noire). Il engage alors à réfléchir sur « la dimension raciale » des bandes, non comme forme de communautarisme, mais comme recherche de reconnaissance. Cette biographie permet ainsi de saisir un processus collectif et individuel, ici celui de l'engagement dans le monde des bandes puis celui du « *business* ». Le récit de *Lamence MADZOU* permet de questionner les bandes du point de vue des *gangs members*, la délinquance du point de vue du délinquant et ainsi de revenir sur un certain nombre de préjugés et d'ouvrir de nouvelles pistes de réflexion. Ce témoignage nous intéresse dans notre problématique à venir car il éclaire un double processus : un processus individuel de décrochage scolaire et familial, d'entrée dans la déviance et de tentatives multiples de reconversion ; et aussi, un processus collectif de constitution d'une bande juvénile en grande banlieue parisienne, de sa montée en puissance puis de sa disparition et de la gestion de son héritage. *Lamence MADZOU* décrit alors des groupes de jeunes structurés et affranchis de l'intervention des adultes, opérant sur un territoire défini, unis par un ensemble de valeurs et de normes et déployant des conduites en rupture avec le reste de la société, voire délinquantes.

Dans son étude des gangs nord-américains, **Martin SANCHEZ JANKOWSKI** (1991) a défini le gang comme « un système social organisé à la fois privé et quasi secret, dont la taille et l'objet ont nécessité la mise en place d'un leadership qui a défini des rôles, un système qui fonctionne selon des codes sociaux et qui planifie et assure des services sociaux et économiques à ses membres ». M-H. BACQUE (2009) nous rappelle alors que la question des

bandes de jeunes n'est pas un phénomène nouveau dans les quartiers populaires, ces bandes représentent une forme d'expression juvénile qui rejaillit régulièrement dans l'actualité. La réapparition des bandes qui se manifestent dans l'espace parisien dans les années 1980 se fait dans un contexte social marqué par la précarisation socio-économique des couches populaires, une précarisation qui s'exprime aussi dans l'espace urbain et qui éclaire la genèse de ces groupes. Les bandes décrites par Lamence MADZOU sont composées de jeunes issus de l'immigration et se réclamant d'une identité commune « noire » : cet ancrage identitaire a fait leur spécificité et leur rapport à la société. Mais cette recherche repose toutefois sur une histoire située dans le temps et localisée géographiquement, elle ne prétend donc pas rendre compte de la situation des jeunes de banlieue ou des quartiers populaires en général. Un des travers de certains travaux consisterait selon l'auteur précisément à parler des bandes comme d'un tout homogène, à glisser des bandes aux émeutes, unifiant derrière la thématique de la « violence urbaine » ou des « violences de banlieues » des expériences qui sont pourtant contrastées, des périodes sociales et politiques qui sont différentes, et des territoires hétérogènes. Il convient alors d'être prudent. Cette trajectoire se joue donc, surtout, dans une histoire collective, celle de la construction d'un groupe d'adolescents qui naît et se structure en relation et en réaction avec son environnement social et institutionnel. Le décrochage de l'adolescence se fait selon l'auteur en même temps que cela, et aussi par la construction d'un groupe de pairs d'où plus tard naîtra une bande. Ce qui réunit alors ces adolescents, c'est en premier lieu une expérience sociale et générationnelle commune : sensiblement du même âge, issus des milieux populaires et de l'immigration, ayant connu la mise à l'écart scolaire ou étant en cours de déscolarisation, rencontrant des difficultés familiales, etc. Ces jeunes fréquentent du coup les mêmes espaces publics qui deviennent progressivement leur territoire, ils forment un groupe fluctuant. Cette période de mue entre enfance et âge adulte est selon l'auteur classiquement une période de recherche identitaire où les uns se cherchent dans le regard des autres, et où le groupe devient déterminant. La vie en groupe devient un refuge, un mode de vie et le groupe, peu structuré au départ, se substitue à la famille. Progressivement s'inventent des codes et un langage qui vont permettre de ne pas se faire comprendre des autres, ou encore des façons de s'habiller pour se reconnaître, etc. Le groupe procure à la fois une sécurité économique, une protection physique, une forme d'identification mais aussi un réseau social et fraternel, un mode de vie, etc. M-H. BACQUE (2009) affirme alors que la bande est, avant d'être désignée comme telle, d'abord un style de vie qui répond à des parcours de fragilisation familiale et scolaire en proposant une « bulle » précaire et momentanée où se vit avant tout le présent. L'auteur nous précise ici que la disjonction entre

un modèle républicain qui affiche l'égalité des chances et l'expérience vécue de ces jeunes marquée par le sentiment de mise à l'écart est d'autant plus flagrante. Ce contexte social n'est pas sans importance sur la dynamique de constitution des bandes mais surtout, par la suite d'après l'auteur, sur les voies de sortie offertes à ces jeunes. Il est alors question pour ces jeunes de se lancer dans une recherche identitaire, et la recherche identitaire propre à cette période juvénile rencontre d'après l'auteur la question de la place, dans la société française, de la jeunesse issue de populations migrantes.

Hugues LAGRANGE (2006) d'ailleurs a travaillé sur les tensions urbaines des années 1980 et au-delà de cette tension selon lui, sont réapparues des discours sur la difficulté de l'intégration liée aux différences culturelles, et l'immigration est ainsi devenue une question politique. Et ce climat de tension autour des questions de l'immigration n'est pas sans effet sur la façon dont les adolescents se représentent dans la société française. Il faudra alors attendre les émeutes de banlieue de novembre 2005 pour que le président de la République, Jacques CHIRAC, en fasse une explication du « malaise des banlieues » et un axe des politiques publiques, (alors que la question du racisme était patente dans les années 1980, celle des discriminations restait ainsi beaucoup plus feutrée). C'est sans doute cette dimension raciale qui fait la spécificité des bandes de jeunes des années 1980, à la fois dans la façon dont leurs membres se représentent et dans la façon dont elles sont vues par la société. M-H. BACQUE (2009) en prenant l'exemple de la fabrication d'une identité noire apporte des éléments de compréhension très fins sur la fabrication d'une identité « non blanche ». Les jeunes se trouvent en fait selon elle souvent en rupture avec le modèle traditionnel familial et culturel de leurs parents. La construction identitaire prend sa source dans un sentiment de stigmatisation et de non reconnaissance dans la société française, lié aussi à un racisme patent et au poids des discriminations raciales. Dès lors, on peut partir du constat que les parents primo arrivants ont cherché à se fondre dans la société française qui, au nom du modèle républicain, théoriquement indifférent aux différences de sexe, de couleur ou d'origine, leur a promis l'égalité contre l'invisibilité. Une autre grande influence dans l'apparition des bandes en France selon M-H BACQUET (2009) a été celle des gangs nord-américains. Cette influence s'est liée à une autre influence qui a été celle de l'histoire politique ainsi que celle de la recherche de filiation par certains de ces jeunes issus de populations migrantes. Les bandes qui se créent alors reprennent à leur compte bien des représentations et elles en jouent ; certaines de ces identités se fabriquent aussi par et en réaction aux représentations données par les médias : cette relation d'ailleurs ambiguë avec les médias procure une autre forme de reconnaissance et pourrait parfois être analysée comme un marché ou bien une

alliance mutuellement profitable comme nous l'explique Martin Sanchez JANKOWSKI (1991). D'ailleurs M.S. JANKOWSKI (1991) nous dit que les membres des gangs nord-américains et les médias ont établi une relation qui de fait les aide tous deux à maintenir un statut au sein de la société. La relation ambiguë avec les médias contribue selon l'auteur, par le jeu de deux représentations, l'une construite de l'intérieur du groupe, l'autre de l'extérieur, à la création d'une catégorie, celle de « jeune issue de population migrante », une catégorie construite socialement, reposant sur un imaginaire mais pour autant bien réelle en tant qu'elle a des effets concrets sur les comportements sociaux.

Nous arrivons au terme de ce premier chapitre consacré au contexte général des comportements violents repérables chez les jeunes issus de populations migrantes. Nous avons évoqué le concept fort du passage adolescent, avec les violences juvéniles et la lutte pour la reconnaissance. Nous y avons corrélié le thème d'une transmission déracinée (ayant conduit à la transmission par les pairs), et celui du lien social touché de plein fouet par une crise de société et par un malaise dans l'éducation. Enfin, nous avons évoqué la notion majeure de la délinquance, en essayant de la mettre en exergue par le phénomène du groupe à l'adolescence, et par la relation fraternelle dans son influence sur la violence. C'est ainsi que nous pouvons maintenant débiter le deuxième chapitre que nous allons consacrer aux mécanismes psychiques qu'il est possible de relier au phénomène violent à l'adolescence.

Chapitre 2 : les mécanismes psychiques :

Introduction :

La violence est régulièrement initiée par la mise à mal du sentiment d'existence. A l'adolescence, on peut relever l'utilisation prédominante de l'agir pour tenter de résoudre des conflits et des angoisses. Ce passage à l'acte est peu réfléchi et c'est un acte violent et agressif soit à l'égard de l'environnement matériel, soit à l'égard de personnes extérieures ou bien encore, contre soi-même. Cette mise en acte, cette tendance à l'agir ou bien à l'impulsivité protège l'adolescent de la réflexion et de la prise de conscience d'un conflit intérieur ou d'une souffrance psychique.

Si certains de ces actes sont conscients, une majeure partie reste inconsciente car ces actes se caractérisent par des significations multiples, notamment celle de correspondre à un certain mécanisme de défense et, également, d'être, du même coup, une entrave à la conduite dite mentalisée.

L'agressivité quant à elle est souvent l'indice d'un malaise dans les relations aux autres et les passages à l'acte peuvent exprimer une faillite dans le recours à d'autres modalités défensives face à d'insupportables sentiments de perte, voire d'abandon ou d'indifférenciation. Les jeunes violents sont incapables d'arriver à résoudre leurs difficultés sans confusion et autres sentiments de frustration, et par là même de contenir l'énergie impulsive accumulée. Selon **François MARTY** (2002), la violence est alors un des moyens de tester ses limites mais aussi de réduire la frustration, l'auteur nous explique qu'il est par ailleurs remarquable que la plupart des actes violents puissent se caractériser par une disproportion flagrante entre le passage à l'acte effectué et l'événement déclencheur. De plus, le sentiment de culpabilité est souvent réduit quand il n'est pas absent. Certains actes violents sont dès lors commis par l'adolescent pour éviter de se confronter à la réflexion ou à l'élaboration mentale.

Tout passage à l'acte peut constituer ici un moyen de se soustraire à des débordements pulsionnels ou bien affectifs. Selon **Philippe JEAMMET** (1997) le passage à l'acte est l'expression concrète de ce qui ne peut être dit autrement. Ce qui est perçu en soi comme menaçant, voire douloureux et conflictuel, est violemment projeté à l'extérieur et derrière l'acte violent, se cache le plus souvent un désarroi intérieur. La violence d'un jeune n'est jamais anodine, elle est le signe d'une souffrance importante, qu'elle soit psychologique, sociale, familiale, scolaire, etc. Les causes de la violence chez les jeunes, nous l'avons vu, peuvent être aussi variées que les manifestations. Parmi celles-ci, on peut considérer en premier lieu l'influence des premières relations avec l'autre et leurs perturbations éventuelles sur les structurations psychiques débouchant sur des passages à l'acte violents.

Mais on peut surtout relever le fait que les manifestations violentes ont un lien possible direct ou indirect avec le narcissisme et le processus de subjectivation à l'adolescence. **François RICHARD** (2001) ainsi que **François MARTY** (2002) évoquent cela en dévoilant que, d'une part, la violence comporte une dimension d'emprise sur autrui et, d'autre part, une autre dimension d'effraction des limites perçues comme contraignantes. Ainsi chaque fois que l'extérieur fait effraction dans l'espace psychique interne, qu'il humilie le sujet et qu'il attaque son narcissisme, la violence peut alors émerger comme une réponse qui rétablit l'emprise sur un objet menaçant et qui restaure l'équilibre narcissique. Selon **François MARTY** (2002), on connaît la fragilité narcissique qui résulte de l'effraction pubertaire chez

le sujet adolescent, mais on insiste insuffisamment sur le fait que ce passage ne s'effectue pas de façon linéaire, le narcissisme le disputant constamment au pubertaire, à l'occasion de relations conflictuelles dont l'issue est incertaine. Selon lui, il faut tenir compte du conflit pubertaire qui donne lieu à des transactions narcissiques pour expliquer les phénomènes potentiellement violents à l'adolescence. Dans son ouvrage, François RICHARD (2001) se propose d'envisager l'adolescence comme un modèle propice à re-problématiser l'ensemble de la psychopathologie à partir de la notion de subjectivation.

Du coup, à partir de là, on doit considérer que « les phénomènes de violence à l'adolescence peuvent être considérés comme des tentatives de compromis entre le premier mouvement qui porte vers l'identification primaire structurante (à la fois imaginaire et symbolique) et l'abandon au vécu primaire déstructurant d'immersion dans la foule ». La destructivité s'y organise ici autour d'une haine pour l'objet qui constitue celui-ci comme existant d'une façon durable. La notion de subjectivation doit être perçue comme portée par le mouvement pulsionnel, entre le sentiment qu'a le moi de se développer et la structuration du sujet. La subjectivation correspond à une quête identitaire et à une élaboration psychique infinie, elle n'est aussi, bien souvent, que l'expression de puissants besoins narcissiques ; on peut la substituer à la prise de conscience du moi : elle comporte la prise en considération de la fonction de l'idéal du moi et du projet identificatoire ». On peut envisager à partir d'elle la psychopathologie adolescente dans sa destructivité et sa propension à l'agir. Mais on peut aussi saisir ce processus de subjectivation à l'œuvre dans son articulation avec le social, en s'appuyant sur les dimensions de passage initiatique, de conduites à risque ordaliques et de violence sacrificielle.

Pour Philippe JEAMMET (1997) la violence est un signe de réponse à une menace qui plane sur l'identité du sujet, et qui restaure cette identité menacée. La violence est un comportement narcissique de défense de l'identité à finalité anti-objectale d'une manière fondamentale. Quand ce comportement se rigidifie et s'inscrit dans la répétition, on entre là dans la pathologie. Ici, le passage à l'acte violent permet de court-circuiter la représentation de ces objets en générant un sentiment de toute puissance. Face à la peur de l'autre, (de l'étranger), qui correspond à une angoisse narcissique, la violence peut surgir comme un moyen de défense de l'image de soi. Cette violence surgit dans des situations qui ont la particularité de réactiver des angoisses, associées à des expériences de « dé - narcissisation » car le soubassement narcissique du sujet est resté gravement défaillant. Un dernier point ici concernant les apports de la psychologie va évoquer le lien possible entre la violence des jeunes et des carences affectives et / ou relationnelles. Ces carences, se traduisent par une

série de symptômes qui se développent au cours de l'enfance, elles enferment alors l'adolescent dans une quête de reconnaissance effrénée et ce, dans un certain mépris d'autrui. L'agressivité est d'ailleurs un des symptômes fondamentaux du carencé relationnel ; elle prend sa source dans l'avidité affective et le sentiment toujours présent d'être frustré dans son besoin d'amour. La tension intolérable est extériorisée, (la tension face aux frustrations, aux interdictions, etc.) : la colère soulage et supprime l'angoisse, le passage à l'acte évite la prise de conscience. C'est ce qui faisait dire à François MARTY (2002) qu'il y a toujours une carence à la racine de la tendance antisociale. Ainsi la violence destructrice est un des seuls moyens pour les enfants carencés d'arriver à se sentir exister. Le sujet ressent son besoin des autres comme une dépendance intolérable, ce fort besoin est ressenti comme un pouvoir d'autrui sur lui. C'est justement ce que le passage à l'acte tente de conjurer. Le sujet se sent menacé dans son identité personnelle, il est débordé par ses émois et l'intensité de l'excitation l'envahit. Ce débordement entraîne une situation où le sujet sent une certaine différenciation et la seule issue est alors l'expulsion de l'excitation.

Les conduites juvéniles d'après F. MARTY (2002) sont précaires, avant même les transformations de la puberté, et se maintiennent longtemps dans la vie psychique de nombreux adultes. Les adolescents qui vivent dans cette mouvance expriment à travers leurs multiples conduites les effets de toutes les transformations psychiques qui s'effectuent dans leur personnalité. Face à eux, les adultes sont engagés dans un processus qui finalise leurs pulsions dans les choix qu'ils ont faits. Depuis quelques temps déjà, les adolescents s'étonnent de voir leur jeunesse mimée par leurs parents ou par leurs aînés qui veulent ressembler aux jeunes, et rester adolescents. En voulant réduire la différence entre les générations dans l'espoir d'une meilleure communication, c'est toute la relation entre les jeunes et les adultes qui est faussée car personne ne reste à sa place.

Le développement des idées et des attitudes lors des années soixante nous explique F. MARTY (2002) a favorisé une juvénilisation de la société où la relation éducative a pu parfois devenir une simple relation de séduction. Dans ce cadre là, la pseudo – fraternité qui s'est mise en place entre les générations a perverti la relation et a affaibli les personnalités, en suscitant une vie plus émotionnelle qu'affective. Ainsi, les représentations contemporaines s'inspirent du prêt-à-porter et du « prêt - à-agir » adolescentiques pour définir non seulement les conduites juvéniles, mais également celles des adultes. L'adolescent est le favori de l'époque contemporaine, il semble donc important d'étudier le phénomène social de l'adolescence, mais sans négliger pour autant les diverses réalités psychiques qui travaillent l'adolescent et qui peuvent expliquer, pour une part, la situation très singulière dans laquelle il

se trouve. N'oublions pas que l'adolescence est un processus psychique, et que cette expérience psychique est bien la conséquence d'un travail et d'un remaniement des structures internes de la personnalité, selon l'économie propre à chacun. Ce travail interne s'effectue en interaction avec l'environnement, et tous les conflits psychiques de l'adolescence sont le reflet potentiel de ce qui se passe dans la vie psychique.

1) Les processus psychologiques de l'adolescence :

En nous appuyant sur un ouvrage de **Tony ANATRELLA** (1994), nous allons décrire dans ce premier chapitre les processus psychologiques majeurs caractéristiques de l'adolescence afin de poser le cadre général dans lequel s'insère la population cible de notre recherche, à savoir l'adolescence contemporaine. Celle-ci comporte les mêmes éléments de fond qui sont représentatifs de cette période de la vie qu'est l'adolescence, et ce, quelle que soit la population choisie. Il nous semble opportun de préciser cela afin de mieux saisir ce que nous verrons au cours du quatrième chapitre et dans la deuxième partie de la présente recherche.

Ainsi l'adolescence selon T. ANATRELLA (1994) est au développement psychologique ce que la puberté est au développement physique, ces deux mouvements étant liés tout en étant distincts. L'adolescence n'est donc pas seulement une période temporelle mais bien aussi un travail de la vie psychique, un processus qui met en œuvre les structures de la personnalité à partir desquelles le garçon comme la fille vont se réorganiser. L'adolescence commence au moment où la puberté se termine et tout au long de celle-ci, plusieurs tâches psychiques vont devoir être traitées. Les unes comme les autres vont contribuer au développement du processus d'individuation grâce auquel l'adolescent, puis le jeune adulte, va pouvoir acquérir son *self*, être lui-même et s'orienter dans des choix de vie au travers desquels il pourra effectivement se réaliser. L'auteur nous précise alors que pour cela, pour parvenir à se déterminer, l'adolescent devra passer par des seuils de maturation.

a) Des transformations de l'image corporelle :

Pour commencer, l'adolescent devra opérer des transformations de l'image corporelle et des modifications relationnelles avec les images parentales. L'auteur nous précise ici que les images parentales sont des représentations que l'enfant (puis l'adolescent) a construites en lui, mais le garçon comme la fille s'orientent vers des relations et des centres d'intérêts extra-familiaux. Un processus de rupture s'amorce donc avec ces premiers liens de la période infantile, l'adolescence inaugure ici une période trouble dans laquelle l'adolescent se vit d'une façon narcissique comme un objet d'intérêt et comme fin de toute chose. T. ANATRELLA

(1994) ajoute que le désinvestissement et le rejet des objets internes parentaux devenant plus actifs, ce travail de rupture ne se fait alors pas toujours sans éclats sur la réalité, même s'il se passe pour l'essentiel dans la vie psychique.

b) Une réorganisation du Moi :

Pour poursuivre, selon l'auteur l'adolescence devra inaugurer une réorganisation du Moi. La découverte de l'objet hétérosexuel se réalisant à ce moment là (dans la mesure où les positions narcissiques et bisexuelles se relâchent), l'adolescent va alors rompre avec tous les objets d'amour infantiles, et ce avec plus ou moins de facilité. T. ANATRELLA (1994) nous dit ici que le milieu socioculturel dans lequel se développe cette période doit être sécurisant, c'est-à-dire conserver des points de repères stables et cohérents, et présenter des intérêts culturels riches et des valeurs identificatoires, afin que l'adolescent puisse rencontrer de quoi mettre à profit son appareil psychique. Il sera utile de revenir à ces propos au cours du quatrième chapitre de cette partie de la recherche pour exploiter au mieux les éléments de connaissance qui nous y seront fournis. Ensuite, la maturité psychologique doit être achevée pour que toute forme de relation soit possible, mais cette maturité psychologique est le résultat de la résolution des conflits de base de la personnalité, de la mise en place des institutions psychiques et de l'abandon des positions infantiles. C'est un long processus selon l'auteur, il s'agit d'une intégration psychologique des états premiers dans les nouvelles structures qui se mettent progressivement en place. Et le deuil nécessaire mais tout autant difficile de l'enfance à l'adolescence est potentiellement une expérience structurante, malgré les possibles états de conscience nostalgiques ou les moments de grande tristesse. Selon T. ANATRELLA (1994), il serait possible de mettre en équivalence le meurtre de l'enfance et le meurtre du père, tout aussi symbolique et nécessaire pour que la personnalité devienne autonome. Pour devenir autonome la personnalité doit alors se dégager du conflit oedipien, et s'assurer d'elle-même grâce à l'affermissement de l'idéal du Moi régulateur de l'estime de soi. Le meurtre de l'enfance est également une exigence symbolique pour fortifier le Moi dans sa capacité à exister par lui-même. L'auteur fait ici la remarque que ce travail n'est pas facilité lorsque les rôles des parents et des adultes sont flous, ou bien lorsque ceux-ci ne se situent pas comme des adultes face aux jeunes. Ainsi, l'adolescent ne peut pas vivre des relations conflictualisées et ne rencontre personne ; s'instaure alors chez certains le jeu de la passivité ou de la violence pour se heurter à des limites et pour rencontrer quelqu'un. T. ANATRELLA (1994) développe en affirmant que durant cette phase de l'adolescence, le jeune se vit à travers un narcissisme bien connu qui entraîne une surestimation de soi, couplée avec une perception de soi intense, mais aussi une extrême susceptibilité, un égocentrisme et une outrecuidance. A

contrario, très marqué qu'il est par son système de défense narcissique, l'adolescent se déprime facilement ; étant donné en plus que les exigences de la réalité tout comme les processus psychiques le conduisent au désengagement des objets familiers, il n'est plus gratifié et il alterne alors entre des sentiments bons et mauvais à son égard. Tous ces sentiments seront projetés sur certaines réalités sociales non gratifiantes. L'auteur associe à ces remarques le fait que des enfants précipités trop tôt dans la vie sociale de l'école maternelle n'ont pas toujours le temps de vivre une relation d'étayage complète. Ils prennent alors sur eux-mêmes pour tenir dans la réalité au détriment du développement de leurs propres ressources intérieures, et cette précocité selon T. ANATRELLA (1994) se paie à l'adolescence. De ce fait, l'adolescent est très souvent aujourd'hui un « prématuré affectif » qui a été livré à lui-même très tôt sans point de repères, ce qui fait dire à l'auteur qu'on a psychologiquement préparé depuis 30 ans les bases de la toxicomanie actuelle, la toxicomanie en tant que maladie de la dépendance. Il ajoute également que beaucoup d'enfants ont dû précocement s'appuyer sur eux-mêmes, et cette pseudo autonomie a volé en éclats sous le choc des transformations psychologiques de l'adolescence, au point d'amener certains jeunes à rechercher un lien et une dépendance à partir de laquelle ils puissent se construire intérieurement : le produit ? La bande ? L'affrontement ? L'opposition ?

c) Les relations entre réalité psychique et réalité extérieure :

Pour finir avec les seuils de maturation par lesquels doit passer l'adolescent pour parvenir à se déterminer, T. ANATRELLA (1994) pointe les relations entre la réalité psychique et la réalité extérieure. Selon lui l'adolescent est très proche de ses fantasmes, de même qu'il est très proche de ses perceptions internes qui peuvent se confondre avec le monde extérieur. Il a tendance à projeter à l'extérieur de lui ce qu'il ressent au plus profond de lui-même et, du coup, en projetant le conflit psychologique hors de soi, l'adolescent se donne aussi une prise sur le monde objectal pour affermir son Moi. Les conflits sont plus supportables quand ils apparaissent dans le champ de la vie sociale : ainsi, ce sont les autres, la société, une classe donnée ou bien une race qui deviennent la cause de tous les maux. On retiendra que le vivre à travers l'expérience de la parole évite le passage à l'acte, et que la parole (écrite ou parlée) permet la mise en place d'un Moi auxiliaire par lequel peuvent se vivre, en les disant, les diverses tendances conflictuelles ainsi que les désirs polymorphes. C'est tout le travail de la sublimation qui est alors à l'œuvre à l'intérieur de cette sorte de relation transférentielle où l'on fait comme si ; après coup une modification des objets internes s'effectue et libère alors les conflits infantiles. Les adolescents ont besoin ici de trouver un objet satisfaisant pour construire et animer leur intériorité, l'auteur pense à ce niveau-là que du fait de manquer

d'images guides et d'objets mentaux avec lesquels travailler, les jeunes se donnent alors des rôles à travers des personnages introduits dans la vie psychique qui serviront de nourriture aux structures de l'intériorisation.

Toutefois, T. ANATRELLA (1994) pense que de nombreux jeunes sont des carencés de l'imaginaire, à la suite notamment d'une rupture de la transmission culturelle, mais ils sont aussi les carencés d'une intériorité qui n'a pas été nourrie ni cultivée. Une perversion de leur imaginaire se développe alors potentiellement, comme c'est le cas dans les toxicomanies ou bien dans les sectes à leader charismatique par exemple. L'auteur pense que l'adolescent, tout comme l'enfant, n'est pas un être achevé et que si l'environnement n'assure pas les tâches de complétude, il est alors à craindre que de nombreux jeunes, faute de ravitaillement psychique, ne prennent la route d'un délire qui les écartera de leur imaginaire. L'auteur évoque l'existence depuis une douzaine d'années d'un climat de confusion culturelle, avant lequel on a pu assister à une perversion du jugement moral en laissant croire à chacun qu'il était libre de penser et d'agir comme bon lui semblait. On a donc perdu d'après lui le sens de la Loi à ce moment là, de même que le sens de la recherche de la vérité et celui de la responsabilité. Ce qui importe maintenant, c'est plus de s'éprouver soi-même à travers l'autre que de le rencontrer véritablement. Se mettent en place des relations de « restitution » qui aident l'adolescent à se détacher de ses parents et à modifier son affectivité : un travail qui devrait s'accomplir plus psychiquement que dans l'agir. Le dernier élément à souligner ici concerne les groupes juvéniles (évoqués plus haut). Ils jouent selon l'auteur un rôle très conformiste sur les attitudes des adolescents. Selon T. ANATRELLA (1994), le besoin d'être comme les autres deviendrait plus important que d'être soi-même, chacun voulant être égal et semblable à l'autre en conformité au modèle du groupe. Nous sommes alors là sur le registre de l'identification et non plus sur la simple imitation. Ce conformisme protégerait l'individu contre toutes les angoisses mais, dans le même temps, la différenciation individuelle devient difficile et l'individu se heurte à toute la gamme des problèmes d'identité. Même si le conformisme du groupe s'installe comme le garant de la sécurité, le travail de différenciation de soi est dénié ; selon l'auteur, il est aussi dénié de la façon suivante : « comme je ne parviens pas à devenir moi-même, je me transfère dans une personnalité collective en revendiquant l'égalité pour tous et le fait d'être tous pareils ». Nous sommes là très proches des concepts anglo-saxons de « groupisme » ou de « groupe-égoïsme » que nous verrons dans la deuxième partie de cet écrit. Selon l'auteur, il faut ajouter à cela la confusion socioculturelle dans laquelle on baigne, les effets de saturation et le rapport à la Loi perverti, le tout dans une exploitation de la culpabilité des sociétés démocratiques occidentales, si on

veut mieux examiner les revendications qui se cachent derrière l'appartenance au groupe de pairs dans les sociétés contemporaines.

d) La construction de l'identité :

On peut rappeler que pour **Peter BLOS** (1963), le Moi se forme bien avant l'adolescence mais il acquiert au cours de cette période une qualité distincte qu'il ne possédait pas jusque-là, relative à l'abandon de la mégalomanie et des puissances magiques infantiles. L'unification et l'unité du Moi autour de l'identité sexuelle et de la filiation sont les tâches de cette période où l'adolescent peut acquérir une certaine constance dans ses émotions et stabiliser son estime de soi. Selon T. ANATRELLA (1994), l'adolescence est la période de la mise en place d'une nouvelle économie des pulsions et des découvertes qui engagent la personnalité. La continuité des pôles d'intérêts, traversée par des discontinuités, va donc être le fil conducteur jusqu'à la maturité. Mais comme certains adolescents ne parviennent pas à accéder à un *self* authentique d'eux-mêmes, ils se dégagent de leurs problèmes d'adolescents dans l'agir, ou bien se créent des situations dans la réalité afin de se donner des raisons d'agir faute d'avoir des raisons de vivre, et faute de se donner les moyens réels de travailler au destin de leur personnalité. En proie à une possible immaturité ou bien à un narcissisme fragile, on peut relever une certaine inflation narcissique (à travers le sport notamment, la chanson ou encore le cinéma) qui est le signe selon l'auteur que nous avons à faire à une population juvénile mal étayée sur le plan psychologique. Cela est inquiétant car nous savons que le processus d'individualisation et celui de différenciation sont au cœur de la crise juvénile d'identité, et que cela doit déboucher sur la capacité à exister par soi-même en devenant autonome par rapport aux objets primitifs. La fin de l'adolescence selon l'auteur se caractérise alors par l'acquisition du sens des limites qui ouvre le champ des possibles. Mais la tâche d'acceptation de la réalité extérieure est cependant longue, difficile et coûteuse. L'adolescent à la fin de son itinéraire doit être parvenu à séparer la réalité interne de la réalité externe tout en les maintenant en relation l'une avec l'autre, comme nous a amené à le penser D. W. WINNICOTT (2004). Mais ce travail est sans doute rendu difficile selon l'auteur dans le monde socioculturel actuel, où l'imaginaire est en partie limité par le réel et déplacé sur un Moi auxiliaire, et où également la différenciation sexuelle est difficile à effectuer tant les images masculines et féminines peuvent être brouillées. L'adolescence est un âge de la vie nous dit T. ANATRELLA (1994), mais c'est aussi une disposition particulière du psychisme humain et une expérience dont les effets sont repérables bien au-delà de la prime jeunesse. Par un effet d'après-coup, les traces mnésiques et les refoulements les plus primitifs sont redistribués, et actualisés à l'adolescence, sous l'influence combinée des contradictions psychiques internes, des

transformations corporelles et des contraintes sociales. L'entrée dans l'adolescence nous dit l'auteur reste une rupture violente, elle correspond à la brusque mise au premier plan de ce qui s'est constitué dans l'ombre de la latence. En fait, la nécessité de chercher de nouveaux objets d'amour va de paire avec une indispensable transformation de l'activité fantasmatique consciente du sujet. L'actualisation des désirs à l'adolescence met tout à coup le sujet devant la possibilité du refus, devant la fréquence du délai et devant le risque de la désillusion. Les capacités d'élaboration mentale acquises à la phase de latence deviennent alors décisives pour éviter le recours à la satisfaction hallucinatoire du désir, ainsi que le recours à l'expérience hallucinante. Ces capacités, lorsqu'elles sont acquises, permettent le début d'une connaissance d'autrui, l'attente joyeuse du lendemain et le goût du jeu. Toutefois, il est possible de constater aujourd'hui l'existence de rites traditionnels de passage chez les jeunes adolescents. Ces rites sont des constructions au quotidien, réalisées par l'ensemble des jeunes, afin de donner ou bien de rendre du sens aux conditions de vie qu'ils traversent.

2) Des rites intimes d'institution de soi :

En se replongeant dans l'ouvrage de **David Le BRETON** (2007), on peut retenir de ses propos que toutes les sociétés humaines définissent une période intermédiaire entre l'enfance et l'âge d'homme. L'auteur parle d'un « entre-deux diffus » dans lequel il est attribué aux jeunes un statut particulier en matière de sexualité ou d'engagement social. C'est dans l'histoire individuelle une période d'exception sans pour autant qu'une chronologie précise soit délimitée, celle-ci relevant chez certains auteurs (comme Philippe ARIES, 1997) d'une appréciation culturelle. Pour lui en effet, l'adolescence est un concept à tonalité occidentale et elle émerge dans les sociétés industrielles lorsque l'évolution des modalités d'organisation du travail repousse l'entrée dans la vie active à travers l'obligation de l'école secondaire. L'adolescence marque ainsi une transition de la dépendance à l'autonomie.

Selon D. Le BRETON (2007), les données culturelles pour définir l'accès à l'âge d'homme sont infiniment variées selon les sociétés, elles se font dans une continuité scandée d'étapes mineures, presque insensibles, ou marquée par un rite de passage. Les repères qui vont alors caractériser la maturation sociale sont multiples selon les sociétés. Ainsi, le rite de passage des sociétés traditionnelles assure la transmission sociale et la reconnaissance unanime par le groupe, mais jamais l'autoréférence. Ce rite est communautaire, vécu solidairement par le groupe de pairs sous la responsabilité des aînés, et il est un moment essentiel de confirmation de la filiation et de l'alliance à la communauté et à la cosmologie qui la soutient. Dans ces

mêmes sociétés, la révélation d'un savoir est liée aux rites de passage qui participent d'une transmission des aînés envers ceux qui vont accéder aux responsabilités d'hommes ou de femmes. Du coup, dans une société où l'individu n'existe pas, les normes collectives s'imposent à tous ; ces sociétés du « nous autres » déterminent de manière rigoureuse des formes collectives de comportement selon le genre, l'âge, l'appartenance au système de parenté, etc. On peut ajouter que ces sociétés traditionnelles assimilent la personne à ses statuts et à ses rôles, elles forment un monde où le symbolique règne de manière explicitement organisatrice. Si l'être individuel y est constitué par la norme collective qu'il porte en lui, il est aussi relié aux ancêtres et à la communauté en jouissant d'une communauté sans défaut. Le groupe met en œuvre une efficacité symbolique pour induire les conditions du changement de la perception de soi, le jeune se sait alors définitivement étayé sur le lien social en tant qu'homme ou femme. Si le jeune de cette manière ne se pose plus jamais la question du sens ou de la valeur de la vie, les rites de passage visent surtout de cette manière à la perpétuation de la trame sociale, ainsi qu'à celle des représentations et des valeurs qui la sous-tendent. A l'opposé, D. Le BRETON (2007) nous précise qu'une trame infinie de rites imprègne la vie quotidienne des sociétés humaines, cela va des interactions courantes à des événements plus rares comme le deuil ou les cérémonies religieuses. Les rites sont là pour indiquer des raisons d'être et des conduites à suivre, et ils s'alimentent à la nécessité de reproduire socialement un modèle commun en prenant en compte les déclinaisons innombrables de l'existence individuelle et collective. L'auteur nous rappelle que les rites soutiennent le lien social, qu'ils construisent les conditions de la communication ainsi que le dépassement des tensions ou des conflits. Ils assurent l'échange symbolique entre les acteurs et régulent l'ensemble de leur rapport au monde en liant l'action et le sens et en ordonnant les formes communes de l'existence. Les rites participent au maintien de l'identité collective ou individuelle, et ils sont là aussi pour concilier le « nous - autres » et le « moi-je ». D. Le BRETON (2007) précise alors ici que la ritualisation d'un événement ou d'une situation connaît maintes formes dans le contexte du monde contemporain où l'individu devient l'artisan du sens et des valeurs de son existence. C'est ainsi que l'individualisation démocratique de nos sociétés induit dans le même temps une individualisation du sens. Il est vrai que les étapes autrefois valorisées du passage à l'âge d'homme ont perdu leurs indices symboliques, et les cassures des instances traditionnelles de transmission (famille, école) induisent la nécessité intérieure de s'autoriser d'abord de soi à défaut d'une légitimité sociale pour s'affirmer dans son histoire propre. Le jeune devient dès lors, à défaut d'autorité sociale, l'auteur de lui-même et il est du coup dans un entre-deux ritualisé de façon informelle. D. Le

BRETON (2007) nous explique que leur souci n'est pas tant de trouver une place dans la société que de trouver un jour une place dans leur existence. Les ritualisations mises en place sont dès lors des tentatives de transformation de l'expérience et elles participent de la construction de soi. Si on se réfère aux prises de risque, la ritualisation opérée par le jeune à travers celles-ci essaie donc d'appriivoiser le chaos des émotions, de la souffrance et de la désorientation de soi. Finalement, d'après l'auteur, les rites intimes de conjuration de la souffrance s'imposent là où les solutions proposées par les institutions sociales sont défailtantes ; l'existence est ici livrée à une expérience qui institue par elle-même.

Selon **E. ERIKSON** (1972), entre les rites socialement institués et consensuels des sociétés traditionnelles et les épreuves personnelles que s'imposent des jeunes isolés et mal dans leur peau, existe une forme intermédiaire, à la fois organisée et collective, mais qui est en opposition à la société, sous la forme de la revendication d'une « identité négative ». Cela fait référence à l'intronisation dans le groupe de pairs, ou encore aux conduites à risque qui sont solitaires et qui s'imposent dans un contexte de déliaison sociale, réelle ou vécue comme telle. Sous nos yeux émergent alors de nouveaux rites de passage, individuels, largement répandus, mais ils n'incarnent plus la scansion socialement ritualisée du passage de l'adolescence à l'âge d'homme ; ils marquent plutôt l'accès à une signification. L'acte singulier contient potentiellement une révélation possible d'identité, mais il est une réponse douloureuse et intime aux failles culturelles et sociales selon D. Le BRETON (2007). Il pense même que dans nos sociétés, le rite individuel de passage est une réplique douloureuse à l'exclusion du sens : naître ou grandir ne suffisant plus à donner de plein droit une place à l'intérieur du lien social, il faut conquérir son droit à exister, et la mise à l'épreuve de soi est par exemple ici, sur un mode individuel, l'une des formes de cristallisation moderne de l'identité. Nombre de prises de risque donnent enfin l'impression de vivre par le contact qu'elles suscitent avec le monde, les sensations provoquées, la jubilation éprouvée et l'estime de soi qu'elles mobilisent.

Après avoir évoqué, dans ce chapitre consacré aux mécanismes psychiques qui peuvent être potentiellement à l'origine de manifestations violentes chez les jeunes issus de populations migrantes, les processus psychologiques de l'adolescence ainsi que les rites intimes d'institution de soi, nous allons nous consacrer à l'étude de la négativité et du masochisme dans leurs rapports avec les expressions comportementales violentes des jeunes adolescents contemporains.

3) Négativité, masochisme et fantasmes sadomasochistes :

Nous allons nous appuyer ici sur un ouvrage de **François MARTY** (2002) qui rassemble plusieurs contributions sur le thème de la place et du rôle que joue le narcissisme dans le processus d'adolescence et, plus particulièrement, dans la problématique oedipienne pubertaire. La plupart des auteurs d'ailleurs ne manquent pas de souligner l'importance de la fragilité narcissique que provoque l'entrée en adolescence, mettant ainsi en évidence, d'une part, la violence de cette effraction dans la vie psychique du sujet, et, d'autre part, l'affaiblissement du règne narcissique face à ces nouveaux attaquants que sont les forces pubertaires. L'oscillation entre les deux registres du narcissique et de l'objectal au moment de l'adolescence tient en fait de la transaction, au sens où le sujet transige, fait des concessions, s'accommode de la nouveauté dans de petits (ou grands) arrangements avec lui-même et avec l'autre. La transaction narcissique nous explique François MARTY (2002) désigne ici à la fois le passage obligé par le narcissisme pour accéder au phallique, puis au génital et, à la fois, toutes les tergiversations du sujet adolescent engagé dans le travail du sexuel en soi. Le sujet hésite entre ces deux polarités narcissiques et oedipiennes, négocie avec le nécessaire changement que subit l'investissement narcissique pour réussir son entrée en adolescence. Dès lors, de nombreuses formes de la psychopathologie des adolescents selon l'auteur portent la trace du délicat travail de ces transformations du narcissisme, mais comme le souligne F. MARTY (2002) elles en portent la trace mais pas la clef, celle-ci n'étant forgée que dans l'unique, dans le creuset de l'histoire individuelle et parentale de chacun. C'est bien au repérage et à la mise en sens de cette trace (et de toutes les autres) qu'il nous faut donc s'attacher dans le cadre de cette recherche.

François MARTY (2002) évoque parmi les modalités ou encore les échecs des transactions narcissiques à l'adolescence les positions et les conduites auto - sacrificielles, le masochisme, le sadisme (voire l'auto-sadisme), le recours à l'acte et la relation fraternelle. Cette dernière s'avère nécessaire pour parvenir au processus de subjectivation et, dans la perspective où se comparent processus d'adolescence et relation fraternelle, la négociation narcissique va conduire vers l'identification. Réussir ou bien échouer dans cette transaction narcissique semble être d'après l'auteur l'alternative commune aux adolescents qui se présentent aux portes du pubertaire. La négociation narcissique, nécessaire pour réussir le franchissement du seuil pubertaire, est liée à l'accès à la génitalisation du corps et de la psyché. L'échec de la transaction d'après l'auteur est à l'œuvre dans les pathologies dites « limites » ou bien encore dans la violence agie. Et dans ce cas, il s'agit d'une atteinte narcissique dont le sujet va

chercher à se défendre grâce à un retournement pulsionnel de la passivité en activité, et ce en ayant recours à l'identification projective. L'un des facteurs nécessaires à la négociation moïque ou bien à la transaction narcissique manque : le soutien narcissique parental. L'auteur précise que les échecs de la transaction narcissique en forme d'impasses s'entendent à partir de cristallisations, notamment celles des résistances qu'oppose le narcissisme à l'investissement de l'objet. Ces résistances et ces cristallisations affluent d'ailleurs dans l'espace groupal où elles s'expriment, en attente de déchiffrement, au travers des fantasmes. Les groupes d'adolescents sont traversés par une activité fantasmatique particulièrement riche et les désirs de toute puissance qui s'y manifestent se heurtent à leur impossible assouvissement, du coup selon l'auteur l'excitation qu'ils génèrent conduit à la recherche d'une punition dans la relation sado – masochiste, (le sadisme étant du côté de l'adulte et le masochisme du côté de l'adolescent). Le groupe est bien alors le lieu privilégié où se travaille la question de l'identification (aux pairs), mais aussi celle de la différenciation. Nous verrons plus loin que cet espace permet de négocier une régression narcissique groupale avant d'évoluer vers une nouvelle différenciation individuelle. François MARTY (2002) explique que la transaction narcissique constitue un des chemins qu'emprunte l'adolescent pour aller vers une réappropriation subjective d'un vécu souvent dépersonnalisant, (du fait de l'effraction pubertaire), et que cette réappropriation est aussi expérience subjectivante. Grâce au retournement passif/actif, le couple masochisme/sadisme apparaît comme une figure de ce retournement pulsionnel à l'adolescence. De plus, on peut retenir dans les propos de l'auteur que la constitution du moi-peau est bien l'une des conditions du double passage du narcissisme primaire au narcissisme secondaire ainsi que du masochisme primaire au masochisme secondaire. Le moi-peau (ou bien les enveloppes que constituent les groupes) se développe sur le versant narcissique : le fantasme d'une peau originaire se transforme en fantasme secondaire d'une peau invulnérable. L'auteur nous explique que l'issue de cette relation originaire, fusionnelle, réside dans le passage par le fantasme d'auto – engendrement, générant initialement une régression narcissique groupale pour opérer, secondairement, une différenciation : c'est le passage de l'indifférenciation narcissique et groupale à la constitution d'un espace psychique, distingué de celui des autres.

a) Négativité et masochisme à l'adolescence :

Nous pouvons reprendre ici le texte de **François RICHARD** (2002) dans lequel l'auteur tient à resituer la problématique du développement par rapport à l'ensemble moi idéal / idéal du moi / surmoi. La subjectivation correspondrait alors au passage d'une prédominance du moi idéal (soit de l'omnipotence narcissique) à son effacement au profit d'un idéal du moi de plus

en plus impersonnel et surmoïque. De plus, il nous reprecise que le surmoi de l'enfant ne s'edifie pas en fait d'après le modèle des parents mais bien d'après le surmoi parental, autrement dit il inscrit le sujet dans une transmission intergénérationnelle de la tradition. Ensuite il est intériorisé par l'enfant à l'occasion des punitions, (en particulier celle qui consisterait à lui retirer l'amour qu'on lui porte). Toutefois, la menace de priver l'enfant d'amour l'introduit à un sentiment de dépendance radical, si bien que le refus de la dépendance si actif à l'adolescence peut être interprété comme un évitement des exigences surmoïques. D'autre part, l'insécurité qui découle d'un contexte socioculturel en crise et en mutation fragilise du coup la référence à la tradition et délégitime l'autorité parentale. François RICHARD (2002) en déduit alors que la dépendance envers le surmoi peut induire des conduites masochistes réactionnelles, où la subjectivité trouve à satisfaire son besoin légitime d'autonomie en retournant ce qui est subi en destin voulu. C'est à ce niveau-là qu'il est intéressant de faire une analogie avec ce que décrit **Jean BERGERET** (1985) à propos des adultes «cas limites» qu'on peut décrire comme des adolescents attardés selon F. RICHARD (2002). Il s'agit en fait plus que d'une ressemblance dès lors que la prégnance de l'angoisse, l'importance de la dépression, la prévalence du passage à l'acte, la fréquence des tentatives de suicide, l'adhérence à des conduites toxicomaniaques sont imputables à un trouble commun situé entre processus d'adolescence réussi et psychose. L'état limite de l'adulte s'inscrit en effet dans la continuité des avatars et de l'échec de l'élaboration (et du surmontement) du complexe d'Œdipe à l'adolescence, ce qui a fait dire à Jean BERGERET (1985) que l'adolescence constituait le seul moment historique et psychogénétique de passage possible entre les lignées structurelles névrotique et psychotique.

A l'adolescence, d'après F. RICHARD (2002), une bonne tenue du moi quant au « symbole » est requise, à défaut de quoi la position génitale en cours d'acquisition s'effondre et le sujet bascule vers l'autodestruction psychotique, ce qu'il peut contenir toutefois par une intrication entre le symbolique et la pulsion de mort, (l'esthétique anorexique en est un parfait exemple). A côté de cela, la négation conjoint les deux aspects opposés d'une destructivité jouissive et d'une symbolisation nécessaire à l'indépendance du moi, en ce qu'elle est expulsion du « mauvais » vers le dehors, ce qui rétablit une absence de déplaisir dans le dedans mais cela au risque d'un désinvestissement et d'une désobjectalisation. Il est intéressant de noter à propos de la négation que celle-ci selon F. RICHARD (2002) peut être envisagée à partir de son mode le plus secondarisé et conscient, à savoir celui de la dénégation obsessionnelle. Ce mode secondarisé permet au sujet de prendre connaissance du refoulé sans accéder cependant

à une acceptation du refoulé, parce que la fonction intellectuelle se sépare ici du processus affectif d'après l'auteur de sorte que persiste ce qui est essentiel dans le refoulement.

b) conduites masochistes et fantasmes sadomasochistes à l'adolescence :

Pour reprendre François RICHARD (2002), certaines conduites adolescentes seraient des substituts disqualifiés de l'initiation traditionnelle mais, d'une façon plus générale, de nombreux comportements adolescents, pas nécessairement pathologiques, traduisent en fait une recherche avec l'altérité et l'inconnu. Selon l'auteur, la perte des identifications habituelles introduit à une re-identification à l'archaïque où il est difficile de faire la part de l'utile réappropriation des fondements de toute identité et de la dépersonnalisation névrotique, voire même d'un trouble profond de l'identité. C'est bien ici que doivent être distinguées la pathologie individuelle et la dimension initiatique, même si ces deux dimensions sont souvent intriquées à l'adolescence. Ainsi, les parcours individuels à visée initiatique des adolescents d'aujourd'hui sont parsemés de dé-symbolisations et parviennent difficilement à être réintégrés dans la dimension d'un récit mythique, surtout que dans la seule légende qui vaille semble parfois à l'adolescence reclus dans son trouble psychique l'affirmation au présent « contre tout et tous » de son « Je ». Dès lors, plus qu'il ne passe à l'acte l'adolescent y recourt et, paradoxalement, ce recours, assimilable à une défense par la fuite en avant en un geste expulseur du danger de se laisser glisser vers un monde intérieur où affleure l'archaïque, est aussi un retour en arrière. F. RICHARD (2002) explique à ce niveau là que la pulsion de mort se voit contenue dans des psychodrames sauvages, individuels ou collectifs, des psychodrames qui cherchent à reconstruire en scénarii oedipiens ce qui a été originairement passivement reçu comme obscénité et violence des imagos parentales et du monde des adultes. La fréquente dimension groupale majeure du coup un déferlement de représentations, d'expressions et de comportements dont la crudité traduit en fait autant une peur des pulsions qu'une défaillance du refoulement.

En se démarquant de l'analyse de François RICHARD (2002), on peut se plonger sur un texte de **Jean-Bernard CHAPELIER** et **Catherine MATHA** (2002) qui nous rappellent que les conduites agressives et auto-agressives font partie des comportements dits de « l'agir » caractéristiques de l'adolescence, et qu'ils sont le plus souvent interprétés de deux façons complémentaires : d'une part, comme le besoin de reprendre un rôle actif dans la maîtrise de leur corps et de l'objet (et ce alors que les adolescents doivent subir corporellement les changements de la puberté), et d'autre part, comme une défense contre les tensions internes insupportables (liées à l'excitation ou bien à la dépression par exemple). Les auteurs mettent ces affirmations en lien avec les propos de **Philippe JEAMMET** (1985) qui défend l'idée

selon laquelle le masochisme est au départ un moyen de maîtriser une menace identitaire et une menace de dissolution du moi, et ce par le pouvoir d'emprise que procure à ce moi fragilisé sa capacité de reprendre un rôle actif et une maîtrise sur l'environnement par le recours toujours possible donc à la douleur. Quant au besoin de punition selon les auteurs, il doit être mis en lien avec la rigidification du surmoi (le plus souvent externalisé) qui répond en fait à toutes les exigences pulsionnelles accrues, ainsi qu'à la reviviscence de la problématique oedipienne. Le sadomasochisme à l'adolescence n'est pas seulement un comportement défensif, il est aussi en lien avec des fantasmes issus sans doute des transformations internes constitutives du processus d'adolescence. La haine et le masochisme, comme ont pu le voir les auteurs, viennent renforcer le narcissisme et l'individuation, le tout en introduisant un réaménagement instanciel, mais surtout en redéfinissant la place du surmoi. Dès lors, cette conception du masochisme érogène primaire rend compte de l'appel pathétique de l'adolescent quand il se sent submergé par l'excitation et/ou quand son narcissisme vacille. Ici, pour que le masochisme ne devienne pas mortifère, il y a le sadisme qui par sa forme projective va re-instituer l'objet et limiter alors le masochisme mortifère. Par contre, quand les défenses névrotiques de l'adolescent ne suffisent plus à lui rendre supportable la culpabilité, engendrée par la sévérité excessive du surmoi, il fait appel à des réactions masochistes passagères de la catégorie du masochisme moral qui va s'exprimer dans la relation aux objets. Chez l'adolescent, l'opposition violente aux adultes selon les auteurs cherche souvent la punition avec une re-sexualisation de la relation oedipienne (de façon inconsciente et détournée), la punition venant réduire la tension insupportable entre le surmoi et le moi. La culpabilité, l'autopunition et le masochisme travaillent finalement de concert pour réduire les tensions psychiques internes, mais seul le masochisme va pouvoir transformer la douleur désagréable qui en résulte (encouragé cependant dans son action par la re-sexualisation du lien oedipien) : cette transformation entre douleur et plaisir renvoie bien du coup au masochisme érogène.

L'adolescent est donc confronté à un réaménagement des fantasmes originaux remaniés par la puberté. Ainsi le fantasme de scène primitive est remplacé selon les auteurs par la scène pubertaire qui est une scène sadomasochiste, mais la proximité incestueuse renforce le surmoi et la solution masochiste ne suffit pas à effacer cette scène primitive insupportable. Si l'adolescent veut échapper à des « agir » autodestructeurs, il est du coup obligé de rechercher d'autres solutions. Jean-Bernard CHAPELIER (2000) a démontré dans un autre texte que l'adolescent ne pouvait se représenter, sans danger potentiel, dans une scène sexuelle homo – générationnelle seulement s'il fantasmaient une scène d'auto engendrement, cette solution lui

permettant d'échapper à la passivité masochiste. C'est donc bien ce changement qui fait éclater la position de la famille infantile interne d'après les auteurs, une famille infantile interne qui n'est alors plus un groupe d'étayage (car devenu dangereux du point de vue oedipien), ce qui demande un recours au groupe social ou mieux, et à titre transitoire, à un groupe de pairs plus adapté aux besoins de l'adolescent. On peut rappeler ici que la théorisation de **Didier ANZIEU** (1995) concernant la fonction de la peau est venue compléter la théorie sur le masochisme notamment. Si ce masochisme contribue avec la haine à séparer le dehors (la réalité) du dedans (le monde interne), la constitution du moi-peau était pour **Didier ANZIEU** (1995) une des conditions du « double passage du narcissisme primaire au narcissisme secondaire et du masochisme primaire au masochisme secondaire ». Car selon lui l'individu passe du masochisme primaire au masochisme secondaire en faisant un détour par l'objet : les projections, les introjections, les identifications, etc. Il faut donc que l'objet soit constitué à l'extérieur de la personne.

En conclusion de leur article, les auteurs précisent que l'adolescence sollicite les différents niveaux du masochisme : pulsionnel (l'intrication), narcissique (la haine), oedipien (le masochisme moral) et féminin (la passivité face à la scène primitive). Les différents types de masochisme sont fortement intriqués dans la clinique. Ainsi, chez l'adolescent, la haine et le masochisme érogène sont nécessaires à la sauvegarde narcissique. En effet, la poussée libidinale et les changements d'objets (externes et internes) augmentent la menace de désintrication pulsionnelle ; la haine et la poussée libidinale rigidifient le surmoi qui suscite le masochisme moral, qui dans le même temps re-sexualise la problématique oedipienne renvoyant à la scène primitive et la position passive du masochisme féminin. Suite à ces propos concernant la négativité, le masochisme et les fantasmes sadomasochistes à l'adolescence, nous pouvons aborder le concept d'agressivité à l'adolescence et voir ce qui en découle dans le cadre de cette recherche.

4) Agressivité et violence à l'adolescence :

Le concept d'agressivité, comme celui de la violence, est porteur d'une double signification nous explique **Pierre FERRARI** (2000) dans ses écrits. L'agressivité pourrait alors se définir comme une force pulsionnelle dont l'existence pourrait être postulée au sein de chaque individu et dont la visée pourrait en théorie être double. D'une part, il s'agirait d'exercer sur l'objet une emprise dans le but de le contraindre ou de le posséder, d'autre part il s'agirait d'exercer sur l'objet ainsi prisonnier de cette emprise relationnelle, nuisance, humiliation,

voire destruction. L'agressivité n'était dans la théorie de Sigmund FREUD (1923) qu'une des manifestations parmi d'autres d'une pulsion plus générale qu'il a dénommée la pulsion de mort, elle en est la partie qui se détourne de l'intérieur du sujet pour exercer son action sur le monde externe : c'est alors qu'elle peut devenir agression et destruction de l'objet, (alors que la pulsion de mort opère silencieusement à l'intérieur de l'organisme). Pierre FERRARI (2000) précise que l'agressivité n'est pas normalement livrée à elle-même, déconnectée et sans lien, mais qu'au contraire elle est au service de la pulsion sexuelle, unie et liée à elle. C'est leur union qui d'ailleurs commandera le destin de la violence au sein de chaque individu mais qui aussi ordonnera, du moins en partie, le développement mais aussi l'épanouissement de la sexualité. On peut faire ici le lien avec un essai de **Mélanie KLEIN** (1990) dans lequel elle a beaucoup insisté sur la présence précoce chez le petit enfant des manifestations de cette pulsion et de ses représentants, à savoir les fantasmes de destruction. Elle accorde en effet une place importante à une destructivité non liée (haine et envie) dont la genèse est l'expression des premières manifestations psychotiques de l'enfant. Dans cet essai, M. KLEIN (1990) admet que le moi existe et fonctionne dès la naissance, en assumant une tâche importante, celle de se défendre contre l'angoisse suscitée tant par la lutte intérieure que par les facteurs externes. Elle explique que le moi est à l'origine de nombreux processus parmi lesquels il convient de retenir l'introjection, la projection, le clivage ou encore l'identification aux parents ; il est intéressant de retenir aussi dans ses propos que le processus de clivage va se modifier tant dans sa forme que dans son contenu au cours du développement, mais d'une certaine façon il ne sera jamais définitivement abandonné. Elle pense d'ailleurs même que les pulsions destructrices omnipotentes, l'angoisse de persécution et le clivage prédominant au cours des trois ou quatre premiers mois de la vie, (c'est ce qu'elle a décrit sous le nom de « position paranoïde-schizoïde »). Ces conceptions font dire à Pierre FERRARI (2000) que la violence et l'agressivité ne sont donc pas simplement des avatars ou bien des anecdotes plus ou moins malheureuses de la vie personnelle ou individuelle. Ce sont des composantes essentielles de la vie psychique de chacun, des dimensions incontournables de la vie pulsionnelle individuelle : il y a le désir de maîtrise et d'emprise sur autrui qui converge avec le plaisir qui s'attache à ce désir de contraindre et de dominer, voire parfois même avec celui de faire souffrir. Mais violence et agressivité sont également omniprésentes dans la vie sociale où elles apparaissent parfois comme la seule force régissant les rapports entre groupes sociaux et entre peuple. Dans un de ses écrits Sigmund FREUD (1925) rattachait cette violence sociale qui régule les relations entre individus au sein des groupes sociaux au mythe de la horde primitive, à la violence brutale et massive du père primitif censé s'approprier toutes les

femmes de la horde, chassant, castrant et tuant ses propres fils devenus des rivaux. En retour à cette violence du père primitif, c'est la violence des frères associés pour se débarrasser du père despote. Divers mécanismes sont destinés à atténuer la violence sociale selon S. FREUD (1923) qui cite le totémisme, l'exogamie, l'interdit du meurtre mais aussi l'organisation sacrificielle : soit le meurtre d'une victime émissaire permettant aux membres du groupe de faire régner entre eux une relative harmonie par le sacrifice expiatoire de la victime émissaire. Ainsi, violence et destructivité ont un double statut selon Pierre FERRARI (2000), un statut interne (avec une action au niveau pulsionnel en chacun) et un statut externe (dans le champ des relations interindividuelles et sociales). Du coup, si on revient à l'adolescence, même s'il n'est pas violent dans ses actes, l'adolescent éprouve souvent une grande violence à l'intérieur de lui-même et autour de lui. En lui d'abord selon l'auteur, à savoir que ses pulsions, ses désirs, ses affects sont emprunts bien souvent d'une intensité telle qu'ils peuvent être vécus dans une atmosphère de violence, mais aussi autour de lui car le monde externe peut être vécu comme porteur d'une grande violence, de par ses exigences, de par ses règles, de par ses contraintes mais aussi de par toutes les productions médiatiques qu'il véhicule. P. FERRARI (2000) pense que le fait d'être au sein de cette atmosphère violente peut aider à comprendre les passages à l'acte, les agir violents et destructeurs qui parfois émaillent l'histoire biographique de certains adolescents.

Ensuite Pierre FERRARI (2000) évoque la violence liée au sentiment de dé-subjection. C'est en fait le sentiment de ne pas être reconnu comme un sujet, il y a alors une menace sur l'identité et sur le narcissisme du sujet (que cette menace soit objective ou purement fantasmatique). La violence est ici déclenchée spécifiquement par cette menace sur le sujet, elle est du coup directement en rapport avec les attitudes et les réponses de l'entourage. L'auteur poursuit en nous expliquant que la violence peut avoir une visée désobjectalisante, du coup, elle pousse au désinvestissement de l'objet, dépouille celui-ci de sa qualité humaine unique et peut même amener à la déshumanisation chosifiante d'autrui. Cela se retrouve d'ailleurs potentiellement dans les groupes en s'appuyant sur des idéaux collectifs, cet appui a pour conséquence de faire disparaître la culpabilité individuelle dans l'exercice de la violence. Celle-ci vise avant tout (dans ce cas de figure selon l'auteur) l'affirmation d'un moi individuel intégré le plus souvent à un moi collectif.

Pour terminer avec P. FERRARI (2000), nous pouvons retenir de son texte qu'une autre caractéristique de la violence humaine est sa capacité à se retourner vers le sujet en conduite autodestructrice. Ce comportement masochique autodestructeur a été en partie décrit dans ce travail (un peu plus haut) lorsque nous avons parlé des conduites masochistes à l'adolescence.

L'auteur précise que ce retournement masochique autodestructeur peut être soit silencieux (comme dans certaines affections psychosomatiques ou certaines maladies), soit spectaculaire ou même rageur (comme lorsque la rage narcissique prend comme objet le corps de l'adolescent). Nous prendrons quelques instants au cours de ce travail, lors du troisième chapitre de la présente partie, pour nous arrêter sur des expressions symptomatiques de la violence à l'adolescence. P. FERRARI (2000) postule toutefois que lorsque la rage narcissique prend comme objet le corps de l'adolescent, le corps est vécu comme contenant toute une série de choses dangereuses (c'est le mauvais objet primaire). C'est donc le contenant qui est atteint mais c'est le contenu qui est visé : l'angoisse, la sexualité dont le corps vient justement rappeler les marques, l'image intériorisée des parents et le système conflictuel organisé autour d'elle font partie de ce contenu visé. On sait d'après l'auteur que l'adolescence est la période où peut se négocier la dépendance aux objets, notamment parentaux. C'est bien la qualité des liens précoces aux objets parentaux qui permet une intériorisation de ceux-ci, les objets parentaux intériorisés participent à la possible constitution du soi et du monde intérieur. Cette intériorisation de l'objet, cette intégration du lien à l'objet dans le moi va atténuer, chez l'enfant puis chez l'adolescent, sa dépendance à la présence des objets du monde externe. Toutefois, chez certains adolescents, cette organisation du monde interne avec des imagos parentales différenciées ne peut se faire, l'adolescent reste alors dépendant de la présence de l'objet externe : cet état de dépendance est potentiellement générateur de violence. En effet, la dépendance à l'objet externe est vécue comme une violence faite au sujet qui en retour, par sa propre violence, tente de maîtriser une situation vécue comme dangereuse.

Dans ce parcours Pierre FERRARI (2000) ne néglige pas le rôle de la violence extérieure, la violence sociale politique, criminelle ou idéologique, dans le déclenchement de la violence individuelle, mais selon lui cette violence sociale agit en affaiblissant l'établissement des liens sociaux interhumains qui permettent normalement dans l'enfance puis dans l'adolescence que l'agressivité se mette au service des pulsions d'amour. C'est en fonction de ce qui vient d'être dit que nous pouvons reprendre des propos de **Jacques SCHIAVINATO** (1991). En effet selon lui, la violence dans les groupes de pairs est identitaire, il y a donc une dé-subjectivation de l'autre qui est vu comme une menace potentielle, (alors que l'agressivité suppose la reconnaissance de l'autre). Dans ce contexte là selon l'auteur, les adolescents sont très attachés au perceptif, et la dimension du regard est très importante. De plus, le temps de l'adolescence s'est considérablement allongé et ce n'est alors pas sans incidences, avec des bouleversements psychiques nombreux qui en découlent tels que les bouleversements

narcissiques, identitaires ou encore de personnalité. Si on reprend les propos de Didier ANZIEU (1995), on peut faire le lien avec les concepts d'espace psychique groupal ou d'espace psychique individualisé, dans lesquels on peut opposer le « dedans » et le « dehors », l'interne de l'externe et proposer l'hypothèse de l'existence d'un « moi – peau percé » chez les adolescents contemporains violents, chez qui le trop plein d'excitations peut entraîner des réactions violentes car ils peuvent alors avoir un sentiment de menace sur le moi, d'où le recours au masochisme pour préserver le lien ou bien maintenir la relation.

Pour clore ce chapitre consacré à la violence et à l'agressivité à l'adolescence, nous nous appuyons sur un article de Jacques SCHIAVINATO (2000) dans lequel il retient certains concepts énoncés par Philippe JEAMMET (1997) qui distingue nettement l'agressivité et la violence. Pour lui, l'agressivité, qu'elle soit agie ou limitée aux fantasmes d'agression, concerne l'objet, que l'attaque le vise directement ou bien soit réfléchie sur le sujet lui-même. La violence quant à elle aurait pour visée non plus l'attaque mais la destruction du lien avec l'objet ainsi que la négociation de la dimension subjective de l'autre. Dans cet ordre d'idées, l'agressivité témoigne d'un lien, et dans une certaine mesure le préserve ; elle s'inscrit dans un travail de liaison parce qu'elle est, selon l'auteur, intriquée dans les deux pulsions de vie et de mort. Mais la violence au contraire traduit un moment de désobjectivation, c'est-à-dire un moment de perte de lien avec l'objet dans une perspective de restauration et de protection de l'identité du sujet. On retrouve selon l'auteur le « ou lui ou moi » décrit par Jean BERGERET (1994), qui traduit : « il faut que je te fasse disparaître pour exister car ta présence menace mon identité ». Ce qui est donc susceptible de déclencher la violence, c'est la menace sur l'identité, qu'elle soit objective ou purement fantasmatique. Dès lors, à partir du moment où le territoire personnel, l'image de soi et l'identité sont vécus comme menacés et où le narcissisme subit une effraction, apparaît la réponse violente destructrice, en miroir de la menace par le sujet. J. SCHIAVINATO (2000) nous rappelle dans cet article que la psychanalyse nous montre que l'histoire de la personnalité de l'individu semble toujours prise dans ce dilemme qui veut que pour être soi-même, il faut à la fois se nourrir des autres et dans le même temps s'en différencier. Nous reviendrons sur ces propos dans le deuxième chapitre de la deuxième partie qui sera consacré au psychisme des orientaux, vis-à-vis duquel il nous faudra tenir compte de ce concept fort de l'histoire de la personnalité. Toujours est-il que cette contradiction selon l'auteur, qu'on peut même qualifier de situation paradoxale, est particulièrement présente dans le fonctionnement psychique de l'adolescent qui est pris entre deux mouvements : l'un régressif consistant à ne pas quitter l'état d'enfant et de dépendance aux parents, l'autre progressif consistant à s'en dégager pour aborder la phase d'individuation

qui met l'accent sur la création de l'individualité de la personne, avec l'acquisition de la capacité de prendre la responsabilité de ses pensées, de ses dires et de ses actions. Toutefois, cette tension dialectique entre progression et régression entraîne un état de fragilité plus ou moins supportable. Pour finir avec cet article, celui-ci nous rappelle que l'adolescent se trouve dans une situation passive vis-à-vis des transformations de son corps, de ses attentes à l'égard des adultes et des différentes pressions internes et externes auxquelles il est soumis. Il a alors recours au renversement de la passivité en activité dans des passages à l'acte agressifs. Il en résulte en fait une fragilité du Moi qui précipite l'adolescent dans des phases de dépression, avec un vécu profond de mésestime de soi qui ne peut s'avouer comme tel, et dont la contrepartie peut être la surestimation de soi et l'idéalisation excessive. Il sera là aussi très opportun pour nous de revenir à ces propos lors du troisième chapitre de la deuxième partie de cette recherche qui sera consacré aux concepts de l'estime de soi et du passage à l'acte, (selon les approches américaine et anglaise). Toutefois, retenons ici que l'adolescent va chercher du coup à mettre à distance par tous les moyens l'angoisse résultant de tous ces réaménagements internes qui fragilisent son identité.

5) Le lien groupal et le fantasme d'auto - engendrement :

En s'appuyant sur un article de **Jean-Bernard CHAPELIER** (2000), nous admettrons avec les historiens de l'adolescence que d'un côté l'adolescent en groupe dérange et inquiète, et dans le même temps, le groupe d'adolescents est présenté comme une nécessité incontournable. Les observations et les études issues des travaux des sociologues, des ethnologues, des psychologues et des psychanalystes nous dit l'auteur montrent que de façon presque universelle, les adolescents, à un moment ou à un autre, se détournent du groupe familial pour participer à des groupes particuliers. On parle de groupe d'appartenance, qu'on dénomme aussi « groupe de pairs », et ceux-ci sont soit naturels, soit spontanés, ou encore structurés socialement. Bien des constatations ont alors montré que l'adolescent a besoin de s'appuyer sur cet espace médiateur identificatoire utilisé de façon transversale et non plus trans-générationnelle. Ce passage du groupe famille au groupe social est également soutenu par la nécessité de transmuier les incapacités oedipiennes en interdit de l'inceste. Cet article présente les groupes d'adolescents comme un espace potentiel d'étayage du processus d'adolescence et au-delà, comme constitutif de la socialité. Selon l'auteur, si on veut comprendre les processus à partir du monde psychique interne et non seulement comme une problématique sociologique ou psychosociologique, il nous faut faire appel aux liens internes

qui s'extériorisent sous la forme particulière des liens intersubjectifs qui s'établissent dans les groupes d'adolescents. Ce sont là les concepts de groupalité et de groupes internes qui sembleraient selon l'auteur le mieux rendre compte de cette particularité dans un cadre thérapeutique, même si la clinique des groupes peut amener à les reconsidérer. Du coup, si on se réfère à **René KAËS** (1999), la groupalité et les groupes internes, ce sont des formations intrapsychiques dotées d'une structure et de fonctions de liaison entre les pulsions, les objets, les représentations et les instances de l'appareil psychique, dans la mesure où ils forment un système de relations qui lient leurs éléments constitutifs les uns aux autres. Selon cette conception, la groupalité psychique est une organisation spécifique de la matière psychique et elle a une consistance comme formation de l'Inconscient. Si on revient maintenant à un cadre plus clinique, on y utilise plus facilement un modèle causal en référence à une chronologie et à une histoire qui seraient les seuls éléments structurants du symptôme et de la personnalité. La « crise » ne serait alors qu'un phénomène « privé » qui ne pourrait se référer qu'à l'histoire de l'adolescent. A l'opposé, le théoricien de l'adolescence aborde cette problématique sous un angle plus structural et/ou transformationnel car ce dégagement de l'histoire comme étant le seul facteur de subjectivation lui permet d'ouvrir des perspectives sur la compréhension du monde interne de l'adolescent. Jean-Bernard CHAPELIER (2000) dans son article a proposé, au plus près de la clinique, l'hypothèse générale que l'enfant utilise une groupalité interne construite autour du groupe familial alors que l'adolescent doit réorganiser cette groupalité en renforçant le pôle fantasmatique des groupes internes d'un côté et en y intégrant des formes plus sociales de l'autre. Ainsi, comme nous le dit l'auteur, l'adolescent est confronté à un réaménagement nécessaire de ses groupes internes, à partir des fantasmes originaires remaniés par la puberté, et en particulier le fantasme de scène primitive décalée par la scène pubertaire (scène où l'adolescent prend une part active) qui sera remplacé par une scène sexuelle homogénéisationnelle avec un passage transitoire par le fantasme d'auto – engendrement. Du coup, ce changement fait éclater la position de la famille infantile qui n'est plus un groupe d'étayage et demande un recours au groupe social ou mieux et à titre transitoire, à un groupe de pairs plus adapté aux besoins de l'adolescent car façonné par les groupes internes mis en commun puis partagé comme groupe social particulier. Il y a selon Jean-Bernard CHAPELIER (2000) dans cette transformation interne un des moteurs du passage de la dépendance familiale à la filiation (soit la reconnaissance de la famille transgénérationnelle) et à l'affiliation (soit la reconnaissance de l'appartenance à un groupe social). Le fantasme d'auto-engendrement, incluant le cannibalisme, [c'est un mouvement violent d'incorporation orale d'un des deux parents, le plus souvent celui du même sexe. Il peut être compris à l'adolescence comme un

refus du deuil parental face à une scène primitive blessante et insupportable, l'incorporation est alors utilisée comme un système défensif pour éviter le clivage et le deuil de la scène primitive], est d'après l'auteur cette matrice symbolique qui permet le passage de la groupalité de type familial à une groupalité plus sociétale réunissant plusieurs fonctions à l'adolescence. Ce fantasme répond à la question de l'apparition de la puberté, c'est-à-dire de la sexualité mature, qui s'installe sans aide extérieure, dans l'auto – engendrement. Dans cette perspective, ce fantasme donne un sens à l'origine de la sexualité adulte, la sexualité infantile étant du côté du fantasme de séduction.

Jean-Bernard CHAPELIER (2000) nous explique dans son écrit que la restauration narcissique et le réaménagement de l'Idéal du Moi sont deux éléments qui renvoient à l'importance des groupes de pairs pour les adolescents comme famille de remplacement ou comme médiateur identificatoire. On y observe souvent l'exclusion de l'adulte et un certain fonctionnement idéalisé et maniaque qui fait référence sans aucun doute à l'illusion groupale. On assiste à l'installation d'une pensée commune qui risque de voler en éclat si elle est attaquée de l'intérieur : il en résulte bien souvent une période persécutoire forte car le mauvais objet interne est projeté à l'extérieur. Le groupe est alors « originant, subjectivant et doté d'un esprit et d'un corps autonome », il devient potentiellement une totalité transcendante que **René KAËS** (1971) a d'ailleurs nommée Archigroupe. Dès lors projections, dénis et clivages sont mis en place pour structurer et sauvegarder la cohérence de l'appareil psychique groupal. Le groupe prend corps, il se trouve une identité et ce moment s'accompagne d'un repli narcissique intense comme a pu nous le démontrer René KAËS (1971). Jean-Bernard CHAPELIER (2000) soutient dans son écrit l'importance de l'illusion groupale et la nécessité d'un fonctionnement groupal en lieu et place de la famille à l'adolescence. L'adolescent en difficulté identificatoire peut être tenté de s'appuyer sur le groupe de frères, mais ce groupe de frères selon l'auteur peut se référer à différents modes de fonctionnement et s'y fixer dans une relation plus ou moins pathologique. A ce titre là, cette fratrie peut fonctionner sur les deux registres principaux de l'illusion groupale : la toute-puissance, soit paternelle, soit maternelle. En conclusion, les propos de Jean-Bernard CHAPELIER (2000) nous font admettre que même si la haine prend souvent la forme d'un contre-investissement, on peut admettre que c'est par la haine que le Moi se différencie du non-Moi. Il y a donc un lien entre haine et débordement pulsionnel (par excitation interne ou manque de contenance externe), ce qui génère une menace narcissique, et la haine est nécessaire à l'individuation. D'autre part, l'illusion groupale et le fantasme d'auto – engendrement qui lui est associé peuvent être dépassés quand l'adolescent accepte de rentrer dans une relation d'objet horizontale (et non

transgénérationnelle), c'est-à-dire quand l'adolescent peut accepter la relation amoureuse. A l'adolescence, on assiste donc à une série de déliaisons et en particulier entre les pulsions et les objets, autant du point de vue des investissements qu'au travers des identifications. C'est surtout la dissolution (partielle) des identifications secondaires qui fait régresser l'adolescent aux identifications primaires, le confrontant de nouveau aux problématiques de séparation, et de défusion. Le réaménagement pulsionnel (dû à la puberté) et les mécanismes de déliaison engendrent des craintes de désintringement pulsionnel. En réaction, l'adolescent peut se défendre par le clivage (issu de la phase schizoparanoïde), ou bien avoir recours à une réintringement pulsionnel par l'intermédiaire de la scène primitive (qui associe amour et agressivité). Le groupe est dans ce contexte là un environnement qui soutient le processus d'adolescence ; cela peut expliquer l'importance donnée aux groupes d'adolescents par les sociétés mais aussi par les adolescents eux-mêmes. Leur préférence semble se tourner vers les petits groupes fermés, ou en tout cas selon l'auteur vers les groupes indifférenciés (même âge, mêmes idéaux, refus des adultes, même habillement, même activité, etc.), dans lesquels s'expriment mieux les processus évoqués juste auparavant. Jean-Bernard CHAPELIER (2000) nous met en garde contre ces risques de fixation qui peuvent faire dégénérer les fonctions structurantes du groupe vers un fonctionnement potentiellement pathologique. Ces adolescents selon l'auteur peuvent dans certains contextes sociaux, en s'appuyant sur la toute-puissance de l'illusion groupale, partir en guerre contre la société, formant des groupes antisociaux quelquefois violents, n'acceptant que leurs règles internes. Ces groupes organisateurs de la délinquance proposent des étayages passagers séduisants pour les adolescents mal dans leur peau, mais ils ne permettent pas, contrairement à d'autres groupes, l'élaboration de la problématique adolescente. Ainsi, la quête affective qui génère une recherche compulsive de relations, pousse ces jeunes à s'associer sur le mode de l'illusion groupale qui est un des moyens d'éviter le travail de deuil nécessaire à l'adolescence. Malgré cela, pour entrer dans la filiation trans-générationnelle (soit pour passer du groupe familial primaire au groupe familial secondaire), l'adolescent doit se dégager de l'emprise oedipienne comme seul organisateur, il doit donc passer par un groupe d'appartenance, c'est-à-dire par l'affiliation à un groupe avant d'intégrer une relation amoureuse homo - générationnelle, seule condition nous dit l'auteur pour devenir « le père de son fils », c'est-à-dire entrer dans le processus transgénérationnel.

Selon **Laurent MUCCHIELI** (2002), lorsque des fragilités familiales et surtout la marginalisation scolaire affectent les jeunes, dans des quartiers populaires où la sociabilité juvénile est par ailleurs intense et ce dès l'enfance, la bande et ses normes «viriles» peuvent

offrir un refuge et un mode de revalorisation. En faisant preuve de courage physique, d'intelligence, (en « ayant du vice » comme disent les jeunes), en défiant les adultes, (surtout s'ils représentent des institutions), un adolescent peut se bâtir très rapidement une réputation et acquérir du respect parmi ses pairs. Selon l'orientation générale de la bande, la place du jeune dans sa dynamique interne et les relations de la bande avec son environnement, il s'engagera alors plus ou moins fortement dans des conduites rebelles et des pratiques très délinquantes. C'est cette logique interne des bandes, ce sont leurs valeurs viriles et les processus d'affirmation de soi par le défi et la surenchère, qui se trouve en cause dans beaucoup de manifestations soit violentes soit délinquantes. Bien souvent, les uns s'affirment comme dominants, les autres suivent pour montrer qu'ils en sont aussi capables et pour ne pas être exclus du groupe. Au cours des années 90, une tendance à « l'ethnisation » des rapports sociaux s'est beaucoup développée dans la société française. Ainsi, l'idée d'un lien entre délinquance et immigration s'est largement banalisée dans la politique et dans le champ intellectuel. De plus la stigmatisation des jeunes issus de l'immigration n'a cessé de s'amplifier, d'abord à travers le débat sur toutes les violences urbaines et sur celui de l'insécurité, puis à travers le thème des violences faites aux femmes et enfin, avec le thème du nouvel antisémitisme. Or d'après Laurent MUCCHIELI (2002), ces lectures globalisantes à la mode s'avèrent particulièrement réductrices et simplificatrices. Elles évacuent toutes les dimensions sociales et politiques des comportements, autant que toutes les problématiques individuelles ou encore toutes les spécificités régionales et/ou locales.

Suite à ces propos, il semble utile et pertinent de poursuivre notre théorisation avec un autre article relatif à des concepts qui pourraient s'avérer pertinents dans la compréhension des phénomènes violents à l'adolescence. Ces concepts concernent le transfert topique et le complexe de l'autre, des notions travaillées et développées par **Bernard DUEZ** (2000).

6) Obscénalité, transfert topique et complexe de l'autre :

a) l'Obscénalité :

Bernard DUEZ (2002) nous propose dans cet article de confronter les notions de l'obscénalité et du transfert topique à une psychopathologie de la vie quotidienne, lieu privilégié des manifestations des pathologies de l'adolescence, soit de les mettre à l'épreuve de notre clinique. La notion d'Obscénalité nous permet de prendre la mesure d'un arrière-plan structurel et silencieux du sujet d'après l'auteur, un arrière-plan nécessaire à la compréhension tant des manifestations adolescentes que de la compréhension des pathologies limites. Les

manifestations normales ou pathologiques de l'Obscénalité se traduisent toujours par le fait que toute une mise en scène est actualisée par le sujet. Bernard DUEZ (2002) entend par Obscénalité l'ensemble figural qui sous-tend le vécu intime dans lequel le sujet vit, le groupe où il naît, le groupe où il vit, comme topique psychique, comme scène destinée à transférer immédiatement ses différents conflits psychiques. Du coup, l'Obscénalité serait la forme résultante de la rencontre entre la dissociation dans laquelle son immaturité corporelle condamne l'*enfant* et la polysémie, la polyphonie groupale qui l'entourent et d'où émergent des pôles d'attachement, des pôles excitants.

L'agir ou le passage à l'acte langagier de l'adolescent face à tous les familiers provoque un effet d'obscénalisation de la scène au cœur de la scène familiale. Il annonce qu'il devient lui-même un lieu subjectif d'où peut s'énoncer une interprétation qui modifie les pactes, contrats et alliances qui structurent imaginativement et symboliquement la scène familiale. La notion d'Obscénalité est une relation figurale qui structure un fond très archaïque, celui de l'ambiguïté, l'ambiguïté qui serait un vécu dans lequel le sujet serait incapable de différencier ce qui relève de lui-même et ce qui relève de l'autre. Le sujet ne parviendrait donc pas à percevoir les pôles de la conflictualité : Moi et non Moi, Soi et non Soi, l'autre, etc. L'ambiguïté est alors un type particulier d'identité ou bien d'organisation du Moi qui se caractérise par la coexistence de multiples noyaux non intégrés pouvant par conséquent coexister et alterner sans impliquer confusion ou contradiction pour le sujet ; chaque noyau de ce Moi granulaire est lui-même défini par un manque de discrimination entre Moi et non Moi. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les personnalités ambiguës psychopathiques sont incapables selon l'auteur de ressentir une réelle culpabilité. En ce qui concerne la pathologie de l'Obscénalité, dans celle-ci, les manifestations même mineures sont très bruyantes et spectaculaires, notamment parce qu'elles comportent souvent un effet d'obscénité qui vient attaquer la consistance Réelle, Imaginaire ou Symbolique du sujet qui s'y trouve confronté. La pathologie de l'Obscénalité s'actualise en présence d'autres qui sont nécessaires à la manifestation de la scène psychique interne. Ainsi d'après Bernard DUEZ (2002), il est possible de rattacher à cette pathologie des manifestations de souffrance psychique la tendance antisociale, (une tendance qui relance la problématique du lien entre Obscénalité et cadre en faisant travailler quatre fonctions potentielles du cadre que sont la fonction de contenance, la fonction de limitation, la fonction transitionnelle et la fonction symbolique), mais également de rattacher les manifestations de la sphère ou de la scène somatique, (dans ce registre psychosomatique, l'endommagement corporel et sa reconstruction par l'autre constituent un enjeu actuel avec l'autre).

Les complexes familiaux, à côté des fantasmes originaires, tels que le complexe de sevrage, le complexe d'intrusion, le complexe de castration et le complexe d'Oedipe constituent également des configurations majeures en appui discret mais constant sur l'Obscénalité. C'est là qu'il est alors important de cerner le processus psychique qui construit l'Obscénalité, à savoir le transfert topique.

b) le transfert topique :

Selon la définition de Bernard DUEZ (2002), le transfert topique opère l'actualisation pulsionnelle vers l'objet ou le représentant autre en répétant entre le sujet et l'autre un lien de contiguïté (= simultanéité). Il gère les liens de contiguïté et de simultanéité par commutation des éprouvés et des images, de ce fait la répétition transférentielle topique ne peut opérer vers d'autres que par diffraction et retournement. Les formes de l'actualisation du mécanisme de transfert dans les liens intersubjectifs d'après l'auteur nous permettent une hypothèse selon laquelle le transfert a pour fonction psychique de dépasser actuellement l'impossible auquel le sujet est originellement confronté, du fait de son impuissance originare liée à la défaillance instinctuelle de l'humain. L'hyper actualité du vécu comme le dit l'auteur, qui signe le fantasme originare et qui le distingue cliniquement du fantasme subjectif est liée à la constance de ce travail nécessaire d'actualisation transférentielle vers d'autres. Elle est le produit de la nécessité constante d'un traitement actuel du lien au Réel à travers le cadre des fantasmes originaires. Elle indice alors l'incertitude liée à l'émergence potentielle de l'intrusion et permet ainsi d'en prendre la mesure dans la destructivité, l'appropriation ou encore la création de l'intrus comme autre et comme semblable. Bernard DUEZ (2002) fait alors l'hypothèse concernant le processus adolescent qu'il se construit en utilisant la dimension transformationnelle du transfert. Les valeurs imagoïques parentales, issues de la suture oedipienne, qui clôturaient la première dramatisation infantile de la libido, se sont trouvées relativisées à travers la confrontation aux idéaux parentaux des pairs dans le cours de la latence. Et lorsque par exemple la haine fait retour sur des sujets adolescents qui l'ont initialement exprimé, on a là d'après l'auteur un fonctionnement typique lié au transfert topique en diffraction/retournement. « Les autres » qui sont parfois attaqués ne sont pas des persécuteurs, mais plutôt des figures ou bien des objets référents qui sont attaqués de façon à ce qu'ils explicitent leurs limites. On retrouve un peu à ce niveau là ce que nous avons vu avec David Le BRETON (2007) lorsqu'il évoque la recherche d'un autre devant soi, afin de rencontrer des limites, du lien qui fait défaut et une inscription dans le symbolique.

Bernard DUEZ (2002) précise qu'on peut retrouver un effet de la haine et de la destructivité chez des enfants et des adolescents à la suite de carences précoces réelles (des défauts de soins) ou bien imaginaires (des défauts d'articulation des parents aux groupes d'appartenance culturelle). Ces jeunes deviennent alors trop tôt matures et, précipités dans une adolescence pré-pubertaire, ils ressentent alors trop précocement une dissociation entre image et Imago. Ils vont vouer ainsi une haine inaltérable selon l'auteur tant à l'environnement social qu'aux parents. Bernard DUEZ (2002) explique que cette prévalence du transfert topique trop proche du mode originaire du transfert conduit alors l'adolescent à destiner ses enjeux pulsionnels dans les groupes de pairs, moins menaçants pulsionnellement que le groupe des Imagos familiales trop intimement lié aux enjeux originaires. La parité et son lien de similarité poussé parfois jusqu'au mimétisme ont pour fonction alors de mettre à l'épreuve la figure du semblable.

c) le complexe de l'autre :

Il semble possible à l'auteur de rendre compte d'une façon beaucoup plus exhaustive de la crise adolescente à travers ces notions d'Obscénalité et de transfert topique, notamment en évitant la confusion si fréquente entre projection, identification projective et transfert topique. L'Obscénalité et le transfert topique trouvent leurs destins essentiellement dans les enjeux psychiques intersubjectifs et groupaux. Le transfert topique permet de situer la place du sujet et son attente à l'égard de l'autre, y compris dans cette forme très archaïque des dépôts. L'objectalité au contraire constitue cette forme prismatique par laquelle le sujet s'assure de l'environnement via la figure de l'objet qui lui permet d'organiser sa présence pulsionnelle aux autres, notamment à travers l'organisation partielle de la relation d'objet. Selon Bernard DUEZ (2002), chacune des trois organisations de la relation partielle tend à s'assurer du monde, à travers la figuration de l'organisation orale, de l'organisation anale et de l'organisation phallique. Le monde chaque fois se modélise selon les figurations issues de l'éprouvé lié à la relation partielle : dévoration / incorporation / morcellement ; rétention / excrétion ; phallique / castré pour citer les plus notables. L'Obscénalité pour chacune de ces organisations constitue un fond constant que maintient le travail constant et secret du transfert topique qui permet qu'opère une continuité psychique par-delà les remaniements pulsionnels. Il est important de relever à ce niveau là que la vie psychique apparaît alors s'organiser autour de deux lignes de conflictualité qui s'articulent chacune entre deux pôles de tension : un premier qui va de l'Obscénalité au sujet (soit une division subjective), et un second qui va de l'objectalité au Moi (soit une unité individuelle). Du coup, la différence entre la haine et la destructivité qui peuvent parfois paraître très proches d'un point de vue extérieur est ainsi

cliniquement possible. La destructivité se destine vers l'intrus, l'autre en tant qu'il est altérant pour le Moi et qu'il perturbe l'homéostasie psychique dans le lien à l'objet, et qu'il délie alors une relation de jouissance. La haine quant à elle s'adresse à l'objet non pas tant qu'il intruse mais en tant qu'il dé - prive un sujet de ce qui fut une partie de lui-même avant que le Moi ne sacrifie à l'objet une partie de lui-même. La destructivité est à l'autre ce que la haine est à l'objet nous redit Bernard DUEZ (2002), l'Autre est au sujet ce que l'objet (autre) est au Moi et ce qui résiste dans le transfert nous dit également l'auteur.

Pour conclure, Bernard DUEZ (2002) nous dit que le complexe de l'autre constitue de ce fait le précipité du travail discret et secret de l'Obscénalité et du transfert topique, il est la condition structurale sine qua non qui permet au sujet d'être un signifiant suffisamment autochtone à lui-même en présence des autres. Nous avons passé un long moment sur ces propos au sujet des notions d'Obscénalité, de transfert topique et de complexe de l'autre. Il nous semblait en effet important de préciser ces éléments d'analyse (issus de la pratique clinique de la psychanalyse) avant de poursuivre notre réflexion sur le cadre général de la violence chez les jeunes issus de populations migrantes, et plus particulièrement sur les concepts de bi-appartenance, de double clivage, de passage à l'acte et d'estime de soi. Il est crucial de bien faire le point sur ce qui ne demeure plus à démontrer, et sur ce qui fournit alors des balises de régulation pour notre réflexion afin de la rendre pertinente. C'est pourquoi nous allons poser quelques autres éléments de repérage concernant le concept d'acting out et son lien avec la délinquance, deux concepts chers à notre recherche.

7) Acting out et délinquance à l'adolescence :

a) L'acting out :

En nous appuyant sur un écrit de **Peter BLOS** (1963) commenté par **Florian HOUSIER** (2002), on constate que l'expérience prouve que l'acting out pendant l'adolescence est une phase spécifique comme le jeu peut l'être pendant l'enfance ou bien la communication par le langage à l'âge adulte. Il est vrai que les adolescents normaux dans notre culture montrent une propension à l'action qui est souvent d'une nature tellement intense et contraignante que nous sommes tentés de parler, selon l'auteur, d'addiction adolescente à l'action. Peter BLOS (1963) distingue trois aspects (non liés) du concept d'acting out, à savoir : la prédisposition à l'acting out, la manifestation de l'acting out dans le comportement et la fonction de l'acting out en tant que mécanisme. Nous pouvons également parler d'un aspect manifeste et latent de l'acting out, et même d'après l'auteur d'un type transitoire et habituel d'acting out. De plus, le

déplacement est bien le mécanisme de défense qui opère dans l'acting out. Peter BLOS (1963) nous dit surtout que l'adolescent a besoin de nier son impuissance à travers l'action, d'affirmer par l'exagération son indépendance vis-à-vis de la mère active archaïque, et de s'opposer à l'attraction régressive de la passivité en niant sa dépendance à la réalité. On peut d'ailleurs rencontrer ici la mégalomanie de l'adolescent, ainsi que la confiance qu'il porte en la magie de l'action par laquelle il espère contrôler son destin. La perception de la réalité serait perturbée chez tous les sujets en proie à l'acting out qui serait ancré dans une organisation psychique primitive. Le mécanisme de la projection y joue un rôle extrêmement important, à côté d'un besoin régressif de possession immédiate de l'objet qui soulagerait l'angoisse de castration. L'acting out aurait une fonction restitutive selon l'auteur, en niant les limites frustrantes de la réalité, en retrouvant à un niveau plus primitif une sensation précoce de maîtrise (que la possession du sein procurait), et en affirmant que l'objet et le Moi ne font intrinsèquement qu'un, en prouvant donc sa réalité par des affirmations répétées grâce à l'action.

Florian HOUSIER (2002) précise alors qu'une fonction supplémentaire de l'acting out joue un rôle particulièrement important à l'adolescence, il s'agit du besoin de l'adolescent d'établir une continuité temporelle à l'intérieur du Moi. C'est pourquoi chaque fois que les parents falsifient par la parole ou bien par l'action la réalité d'événements cruciaux, les enfants font l'expérience d'une perturbation du sens de la réalité, ce qui peut conduire alors à une impasse critique pendant l'adolescence. Et c'est dans la tentative de restaurer le sens de la réalité que nous pouvons observer selon l'auteur des comportements de toutes sortes, le plus souvent d'une nature asociale ou antisociale. F. HOUSIER (2002) distingue du coup l'acting out au service du rétablissement de la continuité temporelle du Moi, des cas d'acting out où les demandes instinctuelles prédominent, et dans lesquels le rétablissement de l'unité avec l'objet est poursuivi en exerçant un contrôle magique sur le monde extérieur. Un tel penchant serait consolidé chez une personnalité impulsive ou narcissique, tandis que l'acting out au service du Moi tend à se stabiliser chez les sujets compulsifs. D'après F. HOUSIER (2002), si cette propension à l'action est une des plus impressionnantes caractéristiques de l'adolescence, c'est parce que l'action et le mouvement sont estimés pour eux-mêmes, pas nécessairement comme un comportement dirigé vers un but, mais comme un moyen de résister à l'attraction régressive vers la mère active et de ne pas s'abandonner à la passivité primaire. Dans cette configuration, l'action apparaît alors comme un geste magique en exerçant un contrôle illusoire sur la réalité. C'est bien cette tendance accompagnée d'un isolement narcissique qui accentue le penchant bien connu pour la mégalomanie de l'adolescent qui utilise le monde

extérieur pour se donner plus de contenance. Toutefois, le processus d'adolescence ne peut être accompli qu'à travers la synthèse du passé avec le présent et la possibilité d'anticiper l'avenir selon Peter BLOS (1963), du coup l'intégration du Moi et l'organisation des pulsions est la pierre de touche de cette synthèse. L'*acting out* se trouve donc là parmi les voies du souvenir, il est utile au développement progressif, c'est ce qu'on peut appeler l'expérimentation adolescente. Elle est la plus fréquente, jusqu'à ce que l'action d'essai en pensée et l'action de jeu en fantasme la rendent peu importante. Pour finir avec les propos de Peter BLOS (1963), on retiendra que l'*acting out*, lorsqu'il est un régulateur de tension, protège alors l'organisme psychique contre l'angoisse conflictuelle : le conflit portant exclusivement entre le Moi et le monde extérieur. D'autre part, l'*acting out* au service du Moi, de la synthèse du Moi, ou de la continuité temporelle du Moi, protège l'organisme psychique contre l'angoisse causée par une déficience ou bien une désintégration structurelle. Cette angoisse structurelle survient suite à une lacune du Moi ou lorsque le sens de la réalité est menacé d'effondrement pendant l'adolescence.

b) La clinique de l'acte :

Il est intéressant ici de faire référence à un ouvrage écrit sous la direction de **Jean-Louis PEDINIELLI** (2006) dans lequel un chapitre est consacré à la clinique de l'acte, et qui nous apporte des éléments supplémentaires de compréhension sur le concept de l'*acting out*. Pour commencer, les auteurs choisissent d'employer le terme « agir » dans un sens général, en se réservant d'en spécifier des significations particulières sous les termes *acte*, *mise en acte*, *acting out* et *passage à l'acte*. La plupart des auteurs en fait vont également tenter de comprendre dans une perspective clinique et nosographique la signification et la genèse de diverses manifestations, telles que les actes impulsifs de l'adolescent spécifiques à certaines structures psychopathologiques, mais également les actes délinquants et toxicomaniaques. Un certain consensus s'est toutefois instauré dans la littérature psychanalytique pour désigner sous le vocable d'*acting out* une catégorie d'actes susceptibles de se produire en dehors de la cure, (dans laquelle le patient ne se souvient de rien d'oublié ou de refoulé mais l'exprime en actes dans son comportement, c'est la *mise en acte*). La plupart des auteurs reconnaissent le caractère de décharge pulsionnelle, résistance du « ça », sous la forme d'*acting out* mais déguisé et séparé des représentations qui le rendent compréhensible. Depuis, d'après Jean-Louis PEDINIELLI (2006), l'*acting out* se définit comme un acte inconscient, acte toujours impulsif accompli par un sujet hors de lui-même et effectué à la place d'un « se souvenir de ». C'est là une des différences fondamentales avec le *passage à l'acte* qui est déjà reçu en clinique psychiatrique pour désigner des actes exclusivement impulsifs, violents, agressifs ou

encore délictueux mais sans référence néanmoins au concept d'inconscient. Mais un bon nombre de travaux s'intéressant à la question de l'acte déviant / délictueux ne font pas de distinction entre *acting out* et *passage à l'acte*. Le passage à l'acte est aujourd'hui un terme communément admis pour désigner un acte violent, impulsif et immédiat abrasant toute activité de mentalisation sur le modèle tension / décharge. Nous aurons l'occasion de revenir sur le concept de passage à l'acte dans le troisième chapitre de la seconde partie du présent travail, mais il est cependant important d'apporter encore un éclairage sur celui-ci. En effet, la psychanalyse a contribué à démystifier l'acte délinquant / violent en postulant l'intérêt du décodage de son sens. Pour la clinique psychanalytique, tout acte résulte donc d'une mise en œuvre inconsciente qui ne peut s'articuler que dans l'après-coup de sa réalisation, il convient alors de supposer un sujet de l'action, un sujet obéissant à ses déterminations inconscientes. L'auteur cite Jacques LACAN pour qui l'acte inaugure toujours une coupure structurante qui permet à un sujet de se retrouver changé dans l'après-coup. Autrement dit, pour qu'il y ait acte, il faut que le sujet ne soit plus le même, il faut qu'il soit lui-même changé. L'acte est donc toujours signifiant et a toujours lieu d'un dire mais ce n'est que dans l'après-coup qu'il est rattrapé par la signification. Sur la base de ces données, J. LACAN (1966) définit l'*acting out* comme quelque chose dans la conduite du sujet qui se donne à voir, c'est un agir toujours donné à déchiffrer à un Autre dans une adresse le plus souvent inconsciente et qui est la « monstration » de ce qui ne peut être dit, afin d'éviter une angoisse trop violente.

c) Une régulation de l'adolescence :

Pour poursuivre nos propos au sujet du concept de l'*acting out* et de ses liens potentiels avec le concept de délinquance, il est utile de revenir sur l'écrit de **Florian HOUSSIER** (2002) qui rappelle que l'*acting out* est la modalité principale de régulation de l'adolescence. Si Peter BLOS (1963) situe le noyau du conflit psychique dans une histoire trans-générationnelle marquée par un interdit de remémoration, (interdit qui joue un rôle essentiel dans la construction identitaire de l'adolescent), il est surtout le précurseur de l'idée selon laquelle une famille se structure autour d'un signifiant caché qui détermine le sens inconscient des *acting out* qui se déploient au moment de l'adolescence.

Le processus de l'adolescence est donc posé comme le temps de la révélation des dysfonctionnements familiaux, en lien avec la nécessité fondamentale de l'adolescent : trouver un étayage identificatoire permettant de restaurer et de construire un sentiment d'identité mis à mal par le second processus d'individuation. Du coup, dans la modification du lien entre monde interne et monde externe à l'adolescence, le désinvestissement des imagos parentales en tant que visée libidinale a pour effet d'appauvrir le monde interne de

l'adolescent. Ce temps d'entre-deux articulant perte et réinvestissement d'objet débouche sur un rapport au monde extérieur par conséquent perturbé car les objets internes ne supportent plus suffisamment le narcissisme de l'adolescent, alors contraint de se nourrir par une série d'opérations « autonarcissisantes ».

L'*acting out* peut être vu ici selon F. HOUSIER (2002) comme un appel au monde extérieur, mais ce passage par le monde extérieur est là avant tout pour renforcer la capacité du Moi à soutenir, dans l'attente d'une position plus stable, la lutte contre la désagrégation du Moi. C'est bien alors dans cette perspective que les repères identitaires, auto - historicisants, sont essentiels pour supporter la tempête adolescente car ils apportent selon l'auteur un gain narcissique qui ancre le sujet dans une vie interne où le lien entre passé et présent est maintenu. Ainsi, l'*acting out* provoque une liaison entre le présent et le passé en favorisant par la création d'un événement le développement d'une pensée, une réflexion sur soi sollicitant le souvenir. Dans ce cadre là, la capacité de se souvenir devient par conséquent la clef de voûte de la construction identitaire, et l'*acting out* est bien la conséquence de l'échec du processus de liaison entre l'actuel et l'infantile, (même s'il pose dans son existence même les conditions d'une remémoration). Du coup, F. HOUSIER (2002) pense que l'*acting out* sert à mettre en histoire une adolescence fondée sur l'absence de perspective temporelle ainsi qu'à poser une question de sens au sujet. Cette action de restauration du sens de la réalité concerne avant tout une réalité psychique qui a été déniée par l'organisation familiale à propos d'un événement particulier, (un exil ?), que l'auteur pose comme traumatique. Le traumatisme s'intègre alors dans la psychogenèse de l'*acting out*.

En essayant d'associer *acting out* et traumatisme, F. HOUSIER (2002) décrit une conception du traumatisme faisant référence à un effet de choc qui ne désorganise pas l'appareil psychique mais qui constitue une blessure narcissique que l'adolescent vient raviver, remettre à vif. L'acte serait la mémoire d'un traumatisme qu'on peut présenter comme désexualisé, mais dont la dimension narcissique joue un rôle essentiel. L'auteur reprend la conception du traumatisme chez Peter BLOS (1963) pour qui le trauma pousse le sujet à traiter les traces traumatiques récurrentes en les réactivant sur l'environnement. L'acte est à l'adolescence le temps privilégié pour permettre l'émergence de souvenirs enfouis : les repères identificatoires mais également identifiants, c'est-à-dire de reconnaissance de soi par l'adhésion à un passé vécu comme authentique, questionnent et reprennent alors l'histoire infantile. On peut alors dire ici que la présentation d'un *acting out* délinquant comme une des expériences intégratives du processus d'adolescence est une des originalités du propos de P. BLOS (1963) qui entend par délinquance toute conduite transgressive engageant un rapport à l'autre et un

comportement étroitement noué à une relation d'objet. Il voit de plus une positivité des conduites transgressives et une dimension d'appel à l'environnement en y trouvant donc quelque chose de bon à ré-intérioriser. Une telle délinquance comme « signe d'espoir » répond en écho à l'*acting out* transgressif lié à une régression adaptative, qui est qui plus est une forme essentielle de langage symbolique adressé aux figures parentales substitutives. Peter BLOS (1963) met en avant la nécessité pour l'adolescent de restaurer un passé refoulé et oublié (celui des parents ?) par l'intermédiaire de son actualisation par l'acte. La recherche de sens est centrale en fait d'après F. HOUSIER (2002) dans les cas d'adolescents en quête inconsciente de la restauration de leur passé.

Cette dimension constitue une nouvelle distinction avec le passage à l'acte et ouvre sur la visée de l'acte antisocial à l'adolescence : soit, revenir en arrière à l'époque précédant la déprivation pour dénouer les angoisses qui ont précédé et créé la constitution d'un faux self adaptatif. Toujours est-il ici que la capacité de l'enfant à éprouver son agressivité en la mettant à l'épreuve de réalité a été altérée par l'angoisse que suscitait cette expérience de confrontation à l'environnement. P. BLOS (1963) mais aussi F. HOUSIER (2002) insistent en fait sur le besoin ressenti par l'adolescent de retrouver le passé à l'origine de la déprivation ou du traumatisme résiduel afin de remettre en contact ce passé avec l'actualité du vécu de l'adolescent. L'acte permet ainsi de dénouer l'angoisse et la confusion nées de l'évènement initial, ou encore d'évacuer les résidus traumatiques restés en suspens dans la psyché. Se relie alors dans cette conception la nécessité de restaurer un passé enfoui et de faire appel à la mémoire en passant par l'acte antisocial. L'acte transgressif est donc un appel à l'environnement, éprouvé pour restaurer le principe de réalité et reprendre contact avec sa réalité interne, infiltrée de souvenirs refoulés. L'*acting out* délinquant consiste alors à expérimenter par le déplacement dans le monde extérieur la capacité à trouver une réponse satisfaisante, et capable de résoudre le temps de crise.

Pour clore ces propos sur l'*acting out* et la délinquance, le déplacement du conflit sur le monde extérieur amène à penser que l'environnement est à la fois une surface de projection et une source de différenciation, d'affirmation par l'action. C'est ici une source de régulation des conflits en représentant une surface adéquate pour que l'adolescent puisse adresser sa destructivité. Le recours à l'acte implique à la fois un mouvement régressif et une dimension d'appel à l'environnement signifiant qu'il n'y a pas de rupture avec la réalité. Ce recours relève d'un langage symbolique d'action mais cet agissement consiste aussi en une confrontation au conflit psychique par l'expérimentation, ce qui implique alors de passer par le monde externe. Dès lors, le vécu d'expérience renforce les frontières du Moi par la mise en

jeu du corps, l'utilisation de la perception et par la mémorisation de cette expérience. Tout cela représente l'effort déployé par l'adolescent pour intérioriser un événement tout à la fois source de sens et porteur des achoppements de son histoire infantile. Nous sommes donc bien là pour tenter de nouer l'évènement traumatique au comportement délinquant de certains adolescents.

d) Etats limites à l'adolescence :

Enfin, dans la poursuite de tout ce qui a été énoncé dans le cadre de ce chapitre consacré à l'*acting out* et la délinquance à l'adolescence, il est pertinent de reprendre un livre de **François RICHARD** (2003) qui traite des cas limites, des dépendances et des pathologies de l'agir. L'auteur nous rappelle que la fréquence de l'agir, des conduites marginales ou encore délinquantes, des difficultés scolaires, des manifestations centrées sur le corps, du sentiment de vide et de morosité, ainsi que la massivité de la projection (de ce qui est mauvais sur l'extérieur), de l'idéalisation à l'inverse d'un bon objet protecteur, du déni (du conflit) et enfin la fragilité d'une identité flottante autorisent à parler d'états limites à l'adolescence. De plus, il existe une potentielle confusion entre identifications et sentiment d'identité qui définit alors selon F. RICHARD la pathologie adolescente comme tout à la fois hystérique (le regard d'autrui garantit l'être du sujet), narcissique (c'est l'image identificatoire indissociable du double en miroir) et limite (si l'identité tend à se fondre dans le mouvement identificatoire, elle s'évanouit et renaît sans cesse). La massivité de la question identificatoire peut d'ailleurs tourner à la folie de l'ascétisme, ou de la tentative de suicide et de l'errance.

Au-delà de cela, comme nous le dit **André GREEN** (1993), dans un contexte de résurgence de l'archaïque et de séparation difficile avec les objets infantiles d'investissement, il y a un danger de désengagement par rapport aux pulsions et de déliaison subjectale. Cela va alors sous-entendre une dissociation entre un investissement de surface maintenu et un désengagement de fond, une attitude mégalomaniacale de toute-puissance imaginaire, la dénonciation de ce que la réalité est inadéquate aux désirs (alors qu'en fait c'est le sujet qui se désengage à la mesure de la déception de ses idéaux), un mode relationnel tout à la fois « persécuteur » et excitant où le sujet tend à se situer en victime d'un tyran dans la dépendance et la passivité, des impulsions dirigées vers des objets et des situations peu investies (ce qui entraîne une crise du sens), et enfin une blessure narcissique réactualisée à propos de tout et de rien, dans la hantise de la rencontre avec autrui par crainte de l'explosion pulsionnelle qui pourrait en résulter.

L'adolescent cas limite teste les représentants de la fonction paternelle, les défie parce qu'à ses yeux, ils sont disqualifiés. **Jean-Jacques RASSIAL** (1996) nous explique d'ailleurs dans

un de ses ouvrages que la question centrale est bien ici celle du manque d'un objet symbolique : l'autorité n'est pas reconnue, mais d'un autre côté elle est ressentie comme étant tyrannique. Le réel des agir vient alors pallier les déficits symboliques et compenser la dépression sous-jacente. A côté des pathologies de l'agir et des addictions, le recours à des aménagements pervers n'est pas rare, l'adolescent magnifiant sur un mode quasiment fétichique des équivalents du bouclier protecteur maternel qui n'a précisément pas rempli son rôle. Toujours est-il que les parents doivent résister et refuser d'abdiquer s'ils veulent protéger leur enfant d'une maturité précoce et fausse, d'un engouffrement dans un sentiment de toute-puissance sans limite et d'une culpabilité pouvant susciter des mouvements autodestructeurs. C'est au travers des troubles du comportement et des pathologies de l'agir que s'expriment en fait de la façon la plus manifeste les conséquences du refus de la dépendance par l'adolescent, jusque dans les tableaux cliniques de négation de tout désir qui permettent ainsi à l'adolescent de s'affirmer en une identité négative qui ne devrait rien à l'objet.

Pour nier l'angoisse et la passivité, l'adolescent se sert de l'action, d'où le développement actuel de conduites agies diverses telles que les comportements agressifs violents, les addictions, les conduites autodestructrices et suicidaires par exemple. Nous assistons aussi à un désengagement de fond avec un tableau de symptômes dont le sens est spécifiquement adolescent en exprimant une rupture avec le mode de vie précédent, ainsi qu'une opposition à l'environnement familial et social. A l'adolescence, une cause minime peut provoquer une grave conséquence car l'équilibre narcissique et l'image de soi sont fragiles. Dès lors, une difficulté ou un obstacle peuvent provoquer une angoisse de castration massive et un sentiment d'incomplétude aigu. Les comportements violents à l'adolescence relèvent potentiellement du paradoxe d'un surmoi à la fois trop faible et trop contraignant, dans une confusion possible entre le surmoi paternel et l'autorité sociale. La violence exprime une culpabilité inconsciente préalable et projette sur l'entourage ce que le psychisme ne parvient pas à traiter, à quoi s'ajoute la rage de se sentir dépendant du besoin que l'on a de l'autre (et que l'on rejette d'ailleurs pour cette raison).

8) Migration et passages à l'acte :

Introduction :

Partout dans le monde et par conséquent en France, les médias nous présentent la jeunesse issue de l'immigration comme particulièrement encline à l'usage excessif de drogues et

d'alcool, ou encore à la marginalisation, ainsi qu'aux actes délictueux et dangereux pour elle-même et pour les autres. Un sondage d'ailleurs sur la délinquance « auto révélée » de **Sébastien ROCHE** en 2001, réalisé en 1999 auprès d'un échantillon de 2288 jeunes de 13 à 19 ans, a mis en évidence une nette sur - délinquance des jeunes dont les deux parents sont étrangers et, en leur sein, une légère surreprésentation des jeunes maghrébins par rapport aux autres étrangers. Cette étude pointe que « les jeunes d'origine maghrébine cumulent un certain nombre de facteurs associés à la délinquance : une résidence plus fréquente dans le parc HLM hors centre-ville, un niveau de revenu et de scolarisation faible des parents, un absentéisme scolaire plus élevé », on retrouve des constats similaires dans un ouvrage de **N.COMBALBERT** (et al.), (2007). Comme on peut très souvent le constater, les facteurs socio-économiques sont souvent évoqués lorsque des chercheurs tentent de comprendre ce que ces chiffres représentent. Or si des facteurs sociaux peuvent fournir un terrain propice au passage à l'acte des adolescents issus de l'immigration, ils ne nous disent rien des raisons sous-jacentes à ces passages à l'acte spécifiques, donc présentent peu d'éléments concernant les variables familiales et psychologiques. Ainsi, on peut penser malgré tout que le fonctionnement psychique des jeunes migrants ne peut être que différent de celui des jeunes autochtones, menant les uns à passer à l'acte probablement plus spontanément que les autres. Nous pouvons tenter d'établir ici un état des lieux théorique sur ce sujet, examinant les points de vue de différents auteurs et en cherchant à nous appuyer sur des études récentes. La problématique qui peut nous servir de fil conducteur sera celle de la différence entre les processus psychiques impliquant le passage à l'acte chez les adolescents issus de la migration et chez les adolescents autochtones, dans un contexte francophone. En conséquence, en reprenant d'abord quelques théories psychanalytiques du développement de l'adolescence et du passage à l'acte, nous rechercherons quels sont les facteurs potentiels de vulnérabilité spécifiques aux enfants de migrants.

a) Au sujet de l'adolescence :

L'adolescence est représentée chez de nombreux auteurs comme une période de réorganisation psychique caractérisée par l'accès à la puberté. Cette maturation biologique du corps entraîne des transformations angoissantes pour l'individu, et elle est source de dysharmonie évolutive : en effet, la maturation sexuelle est mal vécue par le psychisme encore immature. S. FREUD (1943) a pu expliquer que par cette maturation sexuelle, le sujet avait accès à l'excitation sexuelle, ce qui entraîne une exposition libidinale fragilisant le Moi dans son rôle de pare-excitation. La pulsion est difficilement gérée par le Moi qui recourt alors à des mécanismes de défense archaïques (tels que le clivage par exemple) qui peuvent

amener au passage à l'acte. Les modifications physiques et la sexualité naissante bousculent l'économie psychique du Moi qui gère ces changements. Ainsi apparaît le réaménagement psychique qui peut être difficile, allant parfois jusqu'au rejet, jusqu'à la régression, ou encore jusqu'à un effondrement psychique.

D'après E. ERICKSON (1972) la crise développementale exigeant un travail d'élaboration est une continuité de l'enfance mais aussi une période de construction de l'identité. En attendant cette construction, l'adolescent se trouve incapable de s'engager auprès de l'autre de manière authentique et d'intégrer la maturité sexuelle. Il s'agit pour lui d'apprendre à gérer les émotions et les pulsions, ainsi que la frontière dedans/dehors. Il peut alors se construire une identité négative, en tant que vaine tentative de maîtriser la situation. Pour d'autres auteurs encore, cette période constitue un moment de rupture et non de continuité avec le passé. Selon E. KESTEMBERG (1962) chaque moment de crise marque une étape du développement, ce qui marque à son tour le mouvement organisateur du Moi. On peut aborder l'adolescence aussi comme porteuse d'une rupture de développement mais il y a un passage bien marqué entre la sexualité infantile et la sexualité normale et définitive, et l'inconscient y a une place très importante. Quelles que soient les théories, on relève dans la psychanalyse que la puberté entraîne dans l'esprit un processus de pression du réel biologique sur les trois instances psychiques. Cette pression se heurte à la barrière de l'inceste, élaborée suite au développement œdipien. L'instance psychique la plus bousculée pendant l'adolescence est le Surmoi. L'adolescence met en conflit l'organisation œdipienne car le sujet part à la recherche de nouveaux étayages en-dehors des étayages parentaux.

b) La violence et le passage à l'acte :

Selon Claude BALLIER (1998), il faut insister sur les effets de l'environnement sur la capacité de cette violence à être créative plutôt qu'explosive. La psychanalyse remonte également au tout début du développement psychologique de l'individu pour expliquer l'éventuelle propension au passage à l'acte de l'adolescent. Elle montre alors que la relation d'objet va intervenir sur le rapport du sujet à l'activité de symbolisation et à la reconnaissance symbolique qu'il pourrait en attendre. En effet, l'objet a une fonction symbolisante centrée sur la fonction de pare-excitation et sur l'instauration de la tiercéité. Il énonce les interdits et aide le sujet à mener un travail d'élaboration autour des limites, du respect des règles communes, etc. L'objet, par sa qualité, offre des conditions optimales pour protéger le sujet contre ses pulsions destructrices en posant les limites dans lesquelles peut se déployer la violence sans être pour autant destructrice. Un objet de mauvaise qualité (non protecteur) peut entraîner par contre une effraction de la fonction de pare-excitation. En l'absence du Tiers, on verra alors

soit un excès des exigences de l'objet dont les attentes dépasseraient largement les capacités de l'adolescent, soit un excès des exigences pulsionnelles de l'adolescent qui déborderait du fait de la défaillance de l'objet. On peut parler à ce sujet d'« objet contenant ». Selon Winnicott, le passage à l'acte serait même un moyen pour le sujet de trouver un bon objet susceptible d'accepter ses pulsions destructrices. L'adolescent chercherait donc un espace qui reconnaîtrait sa destructivité et la contiendrait. Par ailleurs la psychanalyse met également l'accent sur l'indispensable étayage narcissique de l'enfant : plus les appuis narcissiques sont fragiles, plus la vulnérabilité au niveau de l'image de soi est grande. Les sujets qui se construisent en identité négative auront tendance à compenser par le passage à l'acte (comme a pu le démontrer René ROUSSILLON, 1999), et ce soit pour changer l'image que le groupe de pairs a d'eux, soit pour utiliser le passage à l'acte comme une tentative d'auto-guérison. La notion d'étayage montre son importance dans le concept de violence fondamentale. Cette notion, développée par **J. BERGERET** (1994), correspond à la destructivité de Winnicott ou encore aux pulsions de vie et de mort de Freud. Selon Bergeret, elle est patente chez tout être humain et doit être liée à des fins adaptatives. Elle est au service du lien et de la créativité, mais en cas d'absence d'étayage, de portage et de contenance, elle est déliée et est alors mise au service de la destruction. L'étayage précoce y joue donc un rôle essentiel, car il permet la construction du lien social, dont nous étudions largement au cours de ce travail les conséquences de la déliquescence de son cadre. De cette manière peuvent être présentés l'adolescent et les problématiques sous-jacentes à ses passages à l'acte dans la littérature. Comme l'on peut le constater, il s'agit en grande partie de théories psychanalytiques du développement de l'adolescence et de ses conflits psychiques, qui postulent une base commune à tous les individus. Cependant, il est important de voir quels sont les « aspects spécifiques » au psychisme des adolescents fils de migrants, se surajoutant ou se substituant à ceux déjà cités. « La clinique nous confronte à ces adolescents qui, fils de migrants, expriment leur souffrance sous diverses formes telles que des tentatives de suicide, des crises d'angoisse d'allure hallucinatoire, mais également sous forme de passages à l'acte délictueux ou encore pathologiques se traduisant de manière corporelle telles que les mutilations, les marquages au corps, etc. », selon **M-R. MORO** (2004).

c) Adolescence et migration :

En postulant que les transmissions intergénérationnelles puissent être lourdes pour les enfants de migrants, et afin d'appréhender la différence entre les processus menant au passage à l'acte chez un adolescent autochtone et un adolescent issu de la migration, il peut être utile d'examiner la situation migratoire depuis sa genèse, c'est-à-dire avant même la naissance de

l'adolescent contemporain descendant de populations migrantes. Il nous faut alors remonter jusqu'à l'époque où les parents ont formulé le projet migratoire et l'époque initiale où il s'est mis en place. L'ethnopsychiatrie, née il y a une trentaine d'années sous l'impulsion notamment de Georges DEVEREUX (1972), aime à prendre en compte ces facteurs fragilisants pour les parents qui sont alors transmis aux enfants le plus souvent de manière implicite. « L'enfant de migrant naît dans un univers double, deux mondes culturels hétérogènes, dont certaines logiques sont difficilement conciliables : le monde de la maison et le monde de l'extérieur, auxquels répondent un ici et un ailleurs, un avant et un après la migration. Le risque est que la personnalité de l'enfant se construise sur une logique du clivage, témoignant de la rupture qu'a introduit la migration dans l'histoire familiale », (**Tobie NATHAN**, 1986). Un des points communs que partagent ces enfants est d'être les héritiers d'une histoire familiale marquée par une rupture : la migration, qu'il s'agisse d'un exil, sans espoir de retour pour les parents souvent après des événements dramatiques, ou bien d'une migration décidée volontairement. Il est indispensable de se pencher sur cette histoire et de pouvoir parler, dans les situations d'exil, des événements parfois traumatiques qui l'ont précédé ; indispensable de réfléchir, dans les situations de migration, aux éléments conscients ou non qui ont pu la produire. Quels que soient ses déterminants, la migration a des effets traumatiques comme a pu le montrer Tobie NATHAN (2000). Par la rupture du cadre externe qu'elle implique, la migration entraîne par ricochet une rupture au niveau du cadre culturel intériorisé, cadre à partir duquel est décodé la réalité externe. À ces traumatismes spécifiques, liés à la rupture de cadre, peuvent s'associer des traumatismes au sens où l'entend habituellement la psychanalyse, ou encore des traumatismes logiques, tels qu'ils ont pu être décrits par l'École de Palo-Alto, à savoir des confrontations entre les logiques de l'ici et celles de là-bas. Aux traumatismes s'ajoute par ailleurs potentiellement une problématique de deuil car migrer, c'est laisser derrière soi de la famille, des amis, une terre, ou encore une histoire. L'une des hypothèses est que, dans certains cas, le vécu de la migration accompagné de bouleversements, de remises en causes intenses et d'affects douloureux, pourrait être tu, les affects lui étant liés restant par là même clivés du reste du moi. Ce non-dit prendrait alors une place de secret pathogène, et il y aurait en quelque sorte une absence de transmission des opérateurs nécessaires au métissage, c'est ce qu'ont pu montrer **T.BAUBET** et **Marie-Rose MORO** (2000) dans un de leurs travaux. Les enfants placés en situation de médiateurs et d'intercesseurs seraient alors les plus exposés, qu'il s'agisse du premier enfant né en France (entre les mondes) ou du premier enfant (entre les générations).

Lorsque dans une fratrie un ou plusieurs enfants sont dépositaires de cette problématique non élaborée, celle-ci pourrait être à l'origine de manifestations psychopathologiques s'exprimant préférentiellement lors de périodes du développement recelant une vulnérabilité spécifique comme a pu le démontré Marie-Rose MORO (2000) dans une partie de ses travaux, et ce chez le bébé par exemple, ou bien au cours des grands apprentissages, à l'adolescence, ou encore lors de deuils ou de traumatismes ultérieurs. Il est vrai que les problématiques à l'origine du projet de migration des parents peuvent déjà constituer un héritage douloureux pour les enfants de ces familles, mais il y a aussi le difficile contact avec la réalité du pays d'accueil, qui ne répond pas forcément aux attentes et aux fantasmes des migrants. Alberto BANDURA (1980) a décrit d'ailleurs quatre formes d'acculturation, quatre réactions différentes à l'accueil souvent décevant de cette nouvelle culture : l'assimilation constitue ici un effort de sur-adaptation, dans un mimétisme des modèles de conduite du pays d'accueil pour « être comme », en construisant une sorte de figure en faux self par exemple. La marginalisation est alors une forme d'être ni dans l'une ni dans l'autre des cultures, le sujet cherche ainsi à se décoller de sa culture d'origine mais il n'arrive pas à décoder les normes du pays d'accueil et du coup, ce qu'il transmet de sa réalité intérieure est chaotique, l'individu y perdant pied. La dissociation est un fonctionnement adaptatif que l'on peut rapprocher du clivage. Il y a ici instauration d'une frontière épaisse entre le dedans et le dehors, entre ce qui a été intériorisé dans la culture d'origine et ce qui vient de l'extérieur, avec toujours une attitude comparative à l'égard des échanges possibles entre ce dehors et ce dedans mais dans une vision distordue du dehors, s'appuyant sur des rumeurs et des idées reçues le plus souvent. Le repli est souvent accompagné d'une logique d'idéalisation du pays d'origine et des traces de l'enfance avec parfois un état dépressif qui s'organise autour d'un vécu nostalgique. On peut y voir un renversement du mouvement affectif, qui était dans un premier temps dans le sens d'un surinvestissement dans le pays d'accueil, vers le pays d'origine avec la nostalgie comme marque de cette rupture entre le dedans et le dehors. Le choix de l'une ou l'autre forme d'acculturation est fonction de l'écart entre les fantasmes associés au projet de migration, et fonction aussi de la réalité de l'accueil réservé au migrant, tout comme de la constitution psychique de l'individu.

L'individu dans son projet de migration fantasme le pays d'accueil et fantasme sa nouvelle vie. Il y projette du coup des fantasmes de vie et des fantasmes de mort mais quoi qu'il se passe, la réalité vient faire barrage au fantasme. Dès l'arrivée dans le pays d'accueil, le migrant se voit souvent comme un étranger car il est généralement vu comme tel par la population autochtone. Il ne bénéficie plus du portage narcissique qui lui était procuré dans le pays

d'origine par sa famille, par ses amis, par la société d'appartenance. Il ne sait alors plus qui il est ni quelle est sa place, à l'intérieur comme à l'extérieur, d'autant plus que personne ne sait qui il est. N'ayant plus sa place, il doit constamment se présenter dans le pays d'accueil. Les parents, qui constituent la première génération de migrants, ont ainsi subi une rupture dans le continuum entre le dedans et le dehors, et portent potentiellement en eux un sentiment d'être étranger douloureux. Un sentiment qui sera transmis par les parents aux enfants qu'ils soient nés dans le pays d'accueil ou dans le pays d'origine, un sentiment lié à un vécu traumatique de l'exil. Par ailleurs, le discours du pays d'origine s'adressant au migrant est de nature paradoxale : en effet il lui est implicitement demandé de rester dans le pays d'accueil, créant ainsi une forme de ressource économique pour la famille restée au pays d'origine, mais il lui est également demandé de ne pas trahir ce dernier, en lui restant toujours fidèle. Dès lors, on peut se demander comment se faire une place, entre un pays d'origine où l'on ne doit pas revenir, et un pays d'accueil où l'on ne doit pas rester ?

Ce discours du migrant ayant subi une désillusion concernant le pays d'accueil, et ne trouvant sa place que dans un monde illusoire, (se situant entre un pays d'origine idéalisé mais inaccessible, et un pays d'accueil diabolisé), laisse alors l'enfant en-dehors de l'histoire du pays d'accueil. La psychiatrie et la psychologie transculturelle expliquent qu'il y a parfois dans la migration un phénomène de « transmission par le vide » ou de « non-transmission », qui conduit à une psychopathologie de l'effacement. Il s'agit d'une situation génératrice de troubles sur le plan psychopathologique et notamment de conduites de dépendance.

d) La migration comme facteur de déstabilisation de la famille :

Alain MOREAU (1996) a déjà évoqué la stratégie identitaire que nécessite l'adaptation du sujet migrant, ainsi que la dimension bipolaire du phénomène migratoire. Il s'agit pour le sujet de modifier l'enveloppe tout en préservant l'identité du noyau. Selon lui, la culture de l'entre deux amène le sujet à reconstituer un cadre similaire sans pour autant évincer le cadre initial. La migration par ailleurs introduit des modifications importantes dans la structure du couple, ainsi que sur son fonctionnement, et donc dès lors dans la cellule familiale. Ces changements se retrouvent alors au niveau de la définition même du couple, où l'on passe d'une définition du couple des sociétés traditionnelles, dans laquelle le couple est une entité sans projet commun sinon celui de constituer une famille en ayant des enfants et de perpétuer une tradition au sein de la société, à une définition du couple comme elle existe au sein des sociétés occidentales, dans laquelle un couple est constitué de deux êtres liés par l'amour et le désir et ayant des projets communs. L'adaptation à cette nouvelle configuration ne va pas sans crainte pour les deux protagonistes, car il s'agit d'une véritable découverte, d'un

apprivoisement de l'autre, tandis que dans les sociétés traditionnelles d'où ils sont issus, l'homme et la femme ne se mélangent pas : ils ont des univers et des rôles parfaitement distincts, séparés par une méfiance mutuelle.

Le fonctionnement du couple est également bouleversé par le changement de statut de la femme d'une société à l'autre. La femme dont le territoire exclusif mais unique se trouve au sein de la famille, dans la maison, auprès des enfants, accède dans les sociétés d'accueil à une certaine autonomie. Elle se découvre alors une féminité, une autonomie de pensée mais également une autonomie économique par rapport à son mari, soit une autonomie vis-à-vis de sa belle-famille, et elle voit sa place transférée au-dehors de la famille nucléaire. Elle est en effet l'interlocuteur privilégié de l'école, des travailleurs sociaux et des institutions en général. Cette position est renforcée par l'enfant, qui la pousse à être active à l'extérieur du foyer, en étant du coup le vecteur principal des valeurs de la société d'accueil. Ceci est pour le moins déstabilisant pour l'homme migrant dont le rôle est, dans la culture d'origine, précisément celui-là. Il est l'élément qui relie la famille à la société, c'est lui qui travaille et qui apporte l'argent au sein du foyer et qui entretient le relationnel avec l'extérieur. Si l'on surajoute la probabilité pour l'homme de ne pas trouver de travail dans le pays d'accueil, on peut aisément imaginer qu'il ait du mal à trouver sa place. La parentalité dès lors est également mise à mal par les valeurs de la société d'accueil. En effet l'enfant, porteur des valeurs de la culture qu'il assimile très vite par le biais de l'école et de ses pairs, introduit celles-ci au sein du foyer, avec l'exigence qu'elles soient respectées. Les parents, ayant été éduqués dans une culture fondamentalement différente, résistent à ces principes opposés aux leurs, et de là naît une forte conflictualité intergénérationnelle. Surtout le père qui, habitué à ne pas avoir de proximité physique avec eux, se refuse à agir sur un mode ludique et à entrer dans la sphère des enfants, laissant leurs attentes frustrées, provoquant parfois des réactions violentes de leur part. Bien souvent les parents, désemparés face à cette nouvelle distribution des rôles, agissent maladroitement avec rigidité, évitement ou même en ayant des attitudes de régression, en se mettant au niveau des enfants.

Abdessalem YAHYAOU (1991) avait pu préciser ici qu'il est à la fois piégé par un réseau de loyautés invisibles qui, tout en l'incitant à être le même, exige de lui de faire l'épreuve de la séparation, et par un pays d'accueil qui tout en étant ambigu avec lui exige qu'il passe par l'épreuve de l'oubli. Nous reviendrons sur ces idées dans la deuxième partie de cette recherche. La paternité ainsi bousculée, il n'est pas rare de voir les pères durcir leurs valeurs traditionnelles et se réfugier par exemple dans la religion, creusant ainsi le fossé qui les sépare de leurs enfants et de la société d'accueil. Les figures parentales sont ainsi mises à mal dans

l'histoire de l'exil, elles ne constituent plus des références identitaires suffisamment stables pour les enfants qui se voient donc difficilement portés par leurs parents, des parents eux-mêmes en proie à des conflits identitaires.

e) Les parents migrants face à l'adolescence :

Au cours de l'adolescence, toujours en se référant à Abdesslem YAYHAOUI (1991), les problématiques évoquées ci-dessus ne font qu'augmenter et leurs conséquences peuvent parfois être délétères, avec un caractère nocif voire toxique sur les relations intra et extrafamiliales. Les parents n'ayant pas les mêmes références en matière d'adolescence, ils peuvent potentiellement se trouver désemparés face à leur enfant dont ils ne comprennent pas les problématiques. L'adolescence est alors vécue par ces parents comme une difficile période de perte de contrôle sur leurs enfants, ces parents immigrés ne comprenant pas par exemple que leurs enfants soient en manque de repères et qu'ils cherchent à construire leur propre identité, en s'affranchissant bien souvent de leur famille. Ainsi, non seulement l'expérience migratoire constitue une situation de grande vulnérabilité pour des parents qui voient leurs possibilités d'étayage réduites, mais on constate aussi bien souvent une disqualification des parents comme modèles identificatoires de la part de la société d'accueil. Cette situation de vulnérabilité sociale des parents peut être mal vécue par les enfants, et dans ce cas elle vient potentiellement biaiser la dimension narcissique de la filiation. Il peut par ailleurs y avoir une perversion des fonctions de délégation, notamment dans les familles où les parents sont dans l'impossibilité d'accomplir certaines tâches et les délèguent alors à leurs enfants. Cette délégation est notamment plus forte dans les familles traditionnelles. Les enfants ont alors l'impression de prendre en charge leurs parents, et cette impression est par là même dangereuse pour les enfants à l'adolescence, car ils ont besoin des parents à ce moment précis de leur vie et dans leur quête de repères identificatoires. L'enfant a donc l'intime sensation selon A. YAHYAOUÏ (1991) que ses parents ne peuvent pas le porter, soit parce qu'ils sont disqualifiés, soit parce qu'ils sont démissionnaires (dans une posture psychique qui abandonne l'enfant). Quand les parents manifestent des signes de défaillance, l'aîné se détachant de la fratrie peut occuper la place de modèle identificatoire, place qui ne peut lui être assignée que dans la mesure où il est lui-même socialement valorisé. Pour l'aîné, cette position est loin d'être confortable : il se doit d'être à la fois du côté des parents et du côté de la fratrie. Il leur inspire toutefois difficilement le soutien puisqu'il perd toute la dimension protectrice et enveloppante d'un frère. Cette rigidification apparaît d'autant plus présente auprès des sœurs pour qui le frère aîné est quasiment le délégué et le responsable de la réputation de ces dernières, en essayant de protéger l'honneur familial. Il faudra alors pour ces

dernières assez souvent rechercher des alliances fortes à l'extérieur de la famille, pour essayer de remédier en partie à toute cette souffrance potentielle qui va s'accumuler. Dans les cas où les modèles familiaux sont instables, l'enfant se trouve dans une position de vulnérabilité psychologique supplémentaire. Ce dernier n'est porté ni par ses parents ni par sa fratrie. Apparaît alors un dangereux sentiment de toute puissance et d'indépendance vis-à-vis de l'autorité, du monde des adultes, et des règles communes, un monde dans lequel l'enfant est surtout appuyé par la défaillance des modèles. Ainsi nous constatons avec A. YAHYAOUÏ (1991) qu'outre des facteurs endogènes liés à la famille, (l'expérience de l'exil et la transmission du sentiment d'étrangeté, la déstabilisation des parents en tant que couple et en tant que figures parentales, etc.), des facteurs exogènes viennent parfois se surajouter à une pression ambivalente sur l'adolescent. Les conflits internes des parents et le poids des institutions de la société d'accueil sont projetés de manière implicite sur lui en même temps, et cela le fragilise.

Les parents, qui sont parfois déstabilisés par l'attitude des institutions à leur égard et qui souffrent de la désorganisation familiale qu'elles ont provoquée implicitement, peuvent développer des préjugés négatifs concernant la société d'accueil et concernant ses institutions. Un sentiment de persécution peut alors naître chez les parents, accompagné d'un sentiment de victimisation. Du côté des institutions, on peut relever également une représentation négative des parents et de la famille issue de la migration. Plus cette tension entre les parents immigrés et les professionnels est grande, moins les actes de l'enfant auront d'importance, chacun étant trop occupé par son vécu de persécution et ses préjugés négatifs pour porter l'enfant dans son éducation. La norme ne pouvant être respectée que si elle est partagée, l'enfant situé au cœur de ce conflit peut du coup avoir de grosses difficultés à discriminer ce qui est attendu de lui. À l'adolescence, une période où l'individu a plus que jamais besoin de repères stables, le sentiment de toute-puissance laissera place à un sentiment d'abandon, voire un sentiment de dépressivité. L'individu est ici renvoyé à un sentiment de vide, d'absence de limite et de consistance, un sentiment qu'il cherchera à combler par l'agir. L'adolescent dans cette situation se retourne souvent vers la rue comme espace d'ouverture, et vers le groupe de pairs. La seule limite qui semble rester à ces adolescents est celle de leur propre corps. Ils vivent dans une auto-excitation permanente qui les mène à tenter toutes les expériences possibles, et qui les conduit à une recherche pathologique et dangereuse de sensations.

H. BEAUCHESNE (1989) nous explique dans la poursuite de ces idées les enjeux de la crise d'adolescence chez les enfants de migrants en affirmant qu'il s'agirait pour eux « d'opérer un dépassement et non une assimilation ou une intégration des cultures ». Le cas le plus

fréquemment rencontré en clinique d'ailleurs est celui où il existe un conflit patent entre la culture d'accueil et la culture des parents et d'après BEAUCHESNE (1989), ce type de crise se solde souvent par une opposition définitive, ou bien par un choix constitué d'apports divers. Si on met de côté ici les possibles évolutions vers des états pathologiques, il y a une autre éventualité rencontrée qui est celle où une opposition existe entre la culture d'accueil et la culture des parents, mais une opposition qui est vécue dans l'ambiguïté. La confusion des repères peut être source de troubles psychiques, et l'auteur nous dit qu'il s'agit le plus souvent ici des pathologies les plus graves, mais il existe également de possibles troubles psychosomatiques, des inscriptions dans la délinquance ou encore dans la toxicomanie car pour l'adolescent, il lui est nécessaire de créer ses propres repères et de s'inventer une « pseudo-culture ». Toutefois la crise ne naît pas de rien car elle est aussi fonction d'organisations antérieures : la construction de l'identité culturelle de l'enfant dépend en effet de la position plus ou moins ambiguë des parents eux-mêmes, et le type de la famille y a un rôle à jouer également. Il est vrai que des familles isolées dans leur culture mettent en place des barrières les séparant du monde extérieur vécu comme potentiellement hostile ; la sécurité y est donc représentée par le groupe d'origine qui en définitive est tourné vers le passé et vers des valeurs idéalisées, (bien souvent en réalité déjà obsolètes dans le pays d'origine). Les liens dans ce type de famille sont alors nombreux et très forts et les solutions envisageables pour les adolescents dans ces familles sont soit la rupture avec ce cadre rigide, soit la soumission. Dans le cas, bien plus pathogène à priori, des familles acculturées, on constate qu'en tournant le dos à leur culture d'origine, ces familles ne peuvent plus poser de limites et l'enfant n'aura du coup que des repères flous, sans signification profonde pour la famille, et son identité se construira sur des bases incertaines. Il n'aura d'autre choix que de faire émerger lui-même les conflits, ou bien de « sortir de l'ambiguïté en éprouvant la solidité des cadres en régressant ou en niant les différences ». C'est dans ces cas que les adolescents se construiront dans la marginalité, avec des dangereuses recherches de satisfaction immédiate sans élaboration mentale. A. YAHYAOUÏ (1991) nous fait admettre une chose ici, c'est de voir que les problèmes observables dans le cadre familial sont de nature à perturber le fonctionnement psychique du groupe familial et à instaurer un état de tension quasi-permanent. Cette incapacité de fait à contenir les angoisses, les désirs et attentes des membres de la famille et à participer à leur élaboration et à leur transformation ne peut que provoquer la dispersion des énergies, l'insécurité affective et partant de là, à induire une difficulté à investir positivement les facteurs d'intégration tels que l'école, le travail ou la politique.

Toutefois en se référant à nouveau à H. BEAUCHESNE (1989), on peut admettre que comme le montre l'expérience clinique, l'adolescent placé entre deux cultures, lorsqu'il présente des manifestations pathologiques, met en évidence des problématiques propres à tous les adolescents au moment de la crise de l'adolescence. En effet si ce schéma peut être amplifié par la situation migratoire, il est à la base celui de n'importe quel enfant. Si le niveau de vulnérabilité de ces jeunes est potentiellement très important, c'est parce que des facteurs propres à la famille et aux institutions aggravent ce type de fonctionnement pathologique. D'ailleurs, en s'appuyant sur l'ethnopsychiatrie, ni la culture ni la famille et ni l'immigration ne sont pathogènes, ce sont plutôt les interactions produites par le choc des cultures, le choc migratoire et la nature des liens entre les parents et les institutions qui induisent des facteurs de risque de passage à l'acte chez les enfants de migrants plus que chez les enfants autochtones. Ils sont ainsi forcés à vivre dans un clivage constant, afin d'avoir à la fois une attitude adaptée à l'intérieur de la famille et du cercle culturel d'origine, et à la fois à l'extérieur du groupe familial, parmi les groupes de pairs et au sein de la société d'accueil.

Nous avons des raisons de penser que c'est en fait ce clivage qui est pathogène. En effet, **T. FERRADJI** et **M-R MORO** (2006) nous expliquent que si les enfants de migrants parviennent à supporter relativement bien la coexistence de deux mondes hétérogènes, c'est qu'ils sont habitués à se cliver, c'est-à-dire à se diviser intérieurement pour se protéger face aux situations traumatiques. Ainsi suspendent-ils d'après ces auteurs l'effet du traumatisme jusqu'à ce que dans l'après-coup un autre événement ou un adulte lui confèrent un sens et l'inscrivent dans une chaîne signifiante. Toutefois lors de l'adolescence un cadre unifiant l'intérieur et l'extérieur manque, et ces enfants se trouvent emprisonnés dans « d'insolubles problèmes de filiation » : ils ne se sentent pas tout à fait comme leurs ascendants, mais sans pour autant se sentir différents d'eux. Aucun rite initiatique ne les ayant fait entrer dans l'une ou l'autre des cultures, ils se sentent alors en marge de leur propre filiation. Comme le disent les auteurs, « c'est une redéfinition nécessaire du même et de l'autre que tout adolescent doit accomplir ». Les enfants de migrants sont ainsi contraints de négocier une frontière très difficile entre le monde intérieur et le monde extérieur. Dans cette entreprise, l'adolescence est un moment particulièrement délicat pour eux. Pour tenter d'échapper au clivage, ils mettent en scène des pathologies traumatiques organisées selon la logique d'une seconde naissance : prendre de l'alcool ou de la drogue et devenir autre, retrouver la place perdue dedans en cherchant une place dehors dans des néo-groupes comme en constituent parfois les toxicomanes.

Une étude armée confirme cette hypothèse du clivage pathogène, il s'agit d'une étude de **COMBALBERT, LEMGHAIRBAT** et **ANDRONIKOF** (2007). D'après les auteurs, on constate que les adolescents les mieux insérés dans la vie sociale française sont ceux qui affirment une appartenance biculturelle et qui valorisent leur culture d'origine. En effet, chez les adolescents délinquants, on observerait une discordance évidente entre leurs stratégies d'acculturation, qui tend vers la culture dominante, et la façon dont ils définissent leur identité, en termes d'étranger à cette culture. Ces deux modalités de la représentation de soi n'agissent pas dans le même sens, ce qui pourrait entraîner une dissonance cognitive, ainsi qu'un conflit identitaire intrapsychique difficile à gérer. Selon les auteurs, cette dissociation pourrait s'expliquer par le fait que les parents ne remplissent pas le rôle d'agent socialisant culturel : par exemple dans l'échantillon ciblé par l'étude, une majorité des adolescents délinquants sont monolingues français avec leurs parents, alors que les adolescents non délinquants sont bilingues en famille. On peut donc voir ici le rôle culturel fondamental des parents et le clivage établi dans le psychisme de certains adolescents, ainsi que sa potentielle relation avec une certaine forme de passage à l'acte. L'adolescence de ces jeunes est marquée par une recherche identitaire articulée entre leurs origines et la culture de la société dans laquelle ils vivent. Les auteurs expliquent qu'en l'absence de modèle se référant à sa propre culture, le processus d'intégration semble sérieusement contaminé par le processus d'assimilation. Et pourtant, leurs connaissances sur leur propre culture d'origine seraient généralement très limitées et parfois très stéréotypées.

f) La migration et le passage à l'acte :

Une autre étude armée permet d'aborder certaines hypothèses d'un point de vue empirique, en effet **VARZSONYI, TREJOS-CASTILLO** et **HUANG** (2006) ont cherché à savoir quelle était l'influence de l'immigration sur les processus intrafamiliaux ainsi que sur les comportements internalisant et externalisant de 3450 adolescents suisses : autochtones, de première génération et de seconde génération de migrants. Il faut savoir que la Suisse fournit un terrain d'étude sur les effets de la migration intéressant, puisqu'elle se composait, en 2000, de 22,4% d'habitants nés à l'étranger. Ce taux est le double de celui des Etats-Unis, qui recensaient en 2003 11,7% d'habitants nés à l'étranger. Certains résultats suggèrent que l'ancienneté dans le pays d'accueil est positivement corrélée avec l'anxiété, mais qu'elle n'affecte pas la dépression ni l'estime de soi. De plus, les différences semblent plus importantes entre les jeunes de la première génération d'immigrés et les adolescents autochtones, qu'entre ces derniers et les adolescents immigrés de la seconde génération. Ce résultat suggère selon les auteurs un processus d'adaptation croissant au cours du temps, et

que, globalement, les troubles internalisant liés à l'immersion dans une nouvelle culture diminuent au cours du temps, bien que pour certaines mesures ils restent constants. Les auteurs supposent toutefois que le fait de grandir en Suisse en tant qu'enfant immigré prédispose les adolescents à ce genre de troubles : leurs expériences avec les pairs, à l'école et dans la société en général, auraient des conséquences délétères sur leur bien-être moral. Par ailleurs bien que les parents aient vécu une grande partie de leur vie dans le pays d'accueil et les enfants probablement la plus grande partie de leur vie, des facteurs explicatifs peuvent être trouvés dans la famille, comme sa position dans la société, ce qui peut mener les adolescents immigrés à souffrir plus de troubles internalisant que les adolescents suisses autochtones. De plus, les différences trouvées entre les comportements externalisant des adolescents de première et de seconde génération d'immigration résident dans la consommation de drogues et la déviance. Ces résultats sont dans leur ensemble opposés aux données statistiques officielles de la Suisse. Ces résultats concernant les troubles internalisant et externalisant s'opposent plus ou moins aux résultats de l'étude de **SHAW** et **McKAY** (1942) qui montrait que les jeunes immigrants s'engagent plus dans des processus de déviance car il y a un fossé générationnel plus important dans leurs familles, et donc plus de conflits. Il n'a pas été trouvé ici de différence dans les relations dans les familles : les conflits semblent similaires parmi les différents groupes. Nous pouvons voir qu'entre autres conclusions, les auteurs montrent que dans l'échantillon de cette étude les adolescents issus de la migration ne paraissent présenter une probabilité plus grande de passage à l'acte, car le taux de troubles externalisant qu'ils déclarent n'est pas différent de celui des adolescents autochtones. Cependant, ils présentent plus de symptômes d'anxiété et de dépression.

Si on s'intéresse à la problématique du passage à l'acte chez les adolescents autochtones et chez les adolescents fils de migrants, on peut dire d'après ce que nous avons lu que la migration des parents ne va pas sans conséquences sur le développement de leurs enfants, même s'ils sont nés dans le pays d'accueil. La déstabilisation des parents du fait de la situation migratoire par exemple est transmise à l'enfant. Une barrière entre la famille et la société d'accueil peut dès lors s'installer, et l'enfant se voit dans l'obligation de se cliver, ce qui lui sera préjudiciable à l'adolescence. De plus l'opposition entre les parents et l'institution va laisser l'enfant livré à lui-même, tel « un enfant sans clôture ». Privé de figure identificatoire solide, l'adolescent fils de migrants est souvent forcé de chercher un étayage à l'extérieur. La rue et les groupes de pairs peuvent ainsi avoir une influence négative sur ces jeunes en manque de repères. La confusion des repères peut mener alors aux pathologies les plus graves, à la délinquance ou encore à la toxicomanie. Par ailleurs, si on fait l'hypothèse

d'une transmission intergénérationnelle d'affects douloureux liés au vécu migratoire, le travail de deuil à effectuer par les parents migrants serait ainsi relégué à la seconde génération : les enfants dépositaires de cette problématique non élaborée seraient dans ce cas sujets à une vulnérabilité spécifique se manifestant lors de périodes importantes du développement, comme par exemple à l'adolescence. D'autre part ces jeunes sont inscrits au cœur de problématiques de filiation et d'affiliation et sont par conséquent très à même d'entrer dans des dynamiques de passage à l'acte : le jeune, préoccupé par la définition de son identité, aura tendance à s'impliquer dans des conduites qui lui donnent l'impression d'une seconde naissance. Les comportements externalisés des adolescents traduisent souvent une certaine forme de mal-être et ce traumatisme existerait de façon particulièrement aigüe chez l'enfant de migrants, car cet adolescent doit investir un monde extérieur qu'il ne connaît pas : il y a alors un statut de premier, d'où une dose importante d'angoisse, d'incertitude, voire de dépression. Mais bien que le processus migratoire puisse accroître une vulnérabilité psychique manifestée par des troubles anxieux et dépressifs, il ne semble pas qu'il soit clairement lié aux troubles externalisants, donc aux passages à l'acte. Finalement, il apparaîtrait que les problématiques de l'adolescent migrant soient les mêmes que celles de tout adolescent, même si des questions spécifiques à l'inter culturalité viennent s'y rajouter. Ces derniers seraient toutefois psychologiquement plus vulnérables que des adolescents dont la culture d'origine est la même que celle du pays dans lequel ils vivent, et par conséquent plus à même d'entrer dans des configurations de passage à l'acte, puisqu'ils cumulent des facteurs fragilisants.

Suite à tous ces éléments de compréhension au sujet des *acting out* et de leur lien potentiel avec le phénomène de la délinquance, et dans le souci de compléter ce chapitre concernant les mécanismes psychiques à l'adolescence pouvant être mis en lien avec les comportements violents chez les adolescents contemporains (issus ou non de populations migrantes), nous allons prendre un peu de temps pour réfléchir sur la résurgence du complexe d'oedipe à l'adolescence, et sur les failles narcissiques potentiellement présentes durant la poursuite du mécanisme de subjectivation.

9) Le processus de subjectivation à l'adolescence, quand les conduites à risque symbolisent une résistance :

Dans un de ses livres, **François RICHARD** (2001) souligne que l'on peut parfois considérer les phénomènes de violence à l'adolescence comme des tentatives de compromis entre le mouvement qui porte vers l'identification primaire structurante (à la fois imaginaire et

symbolique), et l'abandon au vécu originaire déstructurant (et désubjectivant) d'immersion dans la foule, où en effet la destructivité s'y organise autour d'une haine pour l'objet qui constitue celui-ci comme existant durablement. Si l'expérience subjective est par excellence celle de l'éprouvé pulsionnel, elle se dit plus volontiers dans la plainte concernant la souffrance psychique. La théâtralisation interne de celle-ci permet il est vrai une appropriation subjective (active) de la passivité absolue de la détresse infantile originaire qui constitue avec l'expérience pulsionnelle le paradigme de la subjectivité nous rappelle l'auteur. Il va même jusqu'à dire que la dialectique de l'opposition et de l'intime complémentarité entre pulsion et détresse, entre désir et dépression, semble consubstantielle à la notion de sujet, soit inséparable à celui-ci. Dans le contexte adolescent de résurgence de l'archaïque et de séparation difficile avec les objets infantiles d'investissement, il y a danger de désengagement par rapport aux pulsions et un danger de déliaison subjectale. De plus, si la subjectivation n'est souvent que l'expression de puissants besoins narcissiques, elle correspond également à une quête identificatoire et à une élaboration psychique infinie. Dès lors, si les références sociales et adultes sont dévaluées, l'adolescent va réagir par un renforcement du creusement de sa singularité et par un rejet nous explique F. RICHARD (2001). Lorsque la subjectivation ne parvient pas à se dégager d'une identité et d'une conformité de surface, il y a danger d'une symptomatologie psychotique soudaine.

C'est dans ce cadre là que l'on peut envisager les conduites à risque comme résistance à ce qui finit par devenir insupportable, nous explique David Le BRETON (2007). Dans une situation de désarroi ou de souffrance, les matrices de résistance sont innombrables, elles visent ainsi à réduire l'impact et à reprendre le contrôle. Elles relèvent aussi des ressources personnelles telles que la force de l'estime de soi, ou bien encore le recours à l'imaginaire ou à des pratiques culturelles fortement investies. Les épreuves que les jeunes s'infligent avec une lucidité inégale sont les ritualisations sauvages d'un passage douloureux, ce sont des moments transitionnels. Leur corps lui-même est un objet transitionnel : au moment de l'adolescence, quand les assises du sentiment de soi sont encore à vif, fragiles et vulnérables, le corps est alors le champ de bataille de l'identité. Il est le lieu d'une paradoxale altérité nous dit l'auteur, mais aussi l'objet n'appartenant qu'à soi, frontière entre les autres et soi, entre l'intérieur et l'extérieur, le monde interne et le monde externe. Du coup, quand les limites manquent, le jeune les cherche à la surface de son corps, il se jette symboliquement (et non moins réellement) contre le monde pour établir sa propre souveraineté, pour trancher entre le dehors et le dedans, et établir une zone propice entre intérieur et extérieur. Le corps est donc une matière d'identité, il faut éprouver ses limites physiques afin qu'elles puissent contenir le

sentiment d'identité. Les conduites à risque sont ainsi des formes paradoxales de communication car elles témoignent d'une lutte contre une souffrance incisive en amont liée à une histoire de vie, une configuration familiale et sociale ; elles sont donc des tentatives d'ajustement au monde. David Le BRETON (2007) considère les conduites à risque comme une manière ultime de fabriquer du sens et de la valeur, elles témoignent de fait de la résistance active du jeune et de ses tentatives de se remettre au monde. Elles sont finalement une manière radicale de s'extraire de la souffrance et une tentative paradoxale de reprendre le contrôle. Le choc du réel induit par le comportement est une quête de limites qui permet de toucher le fond selon l'auteur, mais non pour s'y écraser, plutôt pour y prendre appui afin de revenir au monde. Toutefois, comme le note **Philippe JEAMMET** (2002) la sensation fait contact mais ne fait pas lien, elle demeure extérieure, en fait, à la périphérie du Moi qui doit alors toujours la rechercher faute de l'avoir intériorisée. Néanmoins, si le choc du réel ne fait pas lien, il met quand même en condition pour l'établir puisqu'il restaure l'unité de soi. Les conduites à risque selon D. Le BRETON (2007) sont des comportements d'ajustement face à une situation personnelle douloureuse comme il peut s'en rencontrer à l'adolescence. L'adolescence qui est un temps d'obsolescence du sentiment d'identité, de remaniement tant qu'un centre de gravité n'est pas établi en soi, tant que la quête n'a pas abouti face à ce sentiment d'identité labile. Ces comportements doivent donc être saisis comme des signes d'une souffrance en amont et comme des réactions à un sentiment de désarroi. Les conduites à risque dans leur immense majorité touchent des adolescents qui souffrent de meurtrissures réelles ou bien imaginaires de leur existence. Elles sont ici un recours anthropologique nous dit l'auteur pour s'opposer à cette souffrance et pour se préserver. Elles sont bien souvent une résistance contre une violence sourde qui se situe en amont dans une configuration familiale et/ou sociale.

Nous sommes parvenus à la fin de ce deuxième chapitre que nous avons consacré aux mécanismes psychiques de l'adolescence qu'il est possible de mettre en lien avec les passages à l'acte violents des jeunes issus ou non de populations migrantes. Nous avons vu avec Tony ANATRELLA (1994) les processus psychologiques de l'adolescence desquels on peut extirper, pour notre réflexion, la notion de construction d'identité ainsi que la réalité des fantasmes de mort. Nous avons vu aussi la nécessité contemporaine chez les adolescents de se fonder des rites intimes de constitution de soi. Ceux-ci sont toutefois traversés par la négativité et le masochisme, que l'on peut (re)lier à l'agressivité et à la violence à l'adolescence. Même s'il est difficile de décrire un profil type d'adolescent délinquant en ce début de vingt-et-unième siècle, il est potentiellement possible de retenir les concepts de lien

groupal et de fantasme d'auto-engendrement, et de voir que le complexe de l'autre peut alimenter l'acting out et la délinquance à l'adolescence. S'il est possible de relever de probables failles du narcissisme chez les adolescents violents qui passent à l'acte, nous avons voulu relever que ces jeunes sont avant tout des jeunes en souffrance, en lutte contre des nœuds psychiques de constitution de soi, en face desquels ils proposent entre autres des conduites à risque pour trouver du sens. Il est important maintenant de préciser quelques réalités qui découlent de l'émigration et des traces familiales de l'exil initial, pour compléter ces affirmations, ce que nous allons faire dans ce troisième chapitre, si l'on veut s'approcher au plus près de la réalité des jeunes issus de populations migrantes.

C) Réflexion autour du concept de double clivage :

Introduction :

S'interrogeant sur l'incapacité de certains parents ayant vécu l'expérience migratoire à contenir le débordement pulsionnel de leur enfant, **Abdessalem YAHYAOU** (1991) a présenté dans ses travaux une hypothèse sur la faillite des garants métapsychologiques et métasociaux qui devraient en permettre l'étayage, une faillite qu'il retrouve à travers les divergences entre institutions et parents. Si les garants métasociaux correspondent à tout ce qui est de l'ordre des mythes, des croyances, des valeurs et des normes collectives partagés à la fois par le « dedans » et le « dehors », les garants métapsychologiques correspondent quant à eux à l'étayage dans un lien intersubjectif et interpersonnel qui soit en mesure d'en permettre une assise identificatoire et narcissique. Dans la logique de cette hypothèse, il est possible de préciser ce que l'expérience migratoire a pu produire chez les parents, chez les enfants et aussi au niveau du rapport entre les institutions et les parents.

Du côté des parents, l'expérience migratoire a produit chez certaines personnes, qui n'ont pas trouvé les étayages dont ils avaient besoin pour élaborer leur sentiment de perte et qui n'ont donc pas réussi à s'engager dans un processus de réparation, un vécu de frustration et un sentiment d'abandon, voire même un sentiment de persécution. L'assignation à se sentir dans la peau d'une victime peut être compris ici comme un mouvement régressif pour ces

personnes qui ont eu l'intime conviction d'être indésirables, ou bien d'être abandonnées, (du fait des liens affectifs rompus et qui se sont retrouvés remplacés par des liens conflictuels). Cela a pu inaugurer par conséquent un sentiment d'insécurité et de violence à se sentir membre d'une société qui n'aurait pas donné les moyens de se représenter une place ou un avenir, et dont les institutions n'auraient pas exercé leur propre fonction maternante à leur égard. A.YAHYAOUÏ (1991) a pu préciser que l'incapacité potentielle des parents à contenir leurs enfants était à entendre dans les deux sens de contention et de contenance. Dans un sens de contention, cela renvoie à l'incapacité à contenir le débordement pulsionnel de l'enfant, cela revient du coup à afficher une sorte de démission mais aussi, par identification projective, à voir en l'enfant la victime que l'adulte se ressent lui-même, et de ce fait à l'excuser. Dans un sens de contenance, le parent qui se sent une victime est dans une certaine proximité psychique avec son enfant ; pris alors dans une logique de confusion des générations, ou bien d'indifférenciation des mondes des uns et des autres, il se déconnecte de sa parentalité et en vient même à ne plus exercer pleinement ses fonctions parentales.

Du côté de l'enfant, la rupture des étayages familiaux et sociaux produit comme l'a exprimé Monsieur A.YAHYAOUÏ des enfants « sans clôture » qui, livrés à leurs propres débordements pulsionnels, cumulent alors des problèmes de comportement et de scolarité. Dans un rapport à un monde d'adulte qui est rendu incohérent, ils vont chercher dans le groupe de pairs leurs références. C'est ainsi qu'ils sont livrés à un espace extérieur qu'ils vont chercher à posséder et à organiser au fur et à mesure que les adultes se rétractent, et que eux-mêmes paniquent et attaquent. On peut penser ici que le mouvement d'emprise de certains jeunes ne peut se comprendre que par l'angoisse d'effondrement qu'ils cachent en eux-mêmes, en se remplissant du coup parfois par le passage à l'acte.

Du côté du rapport entre les institutions et les parents, on constate une certaine logique de neutralisation mutuelle quand on se penche sur les représentations des uns et des autres, chacun annulant par son opinion sur l'autre l'autorité qu'il pourrait avoir. Cela participe au fait de dire qu'il n'y a plus de garants métasociaux dans le contexte contemporain, surtout lorsque les parents évoquent fréquemment l'idée d'une institution captatrice de l'enfant qui voudrait le transformer en délinquant, et aussi lorsque les professionnels voient les parents comme des personnes à éduquer et qu'on ne peut pas rencontrer, avec cette figure inquiétante de l'étranger qui continue à habiter l'imaginaire. Toutes ces opinions entraînent des catastrophes au niveau du développement de l'enfant, c'est aussi pourquoi A.YAHYAOUÏ (1991) a insisté sur l'importance de créer du lien entre ce dedans et ce dehors, pour faire en

sorte qu'il y ait un ensemble de valeurs communes, bien au-delà des territoires et des compétences de chacun, en travaillant notamment sur les représentations des uns et des autres. Nous aurons l'occasion de revenir sur les travaux de Monsieur A.YAHYAOUÏ (et de bien d'autres) qui sont en lien avec une réflexion sur les comportements violents chez les jeunes issus de populations migrantes, en attendant et suite à ces propos introductifs, il apparaît pertinent de poser un cadre à cette réflexion en reprenant des concepts forts de la Psychologie Clinique interculturelle au cours d'un premier paragraphe.

1) La psychologie clinique interculturelle :

a) L'appartenance culturelle :

En se référant à un ouvrage de **Françoise COUCHARD** (1999), nous admettrons que la psychologie interculturelle repose sur la capacité d'identification et de contre - identification à un *autre*, si semblable et si *étranger* à la fois. Elle doit toutefois éviter pour cela deux écueils que sont la méconnaissance de l'impact des différences culturelles, (assimilable à l'ethnocentrisme), et le fait d'accorder aux particularismes culturels plus d'importance qu'aux facteurs universels. F. COUCHARD relève l'existence de concepts majeurs forts que sont l'appartenance culturelle, le fait d'être écartelé entre des modèles culturels contradictoires (ceux de la culture d'origine de leurs parents et ceux du pays d'accueil), les discordances et les ruptures qui existent entre les normes sociales et culturelles prescrites dans leur pays d'enfance et celles que leur impose le pays où ils vivent désormais, et, enfin, la culpabilité et la responsabilité de sujets déculturés et rendus plus fragiles devant les passages à l'acte transgressifs.

Françoise COUCHARD explique que l'*exil*, qu'il soit forcé ou choisi, impose un réaménagement psychique profond car le départ du pays d'origine provoque un traumatisme important avec une perte des repères habituels, d'où un nécessaire travail de deuil de la vie « d'avant ». De plus, l'adaptation à la terre d'adoption oblige le sujet à modifier ses propres défenses et à se couler dans de nouveaux moules culturels, à entendre et à parler une langue étrangère, à s'adapter à des normes différentes parfois antinomiques de celles qui lui ont été imposées par l'éducation et « la vie d'avant » ou bien la « vie de là-bas ». C'est là qu'on peut parler d'acculturation plus ou moins bien réussie. Il y a des facteurs qui facilitent l'assimilation des modèles culturels : il s'agit par exemple de l'âge précoce du changement de pays, ou bien de la proximité entre les normes du pays d'origine et celles du pays d'accueil (c'est là un facteur prépondérant d'adaptation et d'intégration), ou encore du « bagage

psychique et intellectuel », et enfin de la cohésion du groupe familial et social. Il y a par contre des facteurs qui peuvent être liés aux difficultés d'intégration de nouveaux modèles culturels comme les facteurs religieux, ou les périodes de crise et d'anomie sociale (qui provoquent toutes sortes de ruptures). Les fondements de la relation à l'autre comme étranger nous amènent à nous demander comment a pu naître la notion d'un autre différent de soi, à quel moment ce sentiment de l'autre apparaît et comment se forment et se transforment les relations avec cet autre. La rencontre avec l'autre dans sa plus forte étrangeté peut provoquer un sentiment d'angoisse, car l'autre ne nous ressemblant pas, nous ne pouvons dès lors pas nous identifier à lui et la peur qu'il fait naître accentue son étrangeté. Il est possible ainsi que ce sentiment d'angoisse devant l'autre, perçu comme différent de soi, préexiste au sentiment de haine. Et la haine, comme nous le rappelle l'auteur, est généralement le résultat d'une projection de nos propres défaillances en l'autre, en qui on reconnaît en général ce qu'on déteste en soi.

Pour finir ici, Françoise COUCHARD (1999) estime qu'il est difficile de méconnaître l'existence des pathologies induites par l'*exil* et par le télescopage entre des modèles culturels divergents ou opposés. Il est important d'admettre ici que l'étiologie des tableaux psychopathologiques est complexe et surdéterminée par un ensemble de facteurs. Du coup, si les facteurs culturels peuvent y tenir une grande place, ils doivent vraiment être croisés avec les facteurs psychologiques. La crise des valeurs depuis la fin du vingtième siècle est un facteur qui accélère les pathologies sociales, et toutes les cultures sont là atteintes. Le « malaise dans la civilisation » sur lequel insiste **René KAËS** (1993) souligne la crise de la culture et celle des valeurs, la débâcle de la pensée, la désagrégation des structures et des organisations sociales, juridiques et spirituelles. Il convient d'y ajouter selon l'auteur la crise dans le groupe familial avec la perte de l'autorité parentale, mais surtout l'impact de la décomposition et de l'éclatement de la sphère familiale. A tout cela enfin, il faut associer selon F. COUCHARD la perte des repères temporels et spatiaux qui s'avère destructurante, particulièrement chez des adolescents. Il y a alors différentes pathologies culturelles dans lesquelles on peut noter une pulsion à vivre dans l'immédiateté et une réalité « virtuelle ».

b) S'appropriation des objets culturels :

Il nous semble nécessaire ici de revenir sur quelques aspects qui éclaireront par la suite ce travail de recherche sur la psychologie et psychopathologie clinique interculturelle, en reprenant ce texte de **Madeleine NATANSON** (2000) qui nous aide à voir ce que cette science veut développer. En effet, on trouve dans ce texte des arguments selon lesquels des sujets issus de populations migrantes ont parfois à s'approprier des objets culturels qui

humanisent et qui peuvent aider à réparer la blessure narcissique des premières expériences de vie. Néanmoins, il n'est pas vraiment aisé de s'interroger sereinement sur la violence et sur ses fondements sans la vie psychique. L'auteur nous rappelle que l'éducation (et la relation à l'adulte), chez le sujet migrant notamment, vont reposer sur deux assises contradictoires que sont la violence fondamentale (liée à la survie) et la sécurité de base (liée à la vie avec les autres). Ici, l'apprentissage de la parole fait partie de l'aide à apporter pour que se fasse la transformation de la violence vitale en force de vie, afin d'aborder l'inconnu, et non pas en passage à l'acte pour détruire ce qu'on ne connaît pas. Enfin, nous admettons à la lecture de cet ouvrage que l'étranger est nécessaire et que l'exclusion ne peut être une solution ni psychique ni sociale. L'homme ne peut exister que dans sa relation à l'autre, c'est-à-dire à l'étranger à soi-même. Il doit être aidé par l'autre, dont il dépend, ne serait-ce que pour survivre mais dans le même temps, il lui faut devenir avant tout lui-même et s'émanciper de la dépendance de l'autre y compris de ses plus proches. Nous pouvons imaginer combien cela peut être difficile chez des jeunes migrants.

c) Des modèles culturels contradictoires :

L'auteur nous explique que l'adolescence, période de crise et de réaménagements psychiques, est une phase de grande fragilité chez des individus écartelés entre des modèles culturels contradictoires. Des constats s'imposent ici, comme celui d'admettre que l'exil, qu'il soit forcé ou non, déclenche et oblige un réaménagement psychique profond et il déclenche un traumatisme important avec une perte des repères habituels, d'où un nécessaire travail de deuil de la vie « d'avant » ou de « là-bas » comme nous l'avons évoqué plus haut. C'est ici qu'on parle « d'acculturation », c'est à dire d'intégration plus ou moins réussie, plus ou moins totale aux modèles culturels du pays d'adoption. Toutefois, les périodes de crise et d'anomie sociale risquent également de mettre à mal l'adaptation de certains individus à une culture donnée, en provoquant des ruptures entre les sexes, entre les générations, entre le monde du travail et celui de la vie privée.

2) Approches de la psychopathologie chez les sujets migrants :

a) Les primo arrivants :

Il apparaît judicieux de reprendre rapidement ce qui pouvait être dit à propos des sujets migrants et de leurs descendances il y a 25 à 30 ans, et ce pour nous permettre de mesurer l'aspect dynamique et évolutif des conséquences inhérentes à un exil et à une migration. Nous allons pour ce faire reprendre les grandes lignes d'un ouvrage ancien écrit par **Driss**

MOUSSAOUI et Gilbert FERREY (1985). Dans celui-ci, les auteurs partent du postulat selon lequel l'histoire de l'humanité s'est construite à grands coups de migrations, et que les mouvements de population ont joué un rôle capital dans l'interdépendance des ethnies et des cultures, dans la naissance, la grandeur et la mort des civilisations. Mais cela a donc aussi permis de drainer des modèles culturels fondamentalement différents sur des milliers de kilomètres. La mobilité croissante qui caractérise l'évolution de toutes les sociétés selon les auteurs implique des mutations culturelles radicales si bien que le télescopage, parfois même la simple confluence de deux cultures hautement spécifiques, peut alors être stressant pour un sujet migrant, d'où une adaptation et une intégration quelquefois problématiques. Les auteurs faisaient la remarque à l'époque que toutes les difficultés matérielles vécues par le migrant n'étaient qu'un des éléments qui rendaient malaisée une bonne insertion dans la société réceptrice. En effet, selon eux, l'atmosphère psychologique dans laquelle se déroulait sa vie dépendait pour une part de l'image que s'en faisaient les autochtones. Etant donné qu'ils pouvaient provoquer des sentiments ambigus et contradictoires dans la société d'accueil, ils angoissaient potentiellement par tout ce qu'ils drainaient derrière eux de différence culturelle. Ceci était accentué selon les auteurs par la tentative maladroite d'imitation consciente ou inconsciente de la culture de la société d'accueil par le migrant, la renvoyant alors en miroir sous un aspect étrangement étranger et caricatural. La réaction était du coup celle de l'agacement, de la pitié ou de la franche agressivité, le migrant étant si proche et si lointain. On a pu relever un climat de méfiance mutuelle et d'insécurité, ceci contribuant à accentuer la rupture de la communication déjà difficile au travers du fossé culturel. Selon eux, l'image de l'étranger constituait alors le creuset d'une angoisse groupale sur un mode d'agression fantasmée, soigneusement entretenu si nécessaire. L'éclatement du cadre familial traditionnel repéré par les auteurs a libéré la compétitivité entre les individus, devenus ainsi repérables selon de nouvelles valeurs sociales. Dès lors, aucun domaine social n'a échappé au phénomène de la déculturation / acculturation, et tous les gestes quotidiens, les automatismes sociaux, ce qui constituait l'intimité de l'individu ont été bouleversés, (jusqu'à sa manière d'être au monde). Du coup s'est mis en place un certain état d'équilibre instable permanent, générateur d'incertitudes, qui a nécessité une dépense psychique considérable pour maintenir l'unité du tout. Les auteurs parlent même d'une sorte d'hybridation du mode de vie qui a été le produit d'une véritable migration d'un continent et d'une civilisation à un autre continent et à une autre civilisation.

Très longtemps d'après D. MOUSSAOUI et G. FERREY (1985), et parfois à tout jamais, le pays récepteur reste incompréhensible dans ses structures fines et dans ses règles de

fonctionnement. Cette impossibilité à pénétrer, parfois de manière définitive, les interstices de la culture autochtone est le fondement même de « l'être au monde » de l'étranger. Tout est si différent et porte en soi le risque de rupture avec les schèmes sociaux prévalents qu'il les entrevoit et les adopte à sa manière, avec maladresse et contrainte, car ils se marient mal avec ses habitudes originelles. De plus, le phénomène insidieux et irréversible de l'acculturation gagnait le migrant et l'éloignait progressivement de ses valeurs sociales originelles. Le problème de l'identité culturelle est donc devenu à ce moment là une double déchirure selon les auteurs : vis-à-vis de la société d'accueil en tant que migrant, et vis-à-vis de la société d'origine. L'image du chef de famille a elle aussi éclaté, et du coup tout le groupe familial s'est engagé dans un processus de déculturation / déstructuration. Dès lors les enfants, qu'ils soient nés au Maghreb ou bien en France, vivent avec angoisse le désarroi des parents dans leurs tentatives de s'adapter à la norme sociale française. Ils vivent même dans l'humiliation leur identification à une image parentale dévalorisée par la société d'accueil. Les auteurs parlent d'une double allégeance identificatoire et conflictuelle qui fait des enfants de migrants des marginaux dans un groupe social lui-même marginalisé, en étant en bordure des deux communautés. C'est ce qui fait écrire aux auteurs que le migrant de deuxième génération n'a d'autre racine que lui-même. Dès lors, la révolte est très souvent inévitable contre les deux systèmes : le système familial qui veut garder le contrôle et le pouvoir sur les enfants, le système social qui exige impérativement une adaptation à sens unique. Faute d'avoir une identité culturelle bien assise, le jeune adolescent adopte une identité négative d'opposition systématique à toute autorité, c'est une porte d'entrée à une phase de délinquance, mineure ou majeure. Pour finir avec ces propos de Driss MOUSSAOUI et Gilbert FERREY (1985), on peut relever que la transplantation est une expérience existentielle enrichissante mais qui s'accompagne parfois de troubles, mentaux ou autres. La question clé était de savoir ce qui à l'époque parmi ces troubles relevaient de la personnalité de départ, et ce qui résultait du « choc culturel ». Dans la grande majorité des cas selon les auteurs, une relation dialectique existait entre la personnalité souvenir et la personnalité devenir par le truchement des phénomènes d'adaptation mais aussi d'acculturation. Du coup, les éléments de base dans l'appréhension des phénomènes psychologiques et psychopathologiques dans toutes les catégories de migrants étaient selon eux :

- L'identité culturelle qui fait de la marginalité une fragilité quand la distance culturelle est trop importante ;
- L'acculturation qui emprunte le chemin de l'adaptation et parfois de l'assimilation ;
- L'interdépendance intime du somatique, du mental et du social.

Après avoir travaillé sur ce qui pouvait être dit il y a 25 à 30 ans sur la psychopathologie des sujets migrants, nous allons nous intéresser aux modalités d'approche du phénomène d'exil il y a 15 à 20 ans.

b) Une identité culturelle ethnique :

Pour commencer, nous admettrons avec **Moïse BENADIBA** (1979), que chez le sujet migrant, il y a des contradictions et des conflits dans les domaines du culturel, du social et du psychologique. Si l'identité est un reflet de l'organisation structurelle liée à l'identification, l'identité de l'enfant d'immigré est alors la résultante de cumuls d'identité : ce dernier doit se situer par rapport à deux réseaux signifiants que sont l'identité du sujet et l'identité du groupe. Cela peut orchestrer selon l'auteur une dépersonnalisation déstructurante. L'auteur parle de l'école qu'il présente comme un lieu de rencontre mais aussi comme un lieu de rupture, un lieu qui met potentiellement alors en échec les processus d'individualisation à cause de la rupture avec les références parentales et avec les repères culturels. Cela peut engendrer de la confusion et un certain effacement des repères de Loi. M. BENADIBA parle ici de double lien déstructurant du fait des contradictions, des ambivalences, d'un double leurre et d'un désaveu d'identité, un double lien déstructurant qui amène une altération du sens de la réalité, ainsi que des fantasmes de toute puissance ou encore une surélévation narcissique. L'auteur situe ici la genèse du trouble d'identité qui s'associe à une angoisse et à un désarroi, tous deux à l'origine selon lui de la fuite dans les bandes qui peuvent donner au sujet une réassurance par rapport à cette dépersonnalisation.

Il nous semble utile ensuite de reprendre quelques grandes notions d'un ouvrage assez synthétique de **Tobie NATHAN** (2001). Certains éléments constitutifs de la personne du patient, tels que son identité culturelle ou ethnique, (comme avait pu le décrire **Georges DEVEREUX** en 1972 en évoquant sa langue, ses coutumes ou encore ses systèmes de représentation), sont toujours représentés comme extérieurs à sa nature. T car il estimait que cette position était fondée ; il pensait également qu'une position méthodologique qui part de l'analyse des actes des thérapeutes et qui s'appuie sur un corpus pluriculturel relève bien de la seule éthique possible. En résumant massivement, T. NATHAN veut dans son ouvrage parler des migrants originaires de sociétés non occidentales chez lesquels, aux problèmes psychopathologiques, s'ajoutent la plupart du temps des difficultés de langue, un marasme social, une dégradation somatique, voire même une véritable tragédie politique. T. NATHAN en est donc arrivé à penser que l'ethnopsychanalyse, lorsqu'elle est pratiquée de manière rigoureuse, était à cette époque la psychopathologie la plus à même de penser

systématiquement les faits à partir de procédures d'influence délibérément déclenchées par le thérapeute, un des buts étant d'analyser les différentes procédures de modification de l'autre. Partant d'un constat selon lequel la pensée scientifique avait pour vocation d'explicitier et de laïciser les faits, de les généraliser et donc du coup de les priver de leur profondeur polysémique, T. NATHAN (2001) a voulu poser les bases d'une investigation véritable des procédures techniques de l'influence et démontrer par la même que cette entreprise était possible. Il a pour cela puisé dans l'analyse des techniques thérapeutiques traditionnelles on peut retenir de cet ouvrage qu'une partie y est consacrée pour proposer des éléments théoriques permettant de penser une théorie générale de l'influence qui se doit aujourd'hui d'être métaculturelle, et une autre partie montre qu'en ayant privilégié le concept d'angoisse au détriment de la notion de frayeur, la psychopathologie occidentale s'était coupée jusque là de la compréhension des véritables interactions thérapeutiques.

T. NATHAN définit la culture comme un système psychosociologique, ayant une fonction dans la construction et dans l'homéostasie de l'appareil psychique, (c'est ici la tendance à la stabilité des différents composants de celui-ci ou bien à son rétablissement en cas de modification). Il faut donc considérer la culture comme une sorte de singularité qui spécifie un groupe social donné en lui conférant sa coloration propre. La culture est donc le système qui non seulement rend cohérent l'espace social, mais c'est aussi le système intérieur des individus qui leur permet de clôturer leur espace psychique. Il est important de retenir dans les propos de T. NATHAN que dans toute culture, le système d'affiliation n'est jamais superposable à une filiation de type biologique. Le rôle primordial de la culture est selon l'auteur d'assurer l'existence du groupe en tant que tel, donc sa clôture (la frontière en étant la langue), et de substituer partout l'organisation au hasard. C'est à ce niveau là qu'il nous faut retenir les propos de l'auteur qui explique que tout humain a un psychisme, mais que tout humain habite une culture et une langue et qu'il est inscrit dans des règles d'alliance et de filiation. Il existe par conséquent dans chaque individu selon l'auteur deux systèmes redondants, ayant une structure homologue : l'un d'origine interne, c'est l'appareil psychique, et l'autre d'origine externe, c'est la culture. La coexistence de ces deux systèmes a des conséquences logiques considérables, c'est par la perpétuelle comparaison entre deux systèmes homologues, l'un de nature interne, l'autre d'origine externe, que le sujet peut à la fois assurer sa clôture et, dans un même mouvement, penser qu'il existe d'autres sujets, clos comme lui, et avec lesquels il est donc possible de communiquer.

Dans plusieurs langues (dont l'arabe), le mot « frayeur » alterne entre deux séries de significations étiologiques : la première, c'est la rencontre du sujet avec un univers

radicalement différent de son univers habituel qui fait effraction, la seconde c'est l'extraction du sujet hors de son enveloppe et de sa membrane protectrice. Nous trouvons donc regroupées les notions d'effraction et d'extraction hors de l'enveloppe, une bipolarité sémantique que nous retrouvons d'après l'auteur dans tous les systèmes thérapeutiques qui recourent à l'étiologie par la frayeur. La culture semble alors penser que la rencontre avec l'autre est une rencontre traumatique lorsqu'elle n'est pas médiatisée (par l'ensemble du groupe par exemple), et que ce traumatisme conduit à un écoulement au dehors de tout ce qui constituait l'identité singulière du sujet, pour ne laisser place qu'à un mimétisme automatique et absurde. T. NATHAN (2001) dans son ouvrage nous explique également que les enfants de migrants font de l'équilibre sur une frontière très floue entre monde intérieur et monde extérieur. Dans cette entreprise, l'adolescence est pour eux un moment particulièrement dangereux. Pour tenter d'échapper au clivage (qui est un destin d'étrangeté à soi-même selon l'auteur), ces enfants de migrants mettent en scène des pathologies traumatiques organisées selon la logique d'une seconde naissance, mais une naissance sans cesse interrompue, sans cesse à recommencer. Dès lors ces pathologies traumatiques (telles que les toxicomanies, la délinquance, les bouffées délirantes ou encore les perversions) sont particulièrement efficaces dans leur activité restructurante organisée de manière solitaire. La logique de ces pathologies consiste à rechercher, par l'intermédiaire d'expériences traumatiques, une affiliation que rend impossible l'absence du groupe de référence. Les parents délèguent la fonction référentielle à la société française et à ses représentants (école et médecine), l'enfant s' imagine alors d'après l'auteur que, étant un expert en francité pour ses parents, il peut du même coup constituer son référentiel dans une quête solitaire. La toxicomanie et les pseudo – groupes constitués autour d'une communauté d'intérêt, comme la prostitution et ses règles internes donnant l'illusion de lois sociales, ou bien la délinquance et sa loi du milieu qui donne quelque temps l'illusion d'une affiliation qui se révèle très vite superficielle, illustrent ces potentielles quêtes solitaires. Après nous être intéressés aux modalités d'approche du phénomène d'exil il y a 15 à 20 ans, il apparaît intéressant de relever le courant de pensée relatif à ce même phénomène il y a 5 à 10 ans.

c) La différence culturelle :

Pour commencer, nous constatons avec **Charles DI** et **Marie-Rose MORO** (2008) que la culture est un ensemble plus ou moins partagé de savoirs, de savoir-faire et de savoir-être relatifs à un univers culturel. La culture est soit apprise soit acquise et elle permet la mise en place de schèmes comportementaux d'adaptation en lien avec un environnement particulier. Dès lors selon les auteurs, la migration qui confronte le sujet à des discontinuités l'amène à

être potentiellement partagé entre une culture du dedans et une culture du dehors. Le sujet est donc confronté aux concepts de la différence et à celui de l'étranger ; cela peut le pousser à ressentir une violence fondamentale de rejet et d'exclusion, d'où le clivage qui souvent entraîne des différentes postures subjectives comme le repli, l'assimilation ou encore l'articulation ou le rejet possible des deux cultures. Cela occasionne selon les auteurs une sensibilité spécifique chez les sujets migrants qui développeront soit une hypersensibilité soit une hypo sensibilité. Le risque transculturel couru est alors ici celui de la désaffiliation et celui des difficultés d'affiliation aux nouveaux groupes : tout cela est corrélé selon les auteurs à la potentielle carence d'étayage, à la perte de confiance en soi qui en découle (suite à la confusion née de l'exil). Les auteurs font une remarque très intéressante lorsqu'ils affirment que l'identité de soi entraîne une réduction du clivage et qu'il faut selon eux parvenir à un certain métissage car lui seul semblerait en mesure de permettre le décentrage et la co-construction d'un sens partagé des événements et des choses.

Nous allons ici reprendre des idées dans un texte de **René KAËS** (2001) dans lequel il nous invite à avoir de l'intérêt pour la différence culturelle. Il nous y explique alors que la civilisation se construit à la fois du dedans et du dehors. Du dedans, elle se construit à travers la mise en œuvre de techniques, de systèmes sociaux, de lois et de valeurs, mais aussi à travers d'usages (ou de mœurs) et de systèmes de représentations partagées, en tout cas partageables par un ensemble humain qui s'identifie par cette commune appartenance. La culture est, à ce niveau interne, l'ensemble des dispositifs de représentations symboliques dispensateurs de sens et d'identité, et qui sont donc à ce titre organisateurs de la permanence d'un ensemble humain, de ses processus de transmission et de transformation. La culture comporte ici nécessairement un dispositif d'auto - représentation, qui implique la représentation de ce qui n'est pas elle, de ce qui lui est étranger, ou de ce qui lui est attribué. La civilisation selon René KAËS (2001), et la culture qui en représente l'aspect spirituel ou encore symboligène, se construit aussi du dehors, par l'effet exercé sur elle par le travail de représentation que s'en forme l'étranger. Ainsi, la différence est au cœur de la formation de la culture d'après l'auteur, elle en est même une composante essentielle. Alors, l'intérêt pour la différence culturelle se mobilise et se transforme dans deux sortes de conjonctures, la première étant celle où prévaut l'expansion, d'une civilisation vers une autre, dans les mouvements de conquête, d'exploration, de découverte ou de migration. Quels que soient ici les moteurs de ces mouvements, il en résulte d'après l'auteur soit un travail de connaissance de l'autre culture, pour la pénétrer, en importer les bénéfices, ou bien en emprunter les valeurs et les mœurs (c'est ici l'acculturation des immigrés ou des exilés), soit au contraire une

volonté de méconnaissance et de destruction, sous l'effet d'un sentiment de supériorité diversement rationalisé chez les conquérants.

La seconde conjoncture dans laquelle se mobilise l'intérêt pour la différence culturelle correspond schématiquement à l'expérience d'un « malaise dans la civilisation » selon R. KAËS (2001) qui précise que les symptômes de ce malaise comportent certainement des constantes comme par exemple l'idée d'une désagrégation des structures et des organisations sociales, juridiques et spirituelles. Tous les mouvements de désagrégation s'accompagnent d'une crainte que les dispositifs symboliques de la culture ne soient gravement endommagés. L'auteur précise que l'intérêt pour la différence culturelle présent il y a donc 5 à 10 ans, un intérêt pour l'interculturalité et pour la transculturalité, était alors marqué par l'effet de cette double conjoncture : mouvement mondial de migrations et d'échanges économiques dans lesquels se jouaient des objectifs de conquête, mais aussi des enjeux de transformation de toutes les cultures ; confrontation avec des cultures ressenties comme menaçantes et développement d'intolérances racistes, ethniques, religieuses. A ces nouvelles formes du malaise dans la civilisation venaient s'ajouter les effets produits par des phénomènes hétérogènes, mais convergents, que ceux-ci concernaient les mutations technologiques, les transformations des rapports sociaux internes à une société (comme la culture des banlieues par exemple), ou les traumatismes impensés des catastrophes et leurs effets de rupture des rapports entre générations. La question de la différence culturelle (ainsi recadrée dans ces années là) mobilisait divers spécialistes, chercheurs et acteurs des sciences humaines.

Ainsi, la première valeur de la différence est celle du déplaisir car la différence surgit dans l'opposition de la réalité interne et de la réalité externe au moi-plaisir selon l'auteur ; la seconde valeur s'associe à la souffrance du sevrage d'avec le corps maternel car l'expérience persécutoire et dépressive de la perte de l'unité réorganisent les rapports entre dedans et dehors, René KAËS (2001) évoquant même que dans cette épreuve d'éloignement du lieu et du lien des commencements, se nouent les significations ultérieures de l'exil et de l'exogamie (les catégories prévalant étant celles du « non – lien » et de la séparation) ; la troisième valeur constituée par l'expérience de la différence est celle de l'altérité, qui s'organise notamment dans la confrontation avec la différence entre les sexes et entre les générations ; la quatrième valeur selon l'auteur se forme dans l'expérience de la sortie du groupe familial, et dans la nécessité de réaménager, avec l'accès à l'école surtout, les rapports entre la Loi, les normes éprouvées dans la famille et celles en vigueur hors de celle-ci, dans les groupes de non – familiers. Ce qu'il importe de retenir dans les propos de l'auteur, c'est que les représentations et les affects associés à ces expériences de la différence sont d'abord marqués d'un signe

négatif. Elles témoignent de la menace d'une rupture dans l'état du narcissisme primaire, dans la croyance initiale dans la continuité du plaisir. Toutefois, ces valeurs négatives ont une fonction structurante dans la formation de l'identité. René KAËS (2001) nous affirme dans ce texte qu'il existe une troisième opposition, après celle opposant les humains et les non humains et celle opposant les générations puis les sexes, et qu'elle s'organise sur la base des différences dans l'ordre des appartenances sociales et de la culture. Cette troisième opposition introduit le sujet à ses repères identificatoires, aux identités partagées, aux alliances psychiques, narcissiques et défensives nécessaires à la vie en commun et aux renoncements que chaque culture exige pour fonder son ordre symbolique propre. C'est d'ailleurs la transgression de cette opposition qui produit la catégorie de la subversion et de l'ennemi. La notion de la différence culturelle se constitue sans doute d'abord dans l'épreuve de ce qui, étranger, est représenté comme hostile ou mauvais pour le « nous », mais aussi de ce par quoi se désigne l'identité de sujets réunis par une même communauté d'identifications, de représentations et de signifiants communs. L'affirmation culturelle est donc la conséquence de la reconnaissance simultanée du « nous » et de la différence culturelle en ayant pour effet d'abolir, au-dedans du « nous », tout écart qui viendrait mettre en péril la valeur d'intégration et d'unité narcissique dans les espaces et les formations psychiques partagées et communes. La différence culturelle n'est du coup connue que dans l'épreuve du rapport au dehors, sur la frontière qui constitue corrélativement le « nous » et l'étranger, et dans les valeurs négatives, dangereuses, hostiles et haineuses de l'étrangéité. Nous retiendrons pour finir avec les propos de René KAËS (2001) que la perte des garants métasociaux et métapsychiques caractérise les formes nouvelles du malaise dans la civilisation, (en se rappelant ce que nous avons évoqué au cours du premier chapitre au sujet du malaise dans la civilisation, et ce que nous avons exploré au cours de l'introduction à ce troisième chapitre au sujet des garants métasociaux et métapsychologiques) : cette perte met en crise la structuration et le fonctionnement de la vie psychique, notamment celles qui sont les plus sensibles aux effets de l'intersubjectivité. De ce point de vue d'après l'auteur, les grands symptômes de la souffrance psychique et de la psychopathologie contemporaines peuvent être regroupés en trois ensembles, chacun d'entre eux recouvrant une exigence de travail psychique imposée à la psyché en raison de sa relation avec le corporel, l'intersubjectivité et le sens.

Ces conceptions ont amené l'auteur à préciser un des concepts implicites de notre recherche, à savoir la construction de l'identité. Selon lui, la notion d'identité et la souffrance de l'identité qui peut en découler se construisent à travers deux voies conjointes. Une première faite de

représentations et d'énoncés fondamentaux propres à un ensemble humain et soutenant chez ses sujets des points de certitude et des croyances primaires (dont les mythes sont les formes les plus générales). L'ensemble de ces énoncés qualifie des conduites qui s'inscrivent dans un contrat dont on peut mettre en évidence la nature essentiellement narcissique. Une deuxième voie est faite des représentations qui sont renvoyées au groupe extérieur ; la différenciation entre le dedans et le dehors qui en résulte, et qui s'entretient encore ici du narcissisme des petites différences, opère une réassurance identitaire par l'effet miroir ainsi produit. Les difficultés surgissent quand les représentations identitaires sont inconsistantes selon l'auteur, à la fois parce que le contrat qui les soutient n'est plus tenu et parce que la valorisation intragroupale (ou intraculturelle) ne s'effectue plus que par la dévalorisation ou bien par la survalorisation de toute altérité externe, sociale ou culturelle. Ce processus s'accompagne d'après René KAËS (2001) d'une dévalorisation narcissique et donc par la même d'un rejet de l'identité et de l'altérité internes. L'auteur s'appuie après sur les travaux de la sociologie pour affirmer que de telles situations caractérisent très largement les difficultés du métissage dans les sociétés urbaines contemporaines, où les groupes ethniques à culture composite et ségrégative rassemblent les jeunes dits de seconde génération d'immigrés (dans les années 2000) et dans lesquels fonctionnent des représentations et des identifications bricolées, contradictoires parfois même ou encore paradoxales. Les enjeux de cette question s'aperçoivent au niveau des troubles des repères identificatoires et des défaillances identitaires chez les jeunes des sociétés postindustrielles. René KAËS (2001) précise alors que pour une part, les difficultés de la construction identitaire sont à référer à la désorganisation des repères symboliques, ces transformations ayant pour effet d'accentuer la tendance anémique et corrélativement la déstructuration psychologique mais, de plus, elles renforcent au niveau collectif comme au niveau individuel les identités imaginaires, illusoires et ségrégatives. Il est vrai que nous ne disposons plus des médiations culturelles et des représentations nécessaires en partie aux activités de transformation de la psyché lorsqu'on se retrouve en situation d'exil ou d'immigration, et lorsque, alors, les signifiants et les codes s'imposent à nous dans le lien de dépendance et qu'ils disqualifient notre propre effort de mise en sens. Le recours à la symbolisation somatique par exemple trouve ici son occasion, le corps devenant l'ultime recours pour faire signe, au lieu de faire sens, de telles situations prenant valeur de rappel traumatique : confrontation avec l'étranger et l'inconnu, ou encore le « lâcher » narcissique.

3) Pas d'identité sans altérité :

Des jeunes ont tenté de trouver leur place mais en retournant le stigmate de la couleur de peau et c'est bien comme « Noirs de France ou d'Europe » par exemple qu'ils se représentent et non comme des immigrés. Il y a bien une construction d'une identité raciale selon **Pap NDIAYE** (2005) mais celle-ci n'est ni une essence ni une culture, elle est le produit d'un rapport social. Dès lors cette identité ne se prétend pas substantielle, liée à une origine, à une « race » ou bien à une culture, elle repose d'abord sur le déni de la société française de la discrimination et des inégalités raciales : cette identité *fine* détermine selon l'auteur un groupe qui n'a en commun qu'une expérience de la discrimination, de l'inégalité et de la conscience du partage de cette expérience. L'auteur nous explique que l'identité noire ne renvoie pas à la même expérience ni au même imaginaire que l'identité maghrébine : le stigmate qui pèse sur les populations noires en France s'inscrit dans une histoire de la constitution d'une « race noire » qui remonte à l'esclavage. L'histoire des jeunes maghrébins s'inscrit dans un enracinement local plus long alors qu'une partie importante des familles subsahariennes n'arrivent en France que dans les années 1980. Leur installation se fait dans un contexte de précarisation sociale, de poussée du chômage et de montée du racisme et, de plus, l'héritage politique et postcolonial n'est pas non plus le même. L'auteur fait aussi le constat que, le plus souvent, les parents n'ont rien transmis de leur culture d'origine et ils ont peu raconté leur passé.

Dans le cadre de ce chapitre sur lequel s'étaye notre réflexion autour du concept de double clivage, il est intéressant de prospector un texte d'**Olivier DOUVILLE** (2001) qui invite à étudier les violences identitaires et les incidences cliniques des exils. En partant d'un postulat selon lequel au plan de toutes confrontations interculturelles, puis transculturelles, on voit naître et se développer les mouvements qui font lien de même qu'on voit aussi se refuser ces mises en lien, (dans une violence massive parfois), l'auteur affirme que les espaces et les lieux sont aujourd'hui corrélés de telle façon qu'il n'est plus possible de poser l'étranger comme un simple extérieur ou exclu de l'autochtone, et que le sujet en mouvance concilie identité et altérité sans se confondre avec tout l'un ou tout l'autre de ces deux pôles. Mais il tient aussi à nous rappeler qu'originellement, il n'y a pas d'identité, pas de savoir apte à disjoindre le Moi du non – moi, et qu'originellement le sujet est voué au dehors. Ce sujet voué au dehors d'après l'auteur se construit alors sans relâche sur fond d'altérité, et il est sans cesse divisé par la langue qu'il porte et qui le porte. Toutefois, il est primordial de conserver notre engagement à porter attention et à se donner les moyens d'entendre les formes inédites de désarrois

psychiques, produites déjà alors par une crise inédite du lien social et des montages identitaires qui s'y inscrivaient. Selon l'auteur, les formes de la mort sociale (précarité du lien social, « crise » de l'adolescence, développement de processus morbides affectant des modes de vie et d'échanges de populations tant soit peu ghettoïsées) ont un effet révélateur de levée d'un refoulement, refoulement structural qui protège le sujet social de la propre révélation de son incondition psychique dans le corps et le langage. C'est à partir de là que penser la mélancolie aboutit à méditer sur la violence et la destructivité, des concepts forts de notre recherche.

Nous voyons finalement comment il est potentiellement possible de lier au rapport entre altérité et identité des incidences cliniques des exils, à travers desquelles s'illustrent des violences identitaires, des troubles de la dépressivité, des sentiments de souffrance et des mises en acte de destructivité. Nous pouvons maintenant évoquer les injonctions paradoxales dont est assailli le sujet migrant (à la fois par le pays d'origine et par le pays d'accueil), et mesurer les conséquences de la déstabilisation de l'économie psychique sur le processus d'investissement d'objets nouveaux.

3) Le clivage dedans / dehors dans l'histoire de la violence :

Nous allons ici reprendre un écrit de **Abdessalem YAHYAOUÏ** (1988) nous dit que ce qui se passe au Maghreb est tout à fait différent de ce qu'on peut observer chez les maghrébins en Occident. En effet, autant dans les pays d'origine l'enveloppe culturelle est suffisamment épaisse, contenant qu'elle ne permet que peu ou pas de fracture entre le dedans et le dehors, autant dans le pays d'accueil cette rupture entre le dedans et le dehors existe et s'accompagne bien souvent d'une perturbation de sens nous dit l'auteur. Le langage devient habité par des fantômes et des non-dits, ou de ce qui peut appartenir au domaine du secret. De plus, déjà à l'époque, les emprunts linguistiques qui prenaient le pas de plus en plus sur la langue maternelle pour couvrir tout le champ affectif du sujet s'effectuaient non pas dans une dynamique d'enrichissement mais plutôt au travers d'une stratégie défensive. Dans ce texte, A. YAHYAOUÏ nous explique que la situation migratoire révèle de manière évidente les troubles du langage, de la même manière qu'elle les aggrave en tant qu'elle perturbe les repères internes et externes du migrant et qu'elle réactive de façon parfois violente l'ambivalence par rapport aux origines et aux différentes figures de l'archaïque. Face à cette situation singulière qu'était l'immigration, les sujets ont alors répondu par un deuil inachevé et par un vécu nostalgique intense. Aussi nous dit A. YAHYAOUÏ, il ne restait alors que peu

ou pas de place au sujet migrant pour élaborer l'ici-et-maintenant en tant que présence effective et affective à partir de laquelle peut s'organiser un processus d'adaptation ou d'intégration. Les sujets étaient tellement capturés par un ailleurs originel, le « là-bas-autrefois-maintenant ». Il s'agissait d'une capture à la fois réelle, imaginaire et symbolique, du coup, les sujets migrants étaient dans la difficulté de créer un cadre structurant et organisateur, le cadre à partir duquel peuvent se construire les rapports aux origines, les questions de la filiation et de la transmission.

Ce sont ainsi les enfants qui ont porté la marque de cette défaillance du cadre, et ce aussi bien au niveau de leur capacité d'adaptation dans le pays d'accueil (scolarité, processus de socialisation) qu'au niveau de leur rapport à la langue et à la culture du pays d'origine des parents. Les enfants de seconde génération se sont donc retrouvés en rupture de filiation et/ou confrontés à une filiation qui demandait à être ordonnée. Ils ont alors répondu souvent par le rejet en bloc de tout ce qui les reliait à leurs ancêtres, bien que ce rejet (conscient ou inconscient) ne fut que défensif. Même la nomination parfois a été touchée par une sorte de travestissement du nom, comme s'il y avait une blessure du nom propre : une blessure nous dit l'auteur favorisée par l'incertitude, l'insécurité des parents et aggravée par la place très paradoxale que laissaient les structures du pays d'accueil pour l'épanouissement de ce nom. C'est pourquoi l'inscription dans l'originaire (langue, culture, généalogie, tradition) s'est souvent faite à l'âge adulte pour les enfants de seconde génération, sous les pressions d'exigences internes et externes. Elle ne s'est pas faite par le biais du père ou de la mère dont les noms n'ont pas circulé de manière structurante selon l'auteur, mais sous l'égide d'un ordre nouveau (Associations culturelles ou artistiques, armée, religion) qui ont réorganisé la filiation et réglé les modalités de transmission intergénérationnelle. C'est ainsi selon l'auteur que la remontée de l'Islam et la rencontre du fondamentalisme religieux chez les jeunes de la seconde génération ont témoigné du besoin chez ces jeunes d'un père unique, univoque, le père de « tout pouvoir » et de « tout savoir » ; ce père qui aurait transcendé ces pères qui ne savaient ou ne pouvaient plus transmettre, et qui aurait mis de l'ordre là où le désordre l'emportait. A. YAHYAOUÏ (1988) nous explique dans son texte que deux pays, deux langues et des difficultés à habiter harmonieusement ces deux pays et ces deux langues ont fait que des familles ou bien des personnes seules se sont trouvées confrontées à la problématique de l'entre-deux. A. YAHYAOUÏ (2000) décrit alors des notions en lien avec cet état de fait, par exemple, sachant que la famille (les parents) se plaint de toutes les institutions y compris l'institution scolaire qu'elle considère comme persécutrices, et découvrant que l'école ne porte pas forcément la famille et sa culture dans son estime,

l'enfant issu de populations migrantes se saisit de ce clivage et fait en sorte d'exploiter cette situation à son profit. Ce clivage participe à augmenter le fossé entre ces deux institutions et crée, de ce fait, un espace de manipulation à partir duquel il échappe au contrôle de l'une et de l'autre institution. On voit bien ici le lien implicite qu'on peut potentiellement faire entre la problématique de l'entre – deux et les clivages dedans / dehors, mais, aussi, toutes les formes de traduction de la réalité de la part des enfants (dans cet espace de manipulation) feront écho avec le vécu psychique des parents, un vécu fortement infiltré par les angoisses de persécution nous explique A. YAHYAOUÏ (2000). Ainsi, et c'est là l'important, l'enfant réconfortant l'une et l'autre partie, voire même en restant loyal avec l'une et l'autre partie, celui-ci se voit maître de lui-même échappant aux injonctions de la réalité et vivant hors temps, hors loi, dans un espace-temps-Loi géré en grande partie par le principe de plaisir et le groupe des pairs. Il va finir par s'installer durablement dans des attitudes de fléchissement ou de refus scolaire, des attitudes qui caractérisent un grand nombre d'enfants issus de l'immigration maghrébine selon l'auteur car ces derniers se trouvant en situation d'échec scolaire sont les clients majoritaires des classes spécialisées. Ils ne présentent pas de déficit intellectuel et posent, de ce fait, aux institutions scolaires des problèmes d'orientation vers des structures adaptées. Souvent, cet échec scolaire s'accompagne de troubles du comportement, des troubles qui pourraient être interprétés selon l'auteur comme des conduites de réparation narcissique face au risque d'humiliation et d'anonymat que peuvent déclencher des résultats scolaires médiocres. Ils pourraient également être interprétés comme le signe d'une relation chaotique avec l'environnement, une relation fortement dominée par la contradiction et la concurrence des représentations. L'enfant traduit en fait, à travers son comportement, l'échec d'une rencontre entre l'enfant, les parents et l'école, ce qui rend difficile son intégration scolaire. Mais cette difficulté d'intégration scolaire nous dit l'auteur, difficulté qui se perpétue de nos jours, est souvent contemporaine d'une difficulté d'intégration sociale, comme si l'enfant était dans l'incapacité de faire un travail d'élaboration au sujet de l'entre – deux et qu'il restait collé du coup à la logique du passage à l'acte, (que nous étudierons dans la deuxième partie), comme une marque d'une incapacité de penser.

Cette difficulté d'élaborer et de penser est provoquée d'après A. YAHYAOUÏ par la situation d'exil en tant qu'elle a amputé les parents de leurs fonctions de *holding*, de *handling* et de *object presenting*. Cette situation d'exil a également amputé les parents de leur position de modèle identificatoire, elle a alors imposé à l'enfant de migrant de vivre sans pare – excitation les angoisses, les hésitations et les refus de ses parents sans pouvoir réellement s'en distancer. Cette expérience révèle ainsi que la même logique de double – lien qui a frappé les parents

migrants n'a pas épargné les enfants, (ni les petits-enfants dirons-nous aujourd'hui). Surtout que ceux-ci sont souvent la cible de messages multipolaires, en conflit réciproque car émanant de deux espaces privilégiés pour l'enfant, (des espaces indispensables à sa survie). Il y a un autre paradoxe selon A. YAHYAOUÏ (2000) qui renforce les difficultés d'intégration et qui marginalise un nombre important de jeunes, c'est celui qui découle de l'ambiance générale qui règne dans les quartiers dits sensibles, une ambiance dans laquelle les effets du groupe sur l'individu sont notoires. En effet, fortement imprégnée par l'échec scolaire et foncièrement en conflit avec les normes sociales, cette ambiance fait de la réussite et de l'intégration une forme de marginalité et elle suppose un réseau de loyautés qui nivelle par le bas et met l'ensemble solidaire face à un univers extérieur vécu comme persécuteur. Ainsi, les messages multipolaires sont doublement en conflit et ce, de manière interne à chaque espace et de manière croisée entre un espace et l'autre. C'est ici une logique d'appel / rejet qui va propulser l'enfant dans un espace d'entre – deux dominé alors par les angoisses et les défenses qui cherchent à atténuer leurs impacts sur l'enfant, un espace vécu comme inquiétant et qui appelle un ailleurs.

Aussi nous dit A. YAHYAOUÏ, les passages à l'acte de l'enfant à l'intérieur de cet espace rappelle des tentatives de la part de ce dernier à la fois pour exorciser l'angoisse du vide laissé par l'absence des adultes et, aussi, pour provoquer des occasions de rencontre et de réconciliation entre l'espace familial et l'espace scolaire et social. L'objectif d'une telle réconciliation est de permettre à ces institutions d'assurer les étayages nécessaires à l'évolution future de l'enfant, (en ayant alors des représentations rapprochées de l'enfant et de son avenir). Cependant, les comportements de l'enfant bien souvent adoptent la logique de l'escalade vertigineuse à partir du moment où ils ne sont pas perçus ni décodés comme le symptôme d'un dysfonctionnement du rapport entre la famille et l'école, et alors comme l'occasion potentielle d'un changement dans la logique du lien social entre le migrant et son environnement. Les enfants de migrants ici empruntent la voie de l'escalade nous dit l'auteur à partir du moment où les partenaires ne les reconnaissent pas de manière univoque comme étant le problème pour lequel il faut chercher ensemble une solution. Ce passage à l'acte à répétition fait de l'enfant un sujet inclassable, une « patate chaude » toujours en quête d'évènements excitants qui lui serviront de contenant – contenu face à une absence réelle et symbolique de cadre de référence ainsi que de limites internes et externes. Ici alors, la Loi s'évanouit et les repères collectifs s'estompent devant la logique non surmontée du double lien de scission. L'escalade se révèle alors dans des actes délictueux, dans des actes de

violence mais aussi dans ce qui appelle vers un ailleurs solitaire, à savoir la drogue et le processus toxicomane.

Si la famille porte en elle initialement les traumatismes de l'exil, la disqualification des repères familiaux par l'environnement, les paradoxes de l'intégration et les mauvaises représentations qu'elle se fait des institutions, l'enfant quant à lui va passer de défenses archaïques dominées par le principe de plaisir, fréquemment rencontrées dans les relations quotidiennes entre enfants et parents, vers une position de tension insupportable. On peut repérer alors potentiellement des passages à l'acte violents nous explique l'auteur, car l'enfant finit par s'installer dans un vécu de solitude et de vide qu'on peut associer à un vide dépressif, caractérisé par une désobjectivation de l'enfant et une désobjectalisation des adultes, d'où une violence fondamentale et des passages à l'acte agressifs. Ceux-ci surviennent alors que l'enfant au départ n'attendait du monde des adultes qu'une certaine cohérence et un acte de reconnaissance, en cherchant initialement à construire avec lui et à travers lui une relation satisfaisante. En effet explique A. YAHYAOUÏ (2000), l'enfant qui se sent porté par le monde des adultes abandonne les mécanismes de clivage, de même qu'il met ses efforts au service de l'investissement d'objets satisfaisants à travers lesquels se construit alors le lien social. Ce lien si important pour le devenir de l'enfant qui vit dans la société se structure dans une logique de métissage et de reconnaissance de la différence. Quand tout cela n'opère pas, et quand l'appel à l'aide de l'enfant n'est pas décodé comme tel, on va assister probablement de la part de l'enfant à un détournement d'intérêt par rapport au monde des adultes. Celui-ci va alors se vider de son objet et devenir un espace de projection et de mise en acte de la violence du jeune. Abdesslem YAHYAOUÏ explique ici que même si cette violence répond à un besoin de survie identitaire ou même si elle vise l'objet afin de lui faire subir des représailles, ce qui fonde son caractère permanent et d'apparence indépassable, c'est bien le profond sentiment de vide qui traverse le jeune. Ce sentiment peut d'ailleurs accompagner le jeune depuis sa tendre enfance, à partir de laquelle peut commencer une étreinte destructrice avec le vide.

Pour finir avec ces propos d'A. YAHYAOUÏ au sujet du clivage dedans / dehors en tant que potentielle genèse de la violence chez les jeunes issus de populations migrantes, il est essentiel de relever l'importance du groupe des pairs au quotidien, de même que son impact sur les choix de vie individuels et les effets d'écrasement identitaire que celui-ci exerce sur les individus jeunes vivant au sein du même quartier. Dans le groupe des pairs, l'adolescent ne marque plus ses frontières par rapport aux autres membres du groupe, il n'identifie plus ses propres besoins par rapport aux exigences du groupe ; dès lors nous dit l'auteur, l'adolescent

peut difficilement échapper au mimétisme et à l'effet d'entraînement qui l'empêchent de penser, et qui l'enferment souvent dans un cercle vicieux inflationniste. Face à cela, il importe de tenir compte de tous les paramètres du problème ainsi que de tous les partenaires capables d'assurer auprès de l'enfant les fonctions d'étayage nécessaires à son développement psychoaffectif, intellectuel et nécessaires à la construction du lien social. Nous parlons là de prévention : la reconnaissance des parents et celle de la différence culturelle ainsi que le respect de la différence participent aux conditions de la réussite de cette prévention. Cette reconnaissance se construit selon l'auteur dans la famille, au sein de l'école et dans tous les lieux de loisirs et d'éveil dans lesquels passent les enfants.

Nous avons passé du temps sur quelques écrits et travaux d'A. YAHYAOUÏ (1988, 2000), mais cela était important pour bien poser les bases du concept de double clivage, et de rupture entre le dedans et le dehors. Nous allons faire avancer notre réflexion en nous penchant sur la notion d'étranger et sur ce que cela peut décliner ou sous-entendre.

4) L'étranger, ou la bi appartenance :

a) Une ambivalence douloureuse du rapport à l'identité :

Il est intéressant ici de s'appuyer sur un texte de **Fethi BENSLAMA** (1999) dans lequel l'auteur nous rappelle que la psychanalyse a tenté de rendre compte dans la topique psychique du rapport entre les deux mouvements inséparables du propre et de l'étranger. Par exemple en effet, pour Sigmund FREUD (2001), le traumatisme psychique et son souvenir agissent à la manière d'un corps étranger, de même que le symptôme est pensé comme enkystement d'un corps étranger, ou bien encore le refoulé a pu être comparé à une terre étrangère interne. L'auteur estime donc que la psyché freudienne peut être considérée comme une étendue parcourue par des forces d'appropriation et aussi d'étrangement entre les lieux. Il rappelle du coup que selon la théorie de Jacques LACAN (1966), le lieu psychique serait d'emblée constitué par le hors - lieu, en tant que l'Inconscient est le lieu de l'Autre. Fethi BENSLAMA parle alors du rejet et de la certitude du lieu, des concepts qu'il aborde en expliquant que lorsqu'il s'agit de personnes déplacées volontairement ou bien par contrainte, ainsi que pour leurs enfants, les mouvements du propre et de l'étranger prennent en proie toute la personne. Ces mouvements mobilisent les relations familiales et trouvent leur expression dans les rapports sociaux et politiques dans la cité, le tout en engendrant des angoisses et des manifestations de souffrance qui ont des incidences sur la structure et la structuration psychique des sujets.

Ainsi beaucoup d'adolescents issus de populations migrantes nous dit l'auteur vivent dans une ambivalence douloureuse le rapport à leur identité. La moindre remarque sur les origines peut éveillait en eux la haine, la haine de soi et de l'autre, (il sera utile de revenir à ces propos quand, dans la deuxième partie, nous travaillerons le concept de l'anxiété tel qu'il peut être appréhendé dans la littérature psychologique de langue anglaise, et notamment lorsque nous évoquerons l'*arousal* qui signifie l'éveil non seulement au sens comportemental mais aussi au sens des manifestations électrophysiologiques cérébrales qui accompagnent le passage du sommeil à l'état de veille). Ils peuvent potentiellement voir partout l'hostilité ou des attitudes xénophobes et racistes, qu'elles soient réelles ou imaginaires. Quand l'actualité politique s'empare du thème de l'immigration, ces adolescents vivent potentiellement dans un désarroi et dans une incertitude, ils vont en arriver à ne plus supporter ni l'idée de partir ni celle de rester. Fethi BENSLAMA (1999) explique que ces adolescents ne supportent plus d'être dans l'histoire d'un exil, ni même d'envisager la possibilité d'un retour à la terre d'origine, ils vont balancer sans cesse alors entre deux impossibilités, si toutefois ils n'ont pas choisi le suspens dans un *no man's land* à travers duquel ils errent sans chercher aucune destination. Il est judicieux de se rappeler la phrase de Sigmund FREUD (2001) qui écrivait « là où ça est, je dois advenir », car pour l'étranger, la transformation du pulsionnel en un lieu pour le Je semble se doubler d'après l'auteur de la question de la légitimité du lieu où le pulsionnel a lieu, lieu que l'on désigne habituellement par la notion d'autochtonie. C'est pourquoi il est nécessaire selon Fethi BENSLAMA de chercher à comprendre les effets du déplacement sur le sujet, à savoir les incidences cliniques de l'exil, l'exil en tant que question centrale dans la souffrance de certaines personnes marquées par le déplacement qu'elles ont effectué ou subi, voire reçu par transmission.

A partir de là, l'auteur nous explique que si l'immigré est une certaine métamorphose du monde dans l'homme en déplacement, ou bien l'homme qui va outre l'homme de l'humanisme en poussant à bout sa propre tradition comme il bouscule celle des autres, dans ce qu'ils ont d'intouchable (à savoir le narcissisme du lieu et sa métaphysique), alors il nous faut entendre la souffrance de l'immigré comme la crise qu'engendre un tel acte et la détresse de n'être pas en mesure d'assumer la métamorphose du monde en lui, une métamorphose dont il est pourtant l'initiateur par son déplacement. La maladie de l'exil dont il s'agit, et qui se transmettra aux générations suivantes en partie, est donc celle d'être resté hors de son exil, par la démesure de son propre acte. Fethi BENSLAMA nous met en garde ici sur le fait avéré selon lequel le culturel fonctionne comme un bouclier qui dévie en quelque sorte la signification de son cours vers le sujet, en tombant dans un déterminisme hors de son histoire

propre. Partant de là, l'invocation culturelle risque alors de transformer l'individualité en une masse anonyme, ce qui fait dire à l'auteur que la reconnaissance culturelle se met en fait au service de la désidentification du sujet à son symptôme. Evidemment toutefois, chacun exprime sa souffrance à travers l'univers symbolique et langagier dans lequel il a été élevé, et auquel il est lié par des attaches puissantes. Il serait donc absurde selon l'auteur de refuser de recevoir et d'entendre ces références, notamment dans la langue dite maternelle si besoin était avec l'aide d'un traducteur. Il faut essayer parfois de permettre au sujet de se déprendre du propre anonyme, en traversant une expérience d'étrangement comme il le dit, une expérience qui ouvre à une certaine réappropriation sensible et créatrice. Ainsi du coup, pour ceux dont l'existence est marquée par le déplacement entre les mondes, un déplacement qui est porté aussi par les générations descendantes, cela passe par un temps où le sujet est amené à reconnaître ce déplacement et ses effets irréversibles. Fethi BENSLAMA (1999) exprime cela car certains migrants en souffrance comme il le dit, vivant dans la dénégation de ce qui a eu lieu, tentent d'effacer les conséquences de ce qu'ils ont fait, ou bien de se soustraire à la responsabilité de leur acte d'immigrer, un acte qui recèle alors la signification d'une transgression confinant parfois à l'effroyable pour reprendre les mots de l'auteur. Certains d'entre eux se présentent donc comme non sujets de leur propre déplacement. Beaucoup de migrants en difficulté en effet se présentent alors comme des déportés d'eux-mêmes, sans histoire, sans mémoire de leur déplacement, désobjectivés et erratiques. Ils sont ainsi dans leur esprit les victimes innocentes d'une démemorisation de l'existence, et leur renvoi à un sens culturel permet de poursuivre ce cours de la vie, où ils sont exilés de leur exil, étrangers à leur étrangeté, et ils n'en veulent rien savoir d'après l'auteur. Fethi BENSLAMA nous explique alors qu'en renonçant au déterminisme culturaliste et en n'adhérant pas à cette posture victimaire du migrant, on peut remarquer progressivement que les troubles et les symptômes qui sont présentés prennent plutôt leur signification par rapport à l'histoire du déplacement du sujet et de ses effets pour lui-même et pour ses enfants. Il importe d'avoir à l'esprit que l'expatriement a créé une rupture dans le cours de la vie du sujet, lequel est resté comme étranger à ce qui avait eu lieu, alors que son déplacement a plus que modifié son existence, il l'a bouleversée, mise en question, voire même déchirée. Fethi BENSLAMA précise ici sa pensée en affirmant que c'est cette mise en question de l'existence et de ses effets sur la génération d'après qui sont au cœur des difficultés et des troubles de la vie psychique de certains migrants et de leurs enfants. En effet, lorsqu'on devient attentif à la dimension du déplacement, on s'aperçoit que l'un des problèmes pour ces sujets nous dit l'auteur, ce n'est pas tant d'avoir quitté leur pays, d'avoir rompu avec la culture d'origine et

avec leur communauté, mais c'est d'avoir perdu la capacité d'être là, alors qu'ils sont bien ici. La question centrale qui constitue le point de départ de ce qu'on peut appeler la clinique de l'exil est celle-ci d'après l'auteur : qu'est-ce donc être-là ? Le là de l'être, en quoi consiste-t-il ? Comment et pourquoi le perd-on ?

L'auteur nous apprend qu'il y a chez de nombreux sujets en exil une préoccupation et une recherche intense du lieu, et que cette quête du lieu s'avère souvent étroitement liée à la mise en cause dramatique de l'enfant, (l'enfant réel ou l'enfant figure de l'infantile dans ses multiples dimensions). Ainsi, la configuration de l'enfant et du lieu comporte en fait un enjeu décisif pour le sujet en exil : un exil comme expérience du hors – lieu et un exil qui expose à l'errance, au sens où l'errance est la perte de l'adresse à l'entente de l'Autre. Fethi BENSLAMA (1999) explique que la configuration qui a trait à la position du père en exil laisse voir la condition tragique de la perte du lieu, et du processus de désidentification meurtrier qu'il engage pour les fils. En effet, la déchéance potentielle réelle du père, son absentement psychique dans son pays d'origine, son mutisme sur son parcours d'exil, le silence sur la honte et l'humiliation (qui ne laisse que le cercueil comme projet de retour au pays) font que le fils devient l'enfant exposé au non lieu pour le père, exposition où son existence va être jouée au hasard des transgressions des lois : des transgressions qui semblent alors autant de tentatives d'expier le crime du hors – lieu du père comme le nomme l'auteur. Vis-à-vis de cette souffrance de l'exil, il y a différentes façons de vivre cette situation de déperdition ou de dérobement du là, du là de l'être-là comme le dénomme Fethi BENSLAMA, qui souligne de plus que nous pouvons reconnaître dans la déperdition du là le pivot pour comprendre la problématique de l'homme malade du déplacement. Il nous explique alors que l'exil n'est pas seulement le fait de passer d'un pays à un autre, d'être loin de chez soi et d'en éprouver une souffrance, mais l'exil est cette expérience à travers laquelle un sujet en se déplaçant bouleverse son rapport au monde en tant qu'existant, au point de perdre le rapport au là, de son être-là, et d'en transmettre la déperdition à la génération suivante. L'auteur nous précise ici que « exil » se compose du préfixe « ex », qui désigne l'extériorité, qui est accolé à « il », qui signifie le lieu. Ainsi, l'exilé n'a plus de propre, parce que son existence est ajournée, non pas en projet, mais suspendue à la fin de l'exil qui n'en finit plus. Il n'a alors plus de possibilité propre, il est envahi par la dépropriation et lutte contre elle désespérément. Le soi ne peut plus se porter vers le soi, car en s'y portant, il ne se reconnaît plus, il a perdu la possibilité d'être soi. La souffrance de l'exil est donc cet étrangeté de soi à soi, par lequel l'exilé est hors de son exil, exilé de l'exil en quelque sorte. La problématique du sujet dans son rapport à l'existence se tient ainsi sur ce point

d'effondrement ou de traversée du sujet par le là, qui le laisse comme quoi et non comme qui, c'est ici le hors - lieu de l'exil radical selon l'auteur où se noue la question du sujet et de l'existence. Pour finir, Fethi BENSLAMA (1999) se pose la question de savoir qu'est-ce qu'est le lieu comme lieu d'existence et qu'est-ce qu'est le lieu comme lieu d'état. Ainsi, dans un premier plan, l'épreuve de l'étranger est celle de l'étrangeté de l'être en tant qu'existant, et dans un second plan, l'épreuve de l'étranger a rapport à la demeure et au séjour, c'est-à-dire à un étrangeté qui en appelle aux lois de l'hospitalité parmi les hommes. L'auteur propose alors de désigner le premier plan comme le plan de l'étrangeté et le second plan comme celui de l'étrangeté, ces deux plans comportent entre eux des rapports de nécessité, donc des rapports de concordance et de conflit. Toutefois, il existe une discordance essentielle entre le lieu de l'étrangeté (de l'existant) et de l'étrangeté (celui du demeurant), cette discordance est celle du milieu entre deux, là où se trouve le « et » par lequel on veut articuler les deux en les faisant se correspondre. Le milieu de cette co-appartenance n'est pas un lieu, il est hors le lieu de l'existant et hors le lieu du demeurant nous dit l'auteur. Ce qui se tient dans cet entre deux lieux, à travers le « et », c'est le langage par lequel on procède à une liaison et à un rassemblement, de sorte que ces deux lieux soient étroitement interdépendants. Du coup, telle est la troisième épreuve de l'étranger selon l'auteur, celle du langage qui va au fond des choses en absolu, et il la dénomme l'étrangèreté. Dès lors, nous sommes devant trois dimensions ou sources de l'épreuve de l'étranger selon Fethi BENSLAMA : l'étrangeté de l'existant, l'étrangeté du demeurant et l'étrangèreté du langage. Tel est selon lui l'objet de la clinique de l'exil que d'étudier le vaste champ de leurs correspondances.

b) La filiation paradoxale :

Pour clore cette partie de la réflexion au sujet des notions d'étranger et de bi – appartenance, nous allons reprendre un texte de **Rachid BENNEGADI** (1988) qui traite du concept de la filiation paradoxale. L'auteur présente l'idée selon laquelle toute personne d'origine méditerranéenne en situation d'adaptation utilise dans son travail d'acculturation le langage bien sûr mais toujours en référence à une filiation. Déjà à l'époque de ce texte, on parlait beaucoup de la nécessité d'insertion de la population migrante en France. On évoquait ça et là des culs de sacs, des phénomènes culturels impossibles à négocier et on analysait les distances culturelles. On relevait également les coûts que cela engendrait chez les migrants, des coûts psychologiques, identitaires sociologiques et économiques. Une manière de poser le problème selon l'auteur est d'admettre la nécessité d'une filiation paradoxale, c'est-à-dire que, en période d'insertion, la référence à une filiation si elle est nécessaire doit répondre à un critère d'historicité et d'ethnicité au sens d'une appartenance culturelle. L'auteur explique qu'en

situation interculturelle, il n'en est plus de même, et ce déjà pendant la première génération, mais à fortiori également dans la deuxième et troisième génération. En effet, nous nous sommes trouvés là dans la situation de l'injonction paradoxale dans laquelle il a été demandé au sujet migrant de choisir entre deux cultures, celle de la société d'origine et celle de la société d'accueil. Le choix entre deux cultures a été une mauvaise question proposée selon Rachid BENNEGADI (1988) aux sujets migrants. Si le migrant en voie d'insertion ne veut pas être l'enjeu du débat entre orientalisme et occidentalisme nous dit l'auteur, il a du (et devra) réfléchir à la nécessité de gérer pendant un certain temps cette filiation paradoxale. Dans son texte, Rachid BENNEGADI veut signifier que l'adaptation en provoquant des remaniements dans la personnalité de celui qui cherche un équilibre, le pousse également à puiser dans son patrimoine imaginaire car la nostalgie est une donnée constante de ce problème. Dans le même temps, le sujet migrant en voie d'insertion vivait (et vit) une mise en demeure à laquelle il n'y a pas de réponses mais plutôt des stratégies : des stratégies opérantes ou pas, des stratégies verbalisées ou non, des stratégies qui assurent une promotion ou qui broient.

6) Le scénario généalogique de la violence et liens de filiation :

a) Deux axes dans le lien de filiation :

Dans la suite des propos de Rachid BENNEGADI au sujet de la filiation paradoxale, il est pertinent de s'appuyer sur un texte de **J. GUYOTAT** (1988) qui nous rappelle que la filiation peut être abordée de différents points de vue, mais que l'on peut utiliser le terme de lien de filiation en le définissant comme ce par quoi l'individu se vit et se situe par rapport à ses ascendants et descendants, réels ou bien imaginaires. Cela suppose ainsi une optique individuelle mais aussi groupale et sociale ; selon les cultures l'un ou bien l'autre aspect est souvent privilégié mais le lien de filiation participe toujours de ces deux mouvements selon l'auteur quelle que soit la culture. S'il y a des cultures qui l'expriment directement, notamment au Maghreb et en Afrique Noire, c'est parce qu'il s'agit probablement selon l'auteur du maintien d'une dimension religieuse ritualisée, (qui apparaît d'ailleurs de façon évidente dans les traditions juive, chrétienne et islamique). Cependant dans nos cultures nous dit J. GUYOTAT, ce lien de filiation apparaît comme refoulé, en rapport avec une certaine conception de l'homme qui s'est fait seul, à savoir du *self made man* qui est en quelque sorte né de rien. L'auteur nous explique qu'il y a déjà 20 ans, sur un plan psychiatre, on avait à faire face de plus en plus fréquemment à la clinique psychopathologique de la transplantation,

vis-à-vis de laquelle il était intéressant d'aborder les troubles en termes de filiation. A ce sujet, J. GUYOTAT (1988) propose de distinguer deux axes dans le lien de filiation : d'une part le lien de filiation instituée, d'autre part le lien de filiation narcissique. Le lien de filiation instituée correspond à ce par quoi un individu est dit tant au niveau du langage qu'au niveau des institutions qui règlent la transmission de l'appartenance. Ce lien de filiation instituée s'appuie alors sur les structures langagières (la transmission du nom, du prénom, etc.), sur les institutions non langagières (comme les règles d'héritage, de transmission des biens, etc.) mais surtout, ces règles de filiation sont spécifiques d'une culture donnée. Du coup selon J. GUYOTAT, les transplantations et les migrations s'accompagnent inévitablement, puisqu'il s'agit du passage d'une culture à une autre culture, de fantasmes de métissage ou bien de mésalliances qui fragilisent alors cette filiation instituée. Cette fragilisation porte essentiellement sur la fonction paternelle, surtout lorsqu'il s'agit de famille maghrébine, et l'on sait la difficulté nous dit l'auteur qu'il y a pour le père maghrébin dans certains cas à tenir sa place, et la blessure qui en résulte du fait qu'il n'a pas pu la tenir. C'est ici le système de filiation du pays hôte qui va entraîner un conflit avec celui du pays d'origine.

La filiation narcissique selon lui correspond quant à elle à l'imaginaire de la filiation, c'est-à-dire à une série de représentations mythiques et fantasmatiques de cette organisation spécifique du lien entre les individus. Ce qu'il importe de retenir dans les propos de J. GUYOTAT, c'est que le lien de filiation dans ce qu'il est vécu tant par l'individu que par le groupe s'accompagne de l'obligation de transmettre (ou de ne pas transmettre) et devient le support, le canal de transmission entre les générations. Il propose donc de faire l'hypothèse que les troubles du lien de filiation entraînent des troubles de la transmission des contenus psychiques culturels.

b) Des mécanismes de répétition :

Il est maintenant bienvenu d'en venir à réfléchir au scénario généalogique de la violence, tel que nous propose de le faire **Pierre BENGHOZI** (2000) dans un de ses textes. Dans celui-ci en premier lieu, l'auteur distingue d'une part la violence et l'agressivité, d'autre part le lien et la relation. Il part du constat selon lequel, dans ces années 2000 où il écrit, une pratique clinique à laquelle nous sommes de plus en plus confrontés, est celle des violences, des maltraitements intrafamiliaux, de l'inceste et des abus sexuels ; c'est aussi celle des délits, des troubles des conduites sociales, notamment dans des situations de ruptures sociales et culturelles, mais également de la violence retournée contre soi-même avec des affections somatiques graves, voire des tentatives de suicide récidivantes, particulièrement d'adolescents nous dit-il. Dans l'ensemble de ces situations, ce qui s'imposait à lui dans sa pratique et dans

ses recherches, c'était l'extrême fréquence des mécanismes de répétition de symptômes de violence de génération en génération, comme traduisant là, au niveau groupal, une attaque du lien, et, au niveau individuel, des processus de déliaison avec une compulsion de répétition. Pierre BENGHOZI (2000) fait ici l'hypothèse que les membres de la famille et les communautés sont engagés inconsciemment dans un scénario qui se rejoue de génération en génération. C'était là à son sens l'expression symptomatique de ce qu'il appelait un démaillage des contenants généalogiques groupaux familiaux et communautaires. Pierre BENGHOZI affirme alors dans son texte que tout cela traduit une destruction du lien généalogique de filiation et du lien d'affiliation, cela l'invite alors à proposer une perspective clinique du lien : à la violence comme symptomatologie d'une pathologie de contenant, correspond la honte, comme organisateur des contenants généalogiques et de la transmission transgénérationnelle du négatif. Par négatif, l'auteur signifie le matériel psychique qui est transmis d'une génération aux autres mais qui, en analogie à une photographie, n'est pas révélé, c'est-à-dire qu'il est non représenté, non symbolisé, non transformé. Pierre BENGHOZI estime que la conflictualité agressive relationnelle convoque la violence du lien en souffrance, il va plus loin dans ses propos en disant que les violences urbaines ou encore les violences d'adolescents donnent à entendre l'expression d'un appel visant paradoxalement à restituer un lien en souffrance : le lien désavoué des parents vis-à-vis de leurs origines culturelles, religieuses et communautaires. Ainsi selon l'auteur, à la menace d'acculturation que peut faire subir un souci d'intégration à la société d'accueil, à la disqualification de référence paternelle aliénée par la méconnaissance du père de la langue du pays d'adoptant (potentiellement aggravée qui plus est par des difficultés d'insertion socio-économique), le fils pour lequel les frontières générationnelles sont brouillées va renouer par la révolte et parfois même par la radicalisation intégriste à des figures grand - parentales et ancestrales désavouées. C'est bien l'incapacité à entendre cette quête remaillant un lien dont l'effraction est la source de la honte et de l'humiliation qui dénature l'appel de l'autre, et qui déclenche la spirale catastrophique de la violence selon l'auteur. Dans cette perspective alors, la violence doit être analysée comme l'expression symptomatique d'une défaillance de la fonction contenante, et elle traduit d'après Pierre BENGHOZI une pathologie de contenant généalogique. Cela suggère une stratégie clinique non pas centrée sur le contenu, mais avec le remaillage des liens de filiation et d'affiliation, une clinique du lien de filiation et d'affiliation en tant que clinique du lien. L'auteur explique que les rituels ont par le partage scandé du cérémonial une fonction identitaire pour les membres du groupe en assurant par la répétition du rite la transmission des mythes fondateurs du groupe d'appartenance. Cette référence au

mythe structure le dehors et le dedans des contenants généalogiques groupaux familiaux et communautaires, et au niveau topique cela concerne l'idéal du moi groupal. Ainsi, l'organisation du lien est ritualisée : un individu se construit et s'inscrit dans des liens de filiation et des liens d'affiliation, Pierre BENGHOZI (2000) dit alors que l'attaque contre les rituels, comme attaque contre les liens, met en jeu la fiabilité de la fonction contenante groupale familiale et communautaire. Ce qui sera pathogène, c'est ce travail de déliaison psychique, et la non représentabilité, même inconsciente, qui est transmise va provoquer des angoisses de néantisation, avec un potentiel effondrement confus des limites intergénérationnelles. Dans de nombreuses situations de ruptures de lien liées à des contextes d'acculturation, de migration et de déracinement, des symptomatologies de violences peuvent être repérées nous dit l'auteur, comme expression d'un conflit identitaire en quête d'un ré-enracinement à une filiation désavouée par rapport à la référence d'appartenance communautaire d'origine. Ces symptomatologies peuvent même donner du sens à des dérives intégristes radicalisant des convictions mythiques du groupe communautaire. La référence aux mythes fondateurs participe à définir des frontières délimitant un dehors et un dedans de l'appartenance identitaire : elle est transmise de génération en génération par la pratique des rituels soutenant dans chaque communauté le champ du sacré.

7) Le faux self et les paradoxes de l'entre-deux :

a) Le faux self :

Le concept de faux self a été étudié et travaillé par **Alberto EIGUER** (1998) qui dans ce texte notamment part du constat que la psychanalyse a proposé un modèle universel de la psyché mais que son objet a été exclusivement l'homme occidental, ce qui suppose un certain ethnocentrisme. Admettre la différence culturelle se révèle alors sous cet angle comme un phénomène bouleversant, mais il convient de se demander selon l'auteur si les expressions des différences culturelles constituent des variantes du même, ou plutôt si chaque cas particulier n'ouvre pas une perspective inattendue poussant à une nouvelle formalisation. Il faut ainsi se questionner sur le clivage du Moi et voir si celui-ci ne représente pas une forme incontournable et universelle de la castration. Celle-ci conduit à admettre les différences des sexes et des générations, alors que le clivage assure la différence entre soi et soi-même selon l'auteur. Etant donné que le Moi comporte deux parties qui s'ignorent réciproquement et que l'on ne peut se représenter, la différence entre cultures serait à rattacher à la différence introduite par le clivage d'après **René KAËS** (1987). Dès lors, la peur ou l'ignorance d'une

autre culture serait une des réactions défensives face à la peur ou bien à l'ignorance de l'étranger en soi.

Selon Alberto EIGUER (1998), la différence culturelle n'entraînerait pas des appréciations de qualité ou de valeur opposée car celles-ci sont instituées dans un deuxième temps, admettre la différence culturelle serait alors accepter le clivage en soi et une partie du Moi étrangère. La rejeter et la craindre serait du coup rejeter ce moi étranger considéré négativement et au fond, forcer le déni de la castration selon l'auteur. D'après lui, l'individu qui change de culture après une migration ou un exil réalise des accommodements, des adaptations qui vont le conduire à introjecter de nouvelles mœurs et valeurs, une autre langue souvent, au détriment des siennes. Le Moi comme le self, une de ses composantes, sont ici directement concernés et Alberto EIGUER fait ici l'hypothèse que l'adaptation requiert la déformation de son self, construisant alors une figure en faux, c'est-à-dire qu'il aménage en faux self de façon partielle et localisée une partie de sa vie psychique, et cela afin de préserver un lien intime avec sa culture d'origine. Dans ce cas précis, l'individu ne fait pas un travail de deuil, il n'élabore pas sa nostalgie et ses pertes et il ne fait pas raisonner sa démarche avec ses objets infantiles en trouvant l'écho de gestes semblables. Dans cette situation, le migrant se vit hanté par deux menaces inconciliables entre elles qui le placent dans une situation impensable : d'une part, menace d'annihilation dans la mesure où, pour lui, son être se confond avec ses racines ; et, d'autre part, menace de marginalisation dans la nouvelle culture qui semble le presser à adopter ses goûts et ses habitudes. Il serait même probable selon l'auteur que l'adaptation à tout environnement se réalise au détriment de l'épanouissement du self authentique, illustrant un aménagement problématique qui implique une dislocation et un déchirement du soi. Dès lors la passivité, la docilité et la soumission qui sont en propre l'apanage du patient en faux self, s'accommodent parfaitement aux exigences culturelles. D'autres notions peuvent se rattacher au faux self comme le sentiment de détresse, l'identification à l'agresseur, la peur du ridicule (la honte narcissique) et l'appétit de soumission par exemple. Des problématiques aussi importantes que celles du self, du sujet et de l'identité sont ici concernées. Dès lors par analogie au regard de la mère, qui en tant que miroir renvoie à l'enfant une représentation structuratrice de son self, le regard réactive les processus de connaissance chez ce dernier. Mais le regard nous dit Alberto EIGUER n'est pas un simple reflet : il lie, il associe, il nomme, il enrichit et symbolise ou non l'univers de la psyché. L'omnipotence peut jouer ici un grand rôle et l'existence va potentiellement s'accomplir dans une frénésie agissante, un agir qui n'est que la recherche ailleurs de l'être qui somnole en eux selon l'auteur.

A partir du constat selon lequel le faux self se révèle être la solution adaptative la plus répandue, Alberto EIGUER (1998) se demande si certains migrants ne triomphent pas des exigences culturelles en assumant au contraire leur marginalité, en l'exprimant même dans les cas extrêmes par la délinquance ou encore l'addiction. Cela l'amène à préciser l'importance du dispositif défensif chez le faux self caractérisé par : le clivage pathologique localisée entre le faux et le vrai self, le déni qui est responsable de l'attitude toujours positive et accommodante jusqu'à la caricature, et enfin une certaine variante de formation réactionnelle (comme le « faire de trop » par exemple). Chez le migrant nous dit l'auteur, la facticité serait l'aboutissement d'une articulation entre le traumatisme de la transplantation, non figurable pour beaucoup, et le désir pulsionnel. Le Moi peut ainsi détourner l'énergie réveillée pour créer, faute d'un refoulement qui soit convenable, une néo-structure « moïque » où le mimétisme reproduit les données traumatiques, (l'auteur remarque ici pour illustrer ses propos que les étrangers de la deuxième génération sont parfois plus racistes que les autochtones). La différence culturelle a la peau dure selon Alberto EIGUER. Elle exige de la part du migrant un sacrifice auquel il n'est pas forcément préparé. Le résultat de l'adaptation peut alors être l'organisation d'un faux self hyper adapté. C'est ici une réponse à la nostalgie ou bien à la persécution, et plus encore au fait de ne pas comprendre et de ne pas pouvoir se figurer ce qu'on lui demande, ou même les différences de valeurs, de coutumes et de goûts. C'est dire ici la difficulté de l'intégration, plus aisée si le migrant sait reconnaître la présence d'un étranger en lui, (détesté, apprécié, aimé ou idéalisé), ou bien d'une partie étrangère dans son Moi, qui n'est pas un objet partiel persécuté, puis introjecté, mais carrément un morceau de son narcissisme qui ne fut pas enveloppé d'amour. L'auteur explique que la meilleure adaptation se fera dans la colère et dans l'acceptation de la marginalité, servant éventuellement au migrant à conserver, voire à exploiter, son originalité, dans le rattachement à ses objets transgénérationnels. Le malentendu du migrant serait selon Alberto EIGUER de croire que pour s'intégrer, il faut renoncer à un aspect de son identité, (mais cette idée est également latente chez l'autochtone).

b) Le concept de l'entre-deux :

Le concept de l'entre deux a été étudié notamment par **Zerdalia DAHOUN** (1998) qui a souhaité réfléchir sur la nécessité de trouver un cadre thérapeutique approprié, en insistant sur la fonction de médiation heureuse qu'il peut y avoir entre pays d'origine et pays d'accueil, quand il s'agit de patients immigrants. Il propose d'ailleurs de penser fonctionnellement le concept de culture, c'est-à-dire en termes de contenants dans lesquels nous pouvons mettre une variété de contenus différents. Il raisonne ainsi par analogie avec le concept de contenants

psychiques et d'enveloppes psychiques qui a été développé par **Didier ANZIEU** (1976) pour qui il existe un plan de démarcation entre monde intérieur et monde extérieur, entre monde psychique interne et monde psychique d'autrui, que l'on peut appeler enveloppe psychique. Toutefois, vis-à-vis de la culture, il convient d'être prudent car là il n'y aurait pas de démarcation entre un dedans et un dehors puisque la culture est un dehors que l'on intériorise dans un second temps selon Zerdalia DAHOUN (1998). C'est ainsi que l'auteur penche pour une conception dynamique des rapports entre psychisme et culture : ce sont alors deux entités qui se construisent et se fécondent en interactions et en étayages réciproques dans un mouvement de va-et-vient constant tout au long de la vie et tout au long des générations. L'auteur nous explique dans son texte que le changement est le mode d'être de la culture et que c'est précisément aux points de changement que se situe la vulnérabilité aussi bien collective qu'individuelle. Cette vulnérabilité se concrétise par une situation de crise où les mécanismes de régulation traditionnels sont perturbés : la culture n'est alors plus en mesure de fournir les conditions d'une adaptation immédiate à la situation, un sentiment d'angoisse naît, mobilisateur de moyens d'action pour la survie, favorisant de ce fait l'émergence de nouveaux mécanismes de régulation et un nouvel équilibre. Cette construction nouvelle mieux adaptée qui permet de surmonter la crise ne peut toutefois se réaliser que si un espace transitionnel, pensé collectivement, est ménagé, un espace où psychisme et culture oeuvrent ensemble. Au niveau individuel, c'est l'espace potentiel entre sujet et environnement qui est nécessaire pour qu'il y ait élaboration psychique de l'expérience de rupture. Cet espace d'entre deux peut s'étayer dans le réel sur une structure sociale intermédiaire : quand il accueille des immigrants, porteurs de cultures différentes, il permet aussi l'organisation de liens, de comparaisons, d'échanges et d'articulation entre les cultures en proposant des contenants culturels.

Zerdalia DAHOUN évoque les familles immigrantes qui selon lui sont dans un entre deux suspendu entre l'origine et l'accueil, de ce fait les immigrants cumulent les difficultés. Ils ont du coup pour la majorité d'entre eux un statut défavorisé et ils souffrent alors d'une acculturation plus grande. La première génération surtout vit dans un entre deux douloureux car les gens, par le voyage ou bien l'exil, ont perdu le cadre externe de la culture d'origine et n'ont pas eu le temps de se construire un nouveau cadre avec le pays d'accueil. L'auteur nous explique que la création d'un espace intermédiaire culturel et psychique permet aux conflits suscités par l'acculturation et l'écart culturel de se négocier dans un va-et-vient dynamique, afin de trouver des compromis viables pour les deux parties : modernité et tradition, culture d'origine et culture d'accueil, langue maternelle et langue sociale, processus psychiques intra-

et interpersonnels, etc. Toutefois, certaines familles immigrantes montrent de grandes difficultés à faire la traversée d'un espace culturel à un autre. En effet, coupées du pays d'accueil par la langue, les habitudes, le rejet social et l'exclusion, elles ont vécu dans un grand isolement. Ne communiquant pas avec l'extérieur, elles se sont senties menacées et ont créé de fait leur propre frontière pour se préserver du nouveau qui les désorientait. C'est cela qui fait dire à l'auteur que l'accrochage à l'origine a souvent amené à installer un entre deux bétonné, les familles immigrantes préservant alors une idéalisation et un agrippement coûte que coûte à ce « là-bas » comme moyen de survie. Zerdalia DAHOUN (1998) explique que les étayages sur les groupes d'appartenance primaires et secondaires permettent une mise en récit du trajet initial et de la transformation, et également une élaboration de la perte et du gain, ils ouvrent aussi l'accès à la croissance psychique. Il existe alors une infinité de variantes de passages d'entre deux selon l'auteur. Mais avant de se mouvoir créativement dans l'entre deux, **Olivier DOUVILLE** (1995) a pu nous expliquer qu'il fallait expérimenter les hésitations et les péripéties possibles du voyage : arrêt, retour en arrière, aller et retour indécis, etc. Il faut aussi passer par un lieu qui serait au milieu des deux lieux, un lieu où convergeraient les deux. C'est ce qui permet de se représenter finalement que l'entre deux serait un pont qui à la fois relie et sépare deux rives, un escalier qui relie et sépare à deux niveaux différents. Il sera utile de revenir à ces propos lorsque nous évoquerons dans la deuxième partie le psychisme des orientaux et la brève histoire de la faille entre l'Orient et l'Occident.

Nous sommes parvenus au terme de cette première partie théorique dans laquelle nous avons essayé d'appréhender le contexte contemporain de la violence chez les jeunes issus de populations migrantes, et ce sous l'angle du regard que lui portent les chercheurs au niveau national et au niveau francophone. Nous n'avons sans doute pas été exhaustif sur un plan quantitatif des recherches qui se sont intéressées au phénomène, par contre nous avons essayé d'être complet dans la pluralité des mécanismes, des explications ou encore des processus qui se sont avérés avoir une influence directe ou bien indirecte sur ce phénomène. Rappelons ici que la description du contexte général du phénomène de la violence des jeunes issus de populations migrantes nous a invités à nous focaliser sur le passage de l'adolescence à l'âge adulte, une période de la vie où se manifestent les passages à l'acte violents. Nous avons réfléchi ensuite sur la notion de transmission et sur son implication sous-jacente aux violences juvéniles, dans leur lutte pour la reconnaissance. Un troisième aspect qui a retenu notre attention est celui de la pathologie contemporaine du lien social, et sur ses déclinaisons du coup sur ce qu'on peut appeler une crise de société et un malaise dans la civilisation. Ainsi,

l'émergence de la violence dans une version postmoderne laisse entrevoir la nécessité de relever l'importance qu'a pris le groupe d'adolescents, et la relation directe entre la relation fraternelle et la violence à l'adolescence. Ce passage adolescent nous a alors contraints à réfléchir sur les mécanismes psychiques qui opèrent de près ou de loin dans la genèse de la violence adolescente contemporaine. La pluralité de ceux-ci manifeste toute la complexité du phénomène, surtout que dans le cadre de la migration, il a fallu retenir tous les concepts importants que sont : le double clivage, la bi-appartenance qui en découle et la filiation paradoxale qui se décline. Celle-ci participe au scénario généalogique de la violence, dans lequel les rôles principaux peuvent être donnés au concept de faux self et d'entre-deux. Nous allons réfléchir et travailler sur ce même phénomène au cours de la deuxième partie, mais selon une conception qui dépasse la francophonie, et qui va nous faire voyager à travers le monde. Avant cela, nous allons prendre un peu de temps pour traiter d'un concept qui a son importance, à savoir celui du stress acculturatif.

D) Réflexion autour du concept de stress acculturatif :

L'acte migratoire implique assez souvent une rupture assez prononcée des cadres référentiels des sujets migrants. On peut dire de l'immigration qu'elle est un déplacement dans de multiples espaces : géographique, socioculturel, économique, politique ou encore psychologique. En situation migratoire, les sujets sont alors soumis à un processus d'acculturation, ce qui oblige les sujets à réaliser de nombreux réajustements identitaires, des réajustements qui ne se font pas sans douleur et qui s'échelonnent sur une longue période. L'acculturation a été décrite par de nombreux auteurs comme un processus psychologique pouvant être très stressant (**BORN D.**, 1970 ; **CERVANTES** et **PADILLA**, 1991 ; **MENA, PADILLA** et **MALDONADO**, 1987). En effet, toutes les différences de culture, de langue et d'environnement que subit l'individu migrant sont pour lui autant de facteurs potentiels de stress : on parle ici de stress acculturatif. Ce stress est donc lié à l'acculturation par le biais d'un certain nombre de facteurs, des facteurs qui ont été identifiés en tant que variables prédictrices pouvant alors expliquer ce niveau de stress. Dans certaines situations, le sujet migrant est dans l'impossibilité de gérer le stress acculturatif, ce qui provoque par là même

des conflits sur un plan individuel, sur un plan familial mais aussi des conflits sur un plan social. C'est pour lutter contre ce stress que les sujets migrants vont potentiellement utiliser des stratégies de *coping* ou de résilience, afin de pouvoir gérer au mieux ce processus d'acculturation.

En situation migratoire, les individus sont soumis au processus d'acculturation, un concept qui a été utilisé la première fois dans les années 80 pour décrire les changements des modes de vie et de pensée des sujets migrants qui ont été au contact de la société américaine. **J.W. BERRY** (1992) a défini l'acculturation comme un processus de changements culturels qui résulte du contact continu et direct entre deux groupes culturels distincts. Bien que ce processus d'acculturation implique à la fois le sujet migrant et le sujet de la société d'accueil, les changements culturels concernent essentiellement les membres du groupe minoritaire qui ont été alors la cible privilégiée de la plupart des recherches sur l'acculturation. **BERRY** a conceptualisé l'acculturation comme un processus bidimensionnel et son modèle se base sur deux questions fondamentales que sont celle du maintien de l'héritage culturel et de l'identité, et celle de la recherche d'échanges avec le groupe d'accueil. De son modèle quatre stratégies d'acculturation se déclinent : l'intégration, l'assimilation, la séparation et la marginalisation. Selon lui on parle d'intégration lorsque les individus maintiennent des éléments de leur culture d'origine tout en empruntant ceux du groupe d'accueil. L'assimilation quant à elle se caractérise par l'abandon de l'identité culturelle d'origine au profit de celle de la culture dominante. La stratégie de séparation consiste à conserver l'héritage culturel et à éviter les échanges avec le groupe d'accueil. Enfin, il y a la marginalisation qui désigne le cas où les migrants n'établissent des relations ni avec leur groupe d'origine, ni avec le groupe d'accueil. Il serait préférable de parler de stratégies plutôt que de processus en ce qui concerne l'acculturation, il y a ainsi une interaction dynamique entre le choix des membres du groupe accueilli et les possibilités offertes par le groupe d'accueil. On peut faire le constat que tous les individus migrants n'adoptent pas les mêmes stratégies d'acculturation, bien que certains travaux empiriques ont pu montrer que l'intégration était la stratégie la plus pratiquée, et la marginalisation la stratégie la moins fréquente, on peut citer ici l'ouvrage collectif sous la direction de **J.W. BERRY** (1989) dans lequel il est proposé aussi un modèle du processus d'acculturation ainsi qu'une approche du stress acculturatif. Si le terme « stress » vient du latin *stringere* (mettre en tension), le stress acculturatif fait référence selon **J.W. BERRY** à un type de stress dont la source réside dans le processus même d'acculturation. Ainsi, lorsqu'un sujet migrant se trouve dans un pays qui n'est pas le sien, il subit selon l'auteur des agressions en provenance du nouvel environnement climatique, géographique, social et interindividuel.

Parce que ces agressions touchent le sujet dans son être intime, chaque individu va plus ou moins supporter toutes ces nouvelles agressions. De plus, le degré d'acceptation et d'adaptation vis-à-vis de ces nouvelles agressions va aussi dépendre de la conjugaison potentielle des sources externes de stress avec des conflits internes.

Il est possible de mentionner ici quelques unes des variables prédictives du stress acculturatif, des variables qui ont fait l'objet de nombreuses recherches et parmi lesquelles on peut citer les stratégies d'acculturation mises en place, les caractéristiques de la société d'accueil, la distance culturelle entre les groupes, l'impact du facteur temps, les attentes avant l'immigration, la personnalité du migrant, l'importance des facteurs motivationnels et des stratégies de coping, le support social ou encore la connaissance de la langue. Les travaux mentionnés plus haut laisseraient croire que l'intégration est la stratégie qui offre le plus faible niveau de stress, ou encore ceux réunis sous l'ouvrage collectif de BERRY J.W (1987). Par contre, ce serait dans les sociétés monoculturelles qui suivent une politique d'assimilation que l'on retrouverait le plus de stress acculturatif chez les sujets migrants. De la même manière, les conflits à l'intérieur de la famille auraient tendance à accentuer le niveau de stress acculturatif des individus, si on se réfère à un ouvrage collectif sous la direction de **L.G. CASTILLO** (2008). Enfin, un haut niveau de support social et de compétences dans la langue du pays d'accueil modèreraient le niveau de stress acculturatif si on se penche sur les travaux de **NWADIORA E. & McADOO H.** (1996). Il est intéressant de relever dans les textes cités jusqu'alors le concept de « distance familiale acculturative » qui s'articulerait autour des deux dimensions que sont les valeurs culturelles et la communication. Ce concept serait le résultat du constat des vitesses d'acculturation plus élevées chez les enfants que chez leurs parents, et le résultat de l'écart générationnel entre les parents et les enfants, mais tout cela manque encore de bases solides faites de travaux et d'études portant sur ce sujet. Même si cela laisserait entrevoir la réflexion à mener sur la transmission intergénérationnelle, et sur la fermeture familiale (voulue ou forcée) comme possible stratégie d'enculturation efficace.

E) Réflexion sur les stratégies de coping :

1) Quels sont les mécanismes de défense prévalents à l'adolescence ?

La classification hiérarchique des défenses a régulièrement été débattue sans jamais faire l'objet d'un véritable consensus. L'idée d'associer défenses et stades de développement psychosexuel est présente chez **S. FREUD** (1987). Elle se retrouve chez **M. KLEIN** (1921) puis chez **Otto KERNBERG** (1975), notamment au travers de la description des mécanismes de défense considérés comme « primitifs » tels que l'identification projective, le clivage du moi, le déni de la réalité ou le contrôle omnipotent de l'objet. **G.E. VAILLANT** (1977) a fait l'hypothèse que des mécanismes comme le déni soit commun chez les enfants avant l'âge de 5ans, alors que la projection est couramment utilisée chez les enfants de 3 à 15ans. Dans une perspective développementale⁴, il est normal d'admettre que les défenses les plus archaïques émergeraient plus tôt dans la vie de l'individu, alors que les défenses les plus complexes n'apparaîtraient que tardivement.

Une étude de **P. CRAMER** en 1987 porte sur trois mécanismes de défense (à savoir le déni, la projection, l'identification) évalués à l'aide du *Thematic Aperception Test* (TAT). L'échantillon de sujets a été divisé en quatre groupes dont l'âge moyen varie d'un groupe à l'autre. Le déni, défense dite la plus archaïque des trois défenses investiguées, est utilisé le plus souvent par le groupe le plus jeune (dont l'âge moyen est de 5 ans et 8 mois). L'identification, défense identifiée comme la plus mature des trois, est le plus souvent utilisée par les jeunes les plus âgés (dont l'âge moyen est de 16 ans). La projection, défense dont l'hypothèse dit que ce serait une défense plus mature que le déni (mais moins que l'identification), est utilisée le plus souvent par le deuxième et le troisième groupe (dont l'âge moyen varie de 9 ans et 10 mois à 14 ans et 6 mois). En 1996, **M. DIEHL** et al. ont réalisé une étude sur 381 sujets en utilisant le *Defense Mechanism Inventory* (DMI, **F. GLENER** et **D. IHILEVICH** 1969) et le *California Psychological Inventory* (CPI, **G.C. GOUGH**, 1987). Ils ont classé les sujets en sept catégories d'âge : les jeunes adolescents dont l'âge se situe entre 10 et 14 ans, les adolescents entre 15 et 19 ans, les jeunes adultes entre 20 et 29 ans, les adultes entre 30 et 45 ans, les adultes d'âge moyen entre 46 et 59 ans, les personnes âgées entre 60 et 69 ans et les personnes très âgées qui ont 70 ans et plus. Les résultats ont montré

que les adolescents et les jeunes adultes utilisent plus des défenses agressives telles que l'agressivité tournée contre l'objet, ou alors des processus psychologiques immatures comme le déplacement, la projection, la régression, ou la rationalisation.

En 2003, **M.T WHITTY** a réalisé une étude dans laquelle elle a séparé les sujets en trois groupes d'âge : 17-23ans, 40-47ans, 63-70ans. Elle cherchait à évaluer les mécanismes de défense et les stratégies de coping à l'aide du *Defense Style Questionnaire* (DSQ, **M.P. BOND** et al, 1995) et du *Ways of Coping Questionnaire* (**S. FOLKMAN** et **R.S. LAZARUS**, 1988). Les résultats ont montré que l'âge était significativement corrélé aux défenses matures et immatures. Autrement dit, quand l'âge augmente les défenses matures augmentent également, tandis que les défenses immatures diminuent. Enfin, il y a un dernier mécanisme de défense qui semble indispensable à l'adolescence, c'est le clivage. Le clivage du Moi a d'ailleurs été pressenti comme un des processus fondamentaux à l'adolescence (**GUTTON Ph.**, 1996), et selon **Claude BALIER** (1988), le clivage protège l'adolescent de ses conflits avec les imagos parentales. Le déni et le clivage sont souvent présentés comme des mécanismes de défense complémentaires, (**S. IONECSU** et al. 1997).

2) Qu'en est-il des stratégies de coping ?

Le coping est un mode pour décrire le comportement, et plus précisément la cognition, derrière les moyens utilisés pour faire face à une situation, (**H. CHABROL** et **S. CALLAHAN** 2004). **R.S. LAZARUS** et **S. FOLKMAN** (1984) ont quant à eux conceptualisé le coping comme un ensemble d'efforts cognitifs et comportementaux « destinés à maîtriser, réduire ou tolérer les exigences internes ou externes qui menacent ou dépassent les ressources d'un individu ».

a) Structure corrélationnelle des mécanismes de défense et des stratégies de coping.

La position classique consistait à opposer les mécanismes de défense considérés comme inconscients, involontaires, relativement rigides, orientés vers les conflits internes et liés à la psychopathologie, avec les processus de coping considérés comme conscients, volontaires, flexibles, comportementaux, orientés vers l'adaptation positive à la réalité externe, et liés à la santé mentale et au bien-être (**CHABROL** et **CALLAHAN**, 2004). **F. COHEN** et **R.S. LAZARUS** (1979) ont défini le coping comme « les efforts à la fois orientés vers l'action, et intrapsychiques pour gérer (maîtriser, tolérer, réduire, minimiser) les exigences environnementales et internes, et les conflits entre elles ». Selon **BONSACK** et al. (1998), cette assimilation globale des mécanismes de défense et du coping peut apparaître excessive.

Cependant, le chevauchement de ces deux construits rend préférable une analyse conjointe de ces deux aspects du fonctionnement du Moi en réponse aux conflits et aux stress (d'origine interne ou externe).

b) Etudes couplant une mesure des défenses et de coping :

Les premières études couplant défense et coping (**R.D. CAPLAN, R.K. NAIDU et R.C. TRIPATHI**, 1984) n'ont pas constaté pas de relations entre ces construits. Ces premiers résultats concluaient à une indépendance des mesures. Une étude de **G. LABOUVIE-VIEF** et al. en 1987 a sondé la prévalence des processus de coping et de défense en fonction de l'âge et du niveau de maturité des sujets. L'échantillon était composé de 100 sujets ayant entre 10 et 77 ans et six groupes d'âge ont été constitués. Les résultats ont montré d'une part que la maturation des processus de coping et de défense était fonction de l'âge du sujet et, d'autre part, qu'il existait une relation entre la maturité du moi et le niveau de maturité des processus de coping et de défense utilisés. En 1997, **S. ERICKSON** et al. ont étudié sur des sujets de 12 à 19 ans les défenses de ceux-ci, le coping et l'adaptation sociale à l'aide respectivement du *Defense Scale Questionnaire* (DSQ, Bond et al, 1983), du *Coping Responses Inventory-Youth Form* (CRI-Youth, **R.H. MOOS** 1993) et du *Global Assessment of Functioning* (GAF, DSM-III-R, 1987). Les résultats ont montré une corrélation positive entre défenses immatures et coping évitant et une corrélation négative entre défenses immatures et coping centré sur le problème. De plus, l'adaptation sociale est corrélée positivement aux défenses matures, et négativement aux défenses immatures et au coping évitant. **P. CRAMER** (2000) a quant à lui soutenu que la différence principale entre les mécanismes de défense et les processus de coping était le caractère involontaire et inconscient des mécanismes de défense. En 2004, ce sont **CHABROL** et **CALLAHAN** qui ont mesuré sur 190 étudiants de psychologie les mécanismes de défense à l'aide du DSQ-40 et les stratégies de coping par le *Brief COPE* (**C.S. CARVER** et al. 1989). Les résultats observés suggèrent une liaison entre les deux construits. En effet, un style de coping adapté tend à être corrélé positivement à des défenses matures, tandis qu'un coping inadapté tend à être corrélé positivement à des défenses immatures.

3) Les stratégies de coping fonctionnelles/dysfonctionnelles :

G. MATTHEWS et al. (2003) ont établi que les mécanismes de défense sont ordonnés selon leur niveau de maturité, mais que les stratégies de coping se décrivaient en fonction de leur niveau d'efficacité ou d'adaptabilité. Selon les échelles utilisées se dégageraient des stratégies

de coping centrées sur le problème ou centrées sur l'émotion, ainsi que des styles de coping évitant (passif) ou vigilant (actif). Selon LAZARUS et FOLKMAN (1984), le coping centré sur le problème serait orienté vers l'action dans le but de changer la relation entre la personne et sa situation, et ce par le biais des actions (qui auraient ou non du succès). Le coping centré sur l'émotion comprend, quant à lui, des stratégies cognitives qui ne modifieront pas la situation mais plutôt l'attitude de la personne envers la situation. On parle de coping actif lors de situations dans lesquelles la personne fera face directement et ouvertement à son problème. Lorsque la personne évitera le problème et cherchera à réduire son stress et ses émotions négatives, on parlera de coping évitant. Ces catégories de coping sont plus ou moins adaptées en fonction du contexte. Ainsi, le coping évitant est considéré comme moins adapté qu'un style de coping vigilant. De même, le coping centré sur l'émotion paraît moins adapté que le coping centré sur le problème. Seules certaines catégories de coping sont de nature inadaptée quelque soit le contexte. Elles contribuent à empirer la situation même si parfois elles procurent un soulagement de courte durée (MATTHEWS et al. 2003). On trouve parmi ces stratégies l'abus de substances telles que l'alcool ou la drogue (M. ZEIDNER et D. SAKLOFSK, 1996) ainsi que les comportements impliquant une importante prise de risque. Les différences entre les individus (quant à leur âge) vis-à-vis du coping ont été la source de nombreuses recherches ainsi que de plusieurs études transversales.

A.G. BILLINGS et R.H. MOOS (1981) par exemple n'ont pas trouvé de différences significatives dans l'utilisation des stratégies de coping en fonction de l'âge. M.P. QUAYHAGEN et M. QUAYHAGEN (1982) ont quant à eux mis en évidence que les personnes âgées avaient tendance à utiliser une approche émotionnelle, alors que les autres adopteraient une approche plutôt centrée sur le problème, les plus jeunes adultes semblant chercher de l'aide pour faire face à leurs difficultés.

Plusieurs études sur les comportements de coping des adolescents utilisent la distinction faite par R.S. LAZARUS et R. LAUNIER en 1978 entre le coping centré sur le problème et le coping centré sur l'émotion (B.E. COMPAS, V.L. MALCARNE & K.M. FONDACARO 1988 ; K. GLYSHAW, L.H. COHEN & L.C. TOWBES, 1989 ; M. JERUSALEM & R. SCHWARZER, 1989).

Certaines autres études se sont intéressées aux changements développementaux dans les fonctions du coping pendant l'adolescence (B.E. COMPAS, P.G. OROSAN & K.E. GRANT, 1993). Pendant l'enfance et l'adolescence, aucun changement lié à l'âge n'a pu être mis en évidence dans l'utilisation du coping centré sur le problème. Une étude de P.L. CHAPMAN & R.L. MULLIS en 1999 investigate les stratégies de coping utilisées par des

jeunes en relation avec leur estime de soi. L'échantillon est divisé en trois groupes avec un âge variant entre 12 et 19 ans. Les résultats ne montrent pas de différence d'âge dans l'utilisation des stratégies de coping. Cependant, les auteurs mettent en évidence que quatre stratégies sont les plus fréquemment utilisées : la recherche de distractions, le développement de soutien social, le développement de l'autonomie et l'engagement dans des activités exigeantes. Selon la classification de **J. SULS & B. FLETCHER** (1985), la première stratégie s'apparenterait à un coping évitant qui permet comme le coping centré sur l'émotion de réduire la tension émotionnelle. C'est une stratégie passive. Les trois autres stratégies de coping identifiées comme les plus fréquentes à l'adolescence dans cette étude sont selon la même classification de SULS et FLETCHER apparentées au coping vigilant. Ce coping, comme le coping centré sur le problème, permet un affrontement de la situation avec des efforts cognitifs et comportementaux pour la résoudre. C'est une stratégie de coping active. COMPAS et al. en 1988 ont étudié les stratégies de coping chez des enfants et des adolescents classés en fonction de leur niveau scolaire. Les résultats ont montré que l'utilisation du coping centré sur le problème diminue avec l'âge, et celle du coping centré sur l'émotion augmente avec l'âge.

Ce sont **F. BLANCHARD-FIELDS & J.C. IRION** en 1988 qui ont étudié le coping dans une perspective développementale incluant sa relation avec l'âge (de 14 à 46 ans). Tous leurs sujets ont remplis le *Ways of Coping Scale* (FOLKMAN & LAZARUS, 1980) et les résultats ont montré une corrélation négative entre l'âge et le coping centré sur le problème. Ainsi, quand l'âge augmente, l'utilisation du coping centré sur le problème diminue. Les sujets les plus vieux ont tendance à utiliser moins le coping centré sur l'émotion que les adolescents. Les adolescents ont tendance à plus utiliser le coping centré sur l'émotion que le coping centré sur le problème, alors que les jeunes adultes et les adultes utilisent plus le coping centré sur le problème que le coping centré sur l'émotion. On constate que les chercheurs ne sont pas totalement d'accord sur l'influence de l'âge sur le coping. Alors que certaines études soulignent que les personnes jeunes ont recours à des stratégies centrées sur l'émotion, d'autres démontrent qu'elles utilisent des stratégies centrées sur le problème. DIEHL M. et al. (1996) ont démontré que les différences de coping dépassaient le cadre d'une approche basée sur l'âge : plus les individus développent des capacités complexes concernant leurs affects, la réflexion et la différenciation soi-autrui, et plus ils ont tendance à utiliser des stratégies de coping adaptatives. Il semblerait que l'âge ait un effet soit négatif soit positif selon l'individu, son expérience, sa personnalité et selon ce qu'il a choisi de faire avec ses capacités propres (CHABROL & CALLAHAN, 2004).

Deuxième partie :

Une synthèse d'apports théoriques et cliniques à partir de travaux et d'écrits à travers le monde : le contexte contemporain du passage à l'acte délinquant chez les jeunes issus de populations migrantes.

A) La haine selon les approches américaines et anglo-saxonnes, ou les approches cognitives de la délinquance.

Introduction :

Les éléments et les concepts psychologiques qui vont vous être présentés ici proviennent d'un ouvrage d'**Aaron T. BECK** (2002), un ouvrage qui est en fait un recueil de travaux anglo-saxons et américains consacrés au phénomène de la violence. Ces écrits nous donnent des éléments pertinents pour la compréhension des manifestations violentes, mais selon une approche anglo-saxonne et américaine qui diffère quelque peu de la conception française. Selon A.T. BECK, tous les jours la haine se banalise et nous interroge dans nos villes, nos quartiers, nos maisons ; elle est distillée par le machisme, l'individualisme, le narcissisme, les préjugés et la discrimination. On peut ici recenser la lutte des gangs de rue dans les grandes cités, la lutte entre les communautés d'âges, les communautés sociales, ethniques, religieuses ou sexuelles. Toutes ces luttes apparaissent directement ou indirectement lorsqu'on travaille dans un quartier dit sensible et cela interroge tout professionnel. L'auteur propose une analyse très fine des fonctionnements psychologiques et sociaux des phénomènes de violence et il envisage dans cet essai aussi bien la psychologie collective que la psychologie individuelle. Aaron T. BECK est le père fondateur de la thérapie cognitive qui se fonde en fait sur une notion selon laquelle les processus de traitement de l'information sont des composantes clés dans toutes les psychothérapies connues. Il faut alors prendre en considération le rôle de tous les traitements de l'information et le rôle des processus cognitifs pour mieux évaluer les comportements violents. Dans le même ordre d'idées, l'auteur a conceptualisé la relation thérapeutique comme étant une relation de collaboration qui permet d'évaluer tous les systèmes de croyances des patients, mais aussi ceux des thérapeutes.

Cet ouvrage décrit notamment les processus de la montée de la haine entre groupes et idéologies rivales, il montre ainsi comment le « groupisme » apparaît plus dévastateur que l'individualisme. A cette croyance groupale l'auteur oppose l'universalisme et nous amène à mieux comprendre les conflits politiques du monde actuel qui portent toujours le sceau de la pensée bipolaire. Les autres niveaux de la haine sont abordés aussi, notamment la haine distillée par le code d'Honneur du Vieux Sud ; l'auteur rapproche ce code machiste du code

des gangs de rue dans les grandes cités d'Amérique du Nord. Il montre ainsi les ravages du machisme, de l'individualisme et du narcissisme dans les différentes communautés. Il démonte aussi les mécanismes de la lutte entre les différentes communautés : communautés d'âge, sociales, ethniques, religieuses ou sexuelles. Une des thèses centrales d'Aaron BECK (2002) est que la prévention de la délinquance et de la violence pourrait résider dans la modification des prédispositions cognitives chez des enfants d'âge préscolaire. Une autre suggestion est alors que les déficits précoces de la cognition sociale pourraient être améliorés chez l'enfant dans le dessein de prévenir la violence. L'auteur a observé très tôt dans sa carrière que le fait de ressentir une émotion ou bien d'avoir une impulsion à agir était généralement précédé par des pensées, importantes et surtout préconscientes. Il y a donc un lien logique et plausible entre la pensée et l'émotion, il nous faut accéder à ces pensées automatiques et flottantes pour constater chez le sujet qu'elles sont responsables de leurs émotions. Les thèmes de ces pensées permettent de clarifier les systèmes psychologiques spécifiques produisant des émotions particulières telles que la tristesse, le sentiment de déplaisir, l'anxiété, la colère et le désir de se venger pouvant aller jusqu'à la violence physique. Une caractéristique importante de ces pensées est leur caractère fugace, et on peut noter que les sujets présentent un mode de fonctionnement habituel de pensée erronée caractérisé par des distorsions cognitives. Ils acceptent alors leurs interprétations exagérées ou erronées au pied de la lettre et elles leur paraissent complètement crédibles. En fait, elles font partie d'un réel système de communication interne orienté vers soi, comme une sorte de réseau fournissant des observations sur soi-même, des interprétations de son comportement et de celui des autres, et des attentes sur le futur.

Aaron BECK (2002) explique que le système inter - relationnel inclut à la fois les attentes et les demandes des personnes vis à vis d'elles-mêmes et vis-à-vis des autres, ce système a été nommé « la tyrannie des obligations » par **K. HORNEY** (1950) dans un de ses ouvrages. Il est donc important d'identifier selon lui toutes ces injonctions et ces interdits car des attentes rigides ou des tentatives compulsives pour réguler le comportement des autres sont vouées à la déception et à la frustration. L'auteur a alors constaté que chaque sujet a ses propres réponses à des situations spécifiques, et il réagit constamment de façon excessive à certains stimuli mais pas à d'autres. Du coup, certains systèmes de croyances sont activés par des circonstances spécifiques et génèrent ensuite la pensée ; ces formules ou ces croyances constituent une vulnérabilité spécifique. Les croyances donnent un sens à la situation, un sens qui est ensuite exprimé dans les pensées automatiques, en sachant que toute croyance sur - généralisée conduit à une interprétation sur -généralisée. Dès lors, en s'intéressant aux

relations entre les pensées problématiques des patients (ou les cognitions) et leurs émotions et leurs comportements, Aaron T. BECK (2002) a développé une thérapie cognitive des troubles psychiatriques. Sa thérapie cognitive traite les problèmes des sujets de différentes manières, en essayant d'amener les patients à plus d'objectivité envers leurs pensées et leurs croyances, en les encourageant à essayer de remettre en question leurs interprétations et en évaluant les croyances de base. Surtout que les mêmes types de croyances erronées influencent les émotions et les comportements de personnes qui ont des problèmes conjugaux, des comportements de dépendance ou antisociaux. Cela a fait l'objet d'études et de travaux que l'on peut retrouver dans des ouvrages collectifs sous la direction d'Aaron BECK (1993), ou non (1990), d'après lui une grande part de la littérature traite de la thérapie cognitive des différentes formes du comportement antisocial, telles que les violences conjugales, les maltraitances d'enfants, les agressions criminelles et sexuelles. Un dénominateur est commun à ces différentes formes de comportements violents : la victime est perçue comme un Ennemi, et l'agresseur se perçoit lui-même comme une innocente victime. Le dénominateur final commun aux comportements antisociaux et aux préjugés serait que les agresseurs ont un biais positif sur eux-mêmes et un biais négatif par rapport à leurs adversaires, perçus comme un Ennemi le plus souvent. Quand les sujets sont en prise avec ces systèmes de pensées extrêmes, leurs évaluations de l'ennemi supposé sont perverties par la haine.

L'objectif du recueil de travaux d'Aaron T. BECK (2002) est de clarifier les problèmes psychologiques typiques qui conduisent à la colère, à la haine et à la violence. Le fait de clarifier selon l'auteur nos prises de conscience des facteurs cognitifs (interprétations, croyances, images) fournit quelques pistes pour remédier aux problèmes personnels, interpersonnels et sociaux de la société moderne. En plus du matériel clinique, on retrouve dans cet ouvrage un corpus de connaissances quant aux aspects cognitifs de la colère, de l'hostilité et de la violence, que nous allons aborder par la suite en ne manquant pas de se référer à d'autres travaux ou écrits.

1) Les différents chemins de la violence :

Aaron T. BECK (2002) estime que les avancées technologiques éblouissantes de notre ère ont lieu parallèlement à un retour à la sauvagerie des temps sombres, ce qui fait que le crime et la violence règnent dans nos pays et dans nos villes. Dans ce contexte là, les exagérations de la pensée et du comportement des individus donnent une idée de la nature aussi bien adaptée qu'excessive des réactions humaines : on y retrouve entre autres l'égoïsme des réactions,

le sentiment d'isolement social et celui de ne pas être pris en compte par le reste du groupe, mais aussi le contrôle égocentrique des événements, l'abandon de la rationalité et du coup l'emprisonnement dans un mécanisme de pensée primaire. Il y a selon l'auteur des composants égocentriques de la colère et de l'agression, et les thèmes sous-jacents à la colère et à la haine dans les relations proches semblent être similaires à ceux manifestés par des nations et des groupes antagonistes. Dans ce cadre là il y a un processus d'imagerie et une pensée négative rigide, une pensée primaire, qui conduit potentiellement le sujet à se sentir « mal-traité », et à s'opposer à l'ennemi supposé. Dans son approche des problèmes conjugaux par exemple, l'auteur s'est centré sur les biais de la pensée et sur les distorsions cognitives, auxquels il convient de rajouter un certain type d'image hostile. En fait, ce type de pensée biaisée et ce type de représentation négative sont aussi au centre des stéréotypes sociaux négatifs, des préjugés religieux et de l'intolérance. Il faut avoir ainsi à l'esprit que la représentation négative fixée est aussi renforcée par les souvenirs sélectifs d'injustices passées, réelles ou imaginaires, et par les attributions malveillantes.

Les individus sujets à la colère selon l'auteur attachent une grande importance à leur image et à leur statut social ; leur système de croyances personnelles détermine leur conclusion quant au soi-disant agresseur. On peut judicieusement ici se référer à des travaux anglophones réalisés dans les années quatre-vingt-dix au cours desquelles, par exemple, le psychologue **Kenneth DODGE** (1993) a mis en évidence le fait que ces croyances et toutes les interprétations des événements en découlant sont fréquentes chez la majorité des personnes susceptibles de présenter un comportement violent. Selon Aaron T. BECK (2002), au paroxysme de la confrontation hostile, les individus se voient les uns les autres comme des combattants, prêts à attaquer ; ils sont en fait perturbés par les images projetées simplifiées des uns par rapport aux autres. Le sentiment de haine est là profond et intense et, selon toute probabilité, qualitativement différent du sentiment de colère que l'on peut ressentir au quotidien. Toutefois, la menace est fréquemment dirigée non pas vers la personne physique, mais plutôt envers son esprit, sa fierté, son image d'elle-même, surtout s'il y a une forte impression d'infériorité, si bien que le sentiment de vulnérabilité est généralement disproportionné par rapport à la transgression réelle de l'adversaire. Parfois le désir de se venger est si fort et si primaire que l'on peut suspecter qu'il soit provoqué par un instinct ancestral, où le fait d'infliger la punition suprême pour un abus et une trahison avait une valeur de survie. Certains auteurs croient que ce mécanisme est inné chez l'être humain et le résultat des contraintes de l'évolution, on peut d'ailleurs se référer là à **D.P. BARASH** (1994) qui l'affirme dans son ouvrage. Toutefois ici, Aaron T. BECK s'oppose à cette proposition car

il n'est pas prouvé selon lui que les individus aient besoin d'opposants et d'ennemis. De plus selon lui, le fait de percevoir autrui comme un ennemi relève d'un problème cognitif avant tout. L'impulsion des actions violentes provient en effet des pensées primaires prédominantes. Ainsi selon l'auteur, une solution plus durable aux tendances destructives doit prendre en compte plusieurs paramètres : le système de croyances primaires qui conduit à se représenter la victime comme le diable, le système de règles qui dicte qu'elle doit être punie, et le système de croyance permissif qui ne respecte pas les interdits relatifs au meurtre. Dans cet état de fait, peu importe les causes externes d'un comportement belligérant, car les mêmes mécanismes internes ou psychologiques sont généralement impliqués dans son activation ou son expression.

On peut alors citer deux facteurs qui rentrent en compte : les distorsions cognitives, qui incitent à la colère et au comportement hostile, mais aussi le système de pensée primaire qui est caractérisé par une cognition absolue catégorique et par la négation des victimes en tant qu'êtres humains. Aaron T. BECK (2002) nous explique dans son ouvrage qu'il y a des chemins différents de la violence : pour commencer il y a la violence calculée et froide (c'est là une violence instrumentale), puis il y a la violence impétueuse et réactive, caractérisée par une haine de l'Ennemi. Dans cette dernière, les sujets perdent leur identité et les victimes sont déshumanisées, puis dans un second temps, elles sont diabolisées (leur existence devenant alors une menace) si bien qu'elles se transforment en l'image concrète d'une entité ou d'une force qui menace l'existence de l'individu. L'auteur prend un exemple, celui des violences domestiques, dans lesquelles selon lui l'agresseur est enfermé dans un système de pensée primaire, qui par sa focalisation exclusive sur l'Ennemi, exclut l'empathie pour la victime et les considérations vis-à-vis des conséquences à long terme de la violence. Le problème ici n'est pas le manque de moralité en soi, mais bien le défaut de la pensée primaire, orientée vers l'agression. Enfin, selon l'auteur, en plus du mode de pensée délibéré et planifié, qui est associé à la violence instrumentale (et froide), et à côté de la pensée réfléchie de la violence réactive, qui est plus impétueuse, nous pouvons identifier un type de pensées procédurales impliquant l'exécution de tâches destructives. L'auteur précise aussi que les sentiments de culpabilité sont rarement éprouvés au cours de la séquence d'hostilité, même si l'empathie pour l'objet contre lequel est dirigé l'hostilité serait souvent suffisante en premier lieu pour inhiber la réaction violente de l'agresseur. Certaines réactions suggèrent que la révulsion initiale est associée à une forte identification empathique à la victime plutôt qu'avec des sentiments de culpabilité. Lorsque l'identification à la victime se dissipe, il en est alors de même de la révulsion. En fait, cette expérience de l'anxiété dans l'anticipation des

conséquences d'un comportement violent déclenche un autre mécanisme automatique d'inhibition important. De même, **notre image publique** exerce un pouvoir de contrôle sur nos actions du fait de sa capacité à évoquer la souffrance et la honte. Au côté des facteurs de dissuasion des actes antisociaux, il existe des facteurs favorisant des comportements bienfaisants. Toutefois, certaines interdictions mettent un frein aux impulsions hostiles, sans les éliminer pour autant : il est alors primordial selon l'auteur d'examiner les croyances permissives et les justifications qui nous permettent de ne pas tenir compte de ces interdits. Souvent les auteurs de violence présentent de façon typique une pensée dichotomique nous dit Aaron T. BECK (2002), une pensée qui étiquette de manière perverse les victimes comme des criminels et qui glorifie les agresseurs comme les sauveurs. On peut du coup analyser l'échec des codes moraux à réduire un comportement violent en terme cognitif violent ; le fait de comprendre les pensées et les croyances primaires pourrait être une première étape pour résoudre le paradoxe moral. Lorsqu' un mode de pensée primaire est activé (telle qu'une pensée catégorique et dualiste), celui-ci prépare automatiquement à l'attaque, ce mode hostile s'empare alors de l'appareil cognitif et étouffe les autres qualités humaines telles que l'empathie et la moralité. Aaron T. BECK nous explique que jusqu'à ce qu'elle s'interrompe, la séquence hostile procède de la perception de la transgression, à la préparation puis à la mobilisation, et enfin à l'attaque réelle. L'auteur précise aussi que deux phases peuvent être distinguées dans la résolution du problème de l'hostilité et de la haine dans les conflits interpersonnels. La première est centrée sur la désactivation du mode de réponse hostile lorsqu'il se déclenche, et une approche plus durable vise la manière dont les individus se perçoivent et perçoivent leur propre groupe_d'appartenance. Il faut ici prendre conscience du mode de pensée rigide qui contrôle leur esprit. Il faudrait en fait que les individus soient capables d'évaluer les comportements d'autres groupes sur la base de critères plus objectifs (que le bien ou le mal, que la sainteté ou l'impiété), et qu'ils soient capables de résister à leur tendance à les classer dans des catégories absolues, comme celles de l'étranger ou de l'ennemi. Il leur faudrait en fait surtout prendre conscience qu'ils peuvent attribuer à tort des caractères et des motivations aux autres.

Des travaux récents en psychologie cognitive et sociale ont apporté des éléments très substantiels à notre compréhension des biais automatiques dans le traitement de l'information. Par ailleurs, d'autres travaux contemporains en anthropologie, en sociologie et en sciences politiques fournissent une perspective d'analyse plus large. On peut ici citer **Albert BANDURA** (1983) qui fournit une théorie de l'hostilité à partir de l'apprentissage social qui tient compte des facteurs biologiques et des facteurs pertinents d'apprentissage à travers

l'observation directe et l'expérience. Il propose que l'agressivité soit instiguée par l'influence de modèles (par l'attaque ou la frustration), l'influence de motivations (telles que le désir d'argent ou d'admiration), l'influence d'instructions et par des fantasmes. Il note également que l'agressivité peut être régulée par des récompenses et des punitions externes, par des modes de renforcement vicariants (tels que l'observation des récompenses et des punitions d'autres personnes) et par des mécanismes autorégulateurs tels que la fierté et la culpabilité.

2) La tendance égocentrique :

Selon Aaron T. BECK (2002), les sentiments de colère, d'anxiété, de tristesse, de joie lors d'une rencontre dépendent en général de l'interprétation et du sens assignés à cette rencontre. Et lorsque le traitement de l'information est affecté par un biais ou lorsque l'information est elle-même incorrecte, alors nous sommes enclins à réagir de façon inappropriée. En effet, les biais affectent le traitement de l'information à un bas niveau de traitement inconscient. Rapidement, si on se réfère à un ouvrage de **J. A. BARGH, S. CHAIKEN, P. RAYMOND** et **C. HYMES** (1996), on admet que les nouveaux éléments perçus d'information (soit les nouveaux stimuli ou bien les changements dans l'environnement immédiat des personnes) sont tout d'abord soumis à une évaluation grossière qui attache une valence positive ou négative au stimulus. Un processus de traitement plus complet se met en place ensuite, il permet d'évaluer le contexte global dans lequel s'inscrit l'événement et de déterminer si l'évaluation initiale est pertinente et importante par rapport aux intérêts de l'individu. Si cette seconde évaluation indique que l'événement est pertinent et important, alors une réponse plus élaborée survient sous forme de mots ou d'une image. Les étapes du traitement de l'information sont accomplies par l'intermédiaire de structures spécifiques nommées « schémas » : des schémas grossiers assignent simplement une valence positive ou négative à un stimulus à l'étape initiale de traitement de l'information et des schémas plus élaborés ont un contenu nommé « croyances » : celles-ci facilitent la progression de l'évaluation initiale vers l'assignation d'une signification plus compréhensible de l'événement survenu. A un niveau différent, l'identification des « croyances » peut faciliter un possible changement conscient et rationnel de ces « croyances ». Les cognitions ne sont pas les seuls produits du traitement de l'information, les comportements et les émotions sont eux aussi activés et l'activation initiale d'un comportement survient automatiquement et tout de suite après l'évaluation automatique initiale. Cette tendance comportementale automatique peut se manifester dans les muscles (mobilisation pour l'attaque ou la fuite), les tremblements,

l'inclination à attaquer une démobilisation passive, la tristesse ou encore la dépression. Aaron T. BECK (2002), pour en revenir à lui, affirme que les agresseurs sont fermement retranchés derrière la croyance que leur cause est juste et que leurs droits ont été violés. Dès lors, en tant que membres d'un groupe, les personnes peuvent avoir le même type de biais de pensée dans les conflits interpersonnels. Cette tendance à interpréter de manière excessive les situations en fonction de notre cadre de référence est l'expression d'une « perspective égocentrique » qui s'appuie sur un mode de pensée auto - centrée qui a beaucoup d'impact dans les relations sociales comme dans les relations intimes. L'amplification de cette perspective égocentrique peut masquer les caractéristiques véritables des autres personnes et des relations interpersonnelles. Nous avons une représentation mentale spécifique de nous-mêmes, nous nous impliquons en nous-mêmes mais aussi en dehors, dans un territoire qui peut s'étendre jusqu'à inclure toutes nos propres appartenances : race, religion, parti politique, etc. Une fois que le sens rudimentaire de soi-même est établi (vers l'âge de deux ans), les individus pensent et se projettent en fonction de leurs propres intérêts. Cette tendance peut être outrepassée par les pressions sociales qui impliquent de se conformer aux règles et règlements de la communauté. Alors notre estime de soi agit comme un baromètre interne qui nous pousse à développer nos ressources, à étendre notre territoire et à enregistrer ses changements. De même, nous mettons en place une série de stratégies pour nous protéger lorsque nous sommes attaqués. Aaron T. BECK affirme que nos croyances et nos systèmes de traitement de l'information jouent un rôle décisif dans la détermination de nos sentiments et de nos comportements. Les mécanismes primaires de traitement de l'information que nous avons hérités de l'évolution influencent nos jugements et participent aux biais cognitifs, et l'un des vices de l'étroitesse de notre système cognitif est de catégoriser les personnes en tant qu'Ennemi. La tendance à devenir colérique et violent peut être comprise en termes de pensée primaire ; ainsi, la séquence hostile va de l'interprétation d'une faute à la colère, et ensuite à la violence verbale ou physique. Nous utilisons ces croyances pour contrôler et évaluer nos transactions inter - personnelles mais comme elles sont exagérées et rigides, cela mène à une souffrance inutile. Qui plus est, les fausses croyances sont intégrées dans une attitude de demande vis-à-vis d'autrui pour compenser le besoin de se protéger. A ce niveau là, les comportements collectifs représentent l'effet cumulé des systèmes de pensée individuels. Dès lors, la tendance d'un individu à montrer un préjugé face à un concurrent peut être le reflet des préjugés combinés de tous les membres du groupe contre les membres d'un groupe extérieur.

Aaron T. BECK (2002) aborde aussi dans son ouvrage les croyances positives et les sentiments. Selon lui, les attitudes et les comportements égoïstes représentent une partie seulement de la nature humaine. Ces comportements intéressés et égoïstes sont adoucis et contrebalancés par les forces dépendantes de l'évolution que sont l'affection, la bonté et aussi l'empathie. Par conséquent, nous manifestons une ambivalence de base : auto-indulgence, auto-adulation et égoïsme dans un cas, et autosacrifice, humilité et générosité dans l'autre. De plus, Les relations entre les individus peuvent être caractérisées par les métaphores opposées de fusion et de scission, et ce processus régulateur de tension est également le produit de notre évolution naturelle selon Aaron T. BECK. Les tendances à l'affiliation et à la sociabilité sont alors manifestes dans une grande variété de relations intimes et sociales dans lesquelles la solidarité au sein d'un groupe peut être accrue par l'esprit d'appartenance, (l'esprit de corps).

Il est intéressant à ce niveau là de nous arrêter sur un ouvrage d'**Arthur KOESTLER** (1967) qui avait abordé les liens de loyauté entre les individus d'un groupe conçu comme une entité, des liens qui donnent alors une cohésion au groupe et des limites, et qui le définissent donc. Cependant, selon A. KOESTLER, cet esprit de cohésion présentait des inconvénients pour notre espèce car nous définissons les autres individus et les autres groupes comme des étrangers, des adversaires potentiels, voire comme des ennemis. Dès lors, la combinaison entre la sociabilité des membres d'un groupe et l'individualisme de chacun de ces membres pose les bases des comportements de compétition agressive, d'intolérance et d'hostilité envers les étrangers. Cela implique également des erreurs de pensées comme la généralisation ou bien la dichotomie, ainsi que la fixation sur l'explication d'une cause_unique : le groupe extérieur étant perçu comme la seule cause de la souffrance, il devient par là même le bouc émissaire. Les biais de pensée sont ici intégrés dans la forme et le contenu des souvenirs des conflits antérieurs avec le groupe « étranger ». Ces souvenirs comme nous l'explique A. KOESTLER peuvent être transmis par la culture ou bien par les médias par exemple et ce, de génération en génération. Inévitablement alors, la créature à deux têtes de l'individualisme et de la sociabilité (nommée « JANUS » par KOESTLER) déforme la pensée, la conduisant à un nationalisme enragé, à des croisades religieuses et à des combats politiques. L'une des raisons pour lesquelles la religion ou bien les codes de moralité moins formels ne réussissent pas à neutraliser notre égoïsme et notre avidité naturelle provient du fait qu'ils n'éliminent pas les défauts de traitement de l'information au niveau individuel et qu'ils ne modifient pas substantiellement leurs croyances concernant l'autre, l'étranger. Il est vrai que beaucoup de religions renforcent souvent les tendances des individus à se juger eux-mêmes ainsi que les autres de manière biaisée. Cela aboutit potentiellement à tous ces clivages très présents dans

les quartiers chez les jeunes issus de populations dites migrantes, à savoir bon versus mauvais, bienveillant versus malveillant, pour versus contre etc. Un tel mode de pensée crée évidemment des problèmes dans les relations interpersonnelles et dans les relations de groupe. C'est ainsi qu'il faut selon A. KOESTLER (1967) absolument clarifier les aberrations cognitives et les fausses croyances qui commandent les conflits interpersonnels et les conflits de groupe.

Pour finir avec cette réflexion, on peut revenir à Aaron T. BECK (2002) qui nous montre l'intérêt de s'arrêter sur l'origine de l'hostilité telle qu'elle est décrite par une certaine frange d'auteurs américains. En se posant la question de savoir comment la notion de tendance égocentrique peut cadrer avec les théories de l'hostilité, les explications qui en découlent impliquent des facteurs innés, mais aussi des facteurs environnementaux et des facteurs résultant de l'interaction des deux. Par exemple Sigmund FREUD (1943) a élaboré la théorie d'Eros (pulsion de vie) et de Thanatos (pulsion de mort), qui peut se développer à travers le temps jusqu'au trop-plein. Une autre théorie de la psychanalyse considère que les individus projettent leurs fantasmes d'hostilité sur les autres et réagissent ensuite avec rage contre ces projections. Une thèse évolutionniste avancée d'ailleurs par **Konrad LORENZ** (1967) considère les agressions hostiles comme un instinct libéré par certains stimuli externes ; les biologistes supposent d'ailleurs l'intervention d'une variété de facteurs neurochimiques pour rendre compte des comportements violents : excès d'hormones comme la testostérone, ou déficit de certains neurotransmetteurs comme la sérotonine ou encore la dopamine. Une autre école de pensée situe la responsabilité de l'agression hostile dans les circonstances et les situations externes. Si on se réfère d'ailleurs à **Stanley MILGRAM** (1974), les théories « situationnistes » impliquent que n'importe qui, selon les circonstances, peut être enclin à s'engager dans un comportement antisocial destructeur. Cette école de pensée affirme le rôle de l'interaction entre les circonstances externes et la violence intrinsèque présente en chacun de nous ; ces théories considèrent du coup l'hostilité comme une réponse adaptée à des circonstances nocives spécifiques.

Dans le cadre de cet angle d'approche centré sur la genèse de l'hostilité, on peut se référer à plusieurs ouvrages comme celui de **W. B. CANNON** (1963) dans lequel il a élaboré les concepts de réaction d'attaque ou de fuite, ce qui correspond au fait de réagir par une réponse appropriée d'attaque ou bien par une stratégie de fuite face à une menace. On peut aussi consulter l'ouvrage de **Leonard BERKOWITZ** (1989) où il a affirmé l'importance de la frustration en tant que cause de l'hostilité. De même, si on se réfère à un ouvrage de **Albert BANDURA** (1985), on relève qu'il y fournit un schéma détaillé de la manière dont les

individus s'engagent dans un comportement agressif afin d'atteindre certains objectifs. La formulation générale d'Aaron T. BECK (2002) combine des éléments de théories de ces trois auteurs, mais souligne le rôle crucial joué par le sens lié à nos interactions comme facteur clé dans l'activation de la colère et de l'hostilité. Selon lui, c'est finalement la réactivité excessive de nos stratégies défensives qui pose problème dans toutes nos sociétés contemporaines, où les menaces perçues sont pour la plupart psychologiques plutôt que physiques. Toutefois, il y a une explication supplémentaire observée actuellement dans tous les « codes de la rue » des quartiers défavorisés, ainsi que dans la « culture de l'honneur » du Sud de l'Amérique par exemple, c'est la capacité de répondre rapidement à toute insulte, réelle ou imaginaire, pour empêcher d'être perçu comme trop faible, afin de résister à une attaque plus agressive.

3) La vulnérabilité de l'estime de soi :

Si on se réfère à Aaron T. BECK (2002), il nous rappelle dans l'ouvrage cité plus haut que nous ressentons la douleur psychologique comme le sentiment d'être blessé, comme la tristesse, comme la détresse ou même l'anxiété, et ce dans le contexte de nos interactions avec les autres. La souffrance psychologique est bien souvent nécessaire pour nous inciter à vaincre notre inertie naturelle et à focaliser notre attention sur la faute et sur les responsables. La douleur possède également des fonctions à long terme comme par exemple l'évitement presque automatique de la répétition d'une situation traumatique. L'expérience nous apprend alors que notre propre comportement peut involontairement provoquer les autres, du coup, la critique et la sanction nous aident selon l'auteur à incorporer un code de conduite sociale et à formuler notre propre code de bons comportements. Avec l'établissement de ces aptitudes sociales, nous pouvons nous assurer la coopération des autres.

Réagir aux attaques dépend du contexte de l'attaque et de l'explication donnée, c'est bien justement la signification de l'évènement qui distingue alors la réaction de l'enfant de celle de l'adulte. Aaron T. BECK insiste ici en nous disant que ce sont les significations, les attributions et les explications qui importent dans notre manière de vivre les choses. L'élément crucial est alors l'explication que nous donnons à l'action des autres et il faut tenir compte ici du mode de pensée dichotomique déclenché par les menaces qui portent atteinte à l'estime de soi. Cette notion d'estime de soi reviendra dans notre étude et notre réflexion au cours du troisième chapitre de la présente partie. Toutefois selon l'auteur, les personnes particulièrement enclines à réagir par la colère sont cependant peu conscientes des sentiments intermédiaires de souffrance qui précèdent la colère, ou bien des « pensées automatiques » qui

précèdent à la fois la douleur et la colère. Aaron T. BECK (1988) a décrit ces pensées comme pouvant être auto dépréciatives, et comme pouvant conduire à nous faire douter de nous-mêmes, ou encore comme pouvant être décevantes. Il a référé ces pensées à des peurs cachées et à des doutes secrets. Nous sommes généralement influencés par la manière dont les autres nous perçoivent, ou bien par la manière dont nous pensons qu'ils nous perçoivent. Du coup, nous avons tendance à projeter ces images sur eux et à considérer que c'est la manière dont ils nous voient. Mais il ne faut pas oublier que la dégradation potentielle de notre image sociale entraîne une vraie souffrance psychique, et peut après coup provoquer la transition de la dévalorisation de soi à celle de l'autre, ce qui peut amener alors la colère suite au sentiment d'être blessé. Cet autre sentiment peut être pénible mais il est beaucoup plus acceptable que la souffrance, et il va même remplacer un éventuel sentiment de vulnérabilité par un sentiment de puissance. Il y a le sentiment que l'infraction au code nous rend plus vulnérable, moins efficace, en arrière plan ; cependant, punir le responsable nous aide selon l'auteur à restaurer notre sentiment de pouvoir. Selon Aaron T. BECK (1988), nous utilisons tous des règles pour juger si les comportements des autres sont favorables ou défavorables à nos intérêts, (la « règle de l'impartialité », la « règle de la confiance », etc.) ; ces règles ont en outre un caractère inviolable. L'auteur nous explique ici que ces règles et ces standards du comportement nous fournissent un réseau à l'intérieur duquel nous interagissons avec les autres d'une manière équilibrée. Le problème peut être amplifié par le fait que nous sommes programmés par une combinaison de facteurs innés et par des expériences de vie qui nous conduisent à interpréter les commentaires des autres comme des critiques. Il faut faire ici attention car le sentiment de vulnérabilité d'un individu peut le conduire à une colère auto dépréciative

.Un concept important chez Aaron T. BECK (2002) est alors l'estime de soi qui désigne la valeur que nous nous attribuons, à un instant donné. Cela nous sert de baromètre pour nos réussites et c'est aussi un moyen d'évaluer notre utilité à un moment donné. Ainsi, l'impact d'un évènement sur notre estime de soi varie selon l'importance de nos traits de personnalité qui sont impliqués. Notre estime de soi est affectée selon l'auteur non seulement par nos expériences personnelles, mais également par les stimulations et les attaques provenant de notre cercle social, (famille, amis). Le degré de fluctuation de l'estime de soi varie d'une personne à l'autre selon son sentiment d'appartenance et d'identification au groupe et à ses aspirations. Les sentiments sont d'ailleurs particulièrement influencés par le changement de l'estime de soi. On peut même dire que la relation qu'il y a entre l'estime de soi et la façon de percevoir les autres ressemble à une balance. Aaron T. BECK décrit aussi le concept d'image

sociale projetée en nous expliquant qu'une partie de notre vie est régulée par les images que nous avons de nous-mêmes ; nos sentiments et nos motivations sont également influencés par la manière dont nous croyons que les autres nous perçoivent : on parle là de notre image sociale (ou interpersonnelle) projetée. Il ne faut pas oublier le fait que ces images projetées ou fantasmées s'inscrivent vraiment profondément en soi. Dans ce cadre là selon l'auteur, nous obtenons au mieux une perception incomplète et au pire une perception déformée. En fait, la manière dont nous nous sentons vis-à-vis de nous-mêmes est fonction, à un niveau élevé, de notre image de soi dominante. Et ce sont la signification personnalisée ainsi que sa pertinence pour les intérêts de l'image de soi qui déterminent la réaction pour laquelle nous optons. Ainsi, chaque comportement individuel reflète l'interaction des images impliquées par toute rencontre interpersonnelle, il y en a six que sont : l'image qu'on se fait de nous-mêmes, l'image qu'on se fait des autres, nos images projetées, les images que les autres ont de nous, leurs images sociales projetées et leurs propres images d'eux-mêmes. Selon Aaron T. BECK, (2002) comme la survenue d'une menace est la clef du comportement de mobilisation, les réactions excessives sont représentées cognitivement en termes de « magnifications » ou de « dramatisations ». Pour ce qui concerne les transgressions et les violations, une transgression résulte d'une atteinte physique réelle, d'une douleur, ou de la menace d'une atteinte physique. Cependant, dans la vie quotidienne, les transgressions classiques sont des atteintes ou bien des menaces à notre intégrité psychologique ; on y retrouve un thème commun, celui de réduire l'autre dans son estime de soi ou bien dans ses liens sociaux. Si bien que la description précise d'une offense va nous aider à mettre en place une stratégie appropriée. Ces offenses sont dirigées contre des aspects de nous-mêmes auxquels nous attribuons une grande valeur et peuvent, selon l'auteur, entraîner un certain sentiment de diminution dans un ou plusieurs domaine tel que : notre liberté, notre propre fonctionnement, notre capacité, nos relations, notre estime de soi, notre efficacité ou encore notre sécurité. Aaron T. BECK précise ici une chose : en tant qu'appartenant à des groupes, nous pouvons être conduits à nous battre avec des autorités qui puisent dans nos propres ressources. Il nous explique que toute interférence avec l'action intentionnelle d'une personne peut mener à la colère, et la faible tolérance à la frustration est une cause commune d'hostilité. Il y a d'autres offenses qui produisent un sentiment de perte et qui concernent des attentes personnelles non satisfaites ou bien des standards collectifs transgressés, vu qu'il y aurait comme une sorte de contrat social qui nous amène à revendiquer loyauté et considération de la part des autres. Punir l'offenseur devient du coup un moyen de restaurer un sentiment propre d'efficacité. L'auteur pense que les différentes formes d'abus supposés sont, dans certaines conditions, définies par la culture et,

dans d'autres, idiosyncrasiques, (soit relatives à un caractère individuel et à un tempérament personnel), toutefois il évoque aussi à ce niveau là le concept de « culture de la rue » qui peut aussi influencer la perception des différentes formes d'abus supposés. Dans un autre registre, l'effet cumulé des systèmes de pensée individuels, opérant de manière simultanée, est une sorte de pensée collective qui dirige l'individu dans des actions collectives, constructives ou destructives, cette pensée collective a été décrite par **I. L. JANIS** (1982).

4) La pensée primaire : les distorsions et les erreurs cognitives.

D'après Aaron T. BECK (2002), en temps normal beaucoup de nos interprétations sont basées sur l'extraction de bribes d'informations et c'est parce que nous relions ces bribes d'informations très souvent en dehors de leur contexte que nos conclusions sont sujettes à l'erreur. Toujours selon l'auteur, lorsque nous avons à traiter des stimuli ambigus d'une manière rapide, nous sommes potentiellement amenés à faire de la personnalisation, de l'abstraction sélective et surtout, nous sommes sujets à porter des jugements erronés ou dichotomiques, en étant particulièrement inclusifs dans nos évaluations, (c'est alors ici de la surgénéralisation). Ces processus de pensée activés par les menaces concentrent alors une information complexe en une catégorisation non ambiguë, simplifiée, aussi rapidement que possible, d'où ce que l'auteur appelle des évaluations dichotomiques, (par exemple : nuisible / inoffensif). L'auteur nomme ces processus cognitifs fondamentaux des « pensées primaires », elles sont caractérisées par de l'égoïsme et par un mode de pensée primaire dans le sens où il est absolu. Du coup, on peut remarquer que certains des aspects de la pensée primaire sont similaires à la forme de pensée « en processus primaire » décrite par **S. FREUD** (1938) qui a décrit un processus cognitif primaire qui opère généralement inconsciemment mais qui peut se manifester dans les rêves, les lapsus, et dans le langage des sociétés primitives. Il faut savoir que ces modes de pensée primaire sont activés, que la personne croie ou non que ses intérêts vitaux soient en jeu, mais la réduction sélective de données en catégories rudimentaires, fait que cela peut simplifier aussi l'information disponible. La pensée primaire est alors fréquemment évoquée dans les conflits interpersonnels et les conflits de groupes qui sont menaçants. L'auteur précise ici que nous sommes particulièrement à même de commettre des erreurs si nous avons un préjugé négatif envers une personne ou un groupe, sans doute lié à des rencontres antérieures déplaisantes ou bien à certains stéréotypes négatifs ethniques ou raciaux.

Aaron T. BECK (2002) explique aussi que l'application d'une signification personnelle aux événements ou bien aux commentaires qui sont par essence impersonnels est une cause classique de colère et d'autres réactions émotionnelles. C'est ainsi par exemple que beaucoup de personnes interprètent de manière égocentrique des échanges purement impersonnels avec des étrangers. De la même manière, la pensée dichotomique peut être examinée dans de très nombreuses situations interpersonnelles. L'auteur insiste sur le fait que la tendance à anticiper les résultats les plus mauvais ou bien une erreur est généralement fortement dysfonctionnelle en temps normal ; cependant selon lui, en partie à cause de prédispositions héréditaires et en partie à cause des apprentissages antérieurs, beaucoup de personnes sont enclines à beaucoup « dramatiser » quand des problèmes surviennent. Ce mécanisme mental est impliqué dans l'anxiété chronique et dans l'hypocondrie, ainsi que dans le fait de blâmer excessivement les autres et dans la colère, comme a d'ailleurs pu nous le montrer **A. ELLIS** (1985) dans son ouvrage.

Pour revenir aux propos d'Aaron T. BECK (2002), il avance aussi l'idée que la pensée primaire joue un rôle crucial dans notre interprétation des événements déplaisants. Ainsi, dans nos relations conflictuelles avec les autres, nous pouvons dès lors persévérer dans les erreurs d'interprétation d'attribution causale : les actes et les paroles des personnes sont importants pour nous, mais les raisons et les motivations (les causes) qui sont derrière sont encore plus importantes. Du coup, nous rattachons notre pensée à la cause de l'événement déplaisant car l'explication est cruciale à la fois pour anticiper ce qui va se produire et aussi pour nos attentes à long terme. L'auteur précise ici que des recherches considérables indiquent que les personnes possèdent des styles définis d'interprétation des événements, comme ont pu le faire **G.M. BUCHANAN** et **M.E.P. SELIGMAN** (1995) dans leur ouvrage : ainsi, cela va d'un certain type de tendance intéressée au raisonnement opposé par exemple, et toute explication automatique conduit à écarter l'explication alternative. Les auteurs nous démontrent ici que notre mode de pensée primaire nous pousse à nous focaliser sur la cause unique et à exclure toutes les autres possibilités. C'est pourquoi la cible spécifique de la vengeance dans le cadre des interactions humaines est habituellement le facteur immédiat évident, soit la cause de proximité. Aaron T. BECK nous explique alors que même si le fait de se focaliser sur une cause externe unique peut sembler constituer une protection de l'estime de soi, cela sert en fait seulement à déguiser la dévalorisation sous-jacente. La tendance à assigner une cause unique à un certain événement négatif illustre alors parfaitement cela. Dans la suite logique de cette argumentation, il nous démontre que le dommage que génèrent les autocritiques sur l'estime de soi initie une réaction d'autoprotection contre le sentiment de responsabilité.

Toutefois, la souffrance sous-jacente persiste et attise dans un certain sens l'attribution externe et la colère, colère qui émane en partie du dommage fait à l'estime de soi. L'externalisation de la responsabilité afin d'être en mesure de soulager l'autocritique n'est en fait qu'un écran de fumée.

Pour finir ici avec cet ordre d'idées, Aaron T. BECK (2002) explique que nous ne sommes pas esclaves de notre histoire personnelle ou bien de l'évolution de notre mode de pensée. Nous sommes en fait dotés de la capacité de réflexion mature et réfléchie qui nous permet la réflexion, le jugement et qui peut suppléer au mode de pensée primaire. Ce type de pensée est plus réaliste, logique et rationnel et il peut corriger la pensée primaire, mais il a le désavantage d'être lent et de requérir plus d'efforts. En fait, il a été décrit dans la littérature comme les processus contrôlés de pensée si bien que lorsque nous ne sommes pas engagés dans une relation conflictuelle, nous avons la capacité cognitive de mettre les éléments en perspective. Quand nous sommes au contraire engagés dans un conflit, un important effort mental est nécessaire pour transcender le mode de pensée automatique primaire. Ce qu'il importe d'avoir à l'esprit selon Aaron T. BECK, c'est que ce sont nos souvenirs et nos croyances qui nous permettent d'interpréter, nous possédons ainsi un répertoire de croyances que nous appliquons aux situations particulières et qui donnent en retour du sens à la plupart d'entre elles. Ces croyances sont le plus souvent globales, (« les étrangers sont dangereux »), et les croyances globales vont s'appliquer dans une situation particulière sous la forme de règles conditionnelles du type : « Si alors ». Les croyances générales sont redéfinies en règles conditionnelles afin de bien tenir compte des conditions particulières. Alors que les règles catégoriques fournissent une thèse générale concernant une catégorie d'individus ou de situations, les règles conditionnelles vont façonner l'interprétation des caractéristiques de la situation présente. En fait, toutes les règles catégoriques sont générales, (« les étrangers sont dangereux »), alors que les règles dites conditionnelles sont spécifiques, (« si un étranger m'approche, alors je dois être sur mes gardes »). Il est important de souligner que l'effet des règles est évident en psychopathologie lorsque les croyances généralisées deviennent si envahissantes qu'elles sont appliquées dans la plupart des situations. La prédominance des règles catégoriques produit une distorsion de la situation ; de telles pensées et croyances erronées sont observées à la fois en psychopathologie et dans les conflits interpersonnels et intergroupes

Aaron T. BECK (2002) fait dans cette optique là allusion à quelque chose d'important pour nous, il nous dit que des croyances catégoriques trop importantes concernant les étrangers peuvent nous conduire à étiqueter de manière erronée des étrangers sympathiques comme

étant dangereux, inamicaux. Etant donné que les croyances générales façonnant notre perception des étrangers sont un mélange de notre évolution, de notre héritage culturel et de l'histoire de nos apprentissages idiosyncrasiques, nous sommes donc selon l'auteur prédisposés à réagir à des personnes différentes et non familières comme étant des étrangers pour nous. En se référant ici à un ouvrage d'**Aaron T. BECK, G. EMERY et R.L. GREENBERG** (1985), nous constatons que durant les stades de développement précoces, les enfants répondent généralement à une approche d'individus inconnus avec une détresse évidente et même de la peur probablement. Même si la majorité des enfants se détache bien de cette peur des étrangers, ils peuvent retenir selon l'auteur cette croyance catégorique sous une forme latente pouvant se manifester alors qu'ils seront en contact avec des personnes étrangères ou bien lorsqu'ils entendront des commentaires défavorables à leur égard. A un niveau cette fois plus conscient, l'aversion réflexe pour les personnes différentes de nous est apparente dans la xénophobie, les préjugés ethniques ou raciaux. De plus, les croyances biaisées les plus générales concernant les étrangers sont activées en situation de conflit avec d'autres groupes ou d'autres nations. En fait, en interprétant ce que nous voyons, nous activons un système de traitement de l'information basé sur des images et des souvenirs aussi bien que sur des croyances. Lorsqu'une association est faite entre la configuration externe et la structure pertinente en mémoire, une « reconnaissance » survient et les croyances et les règles associées génèrent alors une interprétation des intentions. Ce sont après les règles conditionnelles qui étoffent et modifient la signification engendrée par ce processus d'association. En partant du postulat que la stratégie est une composante importante de la résolution de problème et de « l'apprentissage de l'expérience », ce qui sous-entend qu'en corrélant les résultats avec les actions nous construisons alors une base pour l'évaluation de nos actions et de celles des autres, Aaron T. BECK (1985) nous fait remarquer que l'impatience et la frustration proviennent moins de ce qui est (le temps réellement perdu) que de ce qui aurait pu être. Plus que la réalité, notre imagination nous conduit à construire un scénario alternatif et optimal que nous comparons avec ce qui se passe réellement, et le degré de contradiction contribue alors au degré d'insatisfaction. Ainsi, le fait de comparer une stratégie choisie avec une autre plus efficace potentiellement peut devenir contre-productif ; ce type de processus cognitif a été décrit comme « la pensée à l'encontre des faits », c'est-à-dire l'imagination d'un scénario qui ne s'est en réalité pas produit, comme a pu nous le montrer **N. ROESE** (1995).

Dans la poursuite de son analyse, Aaron T. BECK (1985) précise que lorsque nous sommes peiné par le comportement d'autrui, nous tendons à supposer que l'atteinte est intentionnelle

ou due à sa négligence, et les adolescents sont souvent adeptes de la concoction de ce type d'explications irréfutables. Selon Aaron T. BECK (1985), le raisonnement irrésistible qui nous conduit à imposer des règles et des standards de conduite aux autres consiste à fournir une protection pour nous et une stratégie pour satisfaire nos « besoins ». Des psychothérapeutes et des théoriciens, comme **Karen HORNEY** (1950) et **Albert ELLIS** (1994), il y a déjà longtemps, ont identifié et travaillé sur la prédominance de ces impératifs chez les patients présentant différents troubles psychiatriques. Karen HORNEY s'est particulièrement focalisée sur le rôle des impératifs dans les buts et les exigences personnelles excessivement élevées que se fixent les personnes, et qui sont incorporées dans « l'image de soi idéalisée ». Ces individus particulièrement enclins aux états dépressifs sont poussés par ce que Karen HORNEY a nommé la tyrannie des devoirs. Albert ELLIS (1994) quant à lui a montré comment sont générés des problèmes pour une grande partie des individus par les “tu dois” et les “tu ne dois pas”, particulièrement chez ceux dont les attentes excessives des autres conduisent à des flambées de colère. Le dénominateur commun des affirmations est le désir subtil de modifier le comportement des autres, il est bien enveloppé dans une accusation concernant le fait que les autres ont violé un impératif ou une règle. Aaron T. BECK (2002) quant à lui nous rappelle que les lois et les sanctions servent non seulement à notifier qui est un offenseur mais elles assurent également une fonction cognitive, et ce en façonnant ce et ceux que nous considérons comme étant les offenses et les offenseurs, les crimes et les criminels. Il est donc évident que les règles basées sur les attentes et sur les convenances affectent considérablement nos pensées autant que nos actions. Notre culture et notre héritage phylogénétique ont apparemment modelé notre réceptivité à ce qui est de l'ordre de la réglementation sociale. En fait ces règles, qu'elles soient sociales ou privées, ont un impact sur nos systèmes cognitifs ; nos comportements sont dérivés de ces règles qui ont été internalisées. On peut également remarquer selon l'auteur que les convenances, les mœurs et les coutumes jouent un rôle important en influençant, si ce n'est en contrôlant, les autres autant que nous-mêmes. C'est ainsi que les règles sociales, qu'elles soient incarnées dans la Loi ou dans les convenances, forment la structure de nos attentes face aux autres. Et beaucoup de ces attentes sont érigées au niveau d'exigences et d'obligations. Aaron T. BECK (2002) nous fait relever ici que nous sommes motivés pour imposer des restrictions aux autres et que ces règles pratiques de conduite sont d'ailleurs fréquemment glorifiées au sein de canaux sociaux, et leur violation produit de la souffrance, de la colère et un désir de châtement. Ces règles prévalent sur des stratégies plus adaptées telles que la coopération, la négociation ou la persuasion aimable.

L'ambivalence, l'alternance ou l'occurrence simultanée d'images, de croyances, de sentiments et de désirs (positifs et négatifs) semble commune dans toutes les relations proches. La capacité à voir la même personne de façon opposée à différents moments est une expression de l'organisation dualiste des systèmes primaires de traitement de toute information. La plupart des personnes ont donc une constellation de buts, de croyances et de peurs contradictoires au centre de leur personnalité : la stratégie de distanciation par exemple compense la peur d'être étouffé, alors que la stratégie de dépendance compense la peur d'être abandonné. Quand elle est accentuée, l'ambivalence dans la vie quotidienne peut être exprimée par une alternance de sympathie et d'antipathie, d'attrait et de répulsion, et aux pôles extrêmes, d'amour et de haine. D'ailleurs à ce propos, l'accentuation de l'ambivalence dans une relation est un des indices d'un renversement : comme de nombreuses mésententes se développent, une structure d'attitudes négatives se cristallise progressivement. Dès lors, une interprétation biaisée et un renversement des représentations conduisent à des erreurs de pensées caractéristiques, à de l'abstraction sélective, à de la surgénéralisation et à de l'inférence arbitraire. De même, on peut rencontrer des erreurs de pensée comme l'abstraction sélective, l'exagération des traits positifs, la minimisation ou la déqualification des traits négatifs, les explications caractérologiques ou bien encore les attributions exagérées. Il est alors possible de voir le cycle continu de la représentation négative par exemple qui entraîne un comportement négatif, ce dernier accentuant en retour l'image négative, et ainsi de suite. Aaron T. BECK (2002) dans un autre registre nous explique que lorsque la façade sociale est fissurée, la « victime » se sent vulnérable à de nombreux abus sociaux comme la perte de son statut, le ridicule ou le rejet. Dès lors la décision de punir l'offenseur ne résulte pas d'une manière générale d'un raisonnement qui serait posé, mais elle est plutôt construite à partir d'une atteinte de l'image de soi ou de l'image sociale suivie par la souffrance, la responsabilisation du briseur de règle, et les tentatives de restaurer le statu quo en se vengeant. L'auteur pense que la valeur supposée de la punition est le rétablissement de la justesse de la loi violée, la reconnaissance que la loi est exécutoire, la compensation des sentiments d'impuissance et la restauration d'une certaine partie de l'estime de soi perdue.

5) Violence individuelle : la psychologie du délinquant.

Les propos d'Aaron T. BECK (2002) nous intéressent à nouveau au plus haut point ici car ils vont concerner la violence individuelle et la psychologie du délinquant, deux notions qui sont caractéristiques d'aspects présents dans les quartiers dits sensibles des agglomérations

françaises. L'auteur nous rappelle que les individus destructeurs sont considérés, d'une manière générale, comme porteurs d'une tendance violente, avec un ensemble organisé de comportements volontairement menaçants pour les autres, des comportements qui vont représenter une stratégie délibérée pour obtenir ce qu'ils désirent ou bien exprimer une rage incontrôlée. D'après lui, un certain nombre de facteurs psychologiques communs peuvent être identifiés à travers les différentes formes de comportements antisociaux que sont le viol, la délinquance, la maltraitance d'enfants, les violences conjugales et les agressions criminelles. Les facteurs psychologiques communs résident dans la perception du délinquant (ou bien dans l'interprétation erronée) qu'il a de lui-même et des autres : un individu peut alors développer un agrégat (soit un assemblage hétérogène d'éléments qui adhèrent solidement entre eux) de concepts et de croyances antisociales qui résultent de l'interaction entre sa personnalité et son propre environnement social. Ce regroupement va façonner son interprétation des mots et des actions des autres. Aaron T. BECK (2002) explique ici que le sens de la vulnérabilité personnelle du délinquant se reflètera dans son hypersensibilité à différentes sortes de confrontations sociales qui impliquent la domination ou le dénigrement. Il va alors réagir à ces attaques, dès qu'il les percevra, par la rétorsion ou bien en attaquant un adversaire plus faible et plus accessible. Le délinquant violent se considère lui-même comme la victime et perçoit les autres comme des tyrans car sa pensée est façonnée par des croyances rigides et par une estime de soi vacillante.

Aaron T. BECK nous explique aussi que beaucoup d'études ont montré qu'une bonne proportion des enfants délinquants émerge de familles dans lesquelles ils ont été assujettis à des punitions physiques pénibles, (avec des parents utilisant des stratégies coercitives, la force et la punition plutôt que des techniques adaptées telles que le raisonnement, l'explication, la récompense et l'humour). Ainsi, tel qu'a pu le montrer **K.A. DODGE** (1993), chez un délinquant infantile typique, la maisonnée consiste en une famille monoparentale prise dans un stress social et économique sévère, et où le parent a un seuil bas de frustration et attribue les actions de l'enfant à des affronts personnels. De plus, ce parent a souvent des attentes inappropriées par rapport à l'âge de l'enfant au regard de son développement. Dans la poursuite de ce raisonnement, Aaron T. BECK énonce des paramètres susceptibles d'amener des enfants vers la délinquance, (tels que des punitions extrêmes, une relation trop chaleureuse parfois, une discipline physique extrême, les normes extrêmes d'une culture particulière ou d'un groupe ethnique, etc.), mais ce qu'il retient surtout concerne des éléments différents. Selon lui, il y a effectivement danger lorsque l'autorité parentale n'arrive pas à présenter des modèles de rôles constructifs et ne donne pas à l'enfant le type de guidance, de

support et aussi de compréhension dont il a besoin. Du coup, parfois, étant donné le traitement brutal et le manque de guidance et de soutien à la maison, l'enfant va être attiré vers les autres jeunes délinquants dans la communauté et finalement, ils vont consolider leurs intérêts dans la formation de gangs. Les membres de gang ont d'ailleurs les mêmes dispositions à se voir eux-mêmes comme justes et leurs opposants comme des ennemis que ce qu'ils avaient avant de rejoindre le gang. Alors le gang renforce le sens d'être une victime, en même temps qu'il apporte un support moral et une justification pour combattre les ennemis perçus, cela rejoint ce qu'on a vu au cours de la première partie concernant l'adolescent et le groupe, ainsi que la relation fraternelle et la violence à l'adolescence.

Les psychopathes primaires ont été décrits il y a déjà longtemps par **H. CLECKLEY** (1950) comme étant grandioses, manquant d'empathie ou bien de culpabilité, impulsifs, à la recherche de sensations et sans souci en ce qui concerne toutes les punitions. Ils constituent en fait un groupe de criminels avec un agrégat très bien défini de croyances et de comportements. En effet, les professionnels qui ont bien travaillé avec des psychopathes ont été frappés par leur extrême égocentrisme : ils sont totalement centrés sur eux-mêmes, ils considèrent qu'ils sont supérieurs aux autres et par-dessus tout ils pensent qu'ils ont des droits innés et des prérogatives qui transcendent ou vont au-delà de celles des autres personnes, c'est ainsi ce qu'ont pu remarquer **R.D. HARE, L.M. MacPHERSON, A.E. FORTH** (1988) durant leurs travaux. Les psychopathes primaires montent vers le défi lorsque toutes les autres personnes s'opposent à eux et en général, se cantonnent dans des stratégies antisociales pour éliminer l'opposition : mentir, tromper, intimider ou réellement employer la force. Toutes ces manipulations sont récompensées avec des sentiments de plaisir quand elles marchent et ne produisent pas de honte quand elles sont démasquées. Un autre texte, celui de **David LYKKEN** (1996) a montré l'existence d'un déficit du traitement de l'information chez le psychopathe qui est relativement imperméable aux indices, qui est insensible, qui a une absence de réflexion et une modulation déficiente des réponses, ainsi qu'une impulsivité et un manque d'inhibition associé à une absence de peur. On peut d'ailleurs ajouter que leur absence d'empathie pour les personnes qu'ils blessent est une composante majeure de leur participation à un crime violent, ils n'ont en fait pas incorporé les règles de la socialisation qui incitent les individus à ressentir de la douleur quand ils effectuent une transgression sociale ou alors de la culpabilité quand ils blessent les autres.

D'après A T. BECK (2002), il est possible de bien distinguer le psychopathe primaire du délinquant réactionnel en fonction de termes selon lesquels ils contrastent, à savoir : la conception des autres, la conception de soi et la stratégie. Cependant, tous les deux ont une

basse tolérance à la frustration et ils punissent la source de celle-ci ; dès lors, l'approche clinique de ces deux types de délinquants diffère : pour le sujet psychopathe réactionnel, cette approche clinique est dirigée vers une aide par rapport à son sens de l'inadéquation et vers un entraînement à s'affirmer lui-même de manière constructive et à résoudre les problèmes ; pour le sujet psychopathe criminel, l'approche clinique est plus difficile mais utilise la formation à l'empathie, l'accroissement de la sensibilité au feed-back et l'incitation à davantage de réflexion quant aux effets à long terme de son comportement antisocial. Selon l'auteur, par analogie, la violence sexuelle contre les femmes peut être comprise en partie à l'intérieur du cadre de la mythologie masculine et spécialement macho qui est soutenue par un sous-groupe de la population mâle. Ce réseau d'images, de concepts et d'attentes déformés est basé sur la mentalité à l'intérieur et à l'extérieur du groupe. Le stéréotype masculin incorpore les caractéristiques hautement valorisées par cette sous-culture : la dureté, la supériorité, la compétence, l'insolence et la hardiesse. Le stéréotype féminin est résumé par la faiblesse, l'infériorité, l'incompétence et la peur. On peut se référer ici à un article de **M.H. STONE** (1993) qui explique qu'une mythologie culturelle se reflète dans les attitudes machistes à l'égard du sexe ; derrière ces croyances se trouve la doctrine sexiste stipulant que les hommes et les femmes sont des adversaires, chaque sexe cherchant à obtenir ce qu'il peut de l'autre par l'exploitation, la tromperie et la tricherie. Et au-delà de la séduction se trouve le viol : expression suprême du pouvoir (masculin), de la domination et de l'appropriation. La sexualité coercitive (qui exerce donc une contrainte) apporte des plaisirs additionnels parce qu'elle aide à renforcer l'image de soi de l'agresseur masculin et gonfle alors son estime de soi. Les croyances mythiques vues plus haut fournissent une justification à la sexualité coercitive des délinquants. L'auteur nous explique que l'augmentation du pouvoir de ces croyances vient de l'attitude psychologique selon laquelle la force et la coercition sont des moyens légitimes pour obtenir qu'un sujet se plie aux exigences d'un autre.

6) Les préjugés de groupe et la violence :

a) Les illusions collectives :

En rebondissant sur le concept d'une violence stratégique pratiquée pour anesthésier la détresse et pour raviver l'estime de soi, Aaron T. BECK (2002) dans ses travaux a aussi étudié le phénomène des illusions collectives. Il s'est notamment intéressé aux préjugés de groupe et à leur influence sur la violence et le premier point qu'il relève, c'est l'existence possible de la dichotomie entre « nous » et « eux », comme cela existe aussi dans les arènes

du sport et de l'armée. L'auteur tout d'abord nous explique que la façon de penser, de sentir d'une personne et son comportement dans un groupe peuvent s'expliquer en termes de façon d'interagir avec un autre individu mais seulement d'une manière partielle. Et quoique la pensée dualiste comme le préjugé interviennent à la fois au niveau individuel et dans les interactions de groupe, certains phénomènes comme la camaraderie, la fidélité à un dirigeant ou à une cause et les illusions collectives doivent être comprises dans le contexte du groupe. Le « groupisme » est ainsi la contrepartie collective de l'égoïsme selon Aaron T. BECK (2002). En fait, l'individu dans le groupe transfère ses propres perspectives autocentrées vers une structure de référence centrée sur le groupe. Il interprète alors les événements en termes d'intérêt de groupe et de croyances groupales. L'égoïsme ordinaire est converti ici dans le « groupégoïsme », et l'individu non seulement subordonne ses intérêts personnels à ceux du groupe, mais aussi s'oppose aux intérêts des membres de groupes extérieurs à moins qu'ils ne soient compatibles avec les intérêts du sien. Ainsi le membre centré sur le groupe peut alors favoriser le rehaussement de l'image de ses camarades (et conséquemment lui-même) et la dépréciation des personnes extérieures. On peut ici se référer à certains auteurs anglo-saxons comme **M. RIDLEY** (1997) qui dans cet ouvrage notamment travaille sur ce concept de comportement groupal. Une grande partie du comportement groupal repose donc sur la communication souvent subtile de croyances, d'images et d'interprétations à travers le groupe, et ces croyances sont relativement plastiques, (soit renversables en fonction des signaux provenant du chef). La tendance d'ailleurs des gens à ajuster la façon dont ils rapportent leur perception pour se conformer à l'évaluation d'autres membres du groupe avait été démontrée dans des expériences par **Solomon ASCH** (1952) dans un de ses ouvrages⁵. Ainsi, une telle pensée collective, qui conduit souvent à des distorsions cognitives évidentes, aide à former les liens d'un groupe. Cette cohésion en retour induit les membres à immerger leurs propres pensées dans une mentalité collective. Les préjugés qui conduisent aux distorsions cognitives comme celle de l'inférence arbitraire ou bien celle de la surgénéralisation sont similaires qu'une personne soit engagée dans un conflit avec un autre individu ou bien avec les membres d'un autre groupe. C'est là où Aaron T. BECK fait alors la remarque que l'intrication des croyances individuelles avec celles du groupe donne de l'énergie aux conflits ethniques et aux actes de préjudice, ainsi qu'à la persécution et à la guerre. D'ailleurs, cette subordination des intérêts personnels à ceux du groupe est bien représentée sous les termes de l'autosacrifice, comme dramatiquement dans les attentats suicide à la bombe par exemple.

b) L'influence des représentations personnelles :

Aaron T. BECK (2002) a avancé dans ses travaux l'argument suivant : puisque l'empathie ou le mimétisme sont présents si précocement dans la vie, il semblerait alors probable que la réceptivité et la capacité de réponse aux expressions émotionnelles des autres membres du groupe soient câblées dans l'appareil mental, comme cela a d'ailleurs été étudié dans un ouvrage collectif d'**E. HATFIELD, J.T. CACLOPPO** et **R.L. RAPSON** (1994). Dans cet ouvrage, on peut se rendre compte qu'un montant considérable de recherches apporte la preuve de l'influence cruciale des représentations personnelles dans les interactions humaines ; les signaux sont pris par des structures cognitives, des schémas qui consistent en des algorithmes, des images grossières pour convertir les signaux en constructions mentales sensées. Et puisque le contexte des schémas est cohérent à travers le groupe, la signification collective est relativement assez uniforme. Les conflits entre les groupes peuvent du coup être considérés en termes de réseau de construction mentale selon lequel on a une image stéréotypée des membres d'un groupe extérieur. Dès lors, les messages négatifs au sujet des actions des autres déclenchent en général des stéréotypes qui aident à façonner une interprétation biaisée de ces comportements, surtout s'il y a un schéma rigide ou un cadre qui enchâsse ces stéréotypes, et qui ne permet pas de modifier la (les) croyance(s) préjugée(s) qui porte (nt) la marque d'un esprit fermé.

c) L'imagination et l'hystérie de groupe :

Pour en revenir à Aaron T. BECK (2002), il s'est aussi intéressé à l'imagination et à l'hystérie de groupe. Le pouvoir de l'imagination et l'énorme impact de sa diffusion ont été observés dans pratiquement toutes les sociétés. D'ailleurs, quand les rumeurs sont rattachées aux problèmes brûlants d'une société, elles créent une imagerie vive en rapport avec le message; le processus de groupe augmente ici sa crédibilité. De plus, la formation d'une perspective persécutrice est facilitée par la tendance d'une imagination excitée à supplanter la raison. L'auteur évoque ici une hypothèse selon laquelle si l'héritage culturel d'une personne est agrémenté de notions telles que les démons, les esprits mauvais ou les possessions diaboliques, alors son imagination est particulièrement susceptible à des fantasmes de jeteurs de sorts magiques, de sorcellerie et de sacrifices rituels. En se référant à un ouvrage de **N. COHN** (1975) ou bien à un ouvrage d'**E. STAUB** (1989), on peut alors comprendre que dans les périodes de changement social et de remous économiques, les gens sont plus faciles à mener vers l'adoption d'une position paranoïaque, surtout si cela est transmis par une autorité. Ainsi, la condamnation de groupes d'individus bien ciblés permet à toute une population d'attribuer une explication convenable à la pauvreté et/ou aux difficultés qu'elle rencontre. Désigner un groupe de personnes, en les plaçant dans une catégorie, est une bonne expression

de la tendance universelle à stéréotyper les autres. Il nous faut évoquer ici **Walter LIPPMANN** (1922) car il serait à l'origine du sens populaire du mot « stéréotype », un concept psychosociologique qui nous intéresse de près dans notre étude sur les jeunes issus de populations migrantes. Selon lui, nous créons des stéréotypes, autrement dit des simplifications, pour guider nos perceptions des autres et pour nous aider à interpréter leur comportement. Cela rejoint un autre travail ancien de **Gordon ALLPORT** (1954) qui suggérerait que mettre les gens dans des catégories a une fonction adaptative, car ainsi nous facilitons notre ajustement à la vie, un ajustement « rapide, facile et constant ». En fait, les stéréotypes effacent les caractéristiques uniques des groupes extérieurs aussi vite que les frontières sont établies autour d'un groupe extérieur sur la base de la religion, de la race ou encore de l'origine. Les membres individuels sont perçus comme étant interchangeables, et ce genre de division intragroupe / intergroupe apporte une matrice pour la pensée biaisée et pour les préjugés. Il est ici très intéressant de s'attarder sur un article écrit par **K. SUN** (1993) car on peut y trouver une réflexion sur les préjugés. En fait, le terme « préjugé » a été utilisé de manière approximative pour parler des perceptions, des jugements ou des attitudes biaisées entre les groupes. Mais il n'a pas toujours eu le même sens selon que le préjugé est associé avec des distorsions cognitives ou bien selon qu'il est lié à la notion d'injustice. Le premier sens selon l'auteur peut être nommé « préjugé cognitif » et le second « préjugé moral » : le préjugé cognitif inclut les jugements stéréotypés d'un groupe, les généralisations erronées, la formation d'attitudes sociales malgré des preuves contradictoires objectives, et l'erreur d'attribution fondamentale. Le préjugé moral quant à lui consiste dans la désignation d'un ensemble différent de droits, de principes de justice, de jugements de valeur dépendant du statut social, de race, d'ethnicité ou d'appartenance à un autre groupe.

La tendance à penser en catégorie, le prototype du préjugé, a été soumise à une étude intensive de la part de la psychologie sociale : simplifier par la catégorisation conduit facilement à une simplification excessive et en conséquence à la distorsion. Le motif pour gonfler sa propre estime de soi peut conduire les gens à considérer leur propre groupe plus positivement. Il est d'ailleurs important de reconnaître que les gens peuvent avoir des préjugés contre différentes races et ethnies sans s'en rendre compte, comme ont pu le mettre en évidence **P.G. DEVINE, D.L. HAMILTON, T.M. OSTROM** (1994) dans un ouvrage collectif. Le préjugé négatif vis-à-vis d'une autre race faciliterait donc selon eux l'étiquetage négatif de celle-ci, et dans le même temps un à priori positif vis-à-vis de sa propre race, favorisant quant à lui l'étiquetage positif de son groupe d'appartenance. Ainsi, dans les conflits intergroupes, les interactions croisées à l'intérieur de chaque groupe sont multipliées ;

elles fortifient la détermination des membres, authentifient leurs préjugés et leur conception erronée et donnent liberté de mettre en acte les impulsions destructrices. L'hostilité à l'égard des autres groupes fusionne les intérêts du groupe avec ceux de chacun des membres.

L'exclusion du groupe dans cet ordre d'idées est basée sur la dévaluation de tous ceux et de toutes celles qui n'en font pas partie : ces personnes n'appartiennent pas au groupe parce qu'elles ont des valeurs ou bien des croyances inacceptables, parce qu'elles ne possèdent pas la vertu ou la pureté requise ou encore parce qu'elles présentent des traits « désagréables », comme cela a pu être démontrée par **P.G. DEVINE** (1994) dans un de ses écrits. La tendance à placer les personnes dans une catégorie favorable ou défavorable a été observée dans toutes les cultures nous dit l'auteur, et les clivages sont ici nombreux : nous ou eux, ami ou ennemi, bon ou mauvais, honnête ou malhonnête, pour ou contre, dedans ou dehors, etc. Certains auteurs considèrent cette pensée dualiste comme l'expression d'un principe très fondamental du fonctionnement mental, comme cela avait été démontré par **Claude LEVI-STRAUSS** (1963). Il semble donc vraisemblable que sous l'effet du stress, les gens reviennent à cette pensée dualiste ou dichotomique primaire. Il en découle qu'aussitôt que quelqu'un stigmatise une autre personne ou un groupe avec un label caractérogique, lui ou elle utilise les traits assignés pour pouvoir expliquer le comportement « indésirable » de l'autre personne.

Aaron T. BECK (2002) a expliqué aussi que l'acceptation fondée sur l'opinion de la vue du groupe de l'opposition forme la base du préjugé, du coup l'esprit fermé est imperméable à l'information qui est en contradiction avec ses croyances hautement chargées, enfermées dans l'intérieur d'un cadre rigide. En s'appuyant sur un ouvrage de **M. ROKEACH** (1960), on peut être sensibilisé sur les études de l'intolérance et plus particulièrement sur l'esprit fermé. En effet, Milton ROKEACH a pu démontrer que les personnes qui ont de hauts scores sur les tests de préjugés ethniques sont rigides, et que leur comportement de résolution de problèmes montre des pensées concrètes, et aussi le fait qu'ils sont étroits dans leur compréhension des sujets d'intérêts vitaux pour eux. Ces personnes sont alors prédisposées à effectuer des jugements ultrarapides, à détester les situations ambiguës et à montrer de réelles distorsions dans leurs rappels d'évènements importants. C'est pourquoi leur résistance active à n'importe quel changement de croyance est, comme le souligne alors Milton ROKEACH, d'une importance considérable. Ce qui apparaît important pour nous, c'est que certaines conditions semblent contribuer à la fermeture de l'esprit comme : se sentir mauvais, impuissant et misérable, vivre dans un endroit solitaire, redouter le futur et être à la recherche de quelqu'un qui résolve ses problèmes. Ces conditions sont parfois réunies dans les quartiers dits sensibles dans lesquels certains jeunes ou groupes de jeunes issus de populations migrantes résident.

Ces découvertes ont suggéré à M. ROKEACH (1960) que le degré de rigidité de la pensée de ces personnes peut être en partie fonction du stress qu'ils ont ressenti. A côté de ça, les pressions extérieures amplifient le désir d'approbation par le groupe ou l'autorité et elles ont tendance à geler les croyances de la personne avec un esprit fermé.

Les menaces extérieures ont donc ici tendance à rendre la pensée plus rigide ou catégorique, la personne étant même moins capable ou susceptible d'effectuer des jugements indépendants des attentes du groupe et/ou de l'autorité, comme a pu le suggérer le travail de **I.L. JANIS** (1982). En contraste, l'esprit ouvert est caractérisé par la capacité à évaluer les informations selon sa propre valeur, sans s'encombrer par son affiliation ou bien par ses croyances. Une relation existe donc entre pensée rigide, idéologie et préjugés. Aaron T. BECK évoque ici la notion de « groupensée » qui vient d'I.L. JANIS : c'est le produit de la détérioration de l'efficacité mentale, de la détérioration de la fiabilité de l'expérimentation avec tous les jugements moraux qui résultent des pressions à l'intérieur du groupe. Cette « groupensée » peut aboutir dès lors à des actions vraiment très irrationnelles et déshumanisantes dirigées contre l'opposition et fondées sur des hypothèses implicites, telles que : « nous sommes le bon groupe ... ». En outre de la fermeture d'esprit, la « groupensée » embrasse des structures telles que l'illusion d'invulnérabilité, toutes les rationalisations collectives pour les actes destructifs et les stéréotypes concernant les membres des groupes extérieurs.

d) Les règles culturelles et le code de l'honneur :

Aaron T. BECK (2002) a introduit un autre sujet très intéressant pour le thème de notre étude, à savoir les règles culturelles et le code de l'honneur dans le Sud des Etats-Unis, un sujet que nous reprendrons un peu plus loin dans le deuxième chapitre. Il nous fait remarquer alors que de nombreuses personnes ont une configuration particulière de sensibilité ou de vulnérabilité : c'est une configuration fondée en partie sur leur expérience personnelle, ou bien sur les notions qu'ils ont absorbées d'autres personnes, y compris les règles spécifiques des codes de comportements prescrits dans les cultures et sub-cultures variées. Ainsi, les règles acceptées dans les cultures et les sous-cultures dictent les lignes appropriées de conduite, la spécification de ce qui constitue une transgression et les remèdes appropriés. Des exemples de telles règles dictées par la culture sont les codes de l'honneur prédominant dans le Sud des Etats-Unis ainsi que dans les contrées méditerranéennes, et le code des rues dans la partie urbaine des USA. Les valeurs des sous-cultures sont alors incrustées dans un système dualiste de pensée de l'individu ainsi que dans des croyances. Ces croyances sont ensuite auto-entretenues et ce pouvoir de la croyance dans la violence des représailles selon Aaron T.

BECK est évident non seulement dans le taux élevé d'homicides chez les blancs du Sud, mais aussi dans leur forte réaction physiologique et comportementale quand ils sont insultés.

Il est aussi possible de faire le parallèle avec le code des rues dans le Nord des Etats-Unis. Le système de croyances qui sous-tend les problèmes de la violence assiégeant toute la communauté pauvre, noire à l'intérieur des cités est similaire à bien des égards au système qui contribue à la culture de l'honneur parmi les blancs du Sud. Dans cette optique là, **Elijah ANDERSON** (1994) dans un de ses ouvrages mentionne un genre de culture de rue qu'elle appelle le « code des rues » : ce genre de culture correspond à la violence, sous la forme de gangs, de cambriolages, de prises d'otage et de fusillades en relation avec la ou les drogues dans les cités du Nord. Les règles inhérentes à la culture des rues stipulent à la fois un comportement particulier et une manière opportune de répondre face à un conflit. Comme le code sudiste de l'honneur, le problème du respect est ici au cœur du code de la rue avec son accentuation sur le fait d'être traité de façon adéquate ou avec déférence pour qui de droit. Du coup, de manière comparable à la situation dans le Sud, perdre le respect conduit à une perte de statut dans le groupe qui, dans les deux sous-cultures, ne peut être remédiée que par l'application violente de représailles. Les jeunes citoyens urbains du Nord sont considérés comme souffrant d'une estime de soi chroniquement faible, qu'ils compensent par des sortes de démonstration de prouesses physiques, de férocité ou bien en s'habillant avec des vestes coûteuses, des baskets et des bijoux en or qui ont généralement été volés, (à un autre jeune plus vulnérable par exemple). La sous-culture apporte plus que de simples règles de conduite selon l'auteur, elle fournit aussi un cadre cognitif à travers lequel les individus attachent une signification à leurs propres actions et à celles des autres. Le code des rues se substitue aux lois établies ainsi qu'à la Justice : il comprend une connaissance des règles d'interprétation, une connaissance des règles concernant le manque de respect, des règles concernant l'estime de soi, les justifications valables pour les voies de fait (et le meurtre !), une certaine idéologie qui semble se focaliser sur des valeurs antisociales et l'absence de foi dans la police ou dans le système judiciaire. A l'inverse de la culture de l'honneur du Sud, qui a pris son origine dans un passé très lointain et dont la logique initiale a disparu depuis longtemps, le code des rues est d'origine récente et il est soutenu par les conduites actuelles de l'environnement. Comme l'a souligné Elijah ANDERSON, le chômage chronique, la culture de la drogue et les conflits continuels avec les autorités engendrent et maintiennent l'idéologie. Puisqu'il ne semble pas très vraisemblable d'envisager une amélioration adéquate des conditions socio-économiques dans un futur qui soit prévisible, il est nécessaire de regarder ailleurs pour les remèdes nous dit l'auteur. La rééducation ainsi que la religion et les sports récréatifs ne semblent pas avoir

un impact suffisant pour changer une idéologie. Même les familles « convenables » et opposées aux valeurs du code peuvent être surprises d'encourager parfois leurs enfants à se familiariser avec lui (quoique avec réticence) pour leur permettre de s'approprier l'environnement à l'intérieur de la ville. Pour A. T. BECK (2002), un des facteurs qui promeut l'importance des rues et qui soutient à l'évidence son idéologie est la manière déficiente d'élever des enfants, dont les comportements représentent alors parfois l'expression. Les rues ici par conséquent représentent la meilleure façon d'obtenir un sens du pouvoir et de construire son estime de soi.

e) Processus d'acculturation et violence :

Il existe selon Aaron T. BECK une similarité dans la genèse des hostilités entre les individus et les groupes. Les conflits entre ces entités activent des pensées et des images primitives qui en retour aggravent le conflit. Les représentations cognitives ainsi que les pensées polarisées activent la motivation à devenir violent ; de plus, ce ne sont pas les actions des individus qui conduisent à l'escalade des tensions mais bien le sens qui est attribué aux actions agressives. Toutefois, les personnes en général ont une capacité innée à pouvoir présenter des comportements altruistes qui peuvent compenser ou même dominer leurs tendances hostiles. De plus, nous avons tous selon l'auteur une grande aptitude pour la pensée rationnelle à partir de laquelle il est possible de corriger nos biais et nos distorsions. La colère et l'hostilité nous proviennent de croyances rigides, égocentriques et de perspectives biaisées mais il nous est possible de restructurer ces images et ces croyances qui conduisent les sentiments et en conséquence, d'affaiblir la disposition pour la violence. C'est pourquoi la compréhension de la psychologie individuelle peut fournir une base pour formuler des programmes qui profitent aux êtres humains en général, d'après Aaron T. BECK. Les programmes politiques et sociaux devraient donc prendre en compte la manière dont les idéologies pernicieuses exploitent la prédisposition aux croyances biaisées, à la pensée distordue et aux images malveillantes. Mais il faut aussi prendre en compte l'efficacité de la propagande dans son travail d'activation des peurs, de la paranoïa et de la démesure.

A cause de l'importance vitale de notre estime de soi, de notre sûreté, de notre sécurité ainsi que de celle des personnes qui nous sont chères, nous avons tendance à réagir contre ou à l'encontre de l'Ennemi supposé. Cet égoïsme individuel amplifie l'égoïsme du groupe ou le « groupisme » qui peut très bien aboutir à des attaques ethniques, à des persécutions et des guerres. En fait comme la subordination des individus aux attentes du groupe leur offre tant d'avantages, il leur devient alors difficile de tenir une position éclairée différente de l'idéologie du groupe. La solidarité, la coopération et la réciprocité avec les autres membres

du groupe sont gratifiantes si bien que les groupes non seulement développent un sens de l'appartenance, mais ils confèrent aussi aux membres une sensation de pouvoir qui neutralise alors le sens d'imperfection que tous ou presque pouvaient ressentir en tant qu'individus solitaires. Dès lors, le sens de la moralité est transformé bien souvent en un concept idiosyncrasique de justice qui peut exclure le souci des autres.

En parlant de sens de la moralité, on peut se référer à un ouvrage de **L. KOHLBERG** (1984), dans lequel elle a esquissé une série de six états du développement moral qui culminaient dans la version la plus humaniste de la justice. **Carole GILLIGAN** (1982) dans un de ses ouvrages a ajouté le concept de sollicitude comme une sorte de formulation morale également très importante. En fait, le concept usuel et conventionnel de justice morale est centré sur le fait de protéger la particularité des individus ; cette orientation individualiste souligne les droits et les privilèges. Mais il y a aussi l'orientation attentionnée qui revêt une perspective relationnelle qui englobe une sensibilité aux besoins des autres, la responsabilité pour leur bien-être et le sacrifice de ses propres besoins pour ceux des autres. Du coup, quand les gens affrontent une situation complexe, ils doivent choisir entre affirmer leurs droits, faire preuve de sollicitude et simplement satisfaire leur propre intérêt. Et là, la recherche a montré que même les enfants d'âge préscolaire sont en mesure de prendre des décisions morales. Ce qui ressort de ces travaux, c'est qu'en appliquant le code moral, cela entraîne souvent des coûts au moins en termes de dépense d'énergie pour contrôler une/des impulsion(s) menaçante(s), agressive(s) ou pour sacrifier un but personnel pour aider quelqu'un d'autre. Un aspect majeur de la socialisation consiste à enseigner aux enfants la valeur à long terme d'effort délibéré pour contrôler les impulsions et/ou besoins impérieux qui « viennent naturellement ». Ce contrôle des impulsions hostiles et égoïstes est fondé sur des croyances appropriées qui ont été apprises des autres.

Pour finir sur ce thème des préjugés de groupe et de la violence, beaucoup de fils du tissu social sont entrelacés pour former l'altruisme, l'empathie, le souci des autres, l'identification avec le perdant et pour former une image de soi bienveillante. D'ailleurs, l'autosacrifice et le risque sont la marque d'un comportement altruiste qui va réellement bien au-delà des bénéfices tangibles pour celui qui aide. A contrario et à l'opposé, le narcissisme de groupe est l'antithèse de l'altruisme à bien des égards et dans ce contexte, l'autosacrifice par les individus représente un altruisme naïf et circonscrit. En fait, selon les circonstances, les gens peuvent alterner entre le mode altruiste et le mode narcissique si bien que pour l'auteur, prendre en compte la pensée biaisée et polarisée des parties qui sont en opposition, en essayant de résoudre les conflits, devrait amener les médiateurs à prendre conscience du

système dualiste de croyance, avec un regard qui permette de faciliter un réel mouvement de l'orientation narcissique expansive vers l'orientation altruiste humaniste.

En guise de conclusion :

Aaron T. BECK (2002) a tenté d'élaborer un modèle conceptuel du réel développement de l'hostilité, et d'établir comment celle-ci jouait un rôle dans différents domaines. Parmi les niveaux à considérer pour tenter de comprendre un phénomène comme l'hostilité figurent les niveaux biologique, psychologique, interpersonnel, culturel (ou sociologique), économique et international.

Une analyse des systèmes est souvent cruciale pour comprendre les comportements individuels et les comportements de groupe, (telle que par exemple la relation entre les conditions de fort déclin économique et les crimes haineux aux USA a pu être étudiée ...), mais il est important de chercher à examiner un autre niveau inférieur de l'analyse des systèmes. Dans celui-ci, il y a la désignation d'un bouc émissaire dans une minorité vulnérable, l'analyse du comportement des élites et des organisations politiques partiales (avoir un parti pris), le rôle que celles-ci jouent dans la fomentation (action de susciter ou d'entretenir un sentiment ou une action néfaste) du ressentiment populaire envers une minorité par exemple. Selon Aaron T. BECK, l'approche des systèmes suggère également une hypothèse alternative à l'hypothèse conventionnelle de frustration / agression et, pour une meilleure compréhension de la cause de l'hostilité et de la violence, un intellectuel doit examiner les interactions entre les différents systèmes, (comme par exemple voir comment les déficits cérébraux et les modifications dans la chimie du cerveau produisent des changements dans le traitement de l'information et comment ces derniers affectent à leur tour les premiers ; un rôle important est également tenu par l'interaction entre l'augmentation des biais dans le traitement de l'information et l'escalade dans un conflit inter – personnel ; etc.). Les systèmes psychologiques et sociaux deviennent progressivement plus décousus. A ce niveau d'analyse, on peut soulever la question suivante : comment les nombreuses valeurs communautaires affectent les attitudes individuelles envers la violence interpersonnelle et les systèmes de croyance permissifs qui les tolèrent ? Selon A. T. BECK, l'impact des sous -cultures dans les attitudes violentes peut être illustré dans l'étude du « code de l'honneur » dans le Sud des Etats-Unis et dans le « code de la rue » dans les quartiers urbains défavorisés. En général, le traitement de l'information d'un agresseur hostile est bloqué au niveau égocentrique primaire et par conséquent, il classe ses perceptions en catégories dichotomiques (ami ou ennemi, bon

ou mauvais, etc.). De plus, ses pulsions destructrices ne sont pas assez contenues par les contraintes sociales usuelles à cause de ses attitudes permissives à propos de la violence. Il existe une continuité dans les caractéristiques cognitives de la violence que l'on peut classer dans un tableau où on retrouve l'image de soi, l'image de la victime, la pensée, l'orientation, l'attitude de violence mais dans lequel surtout on retrouve la vue dichotomique et les biais ethnocentriques. Il est également important de considérer le développement de notre hostilité qu'on peut qualifier de séquentiel ; il faut alors considérer la pertinence de notre recherche à chaque niveau car le développement de notre hostilité peut être conçu comme procédant par étapes de la prédisposition, à la précipitation puis à la réaction et ces étapes sont dépendantes de l'activation de processus et de structures psychologiques spécifiques comme a pu le démontrer A.T. BECK (2002). La prédisposition serait intégrée dans des croyances spécifiques et ces croyances sont alors appliquées de façon rigide et aveuglément, provoquant une vulnérabilité qui peut induire une colère excessive et inappropriée, (il y a des croyances causales, caractérologiques, etc.). Des études ont pu d'ailleurs montrer que les enfants prédélinquants ont plus tendance que les autres à considérer l'acte comme intentionnel plutôt qu'accidentel, il est possible ici de se référer par exemple à K.A. DODGE (1993). Un examen plus approfondi des autres réactions hostiles a indiqué le rôle important des croyances effrayantes, du coup, ce qui semble être une réaction normale à la provocation peut être finalement basé sur une peur cachée ou sur le doute de soi. De même, les hommes présentant de nombreux comportements violents ont plus de distorsions cognitives attribuées à la pensée primaire que les hommes non violents : on peut recenser ici la maximalisation, la pensée dichotomique et l'inférence arbitraire, (la colère est associée alors avec les pensées de transgression, l'anxiété avec les pensées de peur et la tristesse avec les pensées de perte).

Nous avons maintenant une vision assez large quant aux travaux anglo-saxons et américains concernant le phénomène des comportements violents chez les jeunes issus (ou non) de l'immigration. L'approche anglo-saxonne se veut être d'inspiration très cognitive et elle donne la place à des notions fortes comme celle de la haine, que l'on retrouve souvent dans les propos des jeunes issus de l'immigration : « j'ai la haine », « j'ai la rage », etc. Nous avons surtout pris en compte des concepts pertinents dans notre étude de la violence chez les jeunes migrants, à savoir : la tendance égocentrique, la vulnérabilité de l'estime de soi, les distorsions et les erreurs cognitives caractérisant la pensée primaire, la psychologie du délinquant et les préjugés de groupe. Il est utile et intéressant de s'attacher dans un deuxième chapitre à ce que l'on peut nommer le psychisme des orientaux, le psychisme des orientaux tel qu'il nous est présenté par des auteurs du Proche et du Moyen Orient. Il n'est pas de notre

intention de faire une étude socio – historique de l'évolution des pays du Maghreb, mais bien de se focaliser sur quelques aspects pertinents pour nous aider à mieux saisir ce qui peut se jouer dans la tête d'un sujet migrant qui plonge dans le passage à l'acte. Ce que l'on va approcher dans notre réflexion ne constitue surtout pas une condition sine qua non au comportement violent, mais plutôt une explication partielle potentielle du passage à l'acte violent, et va nous aider alors à éventuellement mieux cerner ce qui s'opère dans l'esprit du jeune issu de population migrante ou bien ce qui l'arc-boute sur un nœud psychique intérieur. Ces deux premiers chapitres poseront donc les bases sur lesquelles prendront tout leur sens les concepts majeurs forts de notre recherche que sont l'estime de soi, le passage à l'acte, l'anxiété et la double appartenance, des concepts que nous explorerons juste après ce deuxième chapitre.

B) L'immigration, l'assimilation et leur impact sur l'honneur :

Introduction :

En s'appuyant ici sur un ouvrage de **Karim JBEILI** (2006) qui illustre en partie la teneur des travaux et des recherches qui se déroulent au Québec, nous allons rencontrer des thèmes qui tournent autour du fait communautaire et autour du traumatisme, deux concepts qui ont de l'importance dans la présente recherche. D'après l'auteur, nous vivons toujours dans un paradigme nationaliste qui est apparu à la suite de la Première Guerre Mondiale, avec l'écroulement des trois empires centraux (l'empire austro-hongrois, l'empire turc ottoman et l'empire tsariste). Il y a eu cet écroulement pour céder la place à une multitude de courants nationalistes dont le seul souci a été d'arrimer chaque peuple à un territoire particulier, puis à épurer ce territoire de tout ce qui pouvait en déranger l'homogénéité ; par la suite, il s'y est greffée ce que l'auteur appelle la superstructure mondialiste. Karim JBEILI précise très vite toutefois que ce n'est pas le fait communautaire lui-même qui engendre la violence traumatique comme voudrait nous le faire croire le nationalisme, c'est bien la répression et

l'éradication du fait communautaire de la surface sociale qui est à la source de cette violence. Il ne faut pas ici confondre nationalisme (religieux ou communautaire) et fait communautaire. Il est intéressant de reprendre pour commencer les remarques de Karim JBEILI (2006) qui nous explique que ceux dont le métier est d'être étranger connaissent par cœur toutes les nuances de la question : « D'où viens-tu ? ». Il nous explique que cette question n'est jamais innocente et qu'elle se présente comme une épreuve au-delà de laquelle plus rien n'est pareil. Et pourtant, la ville natale selon lui ne contribue pas à définir une personne, et si elle dessine quelques signes de l'identité, c'est d'une façon autrement plus complexe que celle de la simple filiation. Parfois malgré tout, la ville natale fait naître dans la tourmente de l'altérité comme cela peut être le cas chez certains jeunes issus de populations migrantes et chez leurs parents.

Avant d'aller plus en avant dans les concepts qui nous intéressent de près dans cette recherche, il est utile de reprendre des propos de l'auteur qu'il qualifie de métaphysiques et qu'il rattache à la notion d'espace-temps. En effet, dans la pratique subjective des peuples non occidentaux règne une notion particulière de l'espace-temps que beaucoup ont d'ailleurs qualifié de mythique, en ce sens que l'écoulement du temps n'a pas de valeur aux yeux de ceux qui le vivent. Coexistent alors dans la conscience collective aussi bien des récits mythiques que des événements historiques ou des problèmes actuels criants ; le présent n'est ici pas essentiellement différent du passé, il est sa continuation naturelle. Le présent n'est pas de ce fait la source d'une responsabilité particulière sinon celle de poursuivre l'actualisation ou la modulation d'un système symbolique, habituellement religieux, qui sert de référence absolue. L'Occident appelle ce système la tradition mais dans un espace-temps mythique l'idée de tradition n'a pas du tout le même sens : elle se présente comme un système de valeurs par lequel on ne peut pas ne pas passer à moins de s'exclure radicalement du groupe social. On pourrait d'ailleurs comparer cette idée à celle qu'en Occident on se fait de la langue car il est aussi obligatoire d'utiliser la langue d'un groupe social donné si on ne veut pas se sentir exclu, à moins d'en parler une autre, ce qui provoque évidemment aussi la migration hors du groupe. Karim JBEILI propose de nommer cet espace-temps mythique « er » mythique, car « er » condense phonétiquement l'ère comme étendue de temps et l'aire comme surface spatiale ; « er » pourrait ainsi représenter le fait que le temps et l'espace ne sont pas distincts d'une manière logique. C'est dans ce contexte que va prendre place l'intervention de l'Occident qui fut traumatisante selon l'auteur pour de multiples raisons, dont la raison métaphysique qui concerne la modification de l'espace-temps chez des peuples qui n'y étaient

nullement préparés. Ces peuples ont alors été projetés dans un nouvel espace-temps sans les balises nécessaires pour s'y repérer.

La modernité est assurément selon l'auteur le facteur majeur de mutation de cet espace-temps car elle introduit dans la praxis collective un événement jusqu'alors impensable, à savoir la simultanéité. Elle a permis de dresser un réseau communicatif à l'intérieur duquel chaque individu est synchronisé avec tous les autres, et la communication unifie l'espace jusque-là disparate dans une histoire commune : il y a là un net rétrécissement de l'espace en convivialité obligatoire, mais aussi et surtout une brisure du temps selon l'auteur. Le présent instantané et synchronique surgit comme pôle majeur de la conscience sociale accompagné de son substrat, l'espace dénudé devenu géographique. Ainsi, la praxis historique innocente de ces peuples est devenue conscience géographique responsable. L'auteur nous explique alors que la conscience est donc devenue géographique, ayant perdue tous ses repères traditionnels et enfermée dans un présent aliénant. Le passé historique étant perdu, il ne lui reste plus qu'à soutenir un avenir géographique où tous les signes de l'identité seront liés au contrôle de l'espace. D'où la nécessité qu'il soit ethniquement, religieusement ou linguistiquement homogène : la praxis symbolique et mythique révolue a cédé le pas à une identité qui s'aplatit sur un territoire géographique (comme c'est potentiellement le cas dans les quartiers d'habitat social par exemple), un territoire qui n'est alors pas habité par l'humain, le divin ou bien le mythique. Il est devenu impératif que l'identité soit associée à un espace dans l'espoir (illusoire) de retrouver une signification perdue. Dans tout ce processus extrêmement tragique qui s'est inexorablement installé, il faut compter en plus avec la présence de l'autre occidental qui a pu apparaître comme le maître d'œuvre de la mutation initiale, celui qui la confirme, la maintient, l'incruste. Il est devenu du coup la cause de la perte de l'espace-temps mythique et donc par là même, la cause de la perte de l'identité : cette dernière devenue géographique doit être récupérée contre lui.

1) L'immigration et l'assimilation :

Introduction :

Les migrants quittent leur pays avec une culture singulière qu'ils ont adoptée et ils arrivent dans un autre pays, qui possède aussi sa propre culture. Aussi, devons-nous définir le terme de culture afin d'éviter tout quiproquos ou toute confusion. On peut définir d'une manière générale la culture comme l'ensemble des connaissances, des comportements, des rituels

sociaux et des codes religieux qui caractérisent une société humaine. La culture est par là même un ensemble de transmissions permettant d'appréhender le monde et de donner un sens aux événements. Elle donne accès à un code commun de compréhension et de réactions aux différentes situations vécues. Les schémas culturels sont transmis implicitement. Le système culturel est constitué d'une langue, d'un système de parenté, de manières d'agir, et il est structuré par des représentations qui s'intègrent à la mémoire sous forme de connaissances, croyances, stéréotypes, accords tacites, etc. Les individus s'inscrivent dans une culture et construisent sur cette base culturelle, entre autres, leur propre identité. L'identité est l'ensemble des mécanismes par lesquels on reconnaît et on construit les aspects de son être ; c'est ce qui donne à chacun le moyen de se définir et d'accepter qu'on le définisse. Toutefois l'identité renvoie à son tour à la notion d'individu, ainsi qu'à celle d'appartenance au groupe. Cette intrication de l'identité et de la culture est telle que certains auteurs n'hésitent pas à écrire que chez les migrants, la perte de l'univers culturel entraîne des dysfonctionnements au niveau psychique, comme nous avons pu le voir précédemment jusqu'ici. L'arrivée dans un nouveau pays, où siège une autre culture, nécessite par conséquent une adaptation des sujets migrants qui doivent adapter leur culture d'origine (enculturation) et s'adapter à la culture dominante (acculturation). **J.W. BERRY** (1986) par exemple a identifié quatre statuts d'adaptation mis en œuvre par les migrants, à savoir l'intégration, l'assimilation, la séparation et la marginalisation. Ces statuts traduisent en fait quatre positions de rejet/acceptation des cultures indigène/dominante et ont des conséquences différentes sur la vie des individus immigrants et sur leurs familles. C'est pourquoi il est intéressant ici de se pencher sur les thèmes de la double appartenance, de la problématique identitaire et religieuse en situation migratoire, des passages à l'acte, de la violence et de l'affiliation. L'acculturation est l'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre des groupes d'individu de cultures différentes et qui entraînent des modifications des modèles culturels initiaux de l'un ou des deux groupes. C'est un phénomène permanent, continu, universel et constitutif des cultures. On distingue différentes stratégies d'acculturation (comme a pu le préciser **J.W. BERRY**, 1997), telles que l'intégration, la marginalisation, la séparation (repli ou négation) et l'assimilation.

a) Les déterminants de l'assimilation :

➤La stratégie d'assimilation adoptée par les immigrants peut être influencée par différents facteurs, des études récentes ont d'ailleurs cherché à déterminer l'impact de ces déterminants, c'est le cas de celle de **D. WALTERS, K. PHYTHIAN** et **P. ANISEF** (2007).

Cette recherche met l'accent sur la question identitaire et, pour les auteurs, celle-ci constitue le lien sous-étudié jusqu'alors entre deux processus : l'assimilation socioéconomique (soit la réalisation professionnelle, salariale et éducative identique à celle du groupe majoritaire) et l'assimilation socioculturelle (soit l'acquisition de valeurs, comportements de la population native). L'étude se centre sur l'identité ethnique comme un indicateur des stratégies d'acculturation. Mais comme cela a pu être constaté ailleurs, l'ethnicité est une étiquette évolutive : c'est en développant des liens forts avec la société d'accueil que l'immigré va renforcer son appartenance à cette société. Dans les années 70, l'identification avec ce groupe d'accueil variait suivant des caractéristiques individuelles, et le succès de l'intégration économique était une étape nécessaire, mais non suffisante, à l'intégration socioculturelle.

Cette étude en comparant les groupes d'immigrés de différentes ethnies, se définissant eux-mêmes comme membre d'une société d'accueil, révèle tout d'abord un lien assez faible entre la perception de la discrimination, la religion et l'identité ethnique et culturelle des immigrants. En revanche la visibilité de la minorité ethnique, le réseau de relations, la langue utilisée et enfin la participation politique ont un impact plus important dans le choix fait par l'immigré d'adopter l'identité de la société d'accueil. De plus les résultats semblent contredire une grande part de la littérature (interrelations très étroites entre l'intégration sociale, culturelle et économique) en révélant que les différents indicateurs du succès économique ne sont pas liés à l'identité ethnique des immigrants. Ils supportent des affirmations antérieures selon lesquelles les différentes formes d'assimilation ne sont pas nécessairement liées. Enfin, les résultats indiquent que la durée du séjour est un bon indice de prévision de la volonté de l'immigré d'adopter l'identité du pays d'accueil. Mais ces résultats peuvent être expliqués par une distinction qui n'est pas faite ici selon les auteurs : en effet, un immigré qui peut partir se sent aliéné, contraint au pays d'accueil. En revanche, un immigré qui est installé depuis longtemps, aura un sentiment d'aliénation moindre, et aura tendance à se considérer lui-même comme intégré à la société d'accueil.

➤ Une autre étude, celle de **Z. YU** et **D. MYERS** (2007), s'est appuyée sur la théorie d'**ALBA** et **NEE** (2003) qui défendent la conception multidimensionnelle de **GORDON** (1964) et qui repositionnent le concept global d'assimilation comme un processus ou une direction, et non comme un état d'achèvement. Ainsi l'assimilation résidentielle représenterait une étape critique dans l'assimilation structurale de l'individu. ALBA et NEE ont d'ailleurs déterminé quatre dimensions clés de l'assimilation : l'acculturation (souvent fortement liée à la langue), le succès socioéconomique (révélé par la parité professionnelle au sein d'une même famille, les revenus, et l'accession à la propriété par exemple), l'intégration

résidentielle (l'installation résidentielle dans des quartiers qui ne sont pas des enclaves ethniques) et, enfin, l'intégration sociale (à travers la participation sociale et les mariages mixtes). En fait, la mobilité socioéconomique serait la clé de l'assimilation spatiale en permettant notamment la dispersion des minorités ethniques et en augmentant alors les opportunités de contacts avec le groupe majoritaire.

Cette étude a permis de constater les facteurs déterminants de cette assimilation résidentielle, en observant au préalable les patterns d'assimilation qui sont finalement différents d'un groupe ethnique à l'autre. Les patterns relatifs à l'assimilation résidentielle notamment témoignent soit d'interactions successives de plus en plus nombreuses qui permettraient la confusion des groupes, soit de stratégies d'occupation géographiques très singulières, soit encore des impacts de certains facteurs dans la réalisation de l'assimilation résidentielle. Les résultats montrent également l'impact de certains facteurs dans la réalisation de l'assimilation résidentielle ; parmi ceux-ci on peut relever l'âge par exemple qui est une dimension étroitement liée à l'assimilation résidentielle. On constate d'une part que la mobilité résidentielle décroît de façon importante passé 30 ans et d'autre part, que l'accession à la propriété est fortement corrélée avec l'âge : plus l'immigré est âgé et plus il est propriétaire. On observe également que l'accession à la propriété est inversement proportionnelle à l'âge de l'immigré lors de son arrivée dans le pays d'accueil. En effet, plus la personne est âgée au moment de son arrivée sur le sol du pays d'accueil et plus sa réalisation résidentielle est faible. L'accession à la propriété représenterait donc un facteur clé facilitant l'assimilation résidentielle. Toutefois, l'étude de YU et MYERS (2007) montre que ses effets sont variables d'un groupe ethnique à l'autre. Les revenus élevés ainsi qu'un haut niveau d'éducation des immigrants peuvent permettre aussi leur assimilation, en particulier résidentielle, en favorisant l'accès à un niveau social plus élevé. Il se concrétise dans cette étude par l'achat de logements dans des quartiers extérieurs à Los Angeles, (majoritairement blancs). Mais cela ne signifie pas pour autant une assimilation systématique des groupes avec celui du pays d'accueil comme l'étude le distingue avec d'autres groupes d'immigrés. Autre facteur à considérer : la compétence de l'immigré à s'exprimer dans la langue du pays d'accueil. Il s'agit d'un déterminant important de son assimilation et notamment de son assimilation spatiale. On observe que ceux qui ont une bonne maîtrise de la langue du pays d'accueil sont moins enclins à intégrer des quartiers dominés par leurs compatriotes, que ce soit au cœur de la ville ou en banlieue, en comparaison avec ceux qui la parlent mal. Ils ont tendance à habiter des zones résidentielles qui leur permettent des relations régulières avec la population (blanche autochtone) et où le prix du logement est également plus élevé. (On note cependant que la

maîtrise de la langue du pays d'accueil n'est pas un avantage favorisant l'accèsion à la propriété). Dans la plupart des cas également, parler uniquement cette langue s'accompagnerait d'une plus grande assimilation résidentielle. C'est le cas de certaines populations immigrées qui ne vont toutefois pas forcément adopter l'identité ethnique du pays d'accueil. Enfin, l'effet de la durée existe. Plus l'immigré est installé depuis longtemps dans la société d'accueil et plus son adaptation est importante. Après 55ans de séjour, on obtient d'après cette étude une probabilité d'assimilation ou d'intégration d'environ 50%. La probabilité d'une identité d'assimilation augmente progressivement. Elle est pondérée néanmoins par l'appartenance ethnique. En conclusion, cette étude montre qu'il existe différents patterns d'intégration suivant les différents groupes ethniques observés. Elle confirme l'aspect multidimensionnel du processus d'assimilation résidentielle. Elle met également en évidence le fait que même si les facteurs socioéconomiques sont importants dans la réalisation de cette assimilation, ils ne représentent pas pour autant les seuls facteurs nécessaires.

Ces deux études permettent de confirmer des affirmations antérieures selon lesquelles les différentes formes d'assimilation ne sont pas nécessairement liées. En effet même si une grande partie de la littérature admet une interrelation très étroite entre l'intégration sociale, culturelle et économique (notamment dans les années 60-70), cette étude semble les contredire en révélant que ces différents indicateurs du succès économique ne sont pas liés à l'identité ethnique des immigrés. Elle supporte également l'idée selon laquelle le succès économique est une étape nécessaire mais non suffisante à l'assimilation socioculturelle de l'individu.

b) L'effet de l'assimilation sur les comportements sociaux et politiques :

L'assimilation par le biais de l'acculturation peut engendrer l'adoption d'attitudes, mais aussi d'opinions sociales et politiques propres au pays d'accueil. Un travail de recherche mené par **GOLDENBERG** et **SAXE** (1996) tend d'ailleurs à le démontrer. Selon **GORDON** (1964), l'acceptation des attitudes dominantes propres aux U.S.A. concernant les problèmes sociaux est un indicateur d'ajustements des immigrants à cette société. Le but de cette étude est alors de comprendre comment les immigrants qui ont une socialisation soviétique l'abandonnent, et acquiert celle des Etats-Unis. D'après les auteurs, il s'agirait d'un processus dynamique qui toucherait les comportements sociaux et politiques. En fait, deux modèles principaux peuvent expliquer la persévérance ou le changement de comportements sociaux et politiques. Tout d'abord, le modèle de la persistance (dans les années 60-70) permet d'expliquer le fait que les

comportements ne changent pas en situation d'immigration. En effet les attitudes sont acquises de façon primaire pendant l'enfance, et elles sont transmises par les parents par le biais d'interactions verbales et non verbales. Selon cette théorie, les comportements possèdent donc une longue histoire de renforcement et ne sont pas, du coup, sujets à des modifications à l'âge adulte.

A l'opposé, le *Life-long openness model* (dans les années 70-80)) démontre que les expériences durant l'enfance ont peu d'effet sur les comportements adultes. Le courant social environnant semble avoir un plus grand impact sur la formation et le changement des attitudes. De ce fait, l'acquisition et la modification des comportements continuent, selon ce modèle, tout au long de la vie en réponse aux nouveaux stimuli sociaux. Dans les années 80-90, on parlait dans ce cas d'« apprentissage par identification » en émettant l'idée qu'un immigré ne peut acquérir les attitudes propres aux U.S.A. si l'individu ne s'assimile pas, s'il ne parle pas anglais par exemple. Ainsi, l'immigrant acquiert par identification, conformité, assimilation les comportements du pays d'accueil à travers ces processus. Dans ce cas, assimilation et conformité s'influencent mutuellement mais ne sont pas les seuls facteurs qui affectent les attitudes sociales et politiques des immigrés. D'autres déterminants propres à ces facteurs notamment apparaissent, comme les variables sociodémographiques qui semblent les plus corrélées aux attitudes sociales.

Cette recherche a donc montré que les comportements sociaux et politiques dans un premier temps persistent car ils sont liés à une socialisation différente, puis ils ont tendance à se modifier chez les immigrants. Les chercheurs à la vue des résultats suggèrent une association entre assimilation et conformité pour expliquer ces modifications qui sont toutefois modérées.

c) L'effet de l'assimilation sur les comportements de santé :

L'assimilation peut conduire à adopter des comportements différents de ceux de la société ou de la culture d'origine au profit des normes et des valeurs du pays d'accueil ou de ce que la personne immigrée se représente comme telles. Certaines de ces attitudes n'ont pas forcément de conséquences néfastes avec l'effet de l'assimilation sur les comportements sociaux et politiques. Néanmoins cette stratégie de l'acculturation peut aussi conduire malheureusement à assimiler des comportements à risque, notamment sur la santé, des comportements perçus pour l'immigrant comme des comportements majoritaires dans le pays d'accueil. Un travail conduit par un collectif de chercheurs sous la direction de **C.H. HAHM** (2004) a pu montrer par exemple que lors de l'immigration, on observe une perte du support social, ce qui rend dans ce cas une famille hautement vulnérable si on lui impose une incorporation à une certaine société avec ses normes, ses valeurs et ses croyances. Pendant ce processus

d'acculturation engendré par l'immigration, les adolescents sont les plus exposés aux risques. En effet, l'adolescence est une période cruciale pour l'établissement de la propre identité et de l'autonomie du jeune. Les adolescents asiatiques américains par exemple développent dans cette situation des normes, des valeurs et des compétences du pays d'accueil au contact de pairs. Dès lors, ces adolescents augmentent leurs interactions avec les pairs natifs du pays d'accueil considérés comme modèles des comportements à adopter. La conclusion faite dans cette étude est que l'acculturation entraîne des interactions sociales de nouvel ordre, et affaiblit le système de pensée traditionnelle. Dans ce cas, l'assimilation engendre des comportements à risque. Cette stratégie adoptée par les adolescents asiatiques révèle des comportements assimilés par l'intermédiaire de leurs pairs, alors que ces comportements possèdent des conséquences graves sur la santé dans cette recherche.

Un autre travail collectif mené sous la direction de **A.M. NYAMATHI** (1993) a révélé que sida chez les femmes âgées de 15 à 44 ans était devenu aux Etats Unis la cinquième cause de mortalité mais que la mise en place de programmes pour les femmes appauvries et issues de la minorité serait particulièrement difficile à cause de différences culturelles importantes. Les résultats de l'étude ont montré que la perception du risque de contracter le sida, les connaissances de cette maladie et la prise réelle de risques par des comportements tels que la prise de drogues par intraveineuse ou la multiplicité des partenaires augmentait avec le degré d'acculturation chez les femmes hispaniques. Il faut avoir à l'esprit ici que certaines variables personnelles peuvent modérer ou accentuer les effets de l'assimilation, et aussi que certaines variables vont également avoir des effets contradictoires. Toujours est-il que ces résultats montrent bien que la prise de risque par l'adoption de comportements augmentant les chances de contracter le Sida va différer selon l'origine et le degré d'acculturation. C'est pourquoi il est indispensable de tenir compte de ces deux variables pour la mise en place de programmes de prévention. Il ne faut pas non plus oublier selon les auteurs que certaines caractéristiques personnelles vont avoir un impact important dans l'engagement de comportements nocifs.

Une autre étude réalisée sous la direction de **J. Van HOOK** (2007) a étudié les phénomènes d'obésité aux Etats-Unis. Aux Etats Unis, des études ont démontré que le surpoids chez les immigrants adultes augmentait avec le temps passé aux USA, c'est pour ce genre de raisons que les auteurs de l'étude ont suggéré que le lien entre le statut générationnel des parents et le surpoids chez les enfants dépendrait du développement économique du pays d'origine et du niveau socio-économique des parents. Les résultats ont montré entre autre que la relation entre le niveau socio-économique et la prise de poids est plus forte chez les enfants d'immigrants issus de pays peu développés que chez ceux issus de pays plus développés. Au

vu de ces résultats, on peut potentiellement dire que les familles d'immigrants assimilent les patterns de mauvaise nutrition des habitants de la société d'accueil. Les auteurs suggèrent que la relation entre obésité/surpoids et statut générationnel a été masquée dans les précédentes études par la négligence de la variabilité de l'assimilation.

Ces trois études nous montrent bien comment l'assimilation peut avoir des effets néfastes sur les comportements de santé, des mauvais comportements qui peuvent être assimilés dès l'enfance et en lien avec l'alimentation et la sexualité. L'immigration engendre un processus dynamique d'acculturation et l'assimilation est une des stratégies adoptées. Selon les affirmations de GORDON (1964), elle revêt de plus différentes formes qui ne sont pas nécessairement liées. De nombreux facteurs vont favoriser, ou non, le développement de cette stratégie mais ils n'auront pas forcément le même impact. Les résultats observés concernant les populations d'immigrés russes montrent que leurs comportements sociaux et politiques dans un premier temps persistent car ils sont liés à une socialisation différente, puis ont tendance à se modifier. Ces modifications certes sont modérées, et selon les chercheurs elles sont dues à une association entre assimilation et conformité. Enfin en ce qui concerne les effets de l'assimilation sur les comportements de santé, on constate que pour les adolescents asiatiques immigrés, les pairs ont un rôle prépondérant pour le développement des conduites à risques : excès de consommation d'alcool (*binge drinking*), de drogue, tabac. De la même façon, le degré d'assimilation dans les populations hispaniques a un effet sur la perception du risque de contracter le sida, les connaissances de cette maladie et les comportements à risque comme la prise de drogue par intraveineuse et la multiplicité des partenaires. Cependant, ces effets sont pondérés par des caractéristiques personnelles. L'ensemble des études montre l'aspect multifactoriel de l'assimilation ainsi que la grande variabilité de ce processus. On remarque également que les différentes ethnies n'adoptent pas un seul et même pattern de l'assimilation, par exemple celle-ci va dépendre de l'ampleur de la différence de socialisation entre le pays d'origine et le pays d'accueil. De plus, les différentes formes d'assimilation ne sont pas nécessairement liées. On constate que l'assimilation socioéconomique n'implique pas forcément une assimilation culturelle. Le terme d'acculturation est aujourd'hui considéré comme un peu désuet. Jusqu'à une dizaine d'années la littérature s'interrogeait notamment sur la valeur affective et identitaire attribuée à la culture d'origine pour expliquer les phénomènes d'acculturation des immigrés. Aujourd'hui deux questions apparaissent comme centrales concernant les processus d'acculturations : celle de la direction (uni ou bidirectionnelle) et celle de la dominance (dominance totale ou parité entre les groupe), c'est-à-dire la nature des

rapports de pouvoir qui existent entre les groupes culturels en présence. Pourtant, des recherches récentes ont conclu que l'adaptation culturelle se décrit par deux dimensions orthogonales : l'acculturation (adaptation à la culture locale), et l'enculturation (adaptation à la culture indigène). L'acculturation est décrite par des items portant sur les comportements, les valeurs, les connaissances ou bien l'identité culturelle. L'enculturation est en cours d'identification de certains de ses constituants, dont l'identité raciale et ethnique.

2) L'honneur :

Riadh BEN REJEB (2003) aborde la violence sacrificielle dans la culture arabo-musulmane. Ce n'est pas le cadre de notre propos mais il est intéressant de noter dans ce chapitre qu'au-delà la question de la structure individuelle du sujet migrant, nous sommes généralement dans un registre de logique imaginaire de groupe. Il y a bien souvent un mythe familial fondateur et unificateur du groupe, un totem, qui justifie la relation d'appartenance. Ce fonctionnement rappelle d'ailleurs un peu celui du clan et se réfère selon l'auteur à un ancêtre mythique organisateur du groupe. Le système de parenté totémique est différent de celui familial dans lequel le sujet se situe dans une filiation intergénérationnelle, dans une continuité temporelle, une diachronie par rapport à un arbre de vie. Dans le système totémique le sujet se réfère directement au totem, ce qui fait des économies au niveau des générations, et par voie de conséquence, au niveau de la continuité temporelle. Il y a alors selon Ryadh BEN REJEB (2003) une espèce de réduction, de court-circuit générationnel qui fait que la pensée est organisée plutôt en système d'appartenance, d'affiliation marquée par la synchronie. Le totem unit tous les membres du clan dans un rapport égalitaire et fraternel. On peut trouver ce système de fonctionnement dans les bandes d'adolescents où on rencontre un problème perpétuel selon l'auteur entre la dimension de la filiation et celle d'affiliation.

C'est ainsi que les propos de R. Ben REJEB prennent tout leur sens quand il nous dit que chez les sujets musulmans, le sacré et le profane organisent l'aventure quotidienne, et que seule la pureté compte. Il affirme même que les immigrants portent potentiellement dans leurs bagages les codes, les lois, les enjeux de leur passé. Il y aurait alors comme un télescopage mental possible entre le pays d'origine et le pays d'accueil : les sujets migrants vivent du coup dans les deux pays à la fois un peu comme un adulte qui verrait le monde à travers son âme d'enfant, à travers son inconscient. De plus les événements sont dans la plupart des cas codifiés par les règles du sang et de l'honneur, l'honneur tel que nous l'avons déjà évoqué avec Aaron T. BECK (2002) et Elijah ANDERSON (1994), à savoir : le code de l'honneur

dans les états du Sud de l'Amérique, et le code des rues dans les états du Nord de l'Amérique. Alors que R. Ben REJEB (2003) nous rappelle là qu'il ne faut pas oublier que si la prohibition de l'inceste est nécessaire au lien social, elle ne suffit pas pour autant à assurer la stabilité de celui-ci. Il faut y ajouter la prohibition du crime de sang à l'intérieur de la cellule familiale, communautaire ou sociale. De même, la prohibition du meurtre fratricide ou parricide est tout aussi nécessaire que la prohibition de l'inceste au maintien du lien social. Toutefois nous dit Riadh Ben REJEB (2003), le Moyen-Orient est constitué de dizaines de communautés ethniques et religieuses qui ont toutes une commune passion pour l'éternité, c'est-à-dire que pour chacune d'elles, le but premier est de se perpétuer identique à elle-même comme communauté et de ne surtout pas rencontrer le concept de l'histoire qui appartiendrait aux Occidentaux. Ainsi, beaucoup plus qu'à un refus de l'histoire, on peut assister en fait parfois à une impuissance du temps à laisser sa trace sur la surface du groupe social. Tout ça pour dire que l'observation proprement clinique doit se doubler selon l'auteur d'une réflexion obligatoire sur le culturel : il affirme même que les deux niveaux se répondent et ne peuvent pas se passer l'un de l'autre. Dès lors, on peut envisager de penser parfois que les questions difficiles ou même impossibles à symboliser se résolvent en passages à l'acte.

R. Ben REJEB fait ici le lien avec la notion de traumatisme pour rester dans la tradition selon laquelle toute la pensée freudienne s'est centré autour de la notion de trauma, qui a d'ailleurs pris tout son sens dans l'actualité de la dernière décennie, comme a pu nous rappeler **C.E. ROBINS** (2003). On peut ici avec l'auteur se poser la question de savoir ce qu'est un traumatisme. Ryad Ben REJEB précise que le facteur déterminant qui semble marquer la tombée dans le traumatisme est le discrédit qui frappe le tiers protecteur à cause de son incapacité à protéger l'accidenté du mal qui l'a atteint. Ce sujet chez qui le symbolique et le réel sont étroitement imbriqués, et chez qui les indices qui permettent d'interpréter sont de l'ordre du signe à décrypter dans le contexte. En fait selon lui, en ce qui concerne la névrose traumatique individuelle, l'évènement incident se transforme en traumatisme lorsque le triangle protecteur s'écroule. Le sujet fait alors face au dilemme suivant selon lequel il faut disparaître ou bien alors affronter la mort : les deux phénomènes sont en fait liés. Le triangle protecteur est en fait constitué par le sujet, l'Autre et le phallus ; sans écoute attentive, le phallus s'écroule et le sujet se trouve seul aux prises avec un Autre qui n'est plus manquant. Dès lors qu'il n'est plus manquant, l'Autre devient impératif et ne laisse plus au sujet aucune marge de liberté hormis se soumettre ou résister. Se soumettre c'est devenir l'objet de l'Autre et résister c'est se battre contre lui ou contre ses substituts dans la réalité. Ryad Ben REJEB évoque la réaction de l'enfant qui correspondra à des répétitions, c'est-à-dire que l'enfant,

n'ayant pas le moyen de comprendre l'évènement, surtout dans sa dimension quantitative d'envahissement, ne peut pas le conserver dans sa mémoire inconsciente comme il l'aurait fait pour n'importe quel autre évènement de sa vie. En attendant de pouvoir le comprendre ou en parler, il va conserver le souvenir de l'évènement traumatisant comme s'il était continuellement présent. Pour finir avec Riadh Ben REJEB (2003), on retiendra de ses propos que la rationalité islamique ou orientale est centrée sur la parole et la vie intérieure plutôt que sur le regard et la réalité extérieure comme peut l'être la rationalité occidentale. Ainsi, on peut avoir une idée sur la lutte cristallisée pendant des siècles entre une logique du regard et une logique de la parole.

C) Passage à l'acte et estime de soi :

A) Estime et mésestime de soi :

C'est en se référant à **Christophe ANDRE** et **François LELORD** (rééd. 2007) que l'on peut rencontrer la synthèse d'un grand nombre de travaux et d'études menés au sujet de l'estime de soi. Partant du constat selon lequel pour se réjouir d'exister et pour s'ouvrir au monde, il faut faire taire la douleur de soi, et que de la même manière pour être bien avec les autres, il faut être bien avec soi-même, les auteurs remarquent que, parfois, le mal leur paraît plus profond et plus intriqué dans l'histoire du sujet, enfoui jusque dans les plus lointaines racines de leur être. Un aspect qui nous semble repérable dans la population cible de notre recherche, à savoir les jeunes issus de populations migrantes qui passent à l'acte d'une manière violente et agressive.

En premier lieu les auteurs remarquent que l'estime de soi, l'une des dimensions les plus fondamentales de la personnalité, est un phénomène discret, impalpable et complexe dont nous n'avons pas toujours conscience. Ce concept d'estime de soi occupe néanmoins une place importante dans l'imaginaire occidental, en particulier aux Etats-Unis, où le mot *self-esteem* fait partie du vocabulaire courant. C'est un regard et un jugement que l'on porte sur soi et qui est vital à l'équilibre psychologique, mais en réalité, l'estime de soi repose sur trois paramètres que sont la confiance en soi, la vision de soi et l'amour de soi. L'amour de soi est

l'élément le plus important selon les auteurs, mais on sait aujourd'hui que l'amour de soi dépend en grande partie de l'amour que la famille a prodigué quand le sujet était enfant, ainsi que des « nourritures affectives » que celui-ci a reçues, comme nous l'explique dans son ouvrage **Boris CYRULNIK** (2000). En effet, la promiscuité ou l'absence provoquent la fusion ou bien la carence affective selon l'auteur, et cela empêche donc les individus de socialiser leurs émotions dans des rituels et les poussent au passage à l'acte, mais nous y reviendrons un peu plus loin dans cet écrit. Ainsi, les carences d'estime de soi qui prennent leur source à ce niveau sont sans doute les plus difficiles à rattraper. Ce qui fait dire aux auteurs que s'aimer soi-même est bien le socle de l'estime de soi, et même son constituant le plus profond et le plus intime. Le regard que l'on porte sur soi et cette évaluation (fondée ou non) que l'on fait de ses qualités et de ses défauts sont le deuxième pilier de l'estime de soi d'après les auteurs. L'important ici est la conviction que le sujet a d'être porteur de qualités ou de défauts, de potentialités ou bien de limitations : en ce sens, c'est un phénomène où la subjectivité tient un rôle important et, du coup, son observation et sa compréhension sont difficiles. Là aussi ce regard que nous portons sur nous-même, nous le devons à l'environnement familial et en particulier, aux projets que nos parents formaient pour nous. Et là, le fait de ne pas prendre en compte les doutes et les inquiétudes d'un enfant peut ainsi engendrer chez lui, ultérieurement, une profonde vulnérabilité de l'estime de soi. Enfin, la confiance en soi s'applique surtout aux actes que le sujet produit, son rôle semble primordial aux auteurs dans la mesure où l'estime de soi a besoin d'actes pour se maintenir ou bien se développer. La confiance en soi se transmet par l'exemple comme par le discours et le fait de ne pas redouter outre mesure l'inconnu ou bien l'adversité témoigne d'un bon niveau de confiance en soi. Les trois composantes de l'estime de soi entretiennent généralement des liens d'interdépendance selon les auteurs : l'amour de soi facilite incontestablement une vision de soi positive qui, à son tour, influence favorablement la confiance en soi. Dès lors, au travers de toutes nos activités, nous recherchons le plus souvent à satisfaire deux grands besoins qui sont également indispensables à notre estime de soi, à savoir nous sentir aimés et nous sentir compétents. Dans tous les domaines, nous attendons la satisfaction conjointe de ces besoins car la satisfaction de l'un sans l'autre semblerait ne pas combler les attentes. Les auteurs nous conduisent très vite à bien repérer qu'il est possible de rencontrer une forte estime de soi mais aussi une certaine mésestime de soi chez les individus, et que ces deux possibilités sont toutes les deux en lien avec un trouble de l'estime de soi. Divers éléments caractérisent ce trouble potentiel de l'estime de soi comme la peur du jugement social ou encore la méconnaissance de soi-même, en ce qui concerne la mésestime de soi tout du moins.

En effet, les personnes à basse estime de soi sont susceptibles de modifier leur discours en fonction de leur entourage et de leur interlocuteur par souci d'approbation sociale. Mais il faut ici faire attention aux variantes éducatives et culturelles car la manière de se présenter par exemple ne dépend pas seulement de l'estime de soi, mais aussi du modèle valorisé dans le milieu ou dans la culture nationale. Les anglais, qui sont volontiers adeptes de l'*understatement* selon les auteurs, ont longtemps reproché aux américains d'être prétentieux, tandis que ceux-ci trouvaient les anglais hypocrites. Alors qu'en France, les modèles éducatifs varient selon les régions et selon les milieux, et participent aussi d'une sorte de jeu social.

Dans cet ordre d'idées, **R. HYMAN** (1981) avait déjà montré que la plupart des gens auxquels on fournit un pseudo portrait, tissé de lieux communs, tendent à penser qu'il est valide. Ce qui fait dire aux auteurs que plus l'estime de soi est basse, plus on a tendance à manquer de discernement et d'esprit critique. De plus, les sujets à basse estime de soi selon eux ont du mal à prendre des décisions en hésitant, tergiversant ou encore en se livrant à la procrastination qui est une tendance pathologique à différer l'action et à la remettre à plus tard, couplée à une tendance à temporiser. Comme il éprouve des difficultés à se décider, le sujet à basse estime de soi préfère souvent se laisser influencer par son entourage : la voie du conformisme sera souvent la plus tentante et se caractérise alors par une forte sensibilité à l'avis des autres. C'est vis-à-vis de cette potentielle mésestime de soi que C. ANDRE et F. LELORD (rééd. 2007) évoquent le cas particulier de l'échec qui laisse des traces, et nous pouvons faire ici le lien avec la trace émotionnelle qui reste douloureuse et durable chez tout sujet, notamment ceux qui ont une faible estime de soi. Cela avait d'ailleurs été montré par **G.I. METALSKY** (1993) qui a travaillé avec des groupes d'étudiants chez qui l'échec entraînait une réaction dépressive immédiate mais passagère, sauf chez les sujets à basse estime de soi chez qui quelque temps plus tard l'auteur a pu constater en les revoyant la persistance de la réaction dépressive. On peut retrouver le même phénomène dans le cas de la critique et il a été établi par l'auteur que, d'un point de vue émotionnel, les sujets à basse estime de soi sont plus fréquemment habités par des émotions négatives que la déception due à l'échec vient évidemment alimenter et relancer. Dans un autre ordre d'idées, si les prises de décisions pouvaient se faire en l'absence de toute conséquence sociale, les différences entre les sujets à haute et les sujets à basse estime de soi s'estomperaient grandement. En effet, un des principaux freins à l'action chez les sujets à basse estime de soi semblerait être le regard et le jugement d'autrui, ainsi que ses conséquences comme le risque d'être critiqué et rejeté. Voilà pourquoi les sujets à basse estime de soi n'aiment pas en général la compétition. Les auteurs nous précisent là que le niveau global d'estime de soi d'une personne donnée va

influencer considérablement ses choix de vie et son style existentiel. Ainsi, comme avait pu le démontrer **J.D. BROWN** (1993), une haute estime de soi est associée à des stratégies de recherche de développement personnel et d'acceptation des risques, tandis qu'une basse estime de soi engendre plutôt des stratégies de protection et d'évitement des risques. Il est alors clair selon l'auteur que ces deux stratégies auront des conséquences spécifiques sur le long terme : une estime de soi élevée va pousser la personne à explorer des environnements plus variés, avec plus de conviction, et donc de lui permettre de mieux trouver sa voie, au prix de quelques échecs et revers ; pendant ce temps, une estime de soi basse va inciter le sujet à se limiter à des périmètres où il se sent en sécurité, avec un risque d'échec minime.

En poursuivant ce raisonnement, C. ANDRE et F. LELORD (rééd. 2007) évoquent aussi tous les inconvénients d'une haute estime de soi, ainsi, de la confiance à la suffisance, une grande estime de soi peut dangereusement abaisser la vigilance d'individus placés en situation compétitive : cela peut ici rendre hermétique à des informations importantes et à parfois perdre le contact avec la réalité. **D.B. McFARLING, R.F. BAUMEISTER et J. BLASCOVITCH** (1984) avaient déjà montré que les sujets à haute estime de soi persistaient parfois dans leurs efforts s'ils étaient personnellement investis dans l'atteinte de l'objectif et s'ils étaient à priori persuadés qu'une solution existait. Ce mécanisme qui lie une haute estime de soi et l'obstination peut aussi s'observer dans la vie courante, de plus, les conduites à risque paraissent plus fréquemment associées à une haute estime de soi. Toutefois, le niveau de l'estime de soi ne suffit pas à expliquer à lui seul l'ensemble des réactions d'un individu, il est nécessaire de prendre en compte également son degré de résistance aux événements de la vie quotidienne, tant il est vrai que l'estime de soi est l'objet de fluctuations. Les auteurs nous expliquent qu'en observant les associations possibles du niveau et de la stabilité de l'estime de soi, on aboutit à une classification en quatre catégories qui permettent de bien comprendre tout un ensemble de réactions. Ces catégories vont nous intéresser dans la troisième partie, quand nous rédigerons nos hypothèses opérationnelles, et nous pouvons les décliner de la manière suivante : haute estime de soi stable (résistante), haute estime de soi instable (vulnérable), basse estime de soi stable (résignée) et basse estime de soi instable (motivée à changer). Il est intéressant de retenir dans les propos des auteurs les descriptions suivantes :

- Les deux profils d'une haute estime de soi :

Face à une estime de soi haute et stable, les circonstances extérieures et les événements de vie normaux ont peu d'influence sur l'estime de soi du sujet mais, par contre, une estime de soi haute et instable, bien qu'élevée donc, peut subir des à-coups importants, notamment lorsque les sujets sont placés dans un contexte compétitif ou déstabilisant. Ces sujets vont réagir avec

vigueur à la critique et à l'échec qu'ils perçoivent comme autant de menaces, et ils vont pratiquer l'autopromotion en mettant en avant leurs succès ou leurs qualités de manière excessive. Ainsi, l'écart entre les deux profils d'estime de soi haute se forme et se creuse lorsque l'environnement change : la compétition, la remise en question et l'échec sont autant de tests pour la stabilité de l'estime de soi. En fait, les états d'âme du sujet dont l'estime de soi est haute et stable sont beaucoup plus tempérés et positifs que ceux de son homologue instable ; l'impression dégagée est en général beaucoup plus paisible car il n'est pas en état d'hyper vigilance vis-à-vis de son environnement social. Enfin, une estime de soi haute et stable est solide et résistante. C. ANDRE et F. LELORD (rééd. 2007) nous expliquent que les différences entre les sujets à haute estime de soi trouveraient leurs origines dans certaines attitudes parentales. En effet, on trouve souvent chez les personnes à estime de soi haute et instable un écart trop grand entre la valorisation de l'enfant par les parents et les compétences réelles de celui-ci, mais aussi des parents idéalisés et distants qui s'occupent bien d'eux-mêmes et mal de leur progéniture, ou encore des parents qui ne s'intéressent à leur enfant qu'en fonction des compétences de celui-ci, (sans parler d'une possible transmission directe du modèle parental par imitation). Quant aux sujets dont l'estime de soi est haute et stable, on observe fréquemment des modèles parentaux qui présentent eux-mêmes les caractéristiques d'une estime de soi haute et stable, des parents soucieux d'une valorisation réaliste de l'enfant et ajustée à ses compétences ou bien à ses possibilités réelles, et des parents proches et disponibles.

- Les deux profils d'une basse estime de soi :

Face à une estime de soi basse et instable, on remarque que l'estime de soi de ces personnes est globalement sensible et réactive aux événements extérieurs, qu'ils soient positifs ou négatifs. Les sujets qui entrent dans cette catégorie font des efforts pour se donner à eux-mêmes et aux autres une meilleure image. Par contre, chez les sujets dont l'estime de soi est basse et stable, celle-ci est alors peu mobilisée par les événements extérieurs, même favorables. Les sujets semblent consacrer peu d'efforts à la promotion de leur image et de leur estime de soi, dont ils acceptent et subissent en quelque sorte le bas niveau, ce qui fait dire d'eux qu'ils paraissent résignés.

Comme précédemment, les parents semblent jouer un rôle non négligeable et on retrouve du coup souvent chez les personnes à estime de soi basse et instable un déficit de renforcements et d'encouragements de la part des parents, malgré une affection réelle. On peut retrouver aussi des compétences de l'enfant limitées ou bien une impopularité auprès des autres enfants, et, également, une surprotection parentale avec peu de valorisation de l'enfant, comme a pu

l'établir **C. LLOYD** (1997) dans un de ses textes. Chez des personnes à estime de soi basse et stable, les mêmes types de causes sont retrouvés, d'une manière potentiellement plus accentuée, mais quelques différences sont cependant à signaler comme des événements de vie ayant provoqué chez l'enfant un sentiment d'absence de contrôle sur son environnement, ou comme des carences affectives importantes (qui ont pu déclencher aussi d'autres manifestations pathologiques).

B) Les mécanismes de l'estime de soi :

F. LELORD et C. ANDRE (rééd. 2007) nous affirment que les débuts de l'estime de soi sont en fait tout simplement corrélés à ceux de la conscience de soi qui en est une des composantes importantes comme nous pouvons le voir avec **S. HARTER** (1998) que nous retrouverons après. De même **M. BOLOGNINI** et **Y. PRETEUR** (1998) ont fait l'hypothèse dans leurs travaux que c'est vers l'âge de huit ans que les enfants accèdent à une représentation psychologique globale d'eux-mêmes qui puisse être mesurée et évaluée scientifiquement. Du coup, les enfants sont alors capables à cet âge là de dire qui ils sont au travers de différentes caractéristiques (l'aspect physique, les traits de caractère) et de décrire les états émotionnels qu'ils traversent. Ils perçoivent leurs invariants et le regard qu'ils commencent à porter sur cette personne dont ils prennent peu à peu conscience constitue la base de leur future estime de soi. Dès l'âge de trois ou quatre ans, l'enfant commence en fait à se préoccuper de son acceptation sociale et le lien entre cette préoccupation et l'estime de soi est très étroit. Les auteurs nous expliquent ici que les tentatives des enfants pour se valoriser aux yeux d'autrui commencent elles aussi assez tôt mais ils peuvent également être en butte à des difficultés de l'estime de soi. C'est d'ailleurs ce que peut illustrer la cours de récréation où les conflits, les jalousies, les exclusions, les bannissements et les humiliations représentent une partie du quotidien de chaque écolier ; il en serait de même selon F. LELORD et C. ANDRE pour ce qui est de la compétition et de la comparaison sociale. Surtout nous disent-ils, l'impact de ces événements sur l'estime de soi est plus important que les parents n'ont tendance à le croire. Si l'on se penche sur les travaux de **D. RUBLE** (1983), les enfants d'âge scolaire se livrent sans que l'on s'en doute toujours à des comparaisons sociales très attentives grâce auxquelles ils sont capables de classer les enfants de leur âge dans différents domaines, et de s'y positionner eux-mêmes. A partir d'observations rigoureuses en milieu naturel, ces chercheurs ont pu établir des profils de comportements sociaux assez nets chez les enfants de vingt-quatre à trente-six mois que voici : les *leaders* (caractérisables par la médiation et les comportements

affiliatifs), les dominants agressifs (reconnaissables à l'agressivité), les dominants craintifs (qui choisissent souvent le retrait social) et les dominés agressifs (qui ont recours aux conduites agressives). Ces profils comportementaux, et notamment les conduites de dominance ou de soumission, deviennent de plus en plus stables à partir de l'âge de dix-huit mois. Il serait intéressant de chercher l'existence de potentielles corrélations entre ces comportements et le niveau d'estime de soi.

Si on se penche à nouveau sur les travaux de **S. HARTER** (1998), les cinq domaines les plus importants dans la constitution de l'estime de soi des enfants et des adolescents sont l'aspect physique, les compétences athlétiques, la popularité auprès des pairs, la conformité comportementale et la réussite scolaire. Il convient de préciser ces propos en ajoutant qu'il existe pour un enfant quatre sources principales de jugements significatifs, donc quatre sources d'estime de soi : ses parents, ses enseignants, ses pairs et ses amis proches. Cependant, cela revient dans le même temps à quatre sources de pression autour de quatre rôles sociaux que l'enfant doit bien tenir s'il veut son compte d'estime de soi. L'importance respective de ces différentes sources de renforcement de l'estime de soi varie alors selon l'âge. Chez les très jeunes enfants, l'avis qui a le plus de poids est celui des parents, puis au fur et à mesure de leur développement c'est l'importance des pairs qui s'affirme. Entre trois et six ans, comme a pu le montrer par exemple **W. W. HARTUP** (1989), on constate une véritable explosion, en quantité et en qualité, du réseau relationnel de l'enfant : cette tendance est d'ailleurs plus nette chez les garçons que chez les filles nous dit l'auteur, les filles préférant les interactions en dyades alors que les garçons préfèrent évoluer plus volontiers au sein de bande. Cette période, comparée par certains à une petite adolescence du fait des conduites d'oppositions, du rôle important des copains ou encore des premiers échappements à l'autorité parentale, est en fait une période clé pour la construction de l'estime de soi, en particulier dans sa dimension sociale, puisque l'enfant va se montrer très préoccupé de sa popularité. Les parents ne sont toutefois pas encore complètement mis sur la touche car ils restent les plus importants pourvoyeurs d'amour et car ce sont encore leurs avis qui comptent dans les domaines de la conformité comportementale et de la réussite scolaire. Par contre nous dit l'auteur, c'est l'avis des pairs qui est considéré comme capital en ce qui concerne l'aspect physique, les compétences athlétiques et la popularité. A l'adolescence, le mouvement qui fait reculer les parents comme principaux pourvoyeurs de l'estime de soi s'accroît progressivement au profit des personnes extérieures au cercle familial.

Si on s'intéresse maintenant à l'exemple du suicide chez l'adolescent, un phénomène en constante augmentation et qui est aujourd'hui en France une des principales causes de décès

chez les jeunes, un constat posé entre autres par **A. BRACONNIER** et **D. MARCELLI** (1998) dans un de leur ouvrage commun, on constate que certains psychologues anglo-saxons expliquent en partie ce phénomène en invoquant un problème d'estime de soi. C'est le cas de **S. HARTER**, **D. MAROLD** et **N.R. WHITESELL** (1992) qui ont montré qu'il existait une certaine corrélation chez l'adolescent entre risque suicidaire et basse estime de soi, mais cela a aussi été montré par **E. KJELSBORG**, **E. NEEGAARD** et **A.A. DAHL** (1994) dans leur ouvrage commun. Tous ces travaux nous font admettre que les changements corporels vécus par l'adolescent ne sont pas étrangers à ses problèmes d'estime de soi ; de même l'échec scolaire ou bien les difficultés d'insertion professionnelle sont des points communs à de nombreux adolescents suicidants. Il y a un rôle qui est joué là aussi par le conformisme social qui menace d'ailleurs davantage les sujets dont l'estime de soi est fragile. Enfin, l'adolescent reste très attaché émotionnellement à ses parents et l'estime qu'il se porte entretient un rapport direct avec la qualité de la relation qu'il a avec eux. Dès lors, en cas de perte importante de soutien social qui n'est pas compensée par le soutien des camarades, l'estime de soi de l'adolescent peut s'effondrer à un moment où ses capacités de revalorisation par d'autres expériences sociales ne sont pas encore tout à fait au point. Dans la continuité de ces constatations, on peut se pencher sur le choc de la scolarisation qui va elle aussi avoir un impact sur l'estime de soi. Entre la vie à la maison et l'école, le changement peut en effet être parfois brutal pour l'enfant d'après **F. LELORD** et **C. ANDRE** (rééd. 2007), et avoir des répercussions sur son estime de soi. Des chercheurs ont aussi montré que plus l'estime de soi d'un enfant est élevée, meilleures sont les notes qu'il obtient à l'école, c'est le cas de **M. de LEONARDIS** et **O. LESCARRET** (1998). Mais d'autres chercheurs ont également montré que le niveau d'estime de soi prédit assez bien la valeur des stratégies qui sont mises en place par l'enfant lorsqu'il rencontre des difficultés scolaires, c'est le cas par exemple de **F. BARRIAUD** et **C. BOURCET** (1998). Ainsi, une estime de soi élevée est alors associée à des comportements plus adaptés, comme la recherche de soutien social, une relative confiance dans l'avenir, des capacités de remise en question, une confrontation active à la réalité, etc. Une basse estime de soi est en revanche plus facilement corrélée à des attitudes peu productives, et qui risquent d'aggraver la situation : fatalisme, évitement du problème, anticipations négatives, etc. Cela fait dire aux auteurs que l'école est déjà un lieu où la compétition et la comparaison sociale existent, et où l'échec entraîne de la souffrance et altère insidieusement l'estime de soi.

En définitive tous les aspects de la vie sentimentale entretiennent des liens très forts avec l'estime de soi selon les auteurs qui précisent que ce rapport n'est pas à sens unique.

Ainsi tous les comportements de séduction ont pour fonction d'améliorer l'estime de soi, en cherchant à éviter un regard social dévalorisant sur soi par exemple. De même, les deuils sentimentaux affectent profondément l'estime de soi et le chagrin d'amour est une sorte de mini dépression expérimentale ; c'est d'ailleurs ce qu'a pu montrer **E. MOSS** (1995) qui a conclu que les personnes souffrant de chagrins d'amour (*love-sick patients*) avaient des niveaux d'estime de soi bas. Dans le même ordre d'idées, les relations amicales jouent un rôle important dans notre estime de soi en la nourrissant et en la stabilisant. La plupart des gens tendent à choisir leurs amis parmi des personnes ne présentant pas des écarts trop importants avec eux, du moins dans les grands domaines constitutifs de l'estime de soi : beauté physique, statut social, etc. Plus les écarts sont importants au départ, par exemple si on appartient à des groupes sociaux différents, plus il faut que les points communs soient nets et nombreux par ailleurs pour que le lien amical s'installe. C'est d'ailleurs ce qu'avait pu montrer **L. SIMARD** (1981), pour qui les phénomènes évoqués sont plus évidents et sensibles chez les adolescents qui tendent à se regrouper en bandes aux caractéristiques très proches. Pour échapper aux comparaisons sociales défavorables, ils choisissent volontiers des amis aux performances proches des leurs. C'est la même chose dans les groupes de personnes socialement marginalisées d'après l'auteur, qui est d'ailleurs rejoint dans sa pensée par d'autres auteurs comme **J. CROCKER** et **B. MAJOR** (1989) selon lesquels des individus à basse estime de soi peuvent se réunir, se sentir bien entre eux et remonter leur estime de soi, tout en se sentant rejetés par la société. L'estime de soi des membres de ghettos de toute sorte nous disent-ils n'est donc pas forcément plus basse que celle des personnes extérieures. Les individus qui en font partie ne se comparent pas avec l'extérieur, mais entre eux, au sein du groupe d'après les auteurs. Toujours dans le même ordre d'idées, l'activité professionnelle et l'estime de soi peuvent aussi entretenir des rapports problématiques et le chômage représente une série de pertes dont l'impact sur l'équilibre de la personne est toujours net, (la perte de statut, la perte de revenus, la perte de contact sociaux, etc.). Beaucoup de chômeurs selon les auteurs souffrent potentiellement d'un profond sentiment de dévalorisation suite à cette expérience douloureuse, qui impulse une certaine blessure narcissique. Cette blessure peut parfois se représenter comme une véritable cicatrice psychologique, et la dévalorisation que ressent le chômeur ne s'efface pas systématiquement le jour où il retrouve un emploi : invisible aux personnes extérieures, ces blessures seraient présentes à leur conscience sous la forme d'une obsession, surtout ne pas revivre la même situation. Pour le meilleur et pour le pire, l'estime de soi est ainsi impliquée dans de nombreuses dimensions de la vie et éclaire beaucoup sur les motivations comme sur certains dérapages. Dans la poursuite de ce qui a été dit jusqu'alors,

les apparences influencent elles aussi beaucoup l'estime de soi en faisant que nous nous sentons valorisés ou dévalorisés, selon F. LELORD et C. ANDRE (rééd. 2007). Dès l'enfance en fait, si on reprend les travaux d'**A. LAMIA** (1998), les scores moyens d'estime de soi sont plus élevés chez les garçons, qui ont tendance à surestimer leurs capacités, à surévaluer leurs compétences, que chez les filles. Ces différences ne s'expliquent pas par les qualités intrinsèques des uns et des autres, il est probable en revanche que l'environnement social joue ici un rôle selon l'auteur qui se pose la question dans ses travaux de savoir si l'estime de soi des filles serait ou non le reflet du fonctionnement social d'une période donnée. Les études sur lesquelles il a bâti son travail ont été menées dans les années 1950 à 1998 au cours desquelles il y a eu des bouleversements dont il ne faut pas sous-évaluer l'importance dans les rapports entre les hommes et les femmes : les mouvements féministes, l'accès progressif des femmes aux postes de responsabilité, etc., bref des événements qui ont modifié assez fortement les écarts entre les sexes observés en matière d'estime de soi. Cela confirme si besoin était que le regard que l'individu se porte sur lui-même est important pour l'estime de soi, et ce regard dépend largement des pressions de l'environnement social nous disait S. HARTER (1998). Il est vrai que les femmes d'aujourd'hui subissent une terrible pression culturelle quant à leur apparence et l'augmentation importante de la fréquence des troubles des conduites alimentaires dans nos sociétés occidentales est sans doute une des manifestations de cette pression constante, comme a pu le démontrer **K TAKAOKA** (1995). Or ces perturbations sont étroitement liées à l'estime de soi nous rappelle l'auteur, et il est vrai que de toutes les compétences qui alimentent l'estime de soi, l'aspect physique est la plus immédiate, celle qui dépend le moins du contexte. Ces préférences pour la beauté ne concernent pas que le regard des adultes car à l'école primaire, les enfants les plus populaires sont souvent ceux qui sont aussi les plus attirants physiquement pour leurs camarades : cela avait été démontré il y a longtemps déjà par **K.K. DION** et **E. BERSCHIED** (1974). Il s'agit donc d'une discrimination supplémentaire, après celles liées au sexe, à l'âge et à la race.

Pour finir sur les mécanismes de l'estime de soi, on peut revenir sur les idées émises par l'un des premiers à avoir travaillé sur l'estime de soi, **William JAMES** (1950) au dix-neuvième siècle. Il avait été frappé par l'absence de lien direct entre les qualités objectives d'une personne et le degré de satisfaction qu'elle a d'elle-même. Il en vint même à la conclusion que la satisfaction ou le mécontentement de soi dépendent non seulement de nos réussites, mais aussi des critères sur lesquels nous jugeons celles-ci. Il résuma cela grâce à l'équation selon laquelle l'estime de soi équivaudrait au rapport entre les succès et les prétentions, autrement dit, plus nous obtenons de réussites, plus notre estime de soi augmente. Des prétentions

élevées peuvent donc constituer un frein à une bonne estime de soi, agir sur ses prétentions sera donc ici un moyen efficace de gérer la diminution de ses succès. F. LELORD et C. ANDRE (rééd. 2007) quant à eux à ce niveau-là pensent que les sujets à haute estime de soi et les sujets à basse estime de soi utilisent des stratégies différentes : les premiers ont une attitude plus offensive face à l'existence (ils prennent davantage de risques et d'initiatives, dont ils retirent davantage de bénéfices pour leur estime de soi), les seconds quant à eux sont plus précautionneux et prudents : ils se montrent réticents à prendre des risques, ne le font que dans des cadres sécurisants et prévisibles, ce qui leur fournit moins d'occasions d'augmenter leur estime de soi. Vu comme cela, les sujets disposant d'un confortable narcissisme de départ auraient plus facilement que les autres une bonne estime d'eux-mêmes, mais cela nécessite par ailleurs des investissements réguliers si l'on ne veut pas que cela se fragilise. Cela est d'autant plus vrai que la critique sociale touche les individus, mais l'approbation sociale aussi a un impact sur eux et sur l'estime de soi. Si l'on propose alors que la peur du rejet social va potentiellement conduire vers un certain conformisme social, celui-ci s'accroît d'autant plus selon les auteurs que l'estime de soi est malmenée.

Enfin, certaines personnes jouent parfois pour nous le rôle de modèles, comme a pu le démontré A. BANDURA (1980) qui proposait le fait que la fréquentation de ces modèles serait bénéfique tant que nous ne sommes pas en compétition avec elles. Ainsi, en imitant tout ou partie de leurs compétences, nous augmentons notre savoir-faire et notre estime de soi : nos apprentissages selon A. BANDURA reposent pour la plupart sur ce principe d'imitation, même si les « antimodèles » peuvent également nous aider à nous sentir bien avec nous-même, en nous renseignant sur ce qu'il ne faut pas faire.

C) Passage à l'acte et estime de soi :

1) Le passage à l'acte :

Il est intéressant ici de se rappeler ce que l'on a vu lorsque nous avons étudié l'acting out et la délinquance à l'adolescence au cours de la première partie, en fonction de travaux et d'études nationales. Ainsi dans un ouvrage écrit sous la direction de **Jean-Louis PEDINIELLI** (2006), nous avons rencontré le terme « agir » pour illustrer la clinique de l'acte et apporter des éléments supplémentaires dans la compréhension du concept d'acting out. Ce terme « agir » a selon les auteurs des significations particulières et pour commencer, ils choisissent d'employer le terme « agir » dans un sens général, en se réservant d'en spécifier des significations particulières sous les termes *acte*, *mise en acte*, *acting out* et *passage à l'acte*.

La plupart des auteurs en fait a également essayé de comprendre dans une perspective clinique et nosographique la signification et la genèse de diverses manifestations, telles que les actes impulsifs de l'adolescent (travaillés aussi par P. BLOS, 1963) spécifiques à certaines structures psychopathologiques, mais également les actes délinquants et toxicomaniaques. Un certain consensus s'est alors toutefois instauré dans la littérature psychanalytique pour désigner sous le vocable d'*acting out* une catégorie d'actes susceptibles de se produire en dehors de la cure, (dans laquelle le patient ne se souvient de rien d'oublié ou de refoulé mais l'exprime en actes dans son comportement, c'est la *mise en acte*). La plupart des auteurs reconnaissent le caractère de décharge pulsionnelle, résistance du « ça », sous la forme d'*acting out* mais déguisé et séparé des représentations qui le rendent compréhensible.

Depuis pour Jean-Louis PEDINIELLI (2006), nous avons vu que l'*acting out* se définit comme un acte inconscient, un acte toujours impulsif accompli par un sujet hors de lui-même et effectué à la place d'un « se souvenir de ». C'est là une des différences fondamentales avec le *passage à l'acte* qui est déjà reçu en clinique psychiatrique pour désigner des actes exclusivement impulsifs, violents, agressifs ou encore délictueux mais sans référence néanmoins au concept d'inconscient. Toutefois un bon nombre de travaux s'intéressant à la question de l'acte déviant et/ou délictueux ne font pas de distinction entre *acting out* et *passage à l'acte*. Le passage à l'acte est aujourd'hui un terme communément admis pour désigner un acte violent, impulsif et immédiat abrasant toute activité de mentalisation sur le modèle tension / décharge. Nous allons poursuivre ces propos introductifs par une affirmation de **Michel LEMAY** (1998) qui explique le fait que tout être humain possède en soi un potentiel de violence et connaît au fil des années certaines pressions environnementales ressenties douloureusement comme des persécutions. En effet il lui faut vivre le manque, la dépendance, l'anxiété et de multiples insatisfactions tout en admettant la réalité de la mort. Il sent inévitablement qu'il devra perpétuellement se heurter aux limites de son existence en acceptant le fait inexorable de sa finitude. Il est paradoxal selon Michel LEMAY de se dire qu'on ne peut pas émerger à une vie psychique élaborée sans vivre un creuset où l'amour et le rejet, la sécurité et l'insécurité, la confiance et la méfiance, la présence et l'absence, la liberté et les interdits seront nécessairement intriqués. Il convient selon lui d'édifier une colonne vertébrale d'identité et de se bâtir en tant qu'être singulier, en cela l'absence de limites, la non rencontre avec une Loi déstabilisent un sujet en ne lui permettant plus de s'autoengendrer au sein d'un groupe familial puis social. Selon lui, toutes réflexions psychodynamiques et cliniques sur le passage à l'acte nous entraînent inévitablement à formuler les questions suivantes : quelle violence fondatrice tout être humain doit-il vivre et accepter ? Quelle

violence destructrice lui faut-il éviter ? De quels mécanismes dispose-t-il pour transformer cette violence en un dynamisme créateur ? Quels liens existent entre la violence individuelle et la violence sociale ? Mais surtout, il affirme qu'aucun parent ne peut permettre à son enfant de faire l'économie d'une certaine dose de souffrance : tant par son action directe que par son incapacité de le protéger totalement des forces antagonistes, il demeure dans la psyché de l'enfant un sujet certes apaisant et aimant mais il est aussi porteur d'images violentes et frustrantes qui resteront inscrites. Lorsque ces limites et ces structures inévitablement imposées se font dans un climat de respect, d'empathie, d'anticipations positives, de soutien, non seulement elles ne sont pas pathogènes mais elles permettent au sujet de se reconnaître dans ses forces et sa singularité. Si les pressions exercées se font au rythme de l'enfant et dans un accompagnement à la fois proche et suffisamment distancié, elles lui permettent alors d'intégrer peu à peu une Loi qui structure sa manière d'être et d'agir. C'est par elle que, découvrant la réalité de la solitude, il peut édifier au fond de lui un ensemble de représentations qui lui permettent de réaliser, non dans l'agir mais dans l'évocation, la multitude des désirs projetés sur autrui. On ne répètera jamais assez selon Michel LEMAY (1998) que le délinquant est en fait un déficitaire du fantasme. L'amour total, le désir d'éliminer l'autre, la volonté de toute puissance, le retour aux origines et le maintien dans le cocon protecteur au sein d'une relation duelle sont irréalisables mais il est possible de construire au fond de soi une somme d'images hallucinatoires qui transforment la solitude en présence, la colère en substitutions idéiques, l'indicible en quelque chose de nommé. Ces fantasmes qui s'articulent au départ sous la pression des symbolisations naissantes (l'imitation différée par exemple, ou encore les jeux représentatifs, les évocations sensorielles, le langage, le graphisme, etc.) donnent à l'enfant le pouvoir de rendre possible l'impossible tout en découvrant la joie du contrôle pulsionnel, le plaisir de la réciprocité, le malaise créé par la culpabilité mais aussi la découverte passionnante de la responsabilité envers soi et envers l'autre, l'empathie et la satisfaction des réalisations communes. Finalement, la plus grande partie des révoltes bousculant nos liens interpersonnels prennent leur origine puis se déploient dans cette aventure individuelle et groupale où chacun par son silence, son impuissance et parfois sa complicité inscrit sa marque dans ce qui devient du coup un gigantesque passage à l'acte.

2) L'estime de soi :

Les auteurs qui traitent de l'estime de soi empruntent différentes terminologies comme le concept de soi, l'image de soi, la conscience de soi, la connaissance de soi ou encore l'acceptation de soi. **D. LAWRENCE** (1988) affirme qu'il existe un certain flou entourant les

nombreux termes utilisés de façon interchangeable pour décrire l'estime de soi et, selon elle, l'estime de soi est avant tout un regard sur soi et un jugement de valeur sur sa personne.

D'autres auteurs pensent que pour évaluer son estime de soi, le jeune évalue ses performances en se comparant aux autres (par exemple **C.G. SCOTT, G.C. MURRAY, C. MERTENS** et **E.R. DUSTIN**, 1996). Le jeune les interprète alors en référence à certains termes de succès ou d'échec, ce qui mène à une évaluation de soi dans un domaine spécifique. Par contre, l'estime de soi a été différemment définie par **M. ROSENBERG** (1965) comme une attitude positive ou négative envers un objet particulier, le soi. Il a démontré l'importance des performances sociales, du mérite personnel et de l'apparence physique. **S. COOPERSMITH** (1967) de son côté avait défini l'estime de soi comme une évaluation que l'individu fait de lui-même. **J.A. DALY** et **C.A. DIESEL** (1992) par contre expliquent que l'estime de soi est plutôt reliée à la façon dont l'individu se sent par rapport à lui-même : se valorise-t-il ? Se sent-il digne de lui-même ? L'estime de soi se définit donc ici en termes de valeur et de jugement que porte l'individu sur sa personne.

Dans un autre registre, la famille et l'école peuvent générer le sentiment de compétence qui, selon **COOPERSMITH** (1967) et **L. BUNKER** (1991), représente un facteur important dans le développement de l'estime de soi. **COOPERSMITH** nous a expliqué que l'enfant qui a des parents qui l'appuient se sent plus confiant et plus compétent que l'enfant qui a des parents qui le critiquent et le punissent. D'après **P. MINUCHIN** et **E.K. SHAPIRO** (1983) l'école, en offrant une variété de moyens pouvant mener à la réussite (arts, sport, musique, en plus du programme régulier) fournit à l'enfant la chance de se sentir compétent. **BUNKER** (1991) explique que les succès dès lors, tout comme les échecs, sont importants pour le développement de l'estime de soi. Il est important de relever qu'il existe une relation entre l'estime de soi et la capacité d'adaptation au changement : une faible estime de soi peut affecter profondément la capacité à s'adapter au changement (**M.A. MODRAIN-TALBOTT** et al, 1998), alors qu'une haute estime de soi est potentiellement liée à une bonne intégration sociale, scolaire ou professionnelle (**W.A. HAMMOND & D.A. ROMNEY**, 1996). Un individu qui a une haute estime de soi fera plus facilement preuve d'un comportement adapté face à une situation difficile et il tendra à présenter une image positive de lui-même (**ALAPHILIPPE D., BERNARD C., OTTON S.**, 1997), mais celui qui a une faible estime de soi adoptera plutôt un comportement inadapté, reconnu comme tel par son entourage, ce qui pourra renforcer son sentiment d'incapacité, sa faible estime de soi et induire une tendance au retrait social. Ainsi, certains auteurs distinguent des attitudes et des dispositions propres aux individus à haute estime de soi ou à faible estime de soi

L'adolescence est une période pendant laquelle le jeune commence à se défaire de ses liens avec ses parents et à se diriger vers une identité individuée. Ces deux processus contribuent à la formation de l'identité du jeune selon **R. JOSSELSO**N (1980). Cette période de transition peut se passer difficilement car en se séparant de ses parents, l'adolescent abandonne également les liens narcissiques qui ont soutenu son estime de soi durant l'enfance. En effet, pendant l'enfance, les parents sont une source importante d'estime de soi car leur amour et leurs regards positifs remplissent l'enfant d'un amour narcissique de soi. Ce narcissisme qui sert à protéger l'estime de soi joue un rôle crucial dans le développement de la personnalité comme ont pu nous le démontrer plusieurs auteurs, (comme par exemple **R.A. EMMONS**, 1984 ; **M.T. GABRIEL**, **J.W. CRITELLI**, **J.S. EE**, 1994 ; **R. RASKIN**, **J. NOVACEK**, & **R. HOGAN**, 1991 ; **P.J. WATSON** & **M.D. BIDERMAN**, 1993). Ainsi, la perte potentielle de l'estime de soi serait protégée par l'utilisation de défenses narcissiques et par des mesures d'ajustement à l'adversité.

J. GREENBERG et al. (1986) ont suggéré qu'une haute estime de soi rendait les gens capables de mieux ressentir les affects positifs, de se sentir « psychologiquement bien » et par là même d'être capable d'agir de façon plus efficace au quotidien, et d'utiliser des stratégies de coping mieux adaptées. Selon d'autres auteurs, les adolescents ayant une haute estime de soi vont faire directement avec la résolution de problèmes par rapport à ceux qui ont une faible estime de soi, (comme exemples possibles : **K. CHAN**, 1977 ; **N.D. COLETTA**, **S. HADLER** & **C.H. GREGG**, 1981 ; **R.H. MOOS**, 1990) : les sujets qui ont un niveau élevé d'estime de soi essaieront ainsi de changer la situation à leur profit car ils ont confiance en leurs compétences pour le faire.

Une étude de **P.L. CHAPMAN** & **R.L. MULLIS** (1999) investigate la relation entre l'estime de soi et les stratégies de coping chez des adolescents d'une moyenne d'âge de 15,5 ans. Ils ont utilisé pour cela l'Adolescent Coping Orientation for Problem Experiences (A-COPE, **G. PATTERSON** & **H.I. McCUBBIN**, 1986) et le Self-esteem Inventory (SEI, **S. COOPERSMITH** 1987). Les résultats ont montré que les adolescents ayant une faible estime de soi utilisent plus les stratégies de coping telles que l'évitement des sentiments et des problèmes, ou encore la relaxation. Au contraire, les adolescents ayant une haute estime de soi utilisent plus des styles de coping dirigés directement vers la résolution de problèmes : les adolescents qui ont confiance en eux et qui perçoivent qu'ils ont un soutien social sont plus enclins à traiter directement avec les situations difficiles et stressantes.

Les études centrées sur les relations entre estime de soi et trouble des conduites présentent des résultats très contrastés. En effet, selon certains auteurs (**G. PATTERSON**, 1986 ; **S.**

HINSHAW 1992) les adolescents présentant un trouble des conduites se caractérisent par une faible estime de soi. D'autres auteurs ont en revanche rapporté l'inverse comme par exemple **B. HOZA** et al. (1993) qui ont souligné dans leur étude que les enfants se caractérisant à la fois par un trouble des conduites et un trouble déficit de l'attention et hyperactivité (TDAH) présentaient un niveau d'estime de soi élevé. Alors qu'il n'existe pas de différences significatives entre le niveau d'estime de soi d'enfants présentant un trouble des conduites et celui d'enfants présentant un TDAH (**F.M. GRESHAM** et al. 1998), les différences sont significatives entre les enfants présentant un trouble des conduites et les groupes contrôles. D'après toutes ces études, il semblerait que les adolescents souffrant de troubles des conduites aient des niveaux d'estime de soi extrêmes (soit très hauts, soit très bas). L'estime de soi semblerait corrélérer également avec les stratégies de coping et les mécanismes de défense. Si l'on conçoit l'estime de soi non comme un trait prédictif des troubles des conduites, mais plus comme un indicateur des caractéristiques fonctionnelles des mécanismes de défense et des stratégies de coping utilisés par les adolescents présentant un trouble des conduites, alors il est possible d'admettre que les résultats puissent être si contrastés.

D) Aspects théoriques généraux du passage à l'acte:

En s'appuyant sur un ouvrage de **Michel BORN** (2005), on admet que la délinquance en anglais recouvre l'ensemble des conduites antisociales exprimant l'inadaptation d'un individu à la société ; ce terme est alors surtout utilisé pour les délits commis par des jeunes. Si la notion de déviance est particulièrement dépendante de la culture et de la société selon Michel BORN (2005) qui la définit comme tout écart par rapport à une norme sans que la Loi en soit le critère, un délinquant est au sens strict un individu qui pose un acte qualifié de délictueux par la société (ou les institutions qui la représentent) dans laquelle cet acte est perpétré, le délinquant est alors reconnu comme ayant posé cet acte par la société. Selon Michel BORN (2005), en conformité avec le principe le plus simple et le plus général en psychologie, on peut dire que tout acte de délinquance, du plus bénin au plus grave, trouve son origine dans l'histoire de l'individu (dans sa trajectoire de vie) et dans l'environnement (la société et la situation). La psychologie de la délinquance décrit alors plusieurs dimensions que sont la faiblesse du lien social (comme terrain sociologique de la délinquance), des facteurs familiaux, des fondements biologiques, des fondements individuels (l'agressivité, l'attachement, le contrôle), le rôle du processus de socialisation, les pairs et l'apprentissage

des normes, des caractéristiques et des traits de personnalité, et, enfin, les processus de passage à l'acte.

Frédéric MILLAUD (1998) quant à lui nous fait admettre que la notion de passage à l'acte peut recouvrir principalement les « agir » contre autrui, que le passage à l'acte implique une évacuation totale ou quasi-totale de mentalisation et de mise en sens, et que c'est donc au travers du comportement et de la coloration du geste que commence la quête de sens du passage à l'acte. Nous retrouvons là au départ un esprit criminologique qui doit nous amener selon l'auteur à qualifier de façon précise le passage à l'acte : sa nature comportementale, communicationnelle, sociale, pathologique et enfin dynamique soit ici, chercher quelle est la structure de personnalité sous-jacente et les éventuels conflits inconscients qui peuvent servir de moteur au passage à l'acte ? Frédéric MILLAUD estime que c'est toute la question clinique fondamentale de l'organisation de la personnalité de base qui se pose et celle de la dominance ou non d'un pôle délinquant. De plus, on ne peut bâtir selon lui une pratique clinique sans explorer et sans tenter d'articuler tous ces concepts que sont la violence, l'agressivité, le passage à l'acte, l'acting out et la mentalisation. Prennent aussi une place importante deux aspects cliniques spécifiques que sont celui de l'angle psychopathologique et celui de l'angle du type de passage à l'acte, si bien qu'il est clair selon lui qu'on ne peut comprendre et soigner les passages à l'acte violents des sujets sans avoir accès à la logique interne du patient, sans entrer dans leur dynamique interne et sans avoir accès à leur état mental.

Dans ses travaux, Frédéric MILLAUD a mis l'accent sur des réflexions psychodynamiques sur des passages à l'acte considérés comme découlant de la violence. Il nous précise très vite que chez un enfant les expressions dites « de violence » apparaissent comme beaucoup plus proches de l'instinct violent naturel présent dès la naissance chez tout être humain. Et quand l'enfant grandit, en particulier au moment de l'adolescence, puis de façon plus évidente encore à l'âge adulte, il devient de plus en plus difficile de distinguer ce qui appartient encore en propre à l'instinct violent primitif de ce qui s'est trouvé peu à peu perversifié sous forme d'agressivité. De même selon lui, il nous faut considérer aussi que la violence exprimée par le dépressif demeure plus proche de l'instinct violent naturel que la violence érotisée en agressivité rencontrée chez le psychotique. Il est donc très important de ne pas confondre la violence et l'agressivité : la violence est une force vitale, un instinct de vie et de survie alors que l'agressivité consiste à prendre du plaisir, à faire du mal à quelqu'un, ce qui nécessite ainsi une composante érotique. Dans le cas d'agressivité nous précise F. MILLAUD, il s'agit toujours d'un mélange de plaisir, d'érotisation, donc de libido avec une volonté d'attaquer

l'objet ou soi-même, (ce qui distingue le sadisme du masochisme). La violence au sens propre au contraire se réduit à un dynamisme purement défensif sans aucune participation libidinale ; il s'agit de se défendre contre l'autre, de préserver sa vie et son droit à la vie sous la forme de la sauvegarde imaginaire de l'intégrité narcissique du sujet. Frédéric MILLAUD (1998) nous explique que du point de vue des interactions sociales, nous pouvons comprendre où se situent les racines du passage à l'acte violent et les racines de l'imaginaire violent quand on voit dans notre monde contemporain l'enfant potentiellement privé de dialogue et privé d'induction à la rêverie, à la pensée ou encore à la communication par des adultes surmenés, blasés, déprimés et souvent eux-mêmes agressifs qui l'abandonnent une longue partie du temps. De tels enfants selon lui, ainsi maltraités affectivement par cette indifférence des adultes, ne peuvent devenir que déçus, déprimés, revendicatifs et surtout violents. Toutefois, les aléas du passage en actes de la violence ne peuvent pas être confondus avec les aléas pathologiques débordant en actes agressifs. En effet, en tant qu'instinct nous précise Frédéric MILLAUD, la violence ne saurait être en soi ni bonne ni mauvaise ; elle se constate tout simplement, elle existe. Et les conditions logiques de l'évolution de cet instinct violent correspondent, en fait, à une intégration progressive de la violence au sein des courants libidinaux de tendresse et d'amour qui ont pris naissance dans une enfance bien négociée, la violence apportant alors son potentiel énergétique et essentiellement narcissique au service de la tendresse et de la libido. Et le manque de repères identificatoires solides dans la société contemporaine désoriente alors les efforts d'organisation affective des enfants.

E) Points de repère psycho dynamiques pour comprendre ce lien :

Introduction :

On semble se heurter selon Frédéric MILLAUD (1998) à une dichotomie entre la sphère de l'acte ou des comportements et celle de la parole, cette dichotomie étant liée à l'accès spécifique et essentiel de l'être humain à un langage élaboré. Il nous revient alors de réfléchir sur les liens tissés entre parole et action car il existe en permanence des interactions et des influences réciproques de l'une sur l'autre. Par ailleurs, des manques dans l'évolution développementale, des lésions cérébrales ou des perturbations liées à des processus psychotiques peuvent conduire à des situations de déséquilibre entre les pôles de l'action et de la parole. Ces situations de déséquilibre se traduisent par des défauts de congruence entre ce qui est dit et ce qui est fait : c'est comme s'il existait une rupture de la chaîne logique entre parole et action. Le passage à l'acte est ainsi le témoin de cette rupture selon l'auteur, et

associé à cette rupture et à son expression sous forme de passage à l'acte, il existe un défaut de mentalisation. La pensée et la mentalisation sont en effet évacuées lorsqu'on se situe dans le registre du passage à l'acte. D'une part, la primauté de l'action motrice semble canaliser toutes les énergies et paraît empêcher la mentalisation, ceci quelles que soient les structures psychopathologiques sous-jacentes, et d'autre part le « défaut structurel » (comme le nomme l'auteur) de la capacité de mentalisation peut aussi favoriser la prédominance des passages à l'acte en tant que fonctionnement privilégié. Toutefois, s'il convient d'examiner le rôle de la mentalisation en tant qu'agent unificateur de la parole et de l'action, il est également important de chercher à faire disparaître la confusion possible entre les notions de passage à l'acte et d'*acting out*. Nous pouvons alors ici nous pencher sur un écrit de **D. BOESKY** (1982) dans lequel il nous explique qu'il existe une distinction clinique tout à fait fondamentale quant à la nature relationnelle liée à la notion de passage à l'acte. Cette distinction est particulièrement importante pour l'évaluation diagnostique, pronostique ainsi que pour la prise en charge thérapeutique. En effet, l'inscription d'un passage à l'acte dans une relation traduit une demande d'aide, une ouverture possible, et traduit l'espoir du sujet d'obtenir une réponse. Nous sommes là d'après l'auteur dans le registre de l'*acting out*. Si cette dimension de recherche relationnelle n'existe pas, nous nous situons alors d'après lui dans le registre de la solitude, du désespoir, de l'évacuation de l'autre et aussi, souvent, de la tentative désespérée de contrôler l'autre à tout prix et qui s'accompagne d'un sentiment d'omnipotence. C'est bien ce qu'appelle à proprement parler Frédéric MILLAUD (1998) le passage à l'acte. Et dans le cas du passage à l'acte, le niveau d'angoisse est tel qu'il semble déborder complètement les capacités du sujet de tenter d'obtenir de l'aide et il s'agit alors avant tout de se libérer et de tenter de résoudre un conflit apparemment irrésoluble.

a) Le système parole – action :

En parlant d'un système parole – action, Frédéric MILLAUD implique à nouveau l'existence d'un perpétuel mouvement d'influences réciproques de l'une sur l'autre. Les facteurs événementiels externes mais aussi internes (comme le vieillissement par exemple) amènent constamment des déséquilibres auxquels le psychisme doit faire face. Il y a donc un mouvement inexorable de la naissance à la mort et la capacité d'adaptation d'un individu doit être considérée comme le symbole de sa plasticité psychique et de sa santé mentale. L'irruption d'un agir va donc témoigner selon l'auteur avant tout d'une faille dans le système parole – action mais ne peut être considérée a priori comme négative, (car l'agir peut permettre une remise en équilibre rapide de l'individu alors que le psychisme a été pris en défaut).

b) Mentalisation, agir et structure de personnalité :

La mentalisation est au cœur même du système parole – action selon F. MILLAUD (1998) même si la mentalisation ne se traduit pas forcément par la manifestation extérieure d'une parole. Il nous rappelle également que l'*acting out* pris au sens large est généralement vu comme la traduction d'un passé oublié qui fait référence à une expérience traumatisante qui n'a pas pu être digérée sur le plan psychique et qui doit donc se répéter. C'est ce qui amène à dire que la capacité d'élaboration psychique suppose obligatoirement l'existence d'un bon « appareil à penser » et que l'activité de penser est une étape importante de l'acquisition du principe de réalité. L'auteur fait la remarque que les phénomènes d'inhibition de la pensée se retrouvent fréquemment dans la clinique des patients qui commettent beaucoup d'*acting out* et de passages à l'acte. La pensée élaborée intègre les obstacles alors que l'*acting out* paraît toujours sous-tendu par un fantasme fondamentalement agressif même si celui-ci reste indécélable. De même, F. MILLAUD nous précise qu'à propos du phénomène d'enlèvement de la pensée, on assiste à une victoire de l'action sur la parole : les sujets prennent le contrôle sur le plan relationnel et le déséquilibre du système parole – action tourne en leur faveur pour un instant, en satisfaisant notamment leur désir d'omnipotence. Les *acting out* ne peuvent ainsi que se succéder pour tenter de maintenir cette primauté de l'action sur la parole et la pensée. Dans une perspective développementale et structurelle, l'étape fondamentale est donc celle de l'acquisition dans la première enfance d'un bon appareil à penser. Meilleur est cet outil nous dit l'auteur et meilleur sera le fonctionnement du sujet au niveau psychique et au niveau de l'adaptation sociale. Cet appareil à penser n'a pas une qualité constante au cours de la vie et nécessite de l'entretien régulier, du coup divers facteurs externes peuvent en modifier le fonctionnement : on peut ici observer les altérations occasionnées nous dit l'auteur par les drogues par exemple mais aussi par toute agression des structures cérébrales qui altère la qualité de l'appareil à penser et la capacité de mentalisation. Il en est de même pour les traumatismes psychologiques, ce qui fait amener F. MILLAUD à évoquer la nécessité d'une aide sur le plan psychique face à certaines expériences traumatisantes au cours de la vie, (telle que celle de l'exil par exemple ?). Selon lui s'il demeure une enclave intrapsychique qui présente un danger, l'éclatement de ce qui paraît être des sortes de limbes émotionnels tend alors à survenir dans un moment de tension ou dans un moment de stress tel que les crises psychobiologiques de l'adolescence ou bien les crises psychosociales. Le premier trauma agit comme une dose sensibilisante et la situation secondaire peut amener une hyper réaction : chez certains sujets, la violence et le désir de détruire vont l'emporter sur le reste. La différence semble résider ici dans la capacité de se sentir triste et plein de regret : cette

incapacité est manifeste dans les attitudes paranoïdes par exemple où la violence sera alors agie contre la personne qui inflige la blessure, contre un bouc émissaire ou contre soi-même. Si l'on se réfère à un modèle structurel en tant que reflet du niveau d'organisation psychique des individus, l'auteur pense qu'on peut proposer un modèle d'articulation entre mentalisation, agir et structure. Ainsi à l'intérieur d'une structure psychotique selon lui, la mentalisation est toujours très perturbée et peut prendre deux aspects : premièrement le processus de mentalisation est inexistant du fait d'une incapacité du sujet à organiser sa pensée, les agir sont alors les témoins de cette emprise directe des perceptions et des pulsions restituées sous une forme digérée ; deuxièmement la mentalisation peut être élaborée mais se construit de façon logique avec certains contenus délirants, la rupture se situe ici au niveau du décodage perceptuel des informations extérieures ou corporelles, l'agir résidant à l'étape antérieure de l'émergence même du contenu mental. Par contre dans l'aménagement limite, on peut considérer d'après l'auteur que la perturbation du processus de mentalisation se traduit essentiellement sur le mode de la tentative d'évacuation de la pensée : le passage à l'acte est alors l'outil préférentiel pour éviter tout contact avec l'angoisse ou bien pour l'évacuer. Dans ce cas présent, la parole peut parfois être le témoin à l'état brut de l'agitation interne extrême du sujet, un témoin de sa souffrance et de ses angoisses profondes. Enfin, dans la structure névrotique, le sujet se situe beaucoup moins dans l'agir car sa capacité de mentalisation est habituellement plus grande et lui permet une bonne adaptation sociale. Les processus pathologiques peuvent cependant l'entraîner vers l'expression d'*acting out* où domine alors le masque de la passivité et de l'inhibition motrice (retard, absence ou encore procrastination par exemple), ainsi que parallèlement une sorte d'emballlement du processus de mentalisation qui tourne alors à vide comme c'est le cas lors des ruminations anxieuses. Mais l'auteur attire notre attention sur le fait que cette coloration particulière des *acting out* du névrotique ne doit pas pour autant nous faire exclure toute la dimension agressive sous-jacente.

Conclusion :

Nous conviendrons avec F. MILLAUD (1998) que le passage à l'acte se situe directement du côté de la violence avec son aspect lié à la vie et à la survie ; il vise à réduire la tension anxieuse et les enjeux sont des enjeux de vie ou de mort. La mort de soi ou bien de l'autre devient ici la solution. Il convient de saisir la différence de la nature de l'agir des sujets selon qu'on ait à faire à des passages à l'acte ou bien à des *acting out*. Pour cela il nous faut saisir quels sont les enjeux des agir en étant à l'écoute de ce que disent les sujets par leurs agir, et

essayer par la même occasion de décoder le mieux possible avec les sujets le sens de ce qu'ils mettent en acte.

F) Le déterminisme de la carence d'élaboration psychique dans le passage à l'acte:

C'est avec **Monique TARDIF** (1998) que l'on peut réfléchir sur la contribution de la carence d'élaboration psychique dans le passage à l'acte, une hypothèse plus ou moins développée qui a été maintes fois reprise par les théoriciens et les cliniciens. L'ensemble des auteurs traitant de cette question a préféré reprendre le terme de l'alexithymie qui s'adresserait au même phénomène du fonctionnement mental et émotif. Initialement, le concept d'alexithymie était intimement lié aux maladies psychosomatiques mais son utilisation s'est répandue pour expliquer d'autres types de manifestations, notamment les passages à l'acte. On peut ici se référer par exemple à un ouvrage écrit sous la direction de **E.B. BLANCHARD** (1981) dans lequel on apprend que des traits d'alexithymie ont été signalés chez des sujets qui ont une propension aux *acting out*, à savoir les toxicomanes, les sujets porteurs de troubles psychosomatiques et les sujets pervers. Pour ces deux dernières catégories, on peut aussi se référer à **P.E. SIFNEOS** (1991) qui précise même que le fait de rapprocher ce concept au passage à l'acte introduit la double notion que l'expression psychique est similaire alors que la dimension corporelle est élargie au profit d'une expression plus motrice qui peut s'adresser tant au corps propre du sujet qu'à celui d'autrui ou encore à s'affranchir du corporel pour porter atteinte à l'altérité, comme dans le harcèlement par exemple. Il ne faut toutefois pas pour autant aplanir les différences entre les sujets psychosomatiques et ceux qui ont une propension aux passages à l'acte. C'est d'ailleurs à ce titre que Monique TARDIF préfère recourir au concept de la carence d'élaboration psychique dans une perspective de concept clé dans les passages à l'acte.

a) Les concepts de carence d'élaboration psychique et d'alexithymie :

Les aspects ontogéniques (soit relatifs à la série de transformations qui ont mené à...), la fonction défensive, la fonction d'antiliason et l'explication dynamique de ce fonctionnement peuvent être décrits si on veut retracer la filiation avec le concept d'*acting out*. En gardant à l'esprit l'hypothèse selon laquelle un individu incapable d'exprimer verbalement ses émotions et ses sentiments, et incapable de développer une activité symbolique, trouverait une voie dérivative d'expulsion des sollicitations émotionnelles et des situations de stress via le langage du corps, comme a pu l'avancer **G.J. TAYLOR** (1987), nous nous trouvons face à

une voie d'évitement qui surcharge les composantes physiologiques et qui favorise l'apparition de troubles somatiques : il s'agit alors d'une pathologie qui n'est pas totalement mentalisée. Dans cette situation, l'appareil psychique qui est atteint dans son fonctionnement élaboratif n'a que peu de recours pour réagir aux états affectifs provenant de situations de conflit : les processus de somatisation signent alors la défaite du psychisme. L'auteur ajoute que sous-jacentes à la somatisation se pose la thèse de l'interaction des processus cognitifs et du vécu émotionnel, ainsi que celle du rôle prophylactique de l'expression des émotions et des activités d'élaboration psychique. Par ailleurs, n'oublions pas que la notion de carence d'élaboration psychique se réfère à une conception évolutive de l'appareil mental, du processus primaire au processus secondaire notamment : la première phase est associée à des troubles d'excitation et de décharge alors que la deuxième phase est reliée au conflit psychique et à sa signification.

Il est intéressant de relever avec Frédéric MILLAUD (1998) que l'on peut associer différentes fonctions à l'alexithymie dans son rapport avec le passage à l'acte, soient une fonction défensive et une fonction d'anti – liaison.

Le rôle défensif de l'alexithymie ne s'apparente pas aux mécanismes de défense du registre névrotique tels que le déni, le refoulement ou encore l'isolation comme avait déjà pu le démontrer **J.C. NEMIAH** (1975). Les éléments conflictuels ainsi que les affects sont en quelque sorte forclos du psychisme plutôt que refoulés, et ce rejet hors du sujet en fait empêche toute possibilité de symbolisation. L'avancée de cette explication a amené à supposer que cette pathologie adopte des mécanismes de défense primitifs de clivage et d'identification projective où se profilent des objets internes archaïques. Ainsi, lorsqu'il reçoit des excitations insupportables, l'appareil mental adopte un processus contre évolutif au travers de deux fonctions régressives, l'une de type mental et l'autre de type somatique. En ce qui concerne la fonction d'antiliason, J.C. NEMIAH et **P.E. SIFNEOS** (1970) avaient pu établir que la venue d'une émotion à la suite d'un stimulus ne prenait son sens qu'avec l'élaboration de fantasmes et de pensées. Sans cela selon eux, l'émotion devient fugace et ne se rattache ni au passé ni au présent du sujet bien qu'elle garde un lien quelconque avec le stimulus. Ces sujets seraient alors soumis à une force statique d'anti – liaison qui brise les liens de sens entre les gens et les choses, entre le passé et le présent, entre le monde interne et le monde externe pour accéder à une réalité simplifiée, concrète et dénuée d'inquiétudes face à l'altérité. L'incapacité à tolérer les frustrations nous dit F. MILLAUD proviendrait alors du fait qu'au lieu de disposer d'un appareil à produire les pensées, l'individu utilise cet appareil pour débarrasser la psyché des mauvais objets internes. De plus, en privilégiant l'action pour

expulser l'émotion et les conflits intrapsychiques, le sujet échoue du coup à établir une véritable relation avec l'autre.

D'après F. MILLAUD (1998), l'ensemble des auteurs qui s'inspirent des approches psychanalytique, psychosomatique et cognitive s'entend pour concevoir la carence d'élaboration psychique comme un mécanisme régressif de l'appareil mental. Ce mécanisme régressif serait de plus soutenu par un désir persistant de retour à la relation fusionnelle, et lorsqu'on se souvient que l'acquisition du principe de réalité repose en partie sur la capacité structurante de la fonction paternelle qui fait alors obstacle à cette potentielle relation fusionnelle avec la mère et qui permet au sujet de se différencier de l'objet, nous pouvons nous interroger sur les conséquences d'une potentielle absence de fonction paternelle d'étayage qui peut parfois se retrouver dans les familles issues de l'immigration, nous retrouverons cette réflexion au cours des chapitres suivants de cette deuxième partie. Toujours est-il que l'élaboration de représentations, voire leur présence, se développe avec l'évolution de la relation d'objet et la constitution d'une identité du moi. Mais dans la perspective d'une problématique préœdipienne, il a pu être établi selon l'auteur que la carence de l'élaboration psychique se doublait d'un désir de fusion avec la mère : nous pouvons donc pour finir et par anticipation analogique retenir que le sujet dans ce cas là tente alors de préserver cette illusion en abolissant tout élément de la réalité qui fait office d'obstacle, (c'est là le concept de matrice archaïque du complexe d'Œdipe), et dans le cas de l'altérité, le sujet peut nier l'existence de l'autre ainsi que sa réalité psychique propre en se réfugiant dans un univers de mort intérieure nous dit l'auteur.

b) Déterminisme de la carence d'élaboration psychique dans le passage à l'acte :

Nous pouvons introduire ces propos avec la réflexion de Frédéric MILLAUD dans son texte au sujet de la mise en relation entre les concepts de passage à l'acte et d'*acting out* de transfert. Selon lui le fantasme à la base du passage à l'acte demeure une représentation d'action, soit une sorte de représentation mentalisée de la pulsion, mais pour ce qui concerne l'*acting out* de transfert, la pulsion à l'origine du fantasme se situe davantage dans le registre libidinal (alors que les pulsions agressives prédominent dans le cas du passage à l'acte). Selon Frédéric MILLAUD toujours, la problématique des sujets qui ont une tendance à recourir aux passages à l'acte dénote un mode plus primitif de fonctionnement qui se situe dans le registre des événements préœdipiens, sous le primat des processus primaires. Du coup, les sujets qui disposent d'une organisation préœdipienne de la personnalité s'avèrent incapables de freiner une tendance à l'impulsivité. Les déficits du moi se repèrent ici par une incapacité à tolérer les frustrations et une difficulté à composer avec les aléas de la réalité, ainsi qu'une faiblesse du

fonctionnement critique. Sous le primat des pulsions du ça, le passage à l'acte représente la trace mnésique d'une activité motrice qui vise à débarrasser le sujet d'affects pénibles et à maintenir très sommaire la représentation. Nous pouvons répéter ici que le désir relationnel se traduit sur un mode fusionnel et ne représente pas un niveau d'élaboration plus évolué qui admette la présence d'un tiers, soit l'accès à une problématique œdipienne et à la capacité d'établir des liens avec l'autre en tant qu'objet total et différencié. D'ailleurs, il a été établi d'après l'auteur qu'il a été souligné l'importance d'avatars au stade anal dans l'apparition ultérieure d'*acting out* et de troubles associés aux fixations anales. Finalement, le passage à l'acte a une fonction de résistance car il court-circuite la mentalisation via la rupture de la communication verbale, et l'*acting out* constitue une défense en substituant la fuite dans l'action à la remémoration.

Il est possible selon l'auteur de concevoir que le fantasme puisse se définir comme la représentation d'une relation imaginaire sujet – objet en tant qu'auteur d'une action tout aussi imaginaire, et d'après ce modèle la pensée et l'action constituent des voies d'expression et d'actualisation du fantasme inconscient. Dans le cas d'*acting out* impulsifs nous dit l'auteur, la pulsion court-circuite le fantasme et le désir pour aboutir à l'action sans avoir été suffisamment mentalisée, elle ne semble alors être qu'une pure décharge. Pour finir, sous-jacent à l'*acting out*, il y a toujours un fantasme agressif pour réaliser un désir fusionnel de retour à la mère en supprimant fantasmatiquement les représentants de la réalité et le processus du développement. La carence de l'élaboration psychique et l'absence de mentalisation s'observent d'une façon particulière dans le passage à l'acte, mais également dans l'*acting out* puisque le processus primaire choisit là-aussi la voie d'expression motrice : le discours, le fonctionnement psychique, la pulsion, la pensée, l'émotion peuvent l'illustrer.

D) L'anxiété et le passage à l'acte:

Il est utile dans le cadre de cette recherche de se pencher sur le concept de l'anxiété tel qu'il a pu être abordé en dehors des frontières nationales. Pour cela, il est intéressant de s'appuyer sur un ouvrage de **Pierluigi GRAZIANI** (2008) car il fait la synthèse de plusieurs réflexions et études internationales au sujet de l'anxiété. Ce travail collectif apporte une information

complémentaire sur la psychopathologie des troubles anxieux en se fondant sur l'approche cognitive et expérimentale. L'anxiété est devenue le point de repère de l'établissement d'une typologie anxieuse seulement vers la fin du vingtième siècle nous explique l'auteur, et celui qui a permis de donner un statut autonome aux états anxieux est Sigmund FREUD qui en 1895 isolait la névrose d'angoisse en la différenciant de la neurasthénie. La névrose d'angoisse est caractérisée selon lui par un état constant d'anxiété et d'inquiétude, si bien qu'il la classera alors parmi ce qu'on appelle « les névroses actuelles » : on sous-entend par là qu'il n'y a pas d'origine infantile ni symbolique du symptôme et que cette manifestation reste peu accessible à la psychanalyse. Cela se distingue par conséquent de ce qu'on nomme l'hystérie d'angoisse qui a été classée par S. FREUD (1895) parmi « les névroses de transfert » : on sous-entend par là qu'il y a une origine dans l'enfance et on relève des symptômes possédant un sens et accessibles à la psychanalyse. Si la cause est sexuelle dans les deux types de névroses, il y a toutefois des états anxieux qui correspondent au modèle général de la névrose, soit une origine sexuelle infantile, un refoulement oedipien et un conflit intrapsychique, et d'autres états anxieux qui correspondent au modèle des névroses actuelles. S. FREUD a aussi produit une théorie de l'angoisse qu'il a remaniée plusieurs fois, il a fait notamment la distinction entre angoisse réelle et angoisse névrotique à partir de l'idée première selon laquelle l'angoisse serait la conséquence du refoulement. Puis il a considéré que l'angoisse n'était pas la conséquence du refoulement mais la cause : l'angoisse est alors selon lui un signal d'alarme activé par des pulsions libidinales et elle déclenche le travail des mécanismes de défense. Si S. FREUD a développé le concept du déplacement de l'angoisse de castration, ses successeurs ont développé d'autres concepts que sont les angoisses de morcellement chez le psychotique, de perte d'objet chez l'état-limite et de castration donc chez le névrosé en insistant sur le schéma suivant : conflit (interne au moi ou avec la réalité) – angoisse (forme de déplaisir) – mécanismes de défense pour rétablir l'homéostasie (tels que le refoulement, le déplacement, le clivage ou encore le déni) – réduction de la souffrance mais le fonctionnement psychique est du coup amoindri et coûteux, d'où de potentiels nouveaux conflits, etc. Pour clore cet avant-propos, la réorganisation des états anxieux se maintient encore aujourd'hui depuis les DSM-IV (1994) qui présentent sous la catégorie des troubles anxieux : le trouble panique avec ou sans agoraphobie, l'agoraphobie sans antécédent de trouble panique, les phobies spécifiques (auparavant phobie simple), la phobie sociale (ou trouble de l'anxiété sociale), le trouble obsessionnel – compulsif (TOC), le trouble d'anxiété généralisée, l'état de stress post-traumatique et l'état de stress aigu.

A) Les modèles cognitifs de l'anxiété :

Pierluigi GRAZIANI (2008) nous explique que l'expérience anxieuse s'accompagne de tensions physiques et psychologiques en relation avec la perception d'un danger et la peur de ce danger. D'un point de vue plus cognitif selon lui, l'anxiété est présente là où le sujet perçoit un danger ou une menace : elle est le produit de l'évaluation cognitive, et elle correspond à un ensemble de cognitions et affects face à une situation menaçante tels que le sentiment d'appréhension, la perception d'un danger imminent ou encore l'activation de divers systèmes psychophysiologiques. L'anxiété facilite ainsi l'adaptation même si elle est déplaisante, car elle nous protège avant tout en favorisant la mise en place d'attitudes de défense. Toutefois, l'anxiété peut perdre cette fonction adaptative et son rôle protecteur, en devenant alors pathologique. Le sujet ici manifeste de la crainte diffuse en absence de dangers identifiables ou bien envers des situations qui ne sont pas du tout dangereuses : il est épuisé par cette inquiétude, il se sent bloqué ou au contraire hyperactif. Cette anxiété pathologique constitue une vraie souffrance pour le sujet ; elle influence selon l'auteur les processus d'attribution de sens et de signification à l'expérience en introduisant des biais ou des distorsions perceptives et de traitement de l'information. En fonction de l'intensité et/ou de la chronicité de l'histoire des échecs (pertes de contrôle) face à certains types de situations, en fonction de l'éducation et de la structuration de la personnalité et en fonction de la vulnérabilité psychologique ou biologique du sujet nous dit l'auteur, l'anxiété peut se structurer en trouble anxieux. Dans ces troubles anxieux, l'anxiété pathologique répond à certains critères qui concernent le contexte dans lequel elle se produit, le handicap causé et la qualité des événements qui pourraient la déclencher. Du coup, si on prend l'exemple de la phobie sociale, on réalise d'après l'auteur que certaines situations interpersonnelles interagissent avec les schémas d'interprétation de la situation et peuvent être à tel point anxiogènes que le sujet est paralysé par son anxiété.

a) Définition de l'anxiété :

Selon Pierluigi GRAZIANI, il n'y a pas de définition universellement acceptée de l'anxiété qui a été toutefois définie comme un état émotionnel qui possède la qualité subjective expérimentée de la peur ou d'une émotion très proche. Elle est par là même désagréable, négative, dirigée vers le futur, parfois exagérée par rapport à la menace et elle inclut des symptômes corporels subjectifs et manifestes. Elle a été considérée selon l'auteur comme une émotion caractérisée par l'ambiguïté (de l'information disponible) ou encore l'incertitude (l'état psychologique conséquent) ; une anxiété élevée est selon l'auteur donnée par la perception d'un danger concernant les structures identitaires du sujet ou un danger de crise

existentielle profonde. C'est **C.D. SPIELBERGER** (1966) qui avait suggéré de séparer l'anxiété – état (contextuelle) de l'anxiété – trait (de personnalité) : l'anxiété – état étant selon lui une émotion transitoire caractérisée par un *arousal* physiologique ainsi qu'une perception de sentiments d'appréhension, de crainte et de tension, (le terme *arousal* signifie éveil non seulement au sens comportemental, mais également au sens des manifestations électrophysiologiques cérébrales qui accompagnent le passage du sommeil à l'état de veille). L'anxiété – trait est quant à elle une prédisposition à répondre sur un mode anxieux et, plus précisément, la tendance à répondre par la peur à des stimuli stressants. Ce sont **J.A. GRAY** et **N. McNAUGHTON** (1996) qui ont par la suite défini l'anxiété comme un état du système nerveux conceptuel ou central caractérisé par une activité du système comportemental inhibiteur (BIS). J.A. GRAY attribue même l'anxiété pathologique à l'hyperactivité du système inhibiteur de l'action présente quand le *coping* de fuite et d'évitement n'est pas efficace pour résoudre la transaction stressante, (sachant que le *coping* peut signifier les capacités d'affrontement même si cela reste insuffisant). Cette approche cognitive donne beaucoup d'importance à la qualité de la perception du sujet qui se trouve confronté à un stress, ainsi qu'au type de traitement de cette confrontation. L'anxiété concerne donc un traitement sélectif de l'information de la part du sujet qui l'interprète comme une menace ou bien comme un danger face à son propre bien-être et sa sécurité. L'anxiété est toutefois considérée selon cette approche cognitive comme étant distincte des émotions telles que la peur et la panique, lesquelles fonctionnellement sont associées à la confrontation présente et immédiate avec le danger, et non simplement à la détection, à l'anticipation et à la préparation du danger.

b) Le modèle bidimensionnel de la personnalité :

Ce modèle correspond en fait au point de vue de **H.J. EYSENCK** (1957) qui s'est beaucoup intéressé à l'anxiété, aux névroses et aux facteurs de personnalité qui prédisposent les individus à développer des troubles psychiatriques. Le travail d'EYSENCK par exemple sur les névroses d'angoisse se basait sur ce modèle bidimensionnel de la personnalité dont les deux dimensions sont l'instabilité émotionnelle et l'introversion / extraversion. Il postulait notamment que les introvertis acquièrent plus facilement que les autres individus de l'anxiété et de la peur conditionnées, des caractéristiques des troubles dysthymiques, alors que les psychopathes et les criminels sont généralement des sujets plus difficiles à conditionner et qui n'ont pas acquis quant à eux des réponses caractéristiques des processus de socialisation. Il y explique aussi la persistance de l'anxiété et du comportement d'évitement concomitant : selon lui les réactions anxieuses, comme l'évitement de la situation menaçante, une fois installées

vont favoriser la tentative de réduire l'anxiété. Les individus engagent dans ce cadre là des comportements de fuite ou d'évitement pour baisser l'anxiété. Dans la mesure où la fuite et l'évitement sont suivis de la réduction de l'anxiété, ce comportement se renforce, et les réactions sont protégées de l'extinction. Dans le même ordre d'idées, **J.A. GRAY** dans un de ses ouvrages (1987) semble être en accord avec plusieurs composantes de la théorie d'EYSENCK (1957). Il affirme cependant, contrairement à EYSENCK, que les sujets extravertis ont des difficultés à acquérir les réactions de peur et sont aussi lents à développer les autres acquisitions générales. Selon lui, ce qu'il appelle le névrotisme indique une sensibilité élevée à renforcer les événements qui comportent un danger, et l'introversion représente une sensibilité accrue aux signaux de punition plutôt qu'aux signaux de récompense. Ces signaux de punition et ceux de non – récompense déclenchent alors le système d'inhibition comportementale : soit, un système psychophysiologique qui a la propriété d'augmenter l'*arousal*, l'attention et l'inhibition du comportement courant. L'anxiété est alors là l'émotion qui accompagne cette activation. J.A. GRAY dans son ouvrage considère du coup l'anxiété comme un état qui « influence » (*to mediate*) les réponses comportementales face aux stimuli qui signalent soit une punition soit une absence de récompense.

c) La peur et l'anxiété :

En s'appuyant sur un ouvrage de **R.S. LAZARUS** (1970), nous rencontrons le terme d'effroi qui est employé avec celui de peur et celui d'anxiété. Le terme d'effroi se rapproche ici de celui de panique, l'auteur considérant l'effroi comme un état émotionnel provoqué par la conséquence de dangers concrets et immédiats d'un dommage physique imminent. Comme l'anxiété, l'effroi est caractérisé par l'incertitude (ou bien l'ambiguïté), le danger étant toujours dans le futur. Mais ce qui différencie l'effroi de l'anxiété est le peu de temps disponible pour la réflexion face au danger imminent, de plus le doute, l'indécision et l'incertitude sont les caractéristiques principales pour l'anxiété dans laquelle s'ajoute la menace existentielle. En reprenant des travaux de **C.D. SPIELBERGER** (1970), R.S. LAZARUS affirmait aussi que les sujets souffrant d'anxiété pathologique sont confrontés plus que d'autres aux menaces de leur estime de soi. Pour lui, l'anxiété – trait est principalement existentielle, focalisée sur la valeur de soi et le sens de la vie, il place ainsi l'anxiété dans les émotions provoquées par la perception d'une incongruence par rapport au but que le sujet s'était fixé. Dès lors selon lui, si ce qui concerne le sujet est la protection de la signification ou bien l'identité personnelle contre les menaces existentielles, alors les émotions possibles se réduisent à l'anxiété. Il va plus loin en disant que la seule perception discriminante de

l'anxiété par rapport aux autres émotions est bien la protection de l'identité personnelle face aux menaces existentielles ; il considère finalement l'anxiété comme sous-jacente à la dépression et voire même, comme la porte d'entrée des états dépressifs.

d) Le modèle HAM : biais et mémoire :

Le modèle *Human Associative Memory* (HAM) est important car il rend compte de l'interconnexion des informations en Mémoire à Long Terme (MLT) concernant les événements. Il faut se référencer ici aux travaux de **J.R. ANDERSON** et **G.H. BOWER** (1972) qui décrivent ainsi un réseau mnémonique qui représente l'organisation de l'information en mémoire. Chaque point d'intersection du réseau est appelé nœud et il représente une proposition connectée aux autres propositions du réseau, la proximité des propositions étant proportionnelle à la force du lien qui les lie. Toute nouvelle information stockée en mémoire est alors intégrée d'après ce modèle dans le réseau, cette intégration dépendant donc du traitement de l'information en question. La valeur de cette nouvelle proposition est donnée par ses liens avec les propositions du réseau. G.H. BOWER suppose aussi l'existence de nœuds-émotions primitifs auxquels est reliée toute information sémantique et épisodique (tels que les événements de vie) connotée émotionnellement. L'émotion devient alors pratiquement un critère de regroupement des expériences. Les auteurs nous expliquent que les schémas, organisés en MLT, guident le traitement de l'information et sont organisés hiérarchiquement. Ils se regroupent également en fonction du nœud émotionnel auquel ils sont connectés pour former ce qui est parfois appelé des « zones émotionnelles ». Dans chaque zone émotionnelle, il y a intégration d'événements avec la même valence, ce qui augmente le nombre de schémas spécifiques au traitement des informations ayant la même émotion primitive de base. Ainsi pour ce qui concerne l'anxiété, les événements qui sont reliés entre eux par les nœuds de la peur et de l'anticipation – vigilance développent les schémas anxieux. Cela rejoint d'ailleurs la théorie sur le nœud émotionnel schématique de l'anxiété (sociale) développé par **M. HAUTEKEETE** (1998) dans lequel l'attention sélective et l'hypervigilance sont des produits qui encouragent et favorisent l'activité de cette construction. En effet, les schémas de l'anxiété sociale ici se construisent de l'interconnexion d'événements qui partagent les nœuds de la peur et de l'anticipation (comme l'anxiété) et, en plus, celui du nœud de la soumission comprenant la peur et l'attrance : des confrontations entre sujet et environnement qui partagent des caractéristiques incluses dans les schémas d'anxiété sociale devraient selon l'auteur hyperactiver ce nœud émotionnel et les nœuds interconnectés. Ce qui fait alors dire à l'auteur que le sujet phobique social souffre d'une anticipation de la peur (l'anxiété) dans des

situations où il se sent inférieur (soumis) à d'autres personnes. Les travaux et les études qui se sont succédés ont confirmé d'après l'auteur l'existence de biais dans la mémoire de patients dépressifs consistant en une activation des nœuds informationnels et émotionnels « dépressifs » ainsi qu'une inhibition des nœuds concurrents. Par conséquent, les sujets dépressifs se souviennent de manière sélective du matériel négatif. Cela pour dire que si l'anxiété surgit de la détection d'un signal de danger, il est difficile de croire que la mémoire ne joue pas un rôle important dans ces processus de détection, (même si cela reste à démontrer).

e) Le modèle cognitif du traitement de l'information spécifique à l'anxiété :

Certains travaux d'après **Pierluigi GRAZIANI** (2008) amènent à considérer l'être humain comme un constructeur de sens qui se traduit par une organisation de la connaissance. Cette organisation s'enrichit continuellement de nouveaux concepts au fur et à mesure que le sujet interagit avec son environnement. S'adapter à une nouvelle situation signifie ainsi modifier ses propres constructions non pertinentes et donc modifier le sens qui lui a été donné à priori en intégrant de nouvelles informations. L'anxiété est au cœur de ces processus adaptatifs selon l'auteur, elle serait ainsi provoquée par le constat que les événements auxquels le sujet est confronté sont en dehors de la gamme de pertinence de son système de constructions. Si bien que l'anxiété, composée d'éléments de souffrance, de perplexité et d'absence de clarté, se réfère à l'anticipation d'un changement significatif provoquée par le constat d'inadéquation du système des constructions personnelles pour faire face à la situation particulière présente. L'anxiété implique alors la révision du système des constructions ; si elle peut être considérée comme le signal d'une perte de sens et d'incongruence entre les attentes du sujet et la réalité, elle déclenche par ailleurs un effort d'adaptation qui permet aux structures cognitives de s'intégrer et de s'accommoder au changement.

Aaron T. BECK (1984) considérait quant à lui une transaction stressante comme le résultat d'un processus actif, continu qui inclut des analyses, des interprétations et des évaluations successives de la situation externe, des risques, des coûts et des avantages d'une réponse particulière. Auparavant, **U. NEISSER** (1976) par exemple postulait que les schémas peuvent être définis comme des représentations non spécifiques et organisées de l'expérience préalable qui facilitent le rappel mnésique. Ce sont alors dans ce cadre là des structures abstraites, fonctionnelles et relativement stables qui gèrent toutes les étapes du traitement de l'information. Les schémas peuvent du coup entraîner des constructions mentales nouvelles, mais aussi des distorsions et des erreurs systématiques. Dans le modèle cognitif d'A.T.BECK (1984) existent de nombreux schémas de base assez stables qui incluent un traitement

spécifique des stimuli, des processus cognitifs spécifiques, et une structuration particulière des informations. Ce modèle postule donc qu'une pathologie (tel qu'un trouble anxieux par exemple) serait en fait constituée d'une multitude de schémas non adaptés à la vie courante. L'auteur nous explique ici que le contenu thématique des schémas cognitifs détermine la nature de la réponse affective et celle de l'inclinaison comportementale, et les stratégies de *coping*, soit les capacités d'affrontement, font alors partie intégrante du schéma. Aaron T. BECK postule également que les individus possèdent un certain nombre de « régions sensibles » et que lorsqu'une situation donnée « touche » une de ces régions, alors l'individu réagit cognitivement en employant une forme de pensée « brutale » et catégorique, caractéristique du processus cognitif primaire. Cette activation est souvent déclenchée quand l'individu estime que ses intérêts vitaux sont en jeu. L'auteur explique que les schémas cognitifs idiosyncratiques, (soit les schémas relatifs aux caractéristiques propres à chaque individu, qui le distinguent des autres et qui déterminent sa façon particulière de réagir à son milieu et aux agents extérieurs), deviennent hyperactifs et peu à peu inadaptés si la mobilisation comportementale et affective qui en résulte est suffisamment intense ou prolongée. Ainsi souffrance, détresse, distorsions conceptuelles, dysfonctions cognitives et fréquemment perturbation des fonctions physiologiques sont alors produites. Les événements traumatiques conduisent dans ce cas à l'hyperactivité des schémas cognitifs idiosyncratiques.

Aaron T. BECK et **G. EMERY** (1985) nous expliquent que les sujets anxieux traitent l'information (soit, interprètent ce qui leur arrive) selon un mode particulier et sont plus vulnérables aux événements stressants. Il faut savoir que pendant le développement de l'individu, un certain nombre de schémas se forment graduellement sur la base des interactions de l'individu et de son environnement. Plus ces schémas se structurent, plus ils sont encastrés, intégrés en un *cluster* comprenant les souvenirs, les significations, les attentes et les règles utilisées par le sujet pour analyser les données provenant de l'extérieur et pour sa mobilisation à l'action. Ces schémas relatifs peuvent être amples et généraux, intégrant alors le type de personnalité d'un sujet, mais ils peuvent aussi être étroits et applicables à des stimuli très spécifiques. Les auteurs nous précisent que si un schéma se forme dans des conditions stressantes, il peut comprendre les structures caractéristiques du « système cognitif primitif », rigide, global, catégorique et absolu. Les constellations cognitives primitives spécifiques sont alors enchaînées à des stimuli spécifiques, et cet appariement constitue du coup la sensibilité spécifique d'un individu donné et prépare le chemin pour des réactions excessives ou bien inappropriées. Enfin, Aaron T. BECK et **D.A. CLARK** (1997) se sont aussi interrogés sur les bases cognitives du traitement de l'information qui produit l'anxiété et

sur la qualité des biais du traitement de l'information. Ce traitement se fait d'une part, de façon automatique, inconsciente et, d'autre part, de façon consciente et contrôlée, délibérée. Et **R.J. MCNALLY** (1995) nous a proposé lui aussi une distinction entre processus automatiques (sans contrôle et inconscients) et processus contrôlés ou stratégiques selon laquelle les caractéristiques essentielles des troubles anxieux sont un traitement de l'information fondé sur des schémas dysfonctionnels produisant des erreurs ou bien des biais d'interprétation des stimuli qui sont alors évalués comme menaçants et potentiellement dangereux par le sujet. Parallèlement, les individus selon lui sous-estiment les ressources personnelles de *copying* et les indices sécurisants dans l'environnement. La différence selon cette définition entre anxiété pathologique et anxiété normale est donc la surestimation subjective du danger.

f) Le modèle de l'attention sélective et de l'hypervigilance :

Pour expliquer les processus défaillants qui provoquent la production d'une anxiété pathologique, **S. RACHMAN** (1998) a proposé un modèle de l'anxiété qui donne un poids important à deux biais principaux que sont l'attention sélective et l'hypervigilance. Ce modèle explique que les anxieux déploient une attention sélective à la recherche de stimuli qui indiquent la présence d'une menace. Une fois que les informations sont récoltées et filtrées par l'attention sélective, elles sont disponibles à l'interprétation et peuvent faire l'objet de fausses interprétations. Les sujets souffrant d'anxiété pathologique utilisent des processus cognitifs comme l'amplification, l'utilisation d'une pensée catastrophique et l'inférence arbitraire, (l'inférence arbitraire devant être comprise ici comme un processus par lequel le sujet tire des conclusions formelles d'une situation ou d'une sensation en l'absence de preuves). Une autre caractéristique des sujets anxieux selon ce modèle est l'hypervigilance qui s'active quand ils se confrontent à une situation nouvelle. Ces sujets explorent alors jusqu'à ce qu'un signal de danger soit détecté, puis ils focalisent l'attention étroitement et intensément sur la menace potentielle, avec une sensibilité exacerbée et des distorsions. La détection du danger provoque une inhibition du comportement en cours, faisant place à une attitude de calme attentif et d'arousal élevé. **S. RACHMAN** nous explique donc que l'attention sélective et l'hypervigilance sont les deux biais principaux qui alimentent l'anxiété pendant la confrontation stressante ; ils maximalisent alors le risque d'interpréter des situations neutres comme stressantes et de sous-estimer les ressources de *copying*.

g) De l'anxiété normale à l'anxiété pathologique :

L'auteur nous explique par la suite que lors d'une confrontation stressante, l'équivalent sur le plan émotionnel de la perception sur le plan cognitif d'un faible niveau de contrôle est

l'anxiété. **B.F. CHORPITA & D.H. BARLOW** (1998) ont d'ailleurs proposé quant à eux un modèle qui associe le développement de l'anxiété (et les processus associés) à celui de la perception et des capacités de contrôle. Ce modèle souligne l'influence de certaines expériences précoces incontrôlables et imprévisibles sur les caractéristiques psychologiques des individus. Ainsi, les expériences répétées de manque de contrôle peuvent provoquer une hyper vigilance, une attention probablement sélective et augmenter dès lors les risques pour les sujets de ressentir une anxiété chronique ou des états émotionnels négatifs similaires à ceux ressentis pendant ces expériences. En fait, l'expérience d'un faible contrôle pendant les transactions stressantes précoces (pendant l'enfance) est stockée en MLT et utilisée pour prédire des issues aversives. Selon les auteurs, les situations stressantes précoces peuvent donc avoir une importance disproportionnée sur l'évaluation et le *coping* des transactions suivantes, elles fragilisent par là même à long terme la capacité de *coping* du sujet. L'anxiété – état qui est réactionnelle à la confrontation stressante devient peu à peu une anxiété – trait.

C'est **N.S. ENDLER** (1997) qui a étudié le rôle amplificateur de l'anxiété envers les stimuli menaçants. Selon elle, pour que l'anxiété – trait amplifie la perception de la menace actuelle, il est nécessaire que la situation soit semblable à celles qui l'ont construite. Ainsi, l'interaction entre le sujet et la situation augmente l'anxiété – état (qui est contextuelle) si la situation menaçante est congruente avec la facette qui sous-tend l'anxiété – trait. Dès lors, pendant une confrontation stressante contenant une menace, l'anxiété – trait agirait comme une sorte d'amplificateur de l'anxiété – état.

Pour finir ici, on peut affirmer d'après la plupart de ces auteurs que c'est en fonction de la situation stressante, du contexte et de la personnalité du sujet que des actions cognitives (*coping*) ou comportementales sont mises en place pour répondre aux demandes posées par la transaction stressante. De nombreuses recherches de Pierluigi GRAZIANI (2008) ont d'ailleurs montré l'importance du rôle du *coping* dans l'anxiété et la dépression, ainsi que dans d'autres troubles psychologiques ; les sujets anxieux et, plus généralement, ceux qui souffrent d'une vulnérabilité psychologique, confrontés à des événements prolongés ou répétitifs, ne mettent pas aussi bien en place des stratégies de *coping* que les individus sans troubles. Les biais cognitifs associés à l'anxiété pathologique suggèrent d'après l'auteur que les patients anxieux, puisqu'ils amplifient la menace perçue, interprètent mal l'*arousal* sympathique et ils font du coup des interférences arbitraires en utilisant un *coping* centré sur l'émotion. Cela revient à dire que ces sujets s'efforcent avant tout de baisser le niveau de leur souffrance émotionnelle, par exemple en utilisant la fuite ou l'évitement, en consommant de l'alcool ou bien des médicaments, en cherchant à se distraire. Toutefois, cette focalisation des

efforts sur les émotions a réduit l'investissement dans la résolution du problème, ce qui amène souvent nous dit l'auteur à une aggravation. D'après S. RACHMAN (1998), des facteurs jouent un rôle important dans la prédiction du comportement évitant comme la motivation, l'intensité attendue de l'aspect déplaisant, la possibilité de sécurité, etc. Il apparaît donc selon lui que la possibilité qu'une personne s'oriente vers un comportement d'évitement dépendrait principalement de l'anticipation de la peur provoquée par la rencontre avec l'objet ou bien par la situation elle-même ou encore de l'exagération de la prédiction. Finalement, les modèles cognitifs de l'anxiété selon P. GRAZIANI (2008) montrent que plus qu'un état émotionnel, l'anxiété doit être vue comme un mode de traitement de l'information et donc, par là même, elle influence l'attribution de la qualité anxiogène aux transactions. Dans l'anxiété pathologique, à côté du mode général de traitement, il existe également des modes spécifiques, les troubles anxieux que nous allons abordés maintenant.

B) Mode anxieux et troubles anxieux, la phobie sociale :

Pierluigi GRAZIANI a pu montrer que, chez les personnes souffrant d'anxiété pathologique, certains schémas ou bien nœuds émotionnels sont en fait hyperactifs. Une pathologie manifeste chez un sujet est par là même l'indication de la présence de schémas suractivés, rigides, imperméables et concrets selon lui. En rappelant qu'à la base il y a les schémas cognitifs, P. GRAZIANI nous remémore aussi que ces schémas vont ensuite se regrouper en constellations s'ils partagent des éléments communs ; à leur tour les constellations, qui incluent donc plusieurs situations et qui structurent l'information de manière plus particulière (donnant vie à un niveau supérieur d'organisation), se regroupent sous ce qu'on appelle un mode. Le mode est donc sous un plan cognitif une façon d'organiser l'information d'une manière caractéristique.

M. HAUTEKEETE (1998) a dans cette manière de penser décrit la constellation de la phobie sociale comme regroupant des schémas axés sur la menace concernant le domaine des relations individuelles et du regard d'autrui. Il a montré comment le schéma de l'anxiété sociale se construisait : la zone de l'anxiété sociale peut s'activer par des événements qui l'alimentent et qui la renforcent. Ces schémas dysfonctionnels, une fois construits, sont toujours présents et ils peuvent posséder une activation faible qui ne gêne pas le fonctionnement du sujet mais par contre, des événements pertinents avec les schémas apparaissent faire obstacle à l'activité normale du sujet. Dès lors, la distinction selon l'auteur entre sujets sains et sujets souffrant de phobie sociale pourrait être la présence et/ou une

activation qualitativement différente d'un certain nombre de regroupements de schémas. S'il est possible de distinguer parmi les troubles anxieux du mode anxieux divers états comme le trouble panique avec ou sans agoraphobie, l'agoraphobie, la phobie spécifique, le trouble obsessionnel – compulsif (TOC), le trouble d'anxiété généralisée, ou encore l'état de stress post-traumatique, il y a aussi concernant le thème de notre recherche la phobie sociale.

Le DSM-IV (APA, 1994) définit la phobie sociale comme une peur irrationnelle, persistante et intense d'une ou plusieurs situations sociales, ou bien de performances dans lesquelles le sujet est en contact avec des gens non familiers ou encore exposé à l'éventuelle observation attentive d'autrui. L'auteur nous rappelle alors que l'idée d'être confronté à de telles situations va favoriser une importante anxiété anticipatoire, par crainte d'agir de façon humiliante ou embarrassante. La peur des situations sociales selon P. GRAZIANI (2008) contraint de ce fait le sujet à les éviter pour ne pas se retrouver dans une situation anxiogène voire aversive. A la différence de la timidité, la phobie sociale est une source de détresse intense et envahissante qui altère les choix affectifs, scolaires ou professionnels.

R.M. RAPEE (1995) a démontré qu'il y avait deux types de phobies sociales qui sont souvent considérées : l'anxiété sociale généralisée, c'est-à-dire la peur de toute communication ou relation sociale, et l'anxiété sociale spécifique, n'apparaissant que dans certaines situations. D'autre part il nous explique que les phobiques sociaux utilisent beaucoup de comportements d'évitements, mais comme les interactions sociales sont cependant inévitables, elles provoquent du coup une anxiété anticipatoire en plus d'une anxiété situationnelle

P. GRAZIANI (2008) nous explique que nombreux sont les travaux sur la relation entre la phobie sociale et les troubles de personnalité dépendante et évitante. Si les résultats sont selon lui assez divergents quant à l'existence d'une liaison entre ce dernier trouble et la forme généralisée de la phobie sociale, les études ont toutefois montré que dans la phobie sociale, le sujet se considère l'objet de l'attention d'autrui tandis que dans le trouble de la personnalité évitante, les stimuli anxiogènes semblent plus nombreux. Les phobiques sociaux ont tendance à évaluer leurs habiletés sociales comme étant sérieusement inadéquates, d'après l'auteur. Une possible explication du déficit a été énoncée par **A. BANDURA** (1982) qui a précisé que l'apprentissage des conduites sociales se faisait par le biais de l'observation par l'enfant des comportements d'autrui. Cet apprentissage social fait intervenir toute une chaîne de processus internes entre le modèle présent et la réalisation finale du comportement. Ainsi l'échec d'un enfant (ou d'un adolescent) observateur peut intervenir à différents niveaux : l'observation des activités du modèle, un codage inadéquat et en conséquence une représentation mnésique

faussée, l'incapacité à réaliser le comportement et enfin une motivation insuffisante à chacune des étapes que sont l'attention, la rétention, la reproduction motrice et la réalisation du comportement. Le noyau de la phobie sociale est d'après l'auteur le désir fort de donner une impression particulièrement favorable de soi-même aux autres et l'insécurité marquée de ne pouvoir y arriver. Les sujets font alors l'expérience de l'anxiété sociale à cause de croyances dysfonctionnelles qui les amènent à prévoir un rejet des autres à cause de leur propre comportement. L'anticipation anxieuse des situations sociales repose d'après l'auteur sur le fait que les individus croient s'engager dans des situations de rejet et de perte de leur statut. A.T. BECK (2002) a présenté l'augmentation de cette peur dans une perspective développementale, ainsi au début de l'adolescence, confronté à de nouvelles situations, l'enfant anxieux essaierait de faire face aux confrontations anxiogènes avec son propre répertoire de *coping* acquis lors de son développement. Dès lors, si ses capacités de *coping* sont dépassées par la demande situationnelle, l'adolescent peut vivre un échec.

Dans le modèle de A.T. BECK (2002) et dans la constellation de ce qu'il appelle l'anxiété sociale, il prévoit différents schémas de base que sont les situations sociales concernant les relations de face à face, les situations professionnelles et scolaires et les situations publiques entraînant des transactions avec des personnes inconnues. Les confrontations sociales nous dit l'auteur sont perçues comme des défis et elles constituent un danger pour le phobique social ne disposant pas de moyens de *coping*. Le phobique social surestime sa vulnérabilité et ses expériences le confirment dans son autoévaluation négative, c'est à ce moment précis que **A. WELLS & D.M. CLARK** (1995) ont pu préciser que trois processus étaient activés dans ces circonstances. Il s'agit de la forte augmentation de l'attention focalisée sur soi, de l'apparition de comportements de réassurance et de l'émergence de déficits comportementaux qui sont induits par l'anxiété.

E) L'exil : influences potentielles sur le passage à l'acte et l'estime de soi.

1) Une marque indélébile dans l'histoire du sujet :

En s'appuyant sur des idées d'Abdessalem YAHYAOUÏ (1989), on peut affirmer que le thème de l'exil est présent depuis la nuit des temps. Il est entendu à la fois comme expérience de rupture, de rejet, de renoncement, il est entendu aussi comme vecteur de souffrance, mais il

est également traversé par l'idée de la reconstruction, de la suture, du lien et de la créativité, donc audible de cette manière comme vecteur d'espérance. L'auteur exprime que l'exil laisse une marque indélébile dans l'histoire du sujet qui l'a vécu, que cet exil soit collectif ou individuel, définitif ou provisoire, délibérément choisi ou subi, et enfin, réel ou affectif. Dès lors, les traces de l'exil s'inscrivent à la manière d'un traumatisme et sont potentiellement objet par là même de transmission. Du coup, les immigrés dans les différentes générations qui les composent répètent quelque chose de ces traumatismes et ce, aussi bien au niveau de manifestations de type psychosomatique qu'au niveau de la pathologie de l'agir. Mais A. YAHYAOUÏ (1989) précise ici que l'espace, le temps et le corps sont agis par l'expérience de la rupture, par le désir de réparation et de réconciliation avec un double nostalgique. Il précise aussi au sujet des interactions précoces mère-enfant que la mère transmet précocement à son enfant des contenus psychiques conscients et inconscients, et que c'est à travers les interactions précoces que cette transmission s'effectue. Tous ces échanges précoces constituent donc le cadre que la mère doit offrir à son enfant, et il y a autant de cadres selon l'auteur que de cultures auxquelles appartient le nouveau couple. Il nous faut comprendre ici que la naissance d'un bébé provoque chez la mère une régression liée à la dépendance de la femme envers son environnement. Cette régression va réactiver souvent chez la mère sa propre situation de dépendance infantile, et favoriser du coup l'émergence de fantasmes divers ainsi que le « retour du refoulé », (un concept que nous retrouverons dans la troisième partie). Surtout, la migration, en introduisant des ruptures tant au niveau spatio - temporel qu'au niveau des relations que le sujet peut entretenir avec son environnement, va entraîner des bouleversements sur le plan psychologique et des réaménagements sur le plan familial. Ces ruptures n'impliquent pas seulement un déracinement géographique, mais elles imposent un déracinement culturel : on peut relever un vacillement des repères, une déstabilisation de l'autorité familiale, une nouvelle distribution des alliances à l'intérieur du cadre familial, etc. Cette perte de repères est souvent accentuée par l'absence du groupe familial large et des étayages multiples que peuvent proposer la communauté et la culture portée par cette communauté. Ainsi, en territoire d'accueil, la famille se réduit dans la majorité des cas au couple parental et à leur progéniture ; certains problèmes ou événements de la vie qui étaient « avant » ou « ailleurs » couverts par le groupe large, peuvent alors apparaître et exposer certains membres de la famille à quelques décompensations.

2) la violence et l'exil :

Il est intéressant de reprendre ici les propos de **A. CIAVALDINI** (1989) qui s'est posé la question de savoir si l'exil engendrait une violence qui pourrait faire retour dans la filiation. Et dans le même temps, il s'est interrogé sur le fait de savoir si c'était l'exil qui laissait des traces, ou bien alors s'il ne venait tout simplement pas mettre en forme ce qui était potentiellement présent dans une histoire. L'auteur nous explique que l'ensemble des opérateurs permettant de développer les relations d'objet spécifiques et le travail psychique particulier sont ceux de la filiation. En tant qu'opérateurs du négatif, ils vont alors fonder en partie les spécificités si singulières des processus de transformation individuelle, c'est-à-dire ceux de la pensée. Ce sont eux d'après l'auteur les véritables objets de la transmission, et avec eux se transmet l'ensemble des insu, de ses traces le plus souvent irreprésentables. C'est donc notre lot à tous, de quelque culture que nous soyons, dans ce premier exil qu'est la naissance, de recevoir en dépôt dans notre négatif originaire ces traces immémoriales, véritable ombilic nous dit l'auteur de notre identité, conjuguant celle-ci au temps des exils antérieurs.

A. CIAVALDINI fait la remarque très intéressante que l'exil assone avec « l'ex-il », ainsi, on peut se demander s'il ne serait pas question de retrouver fantasmatiquement dans l'exil cet ex-il, ce double fascinant à nul autre pareil, dépositaire de l'émerveillement maternel. De cet ex-il là, l'auteur explique que la mère devait en faire le deuil si elle voulait rencontrer son enfant ; elle aurait du, pour ce faire, non pas être suffisamment bonne mais intégrer sa propre violence déclenchée par la rencontre de l'enfant réel et par la relégation, le refoulement de son enfant imaginaire. Ce deuil parfois n'ayant pu se réaliser, les aléas des histoires singulières étant riches de ressorts possibles, il en est ressorti lorsque ce deuil ne s'est pas réalisé que la relation mère – fille s'en est trouvée chargée, dépositaire. Cet ex-il a du coup envahi, en se superposant au bébé, la totalité de la relation et l'enfant a pu percevoir potentiellement que c'était à un autre que la mère s'adressait à travers lui. Il y a eu alors un exil pour tenter de récupérer la trace de cette mère à jamais absente et cet exil-là, pour certains migrants a eu une valeur de passage à l'acte. Toute naissance nous dit l'auteur est consubstantielle d'un deuil, ce furent les traces de l'échec de ce deuil qui alors ont fait retour, sous forme de traces de l'exil. C'est ce deuil nécessaire de l'enfant imaginaire qui permet à la mère de constituer l'espace de l'illusion primaire, un espace intermédiaire d'élaboration, que l'enfant intègre peu à peu comme un potentiel, constituant par là même l'ébauche d'un temps de latence interne, permettant d'aller de l'étayage organique de la pulsion au progrès culturel. Or nous explique A. CIAVALDINI (1989), dans les pathologies de la déculturation / acculturation rapide, il y a disparition de cet espace-temps intermédiaire. Ainsi étayage organique de la pulsion et progrès culturel sont entremêlés et laissent la psyché sans possibilité d'intégration. Dès lors, si

le sujet ne possède pas un espace interne intermédiaire fiable, sont du coup ravivées les traces archaïques, ultime point protecteur. L'exil est révélateur de traces, parce qu'en lui-même il est trace.

3) Les traces de l'exil :

C'est à ce moment là que prennent tout leur sens les propos de **Marie Rose MORO** (1989) qui pense que les adolescents nous montrent d'un même mouvement des traces qu'on pourrait dire révélatrices d'une rupture de sens et aussi parfois, des traces d'une tentative souvent avortée de réintégration dans une chaîne de sens qui réinscrirait l'adolescent dans l'histoire de la famille. L'auteur rappelle que la clinique nous confronte quotidiennement à ces adolescents qui, fils de migrants, présentent des pathologies déroutantes avec des symptômes s'exprimant souvent sous forme d'irruptions brutales : bouffées délirantes, perversions, toxicomanies, tentatives de suicide, passages à l'acte délictueux... Ces traces renvoient en fait souvent à des événements traumatiques et à des marques psychiques qui ne s'élaborent bien souvent que dans un second temps, si la rencontre avec l'adolescent a lieu, après l'expression d'un besoin de traumatismes. On a pu constater selon l'auteur que ce besoin de traumatisme existait de façon aiguë chez les enfants de migrants et qu'il s'intégrait à la psychopathologie de l'exil, l'exil étant un traumatisme vécu par les ascendants et porté par les descendants. L'exil serait en quelque sorte le temps zéro du traumatisme pour les enfants : l'auteur avance l'idée que le besoin de traumatisme des adolescents, fils de migrants, est donc une donnée complexe qui prend place dans les conséquences de la logique migratoire. Marie Rose MORO nous évoque d'ailleurs à ce niveau-là plusieurs hypothèses ethnopsychiatriques qui vont éclairer ce chapitre. Ainsi, l'enfant acquiert de façon concomitante sa structuration psychique et sa structuration culturelle à travers notamment le mode de présentation de l'objet de la part de la mère, à côté du *holding* et du *handling*. L'auteur nous redit que le lien qui relie la série psychique et culturelle se met en place dans l'enfance, mais il est maintenu vivant et fonctionnel tout au long de l'existence grâce à l'homéostasie (au réglage) résultant des échanges permanents entre l'individu et son environnement culturel.

C'est à ce niveau et d'abord sur le versant externe que la migration va introduire une rupture brutale : les référentiels ne sont plus les mêmes, les catégories utilisées non plus, tous les repères vacillent. Une perception kaléidoscopique du monde va être transmise à l'enfant, ce qui peut être générateur d'angoisse, d'insécurité mais ce qui peut être aussi dynamisant si cette perception est maîtrisée. Dès lors, en situation d'acculturation, la structuration culturelle

ne peut plus se construire sur une trame unique mais sur des clivages. Ces clivages sont multiples nous dit l'auteur : ils opèrent au niveau topographique (dedans / dehors), temporel (avant la migration / après), spatial (là-bas / ici) et, enfin, ontologique (le même et l'autre). La réalité de l'enfant se constitue en situation d'acculturation à partir de l'enveloppe externe construite par la mère. Toutes ces logiques ainsi que leurs éventuels dysfonctionnements se mettent en place très tôt, dès le premier moment des interactions précoces, mais il existe toutefois selon Marie Rose MORO (1989) deux autres moments de grande vulnérabilité pour l'enfant que sont : la période des grands apprentissages scolaires (celle de l'acquisition de l'écriture et de la lecture) qui est la période de l'inscription dans le monde du dedans et du dehors, puis la période de l'adolescence où se repose la question de la filiation et de l'inscription quasiment définitive dans un monde différent de celui des parents.

D'autre part, comme a pu l'expliquer **David Le BRETON** (2007) qui a beaucoup réfléchi et travaillé sur les conduites à risque qui caractérisent de nombreux adolescents aujourd'hui, il n'y a pas que l'exil géographique (physique), il y a aussi l'exil de la pensée et de l'esprit : qu'est-ce qui pousse à l'un comme à l'autre ? Par ailleurs, le corps est selon lui un objet transitionnel et les conduites à risque par exemple sont alors là pour extraire le sujet de la souffrance, il y a donc prise de risque aussi en tant que résistance. Ces propos du jour ont résonné dans notre réflexion lorsqu'il a pu évoquer que les jeunes adolescents à travers leurs conduites à risque cherchent en fait une inscription dans le lien social, d'où une quête de sens et d'identité avec souvent des rites privés d'institution de soi. Une question possible est alors de savoir si on n'est pas à ce moment là dans des conduites d'auto-engendrement, ou bien dans une recherche de filiation ? Ce qui semble sûr selon lui, c'est qu'il y a une individualisation du sens afin de reconquérir son existence, afin de reconstruire le soi et afin de redonner du sens.

**Troisième partie : problématisation opérationnelle,
recueil de données et analyse - discussion.**

A la suite de ces deux premières parties théoriques il nous est maintenant possible de décrire les étapes de la recherche que nous avons menée mais, avant cela, nous allons nous attacher à

faire la synthèse des concepts cliniques qui constituent le corps de notre problématisation. Nous ne manquerons pas, suite à la synthèse théorique et à l'articulation des concepts cliniques inhérents à la recherche, de décrire la méthodologie, la population, le matériel, la procédure et les résultats de notre travail clinique. Cela conduira à la discussion clinique car après avoir présenté les résultats, nous serons en mesure d'évaluer, d'interpréter et de discuter leur signification à la lumière de nos hypothèses de départ. Nous ne manquerons pas de proposer un résumé intégratif des résultats, une interprétation de ceux-ci, les implications qui en découlent, mais aussi les limites de notre recherche et les nouvelles perspectives de recherche sur lesquelles ce présent travail clinique ouvre.

La synthèse des concepts cliniques saillants de notre recherche nous amène à proposer cinq parties pour les illustrer :

- L'immigration et l'intégration ;
- Les impacts de l'exil vis-à-vis des parents : vulnérabilité ;
- Les impacts de l'exil vis-à-vis des enfants : vulnérabilité ;
- Les mécanismes de défense et le portage familial : traumatismes ;
- Estime de soi, anxiété et passages à l'acte délinquants.

I) SYNTHESE DES CONCEPTS CLINIQUES DE LA RECHERCHE :

A) L'immigration et l'intégration :

a) De l'acculturation à l'intégration :

A. BANDURA (1973) associe les problématiques migrantes originelles au difficile contact avec la réalité du pays d'accueil. Ce contact nécessite une adaptation préalable à l'intégration, ce qui peut alors donner lieu à quatre formes d'acculturation. Ainsi, c'est une adaptation et une intégration problématiques qui pourraient être à l'origine d'une double déchirure (G. FERREY et D. MOUSSAOUI, 1985).

J.W. BERRY (1986) a expliqué aussi que l'émigration devait passer par des phénomènes d'enculturation et d'acculturation pour conduire à une adaptation. J.W. BERRY (1992) est revenu sur le processus d'acculturation déclenché par l'acte migratoire, ainsi que sur les nombreux réajustements identitaires. L'acculturation selon lui est bien alors un processus bidimensionnel comprenant le maintien de l'héritage culturel et de l'identité, et aussi la

recherche d'échanges avec le groupe d'accueil. J.W. BERRY (1992) a décrit lui aussi quatre modèles d'acculturation que sont l'intégration, l'assimilation, la séparation et la marginalisation.

L'adaptation (R. BENNEGADI, 1988 ; F. COUCHARD, 1999) demande un réaménagement psychologique global suite à un exil, un réaménagement dans la personnalité du sujet migrant, voire même des réaménagements qui conduisent ensuite à l'acculturation. On a toutefois relevé l'absence de reconnaissance des communautés particulières et la négation forte des différences culturelles dans le modèle d'intégration français (D. SCHNAPPER, 1999 ; J. COSTA-LASCOUX, 1999), ce qui nuirait l'adaptation des sujets concernés puisque l'intégration se ferait alors aux dépens des différences ethniques. R. KAËS (2001) a d'ailleurs travaillé sur le lien entre l'acculturation et le malaise dans la civilisation (en précisant que la civilisation se construisait à la fois du dedans et du dehors). K. JBEILI (2006) a relevé une source potentielle de désaccord et de confusion dans le processus d'assimilation puis d'intégration par lesquels doivent passer les sujets migrants.

D'autres auteurs (COMBALBERT, LEMGHAIRBAT, ANDRONIKOF, 2007) ont également parlé de la discordance qu'il y avait entre l'acculturation et le sentiment d'identité chez les adolescents migrants délinquants. Le processus d'intégration peut alors parfois être contaminé par le processus d'assimilation. Z. YU et D. MYERS (2007) pensent que l'assimilation est multidimensionnelle, elle dépendrait par exemple de l'acculturation, du succès socio-économique, de l'intégration sociale et de l'intégration résidentielle. COMBALBERT, LEMGHAIRBAT et ANDRONIKOF (2007) nous ont expliqué qu'il fallait en fait affirmer une appartenance biculturelle pour pouvoir s'insérer, d'où une valorisation nécessaire de la culture d'origine.

b) Une stratégie identitaire :

GOLDENBERG et SAXE (1996) ont expliqué que l'assimilation et l'acculturation dépendaient en partie des attitudes et des opinions du pays d'accueil, et qu'il y avait alors deux modèles possibles : la persistance et le *life long openness model*, deux modèles qui illustrent l'importance du courant social qui peut être source d'apprentissage par identification. Mais G. FERREY et D. MOUSSAOUI (1985) affirment vis-à-vis de la confluence de deux cultures que cela est générateur de stress, un stress acculturatif selon G. FERREY (1992) qui occasionne des conflits. A. MOREAU (1996) a du coup comparé l'adaptation à une stratégie identitaire en pointant la dimension bipolaire du phénomène migratoire. Une potentielle dissonance cognitive ainsi qu'un conflit identitaire intrapsychique

existent alors surtout si les parents ne remplissent pas leur rôle d'agent socialisant culturel, (COMBALBERT LEMGHAIRBAT ANDRONIKOF, 2007).

c) L'entre deux : vulnérabilité, crise et angoisse :

Z. DAHOUN (1998) au sujet de l'entre-deux évoque une potentielle vulnérabilité à l'origine d'une crise et d'une angoisse. Le télescopage de deux modèles culturels s'accompagne d'une crise des valeurs et d'une perte de l'autorité parentale selon F. COUCHARD (1999), et la différence selon R. KAËS (2001) peut être source de déplaisir, de souffrance du sevrage et d'altérité.

d) Une rupture dans le narcissisme primaire :

Les représentations et les affects ressentis dans cette situation d'entre-deux peuvent être la source d'un signe négatif et de la menace d'une rupture dans le narcissisme primaire. R. KAËS (2001) nous a surtout mis en garde contre les représentations identitaires inconsistantes, (à la base d'une dévalorisation narcissique et d'un rejet de l'identité interne), et contre les représentations bricolées et paradoxales qui impulsent des troubles identificatoires et des défaillances identitaires, (comme par exemple les identités imaginaires, illusoire et ségrégatives). F. MARTY (2002) fait l'hypothèse que l'entrée en adolescence correspond alors potentiellement à une fragilité narcissique. C'est là que prend toute son importance l'histoire individuelle et parentale de chacun car elle singularise les sujets face à leurs nécessaires transactions narcissiques.

B) Les impacts de l'exil vis-à-vis des parents : vulnérabilité.

a) Des décalages entre les normes et des influences négatives :

A. BANDURA (1973) distinguait les facteurs culturels (sources de décalages entre les normes) et les facteurs psychosociaux (théâtres privilégiés de l'influence négative des médias) de l'influence des pairs, de l'influence de la rue et de l'influence de la famille. Selon lui la parentalité des sujets migrants est mise à mal par les valeurs de la société d'accueil, d'où une résistance des parents et une forte culpabilité intergénérationnelle. De plus les parents ont parfois subi un conflit de loyauté, un conflit identitaire et ont l'impression d'être en porte-à-faux. On peut dire alors que l'exil comme la migration entraînent une rupture du cadre culturel interne comme du cadre externe (A. BANDURA, 1973 ; T. NATHAN, 1986), et que le discrédit potentiel de la société d'accueil à l'égard des sujets migrants peut accentuer ou engendrer un traumatisme (A. HOUBALLAH, 1988). Au sujet de l'exil, A. EIGUER (1988)

reprend les nécessaires réaménagements que celui-ci demande en vue d'une possible adaptation, avec l'introjection de nouvelles valeurs.

Le sujet migrant a donc été potentiellement confronté au rejet et à la certitude du lieu, à la confrontation entre le propre et l'étranger et l'écartèlement entre deux appartenances donne lieu à de la discordance, et donc à de la culpabilité et à de la fragilité, (F. BENSLAMA, 1999). J-L. RICHARD (2003) nous propose de faire attention à cette confrontation entre deux systèmes culturels et entre deux modèles familiaux, une confrontation à partir de laquelle il y aura forcément des tensions et des conflits intergénérationnels. Par rapport à la confrontation entre deux modèles culturels, N. COMBALBERT, LEMGHAIRBAT et ANDRONIKOF (2007) nous ont sensibilisés sur les différences marquées dans les orientations culturelles alors que Charles DI et M-R MORO (2008) ont travaillé sur le conflit des cultures dans la constitution de soi, en postulant que la culture est un ensemble plus ou moins partagé de savoirs, savoir-faire et savoir-être relatifs à un univers culturel.

b) Rupture dans le continuum entre dedans et dehors :

A. BANDURA (1973) nous a expliqué que les parents ont subi une rupture dans le continuum entre le dedans et le dehors et qu'ils portent en eux dès lors un sentiment d'être étranger douloureux. A. HOUBALLAH (1988) a évoqué la notion de répétition, de génération en génération, et la notion de d'opposition entre une logique de la parole et une logique du regard. La non élaboration du sentiment de perte chez les parents débouche sur de la frustration et sur un sentiment possible d'abandon (A. YAHYAOU, 1991), ce qui peut conduire selon A. EIGUER (1998) à la constitution du faux self, soit la construction d'une figure en faux pour que le sujet puisse préserver un lien intime avec sa culture d'origine. Cela est à la source d'une menace d'annihilation et de marginalisation, avec une potentielle dislocation du soi. Le faux self est donc d'après l'auteur associable à un sentiment de détresse, à une identification à l'agresseur et à une honte narcissique.

Pour la migration on peut parler de discontinuités que celle-ci engendre, (Charles DI et Marie-Rose MORO, 2008), les sujets sont alors potentiellement partagés entre une culture du dedans et une culture du dehors, d'où le concept de la différence et celui de l'étranger qui donnent lieu à une violence fondamentale de rejet et d'exclusion. Du coup il y a du clivage et des postures subjectives différentes telles que : le repli, l'assimilation, l'articulation ou encore le rejet possible des deux cultures à la fois. Cette dissociation potentielle peut engendrer de la dévalorisation et du dénigrement, ou bien à l'inverse engendrer de l'admiration exagérée.

c) Une incapacité à contenir le débordement pulsionnel :

A. YAHYAOU (1991) explique l'incapacité potentielle des parents à contenir le débordement pulsionnel de leurs enfants, d'où un trouble potentiel dans la fonction paternelle d'étayage, et T. BAUBET (2000) pense en plus que le vécu de la migration est souvent tu, ce qui amène les affects à être clivés du reste du moi. N. COMBALBERT, LEMGHAIRBAT et ANDRONIKOF (2007) ont repéré une carence dans la supervision parentale du fait du manque de compréhension et de disponibilité des parents chez certains d'entre eux.

d) une transmission par le vide :

On peut alors parler de « transmission par le vide » et se poser la question du comment se faire une place dans la société d'accueil (A. BANDURA, 1973). R. BENNEGADI (1988) a travaillé sur le concept de la filiation paradoxale qui pousse finalement le sujet à choisir entre deux cultures et à puiser dans son patrimoine imaginaire. J. GUYOTAT (1988) a évoqué le concept du *self made man* qui est en rapport avec la clinique de la transplantation. Cela ramène du coup l'immigration à une opposition entre une optique groupale et une optique individuelle, une opposition potentiellement à l'origine de conflits. Le refoulement de ce lien de filiation amène au *self made man*. C. BALIER (1998) a travaillé sur la fonction symbolisante de l'objet qui amène pare-excitation et tiercéité : l'objet peut alors être source d'interdits, de limites et de règles, et être par là même un objet contenant. L'auteur nous explique que c'est cet objet contenant que le sujet recherche à travers le passage à l'acte, car il lui fait défaut, (matériellement, ou symboliquement). M-R. MORO (2004) a insisté sur les expressions diverses de la souffrance des adolescents fils de migrants, du fait notamment des transmissions intergénérationnelles lourdes et des facteurs fragilisant. D. Le BRETON (2007) nous a longuement décrit les mises en danger de soi face aux altérations du sentiment de soi, et la souffrance affective qui existe un peu à cause d'une suspension entre deux mondes dans une quête de sens et de valeurs. Charles DI et Marie-Rose MORO (2008) insistent sur le risque transculturel de désaffiliation et ce même risque de difficultés d'affiliation aux nouveaux groupes, surtout qu'ils relèvent eux aussi la carence d'étayage et la perte de confiance en soi, d'où cette confusion parfois suite à l'exil.

e) Double rupture et double sentiment d'exclusion :

A. SAYAD (1986) a repris le concept de double rupture qu'il associe à un double sentiment d'exclusion. T. NATHAN (1986) a lui aussi travaillé sur ce concept d'univers culturel double vis-à-vis duquel la présence de deux mondes culturels hétérogènes débouche alors selon lui sur un clivage (suite à la rupture de la migration), à savoir : un clivage entre la maison et l'extérieur, entre l'ici et l'ailleurs, entre l'avant et l'après. A. HOUBALLAH (1988) a travaillé sur la notion de surprise et sur le constat de double dénégarion qui peut en découler,

avec une potentielle « amnésie » de l'avant. F. BENSLAMA (1999) pense vis-à-vis du sujet migrant qu'il y a une ambivalence douloureuse du rapport à l'identité, une ambivalence potentiellement à la source de désarroi et d'incertitude. L'exil est selon lui une expérience du « hors lieu » qui expose alors à l'errance. J-L. RICHARD (2003) pense à un rapport ambigu et tout à fait contradictoire à la nationalité française, d'où une double problématique et une double contrainte normative qui ont toutes deux forcément un impact sur les constructions identitaires.

C) Les impacts de l'exil vis-à-vis des enfants : une vulnérabilité.

a) Dépersonnalisation et confusion :

M. BENADIBA (1979) explique que l'enfant de migrant doit se situer selon lui par rapport à deux réseaux de signifiants que sont l'identité du sujet et l'identité du groupe, ce qui peut occasionner une certaine dépersonnalisation déstructurante. L'auteur parle ici d'un double leurre et d'un désaveu d'identité face aux contradictions et aux ambivalences rencontrées. Il parle aussi d'une altération du sens de la réalité, de fantasmes de toute puissance et d'une surélévation narcissique. R. KAËS (1993) évoque quant à lui le trop plein médiatique d'images et le vide de l'imaginaire collectif qui peuvent pousser le sujet à un oubli du passé et à une absence de futur. Il y a alors un climat de confusion culturelle, et il peut y avoir une perversion du jugement moral (T. ANATRELLA, 1994). Le manque de la réponse sociale à l'étayage des besoins narcissiques conduit le sujet vers un sentiment de dépersonnalisation et de mort du lien social (O. DOUVILLE, 2001). HAHM, LAHIFF et GUTTERMAN (2004) nous ont fait remarquer eux-aussi que l'immigration pouvait entraîner une perte du support social, d'où une exposition potentielle des adolescents aux risques. Il y a une vulnérabilité qui s'explique par l'ambiguïté d'une position à assumer dans un monde en changement, par toute la problématique de la séparation et par l'affranchissement de l'héritage culturel (T. FERRADJI et M-R. MORO, 2006).

b) La problématique de l'entre-deux :

A YAHYAOUÏ (1988) a décrit une perturbation du sens, une fracture entre le dedans et le dehors et une rupture de la filiation chez les enfants de deuxième génération qui se trouvent confrontés à la problématique de l'entre deux. H. BEAUCHESNE (1989) a montré que l'adolescent placé entre deux cultures connaît les problématiques propres à l'adolescence, mais avec une amplification de par la situation migratoire, d'où un niveau de vulnérabilité potentiellement important. Si R. KAËS (1993) a proposé de retenir le concept de la double

insertion, F. RICHARD (2001) a évoqué l'indistinction entre le dedans et le dehors en associant cette situation à une alternance entre la persécution et l'angoisse de perte du monde. Le clivage amène du coup le sujet à négocier une frontière difficile entre le monde intérieur et le monde extérieur, d'où parfois la mise en scène de pathologies traumatiques pour échapper au clivage (T. FERRADJI et M-R. MORO, 2006). Il y a alors l'existence d'une vulnérabilité spécifique des enfants de migrants, une vulnérabilité qui inaugure des passages à l'acte et des conduites à risque. VARZSONYI, TREJOS-CASTILLO et HUANG (2006) ont repéré eux aussi une vulnérabilité spécifique : les pairs vont avoir une influence négative qui, associée au travail de deuil des parents qui a été relégué à la deuxième génération, va alors se décliner en cette vulnérabilité spécifique. D. Le BRETON (2007) évoque aussi l'existence d'un entre deux diffus correspondant à l'adolescence, d'où tout ce qui est de l'ordre de l'appartenance et de la filiation. Il faut ici faire selon lui attention aux sociétés du « nous autres ».

c) Des carencés de l'imaginaire et de l'intériorité :

Il faut insister sur l'échec des processus d'individualisation, de même que sur la rupture avec les références parentales et avec les repères culturels, car cela engendre potentiellement une confusion par rapport à l'effacement des modèles de loi, (M. BENADIBA, 1979 ; D. Le BRETON, 2007). T. ANATRELLA (1994) dit que les adolescents sont alors parfois des carencés de l'imaginaire et des carencés d'une intériorité qui ne serait ni nourrie ni cultivée, d'où une perversion de l'imaginaire. Cela amène selon lui les jeunes concernés à s'éprouver soi-même à travers l'autre plus que le rencontrer. Cet espace de crise peut déboucher sur un mouvement de refus et d'errance, sur une singularité sans projet et sur une difficulté du lien social (F. RICHARD, 2001). O. DOUVILLE (2001) a expliqué quant à lui que les violences identitaires et les incidences cliniques des exils étaient en lien avec ces crises du lien social et avec les crises des montages identitaires. La privation de figure identificatoire solide amène donc à chercher un étayage à l'extérieur, dans la rue et avec les pairs (VARZSONYI TREJOS-CASTILLO HUANG, 2006 ; D. Le BRETON, 2007).

d) Des mécanismes de répétition :

P. BENGHOZI (2000) a souligné la fréquence des mécanismes de répétition des symptômes de violence d'une génération à l'autre : cela représente selon lui à la fois une attaque du lien, un processus de déliaison et une compulsion de répétition, d'où une destruction du lien de filiation et d'affiliation. R. KAËS (1993) explique que la menace d'exclusion sociale dans un contexte de délitement du lien social peut amener les sujets à la violence antisociale et à la destructivité, et ce pour surmonter la détresse et pour constituer l'objet dans la haine. Il y a dans ce contexte une levée de certains refoulements qui peut engendrer de la violence ou de la

destructivité, surtout chez le sujet migrant lorsqu'il est assailli d'injonctions paradoxales, (O. DOUVILLE, 2001). Tester ses limites et chercher à avoir de l'emprise sur autrui, le tout dans une quête de reconnaissance à travers l'expression d'une tendance antisociale, est une réaction de l'adolescent contemporain, (F. MARTY, 2002 ; PH. JEAMMET, 1997 ; F. RICHARD, 2001). M. WIEVIORKA (2004) a démontré que tous les phénomènes de décomposition urbaine associés au repli de l'adulte étaient en lien avec cette violence sociale des enfants, et que cette propension à l'agir est aussi là pour permettre au sujet d'échapper à l'impuissance, ou bien pour lui permettre de se mettre au monde, (D. Le BRETON, 2007).

e) Troubles de la dépressivité et ressentiment chez l'adolescent :

F. MARTY (2002) a beaucoup travaillé sur la mise à mal du sentiment d'existence chez les adolescents contemporains, comme ont pu aussi le faire PH. JEAMMET (1997) ou encore F. RICHARD (2001). Ils repèrent tous chez ce même sujet adolescent des sentiments de perte et d'abandon, un malaise dans les relations aux autres et une souffrance importante. O. DOUVILLE (2001) a alors amené ici le concept des troubles de la dépressivité adolescente. Il y a une difficulté chez l'adolescent issu de population migrante pour se construire d'une manière métissée, et une douleur du non sens du fait de la privation du relais parental pour établir un lien fonctionnel entre cadre culturel interne et cadre culturel externe, (T. FERRADJI et M-R. MORO, 2006), de ce fait il y a une non inscription des événements dans une chaîne signifiante. L'adolescent livré à lui-même va devoir surmonter un flot d'épreuves et faire face à ses problèmes de fragilité de la personnalité. Cela participe dès lors au ressentiment que ces adolescents peuvent avoir face à la non reconnaissance et à l'incapacité d'étayer leur existence (M. WIEVIORKA, 2004). T. FERRADJI et M-R MORO (2006) ont insisté quant à eux sur le côté pathogène du clivage évoqué plusieurs fois jusqu'alors, en effet celui-ci débouche potentiellement sur un emprisonnement dans d'insolubles problèmes de filiation qui peuvent avoir un impact sur le ressentiment.

D) Les mécanismes de défense et le portage familial : traumatismes et constellation parentale.

a) L'exil et les conflits identitaires (mise à mal des figures parentales) :

L'exil peut être décrit comme une mise à mal des figures parentales en proie à des conflits identitaires, ce qui fait que les enfants se voient portés très difficilement par les parents, surtout que ceux-ci ne sont pas des références identitaires stables, (A.YAHYAOU, 1991) Les individus peuvent avoir une double contrainte normative, ce qui va avoir un impact sur

les constructions identitaires et ce qui va favoriser l'émergence de tensions et de conflits intergénérationnels, (A. ZEHRAOUI, 1996 ; I. THERY, 1996). On peut parler ici de la fragilisation du cadre symbolique de la parentalité et du même coup, de la crise de la fonction séparatrice du tiers. Il y a alors la mise en place d'identifications changeantes avec un certain trouble de l'identité qui conduit le sujet quelquefois à rechercher de nouvelles identifications secondaires (F. RICHARD, 1998), c'est le symbole d'une recherche d'une néo identité avec parfois l'extériorisation comportementale du vécu psychique qui peut l'accompagner. D. Le BRETON (2007) pense qu'une certaine altération de l'intégration sociale associée à une potentielle démission identitaire poussent l'individu à une propension à l'agir. L'auteur relève la réalité de l'émiettement des références car il y a des déliaisons symboliques, et parfois une rupture des appartenances à la totalité sociale. La souffrance de l'adolescence et probablement toutes ces conduites à risque illustrent ce malaise d'accéder à soi, ainsi que ces identifications multiples et provisoires. Les « quartiers d'exil » dans lesquels parfois la « fabrique identitaire » remplace ainsi l'élaboration progressive de soi.

b) L'adolescence face à la vulnérabilité sociale des parents :

L'adolescence dévoile une vulnérabilité sociale des parents (une vulnérabilité qui est mal vécue par les enfants), ce qui fait que la dimension narcissique de la filiation en est alors biaisée, (A. YAHYAOU, 1991). Selon J-J. RASSIAL (1996), c'est aussi parfois la disqualification des représentations de la fonction paternelle que l'adolescent vient tester, c'est là que le réel des agir vient pallier les déficits symboliques et vient compenser la dépression sous-jacente. Les conduites agies sont présentes pour nier l'angoisse et la passivité. F. RICHARD (1998) a pu préciser que l'adolescence était un révélateur d'un conflit parental larvé, et d'un décalage entre le discours parental et le discours sociétal. De là découlent potentiellement de la révolte, de la délinquance ou encore le retour à un certain traditionalisme. L'adolescence est une rupture du développement qui produit parfois une sensation de vide, synonyme de temps nécessaire, de dépression potentielle ou encore d'errance. C'est là qu'on retrouve la fréquence du recours à l'agir car il y a une non élaboration psychique soit d'un désir, soit d'une crainte, soit d'un vécu psychique. F. RICHARD (2001) expliquera plus tard que la subjectivation est en soi selon lui une quête identificatoire couplée à une élaboration psychique, mais si on trouve des références sociales adultes dévaluées, alors cela peut conduire à un renforcement de la singularité du sujet et à un rejet. Il faut donc être vigilant quant au manque de soutien narcissique parental lorsque celui-ci est avéré, ou encore faire attention aux cristallisations et aux résistances (F. MARTY, 2002)

D. Le BRETON (2007) explique que l'exclusion et la crise des institutions prodiguent une difficulté à trouver ses marques par rapport aux autres et sont par là même à l'origine potentielle de la violence. Dans les quartiers d'exil le sentiment de déliquescence générale, la radicalité des comportements et l'indifférence à la Loi ont répondu à l'individualisme démocratique, au discrédit de l'école et à l'affirmation de la culture de la rue.

c) L'entre deux et le passage à l'acte :

Une enveloppe culturelle pas assez épaisse peut occasionner une fracture entre le dedans et le dehors, et laisser surgir alors une perturbation de sens (A. YAHYAOUÏ, 1988). La problématique de l'entre deux provoque la survenue de mécanismes de défense face aux angoisses ressenties (A. YAHYAOUÏ, 2000) et les difficultés d'intégration sociale découlent alors sur la logique du passage à l'acte. Les passages à l'acte sont une tentative pour exorciser l'angoisse du vide et sont les symptômes du dysfonctionnement entre la famille et les institutions (A. YAHYAOUÏ, 2000). Dans le même ordre d'idées, les tensions insupportables entraînent un vécu de solitude et de vide à l'origine d'une désubjection de l'enfant et d'une désobjectalisation de l'adulte, d'où les passages à l'acte et la violence. A. ZEHRAOUI (1996) a décrit cette fragilisation de la structure familiale, avec une cohésion et une intégration problématiques, avec des enjeux sur la question du devenir et du lieu d'avenir et avec un rapport ambigu et contradictoire à la nationalité française. D. MARCELLI (2003) pointe une confusion chez l'adolescent entre le dedans et le dehors à cause notamment du déficit de limites de sens, ce qui peut entraîner une fuite en avant surtout s'il y a une certaine insécurité intérieure. Tous les jeux avec l'interdit et toutes les expérimentations entre le dedans et le dehors, ainsi que les conduites à risque, sont là pour s'affronter au monde et pour se dépouiller du mal de vivre, de même que pour éprouver une contenance qui fait défaut (D. Le BRETON, 2007).

d) Le clivage du surmoi :

Le clivage du surmoi peut entraîner une difficulté à délimiter le site de la destruction et celui de l'autodestruction : il s'agit ici de la distinction entre le surmoi individuel et le surmoi culturel ou collectif (J-J. RASSIAL, 1998). Mais l'identification au code groupal supplante en fait le surmoi individuel : c'est là que l'on peut parler du surmoi de la bande (F. REDL, rééd. 2002). R. ROUSSILLON (1998) pointe alors l'indispensable étayage narcissique de l'enfant pour l'aider à construire l'image de soi, car selon lui une identité négative débouche sur une compensation par le passage à l'acte pour changer l'image. Cette situation dans son ensemble est le siège du clivage, de la projection et des blessures narcissiques ; il faut donc faire attention aux passages à l'acte du sujet et à son possible effondrement, (F. RICHARD, 1998).

J-B. CHAPELIER (2000) associe les groupes de pairs et les groupes d'appartenance à un espace médiateur identificatoire, un espace potentiel d'étayage du processus d'adolescence et un espace dès lors constitutif de socialité. Mais J-B. CHAPELIER et C. MATHA (2000) décrivent quant à eux les groupes de pairs comme un réaménagement nécessaire des groupes internes, un lieu où la scène pubertaire devient potentiellement un fantasme d'auto engendrement qui permet le recours au groupe social. Les groupes de pairs permettent une restauration narcissique ainsi que le réaménagement de l'idéal du moi. J-B. CHAPELIER et C. MATHA (2000) rappellent aussi que les groupes de pairs conditionnent une exclusion de l'adulte, un fonctionnement idéalisé et maniaque, une pensée commune et une période « persécutoire ». L. MUCCHIELLI (2002) a insisté sur l'idée que la bande proposait un refuge et une certaine revalorisation, mais on y trouve aussi une affirmation de soi par le rejet et par tout ce qui est de l'ordre de la surenchère. L'identification aux pairs (D. Le BRETON, 2007) permet un étayage mutuel et un soutien de l'estime de soi, les contrats passés entre pairs mettent à mal l'autorité du tiers. Les conduites à risque s'opèrent car il y a un sentiment confus de manque à être et un échec de l'accès à un sentiment de soi valable.

e) Les rituels :

Les rituels d'initiation non codés sont autant de marques pour signer une nouvelle appartenance (F. RICHARD, 1998). Les comportements de l'agir peuvent englober des conduites agressives et des conduites auto agressives qui illustrent cette recherche de la maîtrise du corps et de l'objet, ainsi qu'une défense contre des tensions internes insupportables (J-B. CHAPELIER et C. MATHA, 2002). L'opposition violente aux adultes peut alors correspondre à une recherche de la punition : la punition venant réduire la tension insupportable entre moi et surmoi.

E) Estime de soi, anxiété, passages à l'acte et délinquance :

- Estime de soi :

1) Les facteurs qui influencent l'estime de soi :

Les attitudes éducatives globales parentales laissant une certaine place à la responsabilisation de l'enfant donnent lieu à une amélioration de l'estime de soi et à des réussites scolaires (J. KELLENHALS et C. MONTANDON, 1991 ; C. ANDRE et F. LELORD, 2007).

Le soutien parental, l'amour et l'éducation sont des nourritures de l'estime de soi ; les relations amicales et l'activité professionnelle ont une influence positive sur l'estime de soi du sujet, (J. KELLENHALS et C. MONTANDON, 1991).

Par contre une trace émotionnelle douloureuse chargée d'émotions négatives, qui est cumulée avec le regard des autres et le jugement d'autrui, constitue un véritable frein à tout épanouissement (G.I. METALSKY, 1993). A. ELLIS (1994) explique que la prédominance d'impératifs est en fait une protection chez tout individu, une protection qui participe à l'établissement d'une image de soi idéalisée.

Les changements corporels, l'échec scolaire et les difficultés d'insertion inaugurent des problèmes d'estime de soi chez les sujets, et des problèmes d'autant plus grands si le conformisme social exerce une pression et si le soutien parental est de mauvaise qualité, (E. KJELSBURG, E. NEEGARD et A. A. SILL, 1994). Ces regards croisés nourrissent l'image et l'estime de soi, ainsi que la place dans la famille (J. BERGERET, 1994).

La culture et l'héritage phylogénétique influencent la réceptivité à la réglementation sociale (à savoir les mœurs, les convenances, les coutumes), et cela a un impact sur les systèmes cognitifs et sur les comportements, (K. HORNEY, 1950 ; A. ELLIS, 1994).

On peut relever aussi les dommages de l'autocritique sur l'estime de soi et l'importance des souvenirs et des croyances, (G.H. BUCHANAN et M.E.P. SELIGMAN, 1995 ; A.T. BECK, 2002).

Il y a aussi des liens entre le choc de la scolarisation et l'impact de celle-ci sur l'estime de soi, (M. De LEONARDIS et O. LESCARRET (1998).

Les apparences influent elles aussi sur l'estime de soi et il faut être vigilant vis-à-vis de l'environnement social. Les pressions de l'environnement social sont influentes et le regard sur soi est très important pour l'estime de soi, (A. LAMIA, 1998).

2) Une basse et une haute estime de soi :

R. HYMAN (1981) associait une basse estime de soi à un manque de discernement, à de l'hésitation et à de la procrastination, alors que R.F. BAUMEISTER (1984) au sujet de la haute estime de soi l'associait à des stratégies de recherche de développement personnel mais avec une empreinte de suffisance, d'obstination et de prise de risque. Selon eux une forte estime de soi serait synonyme de bonnes notes à l'école, alors que F. BARRIAUD et C. BOURCET (1998) préféraient parler de liens entre une forte estime de soi et des comportements adaptés. J. SCHIAVINATO (2000) pense qu'il faut faire attention à l'histoire de la personnalité de même qu'à la fragilité des sujets car cela est potentiellement à l'origine

d'une fragilité du moi, d'une dépression, ou encore d'une mésestime de soi ou bien, symétriquement, à l'origine d'une surestimation du moi et d'une idéalisation excessive.

Les préjugés sont cognitifs et moraux et ils expriment une tendance à penser en catégories, des catégories construites afin de gonfler l'estime de soi (K. SUN, 1993). Cela est à mettre en lien avec les propos de D.H. HAMILTON (1994) lorsque celui-ci nous a expliqué que les préjugés négatifs renvoyaient à un étiquetage positif du groupe de pairs combiné à une exclusion du groupe pour ceux qui sont dévalués. C. ANDRE et F. LELORD (2007) font eux-aussi la distinction entre une basse estime de soi et une forte estime de soi, en les associant ou non à une peur du jugement social et à une méconnaissance ou non de soi.

3) Vulnérabilité de l'estime de soi, douleur, souffrance et dévalorisation :

La vulnérabilité de l'estime de soi prodigue une douleur et une souffrance psychologiques. La perception de la représentation des autres est à la source de cette souffrance et de la dévalorisation de soi, (L. BEKOWITZ, 1989).

Une atteinte de l'image de soi prodigue aussi de la souffrance, et cela établit une certaine vulnérabilité et un potentiel sentiment de victimisation. Tout cela participe à l'élaboration d'une responsabilité portée par quelqu'un, ce qui appelle à la vengeance pour permettre une restauration de l'estime de soi perdue, (A. ELLIS, 1994). Mais toute atteinte à l'image de soi aura des répercussions en chaîne : souffrance, vulnérabilité, victimisation, responsabilisation et vengeance pour restaurer l'estime de soi perdue, (K. HORNEY, 1950 ; A. ELLIS, 1994).

Le style défini d'interprétation des événements et la pensée primaire sont une protection de l'estime de soi mais cela illustre une dévalorisation sous-jacente, (G.H. BUCHANAN et M.E.P. SELIGMAN, 1995).

Les représentations mentales influencent le sentiment d'appartenance et par là même l'estime de soi, (BERGH, CHAIKEN, RAYMOND et HYMES, 1996).

Il y a enfin une souffrance affective potentielle chez l'adolescent contemporain qui va occasionner une quête d'indépendance et de réassurance, avec tous ces jeux avec l'interdit et toutes ces expérimentations entre le dedans et le dehors, et tout cela aura des répercussions sur l'estime de soi, (D. Le BRETON, 2007).

- Anxiété :

1) Dramatisation et vulnérabilité :

A. ELLIS (1985) postulait que l'anxiété chronique donnait lieu à des dramatisations fréquentes, mais on peut aussi admettre que l'anxiété est corrélée à une surestimation de la

vulnérabilité, et une chute de l'attention sera chez le sujet synonyme d'une impression de non contact avec les autres, il sera alors la proie de potentiels biais cognitifs, (A. WELLS et D.M. CLARK, 1995)

M. HAUTEKEETE (1998) a introduit la notion de nœud émotionnel schématique de l'anxiété sociale, un nœud selon lequel un sentiment d'infériorité amènerait de la peur, et selon lequel une attitude de soumission amènerait de l'anxiété.

On peut associer l'anxiété à de la souffrance, à de la perplexité et à de l'absence de clarté, d'où une anticipation négative (P. GRAZIANI, 2008), mais de fait, les situations stressantes précoces fragilisent par là même à long terme la capacité de *coping* du sujet, (B.F. CHORPITA et D.H. BARLOW, 1998). Les sujets anxieux et, plus généralement, ceux qui souffrent d'une vulnérabilité psychologique, confrontés à des événements prolongés ou répétitifs, dès lors ne mettent pas aussi bien en place des stratégies de *coping* que les individus sans troubles, ils utilisent un *coping* centré sur l'émotion, (Pierluigi GRAZIANI, 2008).

2) Un système d'inhibition comportementale :

L'émotion qui accompagne l'activation du système d'inhibition comportementale est l'anxiété (J.A. GRAY, 1987) qui comprend trois processus : une forte augmentation de l'attention focalisée sur soi, des comportements de réassurance et une émergence de déficits comportementaux (A. WELLS et D.M. CLARK, 1995).

L'interaction entre le sujet et la situation augmente l'anxiété-état (qui est contextuelle) si la situation menaçante est congruente avec la facette qui sous-tend l'anxiété-trait. Dès lors, pendant une confrontation stressante contenant une menace, l'anxiété-trait agirait comme une sorte d'amplificateur de l'anxiété-état (N.S. ENDLER, 1997).

3) L'anxiété anticipatrice et l'évitement :

On peut décrire la phobie sociale comme une anxiété anticipatrice ou comme une anxiété situationnelle qui toutes deux cherchent à tout prix l'évitement (R.M. RAPEE, 1995), et la confrontation au stress (une menace, un danger) donnerait alors lieu à un traitement (cognitif) de l'information, soit un traitement utile à la stratégie d'évitement (J.A. GRAY et N. McNAUGHTON, 1996). M. HAUTEKEETE (1998) a introduit la phobie sociale selon laquelle les schémas sont axés sur la menace vis-à-vis des réactions individuelles et du regard d'autrui.

L'anxiété se caractérise alors par de la peur, des symptômes corporels subjectifs et manifestes, la peur donnant lieu à de l'émotion, à de l'ambiguïté et à de l'incertitude comme cela peut se manifester chez les adolescents contemporains, (P. GRAZIANI, 2008). Cela revient à dire que ces sujets s'efforcent avant tout de baisser le niveau de leur souffrance émotionnelle, par

exemple en utilisant la fuite ou l'évitement, en consommant de l'alcool ou bien des médicaments, en cherchant à se distraire.(B.F. CHORPITA et D.H. BARLOW, 1998).

D'après S. RACHMAN (1998), des facteurs jouent un rôle important dans la prédiction du comportement évitant comme la motivation, l'intensité attendue de l'aspect déplaisant, la possibilité de sécurité, etc.

4) Violence, pression environnementale et auto engendrement :

On peut établir une relation entre le potentiel de violence, les douloureuses pressions environnementales et l'anxiété, (M. LEMAY, 1998). Cela peut alors amener le sujet à se heurter aux limites de son existence et à s'auto-engendrer au sein d'un groupe social ou familial.

L'anxiété produirait des tensions physiques et psychologiques, des tensions qui sont le produit d'une évaluation cognitive et d'une fonction adaptative, (P. GRAZIANI, 2008). L'anxiété est donc selon son hypothèse un traitement de l'information particulier et une vulnérabilité au stress, le tout produisant des réactions excessives et inappropriées.

On peut alors associer le développement de l'anxiété (et les processus associés) à celui de la perception et des capacités de contrôle, (B.F. CHORPITA & D.H. BARLOW, 1998).

- Passages à l'acte et délinquance :

1) Impact des facteurs psychosociaux :

Il faut vis-à-vis du contexte migratoire retenir l'impact des facteurs culturels qui introduisent un décalage entre les normes, ainsi que l'impact de facteurs psychosociaux tels que l'influence des médias, l'influence des pairs, l'influence de la rue et l'influence de la famille, (A. BANDURA, 1973).

On peut ici évoquer la violence dans les groupes de pairs où il y a une désubjection de l'autre qui est vu comme une menace, ce qui introduit par exemple l'importance des concepts du regard et du perceptif, (J. SCHIAVINATO, 1991).

Le comportemental et le corporel servent à masquer et à exprimer le dysfonctionnement du psychisme du sujet et ils sous-entendent un manque potentiel de repères identificatoires solides, (F. MILLAUD, 1998). Un mauvais étayage psychologique peut ainsi entraîner une inflation narcissique qui, sans self authentique chez le sujet, va déboucher sur un dégagement dans l'agir, (T. ANATRELLA, 1994).

Le groupe est construit sur un mode fraternel et il permet une restauration narcissique, ce qui conduit souvent les sujets à compenser par la violence sociale pour faire face à la société globale, c'est là la conséquence d'un déficit d'intégration sociale, (F. RICHARD, 2000).

On peut décrire les groupes de pairs en évoquant des caractéristiques de ceux-ci : l'exclusion de l'adulte, le fonctionnement idéalisé, la pensée commune et la période persécutoire, (J-B. CHAPELIER, 2000). On y distingue aussi les phénomènes de toute puissance et d'illusion groupale.

2) Le territoire et l'entre-deux : la rue et la pathologie de l'agir :

L'appartenance au territoire quand on est prisonnier de l'entre deux, avec la disqualification des pères et le fonctionnement sur un double registre, laisse libre cours à la culture de la rue, une rue qui est bien souvent le théâtre des pathologies de l'agir (D. Le BRETON, 2007). Il y a un lien avec la menace d'un manque de reconnaissance et avec la protection de l'estime de soi. Ceci orchestre potentiellement les violences juvéniles et la lutte pour la reconnaissance, et amène donc l'opposition à l'autre ; c'est une sorte d'identité par défaut qui restaure un sentiment d'appartenance, (D. Le BRETON, 2007).

Toutefois la violence des gangs dans la rue présuppose l'importance de deux notions fondamentales chez les adolescents, à savoir le respect et le statut, (E. ANDERSON, 1994). D. MARCELLI (2000) évoque les écorchés vifs chez qui le sentiment d'identité n'est jamais donné. L'adolescent cherche l'affirmation de soi dans le débat et la transmission, il y a souvent chez lui une confusion entre dedans et dehors à cause du défaut de limites de sens, ce qui entraîne bien souvent une fuite en avant à cause de cette insécurité intérieure. L'articulation entre dehors et dedans pour les sujets issus de populations migrantes est douloureuse, et les remaniements des frontières du sentiment de soi entraînent une remise en jeu perpétuelle du sentiment d'identité, (D. MARCELLI, 2003).

La violence dans les groupes de pairs de plus est bien souvent identitaire, elle a à sa base une désobjectivation de l'autre, (J. SCHIAVINATO, 2000). L. MUCCHIELI (2002) a pu établir que la bande était semblable potentiellement à un refuge, ce qui permet alors la revalorisation, mais on y note l'affirmation de soi par la surenchère et le défi.

D. Le BRETON (2007) met en lien la violence avec une difficulté à trouver ses marques par rapport aux autres, cela est à relier avec l'estime de soi qui est alimentée par l'estime des pairs, notamment au cœur de cette lutte liée à l'intégration et à l'exclusion. La logique du ressentiment et la logique de l'honneur prennent place et force, cela amène les adolescents à vivre dans un défi permanent.

3) Evacuer l'angoisse et réduire l'anxiété ; l'impulsivité et l'acting out :

On peut associer le passage à l'acte et les agir contre autrui à une évacuation totale de mentalisation et de mise en sens, (F. MILLAUD, 1998), les adolescents en viendraient parfois ainsi à des conduites rituelles sauvages pour contrôler une violence primaire non liée et la culpabilité inconsciente, (F. RICHARD, 2002). Le passage à l'acte et la violence sont là pour évacuer l'angoisse et pour réduire la tension anxieuse, mais surtout le passage à l'acte est synonyme d'impulsivité, d'intolérance à la frustration et de faiblesse dans le fonctionnement critique, (F. MILLAUD, 1998).

Le besoin de l'adolescent d'avoir des repères identitaires (qui soient auto historicisant) l'amènerait à produire l'*acting out* afin de provoquer une liaison entre le passé et le présent, (F. HOUSIER, 2002). Il y aurait forcément une blessure traumatique que l'adolescent vient raviver avec son *acting out*, on peut le considérer de ce point de vue selon l'auteur comme la mémoire d'un traumatisme ou bien comme la restauration d'un passé refoulé, (F. HOUSIER, 2002). On peut définir l'acte antisocial comme le fait de revenir en arrière pour dénouer les angoisses qui ont amené la constitution d'un faux self adaptatif, afin de dénouer l'angoisse et la confusion initiales. Il y aurait donc un déplacement dans le monde extérieur d'un conflit, (F. HOUSIER, 2002). *L'acting out* est donc un acte inconscient, impulsif et effectué à la place d'un « se souvenir de », soit un agir qui est fait afin d'éviter une angoisse trop violente, (J-L. PEDINIELLI, 2006).

J-B. CHAPELIER et C. MATHA (2002) précisent quant à eux que les comportements de l'agir englobent des conduites agressives et auto-agressives produites afin de maîtriser le corps et l'objet, et afin de se défendre contre des tensions internes qui sont insupportables.

II) PROBLEMATISATION ET OPERATIONNALISATION DE LA RECHERCHE :

En guise de préambule et avant de poser les hypothèses générales et opérationnelles, il nous semble important de reprendre les questions préalables à ce travail de recherche clinique. En amont de celui-ci, dans le champ des problématiques migratoires, nous nous interrogeons sur la délinquance des jeunes issus de populations migrantes, en cherchant quels éventuels paramètres pouvaient exercer une influence manifeste sur cette dernière. Dès lors un ensemble de questions s'offraient à nous au sujet de concepts cliniques majeurs, des questions initiales que nous allons vous présenter. Au sujet du clivage entre dedans et dehors, y a-t-il

transmission ou construction de celui-ci ? Au sujet des manifestations délinquantes, expriment-elles une recherche de réparation ou une toute puissance ? A propos de la bi appartenance du sujet migrant, celle-ci est-elle acquise ou innée ? En ce qui concerne la filiation et l'affiliation, est-ce qu'il y a démission des pères ou tyrannie des pairs ? Et le ressentiment, provient-il d'une non reconnaissance ou bien d'une mise à mal du sentiment d'existence ? Chez les jeunes issus de populations migrantes et auteurs d'actes délictueux, est-ce que leur estime de soi est exacerbée ou alors plutôt faible ? Est-ce que les groupes de pairs procurent une restauration narcissique ou bien répondent-ils à une quête identitaire ? Au sujet de la rue, celle-ci recueille t'elle le débordement d'une problématique interne insupportable ? ...

A partir de ces questions, il a été possible de retenir celles qui nous semblaient les plus pertinentes au regard des manifestations bruyantes régulièrement diffusées par les médias contemporains. Ce choix nous a amené à faire l'hypothèse qu'il existait peut-être des niveaux différenciés dans le lien entre l'intégration et l'estime de soi, et que ces niveaux différenciés avaient une influence sur les passages à l'acte délictueux des jeunes issus de populations migrantes. On s'est alors demandé s'il y avait une répétition par rapport à une transmission invalidante de générations à génération, et si cette transmission invalidante était en rapport avec l'ethnicité, la stigmatisation et le(s) sentiment(s) d'appartenance. Il s'est dégagé ainsi une première interrogation qui allait faire partie du fil rouge de la recherche : on s'est posé la question de savoir si les jeunes issus de populations migrantes présentaient ou non des troubles de l'estime de soi dans la genèse de leurs passages à l'acte délictueux. Si oui, ces troubles correspondent-ils à une forte estime de soi, ou au contraire à une mésestime de soi ? Sont-ils sensiblement différents chez les garçons et chez les filles ?

On a pu se demander alors si ces troubles de l'estime de soi ne venaient pas compenser un vide laissé par l'histoire parentale, ou bien par la trace de l'exil. Les passages à l'acte délictueux seraient donc potentiellement en lien avec un sentiment de bi appartenance du sujet issu de population migrante, un sentiment qui influencerait sur la teneur de l'estime de soi du sujet, et de l'adolescent notamment. A partir de tout cela, il a été possible de poser des bases aux hypothèses générales, des bases que nous allons rapidement décrire.

Un aspect central de cette recherche clinique a été le questionnement du cumul des traumatismes chez les sujets issus de populations migrantes, depuis l'exil jusqu'aux deuils non faits, et jusqu'à l'ethnisation des rapports sociaux. On a pu se demander qu'est-ce qui pêchait dans la transmission ? De même nous avons interrogé la construction des politiques d'intégration après 1980 qui ont pu conduire à l'élaboration d'un ressentiment et à un déficit

d'étayage. Comment l'imaginaire du ressentiment couplé à l'imaginaire de l'illégitimité ont-ils pu conduire de jeunes adolescents au passage à l'acte délinquant ? Et comment celui-ci a-t'il alors tronqué l'élaboration psychique ?

Cela nous a amenait à essayer de mesurer la notion d'intégration car l'intégration des jeunes issus de l'immigration semble correcte, et pourtant un certain nombre d'entre eux mettent en place des stratégies d'évitement et d'opposition. Un autre aspect essentiel serait que les parents ont un vécu de rejet et de persécution à l'origine de la victimisation, qui est alors un déni total de la réalité des faits : cela colore sans nul doute la parentalité et la transmission (de la culture notamment), et cela exerce une influence sur la posture éducative. Selon A. YAHYAOUÏ (1988), il faudrait dé-contextualiser la parentalité pour pouvoir la re-contextualiser, car les protections et les pare-excitations ne sont pas ou peu fournis par les parents. Cela a pu inaugurer un vécu dans l'impunité qui a entraîné du coup un processus d'identification-rejet, c'est là que peut se jouer ce qui a trait à la question d'appartenance. Si on ajoute à cela une certaine vacuité réelle ou perçue de l'environnement, c'est alors conduire à un fonctionnement de débordement qui peut déboucher sur des logiques de destructivité et d'auto-destructivité. Et là, le paupérisme des territoires et la question de la stigmatisation sociale et culturelle ont potentiellement joué un rôle non négligeable dans les conditions (suffisantes mais non nécessaires) amenant aux passages à l'acte délictueux.

Pour A. YAHYAOUÏ (2000), la problématique de l'adolescence migrante est référencée à deux groupes, d'où un double clivage entre le dehors et le dedans, entre la société d'accueil et la société d'exil, entre la société civile et le groupe d'appartenance. En fait selon lui, il y a là un entre-deux perpétuel, une double référence et une double déchirure : il a été alors important dans cette recherche de mesurer le niveau d'intégration et son lien avec le passage à l'acte délinquant. On a pu aussi se poser la question de savoir si le niveau de l'estime de soi ne venait pas compenser un vide laissé par l'histoire parentale ? De même, est-ce qu'il pouvait y avoir un lien entre la sécurité de base (ou bien une famille insécurisante ou chaotique et désorganisée) et des troubles potentiels de l'estime de soi ?

Hypothèses générales

On peut faire l'hypothèse qu'il existe des niveaux différenciés dans le lien entre l'intégration, telle qu'elle est perçue, et l'estime de soi, de même qu'entre l'intégration et l'anxiété, et que ces niveaux différenciés ont une influence sur les passages à l'acte délictueux des jeunes issus de populations migrantes. Dit autrement, on pourrait supposer que l'intégration des parents

perçue par les adolescents va avoir une influence sur la perception de leur propre intégration et, en fonction de la perception qu'ils ont du niveau d'intégration de leurs parents et de leur propre niveau d'intégration, les jeunes issus de populations migrantes présenteraient un niveau d'estime de soi (ES) positif ou négatif. Ce niveau d'ES serait corrélé avec les passages à l'acte délictueux.

Une seconde hypothèse supposerait qu'en fonction de la perception qu'ils ont du niveau d'intégration de leurs parents et de leur propre niveau d'intégration, les jeunes issus de populations migrantes présenteraient un niveau d'anxiété élevé ou faible. Ce niveau d'anxiété serait corrélé lui-aussi avec les passages à l'acte délictueux. On peut alors se poser la question de savoir si les niveaux d'ES et d'anxiété ne seraient pas sensiblement différents chez les garçons et chez les filles.

Hypothèses opérationnelles

H1 : Lorsque les parents sont perçus comme intégrés, nous nous attendons à ce que les enfants se perçoivent comme intégrés et, inversement, lorsque les parents sont perçus comme non intégrés, nous nous attendons à ce que les enfants se perçoivent comme non intégrés.

- H0 : il n'y a pas de différence dans l'intégration perçue des enfants, que leurs parents soient perçus comme intégrés ou non.
- H1 : il y a une différence dans l'intégration perçue des enfants selon que leurs parents soient perçus comme intégrés ou non.

H2 : Nous nous attendons à ce que l'estime de soi soit forte lorsque les parents sont perçus comme intégrés et, inversement, lorsque les parents ne sont pas perçus comme intégrés, nous nous attendons à ce que l'estime de soi ne soit pas forte.

- H0 : il n'y a pas de différence dans le niveau d'estime de soi des enfants, que leurs parents soient perçus comme intégrés ou non.
- H1 : il y a une différence dans le niveau d'estime de soi des enfants selon que leurs parents soient perçus comme intégrés ou non.

H3 : Nous nous attendons à ce que le niveau d'anxiété soit faible lorsque les parents sont perçus comme intégrés et, inversement, lorsque les parents ne sont pas perçus comme intégrés, nous nous attendons à ce que le niveau d'anxiété soit élevé.

- H0 : il n'y a pas de différences dans le niveau d'anxiété des enfants, que leurs parents soient perçus comme intégrés ou non.
- H1 : il y a une différence dans le niveau d'anxiété des enfants selon que leurs parents soient perçus comme intégrés ou non.

H4 : Lorsque les parents sont perçus comme intégrés, nous nous attendons à ce que les enfants ne soient pas dans le passage à l'acte délictueux et inversement, lorsque les parents ne sont pas perçus comme intégrés, nous nous attendons à ce que les enfants soient dans le passage à l'acte délictueux.

- H0 : il n'y a pas de différence dans le passage à l'acte délictueux des enfants, que leurs parents soient perçus comme intégrés ou non.
- H1 : il y a une différence dans le passage à l'acte délictueux des enfants selon que leurs parents soient perçus comme intégrés ou non.

H5 : Lorsque les enfants se perçoivent comme intégrés, nous nous attendons à ce que ces derniers ne soient pas dans le passage à l'acte délictueux et, inversement, lorsque les enfants ne se perçoivent pas comme intégrés, nous nous attendons à ce que ces derniers soient dans le passage à l'acte délictueux.

- H0 : il n'y a pas de différence dans le passage à l'acte délictueux des enfants que ceux-ci soient perçus comme intégrés ou non.
- H1 : il y a une différence dans le passage à l'acte délictueux des enfants selon que ceux-ci soient perçus comme intégrés ou non.

H6 : Lorsque le niveau d'ES est faible, nous nous attendons à ce que les enfants soient dans le passage à l'acte délictueux et inversement, lorsque le niveau d'ES est fort, nous nous attendons à ce que ces derniers ne soient pas dans le passage à l'acte délictueux.

- H0 : il n'a pas de différence dans le passage à l'acte délictueux des enfants, que ceux-ci aient une estime de soi faible ou non.
- H1 : il y a une différence dans le passage à l'acte délictueux des enfants selon que ceux-ci aient une estime de soi faible ou non.

H7 : Lorsque le niveau d'Anxiété est fort, nous nous attendons à ce que les enfants soient dans le passage à l'acte délictueux et inversement, lorsque le niveau d'anxiété est faible, nous nous attendons à ce que ces derniers ne soient pas dans le passage à l'acte délictueux.

- H0 : il n'y a pas de différence dans le passage à l'acte délictueux des enfants que ceux-ci aient un niveau d'anxiété fort ou non.
- H1 : il y a une différence dans le passage à l'acte délictueux des enfants selon que ceux-ci aient un niveau d'anxiété fort ou non.

H8 : Une bonne perception de l'intégration des parents et une bonne perception de l'intégration des enfants auraient un impact positif sur les niveaux d'ES et d'Anxiété des enfants, cette bonne perception freinerait alors l'engagement de ces derniers dans des passages à l'acte délictueux.

- H0 : il n'y a pas de différence dans l'engagement dans le passage à l'acte délictueux des enfants que ceux-ci aient une bonne perception de l'intégration des parents ou non.
- H1 : il y a une différence dans l'engagement dans le passage à l'acte délictueux des enfants selon que ceux-ci aient une bonne perception de l'intégration des parents ou non.

METHODOLOGIE/METHODE

Ce chapitre a pour but de décrire de façon détaillée comment notre recherche a été réalisée, nous allons voir en détail notre population, notre matériel, les variables mesurées et notre procédure.

1) Population :

Résumé standard de la variable « Délinquance et origine » :

ND migrants	ND autochtones	D migrants	D autochtones
23	15	18	12

2) Fourchette d'âge : 13-18.

Découpage de l'âge en 4 classes : (cinq sujets sont en dehors de ces classes)

(13, 15]	(15, 16]	(16, 17]	(17, 18]
18	17	19	9

3) Age moyen :

Résumé standard de la variable Age :

Minimum	Quartile 1	Médiane	Moyenne	Quartile 3	Maximum
13.00	15.00	16.00	15.94	17.00	18.00

Nous avons fait le choix de travailler avec des adolescents. Pour cela, nous avons convenu que les sujets qui seraient sollicités devraient avoir entre 13 et 18 ans (19 ans moins un jour au cas où), afin de travailler sur une échelle de population bien précise centrée autour de l'adolescence. Nous avons pour les catégoriser deux variables indépendantes que sont l'origine des jeunes sollicités, (autochtones ou issus de l'immigration), et le passage à l'acte délinquant, (délinquants ou non délinquants). Nous entendons par délinquance tout comportement ayant conduit l'adolescent à être puni sur un plan judiciaire, (que cela soit au pénal ou bien au civil), et à devoir accepter un placement : en Centre Educatif Renforcé, en Centre Educatif Fermé ou bien en Maison d'Arrêt.

Nous avons alors construit quatre groupes que l'on peut voir dans le tableau suivant :

1) Participants à la recherche :

	POPULATION AUTOCHTONE : 1.	POPULATION MIGRANTE : 2.
DELINQUANCE : D.	Groupe témoin : 12 sujets ; DA.	Groupe expérimental : 18 sujets ; DM.
NON DELINQUANCE : ND.	Groupe témoin : 15 sujets ; NDA.	Groupe expérimental : 23 sujets ; NDM.

Notre échantillon global est de 68 sujets.

Notre groupe expérimental est composé de 18 jeunes adolescents issus de populations migrantes ayant commis des actes délictueux, et en ayant subi les conséquences judiciaires (DM), et de 23 jeunes adolescents issus de populations migrantes n'ayant pas commis d'actes délictueux (NDM). Notre groupe contrôle est composé de 12 jeunes d'origine autochtones ayant commis des actes de délictueux, et en ayant subi les conséquences judiciaires (DA), et de 15 jeunes d'origine autochtones n'ayant pas commis d'actes délictueux (NDA).

Pour constituer l'échantillon des sujets ND, nous avons dans un premier temps recensé la plupart des structures qui pouvaient recevoir ou accueillir des jeunes âgés de 13 à 18 ans, ou encore tous les services ayant une injonction ou bien une possibilité de travailler avec ces jeunes là. A ce titre nous avons sollicité plusieurs domaines d'intervention possibles comme la Sauvegarde de l'Enfance, la Protection Judiciaire de la Jeunesse, l'Aide Sociale à l'Enfance, la Prévention Spécialisée, la Vie Jeunesse et Associative, le champ du socioculturel (type Maison de la Jeunesse et de la Culture), le champ du Sportif (des clubs de sport divers et variés), etc. Au terme de beaucoup de démarches et de sollicitations, (courriers, coups de téléphone, rencontres sur rendez-vous, etc.), nous avons fait le constat que la proposition du protocole de recherche s'avérait finalement très problématique. Ce constat était encore plus négatif vis-à-vis des jeunes adolescents placés en Institution par décision judiciaire ou par souci de protection. Après plusieurs mois de tentatives, nous avons obtenu 3 protocoles de recherche DA et 1 protocole de recherche NDM. Finalement, avec l'aide du milieu scolaire et du milieu sportif, nous avons pu relativement vite recueillir près d'une douzaine de protocoles de questions (NDA et NDM).

En ce qui concerne les adolescents des groupes D, après bien des refus et des difficultés, une amorce de solution à notre situation en apparence insoluble a été possible. Face à l'impossibilité d'accéder par notre seule volonté à ces Institutions, nous avons rencontré le Premier Juge des Enfants du Palais de Justice de Grenoble, **Marcel KLAJNBERG** qui a été très vite intéressé par la teneur de notre recherche clinique. Il y voyait une opportunité pour ses institutions ou administrations d'être éclairées par les résultats de cette recherche clinique. Ainsi il nous a fait un courrier de présentation et d'introduction auprès des 18 établissements de la région Rhône Alpes Auvergne qui accueillent des adolescents délinquants, (un exemplaire de ce courrier est placé en **annexe**). Il nous restait à écrire un courrier de présentation et d'explication, et d'attendre les réponses positives. En précisant qu'il s'avère très compliqué pour une structure de ce type d'accueillir un étudiant-chercheur et de le mettre en lien avec des jeunes, du fait des nombreux aléas qui jalonnent leur quotidien, du fait de la nécessaire autorisation parentale en préalable à une telle rencontre, du fait de la nécessité

d'avoir l'adhésion du jeune, etc., il a été là aussi encore une fois très difficile de recueillir des protocoles de questionnaires, (cela a aussi été très fastidieux). Toujours est-il que 6 des 18 structures ont répondu favorablement à notre requête, et nous avons pu alors obtenir la quasi-totalité des protocoles (D). Nous avons ainsi travaillé avec une Maison d'Arrêt, des Centres Educatifs Renforcés et des Centre Educatifs Fermés. Nous vous proposons de voir en **annexe** le type de réponse négative et positive qu'il nous a été possible de recevoir. Dans tous les cas concernant les réponses positives, il nous a fallu plusieurs étapes avant de pouvoir proposer le protocole de questionnaires aux jeunes : la rencontre avec les chefs d'établissement, la rencontre avec les équipes éducatives puis la première rencontre avec les jeunes placés dans ces institutions.

2) Matériel :

Echelle révisée de l'anxiété manifeste pour enfants : La R-CMAS est un outil d'autoévaluation rapide de l'anxiété. Elle permet, à partir d'une note globale du niveau d'anxiété de l'enfant ou de l'adolescent, une évaluation plus spécifique de l'anxiété dans ses multiples expressions : Inquiétude/Hypersensibilité, Anxiété physiologique, Préoccupation sociale / concentration. A ces trois sous échelles vient s'ajouter une échelle de Mensonge permettant d'évaluer la validité des réponses. Ce test de personnalité concerne l'anxiété et est adressé aux enfants et adolescents âgés de 6 à 19 ans, sa passation est collective ou bien individuelle. Les auteurs s'appellent **C.R. REYNOLDS** et **B.O. RICHMOND**, l'adaptation française a été conçue par **D. CASTRO**, (Edition ECPA, 1999).

Inventaire d'estime de soi : (forme scolaire et adulte du SEI).

L'inventaire d'estime de soi a été construit pour mesurer les attitudes évaluatives envers soi-même, et il a été envisagé à travers quatre sous échelles : l'estime de soi générale, l'estime de soi familiale, l'estime de soi sociale et l'estime de soi professionnelle (ou scolaire).

Il se compose de 58 phrases exprimant une manière possible de penser ou de réagir ; pour chaque phrase, le sujet doit cocher la case appropriée « me ressemble » ou « ne me ressemble pas ». Huit des cinquante-huit items ne servent pas à évaluer l'estime de soi, mais constituent une échelle de mensonge. Les notes aux différentes sous échelles, ainsi que la note totale, permettent d'apprécier dans quels domaines et dans quelle mesure les sujets ont une image positive d'eux-mêmes ou non. Cet outil est globalement fiable et peut être utilisé de façon très intéressante, pourvu qu'il le soit en combinaison avec d'autres sources d'information sur le

sujet, comme nous l'avons fait dans cette recherche clinique. L'auteur s'appelle **S. COOPERSMITH**, et ce test de personnalité peut être proposé à des enfants ou bien des adolescents scolarisés de 8 ans et plus, ou encore à des adultes ayant terminé leur scolarité. La passation est individuelle ou bien collective, et la date de la première utilisation remonte à 1981.

Les études de validation de ce questionnaire ont montré une bonne fidélité des scores totaux (0,90) pour la forme scolaire et adulte. De plus, les items mesurent adéquatement l'estime de soi globale. Le test a également une bonne validité.

Quenib :

Ce questionnaire d'évaluation du niveau d'intégration biculturelle est composé de trois parties (1, 2 et 3) qui mesurent respectivement le niveau d'intégration des parents, le niveau d'intégration des enfants, (des niveaux d'intégration tels qu'ils sont perçus par les adolescents), et le passage à l'acte. Les trois parties sont composées de plusieurs dizaines de propositions vis-à-vis desquelles le jeune exprime un degré d'accord sur une échelle allant de 1 à 5. Ces parties comprennent de 42 à 46 propositions, ce qui en fait un questionnaire assez long nécessitant longtemps l'attention du sujet et celle de l'examineur.

Ce questionnaire a été construit en France en fonction des recherches qui ont été conduites ; il s'est appuyé sur des questionnaires anglo-saxons qu'il a fallu traduire au regard des concepts que nous souhaitions manipulés.

Le choix de ces questionnaires se justifie en fonction des options théoriques que nous avons manipulées telles que le passage à l'acte délinquant, l'intégration, l'estime de soi et l'anxiété.

3) Procédure :

a) En ce qui concerne les caractéristiques précises des participants, nous avons selon la catégorie D ou bien ND deux fiches signalétiques différentes (on les retrouve en **annexe**) qui se proposaient de recueillir plusieurs informations et/ou critères ayant un lien avec l'aspect civil, le niveau de scolarité, le groupe ethnique, etc., des adolescents. Ce sont des fiches signalétiques qui comportaient les informations qui ont permis de constituer 21 variables mesurées à l'aide des questionnaires au cours de notre recherche auprès des adolescents rencontrés. Nous vous présentons maintenant ces 21 variables à l'aide du tableau général des variables que voici :

LECTURE DES DONNEES

Numéro des sujets	Délinquance et origine	Délinquance et non délinquance	Age	Sexe
Origine	Génération	Intégration des adolescents	Intégration des parents	Anxiété physique
Passage à l'acte	Inquiétude	Préoccupations sociales	Anxiété Totale	Mensonge 1
Estime de soi générale	Estime de soi scolaire	Estime de soi familiale	Estime de soi sociale	Estime de soi totale
Mensonge 2				

> Nombre de sujets :

[1] 68.

> Nombre de variables :

[1] 21.

Remarque : la variable n°1, c'est le numéro des individus. Elle ne sert pas directement dans l'analyse mais on en a besoin dans la présentation et dans la description statistique des résultats. Il y a donc bien 21 variables en tout.

b) La procédure de sélection et de répartition des participants a été surtout empirique, en glissant dans un des quatre groupes les sujets rencontrés au fur et à mesure de notre prospection. Et cela est d'autant plus vrai que nous avons rencontré énormément de déperdition dans les protocoles intentionnellement proposés, du fait des refus d'après-coup, des fermetures inopinées de sessions d'accueil de jeunes, du fait des changements de direction des établissements, etc., soit du fait des « concours de circonstances » inéluctables qui sont à dépasser lorsqu'il nous est donné de travailler avec des jeunes délinquants, ou bien des jeunes en souffrance.

Cela explique en partie l'hétérogénéité de la taille des échantillons que nous vous proposons dans cette recherche :

$$12 < 15 < 18 < 23$$

Par contre pour ce qui est du consentement des participants, il a toujours été fait appel à la libre adhésion des jeunes rencontrés, et à leur intérêt manifeste ou potentiel pour donner leur avis sur un sujet qui les concerne de près. En retour, nous avons expliqué aux jeunes et aux

équipes qui les encadrent qu'il y aurait un retour à leur participation, du moins chaque fois que cela serait possible, (des sessions d'accueil de jeunes sont arrivées à terme avant que nous ayons conclu notre recherche clinique). Cela fera d'ailleurs l'objet d'une prochaine rencontre avec **Marcel KLAJNBERG**.

c) Toujours dans le registre de la procédure, nous avons constitué quatre groupes de sujets (DA, DM, NDA et NDM) à qui nous avons proposé un protocole de plusieurs questionnaires dans l'ordre suivant : R-CMAS, COOPERSMITH, QUENIB 1, QUENIB 2 et QUENIB 3.

d) Suite au recueil des données, il nous a fallu procéder à la lecture statistique de celles-ci. Ainsi nous avons travaillé sur les 68 protocoles de recherche recueillis, et sur les 21 variables mesurées que ceux-ci comprennent. Ce travail s'est fait en plusieurs temps successifs et chronologiques que nous vous présentons :

- Une approche descriptive : c'est le premier travail au cours duquel on s'occupe de chaque variable, on en fait un résumé quant à la distribution et on fait un test de la normalité.
- Un traitement spécial : c'est le traitement de chaque variable seule, on en fait un résumé et on présente un graphique.
- Une étude de variables bivariées : on couple certaines variables deux à deux, on les couple graphiquement, et on observe la bivariance.
- Une étude de la régression simple : on vérifie la régression potentielle entre deux variables en fonction de nos intuitions premières.
- Le test du chi deux : c'est le test de l'indépendance des variables et il nous permet de construire les tableaux de contingence. On peut faire alors des tris croisés, des proportions et des totaux.
- L'analyse de la variance : celle-ci nous permet de mesurer la part de la variabilité qui s'explique. On change ici de stratégie car on cherche à mesurer l'effet global d'un facteur sur des variabilités potentielles de VD.
- La comparaison de moyennes nous permet de comparer des groupes avec le test de Student, c'est ce qu'on appelle un test d'égalité.
- La comparaison de proportions permet aussi une comparaison de groupes.

Ce travail a comporté deux étapes au cours desquelles nous avons procédé aux travaux que nous venons de décrire : ces deux étapes sont la lecture statistique des protocoles et des résultats concernant l'ensemble des 68 sujets, puis une deuxième étape correspondant à la lecture statistique des résultats concernant les sujets migrants uniquement, (soit 41 sujets).

L'approche descriptive a été faite sur les 21 variables mesurées et elle a donné lieu à autant d'histogrammes, auxquels on a ajouté des descriptions de densité. Il est important de bien observer la courbe des données ainsi que l'histogramme car cette courbe permet de voir s'il y a une distribution normale des données, et donc de voir si on peut travailler sur une Loi Normale. Les box plots (ou graphiques de densité) présentent une symétrie par rapport à la médiane : il y a en fait 50 % des données de part et d'autre de la médiane, et on s'attache donc à relever les concentrations de données en fonction de la médiane. C'est grâce à cela qu'on peut commenter la répartition des données.

Il y a eu ensuite cinq études de variables bivariées (correspondant à des croisements deux à deux) : elles ont concerné l'anxiété totale et l'estime de soi totale, l'anxiété physique et l'estime de soi générale, l'inquiétude et l'estime de soi scolaire, les préoccupations sociales et l'estime de soi familiale, et enfin l'anxiété totale et l'estime de soi sociale. Les bivariées concernent des croisements de variables deux à deux quand on a à faire à des variables numériques. Si on observe une dispersion des données cela signifie qu'il n'y a pas de liaison, il faut donc aller chercher d'autres corrélations ; par contre si on observe une liaison entre deux variables, alors on passe à nouveau à des tests statistiques pour appuyer nos constats initiaux.

Il y a eu également deux séries d'études de régressions simples : une première concernant l'anxiété totale en fonction de l'âge et vis-à-vis de 9 variables, une deuxième concernant l'estime de soi totale en fonction de l'âge et vis-à-vis des 9 mêmes variables. Ces variables sont l'origine, la délinquance, la délinquance et l'origine, le sexe, la génération, les difficultés scolaires, l'intégration des adolescents, l'intégration des parents et le passage à l'acte. Les régressions simples cherchent à essayer d'expliquer une variable par rapport à une autre : on conclut dès lors à l'existence d'une liaison s'il y a une relation linéaire, (on a à faire ici à des variables non numériques). Les schémas obtenus sont en fait des grossissements des schémas obtenus avec les variables bivariées et on y note la droite de régression. Il a été important ici de bien observer la valeur du « t », le « p-valeur », le « degré de liberté » ainsi que le « coefficient de corrélation linéaire » qui nous donne le % de variabilité qui s'explique d'une variable à l'autre, soit le % d'explication d'une variable sur l'autre.

L'analyse de la variance a cherché ensuite à mesurer l'interaction entre la variable « Passage à l'acte délinquant et origine » et 11 VD que sont : l'anxiété totale, le mensonge 1, l'estime de soi totale, le mensonge 2, l'anxiété physique, l'inquiétude, les préoccupations sociales, l'estime de soi générale, l'estime de soi scolaire, l'estime de soi familiale et enfin l'estime de soi sociale. L'ANOVA permet de comparer les groupes d'une manière globale et on

s'intéresse alors à la VD ; c'est là un plan inter à un facteur à effet fixe. On a dans le tableau une description de la variable individuelle et des résidus. Il a été important là aussi de s'intéresser au « degré de liberté », au « p-valeur » et à la « valeur observée » : en cas de signification, la variable a donc une influence sur la VD observée.

Le test des comparaisons amène à comparer les moyennes entre deux groupes en faisant pour cela le test de Student. On a à faire ici à des variables numériques, et on s'est intéressé au « degré de liberté », au « t » de Student et au seuil de signification du « p-valeur ». Avec les comparaisons de proportions, on n'est plus avec des variables numériques mais c'est la même procédure.

Le test du « chi deux » (avec la correction de Yates) correspond au test de l'indépendance des variables. On reprend le « degré de liberté », le « p-valeur » et s'il y a une signification, alors il y a indépendance entre les variables et il n'y a donc pas de lien entre elles. Le khi deux est sensible au découpage des échantillons et à la taille de ceux-ci, il faut donc parfois affiner l'indice par rapport à ce découpage.

e) Suite à ce premier travail de lecture statistique des résultats vis-à-vis de tous les sujets, nous avons dans un deuxième temps mené un autre travail de description statistique chez tous les sujets, (soit 68 sujets). Là aussi, le travail s'est fait en plusieurs temps que nous vous décrivons maintenant :

- Un résumé standard de toutes les variables, une à une.
- Les mêmes études de variables bivariées.
- Les mêmes études de régression potentielle.
- Le test du chi deux et la construction de tableaux de contingence : il y a eu trois études statistiques menées concernant successivement l'âge (découpé en 4 classes), l'anxiété (découpée en 4 classes) et l'estime de soi (découpée en quatre classes). A chaque fois, nous avons mesuré la contingence des variables retenues avec une série de VD que sont : la variable « délinquance et origine », le sexe, l'intégration des adolescents, l'intégration des parents, le passage à l'acte (mesuré avec le QUENIB 3) et le mensonge 1. Une autre VD a été mesurée avec le découpage de l'âge en 4 classes, il s'agit de la variable « délinquance ».
- L'analyse de la variance qui a cherché là aussi à mesurer l'interaction entre la variable « délinquance » et les 11 mêmes VD citées au dessus.

Par contre ici, il nous a été possible de réaliser des comparaisons entre des groupes afin d'obtenir des analyses plus fines et reliées à nos hypothèses. Nous avons alors comparé les

moyennes entre autochtones et migrants, et entre garçons et filles. Toutes ces comparaisons ont été possibles grâce au test de Student qu'on a fait sur les moyennes des groupes respectifs avec égalité de variance, puis sans égalité de variance. Ces comparaisons de moyennes ont porté sur 11 VD que sont : l'anxiété totale, l'anxiété physique, l'inquiétude, les préoccupations sociales, le mensonge 1, le mensonge 2, l'estime de soi totale, l'estime de soi générale, l'estime de soi scolaire, l'estime de soi familiale et l'estime de soi sociale.

Nous avons ensuite conduit des comparaisons de proportions entre des groupes, ce qui nous a amené à faire un test binomial sur les proportions. Il y en a eu trois que sont :

- Test binomial sur les proportions avec un tableau de contingence entre sexe et passage à l'acte ;
- Test binomial sur les proportions avec un tableau de contingence entre origine et passage à l'acte ;
- Test binomial sur les proportions avec un tableau de contingence entre « délinquance et origine » et passage à l'acte.

f) Dans un dernier temps, nous avons reconduit ces comparaisons de moyennes et de proportions mais à l'intérieur du groupe des sujets non autochtones, (soit 41 sujets). Après un résumé standard et une énumération de toutes les variables, une à une, puis une analyse de variables bivariées, nous avons conduit des comparaisons de moyennes entre garçons et filles avec un test de Student sur les moyennes avec puis sans égalité de variances, (sur les 11 mêmes VD que pour l'ensemble des sujets). Nous avons comparé pour être en adéquation avec nos hypothèses opérationnelles :

- Garçons et filles (non autochtones).
- Adolescents intégrés et adolescents non intégrés (non autochtones).

Nous avons alors par la suite comparé des proportions entre ces groupes avec un test binomial sur ces proportions, en ayant à faire ici à des variables non numériques. Nous avons alors comparé :

- Garçons et filles vis-à-vis du passage à l'acte (mesuré à l'aide du QUENIB 3).
- « Délinquance » (D et ND) vis-à-vis du passage à l'acte (mesuré à l'aide du QUENIB 3).
- Adolescents intégrés et adolescents non intégrés vis-à-vis du passage à l'acte (mesuré à l'aide du QUENIB 3).
- Parents intégrés et parents non intégrés vis-à-vis du passage à l'acte (mesuré à l'aide du QUENIB 3).

Pour finir, nous avons comparé avec un test du chi deux et un tableau de contingence :

- L'intégration des adolescents et l'intégration des parents.

ANALYSE STATISTIQUE DES DONNEES RECUEILLIES

Ce chapitre va nous permettre de présenter l'ensemble des données qui ont un lien avec les hypothèses de recherche, (en nous aidant de la série de conventions liées à la présentation des résultats, soit APA, 1994). Dans un premier temps nous allons faire une présentation sous forme de tableaux et de graphiques, hypothèse par hypothèse, en y ajoutant une analyse statistique des données puis nous passerons à la discussion clinique dans la partie suivante.

H1 : Lorsque les parents sont perçus comme intégrés, nous nous attendons à ce que les enfants se perçoivent comme intégrés et, inversement, lorsque les parents sont perçus comme non intégrés, nous nous attendons à ce que les enfants se perçoivent comme non intégrés.

Si on reprend les tableaux suivants (tableau de contingence et test du khi deux) concernant le lien entre l'intégration perçue des adolescents et l'intégration perçue des parents :

	Non intégration des parents	Intégration des parents	TOTAL
Non intégration des adolescents	0.3170	0.2439	0.5609
Intégration des adolescents	0.0975	0.3414	0.4390
TOTAL	0.4146	0.5853	1.0000

Test du Khi deux :

Khi deux	Degré de liberté	p-value
4.8944	1	0.02694

On constate qu'il y a une signification du p-value, il y a donc indépendance entre l'intégration des adolescents et l'intégration des parents, (il n'y a pas de lien entre ces deux variables). Autrement dit l'intégration des parents n'a aucune influence sur l'intégration des adolescents,

nous pouvons ici infirmer l'hypothèse h_0 de H_1 selon laquelle les intégrations étaient corrélées.

H2 : Nous nous attendons à ce que l'estime de soi soit forte lorsque les parents sont perçus comme intégrés et, inversement, lorsque les parents ne sont pas perçus comme intégrés, nous nous attendons à ce que l'estime de soi ne soit pas forte.

Si nous reprenons l'ANOVA 3 relative à l'estime de soi totale, nous constatons :

	Sum Square	Degré de liberté	F-value	Pr (>F)
Intégration des parents	41.9	1	1.5117	0.2266
Intégration des adolescents	1.9	1	0.0680	0.7957
Intégration des parents et Intégration des adolescents	0.4	1	0.0134	0.9083

On relève que l'intégration des parents a un effet sur l'estime de soi totale dans nos groupes de sujets, mais celui-ci ne se retrouverait probablement pas sur un autre groupe de sujet car le pourcentage de régression n'est pas significatif. De plus, il n'y a pas d'indication sur la valeur forte ou faible de l'estime de soi. Même si la première partie de H_2 est vérifiée dans nos groupes de sujets quant au lien entre l'intégration des parents telle qu'elle est perçue et l'estime de soi des adolescents, nous ne pouvons confirmer ou infirmer ni h_0 ni h_1 .

Il est intéressant toutefois de reprendre dans **nos résultats statistiques** le fait que nous avons perçu qu'il y avait des différences de concentration (des box plots) pour l'estime de soi totale dans nos groupes de sujets en fonction des variables « délinquance », « origine » et « génération » : en fonction de ces variables, nous avons ainsi obtenu des niveaux d'estime de soi totale différents.

A côté de cela, les **tableaux de contingence** relatifs à l'estime de soi totale ont révélé entre autre qu'il y avait dans nos groupes un lien entre l'estime de soi totale et les variables « délinquance et origine », « sexe » et « intégration perçue des parents ».

H3 : Nous nous attendons à ce que le niveau d'anxiété soit faible lorsque les parents sont perçus comme intégrés et, inversement, lorsque les parents ne sont pas perçus comme intégrés, nous nous attendons à ce que le niveau d'anxiété soit élevé.

ANOVA 4 : Anxiété totale_

	Sum Square	Degré de liberté	F-value	Pr (>F)
Intercept	75625	1	792.6207	<2e-16
Intégration des parents	73	1	0.7621	0.3883
Intégration des adolescents	87	1	0.9106	0.3461
Intégration des parents et Intégration des adolescents	56	1	0.5832	0.4499
Résidus	3530	37		

Significations codes: 0*** 0.001** 0.01* 0.05 0.1 1

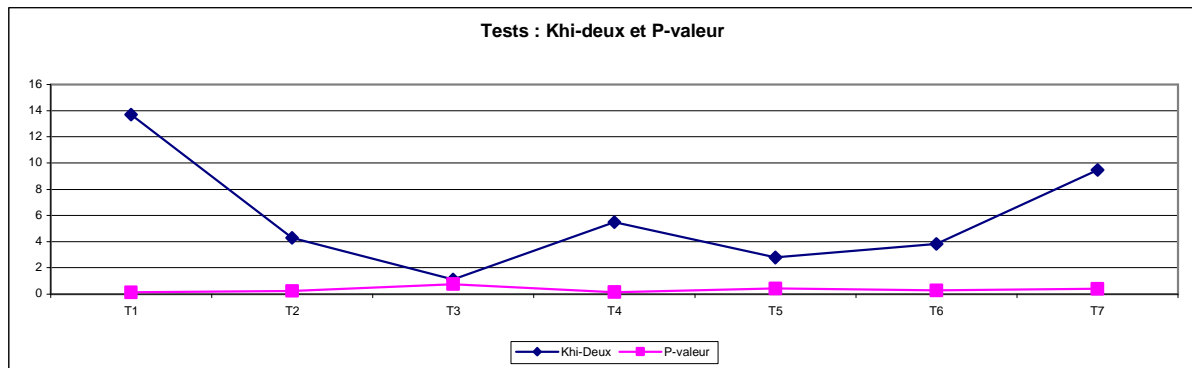
ANOVA 2 : Anxiété Totale.

	Sum Square	Degré de liberté	F-value	Pr (>F)
Intercept	85211	1	969.0888	< 2e-16
D / ND	312	1	3.5486	0.06747
Intégration des adolescents	1	1	0.0087	0.92609
D/ND et Intégration des adolescents	47	1	0.5391	0.46742
Résidus	3253	37		

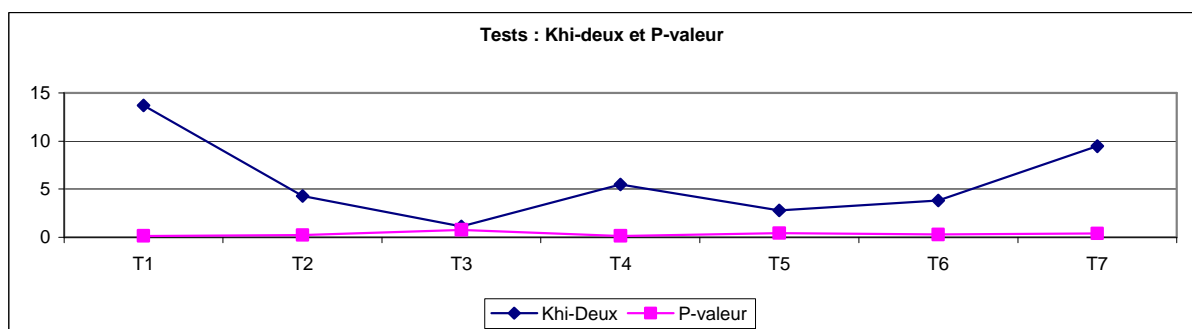
Significations codes: 0*** 0.001** 0.01* 0.05 0.1 1

Test d'indépendance du Khi-deux

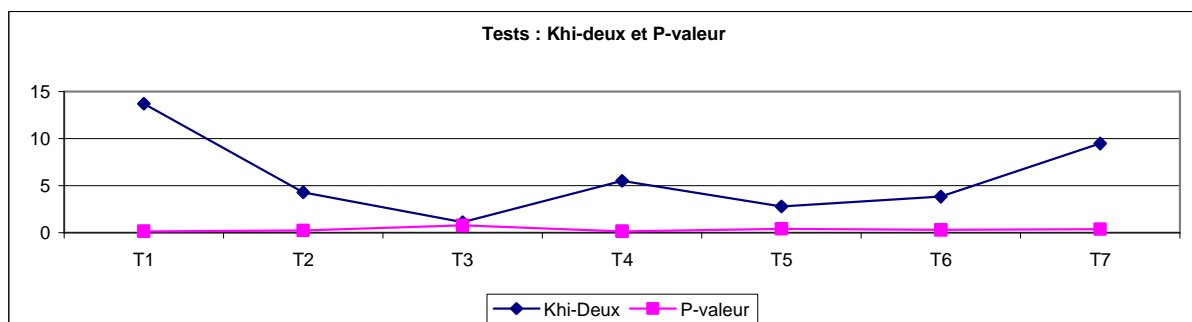
	AgexActe1	AgexActe2	AgexSexe	AgexIntgAdo	AgexIntgParent	AgexViolence	AgexMensonge1
Khi-Deux	T1 13,7	T2 4,29	T3 1,13	T4 5,49	T5 2,8	T6 3,82	T7 9,46
P-valeur	0,1332	0,2311	0,7683	0,1388	0,4222	0,2808	0,3957
ddl	9	3	3	3	3	3	9



	AnxTotalexActe1	AnxTotalexActe2	AnxTotalexSexe	AnxTotalexIntgAdo	AnxTotalexIntgParent	AnxTotalexViolence	AnxTotalexMensonge1
Khi-Deux	T1 17,44	T2 5	T3 6,61	T4 1,39	T5 4,77	T6 2,88	T7 9,59
P-valeur	0,0422	0,1712	0,0851	0,7065	0,189	0,4089	0,3844
ddl	9	3	3	3	3	3	9

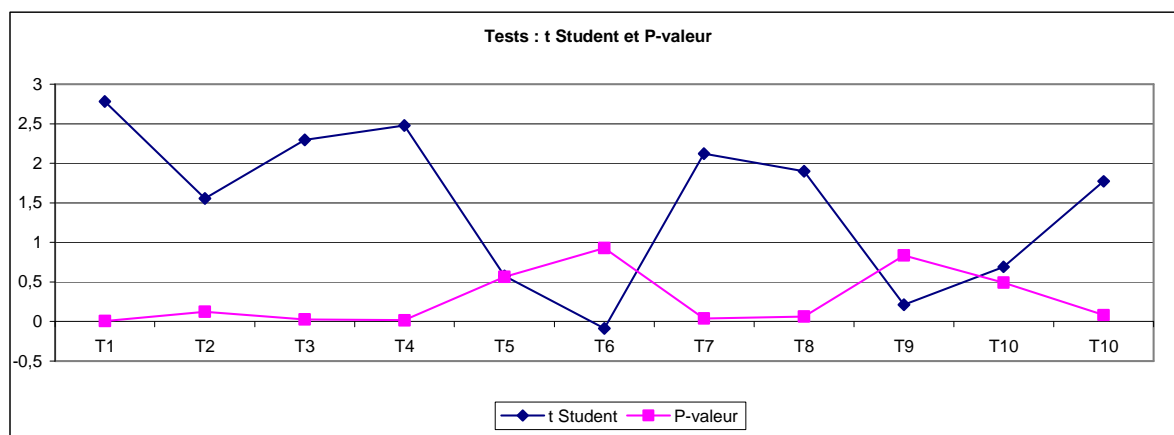


	EstimTotxActe1	EstimTotxActe2	EstimTotxSexe	EstimTotxIntgAdo	EstimTotxIntgParent	EstimTotxViolence	EstimTotxMensonge1
Khi-Deux	T1 20,11	T2 5,75	T3 4,73	T4 4,88	T5 2,1	T6 2,68	T7 17,06
P-valeur	0,01724	0,124	0,1924	0,1801	0,5506	0,4422	0,0477
ddl	9	3	3	3	3	3	9



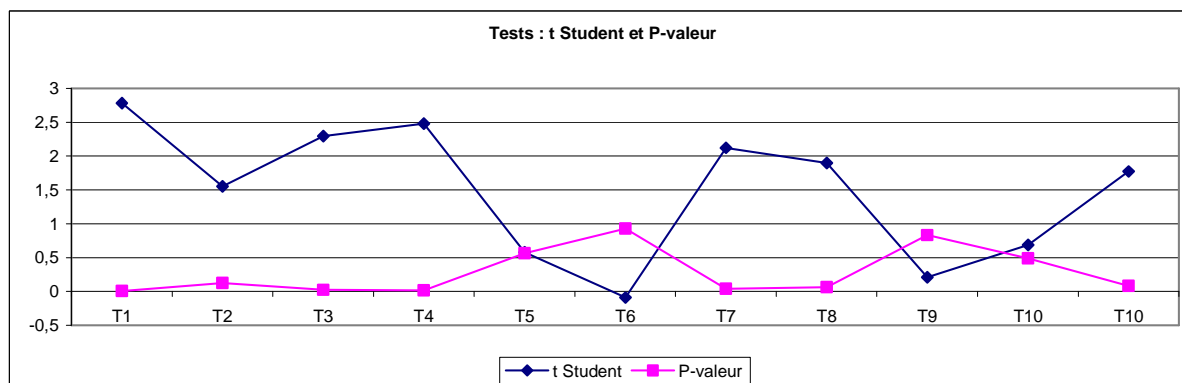
Comparaison de moyennes : Autochtones <-> Migrants

	AnxTotale	AnxPhy	Inquietude	PreocuSoc	Mensonge1	Mensonge2	EstimTot	EstimGen	EstimSco	EstimFamIl	EstimSoc
	T1	T2	T3	T4	T5	T6	T7	T8	T9	T10	T10
t Student	2,7826	1,554	2,2968	2,4785	0,577	-0,089	2,1232	1,8993	0,2106	0,69	1,7731
P-valeur	0,007	0,125	0,02481	0,01576	0,5659	0,9293	0,03749	0,0619	0,8339	0,4926	0,08
ddl	66	66	66	66	66	66	66	66	66	66	66



Comparaison de moyennes :Garçons <-> Filles

	AnxTotale	AnxPhy	Inquietude	PreocuSoc	Mensonge1	Mensonge2	EstimTot	EstimGen	EstimSco	EstimFamIl	EstimSoc
	T1	T2	T3	T4	T5	T6	T7	T8	T9	T10	T10
t Student	-1,7695	-0,8664	-1,9707	-3,0487	-0,4614	0,9389	-1,4927	-1,32	-0,8326	-0,286	-0,7995
P-valeur	0,08143	0,3894	0,05296	0,0033	0,646	0,3512	0,1403	0,1914	0,408	0,7758	0,4269
ddl	66	66	66	66	66	66	66	66	66	66	66



Nous voyons avec ANOVA 4 (représentant l'effet de l'interaction entre l'intégration des adolescents et l'intégration des parents, ainsi que les effets de ces intégrations perçues sur le niveau d'anxiété) qu'aucun effet n'apparaît sur un plan statistique : il n'y a donc pas d'effet de l'intégration des parents sur le niveau de l'anxiété totale.

Les courbes (Cf. LES COURBES) représentant les effets potentiels des variables indépendantes et les effets potentiels de l'interaction de ces variables sur le niveau de l'anxiété totale proposent quant à elles des résultats plus nuancés. Effectivement, en ce qui concerne les effets de l'intégration des parents sur le niveau d'anxiété, on peut constater sur les courbes représentatives la chose suivante : si on s'intéresse à l'effet principal de « l'intégration des parents », on peut voir que celle-ci n'a aucun effet sur l'anxiété des adolescents qui ne sont pas intégrés, par contre elle donne à voir une chute du niveau d'anxiété chez les adolescents qui sont intégrés. Il convient donc de nuancer nos hypothèses h0 et h1 car il y a un effet sur l'anxiété de la part de l'intégration des parents, mais cet effet est fonction de l'intégration perçue des adolescents.

Nous pouvons reprendre aussi des observations que nous avons faites au sujet de nos quatre groupes de sujets dans **les résultats statistiques**. En ce qui concerne la distribution des résultats vis-à-vis de l'anxiété totale, nous avons remarqué que celle-ci variait selon la génération des sujets, le passage à l'acte de ceux-ci (mesuré avec le QUENIB 3), la délinquance et la combinaison entre délinquance et origine. A l'aide du **tableau de contingence** relatif à l'anxiété totale, nous avons relevé un lien entre l'anxiété totale et l'intégration perçue des adolescents, et un lien entre l'anxiété totale et l'intégration perçue des parents.

Avec ANOVA 2, nous relevons un effet de la variable délinquance sur l'anxiété totale et c'est un effet qui se retrouverait avec un autre groupe de sujets. Nous retrouverons cela dans notre hypothèse 7.

H4 : Lorsque les parents sont perçus comme intégrés, nous nous attendons à ce que les enfants ne soient pas dans le passage à l'acte délictueux et inversement.

En reprenant nos **résultats statistiques** au sujet de la comparaison de moyennes entre les groupes de sujets, nous constatons :

	x-squared	Degré de liberté	p-value
(1) Intégration des adolescents et passage à l'acte	2.6254	1	0.1052
(2) Intégration des parents et passage à l'acte	3.8484	1	0.04979

Il y a ici une signification du p-value, on peut alors comparer les proportions entre les deux groupes et nous trouvons :

$$\boxed{\text{IntgP} = 0.7647059 > \text{NIntgP} = 0.4583333}$$

Les sujets dont les parents sont perçus comme intégrés sont donc plus dans le passage à l'acte que ceux dont les parents sont perçus comme non intégrés.

	Délinquants : O	Non délinquants : O
Difficultés d'intégration en France pour la mère selon les adolescents	44,44 %	21,74 %
Difficultés d'intégration en France pour le père selon les adolescents	44,44 %	13,04 %
La mère est déçue de la France et regrette son pays	22,22 %	8,70 %
Le père est déçu de la France et regrette son pays	16,67 %	8,70 %
Manque d'efforts d'intégration de la mère	22,22 %	4,35 %
Manque d'efforts d'intégration du père	27,78 %	8,70 %
Possibilités d'intégration non offertes à la mère (par la France)	27,78 %	17,39 %
Possibilités d'intégration non offertes au père (par la France)	27,78 %	17,39 %
Loyauté de la mère envers les valeurs du pays originel	27,78 %	30,43 %
Loyauté du père envers les valeurs du pays originel	33,33 %	34,78 %
Bon accueil par la société de la famille lors de son arrivée en France	27,78 %	26,09 %
Retour ponctuel dans le pays d'origine	55,56 %	21,74 %
Difficultés parentales rencontrées à cause de l'origine	44,44 %	21,74 %
Adaptation positive des parents en France selon les adolescents	38,89 %	52,17 %
Les parents sont un peu perdus dans la société française	22,22 %	21,74 %
La culture des parents et la culture française s'accordent bien	22,22 %	21,74 %
Dévalorisation de la famille par la société française	27,78 %	21,74 %
Ouverture de la famille à d'autres cultures	50 %	26,09 %
Conflit intergénérationnel sur la manière de vivre	11,11 %	0 %
Les parents refusent le droit d'être français aux enfants	16,67 %	13,04 %
Critique du comportement des français	33,33 %	8,70 %
Interdiction de parler le français à la maison	16,67 %	13,04 %
Valorisation de la culture et de la langue française dans la famille	61,11 %	17,39 %
Critique du comportement par les parents car ils trouvent qu'il ressemble à celui des français	27,78 %	8,70 %

Appréciation de la nationalité française en plus	55,56 %	21,74 %
Appartenance ethnique valorisée par la famille	33,33 %	13,04 %
Différenciation entre les cultures française et familiale	38,89 %	17,39 %
Autorités et règles : des différences entre familles et institutions	38,89 %	21,74 %
Autorité et respect des règles transmises par les parents identiques que ceux retrouvés à l'école et dans la société	38,89 %	34,78 %
Incompréhension chez l'adolescent entre la manière d'éduquer des parents et la manière d'éduquer des enseignants.	27,78 %	13,04 %
Culture parentale incompatible avec celle de l'école et de la société française	22,22 %	17,39 %
Respect unique de la culture d'origine	44,44 %	0 %
Ouverture des parents à la culture française	44,44 %	34,78 %
Crainte de la culture française	22,22 %	8,70 %
Encouragements parentaux à profiter de la culture française	44,44 %	30,43 %
Les parents ne pensent qu'à leur culture et à leur pays d'origine	27,78 %	4,35 %
Critique des parents de l'éducation française	38,89 %	4,35 %
Les parents pensent qu'ils sont seulement de passage en France	5,55 %	4,35 %
Les parents enseignent le respect de la France et des lois françaises	33,33 %	30,43 %
Encouragements parentaux à être des citoyens français	38,89 %	30,43 %
Encouragements parentaux à la réussite	72,22 %	30,43 %
Indisponibilité parentale à se préoccuper de la vie des adolescents en France	16,67 %	13,04 %
Peur parentale que leur adolescent devienne français	11,11 %	8,70 %
Rejet familial de la culture française	16,67 %	4,35 %
Opinion familiale que la culture française ne doit pas influencer l'enfant	27,78 %	13,04 %
Opinion parentale qu'il faut laisser la culture française à l'extérieur	11,11 %	17,39 %
Les parents encouragent les adolescents à être français	27,78 %	30,43 %
Conseils parentaux à ne pas parler la langue originelle	22,22 %	8,70 %
Adhésion parentale à vivre comme les français	27,78 %	13,04 %
Volonté parentale à se comporter comme les français	16,67 %	13,04 %
Refus des parents à parler le français	16,67 %	17,39 %
Encouragements parentaux à cliver les modes de vie	16,67 %	21,74 %
Encouragements parentaux à refuser la culture française	27,78 %	8,70 %
Les parents sont gênés par leurs difficultés à parler le français	16,67 %	17,39 %

Les parents sont gênés par leurs difficultés à comprendre la culture française	22,22 %	17,39 %
Les parents n'ont pas d'amis français	11,11 %	13,04 %
Souffrance des parents à cause de leurs difficultés à trouver leur place dans le pays d'accueil	16,67 %	17,39 %
Impression parentale à n'être pas respecté à cause de l'origine	27,78 %	17,39 %
Connaissance des raisons de la migration originelle	33,33 %	34,78 %
Sentiment d'être étranger chez les parents	22,22 %	8,70 %
Plainte d'une injustice subie en France	27,78 %	13,04 %

**QUENIB 1 : L'intégration parentale telle qu'elle est perçue par les adolescents :
quelques chiffres.**

Ce tableau relatif au QUENIB 1 est riche d'éléments potentiels d'explication au sujet de cette quatrième hypothèse. En effet, par rapport à cette hypothèse relative au lien entre la délinquance et l'intégration parentale telle qu'elle est perçue, nous constatons dans nos groupes de sujets plusieurs choses. Tout d'abord, nous pouvons relever que les sujets migrants non délinquants ont des scores toujours plus faibles que ceux des sujets délinquants sauf pour quelques items comme : la perception d'une adaptation positive des parents en France (52,17 %), les encouragements parentaux à cliver les modes de vie (21,74 %) et la connaissance des raisons de la migration originelle (34,78 %). La perception d'une adaptation positive des parents en France semblerait amener les sujets à ne pas être délinquant.

Ensuite, nous pouvons constater que plusieurs items obtiennent des scores inférieurs à 10 % chez les sujets non délinquants, ce qui laisserait penser que ces facteurs ont d'une manière ou d'une autre une influence sur le fait que le sujet soit non délinquant. Ainsi, s'il n'y a pas de conflit entre les générations sur la manière de vivre (0 %) et s'il n'y a pas pour autant le respect unique de la culture d'origine (0 %), alors les sujets seraient plus non délinquants. De même, s'il n'y a pas un rejet familial de la culture française (4,35 %) alors les sujets seraient plus dans la non délinquance. Pour finir ici, nous avons plusieurs items qui présentent le même score faible (8,70 %), si bien que nous pouvons penser que la non délinquance des sujets migrants serait en partie liée à une absence de critique du comportement français, à une non crainte de la culture française, à une absence de conseils parentaux à ne pas parler la

langue originelle, à une absence d'encouragements parentaux à refuser la culture française et à une absence du sentiment chez les parents d'être étranger.

Si on s'intéresse aux sujets migrants délinquants, on constate que plusieurs items présentent un score élevé supérieur à 50 %, ce qui semblerait dire que ces items auraient un lien avec la délinquance. Ainsi, on constate que les sujets délinquants connaissent une ouverture de la famille à d'autres cultures (50 %), qu'ils composent avec un retour ponctuel dans le pays d'origine (55,56 %) et que la nationalité française en plus de la nationalité d'origine est considérée comme un plus (55,56 %). Ces sujets délinquants connaissent une valorisation de la culture et de la langue française (61,11 %) et, surtout, reçoivent des encouragements parentaux à la réussite (72,22 %).

Il est intéressant de conclure ces remarques vis-à-vis du QUENIB 1 en reprenant quelques uns des plus gros écarts de scores entre les sujets migrants délinquants et non délinquants. Ainsi nous relevons des scores largement supérieurs chez les sujets délinquants par rapport aux sujets non délinquants vis-à-vis : de la perception de difficultés d'intégration pour le père, du retour ponctuel dans le pays d'origine, de la valorisation de la culture et de la langue française, enfin, de l'appréciation de la nationalité française en plus. Les plus gros écarts concernent le respect unique de la culture d'origine (44,44 % > 0 %) et les encouragements parentaux à la réussite (72,22 % > 30,43 %).

H5 : Lorsque les adolescents se perçoivent comme intégrés, nous nous attendons à ce que ces derniers ne soient pas dans le passage à l'acte et inversement.

	DM: O, %.	NDM: O, %.
Impression chez les adolescents que les français ont vis-à-vis d'eux un regard méfiant	77,78	52,17
Compréhension culture parentale, incompréhension culture française	33,33 %	30,43 %
Sentiment de n'être ni un adolescent français ni un enfant d'immigré	11,11 %	13,04 %
Sentiment d'être différent des adolescents d'origine française	27,77 %	26,09 %
Sentiment de n'être pas accepté en France	22,22 %	21,74 %
La culture d'origine est un handicap pour réussir ses études et sa vie professionnelle	33,33 %	13,04 %
Sentiment d'appartenance à la France chez les adolescents	61,11	26,09
Sentiment d'appartenance au pays d'origine chez les adolescents	50	39,13

Opinion selon laquelle on doit adopter les valeurs du pays où on est né	38,89 %	34,78 %
Tiraillement entre les modes de vie parentaux et les modes de vie français	22,22 %	13,04 %
Sentiment chez les adolescents d'être français	55,56	17,39
Fierté de la culture transmise par les parents	72,22	52,17
Proximité avec les valeurs et les modes de vie français	50	26,09
Sentiment de la difficulté d'insertion économique	66,67	30,43
Sensation d'appartenance à la France	55,56	17,39
Connaissance des modes de vie français et des valeurs françaises	66,67	30,43
Projet de s'installer dans le pays d'origine familiale	50	13,04
Utilisation des deux langues (français, originelle) à la maison	33,33 %	26,09 %
Utilisation uniquement de la langue française à la maison	44,44 %	26,09 %
Lien avec des amis français	55,56	39,13
Construction personnelle à partir de la culture parentale originelle	38,89 %	34,78 %
Crainte d'affirmer ses appartenances à une autre culture que celle des parents	27,78 %	26,09 %
Impression de contraintes à adopter les normes du pays d'accueil	27,78	34,78
Plaisir à parler à la maison la langue originelle	50	30,43
Impression parfois d'être un enfant de « nulle part »	33,33 %	21,74 %
Opinion selon laquelle il est enrichissant de pouvoir tirer partie de deux cultures différentes	38,89 %	30,43 %
Revendication de ce que l'on est	55,56	26,09
Sentiment d'être étranger en France	27,78	30,43
Sentiment d'être étranger au pays d'origine des parents	33,33 %	26,09 %
Sentiment d'être protégé par la Loi française	16,67	27,74
Respect des lois, des normes et des valeurs de la France	27,78	30,43
Certitude que ce respect est une aide pour grandir et une aide à la réussite comme pour les français d'origine	22,22	30,43
Sentiment d'injustice à leur égard de la Loi française	33,33	8,70
Lois françaises étrangères à la famille et à la communauté	27,78	8,70
Respect unique des membres de la famille et de la communauté	27,78 %	13,04 %
La police et les juges ne sont pas écoutés car étrangers à la famille/la communauté	38,89	17,39
Certitude que c'est l'adolescent qui fait la Loi	22,22 %	21,74 %
Sentiment d'avoir la chance de vivre en France	50	30,43
Défense de sa place en France dans le respect des normes établies	38,89	26,09

Sentiment d'une réussite impossible en France pour un étranger	44,44	13,04
Sentiment que s'attaquer à la société, c'est se faire entendre et respecter	33,33	8,70
Rejet de la culture française	27,78	17,39
Volonté de ne pas être influencé par la culture française	38,89 %	17,39 %
Clivage entre culture française et famille	22,22	17,39
Volonté d'être français	33,33	8,70
Refus de parler la langue originelle	5,56	13,04
Sentiment de devoir vivre comme les français	27,78 %	13,04 %
Volonté de se comporter comme les français	33,33	4,35
Refus de parler la langue française	11,11	13,04
Opinion qu'il faut vivre la vie à l'extérieur comme les français et la vie dans la famille comme les gens du pays d'origine	22,22	4,35
Refus de la culture française	16,67 %	8,70 %
Les difficultés à parler le français sont gênantes	22,22 %	8,70 %
Les difficultés à comprendre la culture française sont gênantes	16,67 %	17,39 %
L'adolescent n'a pas d'amis français	16,67 %	21,74 %
Souffrance du fait des difficultés à trouver sa place	33,33	13,04
Sentiment de n'être pas respecté par les français	27,78	4,35

QUENIB 2 : L'intégration adolescente telle qu'elle est perçue par les adolescents :
Quelques chiffres.

ANOVA 1 : Estime de soi Totale.				
	Sum Square	Degré de liberté	F-value	Pr (>F)
Intercept	12384.0	1	491.4273	< 2e-16
D/ND	62.6	1	2.4846	0.12348
Intégration des adolescents	5.3	1	0.2113	0.64842
D/ND et Intégration des adolescents	82.8	1	3.2850	0.07804
Résidus	932.4	37		

Si on reprend l'analyse de la variance (ANOVA 1), on peut alors estimer qu'il y a un effet d'interaction et que cet effet se retrouverait probablement si on reproduisait l'expérience. L'interaction entre l'intégration perçue des adolescents et le fait qu'ils soient ou non dans le passage à l'acte délictueux a ainsi un effet sur l'estime de soi.

Quant à l'effet de la variable Délinquance « D et ND », on trouve $F\text{-value} = 2.4846$, il y a donc un effet de la variable « Délinquance » sur l'estime de soi dans ce groupe de sujets. Le Pr n'est pas significatif ici même s'il est toutefois proche de 0.1, on ne retrouverait certainement pas l'effet de la variable sur un autre groupe de sujets. Ces résultats sont validés d'ailleurs par les observations qu'on peut faire sur les graphiques de représentation des courbes des effets des variables sur les VD mesurées.

Le tableau relatif au QUENIB 2 est ici riche d'enseignements pour nous dans le cadre de cette hypothèse concernant les liens potentiels entre l'intégration perçue des adolescents et la délinquance.

Si on regarde de près les pourcentages des adolescents migrants délinquants, on constate que 77,78 % d'entre eux ont l'impression que les français ont un regard méfiant. On peut relever aussi que 72,22 % d'entre eux sont fiers de la culture transmise par les parents. Il est intéressant de relever que 66,67 % ont le sentiment d'une difficulté d'intégration économique même si 66,67 % des sujets ont une connaissance des modes de vie et des valeurs françaises. D'ailleurs 61,11 % des sujets migrants délinquants ont le sentiment d'appartenance à la France. Par ailleurs, un pourcentage non négligeable de sujets accorde de l'importance à la revendication de ce que l'on est (55,56 %), et autant de sujets (55,56 %) ont le sentiment d'être français.

Si on regarde maintenant les pourcentages des adolescents migrants non délinquants, on voit que 8,70 % d'entre eux ont le sentiment qu'il y a une injustice à leur égard de la part de la Loi française, ou bien que les lois françaises sont étrangères à la communauté, ou encore que le fait de s'attaquer à la société est un moyen de se faire entendre et respecter. Pour autant, seulement 8,70 % des sujets ont une volonté d'être français.

Le plus intéressant à priori est de relever les pourcentages égaux à 4,35 % qui concernent les items suivants : la volonté de se comporter comme les français, le sentiment de cliver « l'extérieur » de la famille, le sentiment de n'être pas respecté par les français. Ces facteurs là semblent donc ne pas être en lien avec le choix de ne pas devenir délinquant.

Pour finir ici avec ce tableau relatif au QUENIB 2, il semble utile de remarquer que tous les pourcentages chez les sujets migrants non délinquants sont inférieurs à ceux des sujets migrants délinquants, sauf pour quelques items que nous allons reprendre en partie. Les sujets

migrants non délinquants ont alors un pourcentage supérieur à celui des sujets migrants délinquants vis-à-vis de :

- L'impression de contraintes à adopter les normes du pays d'accueil, (34,78 %) ;
- Le sentiment d'être étranger en France, (30,43 %) ;
- Le sentiment d'être protégé par la Loi française, (27,74 %) ;
- Le respect des lois, des normes et des valeurs de la France, (30,43 %) ;
- La certitude que ce respect constitue une aide à l'intégration, (30,43 %) ;
- Le refus de parler la langue originelle, (13,04 %) ;
- Le refus de parler la langue française, (13,04 %).

H6 : Lorsque le niveau d'ES est faible, nous nous attendons à ce que les enfants soient dans le passage à l'acte et inversement.

	DM : O %	NDM : O, %	DA : O %	NDA : O, %
Trainer tard dans la rue le soir en groupe est une habitude pour l'adolescent	66,67	34,78	83,33	26,67
L'adolescent a des loisirs qui lui permettent de se défouler	61,11	47,82	58,33	60
Préférence pour les activités après les cours que la rue avec les copains	22,22	30,43	16,67	46,67
Impression chez l'adolescent d'une démission parentale	11,11	4,35	41,67	20
Corrélation négative entre le dépassement des limites de l'adolescent et l'intérêt des parents à son égard	33,34 %	8,70 %	66,67	20
Importance de l'appartenance à un groupe	55,56	21,74	58,33	66,67
Valorisation procurée par le groupe d'amis	55,56	21,74	66,67	53,33
Acceptation de faire des sacrifices pour rentrer dans le groupe de pairs	22,22	21,74	25	13,34
Prêt à tout pour être bien vu par les pairs	33,34	21,74	25	26,67
L'avis du groupe est pris en compte pour prendre une décision	38,89	17,39	33,34	40
Besoin d'avoir les mêmes choses que les autres	38,89	30,43	16,67	20
Appartenance à plusieurs groupes d'amis différents	38,89	34,78	41,67	53,34
Capacité de l'adolescent à dire « non » quand il n'est pas d'accord	72,22	34,78	91,67	93,33
Intolérance chez l'adolescent au refus des pairs	33,34	4,35	8,34	26,67

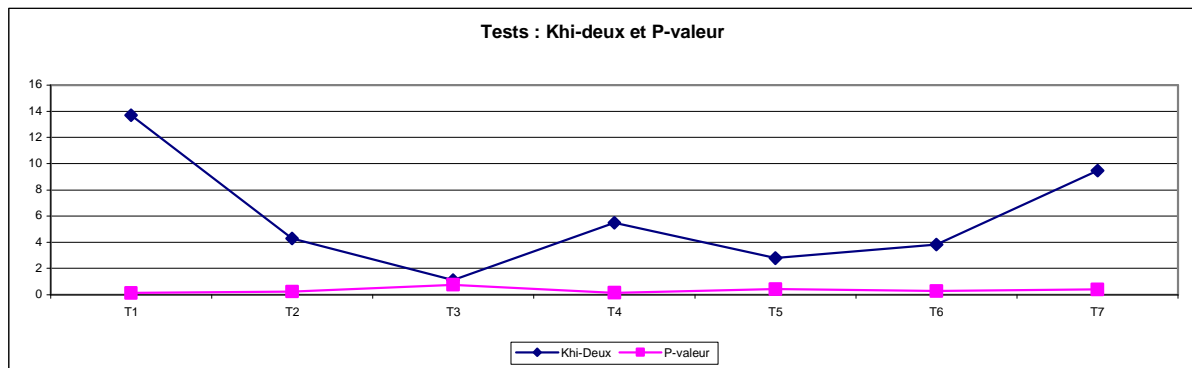
Problèmes des amis avec la police ou bien la justice	72,22	26,09	83,34	6,67
Problèmes personnels avec la police ou bien la justice	83,34	26,09	83,34	6,67
Délinquance présente dans le quartier	66,67	26,09	75	26,67
De la haine ressentie par l'adolescent à cause de l'injustice	55,56	26,09	75	66,67
Se faire justice soi-même à cause de l'injustice de la vie	55,56	34,78	75	20
Des actes illégaux déjà commis par l'adolescent	94,44	39,13	100	13,33
Des actes illégaux commis par l'adolescent par jeu	27,78	17,39	25	13,33
Des actes illégaux commis par l'adolescent pour se venger de quelqu'un ou de quelque chose	33,33	30,43	58,33	13,33
Des actes illégaux commis par l'adolescent sans raison	55,56	26,09	41,67	6,67
Des actes illégaux commis pour faire comme le groupe d'amis	33,33	17,39	25	13,33
Des remords ressentis après avoir commis des actes illégaux	38,89	21,74	50	20
Participation à des bagarres entre bandes	72,22	30,43	66,67	13,33
Agir pour montrer en fait qu'on existe	16,67	30,43	41,67	0
L'adolescent ne se sent pas concerné par les Lois de ce pays	27,78	17,39	8,33	20
Faire ce qui passe par la tête pour se faire entendre	16,67	21,74	0	6,67
Faire ce qui passe par la tête pour se faire respecter	50	21,74	33,33	6,67
Faire ce qui passe par la tête pour imposer sa place dans le groupe	44,44	13,04	25	13,33
Faire ce qui passe par la tête pour être comme les autres copains	38,89	17,39	25	13,33
Faire ce qui passe par la tête car les adultes laissent faire	16,67	26,09	50	20
Faire ce qui passe par la tête parce que les adultes sont trop mous	11,11	26,09	16,67	13,34
Faire ce qui passe par la tête pour faire dehors ce qui ne se fait pas avec les parents	33,33	21,74	0	6,67
Faire ce qui passe par la tête car l'adolescent n'a peur de personne	55,56	26,09	33,33	6,67
Faire ce qui passe par la tête à cause des contradictions / des malentendus entre professionnels et parents	16,67	21,74	25	13,33
Faire ce qui passe par la tête parce qu'il y a des différences culturelles entre les familles et les institutions	16,67	21,74	0	13,33
Faire ce qui passe par la tête sans aucune raison	44,44	13,04	0	6,67

Faire ce qui passe par la tête en réaction à l'injustice subie	33,33	21,74	33,33	13,33
Faire ce qui passe par la tête pour faire payer l'injustice subie par les parents	27,78	26,09	8,33	13,33
Faire ce qui passe par la tête pour faire payer l'injustice subie par les gens de la culture familiale	33,33	26,09	0	20

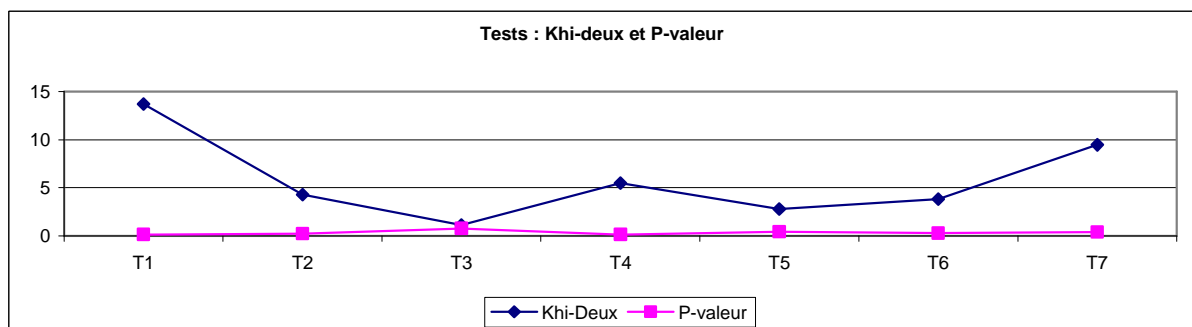
QUENIB 3 : Le passage à l'acte délinquant, quelques chiffres.

Test d'indépendance du Khi-deux

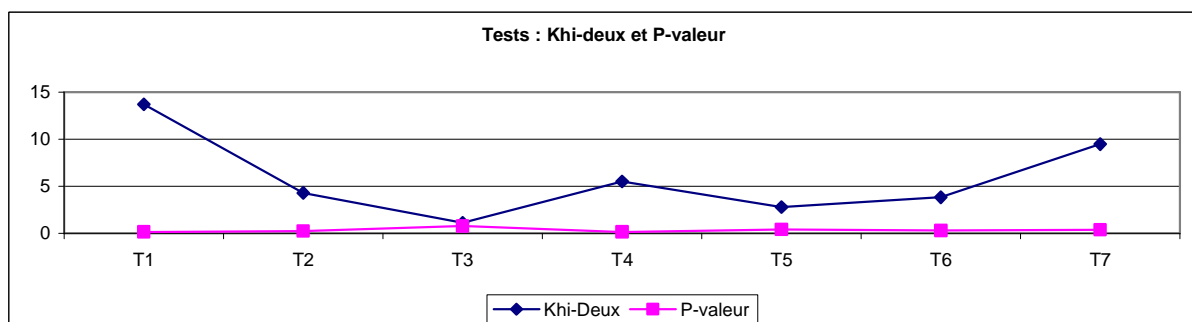
	AgexActe1	AgexActe2	AgexSexe	AgexIntgAdo	AgexIntgParent	AgexViolence	AgexMensonge1
Khi-Deux	T1 13,7	T2 4,29	T3 1,13	T4 5,49	T5 2,8	T6 3,82	T7 9,46
P-valeur	0,1332	0,2311	0,7683	0,1388	0,4222	0,2808	0,3957
ddl	9	3	3	3	3	3	9



	AnxTotalexActe1	AnxTotalexActe2	AnxTotalexSexe	AnxTotalexIntgAdo	AnxTotalexIntgParent	AnxTotalexViolence	AnxTotalexMensonge1
Khi-Deux	T1 17,44	T2 5	T3 6,61	T4 1,39	T5 4,77	T6 2,88	T7 9,59
P-valeur	0,0422	0,1712	0,0851	0,7065	0,189	0,4089	0,3844
ddl	9	3	3	3	3	3	9



	EstimTotxActe1	EstimTotxActe2	EstimTotxSexe	EstimTotxIntgAdo	EstimTotxIntgParent	EstimTotxViolence	EstimTotxMensonge1
Khi-Deux	T1 20,11	T2 5,75	T3 4,73	T4 4,88	T5 2,1	T6 2,68	T7 17,06
P-valeur	0,01724	0,124	0,1924	0,1801	0,5506	0,4422	0,0477
ddl	9	3	3	3	3	3	9



ANOVA 1 : Estime de soi Totale.

	Sum Square	Degré de liberté	F-value	Pr (>F)
Intercept	12384.0	1	491.4273	< 2e-16
D/ND	62.6	1	2.4846	0.12348
Intégration des adolescents	5.3	1	0.2113	0.64842
D/ND et Intégration des adolescents	82.8	1	3.2850	0.07804
Résidus	932.4	37		

En reprenant le test d'indépendance du khi deux (relatif à l'estime de soi totale), on constate qu'il y a une signification du p-value pour la variable « délinquance et origine », il y a donc indépendance entre celle-ci et l'estime de soi totale, et donc pas de lien entre ces deux variables.

Par contre il n'y a pas de signification pour les autres variables. Il n'y a donc pas d'indépendance entre l'estime de soi totale et ces variables qui sont le sexe, la délinquance, les intégrations telles qu'elles sont perçues et le passage à l'acte (mesuré avec le QUENIB 3). Autrement dit, il y a un lien entre l'estime de soi totale et la délinquance, (et avec le passage à l'acte délinquant), mais nous ne sommes pas en mesure ici de savoir dans quel sens ce lien oriente les corrélations.

En reprenant l'effet du passage à l'acte délinquant sur différentes V.D., on se rend compte en ce qui concerne l'anxiété totale, l'estime de soi totale, l'inquiétude et les préoccupations sociales que le passage à l'acte délinquant a un effet sur ces V.D. et l'indication de cet effet apparaît fiable et solide. Les résultats sont ici robustes et une nouvelle expérience conduirait aux mêmes résultats que ceux-ci. Le passage à l'acte délinquant a donc un effet sur l'estime de soi totale.

En reprenant l'analyse de la variance (ANOVA 1), on constate que l'interaction entre l'intégration perçue des adolescents et le fait qu'ils soient ou non dans le passage à l'acte délictueux a un effet sur la VD mesurée, à savoir ici l'estime de soi.

Quant à l'effet de la variable concernant la délinquance (« D et ND »), on trouve :

$$F\text{-value} = 2.4846$$

Il y a donc un effet de cette variable sur l'estime de soi dans ce groupe de sujets. Le Pr n'est pas tout à fait significatif ici mais il est toutefois proche de 0.1, on retrouverait certainement l'effet de la variable sur un autre groupe de sujets.

Ces résultats valident ainsi les observations qu'on peut faire sur les graphiques (Cf. les COURBES). Celui concernant l'intégration (perçue) des adolescents, « D et ND » et l'estime de soi totale nous amène à constater que l'estime de soi des sujets dans la délinquance est supérieure à l'estime de soi des sujets dans la non délinquance.

En revenant à l'hypothèse initiale qui proposait que les sujets ayant une faible estime d'eux-mêmes soient alors plus enclins à être dans le passage à l'acte délinquant, on peut admettre que les résultats observés sur l'ensemble de nos 4 groupes de sujets ont établi certaines choses. L'estime de soi totale n'a pas de lien avec la variable combinant la délinquance et l'origine. Par contre l'estime de soi totale aurait un lien avec la délinquance et avec le passage à l'acte délictueux (mesuré avec le QUENIB 3) qui tous deux entraînent des modifications sur la valeur de l'estime de soi.

En reprenant les **annexes statistiques** (page 20) relatives à nos quatre groupes de sujets, si nous nous arrêtons sur l'estime de soi totale, nous relevons que les sujets non délinquants ont une moins bonne estime de soi totale que les sujets délinquants. Ensuite nous relevons que les sujets autochtones ont une plus haute estime de soi totale que les sujets migrants, (même si ceux-ci donnent à voir une très grande amplitude dans la valeur de l'estime de soi totale allant d'une très basse valeur à une très haute valeur). Soient :

$$\boxed{D > ND}$$

$$\boxed{A > M}$$

Il est intéressant ici de reprendre la formule descriptive suivante concernant l'estime de soi totale, car elle croise les variables Délinquance et Origine :

$$\boxed{DM > DA > NDA > NDM}$$

De même que les formules descriptives suivantes :

$$\boxed{G3 > A > G2}$$

$$\boxed{\text{IntgA} > \text{NonIntgA}}$$

Ces trois dernières formules descriptives relatives à nos quatre groupes de sujets nous enseignent que d'une part, les sujets délinquants ont une meilleure estime de soi totale que les sujets non délinquants et, d'autre part, que les sujets délinquants migrants ont une meilleure estime de soi totale que les sujets délinquants autochtones. Par contre, les sujets non

délinquants autochtones ont une meilleure estime de soi totale que les sujets non délinquants migrants.

La deuxième formule nous indique que les sujets migrants de troisième génération ont une meilleure estime de soi totale que les sujets autochtones qui ont eux-mêmes une meilleure estime de soi totale que les sujets migrants de deuxième génération, cela va nous aider à nuancer les résultats ainsi obtenus.

Dans ce même ordre d'idées, les sujets se percevant comme intégrés ont une meilleure estime de soi totale que les sujets ne se percevant pas comme intégrés.

En ce qui concerne l'estime de soi générale nous avons relevé une grande amplitude dans la distribution des résultats concernant nos quatre groupes de sujets, mais les sujets non délinquants proposent à voir une ESG inférieure à celle des sujets délinquants, soit :

$$\boxed{ND < D}$$

Il est d'ailleurs possible de décrire autrement la distribution des résultats :

$$\boxed{DA > DM > NDA > NDM}$$

$$\boxed{A > M}$$

Les sujets migrants ont donc une moins bonne estime de soi générale que les sujets autochtones. Par contre, on constate que les sujets délinquants autochtones ont une meilleure estime de soi générale que les sujets délinquants migrants qui ont une meilleure estime de soi générale que les sujets non délinquants autochtones, qui à leur tour ont une meilleure estime de soi générale que les sujets non délinquants migrants.

Il nous faut relever alors les formules suivantes afin de préciser encore la distribution des résultats :

$$\boxed{G3 > A > G2}$$

$$\boxed{NIntgA > IntgA}$$

Ces résultats illustrent le fait que les sujets migrants de troisième génération ont une meilleure estime de soi générale que les sujets migrants de deuxième génération, et une meilleure estime de soi générale que les sujets autochtones (qui ont une meilleure estime de soi générale que les sujets migrants de deuxième génération). De plus, les sujets intégrés ont une moins bonne estime de soi générale que les sujets non intégrés.

En ce qui concerne l'estime de soi familiale, il y a là à nouveau une grande amplitude dans la distribution des résultats qui concernent nos quatre groupes de sujets, mais nous pouvons décrire la distribution de ceux-ci de la manière suivante :

$$\boxed{D < / = ND}$$

$$\boxed{DA > NDA > NDM > DM}$$

Toutefois, les différences entre les trois derniers groupes de sujets sont faibles.

Nous pouvons rajouter que :

$$\boxed{M < A}$$

$$\boxed{G2 > A > G3}$$

$$\boxed{\text{IntgA} > \text{NIntgA}}$$

Il est intéressant de relever ici que l'estime de soi familiale est peu influencée par la variable « Délinquance » car les scores sont rapprochés, même si les sujets délinquants sembleraient avoir une estime de soi familiale plus faible que celle des sujets non délinquants. De la même manière, on constate que les sujets délinquants migrants ont une estime de soi familiale plus faible que celle des sujets non délinquants migrants, et que ces deux groupes de sujets ont une estime de soi familiale plus faible que celle des sujets autochtones, (chez lesquels les sujets délinquants ont une plus forte estime de soi familiale que celle des sujets non délinquants).

L'intégration des adolescents telle qu'ils la perçoivent a une influence sur l'estime de soi familiale et là, les sujets intégrés ont une meilleure estime de soi familiale que les sujets non intégrés. Pour poursuivre, les sujets migrants de deuxième génération ont une plus forte estime de soi familiale que celle des sujets autochtones qui ont eux-mêmes une estime de soi familiale supérieure à celle des sujets migrants de troisième génération.

Si on s'intéresse enfin à l'estime de soi sociale pour laquelle il existe aussi une grande amplitude dans la distribution des résultats chez nos sujets, nous avons observé que :

$$\boxed{D > ND}$$

$$\boxed{NDA > DA > NDM > DM}$$

$$\boxed{M < A} \text{ (même si les résultats des sujets autochtones sont plus condensés)}$$

$$\boxed{A > G3 > G2}$$

$$\boxed{\text{NIntgA} > \text{IntgA}}$$

On peut dire en premier lieu que les sujets délinquants ont une estime de soi sociale supérieure à celle des sujets non délinquants. Dans les deux catégories de populations (migrants et autochtones), les sujets délinquants ont toutefois une estime de soi sociale inférieure à celle des sujets non délinquants.

Il est ici intéressant de noter que les sujets délinquants migrants ont une estime de soi sociale inférieure à celle des sujets délinquants autochtones qui ont eux-mêmes une estime de soi sociale inférieure à celle des sujets non délinquants autochtones.

Si les sujets qui se perçoivent intégrés socialement sembleraient avoir une estime de soi sociale inférieure à celle des sujets qui se perçoivent comme non intégrés socialement, les sujets autochtones quant à eux auraient une meilleure estime de soi sociale que les sujets migrants de troisième génération qui auraient une estime de soi sociale supérieure à celle des sujets migrants de deuxième génération.

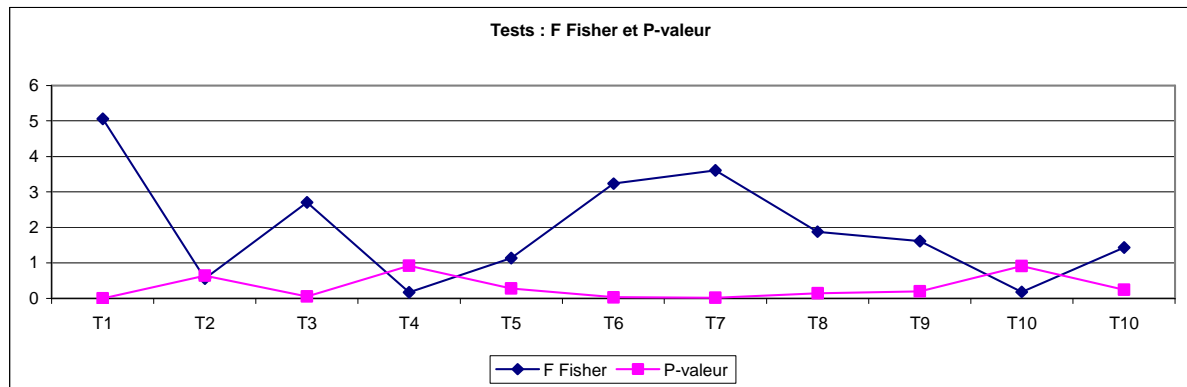
Dans un autre registre en se basant sur le tableau relatif au **QUENIB 3**, nous pouvons ajouter quelques commentaires qui permettent de distinguer nos quatre groupes de sujets en fonction de certains critères :

- L'importance de l'appartenance à un groupe est forte pour tous les groupes sauf pour les sujets migrants non délinquants (NDM). C'est chez les sujets non délinquants autochtones (NDA) qu'elle est la plus forte (66,67 %), mais elle est également forte chez les sujets délinquants autochtones (DA) (58,33 %) et chez les sujets migrants délinquants (DM) (55,56 %).
- La valorisation procurée par le groupe d'amis est forte chez tous les groupes sauf pour les sujets migrants non délinquants (NDM). C'est chez les sujets délinquants autochtones (DA) qu'elle est la plus forte (66,67 %), mais elle est également forte chez les sujets migrants délinquants (DM : 55,56 %) et chez les sujets non délinquants autochtones (NDA : 53,33%).
- La haine ressentie à cause de l'injustice est très forte chez les sujets délinquants autochtones (DA : 75 %), mais elle est également forte chez les sujets non délinquants autochtones (NDA : 66,67 %) et chez les sujets délinquants migrants (DM : 55,56 %).
- L'idée de se faire justice à cause de l'injustice de la vie est très forte chez les sujets délinquants autochtones (DA : 75 %), mais elle est également forte chez les sujets délinquants migrants (DM : 55,56 %).
- L'idée de faire ce qui passe par la tête pour se faire respecter est forte chez les sujets migrants délinquants (DM : 50 %), comme celle d'ailleurs de faire ce qui passe par la tête car le sujet migrant délinquant n'a peur de personne (55,56 %).

H7 : Lorsque le niveau d'Anxiété est fort, nous nous attendons à ce que les enfants soient dans le passage à l'acte et inversement.

ANOVA 1 Facteur inter

	Acte1 sur AnxTotale	Acte1 sur Mensonge1	Acte1 sur EstimTot	Acte1 sur Mensonge2	Acte1 sur AnxPhy	Acte1 sur Inquiétude	Acte1 sur PreocupSoc	Acte1 sur EstimGen	Acte1 sur EstimSco	Acte1 sur EstimFamil	Acte1 sur EstimSoc
F Fisher	T1	T2	T3	T4	T5	T6	T7	T8	T9	T10	T10
P-valeur	5,0615	0,5629	2,7071	0,166	1,1336	3,2337	3,6071	1,8764	1,6168	0,1809	1,4371
ddl Facteur	0,0032	0,6415	0,05253	0,9189	0,2777	0,02796	0,01794	0,1425	0,1942	0,909	0,2402
ddl Résidu	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3
	64	64	64	64	64	64	64	64	64	64	64



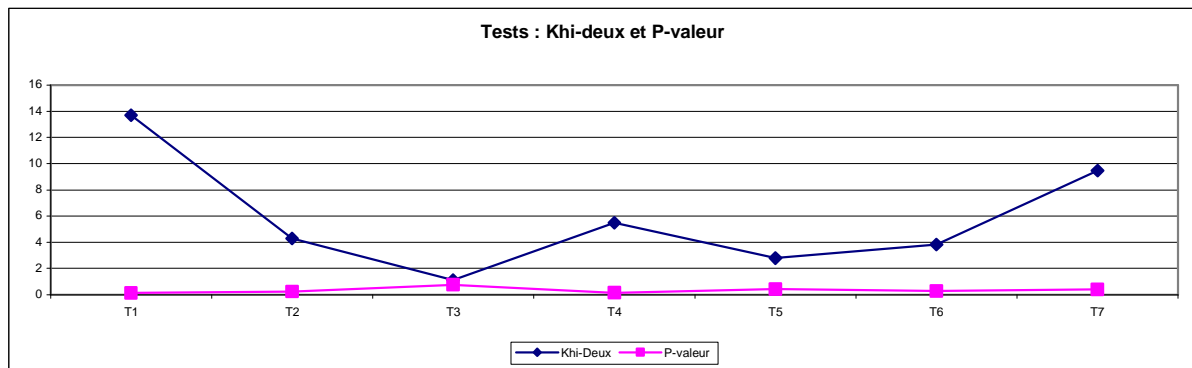
ANOVA 2 : Anxiété Totale.

	Sum Square	Degré de liberté	F-value	Pr (>F)
Intercept	85211	1	969.0888	< 2e-16
D / ND	312	1	3.5486	0.06747
Intégration des adolescents	1	1	0.0087	0.92609
D/ND et Intégration des adolescents	47	1	0.5391	0.46742
Résidus	3253	37		

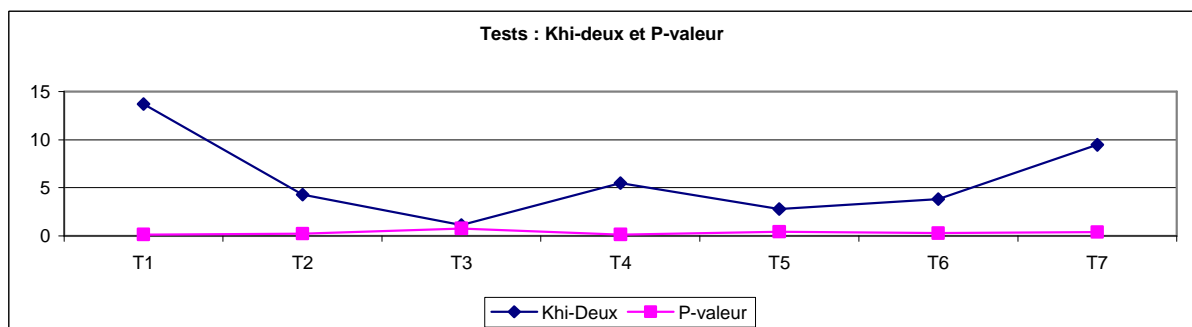
Significations codes: 0*** 0.001** 0.01* 0.05 0.1 1

Test d'indépendance du Khi-deux

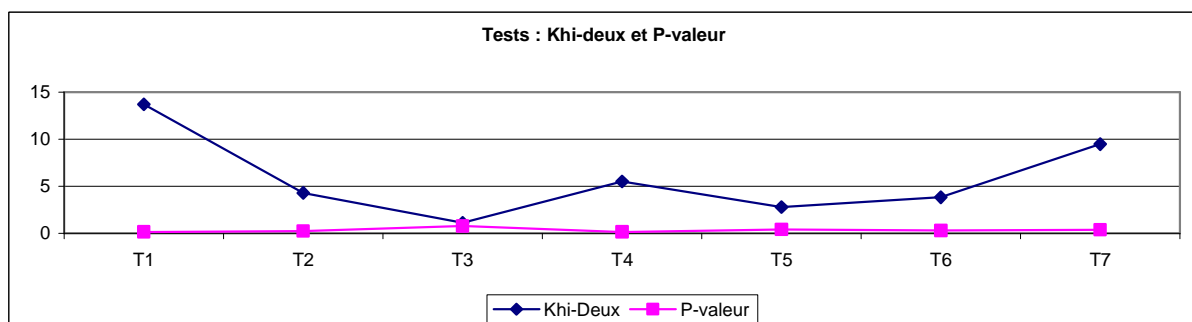
	AgexActe1	AgexActe2	AgexSexe	AgexIntgAdo	AgexIntgParent	AgexViolence	AgexMensonge1
Khi-Deux	T1 13,7	T2 4,29	T3 1,13	T4 5,49	T5 2,8	T6 3,82	T7 9,46
P-valeur	0,1332	0,2311	0,7683	0,1388	0,4222	0,2808	0,3957
ddl	9	3	3	3	3	3	9



	AnxTotalexActe1	AnxTotalexActe2	AnxTotalexSexe	AnxTotalexIntgAdo	AnxTotalexIntgParent	AnxTotalexViolence	AnxTotalexMensonge1
Khi-Deux	T1 17,44	T2 5	T3 6,61	T4 1,39	T5 4,77	T6 2,88	T7 9,59
P-valeur	0,0422	0,1712	0,0851	0,7065	0,189	0,4089	0,3844
ddl	9	3	3	3	3	3	9



	EstimTotxActe1	EstimTotxActe2	EstimTotxSexe	EstimTotxIntgAdo	EstimTotxIntgParent	EstimTotxViolence	EstimTotxMensonge1
Khi-Deux	T1 20,11	T2 5,75	T3 4,73	T4 4,88	T5 2,1	T6 2,68	T7 17,06
P-valeur	0,01724	0,124	0,1924	0,1801	0,5506	0,4422	0,0477
ddl	9	3	3	3	3	3	9



En reprenant le test d'indépendance du khi deux, on constate qu'il y a un lien entre l'anxiété totale et la délinquance (« D et ND »), entre l'anxiété totale et l'intégration des adolescents, entre l'anxiété totale et l'intégration des parents, entre l'anxiété totale et le passage à l'acte.

En reprenant l'ANOVA 1 (qui mesure l'effet du passage à l'acte délinquant sur différentes V.D.), on constate d'une part que le passage à l'acte délinquant semble avoir un effet sur l'anxiété physique (toutefois la valeur du Pr non significative nous permet d'attribuer ces effets à l'effet du hasard).

Par contre en ce qui concerne l'anxiété totale, l'inquiétude et les préoccupations sociales, le passage à l'acte délinquant a un effet sur ces V.D. et les indications de l'effet apparaissent ici fiables et solides. Les résultats sont ici robustes et une nouvelle expérience conduirait aux mêmes résultats que ceux-ci.

En reprenant l'ANOVA 2 (qui mesure les effets de la délinquance et de l'intégration des adolescents sur l'anxiété), on peut établir qu'il y a un effet de la variable délinquance sur l'anxiété, et que cet effet se retrouverait probablement si on reproduisait l'expérience. Par contre il n'y a pas d'effet d'interaction des variables sur le niveau d'anxiété.

Ces résultats valident les observations qu'on peut faire à propos du graphique concernant les effets de l'interaction entre l'intégration (perçue) des adolescents et « D et ND » sur l'anxiété totale (Cf. les COURBES). Parmi ces observations, si on s'intéresse à l'effet de la délinquance on constate une augmentation de l'anxiété que les sujets soient intégrés ou non, à partir du moment où ils passent à l'acte. Enfin, on remarque une absence ou un très faible effet d'interaction des facteurs sur le niveau de l'anxiété.

L'hypothèse initiale concerne le lien potentiel entre le niveau d'anxiété et le passage à l'acte délinquant. Dans celle-ci, nous nous attendions à ce que les sujets ayant un fort niveau d'anxiété soient alors plus enclins à se trouver dans le passage à l'acte délinquant.

Nous avons relevé que l'anxiété totale n'avait pas de lien avec la variable combinant la délinquance et l'origine, par contre nous avons aussi relevé que l'anxiété totale avait un lien avec la délinquance, avec le genre (fille ou garçon), avec l'intégration perçue des adolescents, avec l'intégration perçue des parents et avec le passage à l'acte délinquant (mesuré à l'aide du QUENIB 3). Dans l'autre sens nous avons établi que la délinquance avait une influence sur l'anxiété totale ainsi que sur les inquiétudes et sur les préoccupations sociales.

Il est alors intéressant de reprendre les comparaisons qui suivent.

Pour ce qui concerne l'anxiété totale, nous pouvons reprendre les résultats suivants au niveau des **annexes statistiques** :

$$\boxed{DA > NDA > DM > NDM}$$

$$D > ND \text{ en général}$$

$$A > G2 > G3$$

$$IntgA > NIntgA$$

$$A > M$$

Ces résultats sont très intéressants car ils nous délivrent plusieurs informations importantes. D'une part les sujets délinquants migrants ont une anxiété totale supérieure à celle des sujets non délinquants migrants. Ces deux groupes de sujets migrants ont une anxiété totale inférieure à celle des sujets autochtones chez lesquels les sujets délinquants ont une anxiété totale supérieure à celle des sujets non délinquants.

D'autre part les sujets délinquants dans l'ensemble ont une anxiété totale supérieure à celle des sujets non délinquants. De plus l'intégration telle qu'elle est perçue a un effet sur le niveau de l'anxiété totale, les sujets se percevant comme intégrés seraient plus anxieux que les sujets ne se percevant pas comme intégrés. Enfin, les sujets migrants de troisième génération ont une anxiété totale inférieure à celle des sujets migrants de deuxième génération, qui ont eux-mêmes une anxiété totale inférieure à celle des sujets autochtones.

Ensuite il est intéressant de distinguer les déclinaisons de l'anxiété. En effet si on s'attache à étudier l'anxiété physique par exemple, on a pu établir la description suivante :

$$DA > NDA > NDM > DM$$

$$A > G3 > G2$$

$$A > M$$

$$IntgA = NIntgA \text{ (à peu de choses près)}$$

$$ND > D$$

Dans l'ensemble, les sujets non délinquants semblent avoir une anxiété physique supérieure à celle des sujets délinquants. L'intégration perçue des adolescents quant à elle n'a pas ou peu d'effet sur la valeur de l'anxiété physique. Les sujets migrants de troisième génération ont une anxiété physique supérieure à celle des sujets migrants de deuxième génération, mais ces deux groupes ont une anxiété physique inférieure à celle des sujets autochtones. Enfin, les sujets migrants délinquants ont une anxiété physique inférieure à celle des sujets non délinquants migrants ; ces deux groupes de sujets ont une anxiété physique inférieure à celle des sujets non délinquants autochtones, qui à leur tour ont une anxiété physique inférieure à celle des sujets délinquants autochtones.

Ensuite si on se penche sur les préoccupations sociales, nous remarquons à travers nos groupes que les sujets délinquants ont plus de préoccupations sociales que les sujets non

délinquants, et que celles-ci fluctuent aussi en fonction de l'intégration perçue : l'intégration des adolescents donnant moins de préoccupations sociales que la non intégration des adolescents. En se penchant sur les résultats statistiques, on peut alors écrire toutes les formules suivantes :

$$\boxed{DA > NDA > DM > NDM}$$

$$\boxed{A > G3 > G2}$$

$$\boxed{D > ND}$$

$$\boxed{A > M}$$

$$\boxed{NintgA > IntgA}$$

Ces résultats nous permettent de relever que les sujets délinquants migrants ont plus de préoccupations sociales que les sujets non délinquants migrants, mais ces deux groupes ont moins de préoccupations sociales que les sujets autochtones, chez lesquels on trouve que les sujets délinquants ont plus de préoccupations sociales que les sujets non délinquants.

Ensuite chez les sujets migrants on se rend compte que les sujets de troisième génération ont plus de préoccupations sociales que les sujets de deuxième génération, mais ces deux groupes ont moins de préoccupations sociales que les sujets autochtones. De même, les sujets qui se perçoivent comme non intégrés ont plus de préoccupations sociales que les sujets qui se perçoivent comme intégrés.

Enfin en s'intéressant à l'inquiétude, nous avons remarqué que celle-ci était plus forte chez les sujets délinquants que chez les sujets non délinquants. Par contre, l'inquiétude est plus forte chez les sujets autochtones par rapport aux sujets migrants : soit :

$$\boxed{D > ND} \text{ (avec une grande amplitude des résultats chez les ND)}$$

$$\boxed{A > M}$$

Dans le même ordre d'idées, les sujets autochtones ont plus d'inquiétudes que les sujets migrants de deuxième génération qui en ont eux-mêmes plus que les sujets migrants de troisième génération, soit :

$$\boxed{A > G2 > G3}$$

Les sujets adolescents pour finir qui se perçoivent comme intégrés sont plus inquiets que les sujets migrants se percevant comme non intégrés :

$$\boxed{IntgA > NintgA}$$

$$\boxed{DA > NDA > DM > NDM}$$

Nous pouvons donc ajouter là que ces résultats montrent que les sujets délinquants migrants ont plus d'inquiétudes que les sujets non délinquants migrants ; ces deux groupes de sujets ont

moins d'inquiétudes que les sujets autochtones chez lesquels les sujets délinquants ont plus d'inquiétudes que les sujets non délinquants.

D'une manière générale, les sujets délinquants semblent donc avoir plus d'inquiétudes que les sujets non délinquants, et les sujets migrants de deuxième génération ont eux-aussi plus d'inquiétudes que les sujets migrants de troisième génération. Enfin, les sujets qui se perçoivent comme intégrés ont plus d'inquiétudes que les sujets qui ne se perçoivent pas comme intégrés.

Pour finir avec une dernière remarque, on peut se pencher sur le tableau du **QUENIB 3** (proposé dans l'hypothèse 6) qui nous informe que 50 % des sujets délinquants autochtones éprouvent des remords après avoir commis des actes délictueux. Par contre, ce sont seulement 38,89 % des sujets délinquants migrants qui éprouvent des remords après avoir commis des actes délictueux. Dans un autre registre, 50 % des sujets délinquants autochtones font ce qui leur passe par la tête car les adultes laissent faire, alors que seulement 16,67 % des sujets délinquants migrants sont dans le même état d'esprit.

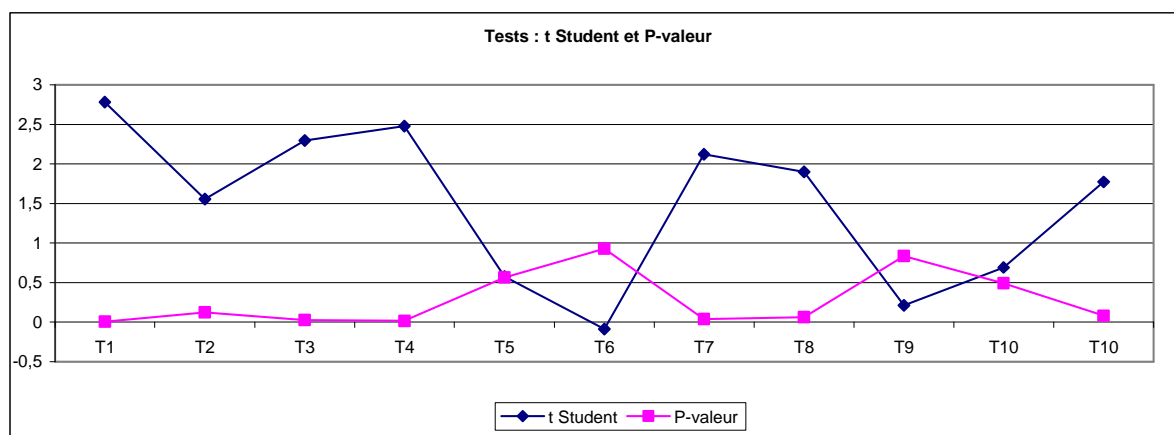
H8: Une bonne perception de l'intégration des parents et de celle des enfants aurait un impact positif sur les niveaux d'ES et d'Anxiété, et freinerait l'engagement des enfants dans les passages à l'acte délinquants ; inversement une mauvaise perception des intégrations faciliterait l'engagement des enfants dans le passage à l'acte délinquant.

Comparaison de moyennes entre autochtones et migrants :

	Groupe autochtone	Groupe migrant
Anxiété totale	53.62963	47.65854
Inquiétude	10.444444	8.902439
Préoccupations sociales	11.81481	10.24390
	Groupe autochtone	Groupe migrant
Estime de soi totale	21.11111	18.70732
Estime de soi générale	11.185185	9.707317
Estime de soi sociale	3.666667	3.024390

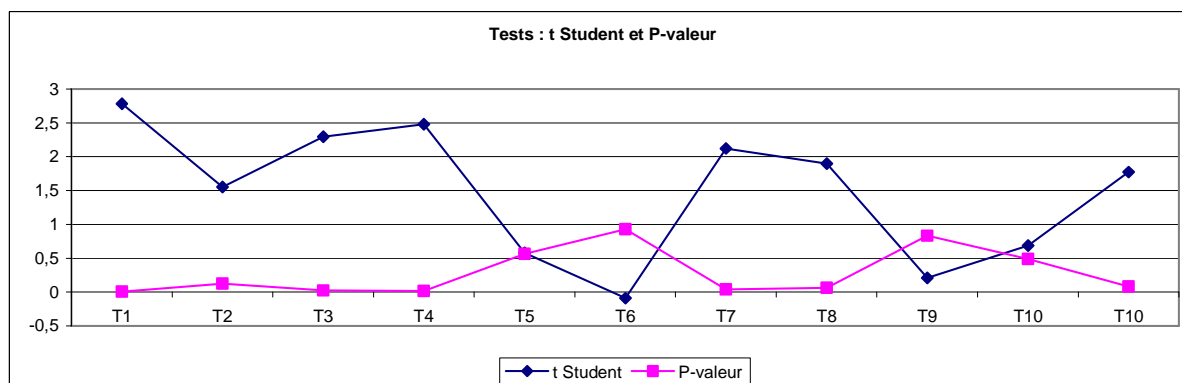
Comparaison de moyennes : Autochtones <-> Migrants

	AnxTotale	AnxPhy	Inquietude	PreocuSoc	Mensonge1	Mensonge2	EstimTot	EstimGen	EstimSco	EstimFamil	EstimSoc
	T1	T2	T3	T4	T5	T6	T7	T8	T9	T10	T10
t Student	2,7826	1,554	2,2968	2,4785	0,577	-0,089	2,1232	1,8993	0,2106	0,69	1,7731
P-valeur	0,007	0,125	0,02481	0,01576	0,5659	0,9293	0,03749	0,0619	0,8339	0,4926	0,08
ddl	66	66	66	66	66	66	66	66	66	66	66



Comparaison de moyennes : Garçons <-> Filles

	AnxTotale	AnxPhy	Inquietude	PreocuSoc	Mensonge1	Mensonge2	EstimTot	EstimGen	EstimSco	EstimFamil	EstimSoc
	T1	T2	T3	T4	T5	T6	T7	T8	T9	T10	T10
t Student	-1,7695	-0,8664	-1,9707	-3,0487	-0,4614	0,9389	-1,4927	-1,32	-0,8326	-0,286	-0,7995
P-valeur	0,08143	0,3894	0,05296	0,0033	0,646	0,3512	0,1403	0,1914	0,408	0,7758	0,4269
ddl	66	66	66	66	66	66	66	66	66	66	66



- Comparaison des moyennes : garçons et filles.

Toujours avec des variables numériques, il nous a été possible de comparer les moyennes entre ces deux groupes de sujets migrants, garçons et filles, en faisant le test de Student (avec égalité des variances). Les résultats sont les suivants :

	T	Degré de liberté	p-value
Anxiété totale	- 1.4507	39	0.1549
Anxiété physique	- 0.0409	39	0.9676
Inquiétudes	- 2.3089	39	0.02634
Préoccupations Sociales	- 2.1656	39	0.036552
Mensonge 1	0.4342	39	0.6666
Mensonge 2	- 0.6248	39	0.5357
Estime de soi totale	- 1.009	39	0.3192
Estime de soi générale	- 1.0505	39	0.3000
Estime de soi scolaire	- 0.3788	39	0.7069
Estime de soi familiale	- 1.2979	39	0.2020
Estime de soi sociale	0.3195	39	0.751

ANOVA 4 : Anxiété totale ₂				
	Sum Square	Degré de liberté	F-value	Pr (>F)
Intercept	75625	1	792.6207	<2e-16
Intégration des parents	73	1	0.7621	0.3883
Intégration des adolescents	87	1	0.9106	0.3461
Intégration des parents et Intégration des adolescents	56	1	0.5832	0.4499
Résidus	3530	37		

En reprenant les comparaisons de moyennes, nous constatons que pour les six comparaisons possibles entre les sujets autochtones et les sujets migrants, les moyennes des sujets autochtones sont supérieures à celles des sujets migrants. Il apparaît donc que les sujets autochtones ont plus d'anxiété totale, plus d'inquiétude et plus de préoccupations sociales que les sujets migrants. Dans le même temps ces sujets autochtones ont une meilleure estime de soi totale que les sujets migrants, (un constat à priori conforté par les comparaisons au niveau de l'estime de soi générale et de l'estime de soi sociale, même si les significations ne sont pas entièrement établies car elles sont supérieures à 0.05).

En reprenant la comparaison de moyennes entre garçons et filles, nous constatons ici que plusieurs p-value ont une signification (car en dessous ou bien proches de 0.05). On peut alors comparer les moyennes :

	groupe des garçons	Groupe des filles
Préoccupations sociales	10.33333	12.47059
Inquiétude	9.137255	10.647059
Anxiété totale	48.92157	53.35294

Il ressort ici que les garçons ont moins de préoccupations sociales que les filles, et il semblerait que les garçons aient moins d'inquiétude et moins d'anxiété totale que les filles, (les p-value étant supérieures à 0.05, il convient d'être prudent même s'il y a toutefois une signification à retenir à ces niveaux là).

Remarque : nous avons comparé les moyennes entre les groupes sans égalité de variance et nous trouvons la même signification au niveau des préoccupations sociales. Par contre nous ne retrouvons pas les sensations de signification au niveau de l'anxiété totale et au niveau de l'inquiétude (avec des p-value supérieures à 0.05 dans ce cas de figure), mais nous en trouvons une au niveau de l'estime de soi totale avec :

$$t = -1.8165 \text{ et } Df = 66, \text{ p-value} = 0.07653 \text{ et là : } X = 19.17647 < Y = 21.11765$$

Ce qui semblerait dire ici que les garçons auraient une moins bonne estime de soi totale que les filles.

En reprenant maintenant l'ANOVA 4 relative aux effets de l'intégration des parents, de l'intégration des adolescents et ceux de l'interaction entre les deux intégrations perçues sur le niveau de l'anxiété, nous constatons qu'il n'y a aucun effet qui apparaît.

Si on reprend le graphique (Cf. les COURBES) de l'effet de l'interaction entre l'intégration des parents et l'intégration des adolescents sur le niveau d'anxiété, on constate tout d'abord qu'il y a un effet principal des facteurs sur la VD mesurée. Si on s'intéresse à l'effet principal

de « l'intégration des parents », on peut voir que celle-ci n'a aucun effet sur l'anxiété des adolescents qui ne sont pas intégrés ; par contre elle donne à voir une chute du niveau d'anxiété chez les adolescents qui sont intégrés. Si on regarde l'effet principal de « l'intégration des adolescents », on remarque que cela n'a que peu d'influence sur leur niveau d'anxiété lorsque les parents sont perçus comme intégrés ; par contre il y a une augmentation du niveau d'anxiété lorsque les parents ne sont pas perçus comme intégrés. Enfin, il n'y a pas interaction des facteurs sur le niveau d'anxiété.

Il apparaît dans un deuxième temps qu'il y a une signification au niveau de l'inquiétude et des préoccupations sociales, on peut alors comparer les moyennes entre garçons et filles, ce qui donne :

	groupe des garçons	Groupe des filles
Inquiétude	8.424242	10.875000
Préoccupations sociales	9.818182	12.000000

Nous pouvons dire ici que chez les sujets migrants, les garçons ont moins d'inquiétude et moins de préoccupations sociales que les filles.

En reprenant le tableau du **QUENIB 3** (proposé dans l'hypothèse 6), nous pouvons relever des résultats qui viennent nourrir notre analyse de la huitième hypothèse relative aux interactions entre toutes les variables de notre recherche, à savoir l'intégration sociale telle qu'elle est perçue par les adolescents, l'estime de soi, l'anxiété et la délinquance.

Le premier constat qu'on peut poser est celui-là : 83,33 % des sujets délinquants autochtones (DA) avouent traîner tard le soir dehors, et 66,67 % des sujets délinquants migrants (DM) avouent la même chose.

Ensuite 93,33 % des sujets non délinquants autochtones (NDA) estiment être capables de dire non, contre 72,22 % des sujets délinquants migrants (DM) et contre 91,67 % des sujets délinquant autochtones (DA).

On peut aussi relever que 72,22 % des sujets délinquants migrants (DM) avouent avoir participé à des bagarres entre bandes, contre 66,67 % des sujets délinquants autochtones (DA). Il est aussi utile de relever que 0 % des adolescents délinquants autochtones (DA) font ce qui leur passe par la tête pour faire payer une injustice ou bien, pour faire dehors ce qui ne se fait pas dedans.

Enfin, on peut relever des écarts importants (supérieurs à 25 %) entre les sujets délinquants migrants et les sujets délinquants autochtones dans plusieurs items. Les sujets délinquants migrants (DM) ont un pourcentage supérieur de plus de 25 % que celui des sujets délinquants autochtones (DA) au niveau des items suivants :

- L'intolérance chez l'enfant au refus ;
- Le choix de faire ce qui passe par la tête pour faire dehors ce qui ne se fait pas dedans ;
- Le fait de faire ce qui passe par la tête sans raison ;
- Le choix de faire ce qui passe par la tête pour faire payer l'injustice subie par les gens de la culture familiale.

A l'inverse, les sujets délinquants autochtones (DA) ont un pourcentage supérieur de plus de 25 % que celui des sujets délinquants migrants (DM) au niveau des items suivants :

- L'impression d'une démission parentale ;
- La réalisation d'actes illégaux commis pour se venger ;
- Le fait de choisir d'agir pour montrer qu'on existe ;
- Le fait de faire ce qui passe par la tête car les adultes laissent faire.

DISCUSSIONS CLINIQUES DES RESULTATS OBTENUS :

HYPOTHESE 1

La description statistique des données laisse supposer qu'en fonction de l'âge (intellectuel) des adolescents et en fonction de leur maturité psychique, ceux-ci ne percevront pas de la même manière l'intégration de leurs parents. La perception de l'intégration est soumise à de multiples influences et expérimentations, et on peut supposer que celles-ci sont différentes d'un sujet à l'autre et d'un âge à un autre. Toujours est-il que l'hypothèse h0 de H1 a été infirmée car l'intégration parentale telle qu'elle est perçue par les enfants n'a aucune influence sur la perception de leur propre intégration. On peut proposer que l'intégration des adolescents telle que ceux-ci la perçoivent soit en fait influencée par d'autres facteurs, des facteurs parmi lesquels prend une place non négligeable la reconnaissance sociale, le statut, les signes extérieurs de la réussite (logement, voiture, travail, vêtements, activités de loisirs, etc.) et la considération. On peut supposer que l'intégration des enfants passe par une démarcation des conditions de vie des parents : le désir et la possibilité d'aider les parents à avoir une vie plus satisfaisante participeront au sentiment d'être intégré chez les enfants ou petits enfants. En reprenant J.W. BERRY (1986), nous devons rappeler que différentes notions ont des liens entre elles, et que des déclinaisons s'opèrent alors entre celles-ci : la

culture, l'identité, l'individu et son sentiment d'appartenance. Ainsi l'émigration nécessiterait selon l'auteur de la part des sujets migrants une acculturation, afin de viser une correcte adaptation. Et ici ce sont Z. YU et D. MYERS (2007) qui ont démontré que l'assimilation quant à elle nécessitait à la fois une acculturation, un succès socio-économique, une intégration résidentielle et une intégration sociale. Par contre, GOLDENBERG et SAXE (1996) ont établi que l'assimilation et l'acculturation dépendaient des attitudes et des opinions du pays d'accueil. Ils ont d'ailleurs surtout insisté sur l'importance du courant social, et ce notamment pour l'apprentissage par identification. Ils ont alors remarqué la moindre tolérance chez les sujets plus âgés (qui opèrent moins de modifications intérieures), mais qui par contre avec leur assimilation et leur conformité arrivent à mettre en place des changements.

Du coup le processus qui fait participer à la vie sociale renvoie fortement à la question de l'assimilation puis à celle de l'intégration, et à comment celles-ci sont mises en place. La volonté de conserver une part de son identité culturelle et la nécessité de respecter les lois de la République font que l'acculturation chez le sujet immigré est potentiellement faible (ou non désirée), l'intégration des parents puis celles des enfants s'en trouvent dès lors impactées, mais chacune indépendamment l'une de l'autre.

Nous avons d'ailleurs compris avec A. BANDURA (1973) que dans cette situation, il fallait accorder une importance aux facteurs culturels et aux facteurs psychosociaux : les premiers entraînent un décalage entre les normes des deux sociétés en présence, et les seconds se déclinent à travers l'influence négative des médias, l'influence des pairs, l'influence de la rue et l'influence de la famille. Nous comprenons alors avec Jacqueline COSTA-LASCOUX (1999) que l'approche française traditionnelle est une intégration républicaine aux dépens de la différence ethnique : il y a donc une non-reconnaissance des caractéristiques des immigrés, une non-reconnaissance qui a aussi sa part de responsabilité dans la singularisation des intégrations des uns puis des autres.

Alain MOREAU (1996) a expliqué ici que l'adaptation était une stratégie identitaire qui devait tenir compte de la dimension bipolaire du phénomène migratoire. Cette dimension demande aux sujets de « modifier l'enveloppe en préservant l'identité du noyau », soit de reconstituer un cadre similaire, ce qui caractérise une culture de l'entre deux. Cela est alors potentiellement à l'origine de difficultés dans les démarches d'intégration et d'adaptation des premières générations, puis dans celles de leurs descendances.

Ce sont COMBALBERT, LEMGHAIK et ANDRONIKOF (2007) qui nous ont amené à saisir le besoin d'affirmer une appartenance biculturelle pour s'insérer chez la plupart des jeunes migrants. Il y aurait également selon eux la nécessité de valoriser la culture d'origine,

surtout quand les parents ne remplissent pas leur rôle d'agent socialisant culturel. En fait selon eux, le processus d'intégration semblerait contaminé par le processus d'assimilation.

On peut reprendre ici Alberto EIGUER (1998) qui a présenté d'une manière intéressante l'exil qui demande au sujet de l'accommodement et de l'adaptation, avec l'introjection de nouvelles valeurs. Cette nécessaire adaptation amène le sujet migrant parfois à vivre une déformation de son self et à construire par là même une « figure en faux » afin de préserver un lien intime avec la culture d'origine. Il faut faire attention à ça selon lui car cela peut conduire le sujet vers une menace de marginalisation et d'annihilation (avec une dislocation du soi).

J.W. BERRY (1992) a décrit le processus d'acculturation qu'amène l'acte migratoire, ainsi que les nombreux réajustements identitaires que cela nécessite. Une acculturation qui doit composer avec le stress acculturatif et avec les conflits (qui souvent sont à l'origine de stratégies de coping ou de résilience). Mais surtout, il faut mettre cela en rapport avec l'intégration car les agressions environnementales vont influencer sur le degré d'acceptation et sur le degré d'adaptation : il faut faire attention à la conjugaison du stress avec des conflits internes et avec des variables modératrices pour mesurer à sa juste valeur l'intégration. J.W. BERRY (1992) a expliqué ici que celle-ci dépendait de la capacité à réussir en dépit du stress, et que cela dépendait à son tour de la qualité des appuis sociaux et familiaux, ainsi que de la qualité de l'accueil.

ALBA et NEE (2003) ont apporté des éléments de compréhension sur l'assimilation qui peuvent éclairer nos résultats. En effet selon eux l'assimilation dépend de l'acculturation, du succès socioéconomique, de l'intégration sociale et de l'intégration résidentielle. Ainsi ces auteurs associent à l'intégration une nécessaire assimilation résidentielle et diverses influences provenant d'aspects multidimensionnels comme : l'âge, la mobilité, les interactions, les revenus ou encore la durée. Nous pouvons alors conclure avec les éléments apportés par Jean-Luc RICHARD (2005) au sujet de la notion d'intégration que celle-ci se construit en définitive sur la non reconnaissance des communautés particulières et sur la négation forte des différences culturelles. Le fait de ne pas concilier l'intégration républicaine et le respect de la diversité culturelle peut être à la source des sentiments d'intégration tels qu'ils sont perçus par les sujets migrants, et par là même avoir un impact sur les différences potentielles d'intégration entre les générations. Dans ce cadre là, le délitement du lien social républicain tel qu'on peut le constater en France va potentiellement entraîner un repli sur les identités premières. A cela, Jean-Luc RICHARD (2005) a alors pointé l'importance sur l'intégration sociale du facteur lié à l'habitat social, notamment quand celui-ci est parfois associé à un sentiment accentué d'exclusion sociale. Il convient alors de recréer du lien social

et de travailler à l'acquisition et à l'exercice de la citoyenneté selon lui pour être au cœur du processus d'intégration. Jean-Luc RICHARD (2005) a aussi suggéré que soient pris en compte la mémoire et l'interprétation de l'histoire afin de comprendre et d'améliorer les relations entre la société française et ses immigrés, et ainsi de potentiellement agir sur les sentiments perçus d'intégration.

Nous sommes là dans un registre surtout socio-économique, mais sur un plan clinique on peut supposer que plusieurs paramètres viennent influencer les perceptions de l'intégration. Tout d'abord, il faut prendre en considération ce qui est de l'ordre du ressentiment chez les générations issues des sujets primo-arrivants : le « crime du hors lieu du Père » (Fethi BENSLAMA, 1999) combiné à un deuil non achevé ont été transmis aux générations suivantes. Celles-ci veulent contrebalancer la négation initiale de la différence et de l'appartenance ethnique, une négation qui a été appliquée aux « pionniers » de l'immigration, et qui continue à être appliquée aux nouveaux arrivants. Une explication des difficultés qui ont amené à cette situation nous a été donnée par Thierry BAUBET (2000) quand il a évoqué le vécu de la migration qui a été tu, ce non dit a conduit alors au clivage des affects du reste du moi. Cela revient selon lui à une absence de transmission des opérateurs nécessaires au métissage, du coup cela joue indubitablement sur la capacité ou sur la volonté de s'adapter puis de s'insérer dans la société d'accueil.

Alberto BANDURA (1973) a aussi beaucoup travaillé sur les problématiques originelles chez les primo arrivants chez qui le difficile contact avec la réalité du pays d'accueil a inauguré quatre formes d'acculturation que sont l'assimilation (et la construction d'une figure en faux self), la marginalisation (être ni dans l'une ni dans l'autre), la dissociation et le clivage entre dedans et dehors, (le clivage pouvant alors devenir une source de repli, de dépression et de nostalgie). Selon l'auteur les parents ont subi une rupture dans le continuum entre dedans et dehors et ils portent en eux un « ressentiment d'être étranger » douloureux, et il y a transmission de cela aux enfants. La question de se faire une place est donc première pour les enfants face à ce vécu traumatique de l'exil, et face à un discours du pays d'origine potentiellement paradoxal.

Françoise COUCHARD (1999) a repris ici les concepts du télescopage de deux modes culturels, de la crise des valeurs et de la perte de l'autorité parentale. Elle a expliqué que l'altérité et l'étrangeté dans ce cadre là pouvaient alors conduire à l'angoisse et à la haine. On touche à quelque chose qui est de l'ordre de la fonction paternelle et, comme a pu nous le dire Irène THERY (1996), il y a une fragilisation du cadre symbolique de la parentalité et dès lors

une crise de la fonction séparatrice du tiers chez les enfants. Ainsi l'exil demanderait un réaménagement psychologique afin de viser une adaptation et une acculturation plus sereines. Toute la problématique de « l'entre-deux » est d'actualité et gêne les sentiments d'intégration : entre deux terres, entre deux sociétés, entre deux cultures, entre deux âges, entre deux avenir, etc. Et cette perception de se sentir non reconnu par deux sociétés qui font pourtant partie intégrante de leur histoire familiale et de leur développement personnel amènent les adolescents à exprimer sur le théâtre de la vie sociale (mais aussi dans la sphère familiale) tout ce qui est de l'ordre du conflit, de la souffrance, de la non reconnaissance et du ressentiment. Adnan HOUBALLAH (1988) a relevé dans ce cadre là l'importance (et l'impact) de la notion de surprise (initiale) et de double dénégarion qui ont pu participer alors à une sorte d'amnésie. Le discrédit originel selon lui a été un véritable traumatisme et les ressentiments qui en découlent sont réactualisés dans la répétition. La logique de la parole et la logique du regard prennent ici toute leur importance et par là même toute leur place dans la société contemporaine. Ce sont ici des freins potentiels à un processus d'intégration sociale des différentes générations.

Rachid BENNEGADI (1988) a évoqué l'importance de la bi-appartenance du sujet migrant en voie d'insertion, ce qui entraîne potentiellement selon lui des phénomènes culturels impossibles à négocier. Il a aussi souligné l'existence d'une filiation paradoxale en situation interculturelle : cela revient à prendre en compte les critères d'historicité et d'ethnicité au sens de l'appartenance culturelle, et donc prendre en compte cette nécessaire filiation paradoxale. En cela, l'adaptation nécessite selon lui un remaniement de la personnalité. Cela pose la question de la mise en demeure de la différence du sujet migrant en voie d'insertion.

Cela passe aussi par une cohésion du groupe familial et social qui, lorsqu'elle n'est pas de mise, va potentiellement conduire les enfants à singulariser leur adaptation et leur intégration.

Zerdalia DAHOUN (1998) a travaillé ici sur le concept de l'entre deux en précisant lui aussi que le changement de culture pouvait occasionner une certaine vulnérabilité, une vulnérabilité qui dans une période de crise peut susciter de l'angoisse chez le sujet, avec dès lors un besoin de nouveaux mécanismes de régulation. Dès lors, un espace transitionnel peut correspondre à un espace « d'entre deux » sur une structure sociale intermédiaire. L'auteur nous a expliqué que l'association d'une souffrance (due à la perte non élaborée du cadre culturel de l'origine), d'un accueil singulier et d'un espace « d'entre deux » pouvait participer à la construction d'un statut défavorisé, et ainsi participer à une acculturation plus grande, (qui nécessite vraiment cet espace intermédiaire culturel et psychique). Z. DAHOUN (1998) a expliqué qu'un

isolement associé à un sentiment de menace conduisait le sujet à de l'idéalisation et à un agrippement, avec alors une « peur du dehors ».

Alberto BANDURA (1973) a décrit la part des facteurs culturels et la part des facteurs sociaux dans l'intégration sociale, en nous décrivant le décalage entre les normes pour les premiers, et pour les seconds l'influence négative des médias, des pairs, de la rue et voire même de la famille. Ce décalage et cette influence négative ne facilitent pas une saine intégration dans la société d'accueil. Marie-Rose MORO (2004) dans cette lignée a également décrit les expressions diverses de la souffrance des adolescents fils de migrants : elle a pointé entre autre des transmissions intergénérationnelles lourdes et des facteurs fragilisant qui influent sur l'intégration sociale des jeunes issus de populations migrantes.

T. FERRADJI et M-R. MORO (2006) ont repris cette vulnérabilité spécifique des enfants de migrants en l'expliquant par la combinaison de facteurs. Selon eux l'ambiguïté d'une position dans un monde en changement, la problématique de la séparation, l'affranchissement de l'héritage (culturel), la difficulté de se construire de manière métissée et la privation du relais parental pour établir un lien fonctionnel entre cadre culturel interne et cadre culturel externe, tout cela participe à la création d'une douleur du non sens, ainsi qu'à la non inscription des événements dans une chaîne signifiante, et donc à la difficulté d'intégration.

On a évoqué le manque de métissage entre deux cultures (portées par les adolescents) qui coexistent sans se rencontrer réellement, on peut comparer cela aux générations dans les familles qui ne se parlent pas ou très peu, la fonction paternelle d'étayage ne remplissant pas ou peu son rôle d'accompagnement des jeunes générations livrées à elles-mêmes. Elles sont livrées à elles-mêmes car bien souvent elles sont sevrées de communication et d'échanges avec les parents envers qui il n'y a plus de crainte mais seulement du respect. On semble rejoindre ici ce qu'a pu dénommer Jean GUYOTAT (1988) comme étant la clinique de la transplantation, représentée par le *self made man* qui doit faire face au refoulement du lien de filiation originel. Ainsi, l'optique individuelle de se situer par rapport à ses ascendants est problématique. Il y a deux axes selon l'auteur dans le lien de filiation, une filiation instituée et une filiation narcissique : les troubles du lien de filiation seraient des troubles de la transmission des contenus psychiques culturels, et les métissages et les mésalliances fragilisent alors la filiation instituée. On touche à quelque chose qui est de l'ordre de la fonction paternelle et, comme a pu nous le dire Irène THERY (1996), il y a une fragilisation du cadre symbolique de la parentalité et donc une crise de la fonction séparatrice du tiers.

Dans ce contexte là il semblerait que la perception de la place des parents dans la société d'accueil soit négative ou bien pour le moins, qu'elle donne des envies aux enfants de « faire

et de vivre autre chose ». Il me semble important de relever que cette perception de l'intégration des parents est associée à des besoins et à des émotions chez les enfants, et que ces besoins et ces émotions (comme restaurer un honneur perdu, restituer une place qui soit non galvaudée, élaborer un ressentiment potentiel, sublimer les sentiments de rage et de haine possibles, etc.) vont forcément influencer les désirs d'intégration des enfants et impacter leur propre sentiment d'intégration. Dans cette optique, Jacqueline COSTA-LASCOUX (1999) est revenue sur les trajectoires différenciées des membres des familles maghrébines en relevant l'impact différent selon les membres sur le rapport aux sociétés d'émigration et d'immigration, ainsi que sur le rapport aux deux systèmes culturels en présence. Elle a alors insisté sur l'adaptation plus rapide des femmes (car elles vivent une migration plus individuelle et plus douloureuse selon elle), et nous a décrit les mécanismes de l'assimilation, de l'intégration mais aussi ceux de l'insertion. L'assimilation nécessite selon l'auteur de l'adhésion et une unité de la communauté nationale, l'intégration nécessite de l'incorporation et une interdépendance, et enfin l'insertion nécessite quant à elle une reconnaissance et une préservation de l'identité nationale.

Moïse BENADIBA (1979) avait expliqué que l'identité de l'enfant d'immigré était la résultante de cumuls d'identité : du coup cela éclaire différemment l'échec potentiel des processus d'individualisation, les ruptures avec les références parentales et les repères culturels, ainsi que l'effacement ou bien la confusion devant les modèles de loi. Tout cela a un rôle dans la réussite ou non de l'intégration sociale des enfants fils d'immigrés selon que les faillites seront compensées ou non, et selon les facteurs qui exerceront alors une influence. En fait, à cause de cette dépersonnalisation par laquelle passe potentiellement l'enfant fils de migrant, une dépersonnalisation déstructurante selon l'auteur, une identité (stable) sera ou non construite et cette identité influencera l'intégration d'une manière positive ou négative.

Charles DI et Marie-Rose MORO (2008) ont repris le conflit potentiel des cultures dans la constitution de soi, dans un schéma de la migration qui opère des discontinuités et amène le sujet à être partagé entre une culture du dedans et une culture du dehors. La culture qui est soit apprise soit acquise va poser des schèmes comportementaux d'adaptation en lien avec un environnement particulier, et ces schèmes comportementaux conduiront ou non à une intégration sociale.

HYPOTHESE 2 :

Il semble apparent que l'intégration perçue des parents par les adolescents va avoir un impact sur leur propre estime d'eux-mêmes dans la globalité, mais il convient ici en fait de distinguer les différentes estimes de soi possibles. Ces distinctions d'estime de soi sont à l'origine des nuances dans les résultats obtenus, et donnent un sens à certaines « contradictions » dans les résultats qui apparaissent.

Ainsi les niveaux d'estime de soi totale sont différents selon l'origine et la génération : le sentiment d'appartenance est différent d'une origine à l'autre et le ressentiment l'est également d'une génération à l'autre. Les sujets n'ont pas la même vision de leur place dans la société selon qu'ils soient ou non issus de populations migrantes, et cette question de la place a forcément un impact sur le niveau de l'estime de soi totale. Dans le même temps chez les jeunes issus de populations migrantes, du fait d'une transmission invalidante, d'un déficit dans la fonction paternelle d'étayage et d'un manque de verbalisation sur l'histoire familiale et dans le suivi de l'évolution du jeune, l'estime de soi totale va en être forcément impactée.

Dans la lignée de ces idées, A.T. BECK (2002) a décrit les dommages de l'autocritique sur l'estime de soi : cela entraîne de la protection contre le sentiment de responsabilité, et ce à travers la colère et l'externalisation de celle-ci. Sinon une atteinte à l'image de soi va entraîner potentiellement chez le sujet de la souffrance, et par là même une possible vulnérabilité (associée ou non à de la victimisation). La responsabilisation qui en découle va conduire probablement à un désir de vengeance qui permettra au sujet la restauration de l'estime de soi perdue.

S'il y a des différences dans l'estime de soi sociale d'une génération à l'autre, c'est que le sentiment d'intégration est différent d'une génération à l'autre : il n'y a pas d'amélioration de celui-ci dans le sens où le sentiment d'être étranger ne se réduit pas forcément, il est même parfois le lieu (topique) de l'investissement des jeunes dans leur revendication d'être au monde. Il y a comme une sorte de « stigmatisation exagérée » de leur(s) différence(s) pour être reconnu et pour revendiquer leur légitimité « d'être-là », et pour se sentir exister.

C'est en partie cela qui pourrait expliquer des différences intergénérationnelles dans l'estime de soi familiale : celle-ci se modifie d'une génération à l'autre car l'émotion initiale (le ressenti) n'a toujours pas été élaborée, et car la négation de la différence est toujours d'actualité dans l'intégration républicaine française, comme si ce qui a été auparavant n'avait jamais existé. Il y a donc une amplification de la revendication chez les adolescents, et une amplification de la confusion à trouver sa place dans la constellation familiale. L'estime de

soi familiale en est alors forcément impactée. Cela se joue parfois au cours de l'adolescence dans laquelle Peter BLOS (réédition 2002) explique qu'il devrait d'abord y avoir l'unification et l'unité du moi autour de l'identité sexuelle et autour de la filiation avec une stabilisation de l'estime de soi et une construction de l'identité. Ce qui ne serait potentiellement pas le cas dans ce cadre là. De plus nous retiendrons des propos d'A. LAMIA (1998) que les apparences influencent elles aussi l'estime de soi, il faut donc tenir compte de l'environnement social. Le regard sur soi pour l'auteur est important pour l'estime de soi et il faut donc tenir compte des pressions de l'environnement social.

En se référant aux résultats des tableaux de contingence, on peut retenir que l'estime de soi totale des sujets est en lien avec la délinquance et l'origine, avec le sexe, avec le passage à l'acte et avec les intégrations telles qu'elles sont perçues par les adolescents. Le lien entre l'estime de soi totale et l'intégration semble confirmé mais on ne sait pas pour autant s'il y a une corrélation entre l'estime de soi et ces perceptions de l'intégration et surtout, si on a à faire à des corrélations positives ou négatives. De plus on ne sait pas forcément dans quel sens l'effet de ce lien est valable : l'intégration perçue des parents a-t-elle une influence sur l'estime de soi des jeunes, ou bien l'estime de soi des jeunes a-t-elle une influence sur la perception de l'intégration des parents, ou bien est-ce les deux en même temps ? Il y a donc une (ou des) explication(s) à trouver pour éclairer ce(s) lien(s).

Il apparaît que certains paramètres auraient un effet sur la teneur de l'estime de soi totale des adolescents : parmi ceux-ci il convient de reparler de la perception de l'intégration des différentes générations dans la société française, mais aussi de l'appartenance sexuelle (qui colore forcément si ce n'est la teneur de l'estime de soi, au moins la ou les répercussions sur celle de son identité sexuée), du passage à l'acte délictueux en lui-même et enfin de la combinaison de l'origine avec la délinquance.

On peut supposer ici que le sentiment d'être intégré ou non participe par la suite au sentiment d'appartenance et à la reconnaissance que les individus recherchent : se sentir la partie d'un tout, ou le maillon d'une chaîne, participe à la construction identitaire du sujet qui sans cela va connaître le sentiment d'être exclu, la certitude d'être rejeté et surtout la conviction d'être dans l'entre deux.

François RICHARD (1998) nous a amené à réfléchir sur l'adolescence en tant que révélateur de la crise du lien social et aussi en tant qu'interrogation de la légitimité des valeurs instituées. L'angoisse de mort que le sujet peut parfois ressentir dans ce cadre là, ainsi que l'effritement des appuis familiaux et collectifs, de même que la fragilisation de la fonction paternelle, ont

des impacts négatifs sur les fondements du surmoi, et potentiellement sur l'estime de soi du sujet.

L'estime de soi (qui combine à la fois la perception de soi, la vision de soi, la confiance en soi et le respect de soi) serait forcément perturbée (surestime de soi ou bien mésestime de soi) si le sujet n'a pas la conviction d'être à part entière et comme tout autre sujet dans une place qui lui soit propre et qui soit reconnue socialement, (et historiquement). Nous avons vu avec K. Sun (1993) que les préjugés cognitifs et moraux avaient un rôle sur le constat selon lequel les sujets avaient tendance à penser en catégories : ainsi les sujets peuvent en arriver à catégoriser afin de gonfler leur estime de soi.

Il est surtout important de reprendre les propos d'E. KJELSBURG (1994) qui explique des potentiels problèmes dans l'estime de soi du fait de la combinaison possible entre les changements corporels liés à l'adolescence, l'échec scolaire et les difficultés d'insertion. M. De LEONARDIS (1998) a ici insisté avec O. LESCARRET (1998) sur le choc potentiel de la scolarisation et sur son impact sur l'estime de soi des sujets. Si F. BARRIAUD et C. BOURCET (1998) associent des bonnes notes à l'école à une forte estime de soi, ce sont J. KELLENHALS et C. MONTANDON (1991) qui expliquent une bonne estime de soi d'un sujet par des attitudes éducatives globales parentales adaptées, ainsi que par une responsabilisation de l'enfant et par une réussite scolaire. Ces auteurs insistent sur la nécessaire stabilité émotionnelle ainsi que sur la résistance aux échecs : l'éducation (à travers l'apprentissage de stratégies destinées à gonfler l'estime de soi) et le soutien parental ont des influences sur l'estime de soi.

C'est sans doute pourquoi le sentiment d'existence procuré par le passage à l'acte délictueux, ou encore par la revendication d'être différent, ou encore par l'appartenance sexuée affichée par les moyens qui sont à portée (attitudes, habitudes vestimentaires, langage, comportements, etc.), semble avoir un impact non négligeable sur l'estime de soi totale du sujet. Et en fonction de l'histoire personnelle de celui-ci, en fonction de la personnalité de celui-ci et en fonction de sa condition « d'être-là » singulière, le sujet aura une (très) forte ou une (très) faible estime de soi totale.

Il est intéressant de préciser à travers nos groupes de sujets que ce n'est pas la délinquance en elle-même qui va impacter le niveau de l'estime de soi du sujet, mais c'est ce qu'elle apporte au sentiment d'appartenance qui influence positivement ou négativement la teneur de l'estime de soi. Voilà sans doute pourquoi les sujets autochtones ont une plus forte estime de soi totale et une plus forte estime de soi générale que les sujets issus de populations migrantes. En effet la place dans la République française ne se pose pas de la même manière pour les premiers

sujets qui n'ont que le souci de s'insérer convenablement dans le monde du travail et dans la société civile. La question de l'intégration ne se pose pas vraiment pour eux, ils préparent leur insertion et dans le même temps, les exigences d'assimilation ou d'incorporation ne sont pas du tout du même ordre pour eux par rapport aux sujets issus de populations migrantes.

Ceci peut probablement expliquer une meilleure estime de soi générale et totale chez ces sujets par rapport aux sujets issus de populations migrantes : ces derniers doivent passer par les étapes incontournables de l'assimilation ou encore de l'adaptation avant de pouvoir viser une convenable intégration, qui n'est d'ailleurs pas pour autant acquise. Indubitablement le niveau de l'estime de soi générale et le niveau de l'estime de soi totale vont s'en trouver affectés.

HYPOTHESE 3 :

Nous voyons constaté d'une manière générale qu'il n'y avait pas d'effet de l'intégration des parents telle qu'elle est perçue sur le niveau de l'anxiété totale.

Mais en détaillant, on a pu constater que si on s'intéresse à l'effet principal de « l'intégration des parents », celle-ci n'a aucun effet sur l'anxiété des adolescents qui ne sont pas intégrés, par contre elle donne à voir une chute du niveau d'anxiété chez les adolescents qui sont intégrés. Il y aurait en fait un effet sur l'anxiété de la part de l'intégration des parents, mais cet effet serait fonction de l'intégration perçue des adolescents.

En ce qui concerne la distribution des résultats chez nos sujets vis-à-vis de l'anxiété totale, nous avons remarqué que celle-ci variait selon la génération des sujets, le passage à l'acte de ceux-ci (mesuré avec le QUENIB 3), la délinquance et la combinaison entre délinquance et origine. A l'aide du tableau de contingence relatif à l'anxiété totale, nous avons relevé un lien entre l'anxiété totale et l'intégration perçue des adolescents, et un lien entre l'anxiété totale et l'intégration perçue des parents.

En reprenant les propos de J.A. GRAY (1987), nous admettons que l'émotion qui accompagne l'activation du système d'inhibition comportementale est l'anxiété, ce qui lui a fait dire en 1996 que la confrontation au stress (soit une menace, soit un danger) perturbait le traitement de l'information, avec parfois l'activation du système comportemental inhibiteur.

Nous citerons dès lors pour commencer les écrits de VARZSONYI, TREJOS-CASTILLO et HUANG (2006) car ces auteurs ont travaillé sur l'influence de l'immigration sur les processus intrafamiliaux et sur les comportements, en mettant en avant une corrélation positive entre l'ancienneté dans le pays d'accueil et l'anxiété. On peut s'interroger sur un

processus d'adaptation qui serait croissant au cours du temps, et donc sur une potentielle chute du niveau d'anxiété au cours du temps.

A. ELLIS (1985) a expliqué comment il était possible de mettre en lien l'anxiété et le mécanisme de dramatisation, tandis que Michel LEMAY (1998) a expliqué qu'un potentiel de violence et des douloureuses pressions environnementales pouvaient conduire à de l'anxiété. Cela est vrai lorsque le sujet doit se heurter aux limites de son existence ou encore s'autoengendrer au sein d'un groupe social et familial.

Ce sont surtout les propos de P. GRAZIANI (2008) qui nous éclairent ici, notamment quand celui-ci nous fait admettre que l'anxiété entraîne chez le sujet de la souffrance, de la perplexité et une absence de clarté : tout cela caractérise l'anticipation négative. Du coup, ce traitement de l'information particulier et cette vulnérabilité au stress constituent l'anxiété et donnent lieu à des réactions excessives et inappropriées de la part des sujets.

S. RACHMAN (1998) a précisé que cette attention sélective et cette hyper vigilance (caractéristiques de l'anxiété) étaient deux biais qui donnaient lieu à de fausses interprétations et à une sensibilité exacerbée. De même M. HAUTEKEETE (1998) a pu décrire que la phobie sociale par exemple comportait des schémas axés sur la menace vis-à-vis des relations individuelles et vis-à-vis du regard d'autrui : ces schémas dysfonctionnels et des événements pertinents constituent alors potentiellement un obstacle à l'activité normale. La peur irrationnelle d'une situation sociale entraîne une anxiété anticipatoire et de l'évitement (associé à une détresse).

Enfin A. WELLS et D.M. CLARK (1995) ont décrit trois processus activés dans l'anxiété : une forte hausse de l'attention focalisée sur soi, un comportement de réassurance et une émergence de déficits comportementaux. L'anxiété est selon eux corrélée à une surestimation de la vulnérabilité. A partir de là, on peut relever une impression de non contact avec les autres et des biais cognitifs.

HYPOTHESE 4 :

Les sujets dont les parents sont perçus comme intégrés sont donc plus dans le passage à l'acte que ceux dont les parents sont perçus comme non intégrés. Avant toute chose, il est intéressant de poser le constat selon lequel les sujets issus de populations migrantes ressentent parfois une ambivalence douloureuse dans leur rapport avec leur propre identité, (ce que F. BENSLAMA en 1999 suggérait à travers « le rejet et la certitude du lieu »). Dans ces circonstances, le lien entre l'intégration perçue des parents et la délinquance des jeunes peut

être éclairé. En effet les descendants des générations en exil connaissent pour la plupart un processus de désidentification et une souffrance. Les enfants exposés au « non lieu » du père ont alors une existence qui peut se jouer au hasard des transgressions et des confrontations transculturelles, le refus de la part de ceux-ci des mises en lien est illustré à travers une violence massive. Ainsi, au-delà des perceptions de l'intégration, il est important de relever que priment le manque de la réponse sociale à l'étayage des besoins narcissiques et la fragmentation des sociétés, deux paramètres qui sont le siège potentiel de pathologies de la déculturation, (illustrée en partie par la clinique de la violence).

Jean-Bernard CHAPELIER et Catherine MATHA (2002) associaient les conduites agressives et auto-agressives à une recherche de maîtrise du corps et de l'objet, mais aussi à une défense contre des tensions internes insupportables. Ainsi on peut supposer que les actes de délinquance puissent être à travers une opposition (violente parfois) aux adultes une recherche de punition, soit la recherche d'une réduction de la tension interne insupportable. Ce sont un peu des décharges pulsionnelles qui sont séparées des représentations qui peuvent les rendre compréhensibles, des mises en œuvre inconscientes mais des agir donnés à déchiffrer dans l'après-coup, car ils sont souvent en lien avec un « se souvenir de » non traité et non verbalisé.

Nous pouvons rajouter quelques éléments d'analyse qui découlent des résultats statistiques. Tout d'abord nous avons relevé que les sujets migrants non délinquants avaient des scores toujours plus faibles que ceux des sujets délinquants sauf pour trois items que sont : la perception d'une adaptation positive des parents en France (52,17 %), les encouragements parentaux à cliver les modes de vie (21,74 %) et la connaissance des raisons de la migration originelle (34,78 %). La perception d'une adaptation positive des parents en France semblerait amener les sujets à ne pas être délinquant, de plus les encouragements parentaux à ne pas cliver les modes de vie favoriseraient potentiellement les enfants à ne pas être délinquants même si cela n'est pas net. Enfin, la connaissance des raisons de la migration originelle aiderait à n'être pas délinquant.

Ensuite, nous avons constaté que huit items donnaient des scores inférieurs à 10 % chez les sujets non délinquants, ce qui laisserait penser que ces facteurs ont d'une manière ou d'une autre une influence sur le fait que le sujet soit non délinquant. Ainsi, s'il n'y a pas de conflit entre les générations sur la manière de vivre (0 %) et s'il n'y a pas pour autant le respect unique de la culture d'origine (0 %), alors les sujets seraient plus non délinquants. De même, s'il n'y a pas un rejet familial de la culture française (4,35 %) alors les sujets seraient plus dans la non délinquance. Pour finir ici, nous avons plusieurs items qui présentent le même

score faible (8,70 %), si bien que nous pouvons penser que la non délinquance des sujets migrants serait en partie liée à une absence de critique du comportement français, à une non crainte de la culture française, à une absence de conseils parentaux à ne pas parler la langue originelle, à une absence d'encouragements parentaux à refuser la culture française et à une absence du sentiment chez les parents d'être étranger.

Jean-Luc RICHARD (2005) a expliqué que l'habitat social avait un rôle prépondérant dans l'intégration des individus, et qu'il fallait recréer du lien social pour faire face à l'exclusion. De même selon lui, l'acquisition de la nationalité est au cœur du processus d'intégration. Finalement ce serait le parcours migratoire originel combiné à un processus d'exclusion sociale (ou de marginalisation) qui auraient par déclinaison une influence potentielle sur la délinquance des jeunes ou encore sur le sentiment d'insécurité. ALBA et NEE (2003) ont donné ici des éléments de compréhension à travers l'assimilation : en effet selon eux l'assimilation dépend de l'acculturation, du succès socioéconomique et de l'intégration sociale et résidentielle. Ainsi ces auteurs associent à l'intégration une nécessaire assimilation résidentielle et diverses influences provenant d'aspects multidimensionnels comme : l'âge, la mobilité, les interactions, les revenus ou encore la durée. Toutefois GOLDENBERG et SAXE (2004) ont bien expliqué que l'acculturation et l'assimilation dépendaient fortement aussi des attitudes et des opinions du pays d'accueil. Le courant social a donc une grande importance également d'après ces auteurs mais surtout, ils ont expliqué qu'il y aurait moins de tolérance chez les sujets âgés qui développent alors moins de modifications (en profondeur), par contre leur assimilation et leur conformité sont plus fortes, ce qui orchestrerait des changements (en surface).

Si on reprend les propos d'Erik ERIKSON (1972) au sujet du concept de la confiance de base et de l'attachement à la figure maternelle, on admet qu'il y aurait un prolongement souhaitable de cela à travers le lien social. Cela ne se fait pas d'une manière évidente au cours de l'adolescence dans laquelle il y a une maturation d'un sentiment d'identité mais aussi un déclin potentiel à cause des transformations sociales et culturelles. L'auteur a parlé alors d'un ancrage dans l'entre deux au cours duquel l'individu est livré au désarroi : cela peut entraîner une mise à mal de la sécurité et un discrédit de la confiance au lien social, d'où alors des ressentiments possibles et une potentielle violence face à la perte de la transmission et face à l'obsolescence du monde. Une intégration biaisée et des passages à l'acte délinquants peuvent donc ici être reliés potentiellement à cet ancrage dans l'entre deux.

On peut dire que l'apparente gratuité des actes de délinquance n'est en fait que le reflet de l'ignorance des acteurs qui s'y intéressent, car la compréhension de ces actes délictueux se

trouve dans les sentiments d'exclusion et d'abandon que ressentent potentiellement certains habitants des quartiers dits sensibles. Certains comportements délinquants peuvent traduire une révolte rageuse qui n'a pas d'autres moyens de s'exprimer, il n'y a qu'à écouter les paroles de certaines chansons de rap ou être attentifs au développement du « slam » chez les jeunes d'aujourd'hui. Au-delà de l'intégration perçue des parents par leurs propres enfants, il faut entendre que ces jeunes parfois pensent être victimes d'un complot et enfermés par le reste de la société dans leur apparente misère. La délinquance est ici une réaction de survie pour trouver la contenance d'une place que les jeunes ne voit pas ou bien qu'ils n'arrivent pas à délimiter du fait en partie de leurs interprétations erronées, et de la négation de leur singularité. A côté de cela, la disqualification du père et le déficit d'étayage de la fonction paternelle ont été entretenus par des ressorts d'évolution de la société française parmi lesquels on peut citer le processus de « ghettoïsation » qui, à partir des années 1970, a amené à une concentration des populations les plus pauvres dans des grandes cités HLM aux périphéries des grandes villes, (populations parmi lesquelles on retrouve massivement les familles immigrées et leurs enfants). Parmi les problèmes psychologiques individuels et familiaux qui en sont sortis, on trouve la diminution de l'autorité parentale sur les enfants.

Si on s'intéresse aux sujets migrants délinquants, on constate que plusieurs items présentent un score élevé supérieur à 50 %, ce qui semblerait dire que ces items auraient un lien avec la délinquance. Ainsi on a constaté que les sujets délinquants connaissaient une ouverture de la famille à d'autres cultures (50 %), qu'ils composaient avec un retour ponctuel dans le pays d'origine (55,56 %) et que la nationalité française en plus de la nationalité d'origine était considérée comme un plus (55,56 %). Ces sujets délinquants connaîtraient une valorisation de la culture et de la langue française (61,11 %) et, surtout, recevraient des encouragements parentaux à la réussite (72,22 %).

Z. DAHOUN (1998) a expliqué ici que le concept de l'entre-deux représente un pont qui relie et qui sépare en même temps, dès lors dans l'intégration des parents telle que celle-ci a pu se mettre en place, on retrouve une carence de la fonction paternelle (car l'exil initial est non traité) qui donne lieu à des souffrances individuelles dans chaque génération. C'est cela qui prime bien au-delà des perceptions perçues et qui donne lieu à de la souffrance individuelle : ces souffrances individuelles occasionnent chez les jeunes des agir interpersonnels dans le champ social. La délinquance serait donc plus une illustration d'une souffrance non traitée que d'un ressentiment vis-à-vis de l'intégration perçue des parents.

En associant cela à des sociétés de plus en plus individualistes et de plus en plus centrées sur la consommation, et à la disparition de valeurs qui pourraient fédérer (à cause surtout d'une

perte de confiance des dirigeants), nous comprenons que le lien des enfants avec le père ne passe plus que par le respect et non plus par l'admiration, et nous comprenons aussi que le ressentiment ne cesse de s'accroître au lieu de diminuer, et ce sans doute à cause de la place non trouvée aisément par les jeunes : une place dans la société (le lieu topique), et une place dans l'Histoire (l'imaginaire collectif).

HYPOTHESE 5 :

Cette hypothèse nous proposait de penser que les adolescents qui se perçoivent comme intégrés seraient plus enclins à ne pas être dans le passage à l'acte délinquant. Les résultats observés sur l'ensemble de nos quatre groupes nous ont permis de dire les choses suivantes : pour commencer, l'interaction entre l'intégration perçue des adolescents et le fait qu'ils soient ou non dans le passage à l'acte délictueux a un effet sur l'estime de soi.

On a constaté ensuite que 77,78 % des adolescents migrants délinquants avaient l'impression que les français ont un regard méfiant sur eux. On a pu relever que 72,22 % d'entre eux sont fiers de la culture transmise par les parents et il est intéressant de noter que 66,67 % ont le sentiment d'une difficulté d'intégration économique, (même si 66,67 % des sujets ont une connaissance des modes de vie et des valeurs françaises). On peut préciser que 61,11 % des sujets migrants délinquants ont le sentiment d'appartenance à la France et qu'un pourcentage non négligeable de sujets accorde de l'importance à la revendication de ce que l'on est (55,56 %), même si autant de sujets (55,56 %) ont le sentiment d'être français.

H. BEAUCHESNE (1989) a repris la nécessité d'opérer un dépassement des cultures, ce qu'il entrevoit comme l'enjeu de la crise d'adolescence chez les enfants migrants. C'est cela qui les conduit parfois à créer leurs propres repères et à s'inventer une pseudo- culture, ce qui a des conséquences sur une saine intégration. L'auteur a pu préciser que chez les familles acculturées, il n'y avait plus de limites posées et il y avait des repères flous qui construisaient des bases incertaines d'identité : cela amène les adolescents à faire émerger les conflits en éprouvant la solidité des cadres. Finalement selon l'auteur, le jeune adolescent placé entre deux cultures connaît les problématiques propres à l'adolescence mais elles sont amplifiées par la situation migratoire. Cela met en place un niveau de vulnérabilité potentiellement important car il y a des facteurs propres à la nature des liens entre les familles et les institutions.

Il nous faut aussi être attentif au fait que l'entrée en adolescence est souvent associée à une fragilité narcissique et que de nombreuses formes de pathologies adolescentes portent la trace

de cette fragilité narcissique. Il convient ici de pointer la singularité de l'histoire individuelle et parentale de chacun, une histoire où il importe de repérer et de mettre en sens les traces du travail de transformation du narcissisme du sujet. F. MARTY (2002) a expliqué que les négociations narcissiques sont liées à l'accès à la génitalisation du corps et de la psyché, mais qu'il nous faut souligner la singularité perpétuelle des conduites auto sacrificielles parfois, du masochisme à d'autres moments, du sadisme, du recours à l'agir délictueux ou encore de la relation fraternelle. Tout cela prendrait du sens et éloignerait du coup la portée de la perception de l'intégration des adolescents.

Parallèlement à tout cela, le sentiment du grand vide politique, du fatalisme et celui d'abandon se sont installés depuis les années 1990 dans les quartiers. Cela est à la source de mobiles d'actes de délinquance comme la vengeance, le désespoir, la volonté de « sauver la face » devant « les autres », la revendication, la protestation ou encore l'affrontement. Une des raisons possibles des manifestations délinquantes serait le ressenti, soit le ressentiment, le sentiment d'exclusion et le sentiment d'abandon et d'injustice que ressentent parfois les jeunes résidant dans les quartiers mais aussi leurs familles.

René KAËS (1993) a ici démontré qu'un trop plein médiatique d'images combiné avec un vide de l'imaginaire collectif pouvaient donner lieu à un oubli du passé et à une absence de futur, ce qui semble caractériser une partie de l'adolescence issue de populations migrantes contemporaine. Ce temps de l'adolescence qui devrait permettre une articulation entre l'individuel et le collectif se déroule dans un contexte de délitement du lien social selon l'auteur, ce qui pose les bases d'une menace d'exclusion sociale (ressentie ou réelle) et d'une adolescence interminable. Cela va potentiellement orchestrer la violence antisociale et la destructivité pour aider le sujet à surmonter la détresse, un sujet qui va alors parfois constituer l'objet dans la haine.

Cela se déroule comme l'a dit Madeleine NATHANSON (2000) dans un climat de crise de la société et de malaise dans l'éducation, un climat dans lequel prennent une place toute particulière les médias et la confusion. La vie psychique va alors potentiellement être le théâtre de la violence, de l'agressivité, de la haine et du sadisme qui vont parfois se mêler les uns aux autres.

Si on regarde maintenant les pourcentages des adolescents migrants non délinquants, on voit que 8,70 % d'entre eux ont le sentiment qu'il y a une injustice à leur égard de la part de la Loi française, ou bien que les lois françaises sont étrangères à la communauté, ou encore que le fait de s'attaquer à la société est un moyen de se faire entendre et respecter. Pour autant, seulement 8,70 % des sujets ont une volonté d'être français. Le plus intéressant a été de

relever les pourcentages égaux à 4,35 % qui concernent la volonté de se comporter comme les français, le sentiment de cliver « l'extérieur » de la famille et le sentiment de n'être pas respecté par les français. Ces facteurs là semblent donc ne pas être en lien avec le choix de ne pas devenir délinquant, et sembleraient peut-être avoir une influence dans la négative : sentiment qu'il n'y a pas d'injustice, sentiment de ne pas cliver « l'extérieur » de la famille, etc.

Les sujets migrants non délinquants ont dévoilé un pourcentage supérieur à celui des sujets migrants délinquants vis-à-vis de :

- L'impression de contraintes à adopter les normes du pays d'accueil, (34,78 %) ;
- Le sentiment d'être étranger en France, (30,43 %) ;
- Le sentiment d'être protégé par la Loi française, (27,74 %) ;
- Le respect des lois, des normes et des valeurs de la France, (30,43 %) ;
- La certitude que ce respect constitue une aide à l'intégration, (30,43 %) ;
- Le refus de parler la langue originelle, (13,04 %) ;
- Le refus de parler la langue française, (13,04 %).

Les pourcentages restent relativement faibles mais ils montrent toutefois une différence entre les sujets délinquants et les sujets non délinquants. Ces derniers semblent donc avoir conscience qu'il y a des contraintes à accepter pour réussir l'intégration, et qu'il faut composer avec son sentiment potentiel d'être étranger en France pour y parvenir. Ils semblent pour un petit tiers d'entre eux être convaincus que le respect des lois et des valeurs en France est nécessaire pour une intégration réussie, mais ce chiffre là reste faible.

François RICHARD (2000) a donné plusieurs éléments de compréhension ici, et nous retiendrons dans cette partie sur le passage à l'acte délinquant que l'adolescence est un groupe minoritaire en retrait ou en révolte face à la société globale, cela étant la conséquence d'un déficit d'intégration sociale selon l'auteur. Nous rencontrons alors un sujet qui oscille entre une défense par le masochisme et un contre-investissement par un recours à des identifications héroïques. Nous avons d'ailleurs dit plus haut que le groupe donnait la possibilité de mimer psychodramatiquement le traumatisme, pour le maîtriser en l'exacerbant : c'est le cadre propice d'une quête d'intensité et le cadre de la haine qui sont là pour éprouver la consistance des objets.

A côté de la perception de l'intégration, il ne faut pas oublier l'expérience de l'adolescence qui amène aujourd'hui les jeunes adolescents à construire des « substituts disqualifiés de l'initiation traditionnelle » comme l'a expliqué F. RICHARD (2001). Du coup, la crise

adolescente aujourd'hui dépeint parfois une marginalité déstructurée chez l'individu avec une recherche de la rencontre avec l'altérité et l'inconnu, elle devient aussi le théâtre du débordement pulsionnel du sujet qui va mettre en scène un narcissisme négatif. Cet espace de crise est corrélé semble-t-il à une indistinction entre le dedans et le dehors car on constate régulièrement chez l'adolescent un mouvement de refus mais aussi un mouvement d'errance. C'est ce que F. RICHARD (2001) appelait « une singularité sans projet », ce que nous rencontrons au quotidien au milieu de cette difficulté du lien social.

David Le BRETON (2007) a décrit la vulnérabilité grandissante des sociétés contemporaines et la volonté des sujets de se construire une identité pour sortir d'une souffrance liée à cet état de fait, cela passe alors selon lui souvent par une mise en danger de soi face aux altérations du sentiment de soi. Selon lui les expérimentations, les confrontations, les recherches de limites, etc., font face à la crise du sens et illustrent une altération de l'intégration sociale, en parallèle à une démission identitaire. Ainsi l'individualisation du sens, la disparition des scansions symboliques et matérielles, le brouillage et la confusion des références sociales et culturelles, le défaut d'assignation à une filiation et une fragmentation de l'existence rendent difficile le processus d'intégration française à la républicaine pour les sujets issus de populations migrantes. Lorsqu'on ajoute cela à l'entre deux diffus qu'est aussi l'adolescence, les rites de passage des adolescents participeraient à la transmission sociale et à la reconnaissance unanime. Toutefois, ces rites soutenant le lien social participent aussi au maintien d'une identité collective (ou individuelle) qui discrédite quelque peu l'intégration sociale républicaine.

A partir de là, on peut supposer que le refus de la part de certains adolescents provenant de populations migrantes de reconnaître un besoin éperdu de l'objet, (un refus combiné avec une potentielle angoisse d'abandon), va pouvoir être en lien avec l'exacerbation des comportements d'opposition et de rejet. Il y a donc comme un déséquilibre entre ce refus et ce besoin, un déséquilibre qui va instaurer une potentielle dépressivité chez l'adolescent. Il nous faut surtout pointer que l'intégration perçue des adolescents et la délinquance entretiennent un lien qui vient singulariser le rejet que donnent à voir une partie de ces jeunes issus de populations migrantes. Ce rejet est surtout là en réaction à la dévaluation des références sociales et adultes qui ne laissent que peu de perspectives aux adolescents.

On doit aussi admettre qu'une partie de l'intégration des adolescents telle qu'ils la perçoivent passe par les groupes de pairs, si bien que le refus de s'identifier à la société et le déficit potentiel de la fonction paternelle d'étayage vont amener l'adolescent à chercher ailleurs des sources de référence et de reconnaissance.

Laurent MUCCHIELI (2002) a parlé ici du refuge et de la revalorisation de la bande, qui est dans le même temps le lieu de l'affirmation de soi par le défi et par la surenchère, (le tout dans un contexte « d'ethnisation des rapports sociaux » depuis 1990). François RICHARD (2002) a aussi expliqué qu'une partie des comportements adolescents pouvaient être des substituts disqualifiés de l'initiation traditionnelle : le recours à l'acte pouvant être ici « une défense par la fuite en avant, mais aussi un retour en arrière ». Il y a dès lors une recherche de l'altérité, de l'inconnu mais aussi une tentative de contrôle de la violence primaire non liée et d'une culpabilité inconsciente. D'ailleurs F. RICHARD (1998) a travaillé sur les attitudes d'opposition adolescentes (qui peuvent selon lui se comparer à la recherche d'une néo-identité) et sur l'extériorisation comportementale du vécu psychique : la fréquence du recours aux agir pourrait s'expliquer alors aussi par la non élaboration psychique d'un désir, d'une crainte ou bien d'un vécu psychique.

Du coup, l'étayage psychologique groupal des traits délictuels (qui illustre en partie le fonctionnement de la bande) va procurer une séduction et un étayage du moi, et ce à travers l'organisation des moyens que propose la bande et la garantie contre la culpabilité que procure celle-ci. Les codes du groupe et le sentiment d'appartenance que donne celui-ci vont finir par supplanter le surmoi adolescent. On rencontre ici la délinquance car elle fait partie aussi des mécanismes de défense du code groupal avec la ségrégation et la haine de l'autre (étranger et extérieur au groupe), ainsi qu'avec une symbolisation qualifiée dans la littérature de dépersonnalisante. Nous avons vu avec Jean-Bernard CHAPELIER (2000) que les groupes de pairs supposent l'exclusion de l'adulte, un fonctionnement idéalisé et maniaque et une pensée commune. Cela lui a fait préciser que ces groupes de jeunes étaient la source pour l'individu de projections, de clivages, de dénis et d'un repli narcissique intense de l'appareil psychique groupal. Ainsi, au-delà de l'intégration perçue des adolescents, va compter surtout le groupe de pairs qui va être le siège de mécanismes groupaux de lutte contre la désagrégation familiale et contre le sentiment d'exclusion, ainsi que l'origine de sentiments d'indifférenciation, d'omnipotence et d'attaque du monde extérieur qui caractérisent si bien les jeunes délinquants.

David Le BRETON (2007) a expliqué aussi que la propension adolescente à l'agir pouvait être une tentative d'échapper à l'impuissance et une tentative de se mettre au monde, et parmi ces passages à l'acte l'affrontement serait régulièrement choisi par l'adolescent pour se confronter à des limites et à de la contenance. Ceci peut expliquer ou éclairer le fait que la transmission aujourd'hui s'horizontalise avec une « auto génération » de la jeunesse. Nous avons compris avec D. Le BRETON (2007) que l'adolescent contemporain avait un sentiment

confus de manque à être et vivait un échec de l'accès à un sentiment de soi valable. Ce « entre deux mondes » (à plusieurs degrés) engendre chez l'adolescent une quête d'indépendance et une quête de réassurance : ces quêtes sont à l'origine des jeux avec l'interdit et à l'origine des expérimentations entre le dedans et le dehors, comme elles sont à l'origine potentielle des passages à l'acte délinquants. D. Le BRETON (2007) a alors expliqué que la violence de l'adolescent contemporain correspondait à une difficulté à trouver ses marques par rapport aux autres : dans un contexte d'exclusion et de crise des institutions, les passages à l'acte (violents ou délinquants) apparaissent pour échapper à l'indifférencié et pour obtenir une reconnaissance. Ils caractérisent ainsi une recherche de frontalité là où les limites (de sens) font défaut. L'auteur a décrit les « quartiers d'exil » où existent potentiellement un sentiment de déliquescence, une radicalité des comportements, une indifférence à la Loi, un discrédit de l'école et une « culture de la rue ». Du coup, « l'entre deux mondes » participe à la construction d'une appartenance au territoire et d'un fonctionnement sur un double registre. A partir de là, la délinquance (improvisée ou non) qui implique une immersion dans un groupe de pairs permet aux adolescents de faire face à l'exclusion (réelle ou perçue) et comporte des aspects incontournables : une logique de l'honneur, une logique du ressentiment, la vie dans un défi permanent et la menace d'un manque de reconnaissance.

Abdessalem YAHYAOUÏ (1991) a d'ailleurs montré que l'enfant fils de migrant, à l'adolescence, voit son sentiment de toute puissance laisser place à un sentiment d'abandon, de dépressivité ou encore de vide, d'absence de limites et de consistance. C'est ce qui va le précipiter potentiellement dans les groupes de pairs ou dans la rue, puis dans l'agir, ce qui l'éloigne du coup de l'intégration. Abdessalem YAHYAOUÏ (1988) a décrit aussi une rupture de la filiation des enfants de deuxième génération ainsi qu'un espace de manipulation (2000) qui participe en fait à l'élargissement du fossé entre sujets autochtones et sujets issus de populations migrantes. Cette difficulté dans l'intégration sociale conduit potentiellement à la logique du passage à l'acte délinquant comme mais elle est aussi le témoin de tensions insupportables et réaffirme le besoin de métissage et le besoin de reconnaissance de la différence.

En rapport avec une partie des résultats, il faut parler pour finir des travaux de N. COMBALBERT (2007) car ceux-ci ont mis en avant un certain nombre de facteurs associés à la délinquance tels que l'habitat, le niveau des revenus ou encore la scolarisation. Ces facteurs auraient un impact sur le degré de la délinquance et sur sa mise en acte, (même s'il faut faire attention par ailleurs aux variables psychologiques et familiales qui sont sous-jacentes). On peut se poser la question de savoir s'il n'y aurait pas des facteurs potentiels de vulnérabilité

différents chez les enfants de migrants, comme par exemple l'habitat, le niveau de vie socio-économique, la scolarité, etc. L'auteur s'est aussi posé la question de savoir quels sont (par exemple) les processus psychiques potentiels (et singuliers) impliquant le passage à l'acte chez les jeunes migrants dans un contexte francophone. Frédérique MILLAUD (1998) a alors dépeint ici le passage à l'acte comme un agir contre autrui avec une évacuation totale de la mentalisation et de la mise en sens : il convient ainsi de s'interroger selon lui sur la structure de la personnalité sous-jacente, sur les conflits inconscients et sur la logique interne du sujet. Il a expliqué que le comportemental et le corporel serviraient à masquer et à exprimer le dysfonctionnement du psychisme du sujet. Le passage à l'acte délinquant serait donc le témoin d'une rupture, d'une dichotomie entre l'acte et la parole et cela illustre des défauts probables de congruence et de mentalisation. L'auteur a associé le passage à l'acte délinquant à de l'omnipotence et à une recherche de contrôle, mais surtout ce passage à l'acte délinquant chercherait à évacuer l'angoisse et à réduire la tension anxieuse. Ces idées se retrouvent dans les propos de Monique TARDIF (1998) quand elle parle de la carence d'élaboration psychique à l'œuvre dans le passage à l'acte (délinquant). Pour finir ici, F. MILLAUD (1998) a associé au passage à l'acte délinquant des caractéristiques chez le sujet comme l'impulsivité, l'intolérance à la frustration et la faiblesse du fonctionnement critique.

HYPOTHESE 6 :

Nous avons vu d'une part que les sujets délinquants ont une meilleure estime de soi totale que les sujets non délinquants et, d'autre part, que les sujets délinquants migrants ont une meilleure estime de soi totale que les sujets délinquants autochtones, alors que les sujets autochtones dans l'ensemble ont une meilleure estime de soi totale que les sujets migrants.

De la même manière, les sujets non délinquants migrants ont une moins bonne estime de soi totale que les sujets non délinquants autochtones. Les sujets migrants de troisième génération ont une meilleure estime de soi totale que les sujets autochtones qui ont eux-mêmes une meilleure estime de soi totale que les sujets migrants de deuxième génération. Par ailleurs, les sujets intégrés ont une meilleure estime de soi générale que les sujets non intégrés.

Nous pouvons penser ici que l'origine de la délinquance adolescente serait aussi à chercher dans les ratages de la vie infantile et dans les enjeux fraternels propres à l'adolescence. On peut imaginer alors que cette délinquance entretiendrait des liens avec à la fois le défaut et le déni de l'altérité de l'individu issu de populations migrantes. Jacques SCHIAVINATO (2000) par exemple a distingué l'agressivité de la violence en nous expliquant que la violence

s'attaquait au lien avec l'objet, alors que l'agressivité s'attaquait à l'objet en lui-même. Il est important d'avoir cela à l'esprit, mais ce qui est important pour nous à poser ici c'est qu'il faut évidemment prendre en compte l'histoire de la personnalité du sujet. Dans cette histoire, au moment des faits délictuels posés, on peut imaginer que la fragilité probable du sujet se reflète dans la dialectique entre régression et progression, et que la plupart des actes délictuels sont sans doute là pour renverser la passivité en activité. Cette fragilité peut être illustrée soit à travers une mésestime de soi, soit à travers une surestimation de soi et une idéalisation excessive. La pensée primaire va ici attribuer une cause unique aux événements, c'est une manière de protéger l'estime de soi mais cela illustre par ailleurs des styles définis d'interprétation des événements : le sujet attribue souvent une cause unique à ce qui lui arrive, on peut supposer que cela illustre une dévalorisation sous-jacente. Nous avons pris conscience des dommages de l'autocritique sur l'estime de soi, mais une attente contrecarrée va parfois elle aussi susciter une déception voire un sentiment de trahison : il y a là souvent une constellation de croyances sous-jacentes qui provoquent de la colère et un besoin de contrôle. Nous pouvons parfois repérer une tendance violente et une interprétation erronée des faits qui vont construire chez le sujet des croyances antisociales. Celles-ci illustrent une vulnérabilité personnelle voire une hypersensibilité.

Les manifestations délinquantes peuvent donc être reliées à des croyances rigides et à une estime de soi vacillante, ainsi qu'à un potentiel sentiment de victimisation. On peut se demander si la délinquance ne vient pas parfois figurer une réparation d'une « blessure intérieure ». L'estime de soi et la délinquance peuvent être reliées à travers l'expression de la « rage » ou de la « haine » qui habitent souvent les jeunes de quartiers. Quand on est habité par ces sentiments, on peut parfois se décharger et se défouler sur des biens ou des personnes qui ne sont pas directement responsables de la situation. Toutefois, il n'y pas de configuration codifiée où un acte délinquant viendrait répondre à une autre « violence » de façon proportionnée. La clé est ailleurs.

Olivier DOUVILLE (2001) a travaillé sur les troubles de la dépressivité adolescente en lien avec le manque de la réponse sociale à l'étayage des besoins narcissiques, d'où une possible dépersonnalisation face à cette mort du lien social selon lui. Une « mort sociale » qui va entraîner potentiellement une levée du refoulement et conduire à la violence puis à la destructivité, et ce d'autant plus que des injonctions paradoxales assaillent généralement le sujet migrant.

Tony ANATRELLA (1994) a décrit l'adolescent comme un prématuré affectif qui est livré tôt à lui-même sans point de repères et avec une pseudo autonomie qui vole en éclats à

l'adolescence. Cela le pousse alors à rechercher un lien et une dépendance pour se construire et cela est possible à travers la bande, le produit ou encore l'affrontement. L'auteur explique les passages à l'acte délinquants comme étant une émergence du refoulé qui permet l'évacuation de l'angoisse au lieu de la traiter psychiquement. Ainsi il y a une projection à l'extérieur de ce qui est ressenti à l'intérieur, cela peut correspondre à une projection du conflit psychologique hors de soi pour se donner une prise sur le monde objectal afin d'affermir le moi. Tony ANATRELLA (1994) a surtout décrit ici les jeunes comme des carencés de l'imaginaire (à cause d'une rupture de la transmission culturelle) et comme des carencés d'une intériorité qui ne serait ni nourrie ni cultivée : cela participe selon lui à la perversion de l'imaginaire.

François MARTY (2002) a précisé qu'un échec des transactions narcissiques va potentiellement conduire à la violence agie (ce qui correspond à une atteinte narcissique) : cela déclenche alors un retournement pulsionnel de la passivité en activité pour permettre au sujet de se défendre, (en ayant recours notamment à l'identification projective). Il convient de faire attention ici selon l'auteur au manque potentiel de soutien narcissique parental, et de faire attention aussi aux potentielles cristallisations et aux potentielles résistances chez les individus. Il est intéressant de retenir des propos de F. MARTY (2002) le concept de « chiasma adolescent » qui est un double mouvement décrit par la relation que l'adolescent établit aux objets : entre appropriation et déplacement. Cela peut aller de paire avec l'expulsion du théâtre de la vie psychique en des agir violents sur les objets externes : d'où ici des défenses de type paranoïde comme la haine qui va donner l'illusion d'une consistance.

Pierre FERRARI (2000) a attiré l'attention sur le fait que l'agressivité sous-entendait les notions d'emprise et de nuisance, et que la violence liée à un sentiment de désubjection sous-entendait une menace pour le sujet. Jacques SCHIAVINATO (2000) qui voit dans les passages à l'acte (agressifs et délinquants notamment) une volonté de renverser la passivité en activité pense que cela témoigne par ailleurs d'une fragilité du moi, d'une dépression ou encore d'une mésestime de soi, (ou une surestimation de soi). Il faut tenir compte ici d'une potentielle fragilité de l'identité mais aussi d'une idéalisation excessive.

Aaron T. BECK (2002) a décrit une psychologie du délinquant dans laquelle il y aurait à la base une tendance violente, une interprétation erronée des événements et des croyances antisociales. Il a parlé alors d'une vulnérabilité personnelle et d'une hypersensibilité chez le sujet qui vont le pousser à attaquer ou bien à « réparer une blessure ». Des croyances rigides, une estime de soi vacillante ou encore une tendance à la victimisation vont amener le sujet à adopter une pensée biaisée, une exagération des faits, une interprétation erronée, un déni ou

encore une surgénéralisation. C'est d'ailleurs Kenneth DODGE (1993) qui a décrit ici le lien entre les passages à l'acte délinquants et des croyances biaisées, des interprétations erronées ou encore des défauts de traitement de l'information

Il est intéressant de reprendre le résultat selon lequel l'estime de soi familiale est peu influencée par la variable « Délinquance », même si les sujets délinquants sembleraient avoir une estime de soi familiale plus faible que celle des sujets non délinquants. De la même manière, on a constaté que les sujets délinquants migrants avaient une estime de soi familiale plus faible que celle des sujets non délinquants migrants, et que ces deux groupes de sujets avaient une estime de soi familiale plus faible que celle des sujets autochtones. Par contre l'intégration des adolescents telle qu'ils la perçoivent a une influence sur l'estime de soi familiale et là, les sujets intégrés ont une meilleure estime de soi familiale que celle des sujets non intégrés. De plus, les sujets migrants de deuxième génération ont une plus forte estime de soi familiale que les sujets autochtones qui ont eux-mêmes une estime de soi familiale supérieure à celle des sujets migrants de troisième génération.

Leonard BEKOWITZ (1989) a beaucoup travaillé sur la vulnérabilité de l'estime de soi : il a ainsi démontré que l'estime de soi pouvait être considérée comme un baromètre influencé par les traits de personnalité, les sentiments d'appartenance et les identifications. Dans ce cadre là, la perception de la représentation des autres provoque des projections, de la souffrance et une certaine dévalorisation de soi d'où : colère, vulnérabilité, douleur en rapport à un sentiment d'exclusion, etc. Cette douleur va pousser le sujet à contre-attaquer pour neutraliser l'atteinte portée à l'image sociale projetée et à l'estime de soi.

Les résultats ont aussi montré que les sujets délinquants avaient une estime de soi sociale supérieure à celle des sujets non délinquants. Dans les deux catégories de populations (migrants et autochtones), les sujets délinquants ont une estime de soi sociale inférieure à celle des sujets non délinquants, mais il est intéressant de noter que les sujets délinquants migrants ont une estime de soi sociale inférieure à celle des sujets délinquants autochtones qui ont aussi une estime de soi sociale supérieure à celle des sujets non délinquants migrants. Les sujets autochtones ont une meilleure estime de soi sociale que les sujets migrants de troisième génération qui ont une estime de soi familiale supérieure à celle des sujets migrants de deuxième génération.

Nous pouvons associer à ces remarques les propos de David Le BRETON (2007) qui a montré que dans un contexte d'émiettement des références (du fait des déliaisons symboliques d'une part et, d'autre part, du fait des ruptures des appartenances à la totalité sociale), l'estime de soi des sujets avait besoin d'une transmission familiale et sociétale correctes. Du coup

l'identification aux pairs propose un étayage mutuel et par là même un soutien de l'estime de soi, dans le même temps où on relève un affaiblissement de la transmission et de la filiation, ainsi qu'un décalage radical entre l'univers culturel de la famille et celui du dehors. L'estime des pairs alimente alors l'estime de soi selon l'auteur dans un contexte de lutte liée à l'intégration et à l'exclusion, un contexte qui procure un sentiment d'exclusion qui entraîne à son tour une logique de l'honneur et une logique du ressentiment. La protection de l'estime de soi est nécessaire face à la menace d'un manque de reconnaissance potentiellement ressenti. D. Le BRETON (2007) a ici montré qu'une estime de soi forte diminue les conduites à risque qui permettent de résister à l'insupportable, de réduire les impacts et de reprendre le contrôle. Dans ce même ordre d'idées, G.H. BUCHANAN et H.E.P. SELIGMAN (1995) ont constaté que des styles définis d'interprétation des événements caractérisaient la pensée primaire qui attribue aux événements une cause unique, cela permet ainsi une protection de l'estime de soi mais cela masque aussi une dévalorisation sous-jacente. Les auteurs ont parlé ici des dommages de l'autocritique sur l'estime de soi, ce qui contraint le sujet à chercher de l'autoprotection contre le sentiment de responsabilité, mais cela le pousse aussi vers de la colère et vers l'externalisation de celle-ci. Albert ELLIS (1994) a travaillé sur les concepts de l'image de soi idéalisée (qui organise ce qu'on peut appeler la « tyrannie des devoirs »), et sur la réceptivité à la réglementation sociale qui va varier d'un sujet à l'autre et qui va dépendre en partie de l'héritage phylogénétique et de la culture. Cette réceptivité a un impact sur les systèmes cognitifs de traitement de l'information et sur les comportements. Ainsi l'auteur a décrit un processus qui conduit à la restauration de l'estime de soi, un processus que voici : une atteinte à l'image de soi va entraîner de la souffrance, puis une vulnérabilité et un sentiment de victimisation, cela débouche sur de la responsabilisation (à attribuer) mais aussi sur un désir de vengeance qui, une fois assouvie, permettra alors la restauration de l'estime de soi.

Elijah ANDERSON (1994) a quant à elle beaucoup travaillé sur la notion des « cultures de la rue ». La violence des gangs sous-entend ainsi le concept de respect et la notion de statut, elle est surtout en lien selon l'auteur avec une estime de soi faible, avec des conditions socioéconomiques mauvaises et avec une manière déficiente d'élever les enfants.

HYPOTHESE 7 :

L'hypothèse initiale concerne le lien potentiel entre le niveau d'anxiété et le passage à l'acte délinquant. Dans celle-ci, nous nous attendions à ce que les sujets ayant un fort niveau

d'anxiété soient alors plus enclins à se trouver dans le passage à l'acte délinquant. Nous avons relevé que l'anxiété totale n'avait pas de lien avec la variable combinant la délinquance et l'origine, par contre nous avons relevé que l'anxiété totale avait un lien avec la délinquance, avec le genre (fille ou garçon), avec l'intégration perçue des adolescents, avec l'intégration perçue des parents. Dans l'autre sens nous avons établi que la délinquance avait une influence sur l'anxiété totale ainsi que sur les inquiétudes et sur les préoccupations sociales. On a constaté aussi que le passage à l'acte délinquant semblait avoir un effet sur l'anxiété physique, mais par contre en ce qui concerne l'anxiété totale, l'inquiétude et les préoccupations sociales, on a constaté que le passage à l'acte délinquant avait un effet sur ces V.D. et cela semblait fiable. Quand on s'est intéressé à l'effet de la délinquance, on a aussi constaté une augmentation de l'anxiété que les sujets soient intégrés ou non, à partir du moment où ils passent à l'acte.

Nous pouvons proposer pour commencer l'explication suivante selon laquelle la délinquance amènerait les sujets à ressentir de l'anxiété, et que celle-ci serait d'autant plus forte chez les sujets s'ils ont en plus une « intégration républicaine française » à négocier et à orchestrer. Le modèle républicain de l'intégration française met potentiellement les sujets migrants mal à l'aise du fait qu'il nie les différences interindividuelles et qu'il n'accorde pas de place à la singularité de l'individu : ceux d'entre eux qui s'expriment à travers une délinquance contre les valeurs de la République ou bien contre autrui ressentiraient une autre anxiété qui vient se surajouter à la première (potentiellement).

Pour démarrer les explications théoriques, nous reprendrons les propos de Daniel MARCELLI (2000) qui suggère que la souffrance fait parfois partie de l'adolescence (dans laquelle nous trouvons par conséquent des moments dépressifs liés en partie à la difficulté des transformations). Le sentiment d'identité nous dit-il semble ne jamais être donné, et nous avons alors à faire à des « écorchés vifs » parfois. Ce qui peut éclairer notre hypothèse ici, c'est que l'adolescence est une expérience d'arrachement à l'enfance et une expérience de reconstruction de soi, cela s'accompagne qui plus est d'une articulation douloureuse entre dehors et dedans, et d'un remaniement des frontières du sentiment de soi. Cela explique en partie la remise en question perpétuelle du sentiment d'identité chez l'adolescent, d'autant plus forte chez l'adolescent issu de populations migrantes.

La négation de la différence et de l'altérité dans l'intégration républicaine conduit à ne pas tenir compte de la représentation du sujet, (soit de son image physique) : ici, l'altérité (physique) ne donne pas lieu à de l'anxiété chez les sujets qui semblent tous accepter leur singularité sans se soucier de la singularité physique de l'autre. Il serait ici intéressant de

travailler sur toutes les autres marques de singularité telles que le mode vestimentaire, l'appellation patronymique ou encore les habitudes culinaires ou culturelles pour relever si celles-ci influent ou non sur le niveau d'anxiété physique des sujets. Il semble évident que ni la délinquance, ni le passage à l'acte délictueux et ni le sentiment d'intégration ne soient influencés par les aspects physiques de la personne. L'anxiété physique est sans doute plus liée à la représentation de soi et à l'image de soi, et celles-ci sont liées à d'autres paramètres personnels et familiaux des individus.

P. GRAZIANI (2008) a expliqué que l'anxiété occasionnait de la souffrance chez le sujet, de la perplexité et une absence de clarté. C'est d'ailleurs cela qui expliquerait en partie l'anticipation négative qu'on retrouve chez les sujets anxieux, ainsi que la vulnérabilité au stress. Cette anticipation et cette vulnérabilité sont à l'origine de réactions excessives chez le sujet anxieux, des réactions bien souvent inappropriées.

On peut envisager par contre que les préoccupations sociales qui assaillent potentiellement les sujets (l'avenir professionnel, l'habitat, le niveau de vie, la reconnaissance, la réussite, etc.) vont pousser les individus dans la délinquance lorsque ceux-ci n'ont pas les pare excitations nécessaires pour accompagner ce qui est de l'ordre du désir ou de la réclamation, et pour contenir tout débordement pulsionnel non verbalisé et non lié. Ceci semble d'autant plus vrai que l'on constate que les préoccupations sociales fluctuent aussi en fonction de la génération des sujets. Il est intéressant ici de relever que les sujets autochtones ont plus de préoccupations sociales que les sujets migrants de troisième génération qui en ont eux-mêmes plus que les sujets migrants de deuxième génération. On peut en dire deux choses ici : la déliquescence des constellations familiales antérieures chez les sujets autochtones semble avoir un impact au niveau des préoccupations sociales non élaborées, et la métamorphose des tissus familiaux chez les sujets issus de populations migrantes (à l'origine potentielle d'injonctions paradoxales) qui se poursuit de génération en génération joue aussi un rôle à ce niveau là.

D'après notre travail, les sujets délinquants migrants ont une anxiété totale supérieure à celle des sujets non délinquants migrants. Ces deux groupes de sujets migrants ont une anxiété totale inférieure à celle des sujets autochtones chez lesquels les sujets délinquants ont une anxiété totale supérieure à celle des sujets non délinquants.

D'autre part, les sujets délinquants dans l'ensemble ont une anxiété totale supérieure à celle des sujets non délinquants. De plus l'intégration telle qu'elle est perçue a un effet sur le niveau de l'anxiété totale car les sujets qui se perçoivent intégrés ont une anxiété totale supérieure à celle des sujets qui se perçoivent comme non intégrés. Enfin, les sujets migrants

de troisième génération ont une anxiété totale inférieure à celle des sujets migrants de deuxième génération, dont l'anxiété totale est inférieure à celle des sujets autochtones. Dans l'ensemble, les sujets autochtones semblent avoir une anxiété totale supérieure à celle des sujets migrants.

Dans l'ensemble, les sujets non délinquants semblent avoir une anxiété physique supérieure à celle des sujets délinquants. L'intégration perçue des adolescents quant à elle n'a pas ou peu d'effet sur la valeur de l'anxiété physique. Les sujets migrants de troisième génération ont une anxiété physique supérieure à celle des sujets migrants de deuxième génération, mais inférieure à celle des sujets autochtones. Les sujets migrants délinquants ont une anxiété physique inférieure à celle des sujets non délinquants migrants et ces deux groupes de sujets ont une anxiété physique inférieure à celle des sujets non délinquants autochtones, qui à leur tour ont une anxiété physique inférieure à celle des sujets délinquants autochtones. D'une manière générale, les sujets migrants ont une anxiété physique inférieure à celle des sujets autochtones.

Les sujets délinquants migrants ont plus de préoccupations sociales que les sujets non délinquants migrants, ces deux groupes ont alors moins de préoccupations sociales que les sujets autochtones chez lesquels on a trouvé que les sujets délinquants ont plus de préoccupations sociales que les sujets non délinquants. Chez les sujets migrants on s'est rendu compte que les sujets de troisième génération avaient plus de préoccupations sociales que les sujets de deuxième génération. De même, les sujets qui se perçoivent comme non intégrés auraient plus de préoccupations sociales que les sujets qui se perçoivent comme intégrés.

Les sujets délinquants migrants ont plus d'inquiétudes que les sujets non délinquants migrants ; ces deux groupes de sujets ont moins d'inquiétudes que les sujets autochtones chez lesquels les sujets délinquants ont plus d'inquiétudes que les sujets non délinquants. D'une manière générale, les sujets délinquants semblent avoir plus d'inquiétudes que les sujets non délinquants, et les sujets migrants de deuxième génération ont eux-aussi plus d'inquiétudes que les sujets migrants de troisième génération. Enfin, les sujets qui se perçoivent comme intégrés ont plus d'inquiétudes que les sujets qui ne se perçoivent pas comme intégrés.

Enfin, 50 % des sujets délinquants autochtones éprouvent des remords après avoir commis des actes délictueux mais ce sont seulement 38,89 % des sujets délinquants migrants qui éprouvent les mêmes remords après avoir commis des actes délictueux.

Nous pouvons étayer notre discussion au sujet de cette hypothèse relative à l'anxiété et à la délinquance en s'appuyant sur l'exemple des mineurs étrangers isolés qui vont nous aider à poser des propos explicatifs.

Ces jeunes mineurs étrangers isolés proviennent généralement de zones politiquement troublées mais qui offrent malgré tout des contextes différents. Ils sont porteurs d'une souffrance qui est liée à des vécus traumatiques et à des ruptures occasionnées par des événements politiques. Il y a chez ceux-ci de nombreuses pertes dans leur histoire et une superposition de deuils et de traumatismes, de même que la fuite et l'exil. Même s'ils ont des caractéristiques sensiblement différentes au départ, ils vivent tous un isolement total à leur arrivée du fait surtout de l'absence d'un univers familial. La maîtrise de la langue française est plus ou moins forte à leur arrivée et les préoccupations familiales sont constantes, il y a de ce fait beaucoup d'incertitudes et des inquiétudes liées à l'attente vont s'y greffer. Ces jeunes là sont dans une logique de survie et suscitent des questionnements sur leur histoire. Ils vont vite se retrouver dans l'obligation de justifications incessantes d'où une possible angoisse du bannissement. Ces jeunes sont porteurs de deuils et de traumatismes douloureux qui ont mis en place des représentations dangereuses sur la société d'accueil notamment. Toujours est-il que ces jeunes connaissent l'isolement et la difficile intégration dans une société d'abondance largement idéalisée. Du fait de fonctionnements différents, des autorisations nécessaires et de la patience réclamée de leur part, ces jeunes vivent comme une épreuve le fait de se raconter, ils éprouvent souvent des doutes et des sentiments dépressifs. Cela est potentiellement à l'origine d'une agressivité contenue dans une forte tension interne, ou alors parfois tournée contre eux-mêmes : nous rencontrons là des comportements soudains et « hors-normes », avec une crainte de voir ressurgir une violence extrême. On repère alors une expression difficile de l'agressivité, des angoisses, des ambivalences et un sentiment de persécution.

Cet exemple est intéressant car il comporte des analogies avec les jeunes issus de populations migrantes et nés sur le territoire français : la quête d'un statut, la recherche d'une place, le besoin de reconnaissance, et la confrontation avec une souffrance générée par le réel traumatisant du passé, ainsi que par la précarité et la marginalité parfois dans la société d'accueil.

HYPOTHESE 8

Avec cette huitième hypothèse concernant les interactions potentielles entre les perceptions de l'intégration des adolescents et des parents (telles qu'elles sont perçues par les adolescents), leurs effets sur les niveaux d'estime de soi et d'anxiété, et les influences différentes selon ces niveaux sur les passages à l'acte délinquants, nous nous attendions à ce que l'intégration perçue des parents ait un effet positif sur l'intégration perçue des adolescents. Nous nous

attendions également à ce qu'une intégration des adolescents perçue comme positive ait un effet là aussi positif sur les niveaux d'estime de soi et d'anxiété, soit une forte estime de soi et un faible niveau d'anxiété. Nous nous attendions enfin à ce qu'une faible estime de soi ou un fort niveau d'anxiété aient à leur tour une influence sur le déclenchement des passages à l'acte délinquants.

Si nous nous penchons sur les résultats observés dans nos quatre groupes de sujets, nous pouvons relever, en ce qui concerne l'anxiété totale, que les sujets autochtones seraient plus anxieux que les sujets migrants, et que chez ces derniers, les sujets de deuxième génération seraient plus anxieux que ceux de troisième génération. J.C. ANDERSON et G.H. BOWER (1972) ont décrit un schéma anxieux qui associait une intégration d'informations à des émotions, et plus précisément à une peur manifeste à l'origine d'une vigilance et d'une anticipation. Dans cette lignée de pensée, M. HAUTEKEETE (1998) a décrit quant à lui un nœud émotionnel schématique de l'anxiété sociale dans lequel on peut distinguer chez le sujet soit de la peur (s'il se sent inférieur), soit de l'anxiété (s'il se sent soumis). Nous pouvons préciser avec les travaux d'A. WELLS et D.M. CLARK (1995) qu'il y a trois processus activés dans l'anxiété : une forte augmentation de l'attention focalisée sur soi, des comportements de réassurance et une émergence de déficits comportementaux. L'anxiété ici entraîne une surestimation de la vulnérabilité, et elle s'associe à une chute de l'attention générale et à une impression de non contact avec les autres, (caractérisant par là même des biais cognitifs).

L'exil qui demande aux sujets un investissement du processus d'intégration dans la société d'accueil n'amène pas une augmentation du niveau d'anxiété chez les sujets que ceux-ci se perçoivent comme intégrés ou non, ni une diminution d'ailleurs. Cela est confirmé dans nos groupes de sujets chez lesquels il n'y a pas de différence du niveau d'anxiété entre les adolescents qui se perçoivent comme intégrés et les adolescents qui ne se perçoivent pas comme intégrés. On peut proposer ici une explication selon laquelle l'anxiété est en fait plus liée au niveau de l'estime de soi qu'au sentiment perçu d'intégration. Dès lors, il y aurait un lien entre le niveau de l'anxiété totale et celui de l'estime de soi totale, de même qu'il y aurait un lien entre le niveau de l'anxiété totale et celui de l'estime de soi sociale.

Dans ce contexte prennent tout leur sens les écrits d'Abdelmayek SAYAD (1986) quand il évoque la double rupture et la double exclusion des parents primo arrivants (qu'ils ont pu ressentir notamment au moment de la retraite), ce qui engendre un « double lien de scission » comme a pu le décrire plus tard Abdessalem YAHYAOUÏ (1991) quand ces sujets doivent se couper des exigences des deux sociétés à la fois, sociétés au centre desquelles ils se trouvent.

Tobie NATHAN (1986) a travaillé ici sur l'univers double (représenté par ces deux mondes culturels hétérogènes au milieu desquels les parents se sont retrouvés potentiellement), un univers double qui a donné lieu alors à un clivage suite à la rupture de la migration. C'est là un clivage entre la maison et l'extérieur, entre l'ici et l'ailleurs, entre l'avant et l'après. Il est important de retenir des propos de T. NATHAN (1986) que l'exil comme la migration ont représenté une rupture qui a entraîné des effets traumatiques, une rupture du cadre externe et du cadre culturel interne. L'auteur nous a expliqué qu'il y avait (eu) une transmission intergénérationnelle de la problématique de deuil et de traumatisme lié à la migration : cela nécessite un réaménagement et une élaboration des parents et des enfants sinon ils risquent d'être désemparés.

Abdessalem YAHYAOUÏ (1991) a expliqué que le père primo arrivant a été piégé par un réseau de loyautés invisibles vis-à-vis de la société d'origine et du pays d'accueil : être le même et faire l'épreuve de la séparation, oublier malgré l'ambiguïté. L'exil a ainsi mis à mal les figures parentales en proie à des conflits identitaires, ce qui a amené les enfants à se voir difficilement portés par les parents et à mal vivre la vulnérabilité sociale des parents. Tout cela a de près ou de loin biaisé les processus d'intégration des uns, puis ceux des autres : si on ajoute de potentiels préjugés négatifs concernant la société d'accueil et de possibles sentiments de persécution et de victimisation, l'enfant est alors placé au cœur du conflit entre les parents et les institutions, d'où les possibles difficultés pour lui à discriminer ce qui est attendu de lui. Abdessalem YAHYAOUÏ (1991) a décrit alors l'incapacité des parents à contenir le débordement pulsionnel de leurs enfants.

Zerdalia DAHOUN (1998) a précisé que la souffrance qui découle d'un sentiment de perte non élaboré du cadre culturel de l'origine, et le statut défavorisé qui découle de l'exil, de l'entre deux et de l'accueil, (nécessitant par là même une plus grande acculturation), sont deux paramètres qui amènent le sujet migrant à un sentiment d'isolement, à un sentiment de menace, à une idéalisation et à un agrippement, bref, à bien des facteurs qui ralentissent forcément une intégration sociale.

Nous avons vu que l'estime de soi familiale n'a pas d'influence sur le niveau d'anxiété totale, on peut proposer comme explication que la place dans la société d'accueil est plus importante pour les sujets que leur place dans la famille d'origine, ce qui sous-entendrait une potentielle faillite dans la signification de la composition familiale aux yeux des sujets, et une faillite dans la qualité du tissu familial des familles issues de l'immigration : celui-ci n'ayant plus son rôle protecteur et enveloppant (imperméable) comme il peut encore l'avoir dans les sociétés d'où sont partis les sujets. Dominique SCHNAPPER (1999) a d'ailleurs relevé dans

l'intégration telle qu'elle a pu (ou telle qu'elle peut) se construire dans notre société française cette non reconnaissance des communautés particulières, avec cette négation forte des différences culturelles, au lieu de concilier intégration républicaine et respect de la diversité culturelle. Abdesslem YAHYAOUÏ (2000) a alors expliqué que la difficulté d'intégration sociale pouvait conduire à une logique du passage à l'acte (délinquant), surtout dans le contexte d'une vie sans pare excitation orchestrée par les groupes de pairs dans les grands ensembles urbains. Il y a dans les codes de rue de ces grands ensembles tout un réseau de loyautés mais surtout, l'auteur nous a interpellés sur le fait que les passages à l'acte sont des tentatives pour exorciser l'angoisse du vide, et ils sont également les symptômes d'un dysfonctionnement entre la famille et les institutions. Potentiellement en proie à des tensions internes insupportables, dans un vécu au quotidien de solitude et de vide, il y a pour l'adolescent issu de populations migrantes une désobjectivation ainsi qu'une désobjectalisation de l'adulte, ce qui conduit au passage à l'acte et à la violence.

Il apparaît utile de préciser ici que des éléments peu anodins viennent colorer l'intégration des sujets issus de populations migrantes, comme celui du rapport d'extériorité entretenu avec la société d'accueil, un rapport qui va alors entraîner comme une suffocation de l'existence. VARZSONYI, TREJOS-CASTILLO et HUANG (2006) ont dans cet ordre d'idées pu décrire un processus d'adaptation croissant au cours du temps, et ils ont aussi présenté une vulnérabilité spécifique chez les jeunes migrants de deuxième génération. Ils ont expliqué cela par plusieurs facteurs comme le travail de deuil des parents relégué à la deuxième génération, comme la privation de figure identificatoire solide (ce qui contraint bien souvent à chercher un étayage à l'extérieur) ou encore comme toutes les influences négatives potentielles. Fethi BENSLAMA (1999) a expliqué quant à lui que la mise en question de l'existence donnait lieu à de sérieuses difficultés chez le sujet adolescent migrant, et en rapprochant l'exil initial à une expérience du « hors-lieu » qui expose à l'errance, il a expliqué qu'il y avait alors une perte de l'adresse à l'Autre. Cela engendre un processus de « désidentification meurtrier » pour le fils qui en vient aux transgressions pour expier ce crime du « hors-lieu » du père.

Il y a là quelque chose qui semble avoir de l'importance, c'est la peur de l'effacement en tant qu'habitant et la peur de n'être réduit qu'à une abstraction. À côté de cela, il faut relever cette impression d'un empêchement de naître au monde chez le sujet issu de population migrante, à cause du constat d'être à la fois soustrait au lieu et à l'histoire, un constat qui est présent chez les sujets issus de populations migrantes. Olivier DOUVILLE (2002) a d'ailleurs insisté sur la nécessité de comprendre la signification psychologique des blessures de l'Histoire car, selon lui, les violences de l'Histoire travaillent sur la fonction psychique d'inscription de la trace :

la violence du lien social contemporain accentue alors potentiellement cette inscription. Ainsi les incidences psychiques de l'émigration doivent être prises en compte selon l'auteur et il nous faut faire attention à la dangerosité d'une socialisation massificatrice dans laquelle se fixe et s'étouffe le travail de la culture à l'adolescence. Une adolescence contemporaine au cours de laquelle les sujets vont potentiellement refuser le symptôme qui organise le lien libidinal social et se constituer dans le même temps une autre normalité.

C'est pourquoi les sujets migrants peuvent se sentir parfois isolés et écartés car ils sont encore aujourd'hui maintenus à distance du lieu et de l'histoire : ils sont un peu comme « empêchés de vivre » finalement. On peut faire l'hypothèse que la réduction du sujet issu de population migrante à une sorte de masse indifférenciée donne l'image d'un fantôme et lui pose la question de son inscription dans le pays : cela explique le sentiment d'extériorité absolue. Ce constat est d'emblée primordial, c'est un peu comme si le sujet issu de populations migrantes était empêché de devenir l'habitant du lieu dans lequel il s'inscrit. Dans le même ordre d'idées, on peut se poser finalement la question de la présence de celui qui n'est pas là depuis le début et qui devra composer à nouveau une nouvelle unité biographique. D. MOUSSAOUI et Gilbert FERREY (1985) ont travaillé sur le stress qui découle de la confluence de deux cultures en nous expliquant que celui-ci entraînait ainsi une adaptation et une intégration problématiques. L'acculturation qui s'opère ici est synonyme d'une double déchirure, mais la déculturation du groupe familial amène les enfants à vivre avec angoisse le désarroi des parents, et à pouvoir ressentir une éventuelle humiliation dans l'identification. Il y a dès lors une probable révolte contre les deux systèmes qui peut être repérable chez les enfants.

Ahsène ZEHRAOUI (1996) a travaillé sur des constats qui sont importants pour nous : une cohésion et une intégration problématiques, une structure familiale potentiellement fragilisée, des enjeux sur la question du devenir et du lieu d'avenir, un rapport ambigu et contradictoire à la nationalité française (du fait notamment de l'histoire coloniale), etc. Il y a ainsi une double contrainte problématique chez les sujets issus de populations migrantes : celle des rapports intergénérationnels et celle des relations familiales homme-femme (avec la confrontation de deux modèles familiaux par exemple, ou encore la confrontation de deux systèmes culturels et des valeurs qui les sous-tendent). Cette double contrainte normative selon l'auteur a un impact sur les constructions identitaires (et du coup sur les processus d'intégration), de plus cela favorise l'émergence de tensions et de conflits intergénérationnels qui n'œuvrent pas pour une saine intégration républicaine.

Des résultats sont alors venus éclairer notre analyse ici comme le constat selon lequel 83,33 % des sujets délinquants autochtones avouent traîner tard le soir dehors, et 66,67 % des sujets

délinquants migrants avouent la même chose. Ensuite 93,33 % des sujets non délinquants autochtones estimerait être capables de dire non, et 72,22 % des sujets délinquants migrants estimerait la même chose, (contre 91,67 % des sujets délinquant autochtones). On a pu aussi relever que 72,22 % des sujets délinquants migrants avouaient avoir participé à des bagarres entre bandes, (contre 66,67 % des sujets migrants autochtones).

Philippe GIVRE (2002) a remarqué que le fond social et culturel sur lequel se développent les conduites délinquantes s'est modifié. Dès lors les conduites antisociales pourraient être mises en lien avec un déclin de la filiation et avec un déclin du souci du passé, ainsi qu'avec des angoisses spécifiques selon lui. Philippe GIVRE (2002) décrit plutôt des jeunes adolescents contemporains qui ne fonctionnent plus qu'à l'image. Cela amène ces jeunes à se faire remarquer, à vivre dans l'immédiateté, à manipuler et, en définitive, à chercher une identité et des fondements culturels qui portent. Dans le même registre Hugues LAGRANGE (2001) a dépeint la violence des jeunes comme étant le prix de la société du risque et une réponse au défi d'être. Le registre de la performance, la prise de risque, le défi, la mise à l'épreuve et la recherche de reconnaissance illustrent alors cette recherche d'atteinte de la volonté d'autrui, d'effacement du sujet et d'exploration des limites. Jean-Bernard CHAPELIER et Catherine MATHA (2002) ont décrit les comportements de l'agir comme des conduites agressives et auto agressives dont le but est la maîtrise du corps et la maîtrise de l'objet, tout en étant aussi une défense contre des tensions internes insupportables. L'opposition violente aux adultes est alors potentiellement une recherche de punition car la punition viendrait réduire cette tension insupportable entre moi et surmoi. De plus selon les auteurs, les agir (auto)destructeurs tout comme les agir liés au fantasme d'autoengendrement permettraient d'échapper à la passivité masochiste : l'éclatement de la famille infantile interne amènerait le recours au groupe social ou bien au groupe de pairs. Florian HOUSIER (2002) au sujet de l'acte antisocial a d'ailleurs comparé celui-ci à une tentative de revenir en arrière pour dénouer les angoisses qui ont créé la constitution d'un faux self adaptatif ; ce serait un besoin chez l'adolescent de retrouver le passé à l'origine de la déprivation afin de dénouer l'angoisse et la confusion initiales, ou bien pour évacuer les résidus en suspens dans la psyché. Selon l'auteur l'adolescent fait appel à la mémoire en passant par l'acte antisocial, il fait appel à l'environnement pour reprendre contact avec sa réalité intérieure infiltrée de souvenirs refoulés. Il y a là un déplacement dans le monde extérieur du conflit intérieur. Ces propos peuvent être reliés à ceux de Jean-Jacques RASSIAL (1996) quand il explique que le réel des agir vient pallier les déficits symboliques et compenser par la même occasion une potentielle

dépression sous-jacente. Il a surtout parlé du refus de la dépendance et des conduites agies pour nier l'angoisse et la passivité.

Il a aussi été utile de relever que 0 % des adolescents délinquants autochtones font ce qui leur passait par la tête pour faire payer une injustice ou bien, pour faire dehors ce qui ne se ferait pas dedans. Les sujets délinquants migrants quant à eux ont un pourcentage supérieur de plus de 25 % que celui des sujets délinquants autochtones au niveau des plusieurs items que sont l'intolérance chez l'enfant au refus, le choix de faire ce qui passe par la tête pour faire dehors ce qui ne se fait pas dedans, le fait de faire ce qui passe par la tête sans raison et le choix de faire ce qui passe par la tête pour faire payer l'injustice subie par les gens de la culture familiale. A l'inverse les sujets délinquants autochtones ont un pourcentage supérieur de plus de 25 % que celui des sujets délinquants migrants au niveau de plusieurs items que sont l'impression d'une démission parentale, la réalisation d'actes illégaux commis pour se venger, le fait de choisir d'agir pour montrer qu'on existe et le fait de faire ce qui passe par la tête car les adultes laissent faire.

Dans la poursuite de ces constats, il convient de repérer la faillite des garants métapsychologiques et sociaux qui orchestre alors le déficit d'étayage et qui accompagne cette non élaboration du sentiment de perte. Ce sentiment de perte non élaborée peut être à l'origine d'un sentiment de frustration, d'un sentiment d'abandon, d'un sentiment d'insécurité et peut être alors à l'origine de passages à l'acte violents et délinquants. Déjà A. YAHYAOUÏ (1988) avait expliqué qu'une enveloppe culturelle pas assez épaisse était potentiellement à l'origine d'une fracture entre le dedans et le dehors qui à son tour amenait une perturbation de sens. Du coup des troubles du langage, une ambivalence par rapport aux origines et un deuil inachevé ne laissent pas ou peu de place pour élaborer l'ici-et-maintenant, ce qui contrarierait dès lors l'adaptation et l'intégration. COMBALBERT, LEMGHAIRBAT et ANDRONIKOF (2007) ont décrit ici le manque potentiel de compréhension et de disponibilité parentale qui caractériserait une carence de supervision parentale. A côté de cela, l'appartenance culturelle et l'éducation parentale entraîneraient des différences marquées dans les orientations culturelles, le contrôle des parents, le mode d'acculturation et l'appellation de soi. Tous ces paramètres vont influencer plus ou moins sur l'intégration et l'adaptation des sujets selon les auteurs.

Pour revenir aux jeunes issus de populations migrantes et à notre huitième hypothèse, on peut se pencher sur le lien intergénérationnel et sur les relations intergénérationnelles. La succession des générations peut être représentée parfois par une chaîne qui symbolise alors le lien et l'interdépendance, et on pourrait dire que les maillons faibles se trouvent aux deux

extrémités. Les jeunes dont nous parlons dans cette recherche ont souvent perdu confiance dans les adultes suite à des expériences décevantes ou bien douloureuses. Les ambiguïtés, toutes les contradictions et les incohérences que ces jeunes ont rencontrées peuvent être à l'origine de leur opposition, si bien que le conflit entre ces jeunes et les adultes peuvent aussi être des formes de lien qui peuvent être soit désastreuses soit positives, à l'initiative de l'adulte. Et n'oublions pas que le lien intergénérationnel s'équilibre avec un lien intragénérationnel : les adolescents font ainsi souvent bloc face à l'autorité et à l'adulte. Le jeune va trouver dans la bande un refuge et une certaine revalorisation, mais cela passe aussi par l'affirmation de soi par le défi et la surenchère. F.BENSLAMA (1999) a expliqué que l'ambivalence douloureuse du rapport à l'identité conduisait potentiellement au désarroi et à l'incertitude, et que la mise en question de l'existence produisait des difficultés. Alberto EIGUER (1998) en travaillant sur le faux self a expliqué quant à lui que celui-ci produisait potentiellement un sentiment de détresse, une identification à l'agresseur et une honte narcissique ; cela peut aboutir à une certaine facticité qui va avoir une influence sur l'estime de soi.

Ces multiples facteurs et les groupes de pairs vont colorer le niveau de l'estime de soi. Christophe ANDRE et François LELORD (1998) distinguent une faible estime de soi d'une forte estime de soi, et les différences entre les deux tiennent dans la teneur de la méconnaissance de soi et dans celle de la peur du jugement social. Dans la suite de ces propos, nous pouvons reprendre des apports de plusieurs auteurs dont ceux de R. HYMAN (1981) qui associait une basse estime de soi à un manque de discernement, à de l'hésitation ou encore à de la procrastination. G.I. METALSKY (1993) a plutôt insisté sur l'importance de la trace émotionnelle douloureuse et sur les émotions négatives, de même que sur le frein que représentent le regard et le jugement d'autrui. A l'inverse, J.D. BROWN (1993) au sujet de la haute estime de soi l'associait à des stratégies de recherche de développement personnel et, comme a pu le dire aussi R.F. BAUMEISTER (1984), il faut ici faire attention à l'éventuelle suffisance, à l'obstination et à la prise de risque qui peuvent caractériser ces sujets à haute estime de soi.

Il faut donc faire attention à la singularité de l'histoire de chacun. Surtout que chacun réagit à sa manière à l'histoire qu'il vit, et un autre aspect important chez les sujets issus de populations migrantes nous a été expliqué par K. JBEILI (2006) quand il nous a montré que pour le sujet migrant, la modernité était synonyme de simultanéité et d'aliénation au présent, avec une identité aplatie sur un territoire, ce qu'il appelle « l'espace temps historique ». Cela n'est pas sans incidence sur l'intégration du jeune dans une société qui diffère quelque peu de

la société originelle. François RICHARD (1998) a décrit ici une dialectique intergénérationnelle (pas exempte de violence), associée à une crise du sens et à une déliaison sociale et culturelle dans lesquelles la haine peut devenir l'objet. Il a évoqué un espace de crise provenant d'une indistinction entre dedans et dehors, et entraînant potentiellement un mouvement de refus et d'errance, une singularité sans projet et une difficulté du lien social. Tout cela participe potentiellement à singulariser alors l'intégration des sujets. Il a aussi expliqué que le passage à l'adolescence d'une insertion familiale à une insertion sociétale pouvait être révélateur d'un conflit parental larvé et d'un décalage entre discours parental et discours sociétal. Ici la révolte ou bien la délinquance ou encore le traditionalisme peuvent découler de l'intégration. Selon l'auteur si les références sociales adultes sont dévalorisées, il y a alors le risque d'un renforcement de la singularité et d'un rejet.

En lien avec l'estime de soi, Daniel MARCELLI (2000) décrit une adolescence en souffrance et ce notamment, en tant qu'expérience d'arrachement à l'enfance et de reconstruction de soi. Dès lors il y a une articulation douloureuse entre dehors et dedans et un remaniement des frontières de soi, d'où une remise en jeu perpétuelle du sentiment d'identité. D. MARCELLI (2003) a aussi étudié l'affirmation de soi de l'adolescent dans le débat et dans la transmission, avec une confusion entre dedans et dehors due en partie au déficit de limites de sens, (qui entraîne aussi une potentielle fuite en avant à cause d'une insécurité intérieure). Déjà Jean BERGERET (1994) nous avait proposé de réfléchir sur le rôle important de l'environnement, de la Loi, des limites et du regard de l'autre pendant la période de l'adolescence. Une période où les regards croisés nourrissent eux-aussi l'image de soi et l'estime de soi, dans le même temps où la place dans la famille et l'apprentissage de la parole seront également influencés par ces regards croisés.

Dès lors, on peut supposer parfois que ce jeune va développer malgré tout un mode figé de résolution des conflits qui donne lieu à des comportements délinquants, des actes asociaux ou encore parfois à de la créativité ou à un retrait total. Si le délinquant lambda a des mécanismes psychiques en relation étroite avec le principe de plaisir, les jeunes issus de populations migrantes peuvent aussi avoir une anxiété panique qui va engendrer de l'agressivité. L'utilisation prédominante de l'agir chez ces derniers va découler d'un ressentiment, d'un sentiment de non reconnaissance, d'une incapacité d'étayer son existence, d'une mise à mal d'ailleurs du sentiment d'existence et aussi de la fragmentation culturelle et sociale qui entoure leurs conditions de vie dans « l'ici-et-maintenant ». Une question est ici à poser concernant les sujets issus de populations migrantes, c'est celle du lieu d'avenir et du devenir. En effet ils connaissent pour la plupart un rapport complexe à la nationalité française, ils sont

pris dans une double contrainte normative et du coup, ils sont confrontés à une double problématique : cela a forcément un impact sur les constructions identitaires. Ils connaissent la confrontation entre deux systèmes culturels et deux modèles familiaux, cela inaugure forcément des conflits et des tensions intergénérationnelles.

De plus, ces jeunes portent en eux le parcours migratoire originel qui peut parfois être associé à un processus d'exclusion sociale ou de marginalisation : cela a bien évidemment une influence potentielle sur la violence ou l'insécurité. Pour finir ici, il y a aussi la problématique de la filiation qui entraîne un potentiel sentiment de double exclusion avec une quête de repères identitaires nouveaux, cela est sans doute en lien indirect ou direct avec ce qu'on peut appeler le « retour du refoulé », qui peut caractériser ou non les manifestations délinquantes.

Dans cette lignée de pensée, Pierre BENGHOZI (2000) a relevé la fréquence des mécanismes de répétition de symptômes de violence de génération en génération. Il y a dans ceux-ci une attaque du lien et un processus de déliaison, le tout associé à une compulsion de répétition. La destruction du lien de filiation et du lien d'affiliation à la base ici de ces éléments va amener à la violence et à la honte. C'est cette pensée qui a mené à la réflexion et à la prise en charge d'une clinique du lien qui soit fondée sur une gestion psychique de la transmission de l'impensable, de l'indicible, de l'innommable et de l'inavouable.

CONCLUSION

Au terme de ce travail de recherche en Psychologie Clinique, nous allons essayer de conclure en abordant plusieurs aspects. Tout d'abord nous pouvons reprendre la problématisation initiale qui voulait interroger les liens potentiels entre l'intégration des parents et l'intégration des adolescents telles que ces derniers les perçoivent, le niveau d'estime de soi, la valeur de l'anxiété et les passages à l'acte délinquants. Nous ne reviendrons pas ici sur les résultats qui ressortent de cette recherche, mais nous évoquerons plutôt les limites de ce travail de recherche, les difficultés inhérentes à un tel projet, les prolongements potentiels à cette recherche ainsi que les regrets qui subsistent au terme de celle-ci. Enfin, nous parlerons des applications cliniques potentielles qui peuvent être mentionnées.

En ce qui concerne les limites de la présente recherche qui portait sur l'intégration sociale des adolescents issus de populations migrantes et sur la délinquance potentielle de ceux-ci, on

peut constater que le protocole de recherche est essentiellement empirique : nous n'avons pas à traiter avec de la clinique à l'état brut, si ce n'est avec ce qui appartiendrait à de la clinique sociale ou encore à de la clinique éducative. Nous trouvons toutefois des entretiens cliniques et des entretiens socio-éducatifs en annexes, mais ils permettent seulement d'illustrer des concepts cliniques évoqués dans les parties théoriques, ou bien d'illustrer ce qui appartient au principe de réalité lorsqu'on travaille avec des adolescents contemporains. Une autre limite serait celle de ne pas avoir pu travailler sur du « matériel verbal brut », mais uniquement sur des opinions exprimées à travers des questionnaires : une impression d'avoir travaillé plus sur du matériel manifeste que sur du matériel latent se dégage quelque peu à la fin de ce travail.

En ce qui concerne les difficultés rencontrées au cours de ce travail, celles-ci sont nombreuses comme cela est le cas sans doute dans chaque thèse qui se développe. Pour commencer, il convient de noter toutes les résistances que l'on rencontre au cours d'un travail de thèse qui nous amène à présenter et expliquer régulièrement notre travail à des structures ou encore à des personnes qui peuvent ne pas répondre aux sollicitations. Ensuite, nous devons composer avec tous les aléas et tous les événements qui jalonnent un tel travail : nous travaillons avec de l'humain, et rien n'est alors sûr à 100 %, (refus soudains des jeunes, sessions de jeunes qui avortent, etc.). Une autre difficulté rencontrée au cours du présent travail est le fait de se confronter à un principe de réalité encore avéré : il y a du chemin à faire pour que disparaisse tout ce qui est de l'ordre de la « rivalité » ou bien de la méfiance entre le monde universitaire et le monde professionnel, entre le social et la psychanalyse, etc. Cela est à l'origine de bien des résistances ou bien des désaveux qui ne manquent pas de ralentir un travail déjà assez complexe comme ça.

Du coup, le regret principal à la fin de ce travail est celui de n'avoir pas pu proposer tout le protocole de questions à un nombre plus important de jeunes : le nombre de protocoles qui a été recueilli est 4 à 6 fois inférieur au nombre de jeunes qui aurait pu (du) y répondre, et ce nombre là est lui-même 3 à 4 fois inférieur au nombre de jeunes indirectement prospectés. Un autre regret concerne la disparité des apports théoriques sur lesquels s'est construit toute la problématisation : je suis conscient que la recherche théorique n'est pas exhaustive, surtout sur un plan international (travaux anglo-saxons, québécois, brésiliens, etc.), et je sais aussi que je n'ai pas exploité toutes les références mentionnées ou travaillées, il y aurait donc de la nuance et de la précision à potentiellement apporter à ce travail.

Ainsi, les prolongements potentiels seraient de préciser et de nuancer les apports théoriques par l'analyse d'autres travaux contemporains ou relativement récents. De plus, on pourrait aussi approfondir la recherche en elle-même : nous avons pu mesurer l'importance du tissu familial dans les compositions/constellations familiales pour les sujets autochtones comme pour les sujets migrants, il serait intéressant de travailler là-dessus, (avec un questionnaire comme le FACES III par exemple), comme il serait intéressant de travailler sur « l'écart » qui existe entre les discours des adolescents fils de migrants et leurs parents (écart concernant la connaissance des raisons de l'exil initial, quant à la connaissance de la vie « d'avant » et de la vie de « là-bas », etc.). Nous nous rapprochons ici de ce qui est de l'ordre du « non dit » et de ce qui est de l'ordre du « refoulé » : travailler sur ce qu'on peut appeler le retour du refoulé semblerait intéressant.

Enfin, pour ce qui concernerait les applications cliniques d'une telle recherche, on peut dire que les champs de la clinique éducative et de la clinique sociale sont forcément intéressés par ces travaux. La connaissance du phénomène délinquant s'en trouve améliorée, et quant à son appréhension clinique et sociale, elle-aussi se trouve mieux préparée avec les constats que nous avons posés. La « clinique de la transplantation » et la clinique transculturelle sont toutes deux concernées par ce travail car celui-ci touche leur objet principal : le sujet migrant ou issu de populations migrantes qui se retrouve en souffrance dans une société éloignée d'une « société de l'ailleurs » de laquelle sont parvenus les pionniers de l'immigration et qui « hantent » les générations contemporaines, (même si le fossé est énorme).

INDEX DES AUTEURS

A

AICHHORN A., 43,
ALAPHILIPPE D., 212,
ALBA, 191, 306, 317,
ALLPORT Gordon, 179,
ANATRELLA T., 63-67, 112, 246, 247, 255, 326, 327,
ANDERSON Elijah, 182, 197, 256, 329,
ANDERSON J.R., 228, 334,
ANDRE Christophe, 199, 201-204, 206, 208, 209, 251, 253, 340,
ANDRONIKOF A., 108, 242-245, 305, 339,
ANICEF P., 190,
ANZIEU D., 50, 76, 80, 144,
ARIES P., 68,
ASCH S., 177,

B

BACQUE Marie-Hélène, 51, 56-58,
BALIER C., 98, 150, 245,
BANDURA A., 101, 160, 164, 209, 234, 241, 243-245, 255, 305, 307, 309,
BARASH D.P., 158,
BARGH J.A., 161,
BARLOW D.H., 232, 254, 255,
BARRIAUD F., 206, 252, 313,
BAUBET T., 100, 307,
BAUMEISTER R.F., 202, 252, 340,
BEAUCHESNE H., 105-107, 246, 319,
BECK A.T., 155-181, 183, 185, 186, 197, 229, 230, 235, 252, 310, 327,
BEKOWITZ L., 164, 253, 329,
BENADIBA M., 120, 246, 247, 311,
BENGHOZI P., 139-141, 247, 342,
BENNEGADI R., 137, 138, 242, 245, 308,
Ben REJEB R., 197-199,
BENSLAMA F., 133-137, 243, 246, 307, 315, 336, 340,
BERGERET J., 44, 73, 80, 99, 252, 341,
BERGH, 253,
BERNARD C., 212,
BERNARD P., 18,
BERRY J.W., 147, 148, 190, 241, 242, 304, 306,
BERSCHIED E., 208,
BIDERMAN M.D., 213,
BILLING A.G., 152,
BLANC-CHALEARD Marie-Claude, 12,
BLANCHARD B., 220,

BLANCHARD-FIELDS F., 153,
 BLASCOVTCH J., 202,
 BLOS P., 29, 67, 89-91, 93, 94, 210, 312,
 BOESKY D., 217,
 BOLOGNINI M., 202,
 BOND M.P., 150,
 BONNET J.C., 12,
 BONSACK C., 150,
 BORN D., 146,
 BORN Michel, 214,
 BOURCET C., 206, 252, 313,
 BOWER G.H., 228, 334,
 BRACONNIER A., 206,
 BROWN J.D., 202, 340,
 BUNKER L., 212,
 BUCHANAN G.M., 169, 252, 253, 329,

C

CACLOPPO J.T., 178,
 CALLAHAN S., 150, 151, 153,
 CANNON W.B., 164,
 CAPLAN R.D., 151,
 CARVER C.S., 151,
 CASTILLO L.G., 148,
 CASTRO D., 265,
 CERVANTES R., 146,
 CHABROL H., 150, 151, 153,
 CHAIKEN S., 151, 253,
 CHAN K., 253,
 CHAPELIER J.B., 74, 75, 81-84, 251, 256, 257, 316, 323, 338,
 CHAPMAN P.L., 152, 213,
 CHORPITA B.F., 232, 254, 255,
 CIAVALDINI A., 237,
 CLARK D.A., 230,
 CLARK D.M., 235, 254, 315, 334,
 CLECKLEY H., 175,
 COHEN L.H., 152,
 COHEN F., 150,
 COHN N., 178,
 COLETTA N.D., 213,
 COMBALBERT N., 97, 108, 242-245, 305, 324, 339,
 COMPAS B.E., 152, 153,
 COOPERSMITH S., 212, 213, 266,
 COSTA-LASCOUX J., 13, 15, 16, 242, 305, 310,
 COUCHARD F., 115, 116, 242, 243, 307,
 CRAMER P., 149, 151,
 CRITELLI J.W., 213,
 CROCKER J., 207,

CUSSON M., 44,
CYRULNIK Boris, 200,

D

DAHL A.A., 206,
DAHOUN Z., 143-145, 243, 308, 318, 335,
DALY J.A., 212,
DE TANGUY A., 12,
DEVEREUX G., 100, 120,
DEVINE P.G., 179, 180,
DEWITTE P., 12,
DI C., 122, 244, 245, 310,
DIEHL M., 149, 153,
DION K.K., 208,
DIESEL C.A., 212,
DODGE K., 158, 174, 186, 328,
DOUVILLE O., 47, 127, 143, 246, 248, 326, 336,
DUEZ B., 2, 43, 85-89,
DUSTIN E.R., 212,

E

EE J.S., 213,
EIGUER A., 141-143, 243, 244, 306, 340,
ELLIS A., 169, 172, 252, 253, 315, 329,
EMERY G., 171, 230,
EMMONS R.A., 213,
ENDLER N.S., 232, 254,
ERICKSON S., 151,
ERIKSON E., 24, 32, 33, 37, 70, 98, 317,
EYSENCK H.J., 226, 227,

F

FERRADJI T., 107, 246-248, 309,
FERRARI P., 76-79, 327,
FERREY G., 118, 119, 241, 242, 337,
FLETCHER B., 153,
FOLKMAN S., 150, 152, 153,
FONDACARO K.M., 152,
FORTH A.E., 175,
FREUD S., 21, 43, 44, 51, 53, 77, 78, 97, 133, 134, 149, 164, 168, 224,
FROMM Erich, 47, 48,

G

GABRIEL M.T., 213,
GAUCHET M., 26,
GILLIGAN C., 184,
GIRARD R., 21,
GIVRE P., 52, 54, 55, 338,
GLESER F., 149,
GLYSHAW K., 152,
GOLDENBERG V., 193, 242, 305, 317,
GORDON , 191, 193, 196,
GOUGH G. C., 149,
GRANT K.E., 152,
GRAY J.A., 226, 227, 254, 314,
GRAZIANI P, 223, 225, 229, 232-234, 254, 255, 315, 331,
GREEN A., 95,
GREENBERG R.L., 171,
GREENBERG J., 213,
GREGG C.H., 213,
GRESHAM F.M., 214,
GUILLON Michèle, 15,
GUTERMAN N.B., 246,
GUTTON Ph., 150,
GUYOTAT J., 138, 139, 245, 309,

H

HADLER S., 213,
HAHM C.H., 194, 246,
HAMILTON D.L., 179, 253,
HAMMOND W.A., 212,
HARE R.D., 175,
HARTER S., 204-206, 208,
HARTUP W.W., 205,
HATFIELD E., 178,
HAUTEKEETE M., 228, 233, 254, 315, 334,
HINSHAW S., 214,
HOGAN R., 213,
HOOBALLAH A., 243-245, 308,
HOOK J. V., 195,
HORNEY K., 156, 172, 252, 253,
HOUSSIER F., 52, 53, 89, 90, 92-94, 257, 338,
HOZA B., 214,
HUANG L., 108, 247, 314, 336,
HYMAN R., 201, 252, 340,
HYMES C., 161, 253,

I

IHILEVICH D., 149,
IONECSU S., 150,
IRION J.C., 153,

J

JAMES W., 208,
JANIS I.L., 168, 181,
JANKOWSKI M-S., 56, 59,
JBEILI K., 187, 188, 242, 340,
JEAMMET P., 48, 60, 61, 74, 80, 112, 248,
JERUSALEM M., 152,
JOSSELSO R., 213,

K

KAËS R., 42, 49, 51, 82, 83, 116, 123-126, 141, 242, 243, 246, 247, 320,
KELLENHALS J., 251, 252,
KERNBERG O., 149,
KERSTEMBERG E., 98,
KHOSROKHAVAR F., 35,
KJELSBURG E., 206, 252, 313,
KLAJNBURG M., 264, 268,
KLEIN M., 77, 149,
KOESTLER A., 163, 164,
KOHLBERG L., 184,

L

LABOUIVIE-VIEF G., 151,
LACAN J., 30, 53, 92, 133,
LADMIRAL J.R., 46,
LAGRANGE H., 58, 338,
LAHIFF M., 246,
LAMIA A., 208, 252, 312,
LAUNIER R., 152,
LAWRENCE D., 212,
LAZARUS R.S., 150, 152, 153, 227,
Le BRETON D., 23-39, 68-70, 87, 111, 112, 239, 245, 247-251, 253, 256, 322-324, 328, 329,
LELORD F., 199, 201-204, 206, 208, 209, 251, 253, 340,
LEMAY M., 210, 211, 255, 315,
LEMGHAIRBAT M., 108, 242-245, 305, 339,
LEONARDIS M., 206, 252, 313,
LEQUIN L., 9,
LESCARRET O., 246, 252, 313,

LEVI-STRAUSS C., 180,
LIPPMANN W., 179,
LLOYD C., 204,
LORENZ K., 164,
LYKKEN D., 175,

M

MacADOO H., 148,
MacCUBBIN H.I., 213,
MacFARLING D.B., 202,
MacKAY, 109,
MacNALLY R.J., 231,
MacNAUGHTON N., 226, 254,
MacPHERSON I.M., 175,
MAJOR B., 207,
MALCARNE V.L., 152,
MALDONADO M., 146,
MARCELLI D., 27, 31, 206, 250, 256, 330, 341,
MAROLD D., 206,
MARTY F., 60, 62, 71, 72, 243, 248, 249, 320, 327,
MATHA C., 74, 251, 257, 316, 338,
MATTHEWS G., 151, 152,
MENA F.J., 146,
MERTENS C., 212,
METALSKY G.I., 201, 252, 340,
MICHAUD Y., 21,
MILGRAM Stanley, 164,
MILLAUD F., 215-219, 221, 222, 255, 257, 325,
MILZA P., 11,
MINUCHIN P., 212,
MODRAIN-TALBOT M.A., 212,
MONTANDON C., 251, 252, 313,
MOOS R.H., 151, 152, 213,
MOREAU A., 102, 242, 305,
MORO M-R., 99-101, 107, 122, 238, 239, 244-248, 309, 310,
MOSS E., 207,
MOUSSAOUI D., 118, 119, 241, 242, 337,
MUCCHIELI L., 84, 85, 251, 256, 323,
MULLIS R.L., 152, 213,
MURRAY G.C., 212,
MYERS D., 191, 192, 242, 305,

N

NAIDU R.K., 151,
NDIAYE P., 127,
NATANSON M., 44-46, 116, 320,
NATHAN T., 100, 120-122, 243, 245, 335,

NEISSER U., 229,
NEMIAH J.C., 221,
NEE , 191, 306, 317,
NEEGARD E., 206, 252,
NOVACEK J., 213,
NWADIORA E.,148,
NYAMATHI A.M., 195,

O

OROSAN P.G., 152,
OSTROM T.M., 179,
OTTON S., 212,

P

PADILLA A. M., 146,
PATTERSON G., 213, 214,
PEDINIELLI J.L., 91, 209, 210, 257,
PETEK-SALOM G., 14,
PHYTHIAN K., 190,
PRETEUR Y., 204,

Q

QUAYHAGEN M., 152,
QUAYHAGEN M.P., 152,

R

RACHMAN S., 231, 233, 255? 315,
RAPEE R.M., 234, 254,
RAPSON R.L., 178,
RASKIN R., 213,
RASSIAL J.J., 55, 95, 249, 250, 338,
RAYMOND P., 161, 253,
REDL F., 52, 54, 55, 250,
REYNOLDS C.R., 265,
RICHARD F., 40-43, 47, 50, 60, 61, 72-74, 95, 110, 111, 247-251, 256, 257, 312, 321-323, 341,
RICHARD J.L., 9-14, 243, 246, 306, 307, 317,
RICHMOND B.O., 265,
RIDLEY M., 177,
ROBINS C.E., 198,
ROCHE S., 97,
ROESE N., 171,
ROKEACH M., 180, 181,
ROMNEY D.A., 212,

ROSENBERG M., 212,
ROUSSILLON R., 99, 250,
RUBLE D., 204,

S

SAKLOFSKE D., 152,
SAXE L., 193, 242, 305, 317,
SAYAD A., 17, 245, 334,
SHAPIRO E.K., 212,
SCHIAVINATO J., 48, 49, 79, 80, 252, 255, 256, 325, 327,
SCHNAPPER D., 15, 242, 335,
SCHOR R., 15,
SCHWARZER R., 152,
SCOTT C.G., 212,
SELIGMAN M.E.P., 169, 252, 253, 329,
SENNET R., 26,
SHAW, 109,
SIFNEOS P.E., 220, 221,
SILL A.A., 252,
SIMARD L., 207,
SPIELBERGER C.D., 226, 227,
STAUB E., 178,
STONE M.H., 176,
SULS J., 153,
SUN K., 179, 253,

T

TAKAOKA R., 208,
TARDIF M., 220, 325,
TAYLOR G.J., 221,
THERY I., 30, 249, 307, 309,
TOWBES L.C., 152,
TREJOS-CASTILLO E., 108, 247, 314, 336,
TRIPATHI R.C., 151,

V

VAILLANT G.E., 149,
VARZSONYI A.T., 108, 247, 314, 336,

W

WALTERS D., 190,
WATSON P.J., 213,
WELLS A., 235, 254, 315, 334,

WHITESELL N.R., 206,
WHITTY M.T., 150,
WIEVIORKA M., 22, 34, 248,
WINNICOTT D. W., 48, 67,

Y

YAHYAOUI A., 103-106, 113-115, 128-133, 236, 244-246, 248-250, 259, 324, 334-336,
339,
YU Z., 191, 192, 242, 305,

Z

ZEHRAOUI A., 13, 249, 250, 337,
ZEIDNER M., 152,

BIBLIOGRAPHIE

A

- ABDI H., 1987, « Introduction au traitement statistique des données expérimentales », aux éditions Presses Universitaires de Grenoble, GRENOBLE.
- AICHHORN A., 2005, « Jeunes en souffrance : psychanalyse et éducation spécialisée », aux éditions Champ social, NÎMES.
- ALAPHILIPPE D., BERNARD C. & OTTON S., 1997, « Estime de soi, locus de contrôle et exclusion », in Bulletin de Psychologie n°429, pp 331-337.
- ALLPORT Gordon, 1954, « The nature of prejudice », CAMBRIDGE.
- ANATRELLA T., 1994, « Interminables adolescences : les 12-30 ans », aux éditions du Cerf/Cujas, collection Ethique et Société, PARIS.
- ANDERSON Elijah, 1994, « The code of the streets », ATLANTIC.
- ANDERSON J.R. & G.H. BOWER G.H., 1972, « Configurational Properties in sentence memory », in Journal of verbal learning and verbal behavior n°11.
- ANDRE Christophe. & LELORD François, 2007, « L'estime de soi : s'aimer pour mieux vivre avec les autres », aux éditions Odile Jacob, PARIS, (première édition en 1998).
- ANZIEU D., 1976, « L'enveloppe sonore du soi », in Nouvelle Revue de Psychanalyse, n°13, pp 161-179.
- ANZIEU D., 1995, « Le Moi – peau », aux éditions DUNOD, PARIS.
- ARIES P., 1997, « Le présent quotidien : recueil de textes, (1955-1966) », éditions du Seuil.
- ASCH S., 1952, « Social Psychology ».

B

- BACQUE Marie-Hélène, 2009, « Lamence MADZOU, j'étais un chef de gang », aux « Editions La Découverte », PARIS.
- BALIER C., 1988, « Psychanalyse des comportements violents », aux éditions PUF, PARIS.
- BANDURA A., 1980, « L'apprentissage social », in Mardaga, BRUXELLES.
- BANDURA A., 1982, « Self – efficacy mechanism in human agency ». In American Journal of Psychology n°37, 122-147.
- BANDURA A., 1983, « Aggressions: a social learning analysis », in Englewood Cliffs, NJ: PRENTICE HALL.
- BANDURA A., 1985, « The social foundationis of thought and action: a social cognitive theory », NEW YORK PARAMUCE PRENTICE – HALL.
- BARASH D.P., 1994, « Beloved enemies: our need for opponents », NEW YORK: PROMETHEUS, Amherst.
- BARRIAUD F. & BOURCET C., 1998, « L'estime de soi à l'adolescence », in BOLOGNINI M. & PRETEUR C., 1998 : « Comprendre l'estime de soi de l'enfant et de l'adolescent », in « Estime de soi : perspectives développementales », aux éditions Delachaux et Niestlé, LAUSANNE.
- BAUBET T. et MORO M-R, 2000, « L'approche ethnopsychiatrique », in Enfances & Psy 2000-4 n°12 : pp 111-117.
- BEAUCHESNE H., 1989, « Rupture, crise et changement chez l'adolescent entre deux cultures », in YAHYAOUÏ A., « Identité, culture et situation de crise », aux éditions La Pensée Sauvage, GRENOBLE, pp 25-31.

- BECK A.T., 1984, « Cognitive approaches to stress », by, in « Clinical guide to stress management », by C. LEHRER and R.L. WOOLFOLK (dir.), in Guilford Press, NEW YORK.
- BECK A.T. & EMERY G., 1985, « Anxiety disorders and phobias: a cognitive perspective », in Basic Books/Harper Collins Publishers, NEW YORK.
- BECK A.T., EMERY G. & GREENBERG R.L., 1985, « Anxiety disorders and phobias: a cognitive perspective », NEW YORK.
- BECK A.T., 1988, « Love is never enough », NEW YORK.
- BECK A.T. & FREEMAN A., 1990, « Cognitive therapy of personality disorders », NEW YORK: GUILFORD.
- BECK A.T. (dir.), 1993, « Cognitive therapy of substance abuse », NEW YORK: GUILFORD.
- BECK A.T. & CLARK D.A., 1997, « An information processing model of anxiety: automatic and strategic processes », by, in "Behaviour research and therapy" n°35.
- BECK A.T., 2002, « Prisonniers de la haine : les racines de la violence », traduit par Jean COTTRAUX, aux éditions MASON, PARIS.
- BENADIBA M., 1979, « Difficultés et problèmes d'identité des enfants d'immigrés maghrébins en France », in « Les adolescents maghrébins en France : aspects psychopathologiques », in Revue de neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence, PARIS.
- BENDAHMAN H. (dir.), 2008, « Du pulsionnel au culturel », aux éditions L'Harmattan, PARIS.
- BENDAHMAN H., 1997, « Incorporation des failles paternelles ou le mal du père en héritage », in « De la place du père » de YAHYAOUÏ A. (Dir.), aux éditions La Pensée Sauvage, GRENOBLE.
- BENGHOZI P., 2000, « Scénario généalogique de la violence, honte et clinique du lien », in « Violence, passages à l'acte et situations de rupture », de YAHYAOUÏ A. (dir.), aux éditions La Pensée Sauvage, GRENOBLE.
- BENNEGADI R., 1988, « La filiation méditerranéenne : Pénélope et Sinbad », in « Troubles du langage et de la filiation chez le maghrébin de la deuxième génération », de A. YAHYAOUÏ (dir.), aux éditions La Pensée Sauvage, AUBENAS.
- Ben REJEB R., 2003, « Psychopathologie transculturelle de l'enfant et de l'adolescent : cliniques maghrébines », aux éditions IN PRESS, collection Explorations psychanalytiques, PARIS.
- BENSLAMA F., 1999, « Epreuves de l'étranger », in « Le risque de l'étranger : soin psychique et politique », de Jean MENECHAL (dir.), aux éditions DUNOD, PARIS.
- BERGERET J., 1985, « Post-adolescence et violence », in « Adolescence terminée, adolescence interminable », de Anne-Marie ALLEON, Odile MORVAN, Serge LEOVICI (dir.), aux éditions PUF, PARIS, pp 69-81.
- BERGERET J., 1994, « La violence et la vie : la face cachée de l'Oedipe », aux éditions Payot et Rivages, PARIS.
- BERKOWITZ L., 1989, « Frustration – aggression hypothesis: examination and reformulation », in Psychological bulletin n°106, pp 59-73.
- BERNARD P., 2002, « Immigration : le défi mondial », aux éditions Gallimard, collection Folio « Le monde actuel », PARIS, pp 260-265.
- BERRY J.W., TRIMBLE J. & OLMEDA E., 1986, "The assessment of acculturation", in LONNER W.J. & BERRY J.W.: "Fields methods in cross-cultural research", LONDON.
- BERRY J.W., KIM U., MINDE T. & MOK D., 1987, "Comparative studies of acculturative stress", in International Migration Review n° 21, pp 491-511.

- BERRY J.W., KIM U., POWER S., YOUNG M. & BUJAKI M., 1989, "Acculturation attitudes in plural societies", in *Applied Psychology: an international review* n°38, pp 186-206.
- BERRY J.W. (collectif), 1992, "Cross cultural psychology: research and applications", NEW YORK, in Cambridge University Press.
- BERRY J.W., 1997, « Immigration, acculturation and adaptation », in « *Applied Psychology : an international review*, pp 5-34.
- BERSCHIED E. & DION K.K., 1974, « Physical attractiveness and peer perception among children », in *Sociometry* n°37.
- BILLING A.G. & MOOS R.H., 1981, « The role of coping responses and social resources in attenuating the impact of stress full life events », in *Journal of Behavioral Medicine* n°4, pp 139-157.
- BLANC-CHALEARD Marie-Claude, 2001, « De la stabilisation à l'intégration », in « *Histoire de l'immigration* », aux éditions La Découverte, collection Repères, PARIS, page 50.
- BLANCHARD B., ARENA J.G. & PALLMAYER T.P., 1981, « Psychometric properties of a scale to measure alexithymia », in *Psychotherapy and Psychosomatics* n°35.
- BLANCHARD-FIELDS F. & IRION J.C., 1988, "Coping strategies from the perspective of two developmental markers, age and social reasoning", in *Journal of genetic psychology* n°149 (2), pp 141-151.
- BLOS P., 1963, « Les Adolescents. Essai de psychanalyse », aux éditions STOCK, PARIS.
- BLOS P., 2002, « Le concept d'*acting out* », in « *Le jeune délinquant* », F. MARTY (dir.), aux éditions Payot et Rivages, PARIS.
- BOESKY D., 1982, « Acting out: a reconsideration of the concept », in *Journal Psychoanalytic* N°63, pages 39-55.
- BOLOGNINI M. & PRETEUR Y., 1998, « Comprendre l'estime de soi de l'enfant et de l'adolescent », in « *Estime de soi : perspectives développementales*, aux éditions Delachaux et Niestlé, LAUSANNE.
- BOND M.P., 1995, « The development and properties of the defense style questionnaire », in CONTE H.R. & PLUTCHIK R. : "Ego defenses. Theory and measurement", J. WILEY and sons eds., NEW YORK.
- BONNET J.C., 1976, « Les pouvoirs publics français et l'immigration ...dans l'entre deux guerres », Université de LYON 2, publications du Centre d'Histoire Economique et Sociale, LYON, pp 118 à 123.
- BONSACK C., DESPLAND J.N. & SPAGNOLI J., 1998, « The french version of the Defense Style Questionnaire », in *Psychothers / Psychoson* n°67, pp 24-30.
- BORN D., 1970, « Psychological adaptation and development under acculturative stress : toward a general model », in *Social Science and Medicine* pp 529-547.
- BORN Michel, 2005, « Psychologie de la délinquance », aux éditions De Boeck Université, BRUXELLES.
- BRACONNIER A. & MARCELLI D., 1998, « L'adolescence aux mille visages », aux éditions Odile Jacob, PARIS.
- BRILL A.A., 1938, (traduction), « The basic writings of Sigmund Freud », NEW YORK, 1938.
- BROWN J.D., 1993, « Motivational conflict and the self », in "Self-esteem" by BAUMEISTER R.F. in Prentice Hall Press, NEW YORK.
- BUNKER L., 1991, « The role of play and motor skill development in building children's self confidence and self esteem », in "The elementary school journal" n°5, pp 467-471.
- BUCHANAN G.M. & SELIGMAN M.E.P., 1995, « Explanatory style », HILLSDALE, 1995.

C

- CANNON W.B., 1963, « Wisdom of the body », NEW YORK: NORTON.
- CAPLAN R.D., NAIDU R.K. & TRIPATHI R.C., 1984, « Coping and defense : constellations versus components », in *Journal of Health and Social Behavior* n°25 (3), pp 303-320;
- CARVER C.S., SCHEIER M.F. & WEINTRAUB J.K., 1989, « Assessing coping strategies : a theoretically based approach », in *Journal of Personality and Social Psychology* n°56 (2), pp 267-283.
- CASTILLO L.G., CANO M.A., CHEN S.W., BLUCKER R.T. & OLDS T., 2008, « Family conflict and intragroup marginalization as predictors of acculturative stress in Latino college students », in *International Journal of Stress management* n°15, pp 43-52.
- CERVANTES R. & PADILLA A. M., 1991, « The Hispanic stress inventory. A culturally relevant approach to psychological assessment », in *Psychological assessment*, pp 438-447.
- CHABROL H. & CALLAHAN S., 2004, « Relations entre défense et coping : étude du *Defense Style Questionnaire* et du *Brief Cope* dans un échantillon clinique d'adultes jeunes », in « *L'encéphale* » n°30, pp 92-93.
- CHAN K., 1977, « Individual differences in reactions to stress and their personality and situational determinants : some implications for community mental health », in *Social Science and medicine* n°11, pp 189-193.
- CHAPELIER J.B. (dir.), 2000, « Emergence et transformation de la groupalité interne à l'adolescence », in « *Le lien groupal à l'adolescence* », aux éditions DUNOD, PARIS, pp 1-57.
- CHAPELIER J.B. & MATHA C., 2002, « Les fantasmes sadomasochistes à l'adolescence », in « *Transactions narcissiques à l'adolescence* », MARTY F. (dir.), aux éditions DUNOD, PARIS, pp 73-101.
- CHAPMAN P.L. & MULLIS R.L., 1999, « Adolescent coping strategies and self esteem », in *Child Study Journal* n°29 (1), pp69-77.
- CHORPITA B.F. & BARLOW D.H., 1998, « The development of anxiety: the role of control in the early environment », in *Psychological Bulletin* n°124.
- CIAVALDINI A., 1989, « L'être d'exil ou les traces mémorielles de l'oubli », in « *Corps, espace – temps et traces de l'exil : incidences cliniques* », de YAHYAOUÏ A (dir.). La Pensée Sauvage / APPAM, GRENOBLE.
- CLECKLEY H., 1950, « The mask of sanity: an attempt to clarify some issues about the So-called psychopathic personality », SAILLY-LOUIS.
- COHEN F. & LAZARUS R.S., 1979, « Coping with the stresses of illness », in G.C. STONE, F. COHEN & N.E. ADLER Eds., « *Health Psychology : a handbook* », pp 217-254, SAN FRANCISCO : Jossey Bass.
- COHN N., 1975, « Europe's inner demons: an enquiry inspired by the great witch-hunt », NEW YORK.
- COLETTA N.D., HADLER S. & GREGG C.H., 1981, « How adolescents cope with the problems of early motherhood », in « *Adolescence* » n°16, pp 69-77.
- COLLECTIF, 1996, « The automatic evaluation effect: unconditional automatic attitude activation with a pronunciation task », in « *Journal of experimental social psychology* », n°1, pages 104 à 128.
- COMBALBERT N., LEMGHAIROBAT et ANDRONIKOF A., 2007, « Perception de soi, de l'appartenance culturelle et de l'éducation parentale chez les adolescents délinquants issus de l'immigration maghrébine », in *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence* n°55-2007 : pp 10-16.

- COMPAS B.E., MALCARNE V.L. & FONDACARO K.M., 1988, « Coping with stressful events in older children and young adolescents », in *Journal of Consulting and Clinical Psychology* n°56, pp 405-411.
- COMPAS B.E., OROSAN P.G. & GRANT K.E., 1993, « Adolescent stress and coping : implications for psychopathology during adolescence », in *Journal of Adolescence* n°16, pp 331-349.
- COOPERSMITH S., 1967, « The antecedents of self esteem », SAN FRANCISCO C.A. : W.K. Freeman.
- COOPERSMITH S., 1987, « Self esteem inventories », PALO ALTO CA, Consulting Psychologist Press.
- COSTA-LASCOUX Jacqueline, 1999, « L'intégration à la française : une philosophie des lois », in « Immigration et intégration. L'état des savoirs », de DEWITTE P. (dir.), aux éditions La Découverte, PARIS, pp 328-340.
- COSTA-LASCOUX J., 1999, « De l'immigré au citoyen », in *La Documentation Française*, collection Notes et études documentaires, pp 9-12.
- COUCHARD F., 1999, « La psychologie clinique interculturelle », aux éditions DUNOD, collection Les Topos, PARIS.
- CRAMER P., 1987, « The development of defense mechanisms », in *Journal of Personality* n°55 (4), pp 597-614.
- CRAMER P., 2000, « Defense mechanisms in Psychology today : further processes for adaptation », in *American Psychologist* n°55, pp 637-646.
- CROCKER J. & MAJOR B., 1989, « Social stigma and self esteem: the self protective properties of stigma », in *Psychological Review* n°96.
- CUSSON M., 2003, « Délinquants pourquoi ? », in *Bibliothèque Québécoise*.
- CYRULNIK Boris, 2000, « Les nourritures affectives », in Odile Jacob, PARIS.

D

- DAHOUN Z., 1998, « L'entre deux : une métaphore pour penser la différence culturelle », in « Différence culturelle et souffrances de l'identité », de R. KAËS (dir.), aux éditions DUNOD, PARIS.
- DALY J.A. & DIESEL C.A., 1992, « Measures of communication related personality variables », in *Communication Education* n°41, pp 405-414.
- DE TANGUY Anne, 2003, « La France et les européens de l'Est : un courant migratoire hier privilégié, aujourd'hui modeste », in « L'immigration en France au vingtième siècle. Première partie », in « Historiens et géographes » n°383, PARIS, pp 301 à 306.
- DEVEREUX G., 1972, « Ethnopsychanalyse complémentariste », aux éditions Flammarion, PARIS.
- DEVINE P.G., HAMILTON D.L. & OSTROM T.M., 1994, « Social cognition: impact on social psychology », SAN DIEGO.
- DEVINE P.G., 1994, « Prejudice and outgroup perception », in « Advanced social psychology " by A.T. BECK, NEW YORK, pp 467-524.
- DEWITTE P., 2003, « Un siècle de présence africaine en France », in « L'immigration en France au vingtième siècle. Première partie », collection « Histoires et géographes n°383 », PARIS.
- DEWITTE Philippe, 2003, « Un siècle de présence africaine en France », in « L'immigration en France au vingtième siècle. Première partie », in « Historiens et géographes » n°383, PARIS, pp 347, 349 et 351-356.

- DI C. & MORO M-R, 2008, « Conflit des cultures dans la constitution de soi. L'apport de l'approche ethnopsychiatrique », in Informations sociales 2008/1, n° 145, p. 16-24.
- DIEHL M., COYLE N. & LAVOUVIE-VIEF G., 1996, « Age and sex differences in strategies of coping and defense across the life span », in Psychology and Aging n°11 (1), pp 127-139.
- DODGE K., 1993, "Social cognitive mechanisms in the development of conduct disorder and depression", in "Annual review of psychology" n°44.
- DOUVILLE O., 1995, « Figure de l'entre deux : du sentiment de la durée à l'adolescence, épreuve de l'errance », texte d'une conférence donnée à RABAH dans le cadre d'un colloque, « L'entre deux » (cercle culturel français), 1995.
- DOUVILLE O., 2001, « L'identité /altérité, fractures et montages : essai d'anthropologie clinique », in « Différences culturelle et souffrances de l'identité », R. KAËS (dir.), aux éditions DUNOD, PARIS.
- DUEZ B., 2000, « L'adolescence : de l'obscénalité du transfert au complexe de l'Autre », in CHAPELIER Jean – Bernard (dir.), « Le lien groupal à l'adolescence », aux éditions DUNOD, PARIS.

E

- EIGUER A., 1998, « Le faux self du migrant », in « Différence culturelle et souffrances de l'identité », de R. KAËS (dir.), aux éditions DUNOD, PARIS.
- ELLIS A., 1985, « Anger : how to live with and without it », NEW YORK.
- EMMONS R.A., 1984, « Factor analysis and construct validity of the narcissistic personality inventory », in Journal of personality assessment n°48, pp 291-300.
- ENDLER N.S., 1997, « Stress anxiety and coping: the multidimensional interaction model », in Canadian Psychology n°38.
- ERICKSON S., FELDMAN S.S. & STEINER H. , 1997b, "Defense mechanisms in adolescents as a function of age, sex and mental health status", in Journal of the American Academy of child and adolescent Psychiatry n°35, pp 1344-1354.
- ERIKSON E., 1972, « Adolescence et crise. La quête de l'identité », aux éditions Flammarion, PARIS.
- EYSENCK H.J., 1957, « The dynamics of anxiety and hysteria », in Routledge editions, LONDON.

F

- FERRADJI T. et MORO M-R, 2006, « Approche transculturelle des dépendances », aux éditions du MYTHE.
- FERRARI P., 2000, « Agressivité à l'adolescence », in « Violence, passages à l'acte et situations de rupture », d'Abdessalem YAHYAOUÏ (dir.), aux éditions La Pensée Sauvage, GRENOBLE.
- FOLKMAN S. & LAZARUS R.S., 1988, « Coping as a mediator of emotion », in Journal of Personality and Social Psychology n°54, pp 466-475.
- FREUD S. 1987, « Trois essais sur la théorie sexuelle », aux éditions Gallimard, collection Connaissance de l'Inconscient », PARIS.
- FREUD S., 2001, « Métapsychologie », aux éditions Gallimard, collection Folio / Essais, LA FLECHE.
- FREUD S., 2001, « Totem et tabou », aux éditions Payot et Rivages, PARIS.

FROMM Erich, 2002, « L'état éducateur », in « Le jeune délinquant », de François MARTY (dir.), aux éditions Payot et Rivages, PARIS.

G

GABRIEL M.T., CRITELLI J.W. & EE J.S., 1994, "Narcissistic illusions in self evaluations of intelligence and attractiveness", in Journal of personality n°62, pp 143-155.

GAUCHET M., 2003, « La condition historique », aux éditions FOLIO, PARIS, page 431.

GILLIGAN C., 1982, « In a different voice: psychological theory and women's development », CAMBRIDGE.

GIVRE P., 2002, commentaire du texte de F. REDL : « La psychologie des bandes », in F. MARTY (dir.), « Le jeune délinquant », aux éditions PAYOT et RIVAGES.

GLESER F. & IHILEVICH D., 1969, « An objective instrument for measuring defense mechanisms », in Journal of Consulting and Clinical Psychology n°37, pp 51-60.

GLYSHAW K., COHEN L.H. & TOWBES L.C., 1989, « Coping strategies and psychological distress : prospective analyses of early and middle adolescent », in American Journal of Community Psychology n° 17, pp 607-623.

GOGUIKIAN-RATCLIFF B. & STRASSER Olivier (Dir.), 2009, "Clinique de l'exil : chroniques d'une pratique engagée", aux éditions Georg Editeur, Collection Médecine Société, GENEVE.

GOLDENBERG V. & SAXE L., 1996, « Social attitudes of Russian immigrants to the United States », in Journal of Social Psychology, volume 136, pp 421-434.

GOVINDAMA Y., 2006, « Le monde hindou à la Réunion : une approche anthropologique et psychanalytique », aux éditions Karthala, PARIS.

GOUGH G. C., 1987, « California Psychological inventory administrator guide », PALO ALTO, CA : Consulting Psychologists Press (eds).

GRAY J.A., 1987, « Psychology of fear and stress », in Cambridge University Press, CAMBRIDGE.

GRAY J.A. & N. McNAUGHTON N., 1996, « The neuropsychology of anxiety: a reprise », in D.A. Hope editions, LINCOLN: University of Nebraska Press..

GRAZIANI P, 2008, « Anxiété et troubles anxieux », aux éditions ARMAND COLIN, BARCELONE

GREEN A., 1993, « Le travail du négatif », aux Editions de Minuit, PARIS.

GREENBERG J., PYSZCZYNSKI T. & SOLOMON S., 1986, "The causes and consequences of a need for self esteeme : a terror management theory", in R.F. Baumeister editions, in "Public self and private self", pp 189-212, NEW YORK : Springer-verlag.

GRESHAM F.M., MacMILLAM D.L., BOCIAN K.M., WORD S.L. & FORNESS S.R., 1998, "Comorbidity of hyperactivity – impulsivity inattention and conduct problems : risk factors in social, affective and academic domains", in Journal of abnormal child psychology n°26, pp393-406.

GUILLON Michèle, 2003, « Les chinois de France : anciennes et nouvelles migrations », in « L'immigration en France au vingtième siècle. Première partie », in « Historiens et géographes » n°383, PARIS, pp 373 et 374 et pp 376-381.

GUTTON Ph., 1996, « Le pubertaire », in « Adolescents », pp 178-196.

GUYOTAT J., 1988, « Problèmes cliniques concernant le lien de filiation », in « Troubles du langage et de la filiation chez le maghrébin de deuxième génération », de YAHYAOUÏ A. (dir.), aux éditions La Pensée Sauvage, AUBENAS.

H

- HAHM C.H., LAHIFF M. & GUTERMAN N.B., 2004, "Asian American Adolescents' acculturation, binge drinking, alcohol and tobacco-using peers", in *Journal of Community Psychology*, volume 32, pp 295-308.
- HAMMOND W.A. & ROMNEY D.A., 1996, « Cognitive factors contributing to adolescent depression », in *Journal of youth and adolescent* n° 24, pp 687-693.
- HARE R.D., McPHERSON I.M. & FORTH A.E., 1988, « Male psychopaths and their criminal careers », in *Journal of consulting and clinical psychology* n°56, pp 710-714.
- HARTER S., MAROLD D. & WHITESELL N.R., 1992, "A model of psychological risk factors leading to suicidal ideation in young adolescents", in *Development and Psychopathology* n°4.
- HARTER S., 1998, "Causes and consequences of low self esteem in children and adolescents", in "Self esteem", by BAUMEISTER R.F., in Plenum Press, NEW YORK.
- HARTUP W.W., 1989, "Social relationships and their significant significance", in *America Psychologist* n°44.
- HATFIELD E., CACLOPPO J.T. & RAPSON R.L., 1994, « Emotional contagion », NEW YORK.
- HAUTEKEETE M., 1998, « Principes généraux des thérapies cognitives », in « Manuel de thérapie comportementale et cognitive », de B. SAMUEL – LAJEUNESSE (dir.), aux éditions DUNOD.
- HINSHAW S., 1992, « Academic underachievement, attention deficits and aggression : comorbidity and implications for intervention », in *Journal of consulting and clinical Psychology* n°60, pp 893-903.
- HORNEY K., 1950, « Neurosis and human growth: the struggle toward self realization », NEW YORK: NORTON.
- HOUSIER F., 2002, « Relation fraternelle et élaboration de la violence à l'adolescence », in « Transactions narcissiques à l'adolescence », de MARTY F. (dir.), aux éditions DUNOD, PARIS, pp 131-151.
- HOUSIER F., 2002, « Commentaire du texte de P. BLOS sur le concept d'acting out », in « Le jeune délinquant », de F. MARTY (dir.), aux éditions Payot & Rivages, PARIS.
- HOZA B., PELHAM W., MILICH R., D. & McBRIDE K., 1993, „The self perceptions and attributions of attention deficit hyperactivity disorders and non referred boys”, in *Journal of abnormal child psychology* n°21, pp 271-286.
- HYMAN R., 1981, « Cold reading: how to convince strangers that you know all about them”, in "Paranormal borderland of science", in Prometheus Books, NEW YORK.

I

- IONECSU S., JACQUET M.H. & LHOTE C., 1997, « Les mécanismes de défense : théorie et clinique », aux éditions Nathan, PARIS.

J

- JANIS I.L., 1982, « Victims of groupthink: a psychological study of foreign policy decisions and fiascoes », BOSTON.
- JANKOWSKI Martin Sanchez, 1991, « Islands in the street », University of California Press, BERKELEY.

- JBEILI K., 2006, « Le psychisme des orientaux : différences et déchirures », aux éditions LIBER, collection voix psychanalytiques, MONTREAL.
- JEAMMET P., 1985, « Actualité de l'agir, à propos de l'adolescent », in Nouvelle Revue de psychanalyse, n°31, pp 201-222.
- JEAMMET P., 1997, « Adolescences », aux éditions SYROS et LA DECOUVERTE.
- JEAMMET P., 2002, « Les liens, fondement du sujet. De la contrainte au plaisir », in Adolescence, vol.20, n°2.
- JERUSALEM M. & SCHWARZER R., 1989, « Anxiety and self concept as antecedents of stress and coping : a longitudinal study with german and turkish adolescents », in Personality and Individual differences n°10, pp 785-792.
- JOSSELYN R., 1980, « Ego development in adolescence », in J. Adelson editions, "Handbook of adolescent psychology", NEW YORK : Wiley.

K

- KAËS R., 1971, « La Régression dans les groupes », CEFFRAP (document de travail), PARIS.
- KAËS R., 1987, « La troisième différence. Sexe, génération, culture », in Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe », pp 9-10 et pp 15-30.
- KAËS R., 1993, « Le Groupe et le Sujet du groupe », aux éditions DUNOD, PARIS.
- KAËS R., 1998, « Différence culturelle et souffrance de l'identité », aux éditions DUNOD, PARIS.
- KAËS R., 1999, « Le groupe dans le champ de la psychologie clinique », in « Psychologie clinique. Approche psychanalytique », de SECHAUD E. (dir.), aux éditions DUNOD, PARIS.
- KAËS R. (dir.), 2001, « Une différence de troisième type », in « Différence culturelle et souffrance de l'identité », aux éditions DUNOD, PARIS.
- KESTEMBERG E., « L'identité et l'identification chez les adolescents. Problèmes théoriques et techniques », in La Psychiatrie de l'enfant, 1962, pp 441-552.
- KERNBERG O., « Borderline personality organization », in « The Journal of American psychoanalytic assessment » n°15, pp 641-685.
- KHOSROKHAVAR F., 2004, « L'islam dans les prisons : voix et regards », aux éditions BALLAND, PARIS.
- KJELSBORG E., NEEGAARD E. & DAHL A.A., 1994, « Suicide in adolescents impatient: incidence and predictive factors », in Acta Psychiatrica Scandinavica n°89.
- KLEIN M., 1921, « Le développement d'un enfant », in « Essais de psychanalyse », PARIS, éditions Payot.
- KLEIN M., 1990, « Les racines infantiles du monde adulte », in « Envie et gratitude », de Mélanie KLEIN, aux éditions Gallimard, SAINT-AMAND-MONTROND, pp 95-117.
- KOESTLER A., 1967, « The ghost in the machine », reprint, LONDON: PAN BOOKS, 1970.
- KOHLBERG L., 1984, "The psychology of moral development: the nature and validity of moral stages", SAN FRANCISCO.

L

- LABOUVIE-VIEF G., HAKIM-LARSON J. & HOBART C.J., 1987, « Age, ego level and the life span development of coping and defense processes », in Psychology and Aging n°2, pp 286-293.

- LACAN J., 1966, « Ecrits », aux éditions du Seuil, PARIS.
- LADMIRAL J.R., 1989, « La communication interculturelle », aux éditions COLIN, PARIS, page 39.
- LAGRANGE Hugues, 2006, « Autopsie d'une vague d'émeutes », in H. LAGRANGE & M. OBERTI (dir.), « Emeutes urbaines et protestations, une singularité française », FNSP, PARIS, p 52.
- LAMIA A., 1998, « L'estime de soi chez les enfants français de 6 à 10 ans. Différences d'appréciation selon le sexe et l'âge », in BOLOGNINI M. & PRETEUR Y., op. cit. LAUSANNE.
- LAWRENCE D., 1988, « Enhancing self-esteem in the classroom », LONDON, Paul Chapman Publisghing.
- LAZARUS R.S., 1970, « Emotion and adaptation », in Oxford University Press, NEW YORK.
- LAZARUS R.S. & LAUNIER R., 1978, « Stress related transactions between person and environment », in « Perspectives in International Psychology », in Pervin L.A. & Lawis editions, NEW YORK : Plemium, pp 287-327.
- LAZARUS R.S. & FOLKMAN S., 1984, « Stress, appraisal and coping », NEW YORK : Springer.
- Le BRETON D., 1991, « Passions du risque », aux éditions Métailié, PARIS.
- Le BRETON D., 2007, « En souffrance : adolescence et entrée dans la vie », aux éditions Métailié, PARIS.
- LEMAIRE S. (Dir.), BLANCHARD P. & BANCEL N., 2005, « La fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial », aux éditions La Découverte, PARIS.
- LEONARDIS M. & LESCARRET O., 1998, « Estime de soi, pratiques éducatives familiales et investissement de la scolarité à l'adolescence », in « Estime de soi : perspectives développementales », de BOLOGNINI M. & PRETEUR Y., aux éditions Delachaux et Niestlé, LAUSANNE.
- LEQUIN L., 1992, « Histoire des étrangers et de l'immigration en France. La mosaïque France », aux éditions Larousse, PARIS.
- LEVI-STRAUSS C., 1963, « Do dual organizations exist? », in "Structural anthropology", NEW YORK.
- LIPPMANN Walter, 1922, « Public opinion », NEW YORK.
- LLOYD C., 1997, "The relationship of parental style to depression and self esteem in adulthood", in Journal of nervous and mental disease n°185.
- LORENTZ K., 1967, "Evolution et modification du comportement : l'inné et l'acquis", aux éditions Payot, PARIS.
- LYKKEN D., 1996, « Psychopathy, sociopathy and crime », in Society 34 n°1, pp 29-38.

M

- MacFARLING D.B., BAUMEISTER R.F. & BLASCOVTCH, 1984, « On knowing when to quit; task failure, self esteem, advice and non productive persistence », in Journal of Personality n°52.
- MacNALLY R.J., 1995, « Automaticity and the anxiety disorders », in « Behaviour Research and Therapy » n°33.
- MARCELLI D. & BRACONNIER A., 2000, « Adolescence et psychopathologie », aux éditions MASSON, PARIS.
- MARCELLI D., 2003, « L'enfant chef de la famille. L'autorité de l'infantile », aux éditions Albin Michel, PARIS.

- MARTY F., 2002, « Le jeune délinquant », aux éditions PAYOT et RIVAGES.
- MARTY F. (dir.), 2002, « Transactions narcissiques à l'adolescence », aux éditions DUNOD, collection Inconscient et culture, PARIS.
- MATTHEWS G., ZEIDNER M. & ROBERTS R., 2003, « Emotional intelligence, coping and adaptation », in Matthews G., ZEIDNER M. & ROBERTS R. Eds : "Emotional intelligence : science or myth ?" CAMBRIDGE : MIT Press.
- MENA F.J., PADILLA A.M. & MALDONADO M., 1987, "Acculturative stress and specific coping strategies among immigrant and later generation college students", in *Hispanic journal of behavioural Sciences*, p 207, 225.
- METALSKY G.I., 1993, « Depressive reactions to failure in a naturalistic setting: a test of the hopelessness and self-esteem theories of depression », in *Journal of abnormal Psychology* n°102, pp 101-109.
- MICHAUD Y., 2002, « La violence apprivoisée », aux éditions ODILE JACOB.
- MILLAUD F. (dir.), 1998, « Le passage à l'acte : aspects cliniques et psychodynamiques », aux éditions MASSON, PARIS.
- MILZA P., 1993, « Voyage en Ritalie », aux éditions PLON, PARIS, page 413.
- MINUCHIN P. & SHAPIRO E.K., 1983, « The school as a context for social development », in P.H. Mussen editions, in « *Handbook of child Psychology* » (volume 4) : "Socialization, personality and social development", NEW YORK : Wiley and sons.
- MODRAIN-TALBOT M.A., PULLEN L., ZANSTRA K., BERGER H. & MUENCHEN B.A., 1998, "Self esteem among well adolescents : seeking a new direction", in "Issues", in "Comprehensive pediatric nursing" n°21 (4), pp 229-241.
- MOOS R.H., 1990, « Coping responses inventory – youth for manual », in Stanford University and veterans administration medical centers, PALO ALTO CA.
- MOOS R.H., 1993, « Coping responses inventory-adult form professional manual », in Odessa F.L. eds. : "Psychological Assessment Ressources".
- MOREAU A., 1996, « Culture de l'entre deux et adaptation psychique des migrants », aux éditions GAPRETS, MARSEILLE.
- MORO M-R., 1989, « Recherche de traumatismes chez les adolescents de la deuxième génération : analyse ethnopsychiatrique », in « Corps, espace-temps et traces de l'exil : incidences cliniques », de YAHYAOUI A (dir.). La Pensée Sauvage / APPAM, GRENOBLE.
- MORO M-R, 2004, « L'art du passage à l'adolescence », in BRACONNIER A., CHILAND C. et CHOQUET M., « Idées de vie, idées de mort. La dépression en question chez l'adolescent », aux éditions MASSON, PARIS, pp 139-146.
- MOSS E., 1995, "Treating the love-sick patients", in *Israel Journal of Psychiatry and related sciences* n°32.
- MOUSSAOUI D. & FERREY G., 1985, « Psychopathologie des migrants », aux éditions PUF, PARIS.
- MUCCHIELI L., 2002, « Violences et insécurité. Fantasmes et réalités dans le débat français », aux éditions LA DECOUVERTE.

N

- NATANSON M., 2000, « La culture entre l'orage et l'outrage », in « « Violence, passages à l'acte et situations de rupture », de YAHYAOUI A. (dir.), aux éditions La pensée sauvage, GRENOBLE.
- NATHAN T., 2001, « L'influence qui guérit », aux éditions Poches Odile Jacob, PARIS.
- NEISSER U., 1976, « Cognition and reality », in W.H. Freeman editions, SAN FRANCISCO.

- NEMIAH J.C. & SIFNEOS P.E., 1970, « Psychosomatic illness: a problem in communication », in *Psychotherapy and Psychosomatics* n°18.
- NEMIAH J.C., 1975, « Denial revisited: reflections on psychosomatic theory », in *Psychotherapy and Psychosomatics* n°26.
- NWADIORA E. & MacADOO H., 1996, « Acculturative stress among American refugees: gender and racial differences », in *Adolescence* n° 31, pp 477-487.
- NYAMATHI A.M., BENNETT C. LEAKE B. & al, 1993, "AIDS-related knowledge, perceptions and behaviours among impoverished minority women", in *American Journal of public health*", volume 83, pp65-71.

P

- PATTERSON G., 1986, « Performance models for antisocial boys », in *American Psychologists* n°41, pp 432-444.
- PATTERSON G. & McCUBBIN H.I., 1986, « Adolescent coping orientation for problem experiences », in H.I. McCubbin and A.I.Thompson editions, in "Family assessment inventories research and practice", pp 227-246, MADISON : Family stress coping and health project, University of Wisconsin-Madison.
- PEDINIELLI J.L. (dir.), 2006, « Délinquance et violence », aux éditions Armand Colin, BARCELONE.
- PETEK-SALOM Gaye, 1998, « Les ressortissants turques en France et l'évolution de leur projet migratoire », in « Hommes et migrations » n°1212, aux éditions ADRI, PARIS, pp 14-20.

Q

- QUAYHAGEN M.P & QUAYHAGEN M., 1982, „Coping with conflict“, in *Research and Aging* n°4, pp 364-377.

R

- RACHMAN S., 1998, « Anxiety », in Psychology Press Ltd., Publishers.
- RAPEE R.M., 1995, « Psychological factors influencing the affective response to biological challenge procedures in panic disorders ». In *Journal of Anxiety Disorders* n°9, 291-300.
- RASKIN R., NOVACEK J. & HOGAN R., 1991, « Narcissism, self esteem and defensive self-enhancement », in *Journal of Personality* n°59 (pp 19-38) et n°60 (pp 911-918).
- RASSIAL J.J., 1996, « Le passage adolescent : de la famille au lien social », aux éditions ERES, TOULOUSE.
- RASSIAL J-J, 1998, « Un clivage du surmoi ? », in « Le passage adolescent : de la famille au lien social », de RASSIAL J.J., aux éditions ERES, RAMONVILLE SAINT – AGNE, p.43.
- REDL F., 2002, « La psychologie des bandes », in « Le jeune délinquant », de MARTY F. (dir.), aux éditions Payot et Rivages, PARIS.
- RICHARD F., 1998, « Les troubles psychiques à l'adolescence », aux éditions DUNOD, PARIS.
- RICHARD F., 2000, « Subjectivation et situation groupale à l'adolescence », in « Le lien groupal à l'adolescence », Jean-Bernard CHAPELIER (dir.), aux éditions DUNOD, PARIS.
- RICHARD F., 2001, « Le processus de subjectivation à l'adolescence », aux éditions DUNOD, collection Psychismes (fondée par Didier ANZIEU), PARIS

- RICHARD. F., 2002, « Vue d'ensemble sur la négativité et le masochisme à l'adolescence », in « Transactions narcissiques à l'adolescence », de MARTY F. (dir.), aux éditions DUNOD, PARIS, pp 9-32.
- RICHARD J.L., 2005, « Les immigrés dans la société française », in revue « Problèmes politiques et sociaux n°916 », aux éditions La Documentation française, PARIS.
- RICHARD J.L. & TRIPIER M., 2003, « Les travailleurs immigrés en France, des Trente Glorieuses à la crise », in « Immigration et intégration, l'état des savoirs », de Philippe DEWITTE (dir.), aux éditions La Découverte, PARIS, pp 177 à 179.
- RIDLEY M., 1997, « The origins of virtue: human instincts and the evolution of cooperation », NEW YORK, 1997; pp 166-167.
- ROBINS C.E., 2003, "New York voices: the trauma of 9/11", in "International Universities Press", NEW YORK.
- ROCHE S., 2001, « La délinquance des jeunes. Les 13-19 racontent leurs délits », aux éditions du SEUIL, PARIS.
- ROESE N., 1995, « What might have been: the social psychology of counter-factual thinking » HILLSDALE.
- ROKEACH M., 1960, « The open and closed mind: investigations into the nature of belief systems and personality systems », NEW YORK.
- ROSENBERG M., 1965, « Society and the adolescent self image », PRINCETON N.J., in Princeton University Press.
- ROUSSILLON R., 1999, « Agonie, clivage et symbolisation », aux éditions PUF, PARIS.
- RUBLE D., 1983, « The development of social comparison processes and their role in achievement-related self socialization », in « Social Cognitive Development » by HIGGINS T., in Cambridge University Press, CAMBRIDGE.

S

- SAYAD A., 1986, « La vacance comme pathologie de la contradiction d'immigré », in revue « Gérontologie » n°60.
- SCHIAVINATO J., 1991, « L'adolescent et le groupe », revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe, revue semestrielle, n°16.
- SCHIAVINATO J., 1995, « Abord de l'agressivité dans le transfert », in « Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe » n°24, aux éditions ERES.
- SCHIAVINATO J., 2000, « L'abord de la violence et de l'agressivité chez l'adolescent », in « Violence, passages à l'acte et situations de rupture », de YAHYAOUÏ A. (dir.), aux éditions La Pensée Sauvage, GRENOBLE.
- SCHNAPPER Dominique, 1999, « Traditions nationales et connaissance rationnelle », in « Sociologie et société », volume XXXI, n°2, aux éditions Presses de l'Université de Montréal », page 20.
- SCHOR Ralph, 2004, « De l'intégration », in « L'immigration en France au vingtième siècle. Troisième partie », in « Historiens et géographes » n° 385, PARIS, pp 127-132.
- SCOTT C.G., MURRAY G.C., MERTENS C. & DUSTIN E.R., 1996, "Student self esteem and the school system : perceptions and implications", in "The Journal of Educational Research" n°89, pp 286-293.
- SENNET R., 2000, « Le travail sans qualité. Les conséquences humaines de la flexibilité », aux éditions Albin Michel, PARIS.
- SIFNEOS P.E., 1991, « Affect, emotional conflit and deficit: an overview », in Psychotherapy and Psychosomatics n°56.

- SIMARD L., 1981, « Cross cultural interaction: potential invisible barriers », in *Journal of social psychology* n°113.
- SPIELBERGER C.D., 1966, « Theory and research on anxiety », in “Anxiety and behaviour”, in Academic Press, NEW YORK.
- SPIELBERGER C.D. (dir.), 1970, « Manual for the State-Trait Anxiety Inventory », in Consulting Psychologist Press, PALO ALTO.
- SPIRE A., 1998, « Asile politique, 121 000 réfugiés vivent en France », *INSEE première*, n°601, PARIS, pp 23 à 25.
- STAUB E., 1989, « The roots of evil: the origins of genocide and other group violence », NEW YORK.
- STONE M.H., 1993, « Antisocial personality and psychopathy », in « Abnormalities of personality: within and beyond the realm of treatment », pp 227-313, NEW YORK.
- SULS J. & FLETCHER B., 1985, « The relative efficacy of avoidant and non avoidant coping strategies », in *Health Psychology* n°4, pp 249-288.
- SUN K., 1993, « Two types of prejudices and their causes », in “*America Psychologist* 48”, n°11.

T

- TAKAOKA R., 1995, « Psychiatric comorbidity in eating disorders : psychopathological considerations », in *Psychiatry and Clinical neurosciences* n°49.
- TARDIF M., 1998, « Le déterminisme de la carence d’élaboration dans le passage à l’acte », in « « Le passage à l’acte », de MILLAUD F., aux éditions MASSON, PARIS.
- TAYLOR G.J., 1987, “Alexithymia: culture and class relationships. A symposium transcultural”, in “*Psychiatric Research Review*” n°24.
- THERY I., 1996, « Différence des sexes et différence des générations. L’institution familiale en déshérence », in *esprit* n°12.

V

- VAILLANT G.E., 1977, « Adaptation to life », BOSTON, in Little Brown and Compagny.
- VAILLANT G.E., 1993, « The wisdom of the ego », CAMBRIDGE, in Harvard University Press.
- VAN HOOK J. & BALISTRERI K.S., 2007, « Immigrant generation, socioeconomic status and economic development of countries of origin: a longitudinal study of body mass index among children », in *Social Science & Medicine*, volume 65, pp 976-989.
- VARZSONYI A.T., TREJOS-CASTILLO E. & HUANG L., 2006, “Are developmental processes affected by immigration? Family processes, internalizing behaviors and externalizing behaviours”, in *Youth Adolescence* n°35: pp 799-813.
- VIDAL D. & BOURTEL K., 2005, « Le mal-être arabe. Enfants de la colonisation », aux éditions Agone, MARSEILLE.

W

- WALTER D., PHYTHIAN K. & ANICEF P., 2007, “The acculturation of Canadian immigrants : determinants of ethnic identification with the Host Society”, in *Canadian Review of Sociology & Anthropology*” volume 44, p 28 & pp 37-64.

WATSON P.J. & BIDERMAN M.D., 1993, « Narcissistic personality inventory factors, splitting and self consciousness », in *Journal of Personality assessment* n°61, pp 41-57.

WELLS A. & CLARK D.M., 1995, « Social phobias: the role of in situation behaviours in maintaining anxiety and negative beliefs », in *Behaviour therapy* n°26, 153-161.

WHITTY M.T., 2003, « Coping and Defending : age differences in maturity of defense mechanisms and coping strategies », in *Aging and Mental Health* n°7 (2), pp 123-132.

WIEVIORKA M., 2004, « La violence », aux éditions BALLAND, PARIS.

WINNICOTT D.W., 2004, « Agressivité, culpabilité et réparation », aux éditions Payot, collection Petite Bibliothèque.

Y

YAHYAOUI A. (dir.), 1988, « Troubles du langage et de la filiation chez le maghrébin de la deuxième génération », aux éditions La Pensée Sauvage, AUBENAS.

YAHYAOUI A. (dir.), 1989, « Identité, culture et situation de crise », aux éditions La Pensée Sauvage, GRENOBLE.

YAHYAOUI A., 1989, « Corps, espace – temps et traces de l'exil : incidences cliniques », aux éditions La Pensée sauvage/APPAM, GRENOBLE.

YAHYAOUI A., 1991, « Les paradoxes de l'intégration », in *Confluences Méditerranée* n°1.

YAHYAOUI A. (dir.), 2000, « Violence, passages à l'acte et situations de crise », aux éditions La Pensée Sauvage, GRENOBLE.

YAHYAOUI A., 2010, « Exil et déracinement : thérapie familiale des migrants », aux éditions Dunod, PARIS.

YU Z. & MYERS D., 2007, « Convergence or divergence in LOS ANGELES: three distinctive ethnic patterns of immigrant residential assimilation », in *Social Science Research*, volume 36, pp 254-285.

Z

ZEHRAOUI A., 1996, « Processus différentiels d'intégration au sein des familles d'origine algérienne en France », in *Revue Française de sociologie* n°2, pp 237 à 262.

ZEHRAOUI AHCÈNE, 2003, « L'immigration maghrébine », in « Migration et société », volume 15, n°86, pp 55 à 63.

ZEIDNER M. & SAKLOFSKE D., 1996, « Adaptative and maladaptative coping », in ZEIDNER M. & ENDLER N.S. Eds : « Handbook of coping : theory, research, applications », pp 505-531, NEW YORK : John Wilkey and sons.